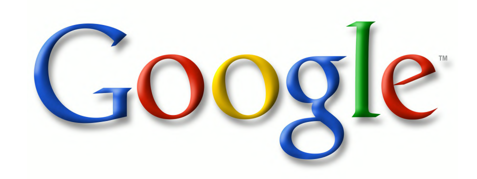


OEUVRES POSTHUMES

DE

STENDHAL

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



DE STENDHAL

(HENRY BEYLE)

CORRESPONDANCE

INÉDITE

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR

PROSPER MÉRIMÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ORNÉE D'UN BEAU PORTRAIT DE STENDHAL

PREMIÈRE SÉRIE

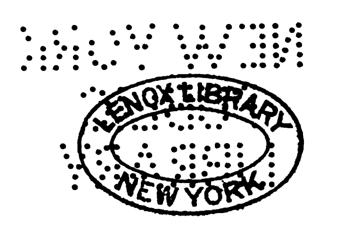


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1855


LENOX LIBRARY
NEW YORK

NOTES ET SOUVENIRS

J'ai connu Beyle vers 1820; depuis cette époque jusqu'à sa mort, malgré la différence de nos âges, nos relations ont toujours été intimes et suivies. Peu d'hommes m'ont plu davantage; il n'y en a point dont l'amitié m'ait été plus précieuse. Sauf quelques préférences et quelques aversions littéraires, nous n'avions peut-être pas une idée en commun, et il y avait peu de sujets sur lesquels nous fussions d'accord. Nous passions notre temps à nous disputer l'un et l'autre de la meilleure foi du monde, chacun soupçonnant l'autre d'entêtement et de paradoxe; au demeurant bons amis, et toujours charmés de recommencer nos discussions. Quelque temps je l'ai soupçonné de viser à l'originalité. J'ai fini par le croire parfaitement sincère. Aujourd'hui, rappelant tous mes souvenirs, je suis persuadé que ses bizarreries étaient très-naturelles, et ses paradoxes

le résultat ordinaire de l'exagération où la contradicti traîne insensiblement. Alceste est parfaitement nature bonne foi lorsque, pressé d'exprimer quelques regrets d été si rigoureux pour les vers d'Oronte, il s'écrie « nomme est pendable après les avoir faits. » Les bouta Beyle n'étaient, à mon avis, que l'expression exagérée conviction profonde.

Je n'ai jamais su d'où lui venaient ses opinions s sujet où il avait le malheur de se trouver en oppositio presque tout le monde. Ce que j'ai appris de sa pre éducation se réduit à ce seul fait : que, fort jeune, il av confié aux soins d'un ecclésiastique vieux et morose, c discipline lui avait laissé une rancune qui ne s'effaça ja A la vérité, l'esprit de Beyle se révoltait contre toute cont et même contre toute autorité. On pouvait le séduire, chose était facile pourvu qu'on l'amusât; mais lui in une opinion était impossible, car quiconque prenait da rapports avec lui l'apparence d'une supériorité le bless vif. Il racontait avec amertume, après quarante ans, jour, ayant déchiré en jouant un habit neuf, l'abbé de son éducation le réprimanda vertement pour ce devant ses camarades, et lui dit « qu'il était une hont la religion et pour sa famille. » Voilà une de ces exagér dont je parlais tout à l'heure. Nous riions quand Beyl racontait cette histoire; mais lui n'y voyait qu'une ty cléricale et une horrible injustice, où il n'y avait pas pour rire, et il sentait aussi vivement qu'au premier j blessure faite à son jeune amour-propre.

« Nos parents et nos maîtres, disait-il, sont nos en naturels quand nous entrons dans le monde. » C'était ses aphorismes. On pense bien que ce ne fut pas à se

cepteurs qu'il emprunta ses croyances. Il citait souvent Helvétius avec grande admiration, et même il m'obligea de lire le livre *de l'Esprit;* mais jamais, à ma prière, il ne consentit à le relire. Je suppose qu'il y avait pris, entre autres opinions, celle de l'égalité des intelligences humaines. Du moins il ne pouvait se persuader que ce qui lui semblait faux pût paraître véritable à un autre. Il s'imaginait, et de très-bonne foi, je pense, qu'au fond chacun partageait ses idées, mais qu'on tenait un autre langage par intérêt, par affectation, par mode ou par entêtement. Il était fort impie, matérialiste outrageux, ou, pour mieux dire, ennemi personnel de la Providence, peut-être par suite de l'aphorisme que je rapportais tout à l'heure. Il niait Dieu, et, nonobstant, il lui en voulait comme à un maître. Jamais il n'a cru qu'un dévot fût sincère. Je pense que le long séjour qu'il avait fait en Italie n'avait pas peu contribué à donner à son esprit cette tournure irréligieuse et agressive qui se montre dans tous ses ouvrages, et qu'on lui a si vivement reprochée.

M. Sainte-Beuve, avec sa sagacité ordinaire, a signalé un des traits les plus frappants du caractère de Beyle, l'inquiétude d'être pris pour dupe et une constante préoccupation de se garantir de ce malheur. De là, cet endurcissement factice, cette analyse désespérante des mobiles bas de toutes les actions généreuses, cette résistance aux premiers mouvements du cœur, beaucoup plus affectée que réelle chez lui, à ce qu'il me semble. L'aversion et le mépris qu'il avait pour la fausse sensibilité le faisaient tomber souvent dans l'exagération contraire, au grand scandale de ceux qui, ne le connaissant pas intimement, prenaient à la lettre ce qu'il disait de lui-même. Non-seulement il n'attachait aucune importance à rectifier les interprétations plus ou moins malveillantes qu'on don-

nait à ses paroles ou à ses écrits, mais encore il trou
malin plaisir, de vanité, je pense, à passer aux ye
gens pour un monstre d'immoralité. Il a dit dans je
laquelle de ses préfaces : « Je n'écris que pour une vi
de personnes que je n'ai jamais vues, mais qui me co
nent, j'espère... » Pour lui, il n'y avait dans le mon
deux espèces de gens : ceux avec qui il s'amusait, e
auprès desquels il s'ennuyait. Faire le moindre sacri
donner la moindre peine pour se concilier l'estime e
fection des derniers, c'était s'exposer à des relations
étaient insupportables. L'esprit indépendant, ou, si l'o
vagabond, de Beyle se refusait à toute contrainte. T
qui gênait sa liberté lui était odieux, et je ne sais pa
s'il faisait une distinction bien nette entre un ennuy
un méchant homme. Sa curiosité constante de connaît
les mystères du cœur humain l'attirait même parfois
des gens pour lesquels il avait peu d'estime. « Mais,
il, au moins avec eux il y a quelque chose à appren
D'ailleurs, son esprit fier, loyal, incapable d'une ba
l'éloignait de pareille compagnie dès qu'il s'y renc
quelque avantage autre qu'une satisfaction de curiosi

Ses jugements sur les hommes et les choses étaient d
plus souvent par le souvenir de l'ennui ou du plaisir q
avait éprouvé. Il ne pouvait endurer l'ennui et partageai
de ces docteurs en médecine qui autorisèrent le duc de
guais à poursuivre au criminel un ennuyeux pour te
d'homicide. Il n'est sorte d'exagérations que sa mauva
meur ne lui suggérât contre les livres ou les gens qui
eu le malheur de le faire bâiller. Homme d'imaginatio
premier mouvement, Beyle n'en avait pas moins de g
prétentions à raisonner tout et à se conduire en tout s

règles de la logique. Ce mot revenait souvent dans sa conversation, et ses amis se souviennent de l'emphase particulière qu'il mettait à le prononcer lentement, séparant les deux syllabes par une virgule : la LO, GIQUE. C'était toujours la logique qui devait nous guider dans toutes nos actions, mais la sienne n'était pas celle de tout le monde, et l'on était parfois assez embarrassé pour deviner le fil de ses raisonnements. Je me souviens qu'un jour nous voulûmes faire ensemble un drame dont le héros, coupable d'un crime, avait des remords. « Pour se délivrer d'un remords, que dit la LO-GIQUE? » Il réfléchit un instant. — « Il faut fonder une école d'enseignement mutuel. »

Il disait qu'à son entrée dans la vie un homme devait avoir toute prête sa provision de maximes pour les accidents qui se présentent le plus ordinairement. Une fois qu'on les a adoptées, il ne faut plus les discuter; il suffit d'examiner rapidement si le cas particulier, au sujet duquel on est perplexe, peut se résoudre par un des préceptes généraux qu'on a dans sa réserve. — Ne jamais pardonner un mensonge, — Saisir aux cheveux la première occasion de duel à son début dans le monde, — Ne jamais se repentir d'une sottise faite ou dite, voilà quelques-unes de ses maximes.

Bien qu'il n'ait jamais été très-hardi auprès des femmes, il prêchait la témérité aux jeunes gens : « On réussit, disait-il, une fois sur dix. Mettons une fois sur vingt; est-ce que la chance d'être heureux une fois ne vaut pas la peine de risquer dix-neuf affronts et même dix-neuf ridicules? »

Après les maximes, venaient les recettes, qu'il offrait garanties. Je m'en rappelle quelques-unes. Une des grandes causes de nos tourments, c'est la mauvaise honte. Pour un jeune homme, c'est une affaire que d'entrer dans un salon. Il

s'imagine que tout le monde le regarde, et meurt de peu n'y ait quelque chose dans sa tenue qui ne soit pas absol irréprochable. Un de nos amis souffrait plus que pe de cette timidité, et Beyle disait de lui que, lorsqu'il dans le salon de madame P..., on croyait toujours qu'i cassé quelque porcelaine dans l'antichambre : « Je vou seille ma recette d'autrefois, lui disait-il. Entrez avec tude que le hasard vous a fait prendre sur l'escalier ; nable ou non, peu importe; soyez comme la stat Commandeur, et ne changez de maintien que lorsque l tion de l'entrée aura complétement disparu. »

Voici sa recette pour le premier duel : « Pendant vous vise, regardez un arbre et appliquez-vous à en ter les feuilles. Une préoccupation distrait d'une autr occupation plus grave. En ajustant votre adversaire, deux vers latins, cela vous empêchera de tirer trop remédiera au cinq pour cent d'émotion qui a envoy de balles vingt pieds plus haut qu'il ne fallait. »

« Si vous vous trouvez seul avec une femme, je donne cinq minutes pour vous préparer à l'effort prodi de lui dire : *Je vous aime*. Dites-vous : « Je suis un lâ « je n'ai pas dit cela avant cinq minutes. » N'importe d air et dans quels termes vous ferez votre compliment. que la glace soit brisée et que vous soyez bien déterm vous mépriser vous-même si vous manquez de cœur. »

Beyle, qui prêchait l'*amour-goût*, était très-c d'*amour-passion*. Il y avait une personne dont il ne p prononcer le nom sans que sa voix s'altérât. En 18 le revis après une longue absence. Nous nous étions rendez-vous à une trentaine de lieues de Paris, et nous mille choses à nous dire. Nous devisâmes longtemps l

allant et revenant sur la promenade publique d'une petite ville, c'est-à-dire dans un des lieux les plus solitaires de la France. Là il me parla de ses amours avec une émotion profonde. C'est la seule fois que je l'aie vu pleurer. Une affection, qui datait de très-loin, n'était plus partagée. Sa maîtresse devenait raisonnable, et lui était demeuré fou comme à vingt ans. « Comment pouvez-vous m'aimer encore? disait-elle. J'ai quarante-cinq ans. » — « Pour moi, me disait Beyle, elle a l'âge qu'elle avait lorsqu'elle s'est donnée à moi pour la première fois. » Il voyait dans un avenir prochain la rupture d'une liaison qu'il avait toujours chérie. Une pensée à laquelle il rapportait tout allait être effacée. Il me racontait les témérités d'autrefois de cette femme, aujourd'hui si prudente, et ces souvenirs le transportaient. Puis, avec l'esprit d'observation qui ne l'abandonnait jamais, il détaillait tous les petits symptômes, toutes les indications d'indifférence croissante qu'il avait dû remarquer. La LO-GIQUE n'était pas oubliée. « Sa conduite, après tout, disait-il, est raisonnable. Elle aimait le whist, elle ne l'aime plus; tant pis pour moi si j'aime encore le whist. Elle est d'un pays où le ridicule est le plus grand de tous les malheurs. Aimer à son âge est ridicule. Il y a dix-huit mois qu'elle risque ce malheur pour moi. C'est pour moi dix-huit mois de bonheur que j'ai volés. » Nous discutâmes longuement sur la vérité de ces vers du Dante :

. . . . . Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria.

Il prétendait que Dante avait tort, et que les souvenirs du temps heureux sont partout et toujours du bonheur. Je me souviens que je défendais le poëte. Aujourd'hui il me semble que Beyle avait raison.

Il avait eu un autre amour en Italie dont il évi parler. Cependant il me raconta lui-même la fin tr de cet amour. La dame avait un mari fort jaloux, à ce prétendait, et qui l'obligeait à prendre de grandes p tions. Les entrevues ne pouvaient être que rares et a pagnées du plus profond mystère. Pour déjouer to soupçons, Beyle se résigna à se cacher dans une petit éloignée de dix lieues du séjour de la belle. Lorsqu donnait un rendez-vous, il partait incognito, changea sieurs fois de voiture pour dérouter les espions dont croyait entouré; enfin, arrivant à la nuit close, bien loppé dans un manteau couleur de muraille, il était int dans la maison de sa maîtresse par une femme de ch d'une discrétion éprouvée. Tout alla bien pendant q temps, jusqu'à ce que la femme de chambre, querellée maîtresse ou gagnée par la générosité de Beyle, lui fi révélation foudroyante : Monsieur n'était pas jaloux ; m n'exigeait tant de mystères que pour éviter que Beyle rencontrât avec un rival, ou, pour mieux dire, avec (vaux, car il y en avait plusieurs, et la femme de chambr d'en donner la preuve. Beyle accepta. Il vint à la ville u qu'il n'était pas attendu, et, caché par la femme de ch dans un petit cabinet noir, il vit, *des yeux de la tête*, | trou ménagé dans la cloison, la trahison qu'on lui fa trois pieds de sa cachette.

« Vous croirez peut-être, ajoutait Beyle, que je so cabinet pour les poignarder? Nullement. Il me semb j'assistais à la scène la plus bouffonne, et mon uniqu occupation fut de ne pas éclater de rire pour ne pas g mystère. Je sortis de mon cabinet noir aussi discrèt que j'y étais entré, ne pensant qu'au ridicule de l'ave

en riant tout seul, au demeurant plein de mépris pour la dame, et fort aise, après tout, d'avoir ainsi recouvré ma liberté. J'allai prendre une glace, et je rencontrai des gens de ma connaissance qui furent frappés de mon air gai, accompagné de quelque distraction ; ils me dirent que j'avais l'air d'un homme qui vient d'avoir une bonne fortune. Tout en causant avec eux et prenant ma glace, il me venait des envies de rire irrésistibles, et les marionnettes que j'avais vues une heure avant dansaient devant mes yeux. Rentré chez moi, je dormis comme à l'ordinaire. Le lendemain matin la vision du cabinet noir avait cessé de m'apparaître sous son aspect bouffon. Cela me sembla vilain, triste et sale. Chaque jour cette image devint de plus en plus triste et odieuse. Chaque jour ajoutait un nouveau poids à mon malheur. Pendant dix-huit mois je demeurai comme abruti, incapable de tout travail, hors d'état d'écrire, de parler et de penser. Je me sentais oppressé d'un mal insupportable, sans pouvoir me rendre compte nettement de ce que j'éprouvais. Il n'y a pas de malheur plus grand, car il ôte toute énergie. Depuis, un peu remis de cette langueur accablante, j'éprouvais une curiosité singulière à connaître toutes les infidélités qu'on m'avait faites. Cela me faisait un mal affreux; mais pourtant j'avais un certain plaisir physique à me la représenter dans le cours de ses nombreuses trahisons. Je me suis vengé, mais bêtement, par du persiflage. Elle s'affligea de notre rupture et me demanda pardon avec larmes. J'eus le ridicule orgueil de la repousser avec dédain. Il me semble encore la voir me suivre, s'attachant à mon habit et se traînant à genoux le long d'une grande galerie. Je fus un sot de ne pas lui pardonner, car assurément elle ne m'a jamais tant aimé que ce jour-là. »

La constante préoccupation de Beyle était l'étude de sions. Lorsque quelque provincial lui demandait quell sa profession, il répondait gravement : « Observateur du humain. » [Un jour il fit cette réponse à un sot qui fai tomber à la renverse, s'imaginant que c'était un e misme pour dire espion de police.] Dans chaque an pouvant servir à porter la lumière dans quelque co cœur humain, il retenait toujours ce qu'il appelait le c'est-à-dire le mot ou l'action qui révèle la passion. *Se t à genoux*, voilà pour lui le trait dans l'historiette viens de raconter, et, selon son habitude de tirer des lui particuliers des conclusions générales, il tenait qu façon de faire était l'expression même du remords l'amour passionné.

Pour terminer sur le sujet de l'amour, Beyle croyai n'y avait de bonheur possible en ce monde que pc homme amoureux. « Tout se peint en beau pour lui, di Je voudrais être amoureux de mademoiselle Flore des tés, et je ne porterais pas envie à don Juan. »

Après l'amour, la littérature avait la plus grand dans les affections de Beyle. Il aimait à lire et écriva cesse. *Nulla dies sine linea*, me disait-il souvent en prochant ma paresse. Quelques négligences qu'on re dans ses ouvrages, ils n'en étaient pas moins long travaillés. Tous ses livres ont été copiés plusieurs foi d'être livrés à l'impression ; mais ses corrections ne pc guère sur le style. Il écrivait toujours rapidement, geant sa pensée et s'inquiétant fort peu de la forme. même du mépris pour le style et prétendait qu'un avait atteint la perfection lorsqu'on se souvenait de s sans pouvoir se rappeler ses phrases. Plein de haine

recherche et la prétention, il était impitoyable pour les écrivains qui s'appliquent à rapprocher des mots surpris de se trouver ensemble, à polir leurs périodes, à donner aux pensées les plus triviales un tour bizarre qui fasse effet. Nos grands prosateurs des dix-septième et dix-huitième siècles étaient de sa part l'objet d'une admiration sincère et bien sentie. Il les relisait sans cesse, afin de se préserver, disait-il, de la contagion du style à la mode de son temps.

Pour lui la poésie était lettre close. Souvent il lui arrivait d'estropier des vers français en les citant. Bien qu'il parlât l'italien purement et facilement, et qu'il sût assez bien l'anglais, il ne connaissaït ni le mètre ni l'accentuation des vers anglais et italiens. Cependant il était sensible à certaines beautés de Shakspeare et du Dante, qui sont intimement unies à la forme du vers. Il a dit son dernier mot sur la poésie dans son livre *de l'Amour* : « Les vers furent inventés pour aider la mémoire ; les conserver dans l'art dramatique, reste de barbarie. » Racine lui déplaisait souverainement. Le grand reproche que nous adressions à Racine, vers 1820, c'est qu'il manque absolument aux *mœurs*, ou à ce que, dans notre jargon romantique, nous appelions alors la *couleur locale*. Shakspeare, que nous opposions toujours à Racine, a fait, en ce genre, des fautes cent fois plus grossières, que nous nous gardions bien de citer. « Mais, disait Beyle, Shakspeare a mieux connu le cœur humain. Il n'y a pas une passion, pas un sentiment qu'il n'ait peint avec une admirable vérité avec ses nuances. La vie et l'individualité inimitable de tous ses personnages le mettent au-dessus de tous les auteurs dramatiques. — Et Molière, lui répondait-on, quelle place lui donnerez-vous ? — Molière est un coquin qui n'a

pas voulu mettre sur la scène le *Courtisan*, parce Louis XIV ne le trouvait pas bon. »

Beyle a beaucoup écrit sur les beaux-arts, et a e idées à lui, dans un temps où tout le monde acceptait examen les opinions les plus fausses, pourvu qu'elles fu autorisées par un auteur célèbre. On pourrait dire a découvert Rossini et la musique italienne. Ses con porains se rappelleront les assauts qu'il eut à soutenir défendre l'auteur du *Barbier* et de *Sémiramis* contr habitués de l'Opéra-Comique d'alors. Dans les premi années de la Restauration, le souvenir de nos revers exaspéré l'orgueil national, et l'on faisait, de toute dis sion, une question patriotique. Préférer une musique ét gère à la musique française, c'était presque trahir le p De très-bonne heure, Beyle s'était mis au-dessus des préj vulgaires, et sur ce point il lui arriva peut-être quelqu de dépasser le but. Aujourd'hui que la civilisation a tant de progrès, on a peine à se représenter le courage fallait avoir, en 1818, pour dire que tel opéra italien v mieux que tel opéra français. Il faut se reporter aux gra querelles du romantisme et du classicisme pour s'expli les précautions oratoires dont Beyle accompagne quelq uns de ses jugements en matière d'art. Hardis et témér même lorsqu'il les publia, ils semblent, à présent, des rités de M. de la Palice, des *truisms*, selon l'expres favorite de leur auteur. Sans être musicien, Beyle avait sentiment très-vif de la mélodie, cultivé et perfectionné une certaine érudition qu'il devait à ses voyages en Itali en Allemagne. Il me semble qu'il aimait et recherchait tout, dans la musique, les effets dramatiques, ou plutôt q analysant ses impressions personnelles il les expliquait

la langue dramatique, la seule qu'il connût ou qu'il crût intelligible à ses lecteurs.

Il en était de même pour les arts du dessin. Admirateur passionné des grands maîtres des écoles romaine, florentine et lombarde, il leur a prêté souvent des intentions dramatiques qui, à mon avis, leur furent étrangères. Lorsqu'il découvre, dans une Vierge de Raphaël ou du Corrége, son maître de prédilection, une foule de passions ou de nuances de passions que la peinture ne saurait exprimer, on se demande s'il a compris les intentions et le but de ces grands maîtres. Mais il raconte à sa manière les émotions qu'il a ressenties devant leurs ouvrages; il décrit l'effet dans l'impuissance d'en expliquer la cause. Probablement, s'il avait essayé d'écrire à différentes reprises ses impressions devant un même tableau, il aurait été surpris lui-même de leur variété. Comme tous les critiques, Beyle luttait contre une difficulté probablement insoluble. Notre langue, et aucune autre que je sache, ne peut décrire avec exactitude les qualités d'une œuvre d'art. Elle est assez riche pour distinguer les couleurs; mais, entre deux nuances qui ont un nom, combien y en a-t-il, appréciables aux yeux, qu'il est absolument impossible de déterminer par des mots. La pauvreté des langues devient encore bien plus sensible lorsqu'il s'agit de formes, non plus de couleurs. Un œil médiocrement exercé reconnaît facilement un contour vicieux. Quiconque examine la statuette de la *Vénus* de Milo, réduite par le procédé Collas, reconnaît aussitôt que le nez n'est point antique. Pourtant la différence entre ce nez rapporté et le nez du statuaire grec ne peut consister qu'en une fraction de millimètre : or quels mots pourront caractériser cette forme, dont la beauté dépend d'une fraction de millimètre

en plus ou en moins? Ce qui se sent avec tant de facili
ne peut l'exprimer *avec du noir sur du blanc*, comme
Beyle. De cette impossibilité d'être exact est venu le
de chercher des termes de comparaison, qui ne sont
propres à porter quelque clarté dans une question si ob
Le côté dramatique dans les arts est ce que nous compr
le mieux, nous autres Français, et c'est probablement
ce motif que Beyle explique la beauté par la passion. I
sa prétention à être cosmopolite, il était parfaitement
çais d'esprit comme de cœur.

Il m'a paru beaucoup moins sensible à la sculptur
la peinture. Les statues antiques lui semblaient tro
pourvues de passion, et il leur reprochait de donner
de belles personnes sans esprit. Son sculpteur favori
Canova, dont il admirait la grâce, tout en avouan
était un peu maniéré. Je crois qu'il vantait Michel
plus qu'il ne l'aimait au fond. Lorsqu'il me mena v
Moïse du tombeau de Jules II, il ne trouva d'autre él
m'en faire, sinon qu'on ne pouvait mieux rendre l'expr
d'inflexible férocité.

Beyle faisait peu de cas des coloristes. Nous avio
grandes discussions à ce sujet. Il méprisait profond
Rubens et son école. Il reprochait aux Flamands et
aux Vénitiens la trivialité des formes et la basses
l'expression. Le Corrége, selon Beyle, avait réuni, a
prême degré, le mérite de la forme et l'art de la persp
aérienne. Pour lui, c'était le peintre le plus gracie
Michel-Ange le plus poétiquement terrible.

Il s'était fort peu occupé de l'architecture et n'avait
sidéré les monuments que sous leur aspect pittoresque
s'embarrasser s'ils convenaient à leur destination. Il

horreur de tout ce qui était laid et triste, et il trouvait ces deux défauts dans notre architecture nationale. Je crois lui avoir appris à distinguer une église romane d'une église gothique; mais il enveloppait l'une et l'autre dans le même anathème.—Nos églises sombres et lugubres avaient été inventées, disait-il, par des moines fripons qui voulaient s'enrichir en faisant peur aux gens timides. L'architecture italienne de la Renaissance lui plaisait par son élégance et sa coquetterie. Au reste, il ne s'attachait qu'à ses détails gracieux et nullement à ses dispositions générales. En dépit de la *lo-gique*, ce n'était pas sa raison qui jugeait, mais son imagination.

Beyle avait été officier quelques mois, et, comme auditeur, il avait fait plusieurs campagnes, entre autres celle de Russie, en 1812, avec le quartier général de l'empereur. Naturellement brave, il avait observé la guerre avec curiosité et froidement. Sans être insensible aux grandes et poétiques scènes qu'il avait vues, c'était surtout par ses côtés bizarres et grotesques qu'il se plaisait à la montrer. D'ailleurs, il avait en horreur les exagérations de vanité nationale, et, par esprit de contradiction, il se jetait souvent dans l'excès contraire. De même que Courier, il se moquait impitoyablement de ce qu'on a depuis appelé le *chauvinisme*, sentiment qui, après tout, a son bon côté, car il fait qu'un conscrit se bat comme un vieux soldat.

Il niait de parti pris toutes les harangues, tous les mots sublimes dits sur les champs de bataille. « Savez-vous ce que c'est que l'éloquence militaire? nous disait-il. En voici un exemple : dans une affaire fort chaude, un de nos plus braves généraux de cavalerie haranguait en ces termes ses soldats près de se débander : « En avant, s... J'ai

« le c.. rond comme une pomme! J'ai le c.. rond
« une pomme! » Ce qu'il y a de drôle, c'est que, dans
ment du danger, cela paraissait une harangue comn
autre, qu'on fit volte-face et qu'on repoussa l'ennemi.
que César et Alexandre, en pareille occasion, parl
leurs soldats d'une façon non moins sublime. »

Autre exemple d'éloquence martiale : « Par
Moscou, nous nous perdîmes le troisième jour de la re
et nous nous trouvâmes, à la nuit tombante, au nombr
viron quinze cents hommes, séparés du gros de l'arm
une forte division russe. On passa une partie de la nu
lamenter. Puis les gens énergiques haranguèrent le
trons et firent si bien, qu'on résolut de s'ouvrir un c
l'épée à la main dès que le jour permettrait de disti
l'ennemi. Ne croyez pas qu'on dit alors : « Braves soldats
Non. « Tas de canailles, vous serez tous morts demai
« vous êtes trop j... pour prendre un fusil et vous en se
Cette allocution héroïque ayant produit son effet, à la
pointe du jour, nous marchâmes résolûment aux R
dont nous voyions encore briller les feux de bivac.
arrivons la baïonnette baissée sans être découverts, et
trouvons un chien tout seul. Les Russes étaient parti
la nuit. »

Pendant la retraite, il disait qu'il n'avait pas trop so
de la faim; mais il lui était absolument impossible de s
peler comment il avait mangé ni ce qu'il avait mangé,
n'est un morceau de suif, qu'il avait payé vingt fran
dont il se souvenait encore avec délices.

En sortant de Moscou il avait emporté le volume des
ties de Voltaire, relié en maroquin rouge, qu'il avai
dans un palais en feu. Ses camarades le blâmèrent lor

en lisait le soir quelques pages à la lueur d'un feu de bivac. On trouvait l'action légère. Dépareiller une magnifique édition ! Lui-même en éprouvait une espèce de remords, et, au bout de quelques jours, il laissa le volume sur la neige.

Il fut du petit nombre de ceux qui, au milieu de toutes les misères que notre armée eut à souffrir dans la désastreuse retraite de Moscou, conservèrent toujours leur énergie morale, le respect des autres et d'eux-mêmes. Un jour, aux environs de la Bérésina, Beyle se présenta devant son chef, M. Daru, rasé et habillé avec quelque recherche. M. Daru lui dit : « Vous avez fait votre barbe, monsieur? Vous êtes un homme de cœur. »

M. B., auditeur au conseil d'État et attaché au quartier général, m'a raconté qu'il devait la vie à Beyle, qui, prévoyant l'encombrement des ponts au passage de la Bérésina, l'obligea de passer sur l'autre rive le soir qui précéda la déroute. Il fallut presque employer la force pour décider M. B. à faire quelques centaines de pas. Il faisait le plus grand éloge du sang-froid de Beyle et du bon sens qui ne l'abandonna jamais au moment où les plus résolus perdaient la tête. Beyle était homme de ressources dans les circonstances graves; il disait modestement qu'il devait cet avantage à sa provision de maximes toutes faites, au moyen desquelles il se trouvait prêt pour agir lorsque les autres perdaient leur temps à délibérer.

De même que beaucoup de gens de son âge, Beyle me paraissait juger ses contemporains avec beaucoup de sévérité, et notre génération avec un peu d'indulgence. Il admirait le goût pour l'étude et la curiosité de connaître le fond des choses qui distinguaient les jeunes gens de vingt ans, lorsqu'il en avait quarante. Il se moquait un peu de notre

gravité et de notre pédanterie, mais disait que nous n' pas des dupes, comme on l'était de son temps. Selo habitude de se montrer pire qu'il n'était, il affectait d priser l'enthousiasme qui a fait faire de si grandes aux hommes de son époque. « Nous avions le *feu* disait-il ; et moi aussi, quoique indigne. On m'avait e à Brunswick pour lever une contribution extraordina cinq millions. J'en ai fait payer sept, et j'ai manqué assommé par la canaille qui s'insurgea, exaspérée par l de mon zèle. Mais l'empereur demanda quel était l'au qui avait fait cela, et dit : « C'est bien. »

Il était dificile de savoir quels étaient ses sentiments gard de Napoléon. Presque toujours il était de l'opinio traire à celle qu'on mettait en avant. Tour à tour frond enthousiaste, quelquefois il en parlait comme d'un pa ébloui par les oripeaux, manquant sans cesse aux règle LO-GIQUE ; d'autres fois c'était une admiration presque id Les hommes de l'Empire étaient traités aussi diverseme leur maître. Il avait commencé une histoire de Napolé ne s'est pas retrouvée dans ses papiers. On en peut v fragment écrit avec verve dans ses voyages en France l'arrivée de l'empereur à Grenoble en 1815. Si j'en par les récits de Beyle, il me semble que vers l'é de sa jeunesse il y avait moins d'égoïsme qu'aujour et que les affectations à la mode étaient d'un genre noble. Ainsi Beyle, bien qu'aimant la bonne chère, s dait bien d'en convenir. Il trouvait même du temps celui qu'on passe à manger, et souhaitait qu'en avalan pilule le matin on fût quitte de la faim pour toute la jou Aujourd'hui on est gourmand, et l'on s'en vante. Du de Beyle, un homme prétendait, avant tout, à l'énergie

courage. Comment faire campagne si on est gastronome?

Beyle aimait les réunions intimes et peu nombreuses. Dans un petit cercle, entouré d'amis ou de gens contre lesquels il n'avait pas de préventions, il s'abandonnait avec bonheur à toute la gaieté de son caractère. Il ne cherchait nullement à briller, seulement à s'amuser et à amuser les autres; « car, disait-il, il faut payer son entrée. » Toujours en verve, il était parfois un peu fou, voire même inconvenant; mais il faisait rire, et il était impossible à la pruderie de garder son sérieux. La présence d'un ennuyeux ou d'un esprit malveillant le glaçait et le mettait promptement en fuite. Jamais il n'eut l'art de savoir s'ennuyer. Il disait que la vie est courte et que le temps perdu à bâiller ne se retrouve plus. Il admirait beaucoup ce mot de M. de M... « que le mauvais goût mène au crime. »

La bonne foi était un des traits du caractère de Beyle. Personne n'était plus loyal ni d'un commerce plus sûr. Je n'ai jamais connu d'homme de lettres plus franc dans ses critiques ni qui reçût plus galamment celles de ses amis. Il aimait à communiquer ses manuscrits et demandait qu'on les annotât sévèrement. Quelque dures, quelque injustes même que fussent les observations, jamais il ne s'en fâchait. Une de ses maximes était que quiconque fait le métier de mettre du noir sur du blanc ne doit ni s'étonner ni s'offenser lorsqu'on lui dit qu'il est une bête. Cette maxime, il la pratiquait à la lettre, et, de sa part, ce n'était pas indifférence réelle ni affectée. Les critiques le préoccupaient beaucoup; il les discutait vivement, mais sans aigreur, et comme s'il se fût agi des ouvrages d'un auteur mort depuis plusieurs siècles.

Il avait pris l'habitude bizarre de s'entourer de mystère

dans les actions les plus indifférentes, afin de dérouter la police, qu'il croyait probablement assez simple pour s'occuper des bavardages de salons. Jamais il n'écrivait une lettre sans la signer d'un nom supposé; il la datait d'*Abeille* au lieu de Civita-Vecchia. Les notes qu'il prenait sans cesse étaient des espèces d'énigmes dont il était souvent lui-même hors d'état de deviner le sens, quand elles remontaient à quelques jours.

Il ne craignait pas la mort, mais il n'aimait pas à en parler, la tenant pour une chose sale et vilaine plutôt que terrible. Il a eu celle qu'il désirait, celle que César avait souhaitée : *Repentinam inopinatamque.*

P. MÉRIMÉE.

LETTRES

DE

HENRY BEYLE

I

A MONSIEUR F.... F.... A PARIS.

Strasbourg, le 5 avril 1809.

Deux heures viennent de sonner dans le fameux clocher de Strasbourg, où je suis monté avant-hier. Je me promène depuis minuit en long et en diagonale, dans un salon sans feu : je gèle; mais j'ai l'avantage d'être en grande tenue.

J'ai trouvé une occasion de placer le protégé de M. Pascal; mais j'avais oublié le nom de cet ami. J'ai demandé une place pour M. Lepère : il a un nom à peu près comme ça. Tâche de l'accrocher sur ma table, avec un bel exemple de son écriture, et de m'envoyer ledit nom.

Comme je ne t'ai pas vu les trois derniers jours de mon Paris, il faut que je te conte que madame *** a été avec moi comme à l'ordinaire, ne me parlant que lorsqu'elle y était forcée, et me préférant qui, en courage, en biens et qualité, me sont très-inférieurs, sans nulle vanité. Négligence, presque dédain; elle me regardait comme on regarde un baril de poudre.

Nous avons versé complétement près de Blamont ; ç'a seul événement un peu gai de notre route. Le saint jour d ques, à neuf heures du matin, j'étais sur le côté.

Surveille bien Auguste, pour qu'il agisse d'une manièr venable. Si l'on se sert de l'objet, il faut bien se garder de voyer rue Contrescarpe ; c'est même une maladresse d parlé de ce voyage.

Si tu n'as rien de mieux à faire, écris au *Moniteur* que j *près de M. Daru, intendant général, au quartier généra périal.*

Abonne-moi au *Journal de Paris*, à la *Bibliothèque bri que*, à tout ce que tu voudras.

Adieu, embrasse La Bergerie, et exprime, si tu le peux, mes regrets aux habitants de l'hôtel d'Orléans. Fallait-il y ter pour le quitter sitôt !

Je crois l'aimable Belisle parti ; s'il ne l'est pas, dis-lui q l'aime tendrement.

Je grelotte, la demie sonne, et je reste à mon poste. — J suis présenté à peu près moi-même chez la madame Réc de Strasbourg ; accueilli comme un ange et invité pour jeu

II

A MONSIEUR F.... F.... A PARIS

Donawerth, le 16 avril 1809.

Je n'ai le temps de rien faire ; j'ai toujours quinze à vingt intimes qui lisent ce que j'écris par-dessus mon épaule. Je che dans un cabinet avec M. C. ; nous voyageons ense En sorte que je ne sais où écrire, ni où conserver ce qu écrit.

Ce matin à quatre heures, réveil ; à cinq heures vingt min départ pour Augsbourg ; journée charmante. J'aperçois t coup les Alpes : moment de bonheur.—Les gens à calcul, co Guillaume III, par exemple, n'ont jamais de ces moment Ces Alpes étaient, pour moi, l'Italie.

A trois lieues d'Augsbourg, qui est à douze d'ici, contre-ordre, et nous retournons dans nos logements.

J'ai eu l'idée d'écrire mon journal le plus possible, et de t'en envoyer les feuilles à mesure ; deux avantages : abréviation de lettres et sûreté. Seulement, ne perds pas ces feuilles.

Je suis si peu tranquille que je ne trouve rien à te dire.

Je suis de plus en plus content des voyages ; quel effet ne produiraient-ils pas sur toi, qui, quoique je l'aie dit, n'es pas faible? Ils ont enseigné la véritable philosophie (celle de tourner tout au gai) aux animaux les plus débiles de cette terre.

Je sens que ma passion pour Paris est bien diminuée, mais non pas le sentiment pour la charmante C..., que j'aimais avant mon départ ; ce sentiment est, au contraire, augmenté.

III

A MONSIEUR F.... F...., A PARIS.

Landshut, le 26 avril 1809.

Je jouis d'une disgrâce assez complète. On parle à tout le monde, fors à moi. Quelle en est la cause? Il ne me paraît guère probable que je sois commissaire des guerres au commencement de la campagne. Sans doute à la fin, avec tout le monde, lorsque les convenances théâtrales ne permettront guère de faire autrement.

Quant à notre bureau, il ressemble assez à la cour du roi Pétaud. L'avantage y est pour les parleurs *ab hoc et ab hac*, et je ne parle presque pas. — Le bon de tout cela, c'est que l'ambition ressemble assez à l'amour, dont on a dit :

> Si l'amour vit d'espoir, il s'éteint avec lui.

Je voudrais bien parler, mais il s'agit d'avoir un flux de paroles plates ou communes à débiter.

Adieu, je cours voir S. M.

IV

A MONSIEUR F.... F...., A PARIS.

Wels, le 3 mai 1809.

Je n'ai pas le temps de t'écrire longuement ; l'aimable est ici. Lis, si tu veux, la lettre ci-jointe à ma sœur, et fa partir ensuite.

J'ai besoin d'imagination ; achète-moi, je t'en prie, les *tyrs* de M. de Chateaubriand, trois volumes, et envoie-les par les bureaux de la liste civile.

J'eus réellement envie de vomir en traversant Ebersber voyant les roues de ma voiture faire jaillir les entrailles corps de pauvres petits chasseurs à moitié brûlés. Je me n parler pour me distraire de cet horrible spectacle ; il résult là qu'on me croit un cœur de fer.

On m'estime, mais on ne m'aime pas. Tout cela vient d que dire des puérilités pendant douze heures, chaque m'assomme, et je me tais.

V

A MONSIEUR F.... F...., A PARIS.

Saint-Polten, le 11 mai 1809.

Hier, le soir du jour de ma conversation avec M. de P j'ai reçu une lettre que je t'envoie, parce que je n'ai p temps de la copier. Tu verras aussi la réponse, que tu mettra suite à la petite poste. Si le temps le permettait, je te demande si tu y trouves quelque grosse faute romanesque, de me la voyer pour qu'il en soit fait une autre édition. Le temps quant, corrige avec un grattoir ; on ne connaît pas assez écriture pour s'apercevoir que les corrections qui, d'aill porteront probablement sur un mot ou deux, sont d'une main.

Ici, plus qu'ailleurs, dis-moi toute la vérité, et donne-moi beaucoup de détails. — J'avais écrit de Donawerth et ensuite de Wels ; mais mes lettres ont un grand défaut, c'est d'être encore dans ma vache. Est-il bien ou mal que je n'aie pas profité de : *Vous m'écrirez?*

A propos de Wels et de ce qui m'y est arrivé, je me souviens de l'épigraphe d'un roman : *Une timidité hardie*. Vous prenez au pas les précautions qu'il faut pour rester en selle au galop ; ce n'est pas timidité, mais c'est qu'au fond du cœur vous aspirez à galoper.

Je ne sais ce que tu penseras de mon aventure de Wels ; mais sois sûr que jamais tu ne me sembleras long, parlant de cet article.

J'ai choisi un papier épais, afin que tu puisses gratter s'il y a lieu. Un peintre veut représenter le matin ; il sait que les teintes *bleues* dominent dans cette aimable partie du jour. La tête toute pleine de cette idée, il travaille depuis minuit jusqu'à deux heures à son tableau ; mais il est trop préoccupé pour juger de l'effet ; il a peut-être fait trop bleu. Ainsi, gratte et sois sévère dans ta réponse.

Ecris-moi toujours sous l'enveloppe pure et simple de M. le comte Daru. Dans le désordre habituel à l'armée, les lettres de particuliers courent de grands dangers. Un de nous a eu occasion d'aller aujourd'hui fureter à la poste ; il nous a rapporté des lettres à tous, une de toi, entre autres.

Je te regrette bien depuis quelques jours ; il me semble qu'il y a un an que j'ai quitté Paris.

Nous partons pour Vienne, ou, pour mieux dire, pour Schœnbrunn, le 12, à cinq heures du matin.

VI

A MONSIEUR F.... F...., A PARIS.

Vienne, le 8 mai 1809.

J'ai éprouvé, les premiers jours de mon séjour à Vienne, ce contentement intérieur et bien-être parfait que Genève seule m'a-

vait rappelé depuis l'Italie. Cet état est un peu diminué l'habitude qui commence à se former. Il n'en reste pas m que Vienne est pour moi une ville très-agréable.

L'adorable Martial Daru a été nommé intendant avant-h ce matin il m'a demandé à son frère, comme étant au fait d manière de travailler. M. Daru a répondu : « Fais la lettre la signerai. » Ainsi, suivant toute apparence, me voilà Vien pour un an ou deux. Je ne suis point sûr de ne pas regre tout ce que verront ceux qui iront en Bohême et en Hongrie peut-être en Turquie; mais

1° Je n'étais pas tout à fait, à ce que j'ai l'amour-propre croire, à ma place;

2° Martial demandera pour moi plus qu'on n'aurait fait n rellement.

J'espère que le chef suprême ne verra rien de mal là-ded peut-être me marquera-t-il un peu de froid.

Je t'écris du bureau au moment même où Martial vient m'apprendre le changement de mon affaire. Tu devines les tails, et, d'ailleurs, je t'en ennuierai au premier moment tranquillité.

J'oubliais qu'au théâtre de la porte de Carinthie on ent d'excellente musique, et qu'il y a un ballet à l'italienne avec grotesques.

Le séjour de Vienne me charme et produit une singulière tesse; trop de penchant à l'amour, une jolie femme à ch pas. Quel regret de n'avoir pas consacré ma vie aux talents Montbadon possède si bien, au talent de leur plaire!

Écris-moi donc, et envoie-moi des journaux. On dit que serons i douze jours.

VII

INSTRUCTION POUR MM. FÉLIX F...., OU LOUIS C...., OU LAMBE (DE LYON).

Paris, le 1er septembre 1810.

Je vous ai désignés, mes chers amis, pour exécuteurs t

mentaires. Je vous prie de tenir la présente instruction secrète, afin que les sots ne puissent nullement en arrêter l'exécution. J'ai quelques petits fonds placés à Paris; on peut voir chez MM. Oberkampf et Duchesne. M. F. F.... me doit de 10 à 15,000 fr.; M. Joseph-Chérubin Beyle, ou M. Duchesne, me doit 20,000 fr.

Faire rentrer le tout sans délai.

Ces rentrées formeront un fonds, sur lequel vous acquitterez d'abord les legs du testament et quelques-uns qui sont à la fin de la présente.

M. F.... sait si j'ai un enfant. Si je n'en ai point à l'époque de mon décès, ou que M. F. soit lui-même décédé, je vous prie, mes chers amis, de placer les fonds provenant des sommes ci-dessus indiquées d'une manière sûre et telle que le revenu en soit durable à jamais, si faire se peut. Je vous laisse entièrement maîtres du choix. Un fonds de terre près de Philadelphie ou d'Édimbourg pourrait remplir mes intentions.

Du revenu annuel dudit fonds, vous fonderez, suivant les formes les plus stables possibles, en Angleterre, un prix annuel. Ce prix (dont l'administration sera en Angleterre, tant que cette île respectable n'aura pas été conquise, et si ce malheur est arrivé, en Amérique), ce prix sera décerné :

La première année, à Londres;

La seconde, à Paris;

La troisième, à Gœttingue, ou Berlin;

La quatrième, à Naples;

La cinquième, à Philadelphie;

La sixième, à Londres.

Et ainsi de suite en continuant cet ordre.

Le prix sera adjugé par une société ou réunion de plus de cinq membres et de moins de vingt. Vous choisirez des juges impartiaux. Si une telle réunion ne peut avoir lieu sans compromettre les juges dans les villes du continent, chaque année de leur tour et à leur refus, le prix sera adjugé par une société composée d'Anglais : je suis sûr que cette nation fournira toujours plus de vingt hommes éclairés, courageux et ne dédaignant pas d'être utiles aux hommes en secondant mes vues.

C'est à vous, mes chers amis, d'assurer l'exécution de projet par des mesures sages, calculées d'après la connais des hommes et des gouvernements. Je vous conseille, à occasion, de relire Delolme.

L'ouvrage qui remportera le prix devra être écrit en fra anglais, italien, espagnol, latin ou allemand; dans ce d cas, accompagné d'une traduction en l'une des cinq langues.

Cet ouvrage devra être écrit en style simple, clair et du ton d'une description anatomique et non d'un discou divisé en trois parties : 1° Exemples tirés de l'histoire; 2° e ples tirés des imitations de la nature (poésies, romans, 3° enfin, description exacte et froide.

On proposera à tous les hommes, sans restriction, par la des journaux des capitales susdésignées, les questions suiva

Qu'est-ce que l'ambition, l'amour, la vengeance, la hair rire, les larmes, le sourire, l'amitié, la terreur, l'hilarité?

Quel est le plus grand comique?

Pour obtenir le prix, l'ouvrage devra être de soixante in-8°, caractère cicéro. Les juges sont invités à préférer le simple au style dit oratoire, et surtout les pensées au Quand les questions indiquées ci-dessus auront été épuisé les proposera de nouveau, en recommençant par l'ambition, tant que les révolutions permettront au legs de subsister. doute pas que quelque ami des hommes ne répare les di tions qui pourraient survenir dans la somme destinée à donnée en prix.

Le prix sera :

1° Une médaille d'or, dans une partie de laquelle on entrer ces mots : *Nosce te ipsum*, et ces autres : *Bonheur la monarchie tempérée.*

2° Une édition complète de Shakspeare, en anglais, du de dix napoléons (200 fr.).

Je vous invite, mes chers amis, à ne faire proposer le que lorsque la fondation sera assurée, par exemple, par l' d'une métairie en Amérique ou en Écosse.

VIII

A MONSIEUR R. COLOMB, CONTRÔLEUR PRINCIPAL DES DROITS RÉUNIS, A GENÈVE, DÉPARTEMENT DU LÉMAN.

Paris, le 26 janvier 1811.

En ta qualité d'habitant et d'ami d'une ville essentiellement raisonnable, tu trouveras peut-être bien oiseuse cette question : *La comédie peut-elle être utile?*

N'importe, voici un rapport à ce sujet; laisse pour un moment la *maltôte*, et daigne le lire; M. Français[1] ne t'en voudra pas pour cela, car il aime les lettres et ceux qui les cultivent.

Saint-Lambert dit que Molière a cherché à fortifier l'esprit de société. Il avait réussi. Cet esprit est maintenant trop fort pour le bonheur des Français; il faudrait le diminuer, porter les Français à chercher le bonheur dans eux-mêmes, et ensuite dans leurs rapports avec leur maison, leurs parents intimes.

Voir ce qui nuit au bonheur de chacune des maisons où je vais. Il faudrait faire pour chaque maison une comédie dont les incidents fussent arrangés de manière à faire dire aux gens de cette maison :

1° Il est nuisible au bonheur,

2° Ou il est ridicule

de faire telle chose. Cette *telle chose* serait précisément celle qui nuit à leur bonheur.

Il faut une certaine force d'âme dans un homme pour qu'il puisse considérer ce qui nuit ou sert à son bonheur, sans que l'extrême intérêt qu'il prend au sujet dont on discute l'intérêt ne lui fasse venir les larmes aux yeux, et ne trouble ainsi sa vue. Il arrive souvent qu'en discutant avec une femme ce qui est de son bonheur, elle commence par ne pas vous comprendre, et lorsqu'elle sent enfin de quoi il s'agit, la seule compréhension de pouvoir être malheureuse la fait fondre en larmes. Ainsi

[1] M. le comte Français (de Nantes), fondateur des droits réunis, était alors conseiller d'État à vie et directeur général de cette administration. (R. C.)

vous n'avez jamais pu en obtenir d'attention : d'abord elle ı comprenait pas la question, et dès qu'elle l'a eu saisie, elle été trop affligée pour pouvoir juger et raisonner.

D'ailleurs, pour faire conclure à ce bourgeois d'Auxerre q telle chose est contraire à son bonheur, il faudrait lui présent un tableau du malheur où telles habitudes pareilles aux sienn ont conduit le personnage de la comédie. Ce spectacle ne fe naître aucun plaisir dans son cœur; il n'y reviendra pas, et chassera le souvenir comme celui d'une mauvaise pensée.

D'où je conclus que la comédie doit abandonner le premi moyen aux sermonnaires, s'il s'en trouve jamais d'assez bo pour s'emparer de cette mine.

Il reste donc à *montrer, dans l'état de ridicule, à chaque s ciété, la mauvaise habitude qui l'éloigne du bonheur.*

Arnolphe pouvait être très-heureux; c'est un homme d' prit, qui a de la fortune, qui a fait des c.... pendant toute jeunesse, et qui a ri de tous les ridicules qui lui sont tomb sous la main; il a quarante-cinq ans, mais il est fort vert e core. Cinq ou six chemins différents pouvaient le conduire bonheur, mais il s'entête de la manie d'être marié et *non c....*

Molière pouvait montrer aux Arnolphe de la société tous l malheurs qu'entraîne la poursuite de cette chimère; mont Arnolphe déshonoré, enfin conduit à la potence ou se brûl la cervelle.

Il l'a montré ridicule, et a seulement laissé entrevoir *malheur.*

Le même raisonnement sur Orgon, qu'il montre ridicule non *malheureux.*

Idem sur Alceste. Je remarque qu'il pouvait le montrer be coup plus ridicule.

Collin[1] a montré le *vieux célibataire* malheureux; à quoi o dit qu'il avait peint le malheur d'un vieux sot, qui avait pe le bonheur en même temps que la faculté d'*aimer*. Et j'ajo qu'eût-il peint le malheur même d'un vieux célibataire, hom d'esprit, il n'aurait pas encore fait une vraie comédie. Il fal peindre un tel personnage dans des positions ridicules.

[1] Collin d'Harleville.

Collin a cependant le mérite d'avoir éloigné la tristesse sèche et âcre par l'aspect attendrissant sous lequel il nous présente M. Dubriage.

Mais des spectateurs faits pour la vraie comédie ne retourneraient pas à celle-ci et iraient à l'Opéra-Buffa.

Délibéré à Paris les jour, mois et an que dessus.

CONICKPHILE. ARNOLPHE II°.

IX

A M. F.... F...., A GRENOBLE.

Smolensk, le 19 août 1812.

L'incendie nous parut un si beau spectacle que, quoiqu'il fût sept heures, malgré la crainte de manquer le dîner (chose unique dans une telle ville), et celle des obus que les Russes lançaient, à travers les flammes, sur les Français qui pouvaient être sur le bord du Borysthène (le Dnieper), nous descendîmes par la porte qui se trouve près la jolie chapelle; un obus venait d'y éclater, tout fumait encore. Nous fîmes en courant bravement une vingtaine de pas; nous traversâmes le fleuve sur un pont que le général Kirgener faisait construire en toute hâte. Nous allâmes tout à fait au bord de l'incendie, où nous trouvâmes beaucoup de chiens et quelques chevaux chassés de la ville par l'embrasement général.

Nous étions à nous pénétrer d'un spectacle si rare, quand M... fut abordé par un chef de bataillon, qu'il ne connaissait que pour lui avoir succédé dans un logement à Rostock. Ce brave homme nous raconta au long ses batailles du matin et de la veille, et ensuite loua à l'infini une douzaine de dames de Rostock, qu'il nous nomma; mais il en loua une beaucoup plus que les autres. La crainte d'interrompre un homme si pénétré de son sujet et l'envie de rire nous retinrent auprès de lui jusqu'à dix heures, au moment où les boulets recommencèrent de plus belle.

Nous déplorions la perte du dîner, et je convenais avec M...

qu'il entrerait le premier pour essuyer la réprimande que r
méritions de la part de M. D..., quand nous aperçûmes dar
haute ville une clarté extraordinaire.

Nous approchons, nous trouvons toutes nos calèches au mi
de la rue, huit grandes maisons voisines de la nôtre jetant a
des flammes à soixante pieds de hauteur et couvrant de c
bons ardents, larges comme la main, la maison qui était à ı
depuis quelques heures; nous en fîmes percer le toit en cin
six endroits et nous y plaçâmes, comme dans des chaires à |
cher, une demi-douzaine de grenadiers de la garde, armé
longues perches pour battre les étincelles et les faire tom
ils firent très-bien leur office. M. D... prenait soin de t
Activité, fatigue, tapage, jusqu'à minuit.

Le feu avait pris trois fois à notre maison, et nous l'av
éteint. Notre quartier général était dans la cour, d'où, assis
de la paille, nous regardions les toits de la maison et des
pendances, indiquant par nos cris les points les plus cha
d'étincelles à nos grenadiers.

Nous étions là, MM. D..., le comte Dumas, Besnard, Jac
minot, le général Kirgener, tous tellement harassés, que ı
nous endormions tout en nous parlant; le maître de la ma
seul (M. D...) résistait au sommeil.

Enfin parut ce dîner si désiré; mais quelque appétit que
eussions, n'ayant rien pris depuis dix heures du matin, il
très-plaisant de voir chacun s'endormir sur sa chaise, la f
chette à la main. Je crains bien que mon énorme histoir
produise le même effet. Daignez me le pardonner, madame
brûler ma lettre, parce que nous sommes convenus que le
letin seul doit parler de l'armée.

Mademoiselle de Camelin reconnaîtra mon goût pour les
naux; mais, comme nous manquons tout à fait d'encre et
faut la faire à chaque fois qu'on trempe la plume, c'est la
mière lettre que j'écris, et, quelque longue qu'elle soit, j'a
encore bien des choses à dire. Daignez y voir du moins,
dame, l'hommage de mon respectueux dévouement et rap

[1] Plaisanterie ou passe-port.

mon respect à madame Nadot, mademoiselle de Camelin et la grande mademoiselle Pauline.

L'armée a encore poussé les Russes de quatre lieues cette nuit; nous voilà à quatre-vingt-six lieues de Moscou.

X

A MONSIEUR F.... F...., A GRENOBLE.

Smolensk, à quatre-vingts lieues de Moscou, 24 août 1812.

J'ai reçu ta lettre en douze jours, quoiqu'elle ait fait huit cents lieues, comme tout ce qui nous arrive de Paris. Tu es bien heureux et j'en suis content. Je n'ai plus d'idée de ce mien conseil que tu trouves bon. Serait-ce celui de commencer de bonne heure à travailler à l'édition de Montesquieu et de marier l'idée de cet ouvrage à celle de ton bonheur?

Le mien n'est pas grand d'être ici. Comme l'homme change! Cette soif de voir que j'avais autrefois s'est tout à fait éteinte; depuis que j'ai vu Milan et l'Italie, tout ce que je vois me rebute par la grossièreté. Croirais-tu que, sans rien qui me touche plus qu'un autre, sans rien de personnel, je suis quelquefois sur le point de verser des larmes? Dans cet océan de barbarie, pas un son qui réponde à mon âme! Tout est grossier, sale, puant au physique et au moral. Je n'ai eu un peu de plaisir qu'en me faisant faire de la musique sur un petit piano discord, par un être qui sent la musique comme moi la messe. L'ambition ne fait plus rien sur moi; le plus beau cordon ne me semblerait pas un dédommagement de la boue où je suis enfoncé. Je me figure les hauteurs que mon âme — (composant des ouvrages, entendant Cimarosa et aimant Angela, sous un beau climat),— que mon âme habite, comme des collines délicieuses; loin de ces collines, dans la plaine, sont des marais fétides; j'y suis plongé et rien au monde que la vue d'une carte géographique ne me rappelle mes collines.

Croirais-tu que j'ai un vif plaisir à faire des affaires officielles qui ont rapport à l'Italie? J'en ai eu trois ou quatre qui, même finies, ont occupé mon imagination comme un roman.

J'ai éprouvé une contrariété de détail dans le pays de Wi à Boyardowiscoma (près de Krasnoï), où j'ai rejoint quan pays n'était pas encore organisé. J'ai eu des peines physiq extrêmes. Pour arriver, j'ai laissé ma calèche derrière, et c calèche ne rejoint point. Il est possible qu'elle ait été pil Pour moi, personnellement, ce ne serait qu'un demi-malh 4,000 fr. environ d'effets perdus et de l'incommodité; mai portais des effets à tout le monde. Quel sot compliment à f aux gens!

Ceci, cependant, n'influe pas sur la manière d'être que je exposée. Je vieillis. Il dépend de moi d'être plus actif qu'auc des personnes qui sont dans le bureau où j'écris, l'oreille as gée par des platitudes; mais je n'y trouve nul plaisir. Où es bureau de Brunswick ou celui de Vienne? — Tout cela tend rieusement à me faire demander la sous-préfecture de Ro Je n'hésiterais pas si j'étais sûr de mourir à quarante ans. (pèche contre le *bélisme*[1]. C'est une suite de l'exécrable édu tion morale que nous avons reçue. Nous sommes des oran venus par la force de leur germe, au milieu d'un étang de gl en Islande. — Écris-moi plus longuement; j'ai trouvé ta le bien courte pour huit cents lieues. Engage Angela à m'écr — Je n'aime pas plus Paris qu'à Paris; je suis blasé pour c ville comme toi, je crois; mais j'aime les sensations que *P ting and Opera-Buffa* m'y ont données pendant six mois.

Adieu, je crois qu'on part.

XI

A MONSIEUR F.... F...., A GRENOBLE.

Moscou, le 2 octobre 1812.

J'ai reçu avant-hier dans mon lit ta petite mais bonne le du 12 septembre, mon cher ami. Pour achever le contrast l'automne de 1811 et celui de 1812, la fatigue physique extr et la nourriture composée exclusivement de viande m'ont do

[1] Cette expression signifie : idées, principes, particuliers à Beyle. (R

une bonne fièvre bilieuse qui s'annonçait très-ferme; nous l'avons menée de même, et je t'écris de chez le ministre; c'est ma première sortie. Cette maladie m'a été agréable en me donnant huit jours de solitude. J'ai eu le temps de voir que, les circonstances étant extrêmement ennuyeuses, il fallait s'appliquer à quelque chose d'absorbant. J'ai donc repris *Letellier*[1]. Ce qui m'y a porté, c'est le souvenir des plaisirs purs et souvent ravissants que j'ai eus l'hiver dernier pendant sept mois, à compter du 4 décembre. Cette occupation m'a intéressé hier et avant-hier. Le bonheur éclaircit le jugement, et j'ai vu encore plus clairement aujourd'hui que c'était un très-bon parti.

Tu dois sentir cette vérité que le bonheur éclaircit le jugement. Sur les choses qui avaient rapport aux femmes, sur la manière de leur donner la sensation de l'amabilité, etc., tu avais beaucoup de jugements qui me semblaient viciés, parce que, sur des raisons baroques et nullement existantes dans la nature, telles qu'un grand nez, un grand front, etc., tu t'obstinais à te voir toujours dans un des bassins de la balance. Maintenant le bonheur te place dans l'autre et doit te ramener naturellement aux principes du pur *bélisme*. — Je lisais les *Confessions* de Rousseau il y a huit jours. C'est uniquement faute de deux ou trois principes de *bélisme* qu'il a été si malheureux. Cette manie de voir des devoirs et des vertus partout a mis de la pédanterie dans son style et du malheur dans sa vie. Il se lie avec un homme pendant trois semaines: crac, les *devoirs* de l'amitié, etc. Cet homme ne songe plus à lui après deux ans; il cherche à cela une explication noire. Le *bélisme* lui eût dit: « Deux corps se rapprochent, il naît de la chaleur et une fermentation; mais tout état de cette nature est passager. C'est une fleur dont il faut jouir avec volupté, etc. » Saisis-tu mon idée? Les plus belles choses de Rousseau sentent l'empyreume pour moi, et n'ont point cette grâce *corrégienne* que la moindre ombre de pédanterie détruit.

Il paraît que je passerai l'hiver ici; j'espère que nous aurons concert. Il y aura certainement spectacle à la cour, mais quels

[1] Comédie en prose, restée à l'état d'ébauche. (R. C.)

acteurs ! Au lieu que nous avons Tarquinio, un des meil ténors.

Rien ne me purifie de la société des sots comme la musi elle me devient tous les jours plus chère. Mais d'où viei plaisir? La musique peint la nature. Rousseau dit que soı elle abandonne la peinture directe impossible pour jeter ı âme, par des moyens à elle, dans une position semblable à que nous donnerait l'objet qu'elle veut peindre. Au lie peindre une nuit tranquille, chose impossible, elle don l'âme la même sensation, en y faisant naître les mêmes s ments qu'inspire la nuit tranquille.

Y comprends-tu quelque chose? Je t'écris dans une p chambre où deux jeunes sots, arrivés de Paris, donnent opinion sur ce qu'on devrait faire à Moscou, et ne me lai pas la possibilité de lier deux idées; j'en avais beaucoup communiquer, et me voilà à sec.

Quant à la musique, il me semble que mon goût partic pour les bons opéras bouffes vient de ce qu'ils me donne sensation de la perfection idéale de la comédie. La meilleur médie pour moi serait celle qui me donnerait des sensa semblables à celles que je reçois du *Matrimonio segreto* *Pazzo per la musica;* cela me semble clair dans mon cœur.

Cachette la lettre pour mon excellent grand-père.

Favier,
Capitaine.

XII

A M. F... F...., A GRENOBLE.

Moscou, 4 octobre 1812, *essendo di servizio* ; *l'intendente générale.* (Journal du 14 au 1: tembre 1812.)

J'ai laissé mon général [1] soupant au palais Apraxine. En tant et prenant congé de M. Z..., dans la cour nous aperçû

[1] M. le comte Daru, intendant général de la grande armée. (R. C

qu'outre l'incendie de la ville chinoise, qui allait son train depuis plusieurs heures, nous en avions auprès de nous; nous y allâmes. Le foyer était très-vif. Je pris mal aux dents à cette expédition. Nous eûmes la bonhomie d'arrêter un soldat qui venait de donner deux coups de baïonnette à un homme qui avait bu de la bière; j'allai jusqu'à tirer l'épée; je fus même sur le point d'en percer ce coquin. Bourgeois le conduisit chez le gouverneur, qui le fit élargir.

Nous nous retirâmes à une heure, après avoir lâché force lieux communs contre les incendies, ce qui ne produisit pas un grand effet, du moins pour nos yeux. De retour dans la case Apraxine, nous fîmes essayer une pompe. Je fus me coucher, tourmenté d'un mal de dents. Il paraît que plusieurs de ces messieurs eurent la bonté de se laisser alarmer et de courir vers les deux heures et vers les cinq heures. Quant à moi, je m'éveillai à sept heures, fis charger ma voiture et la fis mettre à la queue de celles de M. Daru.

Elles allèrent sur le boulevard, vis-à-vis le club. Là, je trouvai madame B., qui voulut se jeter à mes pieds; cela fit une reconnaissance très-ridicule. Je remarquai qu'il n'y avait pas l'ombre de naturel dans tout ce que me disait madame B., ce qui naturellement me rendit glacé. Je fis cependant beaucoup pour elle, en mettant sa grasse belle-sœur dans ma calèche, et l'invitant à mettre ses *droski* à la suite de ma voiture. Elle me dit que madame Saint-Albe lui avait beaucoup parlé de moi.

L'incendie s'approchait rapidement de la maison que nous avions quittée. Nos voitures restèrent cinq ou six heures sur le boulevard. Ennuyé de cette inaction, j'allai voir le feu et m'arrêtai une heure ou deux chez Joinville [1]. J'admirai la volupté inspirée par l'ameublement de sa maison; nous y bûmes, avec Billet et Busche, trois bouteilles de vin qui nous rendirent la vie. J'y lus quelques lignes d'une traduction anglaise de *Virginie*, qui, au milieu de la grossièreté générale, me rendit un peu de vie morale.

J'allai avec Louis voir l'incendie. Nous vîmes un nommé

[1] M. le baron de Joinville, intendant militaire.

Savoye, canonnier à cheval, ivre, donner des coups de pl: sabre à un officier de la garde et l'accabler de sottises. Il tort, on fut obligé de finir par lui demander pardon. Un de camarades de pillage s'enfonça dans une rue en flamme: probablement il rôtit. Je vis une nouvelle preuve du pe caractère des Français en général. Louis s'amusait à calme homme, au profit d'un officier de la garde qui l'aurait mis l'embarras à la première rivalité; au lieu d'avoir pour to désordre un mépris mérité, il s'exposait à accrocher des sot pour son compte. Pour moi, j'admirais la patience de l'off de la garde; j'aurais donné un coup de sabre sur le ne: Savoye, ce qui aurait pu faire une affaire avec le colonel. L' cier agit plus prudemment.

Je retournai, à trois heures, vers la colonne de nos voit et les tristes collègues. On venait de découvrir dans les mai de bois voisines un magasin de farine et un magasin d'avo je dis à mes domestiques d'en prendre. Ils se montrèrent t affairés, eurent l'air d'en prendre beaucoup, et cela se bor très-peu de chose. C'est ainsi qu'ils agissent en tout et parto l'armée; cela cause de l'irritation. On a beau vouloir s'en f comme ils viennent toujours crier misère, on finit par s'in tienter, et je passe des jours malheureux. Je m'impatiente pendant bien moins qu'un autre; mais j'ai le malheur de mettre en colère. J'envie certains de mes collègues auxquel dirait je crois qu'ils sont des gens f..... sans les mettre vé blement en colère; ils haussent la voix et voilà tout. Ils seco les oreilles, comme me disait la comtesse Palfy : « On s bien malheureux si l'on ne faisait pas ainsi, » ajoutait-elle. a raison; mais comment faire preuve de semblable résigna avec une âme sensible!

Vers les trois heures et demie, Billet et moi allâmes visit maison du comte Pierre Soltykoff; elle nous parut pouvoir venir à S. E. Nous allâmes au Kremlin pour l'en avertir; ı nous arrêtâmes chez le général Dumas, qui domine le refour.

Le général Kirgener avait dit devant moi à Louis : « Si veut me donner quatre mille hommes, je me fais fort, en

heures, de faire la part du feu, et il sera arrêté. » Ce propos me frappa. (Je doute du succès. Rostopchin faisait sans cesse mettre le feu de nouveau; on l'aurait arrêté à droite, on l'aurait retrouvé à gauche, en vingt endroits.)

Nous vîmes arriver du Kremlin M. Daru et l'aimable Martial; nous les conduisîmes à l'hôtel Soltykoff, qui fut visité de fond en comble. M. Daru trouvant des inconvénients à la maison Soltykoff, on l'engagea à en aller voir d'autres vers le club. Nous vîmes le club orné dans le genre français, majestueux et enfumé. Dans ce genre, il n'y a rien à Paris de comparable. Après le club, nous vîmes la maison voisine, vaste et superbe; enfin, une jolie maison blanche et carrée, qu'on résolut d'occuper.

Nous étions très-fatigués, moi plus qu'un autre. Depuis Smolensk, je me sens entièrement privé de forces, et j'avais eu l'enfantillage de mettre de l'intérêt et du mouvement à ces recherches de maisons. De l'intérêt, c'est trop dire, mais beaucoup de mouvement.

Nous nous arrangeons enfin dans cette maison, qui avait l'air d'avoir été habitée par un homme riche aimant les arts. Elle était distribuée avec commodité, pleine de petites statues et de tableaux. Il y avait de beaux livres, notamment *Buffon*, *Voltaire*, qui, ici, est partout, et la *Galerie du Palais-Royal*.

La violente diarrhée faisait craindre à tout le monde le manque de vin. On nous donna l'excellente nouvelle qu'on pouvait en prendre dans la cave du beau club dont j'ai parlé. Je déterminai le père Billet à y aller. Nous y pénétrâmes par une superbe écurie et par un jardin qui aurait été beau, si les arbres de ce pays n'avaient pas pour moi un caractère ineffaçable de pauvreté.

Nous lançâmes nos domestiques dans cette cave; ils nous envoyèrent beaucoup de mauvais vin blanc, des nappes damassées, des serviettes *idem*, mais très-usées. Nous pillâmes cela pour en faire des draps.

Un petit M. J..., de chez l'intendant général, venu pour *pilloter* comme nous, se mit à nous faire des présents de tout ce que nous prenions. Il disait qu'il s'emparait de la maison pour M. l'intendant général, et partait de là pour moraliser; je le rappelai un peu à l'ordre.

Mon domestique était complétement ivre; il entassa dai voiture les nappes, du vin, un violon, qu'il avait pillé pou et mille autres choses. Nous fîmes un petit repas de vin deux ou trois collègues.

Les domestiques arrangeaient la maison, l'incendie était de nous, et garnissait toute l'atmosphère, jusqu'à une gr hauteur, d'une fumée cuivreuse; nous nous arrangions et allions enfin respirer, quand M. Daru, rentrant, nous ann qu'il faut partir. Je pris la chose avec courage; mais cel coupa bras et jambes.

Ma voiture était comble, j'y plaçai ce pauvre foireux et nuyeux de B..., que j'avais pris par pitié et pour rendre autre la bonne action de Biliotti. C'est l'enfant gâté le plus et le plus ennuyeux que je connaisse.

Je pillai dans la maison, avant de la quitter, un volun Voltaire, celui qui a pour titre *Facéties*.

Mes voitures de François firent attendre. Nous ne nous n guère en route que vers sept heures. Nous rencontr M. Daru furieux. Nous marchions directement vers l'ince en longeant une partie du boulevard. Peu à peu, nous avançâmes dans la fumée, la respiration devenait difficile; nous pénétrâmes entre des maisons embrasées. Toutes no treprises ne sont jamais périlleuses que par le manque a d'ordre et de prudence. Ici une colonne très-considérabl voitures s'enfonçait au milieu des flammes pour les fuir. manœuvre n'aurait été sensée qu'autant qu'un noyau de aurait été entouré d'un cercle de feu. Ce n'était pas du tout de la question; le feu tenait un côté de la ville, il falla sortir; mais il n'était pas nécessaire de traverser le feu; il l le tourner.

L'impossibilité nous arrêta net; on fit faire demi-tour. Cc je pensais au grand spectacle que je voyais, j'oubliai un ir que j'avais fait faire demi-tour à ma voiture avant les at J'étais harassé, je marchais à pied, parce que ma voiture comble des pillages des domestiques, et que le foireux y juché. Je crus ma voiture perdue dans le feu. François fit temps de galop en tête. La voiture n'aurait couru aucun dai

mais mes gens, comme ceux de tout le monde, étaient ivres et capables de s'endormir au milieu d'une rue brûlante.

En revenant, nous trouvâmes sur le boulevard le général Kirgener, dont j'ai été très-content ce jour-là. Il nous rappela à l'audace, c'est-à-dire au bon sens, et nous montra qu'il y avait trois ou quatre chemins pour sortir.

Nous en suivions un vers les onze heures; nous coupâmes une file, en nous disputant avec des charretiers du roi de Naples. Je me suis aperçu ensuite que nous suivions la *Tverskoï* ou rue de Tver. Nous sortîmes de la ville éclairée par le plus bel incendie du monde, qui formait une pyramide immense, qui avait, comme les prières des fidèles, sa base sur la terre et son sommet au ciel. La lune paraissait au-dessus de cette atmosphère de flamme et de fumée. C'était un spectacle imposant, mais il aurait fallu être seul ou entouré de gens d'esprit pour en jouir. Ce qui a gâté pour moi la campagne de Russie, c'est de l'avoir faite avec des gens qui auraient rapetissé le Colisée et la mer de Naples.

Nous allions, par un superbe chemin, vers un château nommé *Petrowski*, où S. M. était allée prendre un logement. Paf! au milieu de la route, je vois de ma voiture, où j'avais trouvé une petite place par grâce, la calèche de M. Daru qui penche et qui enfin tourne dans un fossé. La route n'avait que 80 pieds de large. Jurements, fureur; il fut fort difficile de relever la voiture.

Enfin nous arrivons à un bivac; il faisait face à la ville. Nous apercevions très-bien l'immense pyramide formée par les pianos et les canapés de Moscou, qui nous auraient donné tant de jouissance sans la manie incendiaire. Ce Rostopchin sera un scélérat ou un Romain; il faut voir comment cette action sera jugée. On a trouvé aujourd'hui un écriteau à un des châteaux de Rostopchin; il dit qu'il y a un mobilier d'un million, je crois, etc., etc., mais qu'il l'incendie pour ne pas en laisser la jouissance à des brigands. Le fait est que son beau palais de Moscou n'est pas incendié.

Arrivés au bivac, nous soupâmes avec du poisson cru, des figues et du vin. Telle fut la fin de cette journée si pénible, où nous avions été agités depuis sept heures du matin jusqu'à onze

heures du soir. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'à ces onze h en m'asseyant dans ma calèche pour y dormir à côté de c nuyeux de B......., et assis sur des bouteilles recouverte fets et de couvertures, je me trouvai gris par le fait de ce vais vin blanc pillé au club. Conserve ce bavardage ; il fa moins que je tire ce parti de ces plates souffrances, de rappeler le comment. Je suis toujours bien ennuyé de mes pagnons de combat. Adieu, écris-moi et songe à t'amuser; est courte.

XIII

A MONSIEUR F.... F...., A GRENOBLE.

Mayence, le 9 novembre 1812.

Mon cher cousin, je t'écris enfin ! Figure-toi que, phys ment, mes frères[1] et moi sommes horribles, d'une saleté re sante et à genoux devant des pommes de terre. Quand je porte cela seul, le romanesque me pousse, et je suis intér mais la présence de mes frères me coupe bras et jambe général, vie exécrable et pire que ce que j'ai souffert en pagne.

Adieu, écris-moi; une lettre de France m'enchante deux j

CHAPELAIN.

XIV

Journal écrit à Bautzen, le 21 mai 1813, pe qu'on se canonne.

Pour finir le débordement de hardiesse qui m'a pris de p de tout le monde par la poste, je dirai que M. P. est une d âmes extrêmement faibles qui, douées d'un peu de sensi et de beaucoup de facilité à se consoler par le sentiment in de leur mérite, des succès que leur vanité n'a pas dar

[1] C'est-à-dire mes compagnons d'infortune.

monde, forment cette quantité innombrable de soi-disant poëtes qui inondent Paris; il eût été bien plus difficile d'exceller par des actions. Le susdit sait faire quelques accords sur le piano, chante un peu faux, tranche sur Mozart et Cimarosa, fait une ode sur la bataille de Lutzen, et trouve, en y pensant bien, avec un air sottement important et ce contentement intérieur d'un pédant qui a la vision de sa propre supériorité, qu'Alfieri n'est pas poëte. Comme, de plus, il a ce jargon de politesse doucereuse, pateline et évidemment affectée qui caractérise nos gens de lettres, M. de B.... estime beaucoup ce garçon-là, et dit qu'il a de la littérature. Mettez cet ensemble de petitesse d'âme, de contentement de soi-même et de mauvaise culture dans un grand et gros corps, mou et phlegmatique, vous aurez le portrait de M. Z.

Venons actuellement au physique du voyage de Dresde à Bautzen. En sortant de Dresde, à deux heures et demie, je rencontrai le roi face à face.—Pays assez agréable, le long de l'Elbe, ensuite forêt sablonneuse, enfin collines des plus belles que j'aie jamais vues, à droite de la route.

Le 18 au soir, à dix heures un quart, nous arrivons au bivac. L'éloignement que j'ai à me frotter avec les petites âmes me fait préférer de rester coi dans la calèche du maréchal, à m'intriguer pour avoir un souper et un feu. Je soupe donc avec un morceau de pain et un peu de vin. — A quatre heures un quart, je dormais fort bien sur le lit que j'avais fait faire; Marvolain me réveille fort honnêtement pour me faire prendre un très-bon petit bouillon. Je trouve que le derrière de notre bivac est un paysage enchanteur, digne de Claude Lorrain, et formé par plusieurs plans d'arbres de verts différents qui se trouvent sur le penchant d'une colline. Le premier plan est formé des arbres les plus aimables, distribués en groupes irréguliers dans une prairie.

J'apprends le matin que j'étais à cent pas du maréchal, qui a bien soupé et couché à l'abri.

Le 19, nous partons à onze heures; en admirant les charmantes collines à la droite de la route, et lisant les élégants extraits, je notais au crayon que c'était une belle journée

de [1] telle que je me la serais figurée, et avec assez tesse, en 1806. J'étais commodément et exempt de tout soi une bonne calèche, voyageant au milieu de tous les mouve compliqués d'une armée de cent quarante mille hommes, sant une autre armée de cent soixante mille hommes, av compagnement de Cosaques sur les derrières. Malheureuse je pensais à ce que Beaumarchais dit si bien : « Dans tou pèce de biens, posséder n'est rien, c'est jouir qui fait tou ne me passionne plus pour ce genre d'observations. J'e soûl, qu'on me passe l'expression ; c'est un homme qui pris de punch et qui a été obligé de le rendre : il en est d pour la vie. Les intérieurs d'âmes que j'ai vus dans la r de Moscou m'ont à jamais dégoûté des observations que faire sur les êtres grossiers, sur ces manches à sabre qui posent une armée.

Nous traversons Bischofswerda, petite ville brûlée à fon ce que j'y remarque, c'est qu'en 1555 les enseignes de ta étaient une paire de ciseaux ouverts comme aujourd'hui est exactement brûlé. Les cheminées s'élevant au-dess murs des maisons me rappellent Moscou. Ici l'industrie d bitants s'est déjà exercée ; ces pauvres diables ont ran briques de manière à boucher les portes et fenêtres d maisons, entièrement détruites par le feu. Je ne vois pas lité de ce travail, mais il me fait pitié ; c'est aussi le sen que ce spectacle inspire à un vieux maréchal des logis d darmerie de notre escorte, qui dit après un long silence : dommage pour cette petite ville ! » J'ai à côté de moi, p que j'écris, le spectacle d'une douleur vraie dans un l sanguin, discret et bien élevé, M. B. Il a appris à Dre mort d'un fils de quatorze ans, qui était au lycée; on l nonce ici qu'une belle-sœur qu'il a élevée *s'en va* de la po ce sont ses termes. Il a la vraie théorie de la conversati soir de son malheur il fit, contre son ordinaire, la conve très-tard avec M. P.... et moi, évidemment pour ne pas avant de s'endormir.

[1] Mot illisible.

Le 19 mai, nous arrivâmes à sept heures au bivac devant Bautzen. J'entendais depuis deux heures un feu très-nourri sur la gauche ; il paraît que c'était une division du général Bertrand, un peu surprise par l'ennemi. C'est là que ce pauvre B. a le sort d'Ovide dans la maison d'Auguste. M... arrive et, comme on allait se battre, nous fait des grimaces militaires. Mépris outré, par l'abaissement excessif des coins de la bouche, à propos de je ne sais quelle attaque; cela me dégoûte profondément de l'homme.

Le 20, à deux heures du matin, fausse alerte. A onze heures, nous montrons assez de bravoure en allant trois fois jusqu'à nos vedettes, sous le feu de la place, qui était à un tiers de portée de canon, et qui pouvait nous foudroyer. Nous allons jusqu'à un petit mamelon recouvert de blocs de granit roulés ; à droite nous voyons nos vedettes de fort près, et nous nous retirions après un quart d'heure de conversation avec notre poste, quand nous apercevons un grand mouvement de cavalerie, et S. M. derrière nous, à la gauche, et que le poste plie ses capotes. Le matin, les vedettes s'étaient parlé. Nous revenons ; tout se préparait à la bataille; les troupes filaient à gauche, suivant le mouvement de l'empereur, et à droite vers les collines boisées. J'ai toutes les peines du monde à engager ces petites âmes à venir voir la bataille. Nous apercevons parfaitement Bautzen du haut de la pente vis-à-vis de laquelle il est situé. Nous voyons fort bien, de midi à trois heures, tout ce qu'on peut voir d'une bataille ; c'est-à-dire rien. Le plaisir consiste à ce qu'on est un peu ému par la certitude qu'on a que là se passe une chose qu'on sait être terrible. Le bruit majestueux du canon est pour beaucoup dans cet effet. Il est tout à fait d'accord avec l'impression. Si le canon produisait le bruit aigu du sifflet, il me semble qu'il ne donnerait pas tant d'émotion. Je sens bien que le bruit du sifflet deviendrait terrible, mais jamais si beau que celui du canon.

Je trouve à cette bataille mon compagnon de celle de la Moskowa, M. Edouard. Celle-ci est un passage de rivière, la Sprée, peu considérable, mais très-encaissée. Je pense que ce passage a coûté deux mille cinq cents morts et quatre mille cinq cents blessés. Nous voyons surtout très-bien l'action entre la

ville et les collines, où les maréchaux Macdonald et O
ont en tête les Russes, qui résistent avec une grande opini
Je distinguais bien surtout les coups de fusil des tirailleu
dessous de la tuilerie. — Nous sommes surpris par une
nous nous mettons sous une cabane de branches et de
Pendant ce temps s'élève une fusillade très-vive dans u
village tout près de nous. — Je trouve à Édouard le
genre d'esprit que le 7 septembre 1812; anecdotes bien
et excitant beaucoup le rire sardonique, à la Voltaire, a
par cœur; gaieté émaillée de fortes inconvenances. — H
du garde du corps Champel, qui, n'ayant qu'un habit e
surpris comme nous par une ondée, se mit nu et s'assit
habits; la pluie finie, il tire son mouchoir, s'essuie, ren
vêtements et entre triomphant dans la petite ville vois
s'était mis prudemment derrière une haie pour ne pas êt
massé par la gendarmerie. Tout cela, la fin surtout, es
gaieté à la Candide.

Joignez à cela un amour de philosophe pédant du d
tième siècle, pour la discussion sur les matières de gra
gislation, à la Montesquieu, il me semble que vous au
deux traits principaux du caractère de M. Édouard. J
comment un tel homme a beaucoup de supériorité sur M
qui rêve quinze jours de suite aux moyens d'écrire cinq
pages, qui n'a pas du tout son esprit en petite monnaie,
désire pas beaucoup les succès de conversation ; qui, par
ple, s'ennuie de raconter ; lorsque M... est gai, c'est que s
joue et jouit; il lui faudrait, pour la sentir, des comtesse
netta. — Mes deux compagnons se retirent à trois heure
émerveillés du susdit.

Nous trouvons toutes nos voitures en mouvement; un
de vaguemestre leur fait faire un circuit bien *méandrique*.-
cations d'Édouard pour revenir vis-à-vis Bautzen; nou
de là une très-bonne vue de la bataille. Les spec
MM. M..., P..., voient beaucoup avec leur imagination.
content tous les mouvements que vient de faire un carr
changé de position, de forme, etc. Je les laisse dire. I
trième arrivant, de bonne foi, auquel ils parlent de leu

leur demande si ce n'est pas plutôt une haie. On ne voit bien distinctement que les coups de canon ; on entend un feu plus ou moins nourri de fusillade. Nous étions alors sur la gauche de la ville.....

XV

A MONSIEUR F.... F...., A GRENOBLE.

Sagan (Silésie), le 16 juillet 1813.

J'ai cru avoir l'honneur d'être enterré à Sagan. Il règne ici des fièvres nerveuses, pernicieuses, singulières, qui ont emporté quatre cents personnes depuis quelques mois. J'ai une de ces fièvres depuis le 4. Elle s'annonçait comme une petite fièvre gastrique, qui est la moindre des choses. Il y avait un bon médecin français qui m'ordonne un émétique, et part. Au moment de prendre l'émétique, accès terrible, avec délire des plus complets. Cela a continué ainsi avec d'extrêmes douleurs de tête. Je suis encore tout hébété du délire de cette nuit.—J'ai été étonné du peu d'effet du voisinage de la mort ; cela vient, je crois, de la croyance que la dernière douleur n'est pas plus forte que l'avant-dernière.

Ce qui augmentait mon inquiétude était l'absence du bon médecin ; je l'ai envoyé chercher deux fois, à huit lieues ; mais d'autres devoirs le retenaient. — Je lis Tacite, ou plutôt je radote sur Tacite. — Tous ces militaires, nouvelles connaissances d'un mois, se sont tous parfaitement conduits envers moi ; franchise, générosité, attentions, un million de fois mieux que s'ils eussent été des gens de lettres, ou telle autre classe de la société. — Je n'en attribue pas moins ma maladie au hasard, d'abord, ou à la fermentation inaperçue des corps ; 2° à l'ennui. Je me débattais comme un diable pour m'en délivrer ; je travaillais énormément. Mais ce travail n'occupe pas toute ma force ; si je n'ai pas quelque douce pensée à chantonner entre mes dents, en faisant mes lettres officielles, je suis un animal flambé.

Ton problème est fort beau, et j'y répondrai avec clarté dès que tu auras résolu celui-ci :

« Donner à un homme demi-grain d'opium toutes les heu
pendant une demi-journée, et empêcher qu'il ne dorme. »

Ceci est une nouvelle preuve qu'il n'y a pas d'avantages s
désavantages. Cette prétendue supériorité, si elle n'est que
quelques degrés, vous rendra aimables, vous fera recherc
et vous rendra les hommes nécessaires : voyez Fontene
Si elle est plus grande, elle rompt tout rapport entre
hommes et vous. Voilà la malheureuse position de l'hom
soi-disant supérieur, ou, pour mieux dire, *différent*; c'est l
vrai terme. Ceux qui l'environnent ne peuvent rien pour
bonheur; les louanges de tous ces gens-là me feraient mal
cœur au bout de vingt-quatre heures, après l'effet de *prem*
sensation; et leurs critiques me feraient de la peine. — !
vrai malheur ici est l'absence totale des sensations qui
nourrissent, les arts, l'amour ou son image, et l'amitié.

Du 17 juillet.

Tes raisonnements sur moi manquent entièrement de juste
Tu n'as pas considéré que je suis accablé d'un travail énorı
que n'ayant que des secrétaires du pays, qui ne savent pas l'
thographe française, je suis obligé d'écrire tout ce qui pa
moi-même. Pour que cette place allât bien, il faudrait trois b
commis. J'ai déjà usé huit pouces d'épaisseur de papier gr
in-folio. — D'ailleurs, toutes les circonstances tendent à affai
la partie agissante. Sans solitude absolue, il n'y a point de
ritable attention pour moi, et je reçois quarante visites par je
chacune d'elles exigeant une décision : un oui ou un non. Qu
je ne serais interrompu que par un domestique qui m'app
un journal, j'observe mille rapports dans ce domestique, je n
occupe une demi-heure. J'ai l'expérience des sept mois de tra
de l'année dernière. Solitude absolue jusqu'à six heures; alors
société où l'on rie, ou un bon opéra buffa. C'est parce que j'es
trouver cela que je ne suis pas jaloux des quarante multip
par soixante de Jenny; c'est énorme. Je crois que nous av
gagné tous deux à la décision du hasard. Je serais un fichu.
et probablement elle me serait bien à charge, ou par son am

si elle m'aimait, ou par sa dissipation si elle était femme à aimer le bruit. Ce sera probablement un élégant petit maître sans caractère. Je te remercie de m'avoir parlé d'elle. Je suivrai toujours son histoire avec plaisir.

Pour moi personnellement, un domestique me suffit, avec six mille francs. — Pour me forcer à voir le monde, il me faut une place. J'envie le bonheur de Plana, de pouvoir vivre dans une solitude entière avec la musique, les poëtes et les jardins. Cette grande âme fait à cette heure un voyage en Italie, qu'il voulait faire avec moi ; il part le 20 juillet de Milan pour Naples ! *Ohimè !*

J'ai encore passé la journée d'hier dans le délire. Tes lettres me consolent de vingt ou trente que je suis obligé d'écrire chaque jour *proprio pugno,* n'ayant pas de secrétaire à qui dicter. J'ai donné mes fonctions par *interim.*

XVI

A M. F.... F...., A GRENOBLE.

Dresde, le 30 juillet 1813.

Je suis arrivé avant-hier tout juste pour voir représenter le *Matrimonio segreto;* mais, en sortant du spectacle, la fièvre dont j'étais débarrassé m'a repris de plus belle par un accès de quinze heures, avec des douleurs de tête insupportables. J'ai trop serré la mesure ; je suis parti de Sagan encore trop faible ; je pensais qu'à Dresde je trouverais les arts et la solitude. Je suis presque incapable de lire par l'extrême faiblesse, la plus grande que j'aie éprouvée de ma vie. Je trouve qu'elle m'égaye, en ce que, ne pensant plus à rien, je m'occupe de tout, du combat de deux mouches, par exemple. Je serais heureux de pouvoir passer deux mois de convalescence ici.

Quand je suis seul, je ris et pleure pour un rien ; mais les pleurs toujours pour les arts. Au moins n'allez pas croire que je me pleure. Encore cinq accès, et j'entrerai en convalescence, dit-on. Dresde me guérira.

Adieu, écris-moi au long.

XVII

EXTRAIT DE NOTES FAITES PENDANT UN VOYAGE EN ITALIE.

Milan, le 4 novembre 1813.

Voici ce que Beyle se disait à soi-même, en sortant du sal d'une femme pour laquelle il éprouvait une forte passion :

« En arrivant de chez elle au jardin public, à quatre heur en apercevant les montagnes couvertes de neige qui produis un effet si romanesque, je me dis qu'avec deux règles de co duite j'éviterais les chagrins que l'effet que je produis sur m voisins a pu me donner jusqu'ici.

« Dans ma conversation, *me retenir*. Par exemple, la premiè fois que je suis présenté à une madame Doligny, ne pas cherch à briller. Pour que ce projet pût avoir une apparence de succ il faudrait que les gens qui m'écoutent eussent une âme enfla mée. Pour être aimable, je n'ai qu'à vouloir ne pas paraîtr Ce qui s'est passé dans la société de madame la comtesse S..... en est un exemple frappant. Ma supériorité est tellement sûr que moi seul peux la faire méconnaître en me faisant taxer d'ex géré. Parler, mais parler peu les premiers jours, et au bout mois, la supériorité, ou, ce qui vaut mieux, une belle égalité trouve établie. D'ailleurs, la société est une coquette qui cou après ce qu'on a l'air de lui refuser et dédaigne ce qu'on l offre. Ne jamais craindre d'être taxé, avec quelque raison, froideur et de stérilité ; donc, les premiers jours, côtoyer ces d fauts sans crainte.

« Je crois aussi avoir trouvé hier pourquoi les peuples Midi, qui sentent si vivement l'amour, aiment le genre de M rini : la recherche dans l'expression de ce sentiment, duquel sont les meilleurs juges. C'est que l'expression naturelle le semble trop aisée à trouver ; elle manque pour eux de cet i grédient du plaisir qui vient du *sentiment de la difficulté vai cue*. Un parterre composé de Florian, Besnaud, etc., trouve dé ce *sentiment de la difficulté vaincue* dans l'action d'invent l'expression du sentiment. Ces âmes froides, qui ont eu rareme

quelques petits accès de chaleur momentanée, sentent qu'il doit être diablement difficile d'inventer le sentiment qui agite Phèdre dans ces vers :

Que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!

« Les Italiens ont cherché le *sentiment de la difficulté vaincue* en donnant une finesse exagérée à la peinture de l'amour, oubliant que dans le genre dramatique par excellence l'homme passionné n'a pas le temps d'avoir de l'esprit. Ce mauvais goût a passé facilement de la peinture de l'amour à celle des autres passions, moins communes à rencontrer. J'ai eu cette idée autrefois; elle me revient à la lecture d'une mauvaise rapsodie du *Moniteur*. Ai-je raison d'expliquer ainsi cette circonstance singulière : le peuple qui sent le mieux l'amour est celui qui l'a peint le plus mal. »

XVIII

A M. R. COLOMB, A GENÈVE.

Paris, le 18 décembre 1813.

As-tu lu le cours de littérature dramatique de M. Schlegel [1]? Probablement non. La correspondance administrative ne t'en aura peut-être pas laissé le loisir. Cependant, à Genève, le nom de M. Schlegel résonne souvent à ton oreille, et sa personne ne doit pas t'être inconnue. D'après ce, je t'envoie un petit article que j'ai fait sur ce savant, et qui me semble pouvoir occuper une place dans tes archives.

En ce temps-là, il arriva à Weimar un jeune homme d'une belle figure; il avait l'air sauvage et sombre. Je le rencontrai au milieu d'une soirée nombreuse; je fus frappé par un des esprits les plus vifs et les plus brillants que j'aie jamais rencontrés. De ma vie je n'ai entendu la langue allemande parlée avec autant

[1] M. Wilhelm Schlegel donna son *Cours public de littérature dramatique* à Vienne pendant l'été de 1812. Il est mort en mai 1845. (R. C.)

d'esprit; je cherchai à le voir souvent. Il me sembla qu'un
verie habituelle était l'état de son âme; il était triste et d
il lisait sans cesse Calderon; les drames du poëte espagn
trouvaient parfaitement d'accord avec l'état de son cœur,
était de bonne foi quand il préférait ces pièces, un pe
nuyeuses, à la *Conjuration de Fiesque*, de Schiller, ou
Phèdre de Racine. Le jeune homme dont je parle était étr
à la gaieté; elle lui donnait même de l'humeur, et, dan
théories, il la proscrivait d'une manière assez ridicule, à
près comme un aveugle qui médirait de la lumière. Il pr
dait que rire n'était pas d'une belle âme, et il condamnait co
indécents, et au nom de la religion, les ouvrages gais qu
pouvait pas sentir. Nous avons en France un exemple fame
ce genre de ridicule.

Je viens de lire avec un intérêt particulier le *Cours de*
rature de M. Schlegel [1]. Il me semble impossible de mieux
naître la Grèce antique et ses poëtes. L'auteur a profité de
cherches des Heyne, des Wolff et des excellents commenta
dont l'Allemagne abonde. Il n'a qu'un tort en parlant d'Es
et de Sophocle, c'est d'être trop panégyriste et quelquefoi
assez amusant : on croit lire des discours académiques. I
été mieux compris et plus intéressant s'il eût rapport
exemple, quelques scènes de ces grands poëtes. Il est ju
même sévère envers Euripide. Quelquefois son style est v
Il parle un peu de ces poëtes comme nous parlions, à dix
ans, des romans qui nous faisaient verser tant de larme
sensibilité était en nous, et nous faisions honneur de nos
mes aux talents de l'auteur; nous parlions de lui avec un
connaissance passionnée, et qui semblait exagérée aux ge
n'avaient pas lu ces romans avec d'aussi heureuses d
sitions.

A mes yeux, voilà le caractère dominant du liv
M. Schlegel. L'on conçoit qui si notre jeune homme de
huit ans a eu le bonheur d'être ému par un roman vra

[1] On ne parle pas de la conduite politique de M. Schlegel; il y
trop à dire, ou plutôt elle est déjà jugée. (H. B.)

beau, si depuis il l'a relu plusieurs fois dans la maturité de l'âge, s'il a étudié tout ce qui en peut faciliter l'intelligence, si enfin il en a donné une traduction à ses compatriotes, il doit en parler avec plus de charme qu'un littérateur ordinaire. Telle est la position de M. Schlegel à l'égard de Shakspeare. A la lecture de cette phrase, on va me prendre aussi pour un hérétique.

Pour ma justification, je demanderai au lecteur s'il a lu une seule des pièces de ce poëte traduit en français par Letourneur. Ce n'est pas une réponse publique que je demande, mais un simple aveu dans le for de la conscience : il serait trop ridicule de ne pas connaître tous les poëtes et toutes les littératures, et je ne veux blesser personne.

M. Schlegel divise les poëtes en deux classes. Les poëtes grecs et français ont cultivé la littérature classique; Calderon, Shakspeare, Schiller, Gœthe, sont des poëtes du genre *romantique.* A la bonne heure, je ne vois là d'autre mal qu'un mot nouveau ou pris dans une acception nouvelle; et comme il est assez doux et que l'idée d'ailleurs est à peu près nouvelle, j'admets la littérature romantique, c'est-à-dire dont les ouvrages sont écrits dans ces langues, nées du mélange du latin avec les jargons des barbares qui, sortis des forêts du Nord, conquirent le midi de l'Europe. Ces barbares sont cependant les créatures de l'*honneur,* idée singulière qu'on aurait eu bien de la peine à faire comprendre à César ou à Cicéron.

La partie brillante de M. Schlegel, c'est l'extrait qu'il fait de Shakspeare. Il ne manque à l'auteur, dans cette partie de son ouvrage, pour être généralement goûté, que de s'être un peu plus rapproché de la manière de la Harpe, dans son *Cours de littérature.* Il fallait donner des extraits détaillés de sept à huit pièces de Shakspeare, et il est très-facile de donner à ces extraits l'intérêt du roman le plus attachant; on y aurait fait entrer la traduction des scènes les plus célèbres. Je ne doute pas que si cette partie du *Cours de littérature* était arrangée de cette manière, ce qui est d'autant plus simple que cela ne demande pas une idée de plus, le succès du livre n'en fût infiniment augmenté.

Tel qu'est, dans ce moment, le morceau sur Shakspeare, je

crains qu'il ne paraisse obscur aux aimables Françaises, et c
auprès des femmes que ce grand poëte est fait pour avoir le]
de succès. Elles ont, pour le sentir, un avantage qu'elles pa
gent, à la vérité, avec beaucoup d'hommes, c'est de ne con
tre que de nom Eschyle, Euripide et Sophocle. Mais les hom
ont à veiller sur les intérêts de leur vanité littéraire. Je
convaincu que si les femmes de Paris comprennent jamais
scènes où paraissent Juliette, Desdemone, Imogène, le débit
romans nouveaux en sera ralenti pendant un mois ou deu
faut, au contraire, toute la raison masculine pour goûter le
ractère du malheureux OEdipe, ou pour n'être pas rebuté
longue infortune de Philoctète.

XIX

JOURNAL DE MON TRISTE SÉJOUR A GRENOBLE.

Chambéry, 2 mars 1814.

Le 26 décembre 1813, en revenant de dîner chez Ann
je reçus une lettre du ministre de l'intérieur qui m'anno
que j'allais à *Cularo*[1] avec M. le comte de S.-V....... Je
vivement touché de partir de Paris et de quitter l'Opéra-B
et A. Ce sentiment fut combattu par le mouvement de joie
j'ai toujours éprouvé toutes les fois qu'il a été question
partir et de voir du nouveau. J'allai chez madame Z..., où j
dissimulai pas mon mécontentement; je fus un peu trop f
lier avec elle. A onze heures, je retournai chez M. de S.-
que je n'avais pas rencontré à sept heures. J'avais les
grands préjugés contre cet homme aimable, que je n'avais
mais vu. Je me figurais qu'un sénateur devait être en gén
ou un homme usé et un vieil imbécile, comme le comte
ou un vieillard plein de folie et de déraison comme le comte
Je fus prévenu favorablement par l'accueil de M. de S.-
plein d'une vraie bonté et d'un grand usage. Je revins
moi, où je fus attendri en annonçant mon départ à A... Ma s

[1] Nom antique de Grenoble.

cette bonne tête, n'eut pas un moment d'illusion et me plaignit sincèrement, voyant bien l'étendue du fumier dans lequel je tombais. Ce coquin de F... dit à D... que je ne partirais pas, non plus que mon sénateur. Du 26 au 31 décembre, je passais deux fois par jour chez M. de S.-V..., ne voulant pas partir avant lui. Je commençais à espérer que nous ne partirions pas, quand, le 31 décembre, à onze heures, son portier me dit qu'il était parti le matin. Je revins chez moi organiser mon départ, fis chercher ma sœur et son mari, et à trois heures nous partîmes.

Nous couchâmes deux nuits et arrivâmes à Lyon, après soixante et une heures de marche effective, non compris quinze ou vingt heures de coucher et de repos. Nous arrivâmes à Lyon une heure après mon sénateur, et à Grenoble le 5 janvier 1814, à trois heures du matin, par le plus beau clair de lune et un temps doux. En route j'avais pensé à tous les moyens de défense que la nécessité fit trouver peu à peu pour Grenoble.

Comment décrire, sans renouveler mon apathie et mon ennui, les cinquante-deux jours que j'ai passés dans ce quartier général de la petitesse ?

Ma raison me dit bien qu'on ne doit pas être plus *petit* et plus *bête* à *Cularo* que dans une autre ville de vingt-deux mille âmes; mais je sens infiniment plus les mauvaises qualités de gens dont je connais trop bien la vie antérieure.

En arrivant j'ai logé chez mon *bâtard*. Le 16 janvier, je crois, quand nous crûmes Lyon pris, pour éviter à mon sénateur l'ennui d'être réveillé par les estafettes, j'allai loger à la préfecture, dans une immense chambre claire, froide et humide [1]. L'ennui me donna la fièvre. Le sénateur consentit à prendre auprès de lui un de ses parents de Lyon: ce jeune homme arrivé, je revins coucher chez le *bâtard*. Deux jours après, pour plus de liberté,

[1] La saison était devenue très-rigoureuse, le thermomètre Réaumur marquait dix ou onze degrés au-dessous de zéro, et la terre était couverte d'une forte couche de neige. On ne faisait jamais de feu dans cette chambre, dont les portes et les croisées mal jointes laissaient pénétrer de partout l'air extérieur. (R. C.)

je louai, pour quarante francs par mois, une chambre rue Ba
d'un M. L..., vrai *Lovelace de cabaret*, comme dit madam
Staël de son fils A... Je n'ai jamais parlé à M. L... J'ai eu
cette chambre quelques moments de solitude qui sont les m
infectés d'ennui que j'ai passés à Grenoble.

Ma pauvre sœur, infiniment moins sensible que moi,
d'une raison très-froide, parfaitement et irrévocablement d
busée sur le compte du *bâtard*, périssait d'ennui; nous pe
mes à madame D..., de Vizille, que je n'avais jamais vue e
est amie intime de ma sœur. Elle vint; j'allai avec ces dan
Claix, à Vizille, et j'ai eu du plaisir à faire pénétrer dan
êtres d'une tête pure quelques vérités sur les arts et quel
vérités de détail sur l'homme. Le bâtard sentait qu'il éta
trop, et que cette conversation d'honnêtes gens était au-de
de lui, et se retirait à dix heures. Nous bavardions jusqu'à
heure du matin.

Le 22 février est arrivé un collègue attaché à la commis
jeune auditeur au conseil d'État, fils d'un homme puissan
sa fortune. Ce même jour l'excellent M. de S.-V... a écrit
que je retournasse à Paris. Quinze jours auparavant, il avai
mandé la croix bleue (l'ordre de la Réunion) pour moi. Il
nouvelé cette demande quelques jours après, mais ne
parle plus depuis que je lui ai fait signer une lettre pour
rappel, ce qui me semble bien naturel, et ce dont je ne l
jamais su le moindre mauvais gré.

Une des sources de mon ennui à Grenoble était le petit sa
spirituel, à âme parfaitement petite et à politesse basse de
mestique, revêtu, nommé....

Je ne trouve pas le nom satanique convenable exprimant
la qualité dominante. J'ai été plus heureux pour les Fran
que je proposais à ma sœur de nommer les Vains-Vifs,
excellent et qui me fut suggéré par la vanité des conscrits
servés sur la place Notre-Dame.

Ce petit...., avec son bavardage infini, arrêtait tout, entr
tout; j'étais étonné de voir M. de S.-V... ne pas s'aperce
de cette glu générale, et se louer sans cesse de ce mons
J'en concluais contre l'esprit de mon sénateur. Mais enfin i

venu à connaître ce petit et très-petit administrateur, qui prend l'*écriture* pour le but, et non pas les *actions*, dont l'écriture n'est que la *note*; et les derniers jours de notre séjour à Grenoble il en était las, et lui disait même quelques mots piquants, sans nulle humeur et nulle sournoiserie.

Les mots piquants sur les chevaux, à propos de la Drôme : « *C'est qu'il les cherche* », m'ont été rapportés par Juvénal, bon garçon, plein d'intelligence et d'activité, et en même temps sans esprit et avec une âme parfaitement pure de tout romanesque, entièrement prosaïque, dirait Schlegel.

La bêtise étonnante du R........ a paru dans un jour singulier. Ce qu'il y avait de mieux étaient MM. R... de L... et O..., hommes raisonnables, sages, comme sans passion et sans le plus petit agrément.

XX

Paris, 26 mai 1814.

Je vois avec plaisir que je suis encore susceptible de passion. Je sors des Français, où j'ai vu le *Barbier de Séville*, joué par mademoiselle Mars. J'étais à côté d'un jeune officier russe, aide de camp du général Vaïssikoff (quelque chose comme cela). Son général est fils d'un fameux favori de Paul Ier. Cet aimable officier, si j'avais été femme, m'aurait inspiré la passion la plus violente, un amour à l'Hermione. J'en sentais les mouvements naissants, j'étais déjà timide. Je n'osais le regarder autant que je l'aurais désiré. Si j'avais été femme, je l'aurais suivi au bout du monde. Quelle différence d'un Français à mon officier! Quel naturel, quelle tendresse chez ce dernier!

La politesse et la civilisation élèvent tous les hommes à la médiocrité, mais gâtent et ravalent ceux qui seraient excellents. Rien de plus désagréable et de plus grossier qu'un sot, officier étranger, sans culture. Mais aussi, en France, quel officier pourra se comparer au mien pour le naturel uni à la grandeur! Si une femme m'avait fait une telle impression, j'aurais passé la

nuit à chercher sa demeure. Hélas! même la comtesse S...
ne m'a fait une telle impression que quelquefois. Je crois
l'incertitude de mon sort augmente ma sensibilité.

XXI

A M. ***.

Des environs de Nantes, le 1er septembre 181

Monsieur,

Je désirerais que vous voulussiez bien proposer aux cl
bres la loi suivante.

Vous excuserez ce que ma lettre peut avoir d'inconven
quand j'aurai fait l'aveu que celui qui se donne l'honneu
vous écrire vient de perdre son unique appui, un neveu de
huit ans, jeune homme des mœurs les plus pures, par la
d'un duelliste, très-habile escrimeur, et dont c'est le cinqui
duel, au moins.

FRANÇOIS DURAND.

LOI.

Article 1er. Les cours royales informeront du duel, co
des autres délits.

Art. 2. Le duel sera jugé par le jury[2].

Art. 3. Le duel sera puni par la prison. La détention
accompagnée du secret absolu[3], sans papier, sans écritoir
nuit, le détenu n'aura pas de lumière. Pendant le jour, il
tenu dans une profonde obscurité. Chaque jour il aura une h

[1] La lettre suivante paraît avoir été adressée à M. Dupin aîné.
horreur de Beyle pour le duel est chose d'autant plus remarquable
en avait eu deux ou trois et qu'il était plein de bravoure. (R. C.)

[2] Indispensable pour l'effet moral. Il s'agit de corriger les jurés
mêmes, considération étrangère aux autres crimes. (H. B.)

[3] Nécessaire, puisqu'on veut punir par l'*ennui*. Voir la *Panoptiq*
MM. Jérémie Bentham et Dumont. (H. B.)

de promenade le matin et une heure le soir. Il sera privé de toute conversation. Il sera également privé de toute liqueur fermentée, et tenu au régime végétal. Il ne pourra avoir d'autre livre que Tite-Live[1].

Art. 4. Le premier duel sera puni de huit jours de prison; s'il y a mort, de trois mois.

Le deuxième, de trois mois de prison; s'il y a mort, de dix mois.

Le troisième, de un an de prison; s'il y a mort, de deux ans.

Le quatrième, de quatre ans de prison; s'il y a mort, de huit ans.

Le cinquième, de huit ans de prison; s'il y a mort, de seize ans. Et ainsi de suite. Le douzième duel sera puni de mort.

Art. 5. Les membres des deux chambres qui auront des duels entre eux seront également jugés par le jury. Si le duel n'a pas eu de motifs politiques, ils subiront les peines portées par l'article 4. Si le duel a eu des motifs politiques, l'agresseur sera condamné à une amende de quinze mille francs au moins, et de soixante mille au plus.

Art. 6. Tout homme qui, à la suite de différends politiques, aura un duel avec un maire ou un membre d'une des deux chambres, sera puni ainsi qu'il est statué en l'art. 4, et de plus sera condamné à une amende de dix mille francs au moins, et de quarante mille au plus[2].

Art. 7. Tout homme qui sera convaincu de s'être battu à prix d'argent ou par des motifs vénaux, pour une querelle à lui étrangère, sera condamné à une détention qui ne pourra être moindre de six ans, ni excéder vingt ans. S'il a tué son adversaire, il sera condamné à dix ans de fers et à la flétrissure. Si la querelle a eu des motifs politiques, il sera condamné à quinze ans de fers et à la flétrissure. Si, à la suite d'une querelle politique, il a tué son adversaire, il sera condamné à mort.

[1] Pour montrer aux jeunes têtes qu'on peut être brave sans duel. L'ennui de la première détention préviendra le second duel. (H. B.)

[2] Il faut prévenir un moyen trop facile de se défaire d'un député qui gênerait par ses talents ou son caractère. Exemple, Mirabeau. (H. B.)

Art. 8. Tout homme qui sera convaincu d'avoir soudoyé qı qu'un, pour se battre à sa place, sera condamné à deux ans fers et à la flétrissure. Les travaux forcés seront de vingt an le duel a lieu contre un membre d'une des deux chambres.

Art. 9. Si un duel est suivi de mort, chacun des témoins s puni d'un mois de détention. Si le témoin a des duels à se procher, le temps de la détention sera augmenté de dix jo au moins, et de six mois au plus, pour chaque duel.

Art. 10. Si un maître d'armes, duquel il sera prouvé qu' donné des leçons d'escrime ou de pistolet, pour de l'argent bat avec un citoyen qui ne sera pas dans le même cas, et le t la détention du maître d'armes sera doublée. Au second dı suivi de la mort de son adversaire, il sera condamné à mort

Art. 11. S'il est constant que les duellistes ont changé de partement pour se battre, ou à Paris se sont battus hors l'enceinte du bois de Boulogne, outre les peines ordinai chacun d'eux payera une amende de deux mille francs au mo et de quarante mille au plus.

Art. 12. En temps de paix, la présente loi est applicable militaires. Seulement, le premier duel entre militaires ne s suivi d'aucune peine. Le second duel sera puni de huit jours prison; s'il y a mort, de trois mois; et ainsi de suite, comm est statué en l'art. 4. Tout officier convaincu d'avoir eu duels ne pourra être promu au grade supérieur à celui q occupe qu'après avoir passé dix ans dans son grade actuel ne pourra obtenir les ordres militaires qu'à la suite de b sures. Tout général qui aura un duel, outre les peines o naires, payera une amende qui ne pourra être moindre de mille francs, ni excéder cent mille francs. L'amende sera dou si le duel a lieu avec un maire ou avec un membre des d chambres.

XXII

A M. ***.

Milan, le 10 janvier 1817.

Monsieur,

Je crois utile de rappeler et même de citer les bêtises qu'on imprimait à Paris, en 1779, sur la musique (*Œuvres de l'abbé Arnaud*, t. II, p. 386); cela nous fera réfléchir à la grossièreté des gens qui proclament M. Girodet l'égal de Raphaël. Il est vrai que cela n'a rien d'étonnant dans le pays où l'on écrivait :

« Ah! monsieur, au nom d'Apollon et de toutes les Muses, laissez, laissez à la musique ultramontaine les pompons, les colifichets et les extravagances qui la déshonorent depuis si longtemps; gardez-vous de porter envie à de fausses et misérables richesses, et n'invoquez point une manière proscrite par tout ce qu'il y a de philosophes, de gens d'esprit et d'amateurs éclairés en Italie. Quoi! vous trouverez bon qu'au moment même où l'on devrait porter au plus haut degré l'émotion à laquelle on avait préparé votre âme, l'acteur s'amuse à broder des voyelles et reste, comme par enchantement, la bouche ouverte, au milieu d'un mot, pour donner passage à *une foule de sons inarticulés!* De toutes les invraisemblances que vous pouvez dévorer, voyez s'il en est de plus forte et de plus choquante. Que diriez-vous d'un acteur qui, déclamant une scène tragique, entremêlerait ses gestes des *lazzi* d'arlequin?

« Je crois et je dis que la musique vocale italienne s'étant confondue (vers 1779) avec la musique instrumentale, la multitude des petits sons dont on a surchargé les syllabes a presque toujours détruit l'*harmonie propre du vers*, et qu'au lieu d'embellir et de fortifier la parole, le compositeur a fait dégénérer la parole en ramage. »

A l'époque où un bel esprit de Paris, l'abbé Arnaud, dictait ses arrêts, Galuppi, Sacchini, Piccini, Paisiello, Guglielmi, Zingarelli, Cimarosa, enchantaient l'Italie. Ce n'est pas que je taxe

l'abbé Arnaud de mauvaise foi; mais il faudrait se connaître. académicien, ne pouvant pas lire dans son cœur *comment* la sique plaît, aurait pu trouver l'explication de ce phénom dans Grimm.

Les Italiens sont en général fort indifférents à tous ces ju ments ténébreux. Lorsque je suis à un bal charmant, au mi de tous les plaisirs délicats, près de madame de B... et écou madame de Staël, que m'importe que le pauvre pédant qui p dans la rue s'arrête pour prouver à la porte cochère que je dans la boue et dans le froid comme lui? Un Vénitien s'est pendant amusé à rassembler ce que les MM. Boutard de la sique écrivaient vers 1770. Voici quelques phrases de son p phlet, qui est une lettre adressée à un Français :

« Permettez-moi, monsieur, de remercier vos compatri de ce qu'ils veulent bien nous apprendre que leur théâtre matique passe dans toute l'Europe pour être l'école de la b déclamation, de ce que leurs chants se saisissent, se retienn aisément, tandis qu'il en est tout autrement des nôtres.

« J'admire la sagacité qui leur a fait sentir que l'idée de sique italienne comporte celle de légèreté.

« Je les félicite de l'excès de modestie qui leur a persu que personne n'a, comme eux, l'intelligence et le discernem nécessaires pour pouvoir donner aux morceaux de grande pression cette dignité et cette grâce que leur procurent les compagnements coupés; genre de beauté dans lequel le gr Rameau serait, même pour nous, un modèle à suivre ;

« De cette finesse de tact par laquelle ils ont découvert les Italiens (moins habiles qu'eux, quant aux principes rais nés de l'art et naturellement abandonnés aux désordres de magination) semblent nés avec un penchant à la néglige qui ne leur permet de viser qu'à l'effet ;

« De ce que la musique italienne ne comporte ni variété ordonnance, ni distribution ;

« De la bonté qu'ils ont de nous avertir que le récitatif fr çais tient au genre de la déclamation dramatique, au lieu le nôtre n'a qu'une espèce de vérité accompagnée d'un air r et sauvage, que le bon goût n'a jamais dicté, et que nou

chantons de la même manière dont parlent les matelots, ou dont les crocheteurs crient sur le port de Venise;

« De cette surabondance de sentiment, qui leur dit que Senailler, Leclerc, Talleman, et autres aussi connus, ont fait de la musique italienne, tandis que Jomelli, Hasse, Terradeglias et Pergolèse n'ont fait que de la musique instrumentale;

« De cette naïveté avec laquelle ils avouent que le chant français est d'un ton si naturel, qu'on n'a rien à y désirer du côté de l'expression, et que cet air simple et ingénu est un don de la nature, qu'on ne saurait leur disputer;

« De ce qu'étant doués plus heureusement que nous, ils ne peuvent trouver que de la folie et un genre outré dans notre musique;

« De ce qu'enfin le chant français est toujours au-dessus de l'ariette italienne, qui n'inspire jamais le sentiment ou ne l'atteint guère que pour aller bientôt au delà et le défigurer aussitôt qu'elle a pu le saisir. »

Voilà exactement ce que l'on imprimait de 1770 à 1779, dans les journaux français d'alors. Ne croit-on pas lire un bel article de MM. Boutard, ou Charles Martin, ou Aimé Nodier?

XXIII

A MONSIEUR LE BARON DE M., A PARIS.

Thuélin (Isère), le 15 octobre 1817.

Mon cher baron,

Le vicomte vous dira que je vis comme un loup. Il sera à Paris le 22 et m'a donné deux jours dans ma solitude. J'ai accroché de ma misérable fortune 2,460 fr., et je compte partir pour Milan le 1er novembre.

Ici, sur les bords du Rhône, les prêtres, qui sont tous des espions, se livrent aux douceurs de l'assassinat, comme je vous

le disais. On envoie les assassins dans des cures du diocè
Lyon[1].

Rien ne peut ajouter aux éloges qu'on donne au préfet
M. B.; je n'ai pas entendu une seule parole de blâme. On n
qui nommer maire. Il paraît qu'Alphonse, que tout le m
désirait, n'en voudrait pas. Il est d'abord banquier et ne se
cie pas de voir son bureau pillé, si les ultras avaient jam
dessus. Il paraît qu'ils tournent au sang. La lumière vie
Lyon, où tout bêtement la *Ligue* recommence. On y compte
sociétés religieuses: la plus énergique est celle de la *Fi*
monde. Cinquante mille de ces badauds de Lyonnais cro
qu'ils vont se trouver prochainement à la plaine de Josaphat
ne vois de remède que les écoles à la Lancastre et une nou
édition du *Citateur* de Pigault-Lebrun, ou bien encore un p
fesseur d'économie politique et d'idéologie. Le remède éta
vos yeux pire que le mal, la seconde ville du royaume v
fera rire par toutes les déraisons prédites par ce jacobin
Benjamin Constant dans le *Mercure*, article sur saint Jérôme

Quant aux cinq départements voisins de Nîmes, faites-
une loi qui y suspende le jury pour un an, et qui fasse juger t
les crimes par des commissions de trois colonels et deux jug
Le ministre ne choisira que des gens nés au nord de la L
et n'ayant jamais habité le midi. Nommez le duc de Raguse
tout ira bien.

Soyez convaincu que tout autre remède est un plat pallia
J'ai eu une conversation sur ce sujet, à l'égard de la Vend
avec B., et je vous en donne *gratis* le résultat. Non pas *gra*
car je prétends que vous me payiez en beaux et bons artic

L'homme le plus marquant de l'Isère est M. le consei
M...... Demandez à M. le baron Pasquier ses rapports sur
jugements de Valence. Il a été menacé de *vive voix* d'être tu
sa main brûlée. Les sœurs *hospitalières*, les curés, les nob
ont agi sans succès sur lui, mais avec succès sur les jurés
faut faire juger toutes ces causes au nord de Lyon. Notez l

[1] Cette lettre a été écrite peu après un assassinat horrible commis
un prêtre, qui produisit à cette époque une profonde impression.

M.... comme un homme plein d'honneur, de courage, de bon sens, et qui ira loin si on l'aide. Il abhorre l'*usurpateur* et lit Say et Delolme couramment; sachez de plus qu'il est riche.

N'oubliez pas mon très-sincère compliment au nouveau conseiller d'État. Il verra que son intérêt, à son âge, est de lire Bentham et B. Constant. Je prie l'aimable Van Bross de se souvenir de la lettre mensuelle. — Je vous ai plaint sincèrement en voyant les adieux de madame Morandi et de Garcia.

Il vostro L. A. C. Bombet,
Marquis de Curzay.

XXIV

A MONSIEUR B., A PARIS.

Thuélin (Isère), le 16 octobre 1817.

Mon cher Moscovite,

Si vous avez la patience d'écrire votre excellente conversation sur l'origine et les ruines de la Vendée, et que vous vouliez l'envoyer à B...., mettez votre nom et votre adresse chez mon ami, M. S., rue ..... n° 5. La rue à côté de Tortoni, à côté de l'ambassadeur de Hollande.

Ce n'est pas tout, l'ami qui était avec moi, lors de l'aimable soirée que vous nous fîtes passer, désire beaucoup parler de temps en temps bon sens avec un homme du bon temps. Voici sa définition : M. le baron de M. a été trois ans officier dans la légion du Midi; lors de la chute du tyran, il était avec M. le conseiller d'État d'Argout et jouissait de douze mille francs de traitement dans les droits réunis. A la restauration, il devint secrétaire général de la préfecture du Doubs.

Pour la sagacité, l'expérience, la connaissance des hommes, le caractère nécessaire pour les faire marcher, c'est un des hommes les plus remarquables que j'aie rencontrés.

Conservez-moi un peu de souvenir et croyez que je n'oublierai jamais les moments agréables que vous m'avez fait passer dans notre grand palais à Moscou.

H. Beyle.

XXV

A MONSIEUR R. COLOMB, DIRECTEUR DES CONTRIBUTIONS INDIRECTE
MONTBRISON.

Sienne, le 25 novembre 1817.

Je viens d'écrire l'*Histoire de l'énergie en Italie*. A mc que tu ne sois bien changé, ce sujet sera de ton goût; ca t'ai reconnu une certaine force dans le caractère dès nos j d'enfance, et je ne pense pas que les saletés politiques aient l'amollir complétement.

Au moyen âge, dans le reste de l'Europe, des seigneurs écrasaient leurs domaines furent écrasés à leur tour par rois, par exemple, Louis XI. L'énergie ne pouvait donc nai que dans quelques centres de seigneurs féodaux ou dans le tous gens étiolés par la richesse.

En Italie, tous les caractères ardents, tous les esprits act étaient inévitablement entraînés à se disputer le pouvoir, c jouissance délicieuse et peut-être au-dessus de toutes les aut pour des gens défiants, du moins plus durable. Milan, Gên Florence, Rimini, Urbin, Sienne, Pise, Plaisance et vingt aut villes étaient dévorées par les flammes des factions. Leurs toyens sacrifiaient avec joie, à leur ambition politique, le s de leurs intérêts privés et la défense de ce que nous appel les *droits civils*. De là, ce conflit éternel des familles puissant dont l'histoire domestique est si singulière, cette lutte viole des factions, ce long enchaînement de vengeances, de prosci tions, de catastrophes.

Voilà le foyer qui produisit les guerres interminables acharnées de ville à ville. Par exemple : de Sienne et Floren de Pise et Florence, etc.; et enfin les invasions étrangères peuples qui, armés par un roi, eurent bon marché de pet villes qui s'abhorraient entre elles; car il ne faut pas le dissir ler, avec l'énergie, le moyen âge a laissé en Italie la fune habitude de la haine. C'est là, dans ce climat enchanteur, (

cette passion calamiteuse éclate dans toute sa force. Les tyrannies soupçonneuses, faibles et atroces, qui gouvernèrent l'Italie de 1530 à 1796, ont changé la prudence du moyen âge en sombre défiance.

De là, la première qualité d'un cœur italien, je parle de ce qui n'est pas réduit à la stupidité par le bigotisme ou la tyrannie, est l'énergie; la seconde, la défiance; la troisième, la volupté; la quatrième, la haine.

Les Italiens, à l'exemple des Romains, que Pétrarque leur avait expliqués, entendaient par le mot de *liberté* la part que chaque citoyen devait avoir aux élections et délibérations publiques.

Les Florentins voulaient gouverner dans la place publique et au *Palazzo di città*. Nous, nous voulons être tranquilles dans notre salon, et surtout n'être pas choqués au bal par l'insolence d'un noble.

On ne trouve à Florence, au quatorzième siècle, par exemple, que des lois et des habitudes imparfaites pour garantir la sûreté des personnes et des propriétés. Il n'était pas encore question de la liberté de l'industrie, des opinions et des consciences.

Des hommes dont les propriétés, l'industrie et la personne étaient si mal garanties, et qui ne connaissaient presque pas la liberté civile, perdaient *tout* quand, au lieu de nommer leur podestat sur la place publique, ils venaient à être gouvernés despotiquement par le chef de la famille noble la plus puissante de leur ville. Ce tyran sanguinaire se trouvait sans lois pour le contenir ou même pour le diriger; car, quand il eut de l'esprit, ce tyran sentit qu'il était de son intérêt d'être juste; par exemple : Castruccio. Il faut soigner le cheval qui nous porte. Au milieu de tant de dangers, comment l'honneur aurait-il pu naître? comment trouver le temps d'avoir de la vanité?

Le gouvernement, à moins qu'il ne soit fort et séduisant comme celui de Napoléon, ne passe dans les mœurs qu'au bout d'un siècle. De là les progrès des beaux-arts dans ce quinzième siècle, où la liberté (entendez toujours la liberté d'alors, la liberté gouvernante et non jouissante) commençait si fort à languir.

Les tyrans d'Italie, pleins d'énergie, de finesse, de défiance e de haine, et, dans les beaux-arts, d'esprit et de goût, n'euren jamais aucun talent comme administrateurs : ils se moquaien de l'avenir; ils écrasèrent l'industrie et le commerce. Volterre qui comptait cent mille habitants, n'en a plus que quatre mille Jamais ils n'établirent de lois raisonnables ou ne maintinrent d justice équitable.

Enfin, du temps des républiques italiennes, le pape faisai brûler Savonarole, qui avait voulu faire le petit Luther. La libert des écrits sur les intérêts communs à tous les citoyens, quan les lois l'auraient accordée, aurait été bien assez restreinte pa le péril d'offenser les factions dominantes, ou même celles qu pouvaient le devenir. Dès que l'une d'elles avait saisi le pouvoi il en était comme chez nous en 1815[1]; c'était un crime, non seulement de dire, faire ou écrire, mais d'avoir fait, dit ou écri quoi que ce soit contre elle.

A chaque révolution d'une ville, la volonté des vainqueur réglait tous les droits et tous les devoirs. Il ne restait aux vain cus qu'une ressource, celle de tenter, à leurs risques et périls de vaincre à leur tour.

Comment diable n'être pas énergique avec le soleil et le richesses d'Italie, et quatre siècles de ce joli petit gouvernement

Il n'y avait un peu d'exception pour tout cela, et un peu d fixité qu'à Venise. Aussi les Vénitiens étaient-ils devenus le Français de l'Italie, gais, spirituels et sans énergie[2]. Avec un énergie brûlante ou sombre, suivant qu'on est dans une vein de bonheur ou d'adversité, il est impossible d'être gai, spirituel léger. L'esprit a l'habitude de mettre trop d'importance à tout dès qu'on est indigné, l'on ne peut plus rire ni sourire.

[1] Dans les départements, s'entend.

Voyez dans la *Vie d'Alfieri*, écrite par lui-même, les échevins de Paris se perdant dans la boue en allant complimenter Louis XV le premier d l'an. (H. B.)

XXVI

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 1er décembre 1817.

Votre lettre, que je reçus à Thuélin, fit la consolation de mon exil; celles des 13 et 20 novembre, que je reçois aujourd'hui, me font penser, pour la première fois, à cette ennuyeuse lutte des droits contre les priviléges, qui remplit tout en France. Plus une pierre de voûte est bonne pour sa place, moins elle peut convenir ensuite pour tout autre bâtiment. De manière que, de tout ce qu'on fait en littérature en France, il n'y aura de bon que le point où on arrivera en 1838. Dans les pays qui n'ont pas de *but*, les arts ont gardé *leurs charmes coutumiers*, tandis que votre *Manie des grandeurs* est un article de politique en vers et en cinq actes.

Psami re d'Egitto est un ballet assez amusant de Viganò, qu'on a donné hier pour la dernière fois. *Psami* était précédé du second acte du *Matrimonio segreto*. Galli, dans le rôle du comte, est seulement parfait pour moi. La froide Festa faisait Carolina, et le ténor Monelli, bon dans une petite salle, était sans couleur dans ce gouffre [1] énorme. Après le grand ballet, le second acte de la *Cenerentola* de Rossini. C'est comme *Psami*, du médiocre d'un grand artiste.

Le tre Melarancie sont trois princesses que des génies enlèvent endormies dans leur lit, qu'ils apportent dans une forêt où le sabbat se tient, et qu'ils jettent par terre, le tout à la manière des *Mille et une nuits*. Aussitôt une fée offensée les change en trois belles oranges et les emporte dans un sac. Arrive le génie *el Mourab*, monté sur un bélier gigantesque; il fait venir en un clin d'œil un chevalier qui n'était qu'à deux mille lieues de là, et c'est pour lui faire cadeau d'un sac où se trouvent: 1° un joli pain de munition, ensuite un balai de trois sous, plus un paquet

[1] Le théâtre de la Scala.

de ficelle. A la vue de ces jolis cadeaux, le chevalier (le je et superbe Molinari) saute sur le bélier, qui part au petit tr l'amène devant une cour fermée par une grille de fer; il jet grille en dedans, un chien énorme lui saute dessus, il le re d'un air doux et lui remet le pain de munition que le chie vite manger dans un coin. Un prodigieux géant, que l'on occupé à tirer de l'eau d'un puits avec un seau qu'il attac une tresse immense formée de ses cheveux, se porte contr chevalier, qui lui fait son compliment terminé par le don du quet de ficelle. Le géant, enchanté, s'assied sur la margell puits et s'endort. Reste une diablesse de vieille qui, avec pelle, chauffe un vaste four; elle est séduite par le petit b Alors le chevalier s'élance dans le château et vole le sac où les trois oranges; il délivre, chemin faisant, une troupe de valiers; ils rapportent les trois oranges à leur père; les oran mises sur une table, deviennent énormes, et on en voit éc les trois princesses : mariages, *balabile*, etc. L'acte de l'i rieur du château où les trois princesses, rendues à leurs for naturelles, parce qu'on a jugé à propos d'en faire des serva arrivent dans un salon où la fée, en sortant, a rendus immo les chevaliers prisonniers; cet acte, dis-je, est assez drôle commencement de ce ballet est sublime, le milieu encore l la fin plate; c'est du Viganò de troisième qualité.

La considération de ces merveilles a rempli mon cœur et yeux depuis le 21 novembre. — J'ai cherché et trouvé un partement pour ma sœur; je l'ai présentée; elle a déjà bonnes amies. — On m'a bien parlé politique dans les loge je vais; vous sentez l'effet des choses vagues sur un adepte a eu l'avantage de discourir avec Maisonette et Besançon. Je suis dépêché de fermer les oreilles.

Je trouve toujours ce pays bien supérieur au vôtre : juge: Le général prince de S. est peut-être le seul homme à courage çais qu'il y ait dans l'armée autrichienne; c'est un Lanne, un salle : de plus, grand prince; de plus, frère naturel de l'empe c'est donc un des plus grands personnages possibles. Il y a ans qu'en cette qualité il trouva bon de voler à un chien d'isr de Ferrare pour cent mille francs de mauvais foin. Le co

aulique commença un procès dont le jeune prince fit de bons rires avec ses amis. Il y a trois mois que tous les officiers, lui compris, qui se trouvent à Milan, reçoivent l'ordre de se rendre en grande tenue au ministère de la guerre. Arrivés là, le secrétaire du conseil de guerre donne lecture d'un jugement en vingt pages qui, dit-on, condamne le prince à *tirer les barques*, je ne sais sur quel fleuve des États autrichiens, pendant six ans; il sera dégradé, déclaré incapable de servir, et, en outre, condamné à restitution et aux dépens, s'élevant à la bagatelle de douze cent mille francs. Le prince se mit à pleurer. Le greffier tire un nouveau papier : l'empereur commue les six ans de galères en six mois de prison et confirme le reste de la sentence. Le prince tire son épée, la remet au greffier, et, dans la même voiture de ville qui l'avait amené au ministère, part, sans rentrer chez lui, pour aller subir sa détention dans une forteresse de Bohême. Sa femme, laideron qui l'adore, apprend bientôt tout cela, prend la poste et lui court après. Elle est riche et payera pour lui, qui reste, à trente-trois ans, déshonoré et sans le sou. Cela doit sembler bien ridicule à des gens brillants, qui ne savent pas faire obéir un préfet. Ceci fait le pendant du fils du maréchal-lieutenant fusillé à Vienne; mais vous savez cela.

Je lis jusqu'à deux heures; je me promène jusqu'à quatre et dîne à cinq; à sept je fais une visite ou deux; à huit je parais dans la loge de ma sœur; un ou deux amis à moi viennent m'y relever, et je commence mes petits tours dans la Scala jusqu'à minuit, que *le tre Melarancie* commencent à s'enfler sur la table du roi, leur père, et à devenir grosses des princesses. Le reste ne valant rien, je reviens chez moi, où, dans mon lit, je lis jusqu'à une heure. Je lis les lettres de d'Alembert, Montesquieu et autres à madame Dudeffant. Les lettres de d'Alembert m'ont fait beaucoup d'impression, vu que ce sont pour nous, mon cher ami, des arguments *ad hominem*. Il était, en 1764, content avec mille sept cents francs de rente; si content qu'il refusait une grande place à Berlin. Et vous avez l'effronterie, vous qui faites l'amour, qui plus est, de vous plaindre!

Là-bas, le mépris me suffoquait; voir dans la bouse de vache ce que j'ai vu si beau à Hinter-Linden de Berlin ou à

Schœnbrünn, m'empêchait de digérer. Il est bien vrai que je
trouverai jamais ailleurs la conversation des gens d'esprit comı
Besançon, Maisonette, etc. Voilà ce qui fait que vos lettres ı
sont un besoin de première nécessité.

Que Van Bross ait deviné Bombet, je m'en doutais; mais j
toujours rempli mon but, qui était de ne pas *parler comme a*
teur. Je me suis trouvé, à la chute de mes grandeurs, rem
d'orgueil, mais d'un orgueil tenace, que jeûnes et prières n'
pu chasser. Cet orgueil se sent fait pour être préfet ou c
puté. Le métier d'auteur lui semble avilissant, ou, pour mie
dire, avili. J'écris pour me désennuyer le matin; j'écris ce q
je pense, *moi*, et non pas ce qu'*on* pense; le tout en attend
que le *Moniteur* m'apprenne que je suis appelé à la préfectı
de N..., place que je refuserais avec horreur, tant que je ı
verrais le collègue de MM......., etc., etc., etc. Voilà ce q
m'a appris l'examen de mon *intérieur*, comme disait feu Ta
tufe. Vous en savez autant que moi sur toutes mes *cachoteri*
et me ferez plaisir de toujours épaissir le voile.

Le manque d'esprit d'Alfieri est de moi, tout le reste
l'*Edinburg review*. *Idem* pour le *Paris d'autrefois*; c'est vc
qui me l'avez indiqué. Le morceau sur l'italien est de Bomb
Il est très-vrai qu'il n'entend pas le toscan, ou, pour mie
dire, il l'entend, mais l'a peu entendu, Florence l'ayant toujoı
scié. L'article sur Viganò, c'est mon cœur et mon sang, comı
dit Parny. Le titre a été inventé par le libraire. Si jamais vc
relisez, vous qui connaissez si bien la chose, usez un crayoı
relever ce qui vous semble faux; ou mieux, faites un petit c
hier des bévues, avec des renvois, et profitant du moment
l'auteur vous donne de l'humeur, dites-lui des sottises, ferme.
n'ai pas ouvert ce volume[1] depuis qu'il est broché. Il me seı
ble qu'il doit paraître un peu Alfieri, c'est-à-dire sans espı
Contez-moi *net* ce que vous en a dit Maisonette, excellent ju
à mes yeux, depuis qu'il méprise un peu ces gens que je n
prise tant : la Harpe et Suard. Si je ne vous dis rien des c
deaux dont il m'accable, c'est que je veux conférer ce soir av

[1] *Rome, Naples et Florence en* 1817.

mes amis sur les moyens de transport ; s'ils sont en route, vous avez bien fait.

Je suis enchanté, car je vois que cet homme si aimable, et que la bonté de son cœur rend si supérieur aux Cromwells qui l'entourent, pense à moi : cependant *basta cosi*. Ce pays est si stérile, que jamais je ne pourrai faire l'équivalent de ces deux précieux volumes. Il y avait un trou en Suisse où végétait un peu de liberté de la presse ; vous avez vu dans la *Gazette de Lausanne*, n° 92, je crois, que les ministres de France et d'Autriche *invéhissent* là-contre. Cela est bien bête, *à mes yeux*, s'entend. Ou faites fusiller des libraires Palm, ou ne nous ennuyez plus de votre sottise ; vous n'avez pas les ..... qu'il faut pour comprimer ; contentez-vous donc de diriger, c'est-à-dire d'amoindrir, d'égarer, comme le cardinal de Richelieu fit par son Académie française. — Je lirai les deux *Moniteurs* où bavardent les provinciaux. Je vous indique, par contre, le *Moniteur* du 31 octobre sur la *liberté* et l'*arbitraire*. L'auteur m'a écrit une excellente lettre ; ne le nommez pas. Au reste, je n'ai pu encore voir son *Moniteur*. Je ne suis pas tout à fait de son avis ; je ne veux pas que le gouvernement se mêle *le plus possible* de mes affaires. L'Amérique-Nord me semble un modèle parfait ; voyez le Commentaire sur Montesquieu (par Jefferson). — Ce qui a intéressé surtout, c'est le détail de vos journées et soirées. J'ajoute, à ce que je vous ai dit de moi, que mon dîner d'hier, excellent et chez le restaurateur le plus noble, nous a coûté six *lire* à deux ; la loge six *lire;* les deux billets quatre *lire*. Or, une *lira* vaut soixante-seize centimes. Cette vie est tout ce qu'il y a de plus noble et de plus splendide.

Ceci me conduit au *matrimonio* de Besançon. Si la fille a cent cinquante mille francs, si elle est fille unique, et qu'il n'y ait qu'une mère, je conseillerais d'épouser, parce qu'alors on peut rester à Paris en se moquant *foncièrement* de tout. Mais voilà ma condition *sine quâ non*. Rester à Paris pour trembler chaque matin d'être supprimé dans quelque nouvelle organisation, c'est l'antichambre de l'enfer ; je crois que tous les employés de province sont dans ce cas.

Je vous dis, pour ne pas l'oublier, que M. de Tracy m'a dit du

mal de Mac Intosh. C'est un homme qui ne voit pas nettemen rapport des peuples et des kings. Peut-être cela ne vous dépl pas.

J'ai lu la phrase de votre lettre sur l'immortel Galiari à Piémontais homme de goût, qui a été saisi d'un rire inextin ble; c'est le Cimabue d'un art dont Peregò, Fuentès, Landri Sanquiric, sont les Carraches. Mais je vous pardonne tout si faites votre journal. Ah! chien de paresseux! vous allez m jecter le travail dont vous êtes surchargé. Songez au beau vo d'Angleterre, en 1830, que payera M. Ridgeway.

Mais une commission à laquelle je tiens essentiellement, que vous vouliez me rappeler au souvenir de madame est-elle bien délivrée de cette triste jaunisse, si peu faite une jolie femme?

XXVII

A M. LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 3 janvier 1818.

Je suis enchanté, ravi; rien ne peut payer de telles le J'aime même la boueuse politique quand elle est traitée d' haut. Vous ne m'en parlez pas assez au long. L'histoire de des gens inscrits *pour* parler *contre* a réveillé toutes les sités. Pour moi, je suis à peu près de l'avis de Quintus F B... : le jury, en appel, me semble tout ce que ces enfa peuvent supporter; seulement, si le jury n'a pas pro soixante jours après l'arrestation des prévenus, on leur ou porte et on leur souhaite le bonjour jusqu'à nouvel ordre soir, dans une réunion de onze personnes, on s'est occup demi-heure de la loi sur les journaux, qui a passé par cen tre-vingt-deux contre cent trente et un. Si vous voulez ju notre fanal, cherchez la *Gazette de Lugano* chez Galignani. pour Dieu! parlez plus longuement de l'esprit politiq Paris.

J'en viens tout simplement à ce qui m'intéresse le plus. Je suis dans l'admiration de votre patience de mettre des notes marginales. Cela est exactement mon journal; j'en étais aux deux tiers, quand vous me fîtes lire l'article sur madame Oudeffant et celui d'Alfieri dans l'*Edinburg review;* pour mettre ces idées en circulation, je les ajoutai. Je ne nierai point que Stendhal n'ait eu souvent des *nerfs* à Rome; mais, dans ce siècle fardé, n'est-ce rien qu'un livre de bonne foi? Comment voulez-vous un portrait complet en deux cents pages? Sur la *vanité* des jeunes Français, nous ne sommes pas d'accord. Il est trop clair que ce n'est plus dans le jabot et dans les femmes qu'ils la mettent; mais c'est dans *tout*. *Paraître* est toujours plus pour eux qu'*être*. Voyez M... et tous nos amis de Cularo. Quant à la *ducomanie* de Stendhal, outre qu'elle est fort naturelle chez un homme d'une si haute naissance, un beau jour, pour n'*être pas reconnu*, il a multiplié par la quantité *comtes et marquis*, toutes les initiales citées. Songez que la noblesse d'Italie, excepté Venise, est plus riche que jamais. Il y a ici deux cents familles à cent mille francs de rente, qui en mangent trente. Retenez ce trait pour l'Italie de 1848. Les nobles y auront (et je m'en réjouis) l'influence *réelle* et constitutionnelle de richesses immenses. Aujourd'hui, il n'y a que les *comtes et marquis de Stendhal* qui reçoivent. Je vérifie, par toutes les anecdotes que j'entends, ce qu'a dit Stendhal; je n'ai pas changé d'yeux. Je voudrais vous tenir ici en présence des modèles. Quant au Piémont, Stendhal en savait trop pour parler.—C'est incroyable, mon meilleur ami en est.

M. Dalpozzo, maître des requêtes à Paris, ensuite premier président à Gênes, vient de se couvrir de gloire en faisant imprimer ici des plaidoyers ou consultations, pour mieux dire, qui dévoilent toute la vénalité *of the* (roman) *senate* [1]. Un peuple ainsi mené deviendrait le plus fourbe, le plus méfiant, le plus coquin de la terre en cinquante ans. C'est comme les Grecs d'Athènes gouvernés par l'esclave d'un eunuque noir. Je calomnie le kislar-aga, sa justice vaut mieux.

[1] Du sacré collége.

Autrefois les *puissants* avaient la *puissance*, et de plus le r
pect ; voyez M. de Choiseul. Maintenant ils n'auront plus qu
puissance. Il faudra qu'ils baissent continuellement les yeux,
à chaque regard, ils seront obligés de mâcher le mépris. Si v
saviez ce qu'on dit de l'ami de Maisonette et des autres! I
je trouve le public injuste; il faut que ce soit bien fort.

Nous venons de faire une grande et très-grande perte. Sa
jesté s'est lassée du conseil aulique, et a nommé ou nomm
des ministres comme à Paris. Elle a nommé M. de Saurau
nistre de l'intérieur; il aura des chefs de division pour cha
royaume. Celui d'ici n'a pas inventé la poudre, au contrai
mais il a cinq cent mille francs de rente et une fille uniqu
donne aux pauvres quatre mille francs par semaine; il ne pe
qu'aux moines; il alla à Vienne, il y a deux ans, pour les re
mander. Ce gouvernement, qui ne tombe pas dans les *concor*
et dans l'oubli du passé, lui refusa sa demande. Au retour,
ne trouva pas sur sa porte l'excellent mot *maison Bancal*, i
bien une figure de grandeur naturelle, en habit de cour et
ressemblante à lui, comte Bassi... De chaque poche sortait
petite figure de moine et de religieuse, et lui, il embrassai
toutes ses forces un énorme *fiasco*, aussi grand que lui. I
allons avoir le sage archiduc Regnier, et pour second un M. G
ciardi... ministre ou préfet de police ici sous l'usurpateur. Q
ques personnes lui accordent un talent supérieur; mais tien
t-il les prêtres et les nobles comme notre comte de Saurau?
doute. Les quatre dernières années de ce pays-ci sont un *mo*
mais c'est du talent perdu; ce qui est absolu n'est plu
mode.

5 janvier. — Voilà onze personnes qui viennent de déc
un bien grand point (sur la presse). Puisque nos admirables
nistres, avec une majorité aussi forte, n'ont pu avoir que
voix, ils doivent voir que l'opinion veut le jury. C'est mûrer
les cavernes intérieures du *Vésuve* un gaz inflammable, qu
est dangereux, et qui n'était rien exhalé dans l'air. Il fallait
des jurés payant deux mille francs d'impôt. Nous ne seron
du même avis; cela me semble une grande bêtise. Ne pouva
pas empêcher les élections de l'année prochaine ? Il n'y a

moyen d'y tenir avec de tels jacobins. Ou bien nous réconcilierons-nous *de cœur* avec ces bons ultras? Éclaircissez-moi bien cette grande question. Dominique me disait qu'il se fiche d'être conquis; il aime mieux le jury pour la presse, et les Prussiens. Avez-vous regardé l'événement de la Wartburg le 18 octobre? L'Allemagne en est à son 1789. Que pense notre ami Maisonette? car je pense, moi, que tout son cœur n'est pas dans ses vingt-cinq mille francs. Nous n'aurons pas toujours des gens de génie pour ministres. M. de Choiseul était bien puissant; il a pour successeur l'infâme d'Aiguillon. Si les deux tiers des Français disaient qu'il est nuit à dix heures du matin, le king doit dire de même, si le métier lui plaît.

SPECTACLES.

Mais parlons spectacles, nous serons moins dissidents. Le 26 décembre, la Scala a ouvert. L'abonnement coûte cinquante francs jusqu'au 14 mai. L'opéra les *Deux Wladimir*, exécrable copie de *Mérope* et d'*Héraclius*, a une musique volée à l'Académie impériale de musique, *id est* savante, plate et ennuyeuse au suprême degré; c'est de Winter, jeune poulet de soixante-dix-neuf ans. Vous lui devez *Proserpine*. Le premier jour on a sifflé cette infamie; le second, cent billets donnés l'ont fait tolérer. Tandis qu'on le huait, il pleurait de joie. On applaudissait la fille naturelle de ce grand homme, mademoiselle Metzger, jeune créature criblée de petite vérole, laide et c.... au suprême degré, mais voix superbe. C'est un soprano, pas si haut que la Bonini; cela plairait à Paris. Madame Camporesi a une voix froide et magnifique. C'est peut-être la première après la sublime Catalani. La Marconi, contre-alto passable, plus laide encore que la Metzger. Madame Camporesi, avec des traits superbes, est déplaisante. — Le 18 janvier, nous aurons *Ciro*, de Rossini; ensuite un opéra de Soliva; et, le 14 mars, *Don Juan*, pour la troisième fois en deux ans.

A Venise, fiasco infâme aux deux théâtres *San Mosè* et *la Fenice*. Ils ont sifflé Tachinardi, Galli et la Festa. Les deux premiers sont des dieux *pour moi*. A Naples, l'*Armida* de Rossini

a eu le plus grand succès ; mais on a été obligé d'aller le ch cher à la campagne avec de la maréchaussée, et de le mettre prison pour lui faire terminer la partition.

Le carnaval, à Naples, ne commence que le 12 janvier. – ne vous parle pas de beaucoup de petits fiascos dans les pet villes ; on a de l'humeur, on la passe sur les acteurs.

BALLETS.

On a été sur le point de mettre en prison Viganò. Cet hon de génie ne sait pas composer sur le papier. Il a commencé *dale et Icare* le 4 août, et l'a fini le 25 décembre, en faisan péter de dix heures du matin à six, et de dix heures du s quatre heures après minuit. *Dédale*, sifflé le premier jour comme les tragédies historiques de Shakspeare ; ce n'est Racine ou Voltaire qui peuvent faire cela, l'action est *profc ment vraie ;* mais elle offre peu d'intérêt. Chaque jour, ce dant, ce ballet a plus de succès. Les machines en sont pitoya les décorations mauvaises, excepté la dernière ; c'est la cou Neptune. Rien moins que des poissons dansants dans un p de madrépores et de corail. Ce spectacle est magnifique et tout singulier, mais ne peut pas se comprendre à Paris. convient à mes nerfs et m'occupe pendant huit jours.

Le second ballet de Viganò a été aussi tellement sifflé q l'a supprimé. Nous en aurons un nouveau le 12 janvier, et *Otello*, grand ballet. Il paraît que *Mirra*, que je n'ai pas vu, un chef-d'œuvre ; on pleurait. Remarquez que les tragédie mon dieu, Shakspeare, donnent des ballets tout faits. Le *i bile*, les danses sont pitoyables, à l'exception de dix jeunes é charmantes. La pantomime de *Dédale* est très-bien jouée Molinari (Minos), Pallerini (Procris), et surtout par la G (Icare). Icare a quinze ans, et ses mouvements font... pl c'est un grand bien.

Le petit théâtre *Re* nous a divertis par le *Roi Théodore* chanté. Paisiello est bien gai ; mais, après une demi-heu cette musique, qui ravit d'abord, on est tout surpris de nuyer. — Depuis deux jours, le *Comte de Comminges ;* l'

est blanche auprès de cela ; la musique est du jeune Pacini, et a beaucoup de succès.

La chute de Tramezani a retenti ici. Stendhal n'avait-il pas raison ? — Madame Boroni, contralto, est une ci-devant maîtresse de Dominique. Son mari, M. C......., est ce courrier que je voulais vous faire protéger auprès de M. de... Si vous voulez une lettre pour elle et lui, vous aurez une lucarne sur le théâtre ; mais c'est un ton de dix degrés au-dessous d'Aglaé.

XXVIII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 21 mars 1818.

Quand je lis vos lettres, j'ai, pour un instant, le regret de n'être pas à Paris. Ce que vous me dites de la *place* est vrai ; mais je ne sais pas solliciter. Vous rappelez-vous l'effort que nous eûmes à faire sur nos caractères pour nous mettre en bas de soie et aller chez madame B......, et, quand nous fûmes chez le portier, nous restâmes tout pantois d'apprendre que depuis quinze jours elle ne recevait plus. N'est-ce pas là une maladresse insupportable, un manque absolu de talent ? Quand vous avez eu un oncle ministre, vous avez fait comme moi quand j'avais un cousin, vous avez réussi. De plus, vous êtes de la faction, si ce n'est dominante, du moins aimée en secret ; moi, je suis ouvertement un chien de libéral, pour tout potage. Vous souvient-il du mépris que Stendhal témoigne quand il est à Francfort : c'est un morceau de mon journal de Paris. Donc, je ne suis pas encore assez misérable pour aller admirer les rapports de messieurs tels. J'ai éprouvé, d'ailleurs, que pour tous les sots, je sens l'orgueil d'une lieue. Sans haïr personne, j'ai toujours été finement abhorré par la moitié de mes relations officielles, etc., etc., etc. Enfin l'Italie me plaît. Je passe, de sept heures à minuit, chaque jour, à entendre de la musique et à voir deux ballets ; le climat fait le reste. Savez-vous bien, monsieur, que depuis six jours nous sommes à quatorze degrés de Réau-

mur? Savez-vous qu'à Venise on vit *dà signore* pour neu[illegible] et que cette *lira*-là vaut cinquante centimes? — Je vis [illegible] un an ou deux à Milan, puis autant à Venise, et puis, en pressé par le malheur, je vais à Cularo, je vends la nu[illegible] priété de l'étage de M. de Salvaing, dont B........ m'offr[illegible] mille francs cette année, et je vais tenter fortune à Paris moi le sentiment de *mépris*, rendez-moi les *chevaux du Car[illegible]* et me voilà. Vous me trouverez fou; mais que voulez-vou[illegible] ce qui en vaut la peine, dans ce monde, *est soi*. Le bon c[illegible] ce caractère est de prendre une retraite de Russie com[illegible] verre de limonade. Prenez-vous-en à vous-même, mon a[illegible] ami, si je vous ai parlé aussi longuement du *moi*.

Aubertin a examiné votre balance. Il craint, comme une *bêtification* à peu près inévitable. *Remède:* Cinq *exactement payées*, chaque semaine, et consacrées à un antiputride. Prenez: la nouvelle édition d'Helvétius, les volumes de Tracy-Jefferson, total huit volumes, et lis[illegible] cela cinq heures par semaine, montre sur table; lisez de [illegible] quatre *Edinburg review* chaque année.

D'après le tapage charmant que fait le livre de cet infâ[illegible] fenseur d'Antinoüs[1], je ne doute pas que le chef des prê[illegible] tous les autres honorables...... ne veuillent se procurer u[illegible] si bien pensé.

Faites-moi acheter la collection complète de mon *Edinbburg review* Cela fait vingt-sept volumes. Pour votre gardez en dix pendant six mois; car il ne me faudra pas pour dévorer les dix-sept autres. La moitié est à saut[illegible] mais le reste vaut un peu mieux que la façon de MM. V. Auger et même Lacretelle. Cela bat diablement en ruine devant soi-disant littérature française.

Il ne manque au charmant Maisonette que de comp[illegible] Jefferson (qu'il se garde bien de relire Montesquieu) et de s[illegible] traduire huit articles de l'*Edinburg review* : par exemple, le n° 52, je crois, l'article sur la nouvelle édition du Swift, grands articles du n° 50, sur Dante, Pétrarque et lord By[illegible]

[1] C'est de lui même qu'il parle.

Le commencement de l'article de Maisonette sur Bombet est délicieux. Voilà la grâce française, l'urbanité que les deux chambres nous feront perdre; le *lourd raisonner* viendra à sa place. D'un autre côté, aux louanges près, qui sont excessives, l'article de C..... donne une idée plus approfondie du livre. Ne pourrait-on pas se rédimer du reproche d'immoralité par un cri de l'innocence persécutée? Une bonne réclamation, bien insolente, dans le *Journal du Commerce*, pousserait à la vente. Je suis comme l'huissier: «Frappez, monsieur, j'ai quatre enfants à nourrir.» Il faut répéter à ce public, si bien nommé *flasque*, qu'il doit, en conscience, acheter un livre si beau. Voyez donc si vous ne pourriez pas, entre deux passe-ports, accoucher d'un *cri de l'innocence*.

En juillet 1817, vous me disiez qu'il n'y avait pas eu de conspiration à Lyon. Rappelez-vous les instructions données au duc de Raguse; vous étiez tout Senneville alors. Et les trois fugitifs, en Suisse, que Watteville ne voulait pas rendre? Et cet ami vôtre, noblement employé à lui fournir de petits *complotins?* Je vous trouve changé. On saura qu'une *cour prévôtale* a fait fusiller vingt-huit pauvres diables dignes, au plus, d'un an de prison: où est le mal? Il est sublime qu'on discute publiquement et librement en mars 1818 des événements de juillet 1817. Savez-vous ce qui se passe encore? Moi, je le sais par les Anglais voyageurs.

Je vois trembler vos préfets, dont trente, encore, sont exécrables et vingt faibles. Savez-vous les progrès de la couleur verte à *Cularo*, et les prêtres portant aux nues B......., et lui disant au nez qu'il efface Bayard et Lesdiguières?

On m'écrit que C...... va être rappelé. — Cela est faux, me direz-vous. — Soit; mais on me l'écrit. — Dites-moi donc qu'on a peur de ces terribles *cinquièmes*, qui s'échelonnent dans l'avenir. Je ne vois pas de milieu: il faut être ou tyran de fer comme Bonaparte, ou raisonnable en laissant raisonner. Je ne crois pas que le cardinal de Richelieu lui-même se tirât d'affaire par un mezzo-termine. On peut amasser quatre millions et un duché, mais *intérim* la boutique va au diable. Je conclus qu'au fond du cœur vous êtes, sans vous en douter, un peu *ultra*. Moi, je veux la constitution actuelle, moins les deux noblesses, et plus le

jury pour la presse; plus encore, dater de la *troisième* année Autrement, l'homme qui jouit d'une rente viagère ne peut aucunement lier son successeur. Cette phrase vous semble *triviale* patience, vous la rencontrerez un million de fois d'ici à troi ans. La France aura la colique jusqu'à ce qu'elle accouche d cela; c'est l'avis, à peu près unanime, des voyageurs anglais Au reste, la France sera bientôt le pays le plus heureux de l'Eu rope, sans aucune comparaison. Ce qu'on paye aux *alliés* n signifie rien. Nous ferons une bonne banqueroute des deux tier en 1830. Je crois, avec Jefferson, que c'est là la seule bonn politique. Autrement, vous ne manquerez pas de Pitt, que le immortels Lacretelle appelleront probes, parce qu'ils ne laisseront pas de quoi se faire enterrer. La moindre faute de *Timo* peut vous jeter dans une mer de sang. Les demi-*pacants*, le *riches paysans* sont enragés; et contre qui? et où est la forc réelle? Je ne conçois pas que vous laissiez partir les étrangers Point d'étrangers et point de concordat, l'un ne va pas san l'autre. En ce sens, je suis de l'avis du Stanhope. Est-il mort au moins? S'il peut se tirer des duels, il a un nom; mais le pa est difficile. Expliquez-moi donc cet enfantillage de renvoyer le étrangers? Probablement vos espions vous trompent par de rapports, ou ils vous flattent. Ayez donc des copies des rap ports que les espions russes envoient à leur maître. Mais, bo Dieu! vous êtes abhorrés par toute la canaille; comment ne l voyez-vous pas? Une glace d'un pouce d'épaisseur vous sépar de 1793. Voyez donc que l'Angleterre est hors d'état de pay une nouvelle coalition, pendant deux campagnes; répondez u peu à ceci par vives raisons.

Ah! mon ami, quelle voix que celle de mademoiselle Ele Viganò! Figurez-vous que la loge de ma sœur lui a coûté, p grâce singulière, trente francs. Elena est fille de Viganò et sœ d'*Otello*, de *Myrra*, de *Prométhée*, et autres chefs-d'œuvre q j'adore. Canova, Rossini et Viganò, voilà la gloire de l'Ital actuelle. Elena est le premier amateur de l'Italie; elle a eu hi vingt-cinq ans. C'est bien là *il cantar che nell' anima si sente*. S voix légère est légèrement *appannata* (voilée) au premier ai Pour elle, c'est le *brio*, l'esprit, la coquetterie même. Je v

chez elle depuis un mois et l'entends chanter chaque soir. C'est une véritable âme d'artiste; elle a fait des choses héroïques pour l'amour. Par exemple, veiller sept mois de suite un amant mourant, et étant à Venise pendant le blocus, traverser les postes autrichiens dans une gondole, être arrêtée vingt fois, et, enfin, voir cet amant, lequel au bout de sept mois d'étisie, est bien et dûment mort à Padoue. Voyez dans le journal du 22 et dans celui du 24 ou 25 les détails de son concert de ce soir. Toutes les dames de la ville l'abhorrent; car elle a le talent de réunir quinze hommes tous les soirs et quarante le vendredi; talent absolument inconnu ici. Une femme craint toujours qu'une autre lui *ruba il morous* (l'*Innamorato*).— Mon thermomètre est ceci: quand une musique me jette dans les hautes pensées sur le sujet qui m'occupe, quel qu'il soit, cette musique est excellente pour moi. — Êtes-vous sujet au même phénomène? Toute musique qui me laisse penser à *la musique* est médiocre pour moi.

24 mars. — Une musique détestable est celle de Winter, l'*Etelinda*, sifflée hier soir. Le ballet de Vigano, la *Spada di Kenneth*, roi d'Écosse, est bien joli. On avait trouvé *Otello* trop fort, trop plein d'action, trop *tetro;* la *Spada* est une fête pour l'imagination. La Pallerini et le jeune danseur Molinari vous feraient un vrai plaisir. Nous en avons bon besoin; toutes nos musiques de cet hiver ont été exécrables. Les génies sont *en monnaie* dans tous les genres.

Je vois dans les *Débats* le rappel du D....... Bon! mais le sous-préfet de Bourgoïn? mais tous les sous-préfets de 1815, qui sont *verts?* Ah! vive la *Minerve!*

En terminant ces plates huit pages, je demande que vous m'en écriviez *deux*, pour ne pas laisser moisir les nouvelles. Voilà le vrai malheur de n'être pas à Paris.

XXIX

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Grenoble, le 14 avril 1818.

Stendhal vous a donné une peinture vraie du gouvernement

de Milan. Le maître, ennuyé de la chambre aulique, forme de: ministères. Le comte de Saurau est ministre de l'intérieur; l(comte Mellerio, riche bigot milanais, très-haï, est sous-secré taire d'État, et est parti pour Vienne le 1er avril. Le comte Stras soldo (nom italien), du Frioul, est président du gouvernement Il hait les nobles et le prêtres; il a pour vice-président le célèbr(comte Guicciardi, le Talleyrand de la Lombardie. François I' lui disait : « Je n'oublierai jamais que c'est à vous que ma mai son doit la Valtéline. » — Guicciardi était l'homme à donne pour directeur à ce faiblissime Eugène. Il a quatorze enfants; i joue toute la journée aux jeux de commerce, avec des million naires, et, sans friponner, gagne quinze mille francs; il était sé nateur.

L'archiduc Regnier, futur vice-roi, a trente mille francs d(rente et occupe à Vienne un second étage. Ce serait un bon che de division, minutieux à l'intérieur. On est étonné qu'avec autan d'instruction positive, avec toute une statistique dans la tête l'on soit si aveugle aux conséquences les plus immédiates. Il : pour majordome, ou l'équivalent, le comte de Saint-Julien homme d'esprit, qui connaît à fond l'Italie. Je connais plusieur gens du gouvernement qui disent : « Les espions nous sont inu tiles, nous sommes abhorrés; mais si d'ici à quinze ans les peu ples italiens ne se voient pas donner la main par la Russie ou l: France, ils nous rendront justice. »

Le gouvernement, en général, est fort bon. Dans le gouverne ment de Milan, un peu moins de la moitié du royaume d'Italie on fait le budget, plus on impose vingt-deux millions de franc qui font le bénéfice de l'empereur; je dis bénéfice, parce qu cette somme arrive à Vienne dans sa caisse particulière. Il a un peur du diable d'être chassé. Tous les grands employés parta gent cette crainte chimérique; ils conviennent tant qu'on veu des vices du maître et finissent en vous disant : « J'ai cinquant ans; j'ai toujours pensé à me retirer à soixante; pourvu que ç dure encore vingt ans, pour me payer dix ans de pension, j suis content. »

Depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, c'est-à-dire depuis l'em ployé de six cents francs jusqu'à MM. de Budna, général, e

Strassoldo, président, tous croient sincèrement que, d'ici à vingt ans, l'Italie prendra une position *naturelle*, comme ils disent. Je n'en crois rien; en tout cas, la veille des assassinats, je filerai Prina serait vengé sur deux mille nobles. Ils disent que si la voiture, en France, n'a pas tourné, c'est qu'elle était lestée par les biens nationaux.

Jamais roi constitutionnel n'a subi d'éclipse aussi totale que *Cechin* (Franceschino), du temps de la gloire de sa Camera Aulica. Tandis qu'il était à Milan, l'on affichait des décrets signés par lui *à Vienne* avec cinq jours de date, et des décrets qui stipulaient le *contraire* de ce qu'il disait. Mais, comme le king de Sardaigne, il fait tout pour le *voglio*, comme on dit (pour la gloire du mot: Je veux).

Les nobles sont extrêmement mécontents; et, ne sachant de quel bois faire flèche, les assassins de Prina se font *libéraux*. Les prêtres sont furieux. Le comte Gaïsruck, archevêque de Milan, est un grand chasseur devant Dieu, et de plus un déterminé fumeur. On aura beaucoup de peine à l'empêcher de venir à la Scala en grande loge. L'évêque ou archevêque de Trente, auprès duquel il a été employé, aimerait mieux manquer à son bréviaire qu'au spectacle.

Les cris des nobles et des prêtres, ces grands ennemis de toute civilisation, auraient, je crois, converti à l'Autriche les esprits de ces riches et voluptueux bourgeois qui, à Milan, font le fond de la population; mais, par principe de justice et d'honnêteté, bête à l'allemande, le gouvernement a voulu appliquer à l'Italie les lois paternelles faites par les lourds habitants du Danube. — Par exemple: deux témoins suffisent pour faire un testament; deux fripons déposeront que madame de Valserre a donné tous ses biens, de vive voix, et en leur présence, à un troisième fripon absent, et cela suffit. — Les assassins et voleurs n'ont pas de défenseurs; la bonne âme des juges doit leur suffire, etc., etc.; enfin la législation des ânons et des oies appliquée à un peuple de singes malins et méchants.

Pour appliquer cette belle législation, on vient de renouveler tous les tribunaux, et de chasser six cents juges italiens qui, avec leurs familles, sont à la mendicité. Dans chaque tribunal,

il y a un tiers de juges allemands, mesure nécessaire, car le Italiens ne comprennent nullement l'esprit de lois aussi baroques

Le renvoi des juges du pays a profondément choqué le peuple. Vous voyez que ce pays, quoique heureux, s'estime fort plaindre. Leur richesse est incroyable. On a ordonné de rac commoder les balcons et de mettre des *consoles* ou arcs-bou tants à ceux qui avaient plus de six pouces de saillie. Cette pe tite loi de police a fait reconstruire la moitié des façades d Milan. Sous un autre prétexte, les deux tiers des boutiques son changées; en un mot, on regorge de richesses. Les banquier *Ciani* ont gagné un million sur leurs soies, en quinze jours Tout le monde a gagné en proportion, les soies ayant augment à Londres d'une manière incompréhensible; la cause en est a Bengale.

Ce qui augmente la richesse du Milanais, c'est l'incroyabl absurdité des lois qui se succèdent en Piémont. Tous les gen riches viennent respirer Milan. Ce spectacle corrige un peu le Milanais de la manie de se croire malheureux. Milan est, dan le fait, une riche république, adonnée aux arts et à la volupté

Voilà, je crois, mon cher philosophe, tout ce que je ne pou vais pas vous écrire de là-bas. J'oubliais deux hommes extraor dinaires : M. Dalpozzo, que vous aurez vu à Rome, président d la Consulta, ou à Gênes, premier président, ou à Paris, maîtr des requêtes : c'est le Benjamin Constant du Piémont.

On imprime à Milan les *Opere d'un avvocato nativo Milanese* c'est une suite de consultations qui forment la plus sanglant critique des arrêts du sénat de Turin, corps judiciaire fort res pectable avant la révolution, et qui aujourd'hui passe pour ar chi-vénal. M. Dalpozzo a vingt-cinq mille francs de rente et l bonhomie ou l'ambition de rester à Turin. En février il y a e grand conseil sur son compte; il s'agissait de le mettre à Fe nestrelle pour quatre ans.

Le gouverneur de Turin, M. de Revel, vieux honnête homm de soixante-cinq ans, vient d'hériter de biens immenses d'u M. de la Turbie. Il a dit au conseil : « Mais enfin Dalpozzo dit il vrai? — Oh ! il n'y a pas de doute. — En ce cas, nous somme trop heureux d'avoir quelqu'un qui s'oppose un peu à tous ce

avocats. » C'est uniquement à ce propos que Dalpozzo doit la clef des champs; comme propriétaire, le Revel a craint le jugement du sénat. Dalpozzo n'allant pas en prison, on pourrait bien lui donner une place; c'est peut-être pour cela qu'il reste à Turin. C'est un homme aimable à force de raison. Je le voyais tous les soirs dans une loge, et il nous contait de drôles de traits. Le king est le meilleur homme du monde, et peut-être aussi dominé par ses ministres que s'il donnait les deux chambres; mais le *voglio !...* (l'honneur du mot *voglio*), me disait un Piémontais, homme d'esprit, en nous promenant sur la place du Château. — M. G. se fait moquer de lui; il fait l'amour à la Louis XIII et sans offenser Dieu. — Le ministre de Russie, ouvertement brouillé avec les ministres, a déclaré que dorénavant il habiterait Gênes; c'est une mauvaise tête. — Le comte de Lodi couvre le Piémont d'espions et me paraît fort adroit. Pour moi, je regarde comme extrêmement intéressant et utile que le Piémont reste *in statu quo.*

L'autre homme remarquable est le médecin Razori, un des conspirateurs de Mantoue, qui est sorti le 20 mars. Pauvre comme Job, gai comme un pinçon et grand comme Voltaire, au caractère près. Razori a une volonté de fer. Je mets au premier rang des hommes que j'ai connus, Napoléon, Canova et lord Byron; ensuite Razori et Rossini. Il est médecin et inventeur, de plus poëte et écrivain du premier mérite. Il va vivre en faisant des livres; il traduit en ce moment de l'allemand. Conversation étonnante, figure usée, mais superbe, figure de camée. Si vous étiez moins encroûtés, vous auriez un homme comme cela pour huit mille francs à Paris. Ce serait le brochet qui ferait courir vos carpes; il troublerait un peu le concert de louanges réciproques que vos savants se renvoient sans cesse avec un accord si touchant.

Ce qui fait que je ne solliciterai que le plus tard possible, c'est que je passe trois soirées ou plus, par semaine, de onze heures à deux après minuit, avec madame Elena Vigano, fille du grand compositeur de ballets, et qui est le premier amateur d'Italie. Nous sommes là quinze ou vingt; on parle ou l'on se tait avec le plus parfait naturel; vous m'entendez, vous, qui

mur? Savez-vous qu'à Venise on vit *dà signore* pour neuf *lir*
et que cette *lira*-là vaut cinquante centimes? — Je vis enco
un an ou deux à Milan, puis autant à Venise, et puis, en 182
pressé par le malheur, je vais à Cularo, je vends la nue-pro
priété de l'étage de M. de Salvaing, dont B........ m'offrait di
mille francs cette année, et je vais tenter fortune à Paris. Ote
moi le sentiment de *mépris*, rendez-moi les *chevaux du Carrouse*
et me voilà. Vous me trouverez fou; mais que voulez-vous? to
ce qui en vaut la peine, dans ce monde, *est soi*. Le bon côté d
ce caractère est de prendre une retraite de Russie comme u
verre de limonade. Prenez-vous-en à vous-même, mon aimabl
ami, si je vous ai parlé aussi longuement du *moi*.

Aubertin a examiné votre balance. Il craint, comme vous
une *bêtification* à peu près inévitable. ***Remède:*** Cinq heure
exactement payées, chaque semaine, et consacrées à un trava
antiputride. Prenez: la nouvelle édition d'Helvétius, les quatr
volumes de Tracy-Jefferson, total huit volumes, et lisez-m
cela cinq heures par semaine, montre sur table; lisez de plus le
quatre *Edinburg review* chaque année.

D'après le tapage charmant que fait le livre de cet infâme d
fenseur d'Antinoüs [1], je ne doute pas que le chef des prêtres e
tous les autres honorables...... ne veuillent se procurer un livr
si bien pensé.

Faites-moi acheter la collection complète de mon che
Edinbburg review Cela fait vingt-sept volumes. Pour votre peine
gardez en dix pendant six mois; car il ne me faudra pas moin
pour dévorer les dix-sept autres. La moitié est à sauter net
mais le reste vaut un peu mieux que la façon de MM. V........
Auger et même Lacretelle. Cela bat diablement en ruine la ci
devant soi-disant littérature française.

Il ne manque au charmant Maisonette que de comprendr
Jefferson (qu'il se garde bien de relire Montesquieu) et de se fair
traduire huit articles de l'*Edinburg review* : par exemple, dan
le n° 52, je crois, l'article sur la nouvelle édition du Swift, et le
grands articles du n° 50, sur Dante, Pétrarque et lord Byron.

[1] C'est de lui même qu'il parle.

Le commencement de l'article de Maisonette sur Bombet est délicieux. Voilà la grâce française, l'urbanité que les deux chambres nous feront perdre; le *lourd raisonner* viendra à sa place. D'un autre côté, aux louanges près, qui sont excessives, l'article de C..... donne une idée plus approfondie du livre. Ne pourrait-on pas se rédimer du reproche d'immoralité par un cri de l'innocence persécutée? Une bonne réclamation, bien insolente, dans le *Journal du Commerce*, pousserait à la vente. Je suis comme l'huissier: « Frappez, monsieur, j'ai quatre enfants à nourrir. » Il faut répéter à ce public, si bien nommé *flasque*, qu'il doit, en conscience, acheter un livre si beau. Voyez donc si vous ne pourriez pas, entre deux passe-ports, accoucher d'un *cri de l'innocence*.

En juillet 1817, vous me disiez qu'il n'y avait pas eu de conspiration à Lyon. Rappelez-vous les instructions données au duc de Raguse; vous étiez tout Senneville alors. Et les trois fugitifs, en Suisse, que Watteville ne voulait pas rendre? Et cet ami vôtre, noblement employé à lui fournir de petits *complotins?* Je vous trouve changé. On saura qu'une *cour prévôtale* a fait fusiller vingt-huit pauvres diables dignes, au plus, d'un an de prison: où est le mal? Il est sublime qu'on discute publiquement et librement en mars 1818 des événements de juillet 1817. Savez-vous ce qui se passe encore? Moi, je le sais par les Anglais voyageurs.

Je vois trembler vos préfets, dont trente, encore, sont exécrables et vingt faibles. Savez-vous les progrès de la couleur verte à *Cularo*, et les prêtres portant aux nues B......., et lui disant au nez qu'il efface Bayard et Lesdiguières?

On m'écrit que C...... va être rappelé. — Cela est faux, me direz-vous. — Soit; mais on me l'écrit. — Dites-moi donc qu'on a peur de ces terribles *cinquièmes*, qui s'échelonnent dans l'avenir. Je ne vois pas de milieu: il faut être ou tyran de fer comme Bonaparte, ou raisonnable en laissant raisonner. Je ne crois pas que le cardinal de Richelieu lui-même se tirât d'affaire par un mezzo-termine. On peut amasser quatre millions et un duché, mais *intérim* la boutique va au diable. Je conclus qu'au fond du cœur vous êtes, sans vous en douter, un peu *ultra*. Moi, je veux la constitution actuelle, moins les deux noblesses, et plus le

jardin ; je connais le local pour avoir eu deux ou trois mi en 1810, dans cette maison. Le jardin où vous lirez ce semblait rafraîchissant.

J'attends, pour le 30, les livres de Joubert, et j'attends c la manne dans le désert, non sans m'être impatienté no ment ; car je suis de votre avis, hors Londres et Paris, pas de conversation. Il y a des monstres, des Canova, de sini, des Vigano ; mais les lumières ne sont pas répandue

Si vous pouvez, d'ici à deux ans, faire une fugue de mois dans l'étranger, pour voir le colosse aux pieds d' d'*en dehors*, peut-être que vous reviendrez méprisant e plus nos gens. Voyez les trois ans de voyage de feu M. ron de Montesquieu. En un mot, je prêche pour les vo Pour finir de vous prêcher, et le *journal?*—Quelle bonne que les Mémoires d'un homme non-dupe et qui a entrev choses ! C'est, je crois, le seul genre d'ouvrages que l'on li 1850. On lira huit hommes de génie, car il n'y en a guère p ensuite du Saint-Simon, du Bezenval et du Duclos, toujours en tire le *jus* de la connaissance de l'homme.

Qu'est-ce que ceux de Lauzun ? Comme ce Talleyrand mal ! Lauzun dira-t-il qu'il a couché avec M.... A.........?—Cro vous aux Mémoires de Morellet ? — Quelque ennuyeux q soient, ses Mémoires aussi secs, aussi *ratatinés* que ceu Bussy-Rabutin, pourront être curieux.

On dit ici Stanhope tué d'une balle et achevé à coups de gnard. Si le fait est ou devient vrai, donnez-moi des détails

Même en admettant que les Anglais sont divisés en dix p (moi, je n'en vois que trois), pouvez-vous nier que l'*Edin review* ne soit tirée à douze mille exemplaires? Donc, ce pe est plus raisonnable que nous en politique. D'ailleurs, sommes ce qu'il était en 1660, sous Charles II; et cent cinqu ans d'éducation, n'est-ce rien ? Donc, j'en crois plus dix An que dix Français. C'est une erreur de vos *eunuques de Paris*, la froideur soit de la sagesse. J'aimerai toujours mieux Brougham passionné qu'un Bequey froid, et un sir Samuel milly que votre M. Desèze, qui prend le pont du Gard pou pont.

Monti vient de faire un ouvrage sur le dictionnaire de la Crusca. Cette pauvre langue italienne est engloutie par le français. J'ai ici le volume qui paraît de l'ouvrage de Monti ; vous êtes profond dans cette partie ; le port est bon marché, j'ai envie de vous l'envoyer.

Voici un fait : Faure a un champ de moine dans la plus belle position ; c'est impossible de le vendre ; tout le monde lui dit : *C'est un bien national.* Ne me niez-vous pas cela dans votre avant-dernière ?

Adieu, mon cher ami. Encore une lettre ou deux avant le 20 mai, car je crains bien d'être enchaîné jusque-là. Par exemple, ce qu'on sait de l'assassin de lord Wellington.

Que pensez-vous de ce raisonnement, qui me semble sans réplique ? — « Dans ce siècle, réunir les honneurs de la vertu et les plaisirs du vice, c'est l'impossible. »

XXXI

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, samedi 25 avril 1818.

Sautez de joie, je vous envoie la femme la plus aimable, la plus gaie, la plus naturelle, que Venise ait jamais produite. Enfin je vous envoie deux mois de bonheur et de folie, un épisode heureux à votre vie.

Hier matin, elle a formé le projet de partir demain ; son père lui a accordé la permission. Le prétexte est de donner trois ou quatre concerts au piano ; c'est le premier amateur d'Italie ; elle est élève et amie de Rossini et de Michele Caraffa. Le but réel est de voir Paris ; le rêve serait d'y être engagée dans la nouvelle troupe que l'on forme à Louvois. Dieu m'en préserve ! L'Italie serait privée d'une de ses fleurs ; mais vous êtes si obtus, vous autres Parisiens, que je ne veux rien vous dire de ce divin talent. D'ailleurs, je dors ; j'ai passé avec elle jusqu'à trois heures, et je me réveille à neuf pour écrire. N'allez pas croire que je

sois son amant, la place est prise; d'ailleurs, j'en jouis mi comme ami.

Je lui donnerai des lettres pour vous, le complaisant S qui, à votre défaut, pourra la trimbaler, et même le père de enfants, quoique je compte peu sur lui. Cependant l'aim A......, en la dirigeant dans la première emplette, si essentie d'un chapeau et d'une robe, lui rendrait un grand service. Si sept enfants occupent trop cette maison, l'aimable Van Bros suppléera; avertissez ces deux personnages.

Au fond, elle a un peu de peur de se lancer à Paris avec valet de chambre qui est allé à Lyon, et un vieux banquier rivé hier de Livourne, et qui va à Paris passer cinquante jo pour une banqueroute. Donc, le premier jour, double mes de *blague* rassurante. Paër est l'ami de la famille.

De la famille de qui? Q..i, vous ne le voyez pas, de l'aimal de la folle, de la divine Éléna Vigano. Si vous me faisiez un reil envoi, je vous embrasserais quinze jours de suite, à la mière vue. Je lui ai enflé Votre Excellence de la manière c venable. Elle arrivera le 25, le 26, le 27. Prévenez à l'*h d'Italie*, place des Italiens, où je l'adresse. Je lui dis de man à l'*hôtel de Bruxelles*. L'essentiel est de lui ôter la *peur* le p mier jour; ce sera le grand service. Elle a un boisseau de l tres de recommandation.— Rendez-la contente de vos procéd — Si vous pouviez exalter le père de sept enfants, de mani à lui faire faire l'effort incroyable d'aller, pendant deux jou quand il rentre, à l'hôtel d'Italie, voir si elle est arrivée. — *faut lui ôter l'isolement et la peur dans le premier moment.* Dites-moi vite, vite, ce que vous avez fait *di cotanto senno.*

TORICELLI.

XXXII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 16 mai 1818.

Mon cher ami, cette femme charmante, et qui serait adorab

quand même elle ne chanterait pas comme un ange, madame Éléna Viganò, dont je vous ai envoyé le portrait si peu ressemblant, eh bien, vous allez avoir le bonheur de la voir !

Elle est folle de Paris ; elle a voulu absolument voir cette ville, et je crois que, pendant les deux mois qu'elle y sera, elle donnera quelques concerts. Vous entendrez la voix la plus aimable de l'Italie. Cet organe enchanteur vous mettra au courant de tout ce qui a été fait d'admirable depuis que vous avez quitté l'Italie.

Quoiqu'elle parle français comme un ange qu'elle est, peut-être les premiers jours ce grand nom de Paris lui fera-t-il un peu peur. (C'est là que votre Italien va briller.) Donnez-lui les conseils nécessaires pour se conduire au milieu de tant d'amateurs sans oreilles. Vous qui connaissez si bien le monde, vous pouvez guider d'une manière sûre madame Éléna Viganò ; elle a beaucoup de lettres de recommandation ; M. Paër est son ami ; cependant, je compte plus sur vous que sur tous les autres. Vous devez lui donner des directions pour réussir. Menez-la un samedi chez Maisonette, elle vous chantera deux airs et vous serez ravis. Plus elle chante, mieux elle chante ; cette voix si flexible, si miniature, s'anime et se fortifie en chantant ; elle est plus divine encore dans le douzième air que dans le premier.

Traitez madame Éléna Viganò comme ma sœur ; dès que vous l'aurez vue, vous trouverez que mes éloges sont bien au-dessous de la réalité.

Adieu, remerciez-moi bien vite.

H. Beyle.

XXXIII

À MONSIEUR R. COLOMB, DIRECTEUR DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES, A MONTBRISON.

Milan, le 17 juin 1818.

A toi, qui as vécu dans la société de madame de Staël, lorsque sa qualité d'exilée attirait de l'intérêt sur sa personne, j'a-

dresse quelques jugements inspirés par la lecture de l'ouvrag posthume qu'on vient de publier; j'en ai éprouvé une vive indi gnation. Ne penses-tu pas, avec moi, qu'il y a une infâme lâ cheté à s'exprimer ainsi sur Napoléon à Sainte-Hélène?

Je suis loin d'avoir la plus petite partie des talents qu'il fat drait posséder pour discuter le mérite des *Considérations su les principaux événements de la Révolution française*, de madam de Staël. Est-ce un bon ouvrage, ou seulement un ouvrage à l mode que ce livre, dont l'Europe vient de dévorer soixant mille exemplaires? C'est ce que je me garderai bien de décidei je me borne à avancer que deux cent quarante-huit pages d deuxième volume (page 172 à 420) contiennent plus de puéri lités, d'absurdités, de non-sens de tout genre, et, si j'ose le dire de calomnies, qu'aucun autre livre vendu au même nombr d'exemplaires.

Il me semble voir une femme dépourvue de sensibilité et sur tout de la pudeur de la sensibilité, mais pleine d'imagination e d'esprit, sans aucune instruction autre que celle d'avoir lu Hum et peut-être Montesquieu sans y rien comprendre. Elle est lan cée dans les salons de l'Europe, et passe sa vie avec les pre miers hommes du siècle; elle accroche une phrase sur chacu des grands problèmes qui sont en discussion depuis trent ans. Mais, au milieu de cette cohue du grand monde qui fai le bonheur de cette femme mélancolique, sa véritable étud est celle des succès de salon et des caractères divers de se amis.

La bonne compagnie ne peut être composée que de gens qu emploient aux jouissances fines de l'esprit et du cœur le temp que les autres classes sont obligées de consacrer au soin d leur fortune. La bonne compagnie est donc nécessairement aris tocrate. Comment s'y prendra la fille d'un banquier genevoi pour vivre avec des duchesses? Elle s'attachera au ministèr comme à son patrimoine; elle ne pourra vivre sans avoir u ministre dans sa famille; elle parlera sans cesse de son père au grandes dames, parce que, pour elle, c'est montrer ses parchemins.

Ce qui me persuade que les vues précédentes sont assez jus-

tes, c'est qu'elles rendent raison de l'étonnante bigarrure des *Considérations*.

Comme la tête de l'auteur ne savait tirer des conséquences de rien dans les matières sérieuses, son livre est une collection de phrases qui se touchent bout à bout, mais dont chacune contredit la précédente ; c'est un résultat naturel de sa manière de composer. Madame de Staël a casé dans sa mémoire toutes les phrases spirituelles qu'elle a dites et entendu dire sur tout depuis quarante ans.

Une chose qui me persuaderait que les étrangers ont, en effet, moins d'esprit que nous, c'est que son article sur Bonaparte est la seule chose plate qu'elle ait jamais écrite. Elle y cherche l'esprit, et quel esprit! — Enfin, quand même cet esprit-là vient à lui manquer, elle a recours aux phrases sentimentales et à ce qu'on appelle le style romantique. Quand madame de Staël, à force de chaleur de tête, était parvenue à déguiser un sentiment commun sous l'emphase de mots extraordinaires et singulièrement groupés, elle croyait fermement avoir fait faire un pas au style du siècle de Louis XIV ; c'était une maladie de famille. Je crois même qu'elle avait la prétention bizarre d'être jalouse des grands écrivains de cette époque, et que c'est là une des sources secrètes de sa haine pour Louis XIV ; l'autre source, c'est que M. Necker n'aurait pas pu être ministre sous Louis XIV.

Nous arrivons à une question que je n'ose aborder : madame de Staël est-elle de bonne foi dans ce dernier ouvrage? N'avait-elle pas quelque autre objet en vue que le succès littéraire? N'y aurait-il point une contradiction éternelle entre ce livre, plein *du regret de la Révolution*, et les ouvrages qui lui ont fait sa réputation ?

La voix publique répondra bientôt pour moi. Un des inconvénients attachés à cette noblesse, que madame de Staël adora avec toute la ferveur d'un parvenu, c'est que, si d'abord on est accueilli sur parole, bientôt on est jugé sans appel. Si l'on a été hypocrite, si l'on a offert la vérité en holocauste, sous le voile de la candeur d'une belle âme que la fausseté révolte, si surtout l'on n'a pas reçu le salaire secrètement envié, le mépris est là tout, prêt à arracher la couronne de roses du succès

et à la remplacer par les tristes couleurs réservées aux tran
fuges.

Mais, Dieu merci ! toutes les femmes n'ont pas été infidèles à l
cause du malheur. J'aime à me figurer cette noble madam
Bertrand, vraiment noble par le cœur comme par la naissanc
cette jeune femme, que je vis autrefois environnée de toutes l
pompes du pouvoir, et aussi peu vaine de tant d'honneurs qu'u
bourgeoise en eût été flattée ; j'aime à la voir assise sur ce r
cher à jamais célèbre, où elle est reléguée par l'amour conj
gal, et où la suivent les cœurs et les respects de tous ses am
d'Europe. Je me la figure parcourant un instant un libelle,
cause du nom de son auteur, et bientôt le jetant à la mer ave
dédain, et se disant avec un juste orgueil, malgré sa modest
naturelle : « Parmi les femmes existantes, je suis la premièr
dans l'estime des Français ! »

Les noms héroïques de mesdames Bertrand et de la Valet
seront honorés par la postérité, tandis que ceux de mesdames d
Staël et de Genlis iront se perdre dans la tourbe de ces âm
communes qui ne savent admirer la vertu que lorsqu'elle e
employée au bénéfice du pouvoir.

C'était, cependant, il faut le dire, un spectacle curieux et at
trayant que celui qu'offrait le château de Coppet, lorsque ma
dame de Staël en faisait les honneurs. Le sentiment aristocrati
que d'appartenir à une société choisie, on doit l'avouer, entra
pour les trois quarts dans le charme de ces réunions. Cet
femme unique improvisait au milieu d'une foule de gens qui s
trouvaient tout fiers d'être là. Ce n'étaient point l'épanchemen
et la gaieté qui animaient le salon de Coppet ; mais d'un cô
l'affectation et de l'autre le plaisir d'entendre dire, sans prépa
ration, des choses aussi étonnantes. J'admirais la sottise de Na
poléon de n'avoir pas su gagner un être aussi séductible et des
tiné à produire tant d'effet sur des Français. Pourquoi, par exem
ple, ne pas lui offrir la place de madame de Pompadour, ave
une dotation annuelle de deux préfectures et de cent places d
juge ou de chambellan ?

Peut-être est-il permis de penser que, dans ce cas, on n'eû
pas écrit cette phrase si noble, et qui a fait presque autant d

plaisir en Angleterre qu'en France : « Le duc de Wellington, le plus grand général d'un siècle où Napoléon a vécu. »

Puisqu'on a publié un livre de madame de Staël, puisqu'on a ouvert une discussion sur son caractère, toutes les convenances permettent à chacun de dire son avis sur cette femme étonnante, mais sans vraie sensibilité, et qui, au fond, je le répète, avait l'âme d'un *parvenu*.

Les *Considérations* sont un livre habituellement *puéril* et souvent brillant. Ce qui en fait le mérite à Paris, c'est que c'est un libelle très-habilement fait contre Napoléon ; il y a cependant des traits d'ignorance incroyables.

Madame de Staël regarde l'aristocratie anglaise comme la perfection des gouvernements ; elle déclame sans cesse contre l'égoïsme; elle prétend, sans doute, se montrer supérieure à l'égoïsme en nous assommant, à chaque page, de l'*importance* de M. Necker. Madame de Staël adorait la noblesse, et les malins ne manqueront pas de dire qu'en parlant de son père elle *produit son titre de noblesse*.

Le principal mérite de madame de Staël est de bien peindre les hommes avec lesquels elle a dîné : Sieyès, par exemple. De plus, son livre contient un bon choix d'anecdotes; mais combien ce style *tendu* et *visant à l'effet* est au-dessous de sa charmante et entraînante conversation!

On ne sait ce qui trompe sans cesse madame de Staël. Est-ce une profonde et sotte ignorance des choses, est-ce sa haine contre le prisonnier de Sainte-Hélène?

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que cette société qui l'admire tout haut et se promet d'avance les adorations de l'Europe et les honneurs de la vertu, comme extrêmement libérale, n'est rien moins que cela.

Madame la baronne de Staël répète, avec beaucoup d'agrément, mais à tort et à travers, ce qu'elle a entendu dire sur la politique à ses nombreux amis. On reconnaît toujours en elle la fille d'un parvenu, au respect aveugle qu'elle professe pour cette noblesse à laquelle sa famille ne put jamais atteindre. On pourrait croire que cette âme toute prétention, mais dont la principale prétention est d'être grande et généreuse, sait apprécier

les actions qui ont de la grandeur ; il n'en est rien ; on ne trouv au contraire, qu'un acharnement bas et ridicule contre tous l grands hommes de notre glorieuse Révolution ; et, un insta après, madame la baronne de Staël exalte, comme des modèl parfaits de grâce et de véritable esprit, les faits les plus ridicul et les plus sots de l'ancien régime. Tout cela, pour en revenir a panégyrique d'un homme qui eut un petit talent et un orgue immense[1].

Madame de Staël veut réconcilier sa gloire avec l'orgueil (*ses familles historiques*, et prouver que si la Révolution s'e faite, c'est contre l'intention de M. Necker : cette assertion e tout à fait digne de cette âme libérale et généreuse, qui admi lord Wellington comme le *premier général d'un siècle où Nap léon a vécu.*

Parmi les plus lâches calomnies que madame de Staël a ré nies contre un grand homme malheureux, l'excès du ridicule fait remarquer le passage où il est question de dépenses (l'État payées avec l'argent provenant des tributs levés sur l'e nemi vaincu. Si on fait le pénible effort de se rappeler les ci constances dans lesquelles ces phrases ont été écrites (1815 1816), on y trouvera réunis tous les genres de bassesse : la c lomnie est d'un bête incroyable. Quoi ! la France payait, en 180 ses routes et ses ports avec l'argent qu'elle devait trouver e Prusse et en Autriche en 1805 et 1806 !

Le grand homme qu'on calomnie est précipité par les desti au comble du malheur ; il n'y a donc nul danger à l'accabler. I nation généreuse dont on cherche à diminuer la gloire est pré cisément celle qui a fait le bonheur d'une petite étrangère plei d'esprit, mais encore plus de vanité, en élevant son père a ministère. Cette étrangère a des prétentions toutes spéciales à l sensibilité. et c'est au moment même des massacres de Nîme c'est lorsqu'elle est environnée de protestants réfugiés et fuya

[1] Voir la judicieuse histoire de M. de Montyon, intitulée : *Particularit et observations sur les ministres des finances les plus célèbres de Franc depuis* 1660 *jusqu'en* 1791, ainsi que le livre de M. Bailleul, ancien d puté et digne de ce beau titre. (H. B.)

Trestaillons, le chef des sicaires royalistes du Midi, c'est lorsqu'elle peut entendre les coups de fusil qui précipitent tant d'illustres Français dans la tombe, qu'elle ne trouve d'éloquence que pour célébrer *ses familles historiques* et maudire un gouvernement qui, du moins, n'a pas de Trestaillons à se reprocher.

Je relis cette page; je suis fâché de n'y trouver que des mots propres et des expressions que je suis prêt à justifier, le *Dictionnaire de l'Académie* à la main. — Voir ce dictionnaire aux mots : *Calomnie, Lâche, Bas, Ridicule.*

Il me semble que le meilleur ouvrage de madame de Staël est son livre sur l'*Allemagne.*

Delphine est un roman guindé, ennuyeux et atroce. Le génie de madame de Staël l'appelait à faire l'*esprit des lois* de la société de 1780. Tout ce qui se rapproche de ce sujet dans *Delphine* est charmant ; mais, pour peindre les passions d'une manière agréable, il est indispensable d'avoir une âme, et, de plus, une âme généreuse et vraie. Si l'on trouvait, par hasard, dans la littérature française un écrivain qui eût préconisé l'aristocratie après les massacres de Nîmes, qui eût calomnié Bonaparte après son exil à Sainte-Hélène, qui eût parlé jusqu'à la nausée de l'*amour-passion*, tout en ayant l'air de suivre les habitudes de l'*amour-monarchique* de Louis XV, cet écrivrain, quelque piquant que fût son style, finirait par être peu lu, et peut-être même ne se sauverait du mépris que par l'oubli. L'invasion des idées *libérales* va amener une nouvelle littérature. La première qualité exigée par les nouveaux besoins de nos cœurs est la *franchise*, soit dans le caractère, soit dans les écrits. Je crains que le jésuitisme, plus ou moins adroit, ne soit, pour toujours, passé de mode.

L'*Allemagne* de madame de Staël pourra survivre une vingtaine d'années à ses autres écrits. Cet ouvrage tombera dès que nous aurons deux volumes bien faits et surtout bien écrits sur la littérature romantique. L'esquisse de madame de Staël est agréable, mais fausse à tous moments; c'est tout simple, elle ne savait pas l'allemand, et l'on peut croire qu'elle a fait son livre sur des analyses fournies par M. Schlegel.

Que dirions-nous d'un littérateur anglais qui jugerait nos

grands écrivains sans savoir un mot de français et en ne lisai que des traductions? Que serait-ce ensuite si cet écrivain ava la prétention de faire sentir aux Espagnols, par exemple, notı manière de sentir et surtout d'exprimer les passions? Il me sembl qu'après ses prétentions au sentiment la prétention de juger l littérature allemande est une des plus singulières de cette femm distinguée.

Madame de Staël pouvait craindre que les écrivains allemanc ne lui fissent cette objection accablante, et elle a fait preuve d jugement dans sa manière d'acheter leur silence; elle avait a faire à une nation pleine de prétentions au caractère, à l'orig nalité, et qui aussi a toute la vanité d'un parvenu. Elle a don exagéré d'une façon comique le mérite des petits écrivains alle mands. Les Aimé Martin et les Lacretelle d'Allemagne sont er core tout étonnés de se voir des écrivains célèbres.

Quant à Schiller et à Gœthe, aux vrais grands hommes, ell a connu et bien peint leur personne, mais elle ne s'est pas douté de leurs écrits. Schiller, par exemple, est plein d'images subli mes qui, traduites d'une manière quelconque en français, soı d'un ridicule achevé; c'est tout simple, ce sont les transport d'une grande âme s'élançant d'un autre système de civilisatior Quelles bonnes traductions que madame de Staël se soit fa faire, elle n'a jamais pu se procurer la véritable pensée d l'auteur.

Si j'adressais ce langage au public, j'ajouterais le correct suivant :

Je serais bien trompé et encore plus affligé si, en obéissant mes sentiments pour un bienfaiteur aussi malheureux qu'il é illustre, j'avais pu faire douter un instant de mon juste respe pour les vertus sociales de l'austère auteur que je me suis cr dans la stricte obligation d'attaquer.

Si, emporté par ce qui m'a semblé l'évidence, j'ai pu me ser vir de quelque expression un peu trop vive envers ce que j considérais comme un mensonge, et un mensonge dirigé contı la plus grande infortune, j'en demande pardon aux mânes d l'auteur de *Delphine*. Ce n'est pas la faute de mon respect pou elle si j'ai cru que les talents nécessaires pour faire un bon ro

man sont un peu différents de ceux qu'il faut pour écrire l'histoire.

Il n'y a pas encore un an[1] que la France a perdu et pleure madame de Staël. Trouvera-t-on peu délicat qu'une plume obscure mette un tel empressement à relever ses erreurs? — Mais elle s'est bien permis d'accabler de tout le poids de sa renommée européenne un grand homme, privé de sa femme et de son fils, emprisonné sous un climat meurtrier, voué à une mort lente et prochaine, et en proie à tous les malheurs que les hommes puissent infliger à un de leurs semblables!

Quand on aspire à la célébrité, on se soumet tacitement aux chances du manque de succès. Ce serait une singulière prétention que celle de vouloir échapper à cette loi si juste et si générale. Mais il y a tant de prétentions de tout genre dans les *Considérations*, que peut-être ses partisans auront-ils cette *prétention posthume*.

Pour moi, je n'ai que celle de ne pas avoir manqué à la politesse et au juste sentiment de mon extrême infériorité en combattant un ouvrage que je crois une mauvaise action.

XXXIV

A MONSIEUR R. COLOMB, A MONTBRISON.

Milan, le 10 juillet 1818.

J'ai la tête farcie d'écrits sur l'Espagne de 1808, de cette Espagne ignorante, fanatique, héroïque. Le sujet m'a fortement intéressé, et tu vas avoir quelques bouffées de la chaleur dont je me sens pénétré. Ce ne sont que des sensations isolées, sans ordre, sans suite. Veux-tu en savoir davantage? fais comme moi, lis de Pradt[2], Escoïquiz, l'Infantado, Cevalhos, Rocca, Azanza, etc.

[1] Madame de Staël mourut à Paris le 14 juillet 1817.

[2] *Mémoires historiques sur la révolution d'Espagne;* y voir, page 267,

Depuis quinze ans, la monarchie d'Espagne avait atteint u degré de ridicule inouï dans les annales des cours les plus av lies. L'aristocratie des nobles et des prêtres, qui seule peut fai le brillant de la monarchie, s'y laissait bafouer comme à plaisi Un mari, un roi, donne successivement à l'amant[1] de sa femme

1° Le commandement suprême de toutes les forces de ter et de mer;

2° La nomination à presque tous les emplois de l'État;

3° Le droit de faire par lui-même la paix et la guerre.

Si ce favori avait été un Richelieu, un Pombal, un Ximéne un scélérat habile, on concevrait les Espagnols; mais il se trou que c'était le plus stupide coquin de l'Europe. Ce peuple, qu'o prétend si fier, se voyait gouverné despotiquement par l'obj de ses mépris. Mettons à part toute fierté; que de malheurs g néraux et particuliers ne devait pas amener un gouverneme aussi infâme! Notre aristocratie de France, avant 1789, dev être une république en comparaison de l'Espagne. Et cependa l'Espagne refuse une constitution libérale; et, ce qui est bi plus encore, une constitution garantie par le voisinage du so verain légitime et détrôné!

Il faut déjà être parvenu bien avant dans la vie, et avoir po les hommes presque autant de mépris qu'ils en méritent, po concevoir une telle conduite. Napoléon, qui avait vécu en Co et en France, au milieu de nations pleines d'énergie et finesse, fut, à l'égard des Espagnols, la dupe de son cœur.

L'Espagne, de son côté, manqua une occasion que la suite d siècles ne lui représentera plus. Chaque puissance a un inté (mal entendu, il est vrai) à voir ses voisins dans un état de f blesse et de décadence. Ici, par un hasard unique, l'intérêt la France et de la Péninsule, pour un moment, se trouva même; l'Espagne avait l'exemple de l'Italie, que Napoléon av élevée. Quoique la nation espagnole soit très-contente sur s fumier, peut-être d'ici à deux cents ans parviendra-t-elle à ar

la célèbre conversation qui eut lieu à Bayonne, en mai 1808, entre poléon et Escoïquiz.

[1] D. Emmanuel Godoy, prince de la Paix, né à Badajoz en 1768. (R.

cher une constitution, mais une constitution sans autre garantie que cette vieille absurdité qu'on appelle des *serments;* et Dieu sait encore par quels flots de sang il faudra l'acheter!

Au lieu qu'en acceptant Joseph pour roi, les Espagnols avaient un homme doux, plein de lumières, sans ambition, fait exprès pour être roi constitutionnel, et ils avançaient de trois siècles le bonheur de leur pays.

Supposons que Ferdinand VII se soit livré à l'empereur, comme Napoléon s'est livré aux Anglais à Rochefort (1815). Le prince espagnol refuse le royaume d'Étrurie; il est conduit à Valençay, séjour agréable et sain; et Napoléon, qui en avait appelé à la générosité si vantée du peuple anglais, est confiné sur un rocher où, par des moyens indirects et en évitant l'odieux du poison, on le fait périr.

Je ne dirai pas que la nation anglaise est plus vile qu'une autre; je dirai seulement que le ciel lui a donné une malheureuse occasion de montrer qu'elle était vile. Quelles réclamations, en effet, se sont élevées contre ce grand crime? Quel généreux transport de tout le peuple, à la nouvelle de cette infâmie, a désavoué son gouvernement aux yeux des nations? O Sainte-Hélène! roc désormais si célèbre, tu es l'écueil de la gloire anglaise. L'Angleterre s'élevant, par une trompeuse hypocrisie, au-dessus des nations, osait parler de ses vertus; cette odieuse action l'a démasquée; qu'elle ne parle plus que de ses victoires, tant qu'elle en aura encore. Cependant l'Europe est muette et elle accuse Napoléon, ou, du moins, elle semble écouter favorablement ses accusateurs. Je ne puis dire ma pensée. O hommes lâches et envieux! peut-on s'abandonner à trop de mépris envers vous, et, lorsqu'on est parvenu à être votre maître, ne fait-on pas très-bien de s'amuser de vous comme d'un vil gibier?

L'Espagne rencontra le hasard le plus heureux qui puisse se présenter à un pays profondément corrompu, et, par conséquent, pour longtemps hors d'état de se donner la liberté à lui-même. Donner à l'Espagne de 1808 le gouvernement des États-Unis aurait semblé aux Espagnols, qui sont les plus insouciants des hommes, la plus dure et la plus pénible tyrannie. L'expérience que Joseph et Joachim ont faite à Naples éclaircit la

question; ils ont été rois avec presque tous les ridicules du mé tier; mais ils ont été modérés et raisonnables; cela a suffi pou avancer rapidement dans ce pays le bonheur et la justice, (pour commencer à y mettre le travail en honneur. Remarqu que la sensation pénible qu'un individu éprouve à rompre d(habitudes vicieuses est également ressentie par un peuple. I liberté demande qu'on s'en occupe. Durant les premières année cette gêne masque aux yeux des sots le bonheur qui doit résu ter des nouvelles institutions.

Ainsi, pour l'Espagne, Napoléon était meilleur que Washin; ton; ce qui lui manquait en libéralité, il l'avait en énergie.

Il y a un fait qui est palpable, même à l'égard des gens poı qui les choses morales sont invisibles. La population de l'Esp: gne, qui n'était que de huit millions quand Philippe II y entr a été portée à douze par le peu de bon sens français que les rc de cette nation y ont introduit. Or l'Espagne, plus grande que France devrait être plus fertile à cause de son soleil. Elle presque tous les avantages d'une île. Quelle est donc la puissan secrète qui empêche la naissance de quatorze millions d'hon mes? On répondra : C'est le manque de culture des terres. répliquerai à mon tour : Quel est le venin caché qui empêc la culture des terres?

Après la cession de l'Espagne par les princes de la dynas que la guerre y avait placée quatre-vingt-dix ans plus tôt, N poléon voulut réunir une assemblée, faire reconnaître ses dro par elle, établir une constitution, et, au moyen du poids et prestige de sa puissance, donner le mouvement à la nouve machine. L'Espagne était peut-être le pays de l'Europe où I poléon était le plus admiré. Compare ce système de conduit(celui de Louis XIV en 1713; vois surtout les correspondan(des agents subalternes des deux époques, ministres, maréchaı généraux, etc., etc.[1] Tu reconnaîtras que l'*envie* est la prin pale source du succès de madame de Staël et des libellistes tuels, et des dangers et des ridicules que l'ignoble vulgaire p digue aux défenseurs du prisonnier de Sainte-Hélène.

[1] Voir Saint-Simon, le marquis de Saint-Philippe. (H. B.)

Les députés réunis à Bayonne reconnurent Joseph le 7 juin au soir. Le discours du duc de l'Infantado n'exprimant pas une reconnaissance formelle, Napoléon s'écria : « Il ne faut pas tergiverser, monsieur ; reconnaître franchement ou refuser de même. Il faut être grand dans le crime comme dans la vertu. Voulez-vous retourner en Espagne, vous mettre à la tête des insurgés? Je vous donne ma parole de vous y faire remettre en sûreté; mais je vous le dis, vous en ferez tant que vous vous ferez fusiller dans huit jours..... non, dans vingt-quatre heures[1]. »

Napoléon avait trop d'esprit et de générosité pour exécuter cette menace. Dans le langage de l'armée française on appelle cela *emporter son homme par la blague;* ce qui veut dire éblouir un caractère faible.

Qu'on dise, après ce qui se passa à Bayonne, que l'appui des rois est dans leur noblesse! La noblesse, au contraire, est ce qui rend la royauté odieuse.

On a tant d'orgueil national, on est si *patriote* en Espagne, que même les prêtres le sont. Aujourd'hui, la moitié des généraux, qui se battent en Amérique pour la liberté, se sont élevés de la classe des curés; c'est une ressemblance de plus avec les Turcs. La physionomie du clergé est peut-être le trait qui sépare le plus l'Espagne du reste de l'Europe.

Si Napoléon eût fait pendre le prince de la Paix, renvoyé Ferdinand VII en Espagne avec la constitution de Bayonne, une de ses nièces pour femme, une garnison de quatre-vingt mille hommes et un homme d'esprit pour ambassadeur, il tirait de l'Espagne tous les vaisseaux et tous les soldats qu'elle pouvait fournir. Qui peut assigner le degré d'adoration auquel se serait abandonné un peuple chez lequel la louange devient un hymne et l'admiration une extase? Il est hors de doute que Napoléon fut séduit par l'exemple de Louis XIV. Une fois *provoqué à Iéna,* il voulut faire autant que le grand roi. Il changea de roi précisément chez la seule nation à laquelle cette mesure ne convient

[1] Voir le discours du duc de l'Infantado, dans le *Moniteur* du 18 juin 1808. Les héros castillans, auteurs de M. le duc, auraient eu quelque peine à s'y reconnaître. (H. B.)

pas. Les menaces, sans cesse renouvelées de M. de Talleyrand eurent aussi beaucoup de part à sa résolution.

Au moment où Joseph entrait en Espagne et où Napoléoı retournait triomphant à Paris, l'Espagne était déjà soulevée Tandis que le conseil de Castille ordonnait une levée de troi cent mille hommes, un grand nombre de communes se soule vaient d'elles-mêmes.

Napoléon reçut à Bordeaux la nouvelle de la bataille de Baylen où Castanos et Reding firent mettre bas les armes au génér Dupont. C'était son premier revers : il en fut au désespoir. N la Russie, ni Waterloo, n'ont rien produit d'approchant su cette âme hautaine. « Voler des vases sacrés, s'écriait-il dan sa fureur, cela se conçoit d'une armée mal disciplinée; mai signer qu'on a volé! » Et un instant après : « Je connais me Français; il fallait leur crier : *sauve qui peut;* au bout de troi semaines ils me seraient tous revenus. » Il interrogeait les as sistants : « Mais n'y a-t-il pas une loi dans nos codes pour fair fusiller tous ces infâmes généraux? »

XXXV

A MONSIEUR R. COLOMB, A MONTBRISON.

Milan, le 18 août 1818.

Te souvient-il encore de nos doctes bavardages sur la campa gne de Russie, lorsque en mars 1814 un boulet autrichien nou eut réveillés si bruyamment dans notre petite chambre à Ca rouge? Par un retour sur cette fatale année 1812, voici quelque souvenirs qui t'intéresseront peut-être; si cela t'ennuie, tu au ras bien, d'ici à deux mois, quelque poêle à allumer dans te bureaux.

Il y a un peu plus d'un siècle que le sol sur leqnel est bâ Pétersbourg, la plus belle des capitales, n'était encore qu'u marais désert, et que toute la contrée environnante était sou la domination de la Suède, alors alliée et voisine de la Pologn royaume de dix-sept millions d'habitants. La Russie a toujou

cru, depuis Pierre le Grand, qu'elle serait en 1819 la maîtresse de l'Europe si elle avait le courage de le vouloir, et l'Amérique est désormais la seule puissance qui puisse lui résister. On dira que c'est apercevoir les choses de loin; voyez l'espace que nous avons parcouru depuis la paix de Tilsitt en 1807. Dès l'époque de cette paix, tous les militaires prévirent que s'il y avait jamais lutte entre la Russie et la France, cette lutte serait décisive pour un des deux pays, et ce n'était pas la France qui avait les plus belles chances. Sa supériorité apparente tenait à la vie d'un homme. La force de la Russie croissait rapidement et tenait à la force des choses; de plus, la Russie était inattaquable. Il n'y a qu'une barrière contre les Russes : c'est un climat très-chaud. En trois ans ils ont perdu par les maladies, à leur armée de Moldavie, trente-six généraux et cent vingt mille hommes.

Napoléon eut donc toute raison de chercher à arrêter la Russie, tandis que la France avait un grand homme pour souverain absolu. Le roi de Rome, né sur le trône, n'eût probablement pas été un grand homme, et encore moins probablement un souverain despotique. Le sénat et le corps législatif devaient tôt ou tard prendre de la vigueur, et certainement l'influence de l'empereur des Français serait tombée, à la mort de Napoléon, en Italie et en Allemagne. Rien ne fut donc plus sage que le projet de guerre contre la Russie, et, comme le premier droit de tout individu est de se conserver, rien ne fut plus juste.

La Pologne, par ses relations avec Stockholm et Constantinople, était, pour le midi de l'Europe, un boulevard formidable. L'Autriche et la Prusse eurent la sottise, et Louis XV l'ineptie de prêter les mains à la destruction du gage unique de leur sûreté future. Napoléon dut chercher à rétablir ce boulevard.

Peut-être l'histoire le blâmera-t-elle d'avoir fait la paix à Tilsitt; s'il pouvait faire autrement, ce fut une grande faute. Non-seulement l'armée russe était affaiblie et épuisée, mais Alexandre avait vu ce qui manquait à son organisation. *J'ai gagné du temps*, dit-il après Tilsitt, et jamais délai n'a été mieux mis à profit. En cinq ans l'armée russe, déjà si brave, fut organisée presque aussi bien que la française, et avec cet immense

avantage qu'un soldat français coûte autant à sa patrie que qua-tre soldats russes.

Toute la noblesse russe est engagée, de près ou de loin, dan l'intérêt commercial qui exige la paix avec l'Angleterre; quan son souverain la contrarie, elle le fait disparaître. La guerre ave la France était donc également indispensable du côté de l Russie.

La guerre étant indispensable, Napoléon eut-il raison de l faire en 1812? Il craignait que la Russie ne fît la paix avec l Turquie, que l'influence de l'Angleterre à Saint-Pétersbour n'augmentât, et qu'enfin ses revers en Espagne, qu'il ne pouvai plus tenir cachés, n'encourageassent ses alliés à reconquéri leur indépendance.

Plusieurs des conseillers de Napoléon lui représentèrent qu'i serait prudent d'envoyer quatre-vingt mille hommes de plus e Espagne pour en finir de ce côté-là avant de *s'enfourner dans l Nord* (ce sont les paroles dont ils se servirent). Napoléon répon-dait qu'il était plus raisonnable de laisser l'armée anglaise e Espagne. « Si je les chasse de la Péninsule, ils viendront débar-quer à Kœnigsberg. »

Le 24 juin 1812, Napoléon passa le Niémen à Kowno, à l tête d'une armée de quatre cent mille hommes. C'était le mid de l'Europe qui cherchait à écraser son maître futur. Cette cam-pagne commença par deux malheurs politiques. Les Turcs, auss stupides qu'honnêtes gens, firent la paix avec la Russie, et l Suède, jugeant sagement sa position, se déclara contre l France.

Après la bataille de la Moskowa, Napoléon pouvait faire pren dre ses quartiers d'hiver à l'armée et rétablir la Pologne, ce qu était le véritable but de la guerre; il y était parvenu presqu sans coup férir. Par vanité et pour effacer ses malheurs en Es-pagne, il voulut prendre Moscou. Cette imprudence n'aurait ét suivie d'aucun *inconvénient*, s'il ne fût resté que vingt jours a Kremlin; mais son génie politique, toujours si médiocre, lui ap-parut et lui fit perdre son armée.

Arrivé à Moscou le 14 septembre 1812, Napoléon aurait d en partir le 1er octobre. Il se laissa leurrer de l'espoir de fair

la paix; l'héroïque brûlement[1] de Moscou, s'il l'eût évacué, devenait alors ridicule.

Vers le 15 octobre, quoique le temps fût superbe et qu'il ne gelât encore qu'à trois degrés, tout le monde comprit qu'il était plus que temps de prendre un parti; il s'en présentait trois :

Se retirer à Smolensk, occuper la ligne du Borysthène et réorganiser la Pologne.

Passer l'hiver à Moscou, en vivant avec ce qu'on avait trouvé dans les caves, et sacrifiant les chevaux qu'on aurait salés; au printemps, marcher sur Pétersbourg.

Troisièmement, enfin, comme l'armée russe, qui avait beaucoup souffert le 7 septembre[2], se trouvait éloignée sur la gauche, faire une marche de flanc par la droite, arriver à Pétersbourg, qu'on trouvait sans défense et sans nulle envie de se brûler. C'est dans cette position que la paix était certaine. Si l'armée française avait eu l'énergie de 1794, on aurait pris ce dernier parti; mais la seule proposition aurait fait frémir nos riches maréchaux et nos élégants généraux de brigade sortant de la cour.

Un inconvénient de ce projet, c'est qu'il fallait rester comme séparé de la France pendant cinq mois, et la conspiration Mallet a montré à quelles gens le gouvernement était confié en l'absence d'un maître jaloux. Si le sénat ou le corps législatif avaient été quelque chose, l'absence du chef n'aurait pas été fatale. Dans la marche de Moscou à Pétersbourg, tout le flanc gauche eût été libre, et Napoléon pouvait, un mois de suite, envoyer chaque jour un courrier et gouverner la France. Marie-Louise régente, Cambacérès chef du civil, et le prince d'Eckmulh, du militaire, et tout marchait. Ney ou Gouvion Saint-Cyr, à Mittau et Riga, pouvaient faire passer un ou deux courriers par mois; Napoléon lui-même pouvait visiter Paris; car une armée russe, en Russie, est nécessairement immuable pendant trois mois. L'homme ne peut se conserver dans ces froids terribles qu'en passant dix heures de chaque jour auprès d'un poêle; et l'ar-

[1] L'incendie de Moscou commença dans la nuit du 14 au 15 septembre.
[2] A Borodino.

mée russe est arrivée à Wilna aussi détruite que la nôtre.

Des trois partis à prendre, on choisit le plus mauvais. Mais ce n'était rien encore, on l'exécuta de la manière la plus absurde; Napoléon n'était plus le général de l'armée d'Égypte.

L'armée avait souffert dans sa discipline par le pillage qu'il avait bien fallu lui permettre à Moscou, puisqu'on ne lui faisait point de distributions. Rien n'est dangereux, avec le caractère français, comme une retraite, et c'est dans les dangers qu'on a besoin de discipline, c'est-à-dire de force.

Il fallait annoncer à l'armée, par une proclamation détaillée, qu'elle se rendait à Smolensk, qu'elle avait ainsi quatre-vingt-treize lieues à faire en vingt-cinq jours, que chaque soldat recevrait deux peaux de mouton, un fer de cheval et vingt clous à glace, plus quatre biscuits; que chaque régiment ne pourrait avoir que six voitures et cent chevaux de bât; qu'enfin, pendant vingt-cinq jours, toute insubordination serait punie de mort; tous les colonels et généraux, assistés de deux officiers, recevraient le droit de faire fusiller sur place tout soldat insubordonné ou maraudeur.

Il fallait préparer l'armée au départ par huit jours de bonne nourriture, avec distribution d'un peu de vin et de sucre. Les estomacs avaient beaucoup souffert dans la marche de Witepsk à Moscou; car, à force d'imprévoyance, on avait trouvé le secret de manquer de pain en Pologne.

Enfin, toutes ces précautions prises, il fallait regagner Smolensk, en évitant, le plus possible, la route qu'on avait dévastée en venant à Moscou, et dont les Russes avaient brûlé toutes les villes : Mojaïsk, Giat, Wiasma, Dorogobouje, etc.

Sur tous ces points on fit exactement le contraire de ce que la prudence ordonnait. Napoléon, qui n'osait plus faire fusiller un soldat, se garda bien de parler de discipline. L'armée, à son retour de Moscou sur Smolensk, était précédée de trente mille fuyards, prétendus malades, mais se portant fort bien les dix premiers jours. Ces gens gaspillaient et brûlaient ce qu'ils ne consommaient pas. Le soldat fidèle à son drapeau se trouva faire un métier de niais. Or, comme c'est là ce que le Français abhorre par-dessus tout, il n'y eut bientôt plus,

sous les armes, que les soldats à caractère héroïque et les nigauds.

Les soldats m'ont souvent répété dans la retraite, mais je ne puis le croire, car je ne l'ai pas vu, que, par un ordre du jour donné à Moscou, vers le 10 octobre, le prince de Neufchâtel avait autorisé tous les soldats qui ne se sentaient pas assez bien portants pour faire dix lieues par jour, à prendre les devants. Aussitôt les têtes se montèrent, et les soldats se mirent à calculer le nombre de jours de marche qu'il fallait pour se rendre à Paris.

XXXVI

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 26 août 1818.

Per Dio! ceci passe la permission; les cieux sont devenus d'airain. La Nina est partie avant-hier pour Bologne; je pars dans une heure *per i colli di Brianza*, entre les deux branches du lac de Como, de Lecco à Como. Je voudrais bien, au retour, avoir une lettre de vous, quand vous devriez ne me rien dire de la conspiration; je parle de celle de Chapdelaine, que vous avez peut-être oubliée, mais que nous ne croyons véritable que depuis huit jours, qu'un Milanais est arrivé de Paris.

Mais le bon, le divin, sera l'histoire et les histoires de la Nina, que vous me devez en conscience. Elle m'a dit : « M. de M... a bien de l'esprit, mais il est méchant » J'en ai conclu qu'elle vous avait lâché pour M. le comte P......, père ou fils, et que vous aviez lancé l'épigramme. A la vie qu'il paraît qu'elle avait menée, il faut que quelqu'un ait été ami dévoué. La blâmerai-je? Parbleu non. Il s'agissait pour elle de rendre brillants les soixante-dix jours qu'elle a passés à Paris, et elle y a réussi; car elle est ivre de Paris, au point d'en offenser les bons Milanais, qui, de leur naturel, sont jaloux. Donc, huit pages sur la Nina; je ferai l'ignorant à son égard. En novembre, elle va à

Venise, où je l'irai voir en décembre. Au mois de février, elle revient ici pour un an, avec le papa, qui a quarante-quatre mille francs pour 1819, et qui est si bon, si généreux, si charitable, qu'il n'a jamais dix sequins. Imaginez qu'il fait des pensions aux frères de ses premières maîtresses. Quelle qu'ait été la Nina à Paris, elle est charmante, ici, par son naturel et par son chant.

Comment va le cher Maisonette? quand imite-t-il son patron, par un bon mariage, avec une dot de trois cent mille francs? Présentez-lui mes vœux à ce sujet.

De conversation sensée, ici pas l'ombre. Journaux rares; notre boussole, c'est la *Gazzetta di Lugano* et la *Minerve*; plus, mille huit cents Anglais qui nous passent sur le corps.— *Primo vivere, deinde philosophari.* Pour moi, je remplace le premier par le second. Je vis à peine, mais je n'ai cependant point de dette que mille quatre cents francs à Didot. Enfin, vaille que vaille, quand je n'ai pas de *nerfs*, c'est-à-dire quatre fois par semaine, je suis content.

Otello et la *Vestale* ont été des chefs-d'œuvre, comme nous n'avons rien en France depuis Voltaire. Le reste de nos opéras détestable. *Dorliska*, de Rossini, commun. Je m'imagine que Paër et Spontini sont jaloux de Rossini. Vif, généreux, brillant, rapide, chevaleresque, aimant mieux peindre peu profond que s'appesantir; sa musique, comme sa personne, est faite pour faire raffoler Paris.

XXXVII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 3 septembre 1818.

Hélas, non, je n'ai pas reçu cette substantielle lettre du 5 juin! C'est la première des vôtres qui finisse dans la pipe d'un caporal; et je jurerais bien que ce caporal est français. Si je l'avais eue, j'en aurais cru plutôt à la conspiration. Comment croire que des gens sans cœur, ni bras, ni jambes, conspirent? Si réel-

lement ils poussaient leurs intentions bénignes jusqu'à vouloir égorgiller, ceci produira un second 5 septembre [1]; c'est-à-dire que les nobles n'auront plus que les trois quarts des places, au au lieu des sept huitièmes.

Si cet effet avait lieu, je pourrais bien essayer d'obtenir une place de cinq mille francs à Paris. Le bâtard est pire que jamais, et il est secondé depuis peu par le ministre de la guerre. Les intendants militaires de Grenoble ne veulent plus me payer ma demi-solde de neuf cents francs, sous prétexte qu'ils ne voient ma face qu'une fois l'an, et que je suis notoirement absent : c'est le coup de pied de l'âne. Un douaire si bien gagné ! Je n'étais pas *absent* pendant mes douze campagnes ! — Remarquez que, le corps de commissaires des guerres étant supprimé, Son Excellence ne peut pas avoir besoin de moi du soir au lendemain, et qu'il faut d'abord, pour jouir de mes talents, qu'elle me fasse nommer à une place par ordonnance; mais malheur aux vaincus ! Ce dernier trait m'a piqué.

Le tableau que vous me faites de l'agitation morale de Paris et des flots de l'opinion, qui déborde et renverse tous les vieux édifices, diminue la peine que j'aurais à me jeter dans ce gouffre; cela ne se voit pas deux fois; c'est la débâcle du Valais. Une fois jouissant des deux tiers de la liberté anglaise, on retombera dans un cours majestueux et tranquille encore comme l'Angleterre, de 1713 à 1760. Faites part de mon vœu à Maisonnette, et dites-lui que si *réellement* il y a un second 5 septembre, je désire une place. Je pense que je ne l'obtiendrai pas; qu'est-ce que douze campagnes sous l'usurpateur ? Je n'en serais pas trop fâché. Je suis persuadé qu'à Paris je serais *haïssant*, c'est-à-dire malheureux. Je paye par cet excès de sensibilité désordonnée l'enthousiasme et le bonheur que j'ai trouvés dans plusieurs moments de ma carrière; par exemple, à l'entrée à Berlin, le 26 octobre 1806. D'ailleurs, vous connaissez ma mortelle répugnance pour les *bas de soie*, et je m'éloigne chaque jour davantage de la jambe fine qui convient au solliciteur.

[1] Allusion à l'ordonnance royale du 5 septembre 1816, donnée par Louis XVIII. (R. C.)

J'ai trouvé les programmes de Viganò; mais si c'est pour mettre ses ballets, ils ne vous serviront *pas de rien*. Vous y voyez, par exemple, dans *Otello* : les sénateurs exprimant leur étonnement; mais *comment*? Voilà le talent de ce grand homme. Il a observé admirablement les gestes humains. Par exemple, au troisième acte de la *Vestale*, celle-ci se rend à son amant; la pantomime qui dure un quart d'heure est tellement vraie et tellement gracieuse, que, sans indécence, il... enlève tout le monde. Vous sentez que, dans un programme destiné à faire comprendre ce qu'on voit, on ne décrit pas; ce serait voler leur office aux yeux des spectateurs. C'est le premier homme de lettres venu qui fait ses programmes à Viganò. Celui d'un de ses principaux ballets n'a été fait qu'après le ballet, qui était délicieux, et Vigano eut toutes les peines du monde à dire ce qu'il avait voulu exprimer à M. Gherardini, le traducteur de Schlegel, qui voulait bien lui faire son programme. — Je parie que vous me trouverez exagéré. Si vous n'aviez jamais vu de tableau de Raphaël, que penseriez-vous des louanges qu'on lui donne?

Tenez-moi au courant des livres passables que vous lisez. Je trouve plats tous ceux qui nous arrivent de France; ce ne sont que des factums pour ou contre un parti, et la vérité y étant dite avec la crainte de M. de Marchangy, ils ne seront pas même bons pour l'histoire. Quand je considère qu'on ne parle pas en Angleterre des ouvrages de M. de Tracy, je regarde toujours à mes pieds pour voir s'il n'y a pas un chef-d'œuvre. Quelle critique fait-on des *Commentaires de Montesquieu?* Que le critique n'a pas volé son style à l'auteur.

Rien de neuf ici qu'un mauvais opéra de Rossini, *Dorliska*; c'est du mauvais Voltaire. Rossini, piqué des critiques qu'on lui a décochées à Paris, à propos de la Nina, veut aller y composer des opéras français, ce qui doit sembler séditieux à MM. Paër et Spontini. On vient d'engager pour Paris deux ou trois chanteurs du sixième ordre.

Dites-moi quelque chose du congrès; veut-on y anéantir la liberté de la presse? Ce serait bien fait; mais l'œuvre est difficile. Quant au reste, nous nous en moquons; que me fait que le Luxembourg soit à Guillaume ou à George?

Nous avons ici un nouveau journal : *il Conciliatore*. Je crois que cela sera plat pour vous et utile ici.

Duport donne un *concert* de danse, vendredi 13 septembre.

Adieu, un mot tous les quinze jours.

ROBERT frères.

XXXVIII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Lac de Como, Tramezina, 24 octobre 1818.

Il faut que ce soit une chose bien merveilleuse que de pouvoir se rendre chaque matin ce superbe témoignage : « J'habite Paris et, de plus, par ma position, je sais quelques-uns des secrets d'une douzaine de faquins qui se croient du talent parce qu'ils ont de la puissance. » Si vous n'étiez pas transporté par ce noble sentiment, comment auriez-vous pu arriver à la belle imagination que je craignais qu'on arrêtât les ballets de Viganò pour les ballets eux-mêmes? Avez-vous reçu deux paquets dont chacun contenait *Otello*, la *Vestale, Myrra* et *Psami?* Un si gros paquet, adressé à un si grand personnage, ne sent-il pas d'une lieue la statistique, le rapport officiel, etc.?

Si vous avez eu le temps de lire le chapitre d'Helvétius : *De l'esprit par rapport à différentes sociétés,* vous auriez compris que, quand je trouvais la France *pauvre,* je parlais de littérature. Vous me citez en réponse l'*Esprit d'association,* de M. de Laborde; vous aviez mieux à citer : la *Physique* de Biot est un ouvrage tout autrement supérieur. Demandez à Maisonette s'il n'est pas vrai qu'on appelle *littéraires* les ouvrages qui perdent vingt-cinq pour cent dans la traduction? Rien de moins littéraire que Laborde, si ce n'est B...... Tracy, lui-même, n'est littéraire que par la sublimité et la justesse des pensées. L'*Esprit des lois* ne fut littéraire que par le style divin. La preuve en est que Bentham, dont le génie est Montesquieu perfectionné, n'a jamais été cité comme augmentant les richesses *littéraires* de

l'Angleterre. Tout cela est encore vrai de l'administration militaire de Bayet. Reste donc le livre de madame de Staël[1], qui n'est que de la conversation écrite, ouvrage contradictoire et puéril, s'il en fut jamais, et à genoux devant le plus grand ma de la société actuelle, la *noblesse*.

L'ouvrage de B...... ou de Laborde peut vous donner beaucoup de plaisir; dans ce cas, vous avez raison de l'appeler sublime; l'erreur est d'ajouter que ce sont des ouvrages de *littérature*. L'un est de sèche jurisprudence, l'autre est tissu de mes quines conséquences de Ricardo et de Say, saupoudrées d'un peu d'esprit; mais, fût-il écrit par l'abbé Galiani, ce n'est pas là de la littérature.

C'est ensuite une erreur d'un autre genre que de croire que Lemercier et Chénier, gens enterrés en 1790, soient supérieurs ou seulement égaux à Viganò. Vous jugez de Viganò par Gardel; c'es exactement comme si vous jugiez de madame Catalani par mademoiselle Armand, ou de Raphaël par David, ou de Canova pa M. Lemot. Un Français peut bien dire et *croire* que Lemot lu fait plus de plaisir que Canova. Mais à un tel homme on dit Parlons de la *Minerve* et des élections. Certainement il n'y a personne en Italie capable d'écrire une page comme Benjamin Constant. Tout homme qui a un succès immense dans sa nation est remarquable aux yeux du philosophe. Je vous dis que Viganò a eu ce succès. Par exemple, on payait quatre mille franc par an les compositeurs de ballets; lui a quarante-quatre mill francs pour 1819. Un Parisien viendra qui dira : « *Fi, l'horreur!* » Il peut être de bonne foi; seulement je dirai tout bas « *Tant pis pour lui.* » Si Viganò trouve l'art d'écrire les geste et les groupes, je maintiens qu'en 1860 on parlera plus de lu que de madame de Staël. Donc, j'ai pu l'appeler grand homme ou, du moins, homme extrêmement remarquable et supérieur comme Rossini ou Canova, à tout ce que vous avez à Paris e beaux-arts ou littérature.

Ensuite, c'est une erreur de fait, et parce que vous le voule

[1] *Considérations sur les principaux événements de la révolution française.*

bien, que vous réduisez à *deux* les poëtes de l'Angleterre. Si vous vouliez, *Crabbe*, et *Campbell*, et *Walter-Scott*, seraient aussi des poëtes, puisque leurs ouvrages en vers ont eu douze éditions, et qu'aucun d'eux n'est assez grand seigneur pour faire acheter ses ouvrages par flatterie. Si vous vouliez, je vous dirais que je ne vois rien en France de comparable à Monti et à Gœthe: mais vous me répondrez que je suis *burlesque*, que vous avez MM. Cuvier, Laplace, Berthollet, Gouvion-Saint-Cyr, le duc de Dalmatie, etc. Tout cela parce que vous n'avez pas lu attentivement l'*Esprit* d'Helvétius.

Vous trouverez ce que dessus ridicule, et nous n'en serons pas moins bons amis; au contraire, il n'y a rien de plus agréable que de se dire de bonnes injures. Le *Commentaire* sur Montesquieu contient exactement mon *Credo* politique. Lorsque l'auteur me donna le livre, il me dit de n'en pas parler; c'est pourquoi je vous le dis de Jefferson. Si on en fait une seconde édition, envoyez-m'en deux exemplaires.

Écrivez-moi au plus vite des détails sur l'Espagne; je suis à la Tramezina depuis dix-neuf jours, et vos lettres me rendent recommandable à vingt ou trente pauvres hères qui ont chacun un demi-million, mais qui ne font pas la dépense de l'abonnement à un journal français.

J'ai une chambre délicieuse, qui n'est séparée du lac que par une route de huit pieds de large, où viennent passer chaque jour cinquante personnes de la société répandue dans les cent *villas* qui ornent ce vallon délicieux. Dans la villa Sommariva, plus voisine de ma chambre que la vôtre ne l'est du café de Foy, j'ai cent tableaux médiocres, deux du Guide, deux de Léonard de Vinci et une statue de Canova. Le soir, société très-gaie, très-*musiquante*, très-*innamorata*, où je suis admis volontiers et sans avoir besoin de parler et de briller. Un de ces jours j'ai fait dix-huit parties de billard sans dire la valeur de dix lignes. Cette vie me coûte huit francs par jour; c'est à peu près mon revenu, et c'est un terrible argument contre l'idée d'aller augmenter le nombre des solliciteurs crottés.

Promettez de ma part une longue lettre au vicomte; c'est un Welche qui préfère la Cinti à la Nina. Que voulez-vous dire à de

telles gens? Qu'ils sont les dignes descendants des admirateur de Boucher et de Rameau.

J'ai l'admirable ouvrage de M. Hallam, *Histoire du moye âge du cinquième au quinzième siècle*, deux volumes. Il y a cen cinquante pages sur l'histoire de France que vous devriez fair traduire; cela est aussi bon que Thouret. (Thouret est un homm qui passe pour le meilleur historien de France, *en Italie*, et qu sera un cuistre à vos yeux accoutumés à l'esprit de l'*Histoire d Cromwell*.)

Vous autres qui vous croyez tant de talent, vous ne savez pa comme on se moque de vous pour l'affaire de Lyon. Sentez vous que, horreur à part, c'est la conspiration [1] la plus ridicul qui ait jamais existé pour des gens qui, à cent lieues de là, fon métier de tout savoir? Et vous vous croyez du talent! Vous ave bien mieux, morbleu! Vous avez du pouvoir et des *sonnette Gaudeant bene nantis*.

En attendant, voyez comme le pape se tire bien de sa consp ration de Macerata: rien de plus prouvé et de plus grave, ca l'*infâme* parti carbonaro existe toujours, et cependant pas un goutte de sang. Cela était un peu plus sérieux que ces pauvre diables de patriotes de 1816, auxquels vous avez tout doucette ment coupé le poing.

Nous avons ici un duetto sublime, chanté par Frédéric exactement mis comme Fleury dans les *Deux Pages*, et un jeune femme qui lui demande la grâce de son amant, qu'on v fusiller. C'est Remorini et madame Camporesi. Si les brouillard de la Seine n'ont pas rouillé vos oreilles, achetez ce duetto che Ricordi, de Milan, le premier marchand de musique d'Italie, e faites-le chanter à Paris. Les paroles ne signifient rien; cela peu aller à un père refusant un mariage à sa fille. Ce duetto est l début de Pacini, jeune compositeur de dix-neuf ans, fils du bou fon. Solliva est éteint. — Demain nous avons le *Pèlerin blan* mis en ballet par le plat Gioja, le même dont le *Comte d'Esse*

[1] Cette conspiration, qui éclata à Lyon le 8 juin 1817, avait été orga nisée par l'autorité militaire, pour se faire un mérite de sa répressio (R. C.)

m'a chassé de la ville, tant les tours de force et vingt chevaux qui galopent m'ennuyaient.

Il y a dans le nº 56 de l'*Edinburg review* un article excellent sur le Dante persécuté par les jésuites jusqu'en 1780; on l'a payé quatre-vingt-dix-sept louis à Foscolo, qui est à Londres.

Vous me devrez huit pages, rien que sur les intrigues des élections. Cette nation fait-elle son éducation? Jusqu'à quel point le *raisonnable* peut-il encore y être ridicule? — La collection des articles de Dussault, publiée par M. le chevalier Eckard, immortel auteur de l'*Histoire de Louis XVII*, vaut-elle la peine d'être lue? Je regarde Dussault comme le Fiévée du *classicisme*, le meilleur avocat d'une vieille platitude.

XXXIX

A MADAME G..., A MILAN.

Varèze, le 16 novembre 1818. (Remise le 17 novembre.)

Madame,

Je voudrais vous écrire une lettre un peu amusante, mais je passe ma vie avec de bons bourgeois qui s'occupent toute la journée du prix du blé, de la santé de leurs chevaux, de leur maîtresse et de leur casin. Leur grosse joie, leur bonheur si facile me fait envie; avec un cœur qui se contente de choses si grossières, comment faire pour manquer le bonheur? Et, cependant, ils errent au hasard, au milieu de ces écueils qui semblent si aisés à éviter, et eux aussi sont presque toujours malheureux. Ils ne s'occupent guère du monde qui nous intéresse, et qui est pour eux comme une terre étrangère. Une chose les a beaucoup frappés : ils prétendent être sûrs que madame A... a pris un amant; c'est encore un Russe qui a cette jolie femme; car il paraît décidé que M. de Pahlen a la petite L..., la Gênoise. Donc, c'est un M. de B..., que je connais, très-joli garçon, mais peut-être l'être le plus sec qu'on puisse rencontrer, le plus affecté, le plus bavard, le plus égoïste, le plus à cent lieues du

sentiment, qui a persuadé à madame A... qu'il l'adorait et, qui pis est, qu'elle l'adorait. Ils passaient leur vie à lire des romans [illegible] ensemble. Ici, elle n'écoutait pas un mot du spectacle pour être toujours à lui parler. Ceci est sûr, mais je doute du reste.

Le plaisir le plus vif que j'ai eu aujourd'hui est celui de dater cette lettre: j'espère, dans un mois, avoir le bonheur de vous voir. Mais que faire pendant ces trente jours? J'espère qu'ils passeront comme les neuf longues journées qui viennent de s'écouler. Toutes les fois qu'un amusement, qu'une partie de promenade cesse, je retombe sur moi-même et je trouve un vide effrayant. J'ai commencé mille fois, je me suis donné le plaisir d'écouter encore mille fois les moindres choses que vous avez dites les derniers jours que j'eus le bonheur de vous voir. Mon imagination fatiguée commence à se refuser à des images qui, désormais, sont trop liées avec l'affreuse idée de votre absence et je sens que tous les jours mon cœur devient plus sombre.

J'ai trouvé un peu de consolation dans l'église de la madone del Monte; je me suis rappelé la musique divine que j'y entendis autrefois. Je m'en vais à Milan, un de ces jours, à la rencontre d'une de vos lettres: car je compte assez sur votre humanité pour croire que vous ne m'aurez pas refusé quelques lignes pour vous si indifférentes à tracer, si précieuses, si consolantes pour un cœur au désespoir. Vous devez être trop assurée de votre pouvoir absolu sur moi pour vous arrêter un instant à la crainte vaine de paraître encourager ma passion en me répondant. Je me connais; je vous aime pour le reste de ma vie; tout ce que vous ferez ne changera rien à l'idée qui a frappé mon âme, à l'idée que je me suis faite du bonheur d'être aimé de vous et au mépris qu'elle m'a donné pour tous les autres bonheurs! Enfin, j'ai besoin, j'ai soif de vous voir. Je crois que je donnerais le reste de ma vie pour vous parler un quart d'heure des choses les plus indifférentes.

Adieu, je vous quitte pour être plus avec vous, pour oser vous parler avec tout l'abandon, avec toute l'énergie de la passion qui me dévore.

HENRY.

XL

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 11 décembre 1818.

Lisez-vous le *Conciliatore?* Non; car, 1° il est bête; 2° il est *libéral.* Cependant, s'il paraît chez Galignany, lisez dans les six derniers numéros des articles signés : E. V., c'est-à-dire Ermès Visconti (le marquis). C'est sur le *romanticisme;* c'est-à-dire, sur cette question : « Voulons-nous la tragédie à la *Xipharès* ou la tragédie à la *Richard III?* » Ce M. Ermès passe pour le meilleur philosophe du pays. Votre attention, à vous autres Français, est absorbée par la politique; pour quarante ans, la littérature va donc se réfugier dans les pays qui n'ont pas encore le bonheur de pouvoir appliquer à leur vilaine maladie le *mercure des deux chambres.*

Quand la France sera guérie, la littérature y reparaîtra aussi belle et plus vigoureuse que jamais, et la cause de Racine tient aux *carrosses du roi,* où M. de Chateaubriand nous apprend qu'il eut l'honneur de monter, avant d'aller écouter les bruits du désert.

Comparativement, la France va donc être littérairement stérile; car les *mezzo-termine,* si bons en politique, ne valent rien en fait d'arts. La poétique de madame de Staël est plus mauvaise que celle de la Harpe ou de l'*Edinburg review.*

La France est sur le grand chemin de la félicité; si on veut lui faire prendre les sentiers qui abrégent, la charrette versera. Au moyen de quoi, nous voilà presque d'accord, ce me semble. C'est un Anglais très-connu qui m'a convaincu de cette vérité. Il m'a loué *Henri Hallam,* que nous faisons venir. L'*Histoire de Philippe le Long,* l'inventeur des *communes,* et le portrait hideux et savantissime de la féodalité, que nous prêche M. de Villeneuve, ex-préfet, sont admirables. Ce serait pour Maisonette un livre ministériel, et en même temps une acquisition importante pour notre pauvre histoire de France.

Je viens de lire une lettre de l'aimable S...; sans écorner sa vertu, elle est la favorite de la reine, du roi, des princes, etc. Ils l'accablent de choses flatteuses à Munich; *ma poco di danaro*. Le jour de naissance d'Adélaïde S..., où elle a eu dix-huit ans, le prince royal [1] est venu chez elle en grand gala, et, en entrant, lui a dit avec majesté : « Je vous prie de vous mettre à genoux.—Elle s'y met tout étonnée.— Jurez-moi devant Dieu qui voit tout, aujourd'hui votre jour onomastique, que, quoi qu'il vous arrive dans la suite, vous me regarderez toujours comme votre père. »— Elle n'est libre qu'en avril vous l'auriez à l'Opéra-Buffa pour quinze mille francs; mais vous êtes trop barbares.

Grasset a été en Italie honnête homme et connaisseur; B.. tatillon et friponneau. Il y avait à Varèze, ville de six mille âmes quand j'y étais, un pauvre diable qui chantait Basile dans le *Barbiere di Siviglia* de Rossini; il était ridicule et connu dans la ville sous le nom de don Basilio, quand un beau matin nous avons appris que ce rare sujet nous était enlevé par la superbe Paris.

Vous avez la Chabrand, la Fodor et Pellegrini, dit-on. — J'ai vu hier la délicieuse Liparini; elle est bien changée; faites-lui chanter la *Contessa di Colle Ombroso;* partout ailleurs elle est mauvaise.

Le 26 décembre, nous avons ici la *Clemenza di Tito*, de Mozart par Crivelli, la froide Camporesi, habillée en homme, et la froide Festa.

Adieu, écrivez, écrivez-moi donc.

[1] Le prince Louis, devenu roi de Bavière en 1825. (R. C.)

XLI

A MONSIEUR R. COLOMB, DIRECTEUR DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES, A MONTBRISON.

Milan, le 2 mars 1819.

Tandis que les affaires administratives et l'observation des mouvements de la politique absorbent ton attention, veux-tu savoir ce que deviennent mes idées? — Prends lecture de l'élucubration suivante.

En 1819, notre esprit ne se préoccupe pas assez, ici, en Italie, d'un phénomène des plus heureux pour notre littérature et pour nos arts; c'est que nous sommes la seule nation qui ait de l'*attention au service de la littérature*.

En France, on ne parle que de constitution et de lois organiques, d'*ultras* et d'*indépendants*.

En Angleterre, il faut bien comprendre le cas des ouvriers de Manchester, dont la révolte a rempli tous les journaux pendant l'été de 1818.

Ces pauvres gens, qui sont quarante mille, gagnent quatre shillings (quatre francs quatre-vingts centimes) par jour; c'est tout ce que leurs maîtres peuvent leur donner. S'ils leur donnaient quatre shillings et demi, les produits des manufactures anglaises, apportés sur le continent, seraient plus chers que les produits des manufactures du continent. Maintenant, grâce aux impôts qui ont été mis depuis 1792 pour humilier la France, un ouvrier anglais, travaillant quatorze heures par jour, *ne peut pas* vivre avec quatre shillings. C'est ce qui fait que sur six hommes qu'on rencontre dans la rue, à Londres ou à Bristol, un, au moins, reçoit l'aumône de la paroisse[1]. Croit-on qu'un pays

[1] Voir le singulier ouvrage intitulé *Vie de l'évêque Watson*, écrite par lui-même. C'est là que l'on voit *réellement* ce que c'est que l'aristocratie anglaise. Voir également les discours prononcés en 1818 à la chambre des communes, sur la question des pauvres. (H. B.)

rougé par un tel malheur ait du temps à donner à la littérature et aux arts? Il est bien moins près du bonheur que la France, qu'il a combattue avec un succès apparent. Il est bien moins heureux que l'Italie, où l'on a le temps de rire et d'aller applaudir Rossini. Remarquez que les trois quarts des hommes distingués, en tout genre, sortent de la classe pauvre qui, en Angleterre, n'a ni le loisir de lire, ni l'argent nécessaire pour acheter des livres.

Supposons qu'il naisse un génie hardi en Angleterre ; au lieu de chercher à devenir un Shakspeare, il deviendra, s'il le peut, un lord Erskine, ou mourra sur la route.

Supposons qu'un Voltaire naisse à Paris ; au lieu de publier la tragédie d'*Œdipe* et d'attaquer M. de la Mothe, il cherchera à connaître M. Benjamin Constant, et ensuite écrira dans le *Conservateur* ou dans la *Minerve*.

Savez-vous ce qu'on fait dans l'Amérique méridionale ? On y ampute les jambes aux malheureux blessés avec des lames de sabre[1]. Voilà où en sont les arts utiles dans cette partie du monde.

Dans l'Amérique du Nord, on songe à faire de l'argent, et non pas à se procurer les douces jouissances des arts et de la littérature. Les premiers hommes du pays blasphèment les arts. Voyez cet Anglais si judicieux, Morris Birkbeck, parlant des chapiteaux de marbre que le gouvernement américain a fait venir de Rome pour les colonnes du capitole de Washington.

Voyez la discussion sur l'achat de la bibliothèque que l'illustre Jefferson offrait au public.

Trouve-t-on dans toute cette Amérique, si *prospérante* et si riche, une seule copie, en marbre, de l'*Apollon du Belvédère?*

Les grands génies, en Amérique, tournent directement à l'*utile*. Voilà le caractère de la nation ; ils se font Washington ou Franklin, et non pas Alfieri ou Canova.

L'attention est partout pour les discussions d'utilité et de politique, et l'habitude de ces discussions rend impropre aux arts. Nous seuls, nous avons encore l'âme accessible aux douces sensations des arts et de la littérature.

[1] *Monthly review*, par sir Richard Philipps.

Je n'hésite pas à le dire : dans l'état où en sont les choses, en 1819, le véritable siége de la littérature, c'est le pays qui, trois fois déjà, a civilisé le monde.

1° Au temps de l'antique Étrurie ;

2° Sous Auguste ;

3° Par le siècle de Léon X.

Pour prendre la place que la force des choses nous assigne, sachons être d'opinions différentes, sans devenir ennemis; laissons les basses injures à la canaille, et méritons une sage liberté.

Un bon livre, publié à Milan, ferait événement; à Paris, il serait étouffé par un pamphlet sur la conspiration de Lyon, de l'invention du général Cannel, et à Londres, par la discussion sur la loi pour l'émancipation des catholiques.

Allez publier aujourd'hui à Munich une belle tragédie, et vous verrez l'effet qu'elle produira.

C'est pour cela que la question du *romanticisme*, qui intéresse encore plus la France que l'Italie (car nos deux plus grands poëtes, le Dante et l'Arioste, sont archi-romantiques), que la question du romanticisme, dis-je, s'agite dans ce moment à Milan et non à Paris. Nous avons même vu, par la conversation du bal masqué, que ce mot *romanticisme* est arrivé jusqu'aux classes de la société qui ne comprennent rien à la littérature.

Prions Dieu que quelque homme de talent prenne ici la défense du *classicisme*, et force ainsi les *romantiques* à faire usage de tout leur esprit, et à ne laisser aucune erreur dans leur théorie.

RAISONNEMENTS LITTÉRAIRES A LA MODE EN 1819.

Cet homme n'est pas de mon avis : donc c'est un sot. — Il critique mon livre : donc il est mon ennemi. — Il est mon ennemi, donc c'est un scélérat, un voleur, un assassin, un âne, un faussaire, un mascalzone, un vil, etc., etc., etc., etc.

XLII

A MONSIEUR R. COLOMB, DIRECTEUR DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES, A MONTBRISON.

Milan, le 18 mars 1819.

Tâche donc de venir à Cularo en septembre prochain; nous pourrions nous y rencontrer. J'avais fait l'article suivant, pensant le mettre dans un de vos journaux; mais à qui s'adresser pour obtenir cette immense faveur? Vois s'il y a quelque parti à en tirer.

Que dans les beaux-arts il n'y a qu'un cas unique où le *romanticisme* ne soit pas applicable.

Qu'est-ce qu'élever une statue à un grand homme?

1° On se propose, par un sentiment de tendressse, de faire plaisir à son ombre, et de le récompenser ainsi de tout le plaisir qu'il nous a donné;

2° On se propose d'exciter les hommes à l'imiter;

3° Ou, enfin, d'éterniser les grandes qualités qui l'ont distingué.

Ici, je prie en grâce mon lecteur de regarder bien attentivement et bien froidement ce qui se passe dans son âme. Pour cela faire, la première chose nécessaire est d'avoir une âme.

Quand je m'approche de cette statue *in marmo bianco*, que j'aperçois à une certaine distance, sous les marronniers *del corso di porta Renza*[1], je sais bien que c'est à Appiani qu'elle est élevée, ou, si je suis étranger, deux mots d'inscription vont me l'apprendre.

Indiquez qu'Appiani fut un peintre, par quelque accessoire plus ou moins ingénieux, vous me donnerez le plaisir de deviner une énigme; mais, par cette petite jouissance, toute de finesse et de vanité satisfaite, vous retenez à terre mon âme qui brûlait de s'élancer vers le ciel; pour un instant vous ravalez mon âme à n'être que celle d'un *classiciste*.

[1] Cette statue se voit au musée de Brera.

Donnez à Appiani un geste qui exprime son âme et non pas son état, car vous ne pouvez donner l'idée de ses chefs-d'œuvre qu'en montrant son âme. Exprimer quelque chose de particulier à l'artiste : que, par exemple, il avait les cheveux frisés de telle ou telle manière, ou qu'il était bel homme, c'est imiter les peintres du quatorzième siècle, c'est faire une méprise; car est-ce pour son toupet (*ciuffo*) ou pour sa jolie jambe que le public lui élève une statue? C'est uniquement aux qualités de son âme et de son esprit qu'on rend un hommage immortel.

Si les traits que nous recevons en naissant de nos parents, si la physionomie qu'ensuite y impriment nos habitudes morales, exprimaient parfaitement et entièrement notre âme, je dirais : Faites un portrait de votre statue. Mais, comme il n'en est pas ainsi, une statue doit être un portrait embelli et doit présenter : 1° Assez de ressemblance; 2° autant que possible l'expression des *grandes qualités* que le public veut éterniser.

J'ai étudié très-attentivement le buste de Vitellius à Gênes, les têtes d'Aristide et de César aux Studj à Naples, les bons bustes del Campidoglio à Rome; j'ai cru voir :

1° Qu'il faut, dans la figure humaine, supprimer tous les petits détails qui n'expriment rien;

2° Laisser, avec soin, aux détails que l'on conserve, la physionomie de l'ensemble, le même degré de convexité dans les muscles. C'est ainsi que l'on fait le portrait pour la postérité.

Si le lecteur a la bonne foi et le talent de lire dans son âme, il y verra, je crois, que telle chose qui est intéressante dans la nature parce qu'il y a *réalité*, ne signifie rien dans les arts. Quoi de plus intéressant que de voir, à Montmorency, Jean-Jacques Rousseau écrivant, sur sa petite table, les lettres brûlantes de la *Nouvelle Héloïse?* Quel homme ne se fût pas arrêté pour jouir de ce spectacle? Faites-en un tableau, il intéressera peu; faites-en une statue, elle sera ridicule.

C'est que la sculpture fixe trop notre attention sur ce qu'elle entreprend d'imiter. Dans la nature, notre attention ne s'arrête pas à la perruque bien bouclée de Rousseau : dans la sculpture, elle nous fait rire. Vous venez de trouver dans la rue le rival qui veut vous enlever le cœur de votre maîtresse; vous lui avez

parlé, car vous êtes forcé de le ménager; dites-moi quelle forme avait le nœud de sa cravate.

Dans le marbre, que voulez-vous que me dise cette jambe et cette cuisse d'Appiani?

Nues, par des contours grandioses (comme dans la statue de Phocion), elles peuvent exprimer un caractère[1], et ainsi élever mon âme au sublime; mais vêtues à la moderne avec des bas de soie et des souliers à boucles, cette jambe et cette cuisse sont ridicules.

Pourquoi? je n'en sais rien. Pourquoi le tabac me fait-il éternuer? Mais le fait est sûr. Voyez à Paris le dégoût que donnent des centaines de statues traitées dans ce genre. Il ne se passera pas cinquante ans avant qu'on ne les ôte de leurs niches pour les reléguer dans quelque garde-meuble. Voyez à Saint-Paul de Londres la statue habillée du père du *romanticisme*, le célèbre Johnson.

Je me trompe peut-être; peut-être suis-je égaré par les habitudes de mon âme, et je déclare impossible *pour tous* un plaisir qui est seulement impossible *pour moi*[2]; mais il me semble qu'ici le *romanticisme* n'est pas applicable. Il faut le *nu*, car le nu est le *moyen* de la sculpture.

Mais, me dira-t-on, que concluez-vous sur le monument d'Appiani qui, dans ce moment, occupe tous les esprits? — J'aurais bien envie de ne pas conclure. En effet, quels sont mes titres pour oser contredire tant d'artistes si respectables et si justement célèbres? Cependant, pour ne pas avoir l'air de parler sans avoir d'idée arrêtée, je dirai qu'il me semble convenable:

1° D'élever une statue à Appiani sur le bastion de porta Renza;

2° Qu'elle soit à demi nue et drapée à l'antique, comme la statue de Phocion ou celle d'Aristide;

3° Que son geste et son regard expriment une admiration douce et tendre pour les grâces de la nature;

[1] L'ensemble des habitudes morales, et non pas une passion. (H. B.)

[2] Ecco l'errore dei classicisti di buona fede, vecchi per la piu parte. La generazione che va formandosi a Pavia, non avrà le stesse abitudini, e di qua dieci anni la vittoria è sicura. (H. B.)

4° Qu'une de ses mains soit appuyée sur un groupe des trois Grâces, de quatre-vingts centimètres de proportion;

5° Qu'à ses pieds l'on voie une palette, des pinceaux et une inscription non en latin, en grec ou en syriaque, mais en italien simple et clair :

A Appiani, le peintre des Grâces.
Né à Bozizio en 1757,
Il mourut à Milan en 1816.

XLIII

A MONSIEUR R. COLOMB, DIRECTEUR DES CONTRIBUTIONS DIRECTES, A MONTBRISON.

Milan, le 1er avril 1819.

Qu'auras-tu pensé du mot *romanticisme* qui s'est égaré, je crois, dans la longue dissertation que je t'ai adressée le mois dernier? — Quoi qu'il en soit, je t'envoie une sorte de petit traité sur ce que j'entends par le *romanticisme* dans la musique. Un jour, probablement, tu visiteras l'Italie; il est bon que tu saches d'avance quelles sont les idées qui y ont le pas.

S'il semble au premier coup d'œil que le romanticisme ne peut pas s'appliquer à la musique, c'est qu'il s'y applique trop; c'est que, dans cet art charmant, où nous avons la bonne habitude de n'applaudir que ce qui nous fait plaisir, le *classicisme* nous semblerait trop ridicule. Nous ne connaissons pas la musique des Grecs, et l'on n'écouterait pas un instant à la *Scala* la musique qui ravissait nos pères en 1719.

Il me semble que la musique nous fait plaisir en mettant notre imagination dans la nécessité de concevoir certaines illusions. Lorsque nous entendons de la musique que nous connaissons déjà, notre esprit, au lieu de s'abandonner à de délicieuses illusions au profit de la passion qui nous subjugue dans le moment, se met à comparer le plaisir d'aujourd'hui avec le plaisir

d'hier; et, dès lors, le plaisir d'aujourd'hui est détruit; car la sensibilité ne peut faire qu'une chose à la fois.

Cimarosa, Piccini, Sacchini, Galuppi, ont fait chacun trente opéras; de ces cent vingt opéras, cinquante à peine ont été joués à Milan : et quand ont-ils été joués? Vers 1780, quand nos pères étaient encore à l'université. Donc nous n'en avons pas la moindre idée, et cependant nous ne pouvons pas les souffrir.

Pourquoi? c'est qu'au lieu de jouir nous comparons; or la *comparaison* est ce qui tue la musique. Quand l'on nous donne le *Barbier de Séville* de Paisiello ou la *Secchia rapita* de Zingarelli, nous comparons le style de cette ancienne musique au style moderne des Rossini, des Mozart, des Mayer.

Qu'arrive-t-il de là? c'est que nous applaudissons avec fureur le *Barbier de Séville* de Rossini, qui ne présente autre chose que les idées de Cimarosa habillées à la moderne.

N'allez pas croire que je n'admire pas Rossini; je crois qu'avec Canova et Viganò il est maintenant l'honneur de notre belle Italie. J'avoue que ce n'est qu'après l'avoir adoré pendant cinq ou six ans que je me suis senti le courage de le critiquer. Mais, enfin, je suis obligé ici de faire voir que, comme les femmes décident pour le moins autant que les hommes du mérite de la musique, il n'entre point de *pédanterie* dans le jugement du public, et que, par conséquent, il est ultra-romantique. Ce qui plaisait à nos pères en 1790 ne nous plaît plus en 1819, trente ans plus tard.

Mon sentiment particulier, c'est qu'il entre un peu d'*affectation* dans ce dégoût du public pour la musique ancienne. Il y a certaines *cantilènes* qui expriment les passions. Par exemple, la *jalousie* est exprimée par l'aria *Vedro mentr' io sospiro*, que chante le comte Almaviva dans les *Nozze di Figaro*, de Mozart; ces *cantilènes*-là ne peuvent pas vieillir en trente ou quarante ans, et j'avouerai que dans tout l'*Otello* de Rossini je ne trouve rien qui exprime aussi bien la jalousie, ce tourment des cœurs tendres, que cet air : *Vedro mentr' io sospiro*.

Le public est ennuyé à mort des opéras sérias que l'on continue à donner à la Scala, pendant le carnaval, par le classicisme le plus ridicule, uniquement parce que cela plaisait à nos pères

vers 1770. D'ici à deux ou trois ans, chacun osera dire ce qu'il sent, et nous aurons alternativement un opéra séria et un opéra buffa. Alors on sera obligé de revenir au génie de la gaieté, on reprendra les chefs-d'œuvre de Cimarosa, et seulement on priera Rossini, ou quelqu'un de ses élèves, de renforcer un peu l'harmonie des accompagnements.

Cet hiver, nos dames, en bâillant à mourir de tous les opéras sérias dont on nous a assommés, se consolaient de temps en temps en chantant : *Ci penserà il marito*. Elles empruntaient ce souvenir au *Rivale di se stesso*, le seul opéra vraiment bouffe dont on nous ait régalés depuis longtemps.

Cet hiver, la Camporesi *che ci faceva sbadigliare col mezzo degl' Illinesi* aurait pu nous charmer par *Don Giovanni*, au moyen duquel madame Camporesi et Crivelli ont fait gagner *dieci mila luigi* à l'*impresario* de Londres. Le *Matrimonio segreto* est trop connu pour le donner de longtemps; mais enfin c'est un opéra très-comique, et l'on sait que Crivelli et madame Camporesi l'ont chanté avec succès à l'étranger. Donc ils auraient chanté à peu près aussi passablement un autre opéra de Cimarosa, aussi comique et moins connu.

Je conclus : nous avons assez de sérieux *a casa*, nous voulons du comique à la Scala. Il faudrait que la *nova impresa* fût obligée à donner alternativement un opéra buffa et un opéra séria. Cet hiver, pour nous égayer, nous avions tous les soirs trois tragédies à la Scala [1].

J'ajoute que le carnaval prochain, puisque nous avons le bonheur d'avoir Rossini, au lieu d'un opéra séria, il faut lui demander un opéra buffa, et que le libretto de cet opéra buffa ne soit pas une traduction du français, mais une chose *vraiment italienne*, adaptée à nos mœurs, et, par là, vraiment romantique.

[1] Gl' Illinesi, Acbar grand Mogol, ed il ritorno del Pellegrino.

XLIV

A MADAME ..., A ***.

Varèze, le 7 juin 1819.

Madame,

Vous me mettez au désespoir. Vous m'accusez à plusieurs reprises de manquer de délicatesse, comme si dans votre bouche cette accusation n'était rien. Qui m'eût dit, lorsque je me séparai de vous, à Milan, que la première lettre que vous m'écririez commencerait par *monsieur*, et que vous m'accuseriez de manquer de délicatesse?

Ah! madame, qu'il est aisé à l'homme qui n'a pas de passion d'avoir une conduite toujours mesurée et prudente! Moi aussi, quand je puis m'écouter, je crois ne pas manquer de discrétion; mais je suis dominé par une passion funeste qui ne me laisse plus le maître de mes actions. Je m'étais juré de m'embarquer, ou au moins de ne pas vous voir, et de ne pas vous écrire jusqu'à votre retour; une force plus puissante que toutes mes résolutions m'a entraîné aux lieux où vous étiez. Je m'en aperçois trop, cette passion est devenue désormais la grande affaire de ma vie. Tous les intérêts, toutes les considérations ont pâli devant celle-là. Ce funeste besoin que j'ai de vous voir m'entraîne, me domine, me transporte. Il y a des moments, dans les longues soirées solitaires, où, s'il était besoin d'assassiner pour vous voir, je deviendrais assassin. Je n'ai eu que trois passions en ma vie : l'ambition de 1800 à 1811, l'amour pour une femme qui m'a trompé de 1811 à 1818, et, depuis un an, cette passion qui me domine et qui augmente sans cesse. Dans tous les temps, toutes les distractions, tout ce qui est étranger à ma passion, a été nul pour moi; ou heureuse ou malheureuse, elle remplit tous mes moments. Et croyez-vous que le sacrifice que je fais à vos convenances, de ne pas vous voir ce soir, soit peu de chose? Assurément je ne veux pas m'en faire un mérite; je vous le

présente seulement comme une expiation pour les torts que je puis avoir eus avant-hier. Cette expiation n'est rien pour vous, madame; mais pour moi, qui ai passé tant de soirées affreuses, privé de vous et sans vous voir, c'est un sacrifice plus difficile à supporter que les supplices les plus horribles; c'est un sacrifice qui, par l'extrême douleur de la victime, est digne de la femme sublime à laquelle il est offert.

Au milieu du bouleversement de mon être, où me jette ce besoin impérieux de vous voir, il est une qualité que cependant jusqu'ici j'ai conservée, et que je prie le destin de me conserver encore, s'il ne veut me plonger, à mes propres yeux, dans le comble de l'abjection : c'est une véracité parfaite. Vous me dites, madame, que j'avais si bien *compromis* les choses, samedi matin, que ce qui s'est passé le soir devenait une nécessité pour vous. C'est ce mot *compromis* qui me blesse jusqu'au fond de l'âme, et, si j'avais le bonheur de pouvoir arracher le trait fatal qui me perce le cœur, ce mot *compromis* m'en eût donné la force.

Mais non, madame, votre âme a trop de noblesse pour ne pas avoir compris la mienne. Vous étiez offensée, et vous vous êtes servie du premier mot qui est tombé sous votre plume. Je prendrai pour juge, entre votre accusation et moi, quelqu'un dont vous ne récuserez pas le témoignage. Si madame D..., si la noble et sublime Métilde, *croit* que ma conduite de samedi matin a été le moins du monde *calculée* pour la forcer, par le juste soin de sa considération dans ce pays, à quelque démarche ultérieure, je l'avoue, cette conduite infâme est de moi, il y a un être au monde qui peut dire que je manque de délicatesse. J'irai plus loin. Je n'ai jamais eu le talent de séduire qu'envers les femmes que je n'aimais pas du tout. Dès que j'aime, je deviens timide, et vous pouvez en juger par le décontenancement dont je suis auprès de vous. Si je ne m'étais pas mis à bavarder samedi soir, tout le monde, jusqu'au bon padre Rettore, se serait aperçu que j'aimais. Mais j'aurais ce talent de séduire, que je ne l'aurais pas employé auprès de vous. S'il ne dépendait que de faire des vœux pour réussir, je voudrais vous obtenir pour moi-même, et non pas pour un autre être que j'aurais

figuré à ma place. Je rougirais, je n'aurais plus de bonheur, je crois, même aimé de vous, si je pouvais soupçonner que vous aimez un autre que moi-même. Si vous aviez des défauts, je ne pourrais pas dire que je ne vois pas vos défauts; je dirais, pour être vrai, que je les adore; et, en effet, je puis dire que j'adore cette susceptibilité extrême qui me fait passer de si horribles nuits. C'est ainsi que je voudrais être aimé, c'est ainsi qu'on fait le véritable amour; il repousse la séduction avec horreur, comme un secours trop indigne de lui, et avec la séduction tout calcul, tout manége et jusqu'à la moindre idée de *compromettre* l'objet que j'aime, pour le forcer ensuite à certaines démarches *ultérieures*, à son avantage.

J'aurais le talent de vous séduire, et je ne crois pas ce talent possible, que je n'en ferais pas usage. Tôt ou tard, vous vous apercevriez que vous avez été trompée, et il me serait, je crois, plus affreux encore, après vous avoir possédée, d'être privé de vous que si le ciel m'a condamné à mourir sans être jamais aimé de vous.

Quand un être est dominé par une passion extrême, tout ce qu'il dit ou tout ce qu'il fait, dans une circonstance particulière, ne prouve rien à son égard; c'est l'ensemble de sa vie qui porte témoignage pour lui. Ainsi, madame, quand je jurerais à vos pieds, toute la journée, que je vous aime ou que je vous hais, cela ne devrait avoir aucune influence sur le degré de croyance que vous pensez pouvoir m'accorder. C'est l'ensemble de ma vie qui doit parler. Or, quoique je sois fort peu connu et encore moins intéressant pour les personnes qui me connaissent, cependant, faute d'autre sujet de conversation, vous pouvez demander si je suis connu pour manquer d'orgueil ou pour manquer de constance.

Voilà cinq ans que je suis à Milan. Prenons pour faux tout ce qu'on dit de ma vie antérieure. Cinq ans, de trente-un à trente-six ans, sont un intervalle assez important dans la vie d'un homme surtout quand durant ces cinq ans il est éprouvé par des circonstances difficiles. Si jamais vous daignez, faute de mieux penser à mon caractère, daignez, madame, comparer ces cinq ans de ma vie avec cinq années prises dans la vie d'un autre

individu quelconque. Vous trouverez des vies beaucoup plus brillantes par le talent, beaucoup plus heureuses; mais une vie plus pleine d'honneur et de constance que la mienne, c'est ce que je ne crois pas. Combien ai-je eu de maîtresses, en cinq ans, à Milan? combien de fois ai-je faibli sur l'honneur? — Or j'aurais manqué indignement à l'honneur si, agissant envers un être qui ne peut pas me faire mettre l'épée à la main, j'avais cherché le moins du monde à le *compromettre*.

Aimez-moi si vous voulez, divine Métilde; mais, au nom de Dieu, ne me méprisez pas. Ce tourment est au-dessus de mes forces. Dans votre manière de penser, qui est très-juste, être méprisé m'empêcherait à jamais d'être aimé.

Avec une âme élevée comme la vôtre, quelle voie plus sûre pour déplaire que celle que vous m'accusez d'avoir prise? Je crains tant de vous déplaire, que le moment où je vous vis le soir du 3, pour la première fois, et qui aurait dû être le plus doux de ma vie, en fut, au contraire, un des plus inquiets, par la crainte que j'eus de vous déplaire.

Réflexions. — Mardi soir 8 juin 1819.

Idées de planter tout là.

Ce soir, froideur à ne pas remettre les pieds au collége; jalousie pour le cavalier Giorgi, qui va faire la conversation de l'autre côté du canapé, et, en sortant, elle s'appuie beaucoup sur lui, d'un air intime. Les femmes honnêtes aussi coquines que les coquines.

XLV

A MADAME ..., A PISE.

Florence, le 11 juin 1819.

Madame,

Depuis que je vous ai quittée hier soir, je sens le besoin d'implorer votre pardon pour les manques de délicatesse et d'égards auxquels une passion funeste a pu m'entraîner depuis huit

jours. Mon repentir est sincère; je voudrais, puisque je vous ai déplu, n'être jamais allé à Volterre. Je vous aurais exprimé ce sentiment de regret profond, hier même, lorsque vous daignâtes m'admettre auprès de vous; mais, permettez-moi de vous le dire, vous ne m'avez pas accoutumé à l'indulgence, bien au contraire. Or je craignis qu'il ne vous parût que demander pardon de mes folies ne fût vous parler de mon amour et violer le serment que je vous avait fait.

Mais je manquerais à cette véracité parfaite qui, dans l'abîme où je suis engagé, est ma seule règle de conduite, si je disais que je comprends un manque de délicatesse. Vous verrez dans cet aveu l'indice d'une âme grossière et peu faite pour vous comprendre, je le crains. Vous avez senti ces manques de délicatesse; ainsi ils ont existé pour vous.

Ne croyez point, madame, que j'aie formé tout d'un trait le projet de venir à Volterre. Vraiment je n'ai pas tant d'audace avec vous; toutes les fois que je suis attendri et que je vole auprès de vous, je suis sûr d'être ramené sur la terre par une dureté bien mortifiante. Voyant sur la carte que Livourne était tout près de Volterre, je m'étais informé et l'on m'avait dit que de Pise l'on apercevait les murs de cette ville heureuse, où vous étiez. Dans la traversée, je pensais qu'en prenant des lunettes vertes et changeant d'habit je pourrais fort bien passer deux ou trois jours à Volterre, ne sortant que de nuit et sans être reconnu de vous. J'arrivai le 3, et la première personne que je vis à Volterre, ce fut vous, madame; il était une heure; je pense que vous reveniez dîner en sortant du collége; vous ne me reconnûtes point. Le soir, à huit heures et quart, lorsqu'il fit tout à fait obscur, j'ôtai les lunettes pour ne pas sembler singulier à Schneider. Au moment où je les ôtais, vous vîntes à passer, et mon plan, si heureusement suivi jusqu'alors, fut renversé.

J'eus sur-le-champ cette idée : si j'aborde madame D..., elle me dira quelque chose de dur, et dans ce moment-là je vous aimais trop, une parole dure m'eût tué; si je l'aborde comme son ami de Milan, tout le monde dira dans cette petite ville que je suis son amant. Donc je lui marquerai bien mieux mon respect en restant inconnu. Tout ce raisonnement eut lieu en un clin

d'œil; ce fut lui qui me conduisit toute la journée du vendredi 4. Je puis vous jurer que je ne savais pas que le jardin Giorgi appartînt à votre maison. Je croyais vous avoir vue entrer à droite de la rue, en montant, et non à gauche.

Dans la nuit du 4 au 5, je pensais, dis-je, me trouver le plus ancien des amis de madame D... Je fus tout fier de cette idée. Elle peut avoir quelque chose à me dire sur ses enfants, sur son voyage, sur mille choses étrangères à mon amour. Je m'en vais lui écrire deux lettres telles, que, si elle veut, elle peut rendre raison de mon arrivée à ses amis d'ici et me recevoir. Si elle ne le veut pas, elle me répondra *non*, et tout sera fini. Comme, en cachetant une lettre, j'ai toujours l'idée qu'elle peut être surprise, et que je connais les âmes basses et l'envie qui les possède, je me refusai à joindre mon billet aux deux lettres officielles, afin que, si votre hôte les ouvrait par mégarde, on n'y vît rien que de convenable.

Je vous l'avoue, madame, et peut-être je risque de vous déplaire en vous l'avouant, jusqu'ici je ne vois point de manque de délicatesse.

Vous m'écrivîtes d'une manière très-sévère ; vous crûtes surtout que je voulais forcer votre porte, ce qui ne me semble guère dans mon caractère. J'allai rêver à tout cela hors de la porte, à ...; en sortant de la porte, ce fut par hasard que je ne pris pas à droite ; je vis qu'il fallait descendre et remonter, et je voulais être bien tranquille et tout à mes réflexions. Ce fut ainsi que je fus amené au Pré, où vous vîntes plus tard. Je m'appuyai contre le parapet et je restai là deux heures à regarder cette mer qui m'avait porté près de vous, et dans laquelle j'aurais mieux fait de finir mon destin.

Remarquez, madame, que j'ignorais entièrement que ce Pré fût votre promenade habituelle. Qui me l'aurait dit? — Vous sentez que j'étais d'une discrétion parfaite avec Schneider. Je vous vis arriver ; aussitôt je liai conversation avec un jeune homme qui se trouvait là et je partis avec lui, pour aller voir la mer de l'autre côté de la ville, lorsque M. Giorgi m'aborda.

J'avoue que je pensai que vous ne croyiez plus que j'eusse voulu forcer votre porte ; je fus très-heureux, mais, en même

temps, très-timide. Sans la ressource de parler aux en certainement je me compromettais. Ce fut bien pis quand entrâmes au collége : j'allais me trouver vis-à-vis de vous e voir parfaitement ; en un mot, jouir de ce bonheur qui me vivre depuis quinze jours et que je n'osais même espé fus sur le point de le refuser à la porte du collége ; je sentais pas la force de le supporter. En montant les escal me soutenais à peine ; certainement, si j'avais eu affaire gens fins, j'étais découvert. Je vous vis enfin ; depuis ce m jusqu'à celui où je vous quittai, je n'ai conservé que de confuses ; je sais que je parlais beaucoup, que je vous dais, que je fis l'antiquaire. Si c'est dans ce moment-là commis des manques de délicatesse, c'est bien possible, ai nulle idée ; seulement j'aurais donné tout au mond pouvoir fixer le tapis vert de la table. Je puis dire que ment a été un des plus heureux de ma vie, mais il m'es rement échappé. Telle est la triste destinée des âmes t on se souvient des peines avec les plus petits détails instants de bonheur jettent l'âme tellement hors d'elle qu'ils lui échappent.

Le lendemain soir, je vis bien, en vous abordant, que avais déplu. Serait-il possible, pensai-je, qu'elle fût am de M. G...? — Vous me donnâtes la lettre qui commen *monsieur;* je n'en pus guère lire au collége que ce mot je fus au comble du malheur au même lieu où la veille j' de joie. Vous m'écriviez que j'avais voulu vous tromp sant le malade et qu'on n'avait pas la fièvre lorsqu'on p promener. Cependant, le vendredi, avant de vous écri eu l'honneur de vous rencontrer deux fois à la prome ne prétendais point dans ma lettre que la fièvre m'e à coup, dans la nuit du vendredi au samedi. J'avais d si tristes, qu'être renfermé dans ma chambre augm malaise.

Le lendemain de ce jour fatal, je me punis en ne pas ; le soir, je vis M. G... jaloux ; je vous vis vous lui en sortant du collége. Plein d'étonnement, de c et de malheur, je pensai qu'il n'y avait plus qu'

comptais ne plus vous faire qu'une visite de politesse, la veille de mon départ, visite que vous n'auriez pas reçue, lorsque la femme de chambre me courut après dans le jardin, où j'étais déjà avec M. Giorgi, criant : « Madame dit qu'elle vous verra ce soir au collége. » Ce fut uniquement pour cette raison que j'y allai. Je pensais que vous étiez bien maîtresse d'aimer qui vous vouliez; je vous avais demandé une entrevue pour vous exprimer mes regrets de vous avoir importunée, et peut-être aussi pour vous voir bien à mon aise et entendre le son de cette voix délicieuse qui retentit toujours dans mon cœur, quel que soit le sens des paroles qu'elle prononce. Vous exigeâtes le serment que je ne vous dirais rien de relatif à mon amour; je l'ai tenu, ce serment, quelque grande que fût la violence à me faire. Enfin je suis parti désirant vous haïr, et ne trouvant point de haine dans mon cœur.

Croyez-vous, madame, que je désire vous déplaire et faire l'hypocrite avec vous? Non, c'est impossible. Vous allez dire : « Quelle âme grossière et indigne de moi ! » — Eh bien, dans cet exposé fidèle de ma conduite et de mes sentiments, indiquez-moi le moment où j'ai manqué de délicatesse et quelle conduite il eût fallu substituer à la mienne. Une âme froide s'écrierait aussitôt : « Ne pas revenir à Volterre. » Mais je ne crains pas cette objection de votre part. Il est trop évident qu'un être prosaïque n'eût pas paru à Volterre: d'abord, parce qu'il n'y avait pas d'argent à gagner; en second lieu, parce que les auberges y sont mauvaises. Mais, ayant le malheur d'aimer réellement et d'être reconnu de vous le jeudi soir, 3 juin, que fallait-il faire? Il est inutile de vous faire remarquer, madame, que je n'ai point l'impertinence de vouloir faire avec vous une guerre de plume. Je ne prétends point que vous répondiez au long à mon journal; mais peut-être votre âme noble et pure me rendra-t-elle un peu plus de justice, et, quelle que soit la nature des relations que le destin laissera subsister entre nous, vous ne disconviendrez pas, madame, que l'estime de ce qu'on a tendrement aimé ne soit le premier des biens [1].

[1] Je trouve la réponse en quatorze pages au clou des clefs ; un procacio

XLVI

Florence, le 30 juin 1819.

Avec un peu de fièvre, sortant de l'*Inganno felice*, qui m'a plu beaucoup pour la première fois, et pendant lequel je composais cette lettre. J'ai écrit ce qui suit le 29, de dix heures et demie à minuit et demi :

Madame,

J'ai ce malheur, le plus grand possible dans ma position, qu mes actions les plus pleines de respect, et je puis dire les pl timides, vous semblent le comble de l'audace; par exemple n'avoir pas épanché mon cœur à vos pieds les deux premie jours que je fus à Volterre et sur des actes de respect qui m'(peut-être le plus coûté dans ma vie. A tous moments, j'ét tenté de rompre la règle que le devoir m'imposait. Dix fois, pl de choses à vous dire, je pris la plume. Mais je me dis : S commence, je succomberai. Je sentais le bonheur d'oser v écrire dix lignes au-dessus de tout pour moi. Mais, si dix li pouvaient m'excuser auprès de vous, il me semblait que je tais par là de l'espèce d'incognito où je devais me tenir soig sement pour ne pas vous blesser. Avoir été vu de vous éta hasard, oser vous écrire était une action de ma pleine et volonté.

Il est évident que, comme *étrangers*, et permettez-m croire que ce n'est que de nation que nous sommes étra l'un à l'autre, comme *étrangers* nous ne nous comprenon nos démarches parlent une langue différente.

Je frémis pour le passé; que de manques de délicatesse vous exprimer en vous disant tout le contraire! Nous n

l'a apportée hier soir, demandant une grazzia. Cette réponse, d fin du 26, n'est pas venue par la poste. J'ai bien fait de n'en p une seconde. (H. B.)

comprenons absolument pas. Quand j'écrivais : « Schneider, en bavardant, certifiera que je suis malade, » j'entendais, certifiera à vous, à la maîtresse de ma vie. Que me font les idées des habitants de Volterre?

Autre chose. Je n'ai jamais compris qu'il fût décent d'aller chez le Rettore, et, par le plus cruel des sacrifices, je m'étais promis de ne plus y aller, et je crus faire merveille en ne m'y présentant pas le mardi. Je croyais que c'était vous poursuivre, vous vexer de mon amour; car, en allant chez le Rettore, j'allais chez vous, et vous m'aviez reçu froidement; et, si vous vous en souvenez, madame, le mercredi, en vous abordant tout tremblant, je sentis le besoin d'excuser ma présence là, par l'invitation de la femme de chambre.

Combien de mes actions les plus simples de Milan ont dû vous déplaire! Dieu sait ce qu'elles signifient en italien.

Pour l'honneur de la vérité, pour n'en plus reparler, je vous affirme que, vous voyant passer le 3, à une heure, un instant après que vous m'eûtes regardé sans me reconnaître, Schneider me dit, en deux mots, qui était cette dame et qu'elle habitait casa Guidi. Je n'osai lui faire répéter ce nom. Il me semble toujours être transparent quand on me parle de vous. Le 3, je fis le tour de la ville, de la porte de l'Arco à la porte de Florence, m'orientant d'après le plan levé par monsieur votre frère. Je remarquai à côté de la porte Fiorentina le jardin anglais de M. Giorgi. J'y allai et je vis de jeunes demoiselles sur le mur. Il me plut, je me promis de revenir le lendemain, et j'ignorais qui j'étais destiné à y rencontrer. De même, pas la moindre préparation dans mon excuse à M. Giorgi, car je n'avais pas fait la plus petite interruption à Schneider, je n'avais pas même prononcé votre nom.

Soyez sûre, madame, qu'on ne vous a pas remis ma première lettre de samedi, au moment que je la portai. J'allai me promener assez loin. Quand je repassai devant la casa Giorgi, il y avait certainement plus d'une heure à ma montre, et je me rappelle fort bien que j'hésitais beaucoup; je ne trouvais pas l'intervalle assez considérable. Enfin je me dis : « Maudite timidité ! » et je frappai. C'est absolument M. Giorgi qui me prêta l'idée de demander à vous voir; c'est exactement comme mercredi matin,

quand j'allai voir sa galerie, pour vous remettre une lettre; il voulait absolument me faire entrer dans votre chambre, quoiqu'il ne fût que neuf heures et demie.

Je me suis bien mal fait comprendre, madame, si vous me croyez un homme *si difficile à désespérer*. Non, je n'espère plus, et il y a déjà longtemps. J'ai espéré, je l'avoue, au mois de janvier, surtout le 4; un ami qui était chez vous le 5 me dit en sortant (pardonnez-moi les termes propres) : *Elle est à vous: ferez vous le scélérat?* Mais, le 13 février, je perdis tout espoir. Vou me dites des choses ce jour-là que je me suis souvent redite depuis. Il ne faut pas croire que les choses dures, que je ne vou blâme en aucune manière de m'adresser, bien au contraire soient perdues. Elles tombent profondément dans mon cœur, ce n'est qu'assez longtemps après qu'elles commencent à fai effet, à se mêler dans mes rêveries et à désenchanter vot image.

J'ai beaucoup pensé depuis quatre mois à ce qui me rest faire. — Faire l'amour à une femme ordinaire? La seule i me révolte et j'en suis incapable. Me jeter dans l'impossibi de vous revoir par une bonne insolence? — D'abord, je n aurais pas le courage; ensuite, excusez mon apparente malh nêteté, ce serait me mettre dans le cas de m'exagérer le b heur d'être auprès de vous. Pensant à madame D... à lieues d'elle, j'oublierais ses rigueurs, je mettrais à côté les des autres les courts moments où il me semblait, à tort, qu me traitait moins mal. Tout me deviendrait sacré, jusqu'au qu'elle habite, et, à Paris, le seul nom de Milan me ferait veni larmes aux yeux. Par exemple, depuis un mois, pensant à vo Milan, je me serais figuré le bonheur de me promener avec à Volterre, autour de ces superbes murs étrusques, et jam ne me serait venu à l'esprit de me dire les choses vraies res qu'il m'a fallu dévorer. Ce système est si vrai, que, lors reste quelque temps sans vous voir, comme au retour de S zaro, je vous réaborde toujours plus épris. Je puis don avec vérité, madame, que je n'espère pas; mais le lieu terre où je suis le moins malheureux, c'est auprès de vo malgré moi, je me montre amoureux quand je suis près de

c'est que je suis amoureux ; mais ce n'est nullement que j'espère vous faire partager ce sentiment. Je vais me permettre une longue explication philosophique, à la suite de laquelle je pourrai dire :

Trop d'espace sépare Andromaque et Pyrrhus.

Le principe des manières italiennes est une certaine emphase. Rappelez-vous la manière dont V... frappe à votre porte, dont il s'assied, dont il vous demande de vos nouvelles.

Le principe des manières parisiennes est de porter de la simplicité dans tout. J'ai vu faire en Russie cinq ou si grandes actions par des Français, et, quoique accoutumé au ton simple de la bonne compagnie de Paris, je fus touché encore de trouver si simples les gestes de ceux qui les faisaient. Eh bien, je crois, madame, qu'à vous, l'ornement d'un autre climat, ces manières simples auraient semblé *légères* et peu passionnées. Remarquez que, dans mes belles actions de Russie, il s'agissait de la vie, chose qu'on aime assez, en général, quand on est de sang-froid.

Les manières de M. Lampato et Pecchio peuvent vous donner quelque idée de notre ton simple, à nous autres Français. Remarquez que le visage de Vismara est tout à fait à la française ; ce sont ses manières qui font un contraste avec les nôtres et que je donnerais la moitié de ma vie pour pouvoir contracter. Il suit de là que mes démarches, comme cela m'a frappé hier à la lecture de votre lettre, que mes démarches, dis-je, doivent souvent peindre à vos yeux un sentiment bien éloigné de celui qui les inspire. C'est probablement comme cela que vous trouvez que j'*ose*.

Vous savez que, dans les romans, les amants malheureux ont une ressource : ils disent que l'objet de leur amour ne peut plus aimer ; je trouve que cette ressource me vient depuis quelques jours. Vous voyez donc, madame, par cette confidence que je prends la liberté de vous faire de tout ce qui se passe de plus intime dans moi, que je n'espère pas.

On vous écrit, madame, « qu'on pense à Milan que je suis venu vous rejoindre ou que j'ai souhaité qu'on le croie. » — C'est

cette année, pour la première fois, que j'ai passé un an à Mil
sans faire de voyage. Je parle à très-peu de personnes, et c
personnes sont accoutumées à me voir partir et arriver. Vo
êtes partie le 12 et moi le 24 : j'ai dit que j'allais à Grenob
Ici j'ai trouvé Vaini et Trivulzi ; je leur ai dit que je revenais
Grenoble ; que, me trouvant à Gênes, la *Luminara* de Pise, a
noncée alors pour le 10 juin, m'avait amené à Livourne, e
retard de l'arrivée de l'empereur à Florence.

Quant à l'idée que *je désire qu'on croie que* je suis venu v
rejoindre, s'il est au monde une supposition maligne dont il
soit facile de me justifier, non par des phrases, mais par de b
faits bien constants, c'est celle-là.

Depuis cinq ans que je suis à Milan, le peu de personnes
me connaissent peuvent le certifier, il ne m'est pas arrivé
seule fois de nommer une femme. Je ne parle pas d'une
sonne qui voulut, malgré moi, me loger chez elle. Une a
femme s'est affichée au bal masqué ce carnaval; mais ell
bien voulu, et je n'y ai pas eu la moindre part, et ce qui me
montre bien franc du collier sur cet article, c'est que mes a
les plus intimes ont été très-étonnés de cette relation déjà
cienne et terminée depuis longtemps. Il est vrai que je n'a
ces femmes que comme des filles. Mais cela, loin de nuire
petite vanité de s'en vanter, ne ferait que lui donner un ve
de meilleur ton. Je défie la personne qui vous écrit de faire n
mer sur mon compte deux autres femmes. A propos de c
madame, vous aurais-je donné la préférence pour une infa
à vous, surtout, que l'estime publique rend si difficile d'
quer sur ce point? J'ajouterai que dans ma jeunesse j'ai tou
été trop ami de la gloire véritable, et, grâce à beaucoup
gueil, j'ai toujours eu trop d'espoir d'y parvenir, pour aim
gloire du mensonge.

Madame, si l'on me calomnie sur une chose dont Cag
Vismara et les autres peuvent me justifier mathématiquem
que dira-t-on sur d'autres sujets qui, de leur nature, ne son
susceptibles d'autant de clarté dans la justification? Ma
m'arrête par respect pour l'amitié dont vous honorez la
sonne qui écrit.

Je pense, madame, qu'en arrivant à Milan ce que j'ai de mieux à faire est de dire comme à Vaini. Si vous pensez autrement, madame, daignez me donner vos ordres. Dois-je dire que j'ai été à Volterre? Il me semble que non.

J'espère, madame, avoir ôté de cette lettre tout ce qui rappelle trop ouvertement l'amour [1].

XLVII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Florence, le 18 juillet 1819.

C'est charmant! Je revenais de me promener aux *Uffizzj*, où, comme vous savez, on va le dimanche; je pensais justement à vous. Quel plaisir de le tenir sous le bras! me disais-je; mais le..... m'a abandonné, comme un vil jacobin. Je rentre et je trouve votre lettre. Je suis bien fâché de voir que vous souffrez; je vous exhorte à la plus grande prudence; le vieux Moscati m'a dit qu'il fallait trente ans de tempérance pour se consoler de ces accidents. Donnez-moi des détails.

Il m'est arrivé, le 23 mai, de toucher sept cents francs; grande fête au manoir infernal. Que faire d'une somme si énorme? — Le 24, je suis parti par la diligence de Gênes, — cinquante francs. — Huit jours à Gênes. — Traversée délicieuse en vingt-sept heures, et soupant à Porto Venere, de Gênes à Livourne. — Huit jours à Livourne et Pise, pour ces plates fêtes; et, enfin, je suis à Florence depuis quarante jours et j'ai encore cent francs. — Dernièrement, au dîner de table d'hôte, devant trente convives, j'ai soutenu une dispute de chien sur le maréchal Ney.

[1] Elle me répond par une rupture apparemment fondée sur le vers :

Trop d'espace sépare Andromaque et Pyrrhus.

Lettre de désespoir de Dominique, dont on n'a pas gardé de copie. Le 6 juillet, la lettre suivante lui est adressée; elle l'aura reçue le vendredi 9 juillet. Cette lettre, bien écrite, n'a qu'une page. (Elle n'a pas été retrouvée.)

Quand le vicomte verra cette lettre, il dira : « Bon, voilà jus-tement le début de *Je fais mes farces.* »

Je cherche du *noir* dans ma tête. Je vous dirai que les Flo-rentins me déplaisent extrêmement ; il y a quelque chose de se et de correct qui me rappelle la France. La Lombardie et mo cœur sont faits l'un pour l'autre ; j'espère que voilà un gra cœur. Vous allez me dire quelque injure quand je vous avou rai qu'en quarante jours de temps et étant tout le jour dans rue, ayant vu toutes les processions du *Corpus Domini* et de Saint-Jean, je n'ai pas trouvé une seule Florentine vraim belle. Mes beautés ici sont deux jeunes Anglaises, que je v tous les soirs aux *Cascine*, et sur le pont della Trinità, vers o heures. Encore sont-ce des beautés de brochet : je veux d sans expression. C'est sur le pont della Trinità que nous av cherché un remède aux infâmes chaleurs qui nous ont c pendant dix jours. Figurez-vous qu'on n'arrose pas les ru Florence; littéralement, les pierres de la place du Grand-étaient encore brûlantes à minuit. Le Bottegone était brûl mais il doit avoir fait une fortune ; il fallait prendre une gra lata toutes les heures, sous peine de crever ; on dit que n'avons eu que vingt-huit degrés et demi.

Que pense-t-on de l'*Histoire de Venise* de M. Daru ? Il qu'il y avait, en 1790, un ambassadeur vénitien à Vers qui faisait des rapports originaux à sa République. C'étai infâme tyrannie que cette aristocratie ; j'ai été sur les li j'ai vingt anecdotes : pas l'ombre de liberté ; cent familles santes qui nourrissaient quelques milliers de pauvres n tout le reste opprimé. A ces deux dernières circonstances c'est comme à Vienne. — A propos, l'empereur a été d'u nérosité incroyable : il donne trois ou quatre mille se comme on donne vingt-cinq louis ; c'est le contraire trois ans ; il se sauve en économisant sur sa défroque ; il p chapeau à calotte enfoncée par le temps, que le domesti votre domestique jetterait à la rue. Tout son habilleme bien trente francs. Du reste, le comte de Sainte-Hélène [1]

[1] Napoléon.

le métier; ces souverains se promènent comme des ostensoirs, plus ou moins beaux à voir, mais ils ne font point de décrets qui tiennent le public en anxiété, ils ne sont pas centres d'action. Aussi indifférence complète et pis que cela. — Mon Dieu ! où mettrai-je cette lettre à la poste? Si j'étais un Irlandais, je vous dirais : Ne manquez pas de m'avertir, si vous ne la recevez pas. Je compte sur mon écriture.

Ma société ici se compose d'orfévres, avec lesquels je fais des pique-niques, où l'on boit à la santé de Benvenuto Cellini. Ces orfévres ont amené au dernier dîner, à côté de la tour du Dante, près de l'*Acienda del Ghiaccio*, dîners exécrables, qu'ils trouvent fort bons et qui coûtent cinq paules; ils ont amené, dis-je, deux Américains, qui ne doutent pas que l'emprunt de l'Angleterre ne soit *para bellum*, pour eux. Mais ils croient que les ministres anglais, pour se soutenir, veulent la guerre. Les aristocrates anglais meurent de peur et se serrent contre le ministère. J'espère avoir la joie de voir une révolution dans ce pays-là. Les pontons et Sainte-Hélène seront vengés. — Adieu, je vais à la *Cenerentola* par la Monbelli; c'est très-bien chanté; mais toujours Rossini, c'est le *Pâté d'anguilles*.

XLVIII

Florence, le 20 juillet 1819.

Madame,

Peut-être que, dans ma position de disgrâce, il peut vous sembler peu convenable que j'ose vous écrire. Si je vous suis devenu odieux à ce point, je veux tâcher, du moins, de ne pas mériter davantage mon malheur, et je vous prie de déchirer ma lettre sans aller plus loin.

Si, au contraire, votre âme sensible, quoique trop fière, a la bonté de me traiter comme un ami malheureux, si vous daignez me donner de vos nouvelles, je vous prie de m'écrire à Bologne, où je suis obligé d'aller : « Al signor B., nella locanda dell' Aquila

Nera.» Je suis réellement inquiet de votre santé. Seriez-vous assez cruelle, si vous étiez malade, pour ne pas me l'apprendre en deux mots? Mais il faut m'attendre à tout. Heureux le cœur qui est échauffé par la lumière tranquille, prudente, toujours égale d'une faible lampe! De celui-là, on dit qu'il aime, et il ne commet pas d'inconvenances nuisibles à lui et aux autres. Mais le cœur qui est embrasé des flammes d'un volcan ne peut plaire à ce qu'il adore, fait des folies, manque à la délicatesse et se consume lui-même. Je suis bien malheureux.

HENRI.

XLIX

Bologne, le 24 juillet 1819.

La pipe du caporal m'a fait apporter ici ma lettre. Save vous qu'en arrivant le 22 j'ai trouvé neuf lettres qui m'anno cent que j'ai perdu mon père le 20 juin, et qui me grondent n'être pas à Grenoble depuis longtemps? Une de ces lettres cc tient la copie du testament, qui est une espèce de manife contre ce pauvre Henri. On lui donne cependant la moitié la partie disponible; mais tout le mobilier, qui est considérab à M. M......, ce qui est juste.

Si Henri avait pour sa part cent mille francs, comme cela raît probable, il mettrait :

40,000 fr. à fonds perdu, à 10 p. 100. .	4,000 fr.	9,100
40,000 en rente.	2,500	
20,000 à 5 p. 100 sur terres. . . .	1,000	
et son fonds perdu actuel.	1,600	

Je m'abonnerai bien à avoir sept mille francs. — **Il faut** j'aille m'ennuyer à Cularo Je serai **électeur; parlez-m** cette comédie. Vous êtes mon *conseil des anciens*. **Dans la** avec sept mille francs de rente, faut-il vivre à **Paris ou à M**

L

A MONSIEUR LE BARON DE M., A PARIS.

Cularo (Grenoble), le 1er septembre 1819.

Je suis bien reconnaissant de votre belle lettre de huit pages. Je compte aller vous joindre le 14, après les élections ; la chose est sûre, car j'ai dans le tiroir de ma table six mille francs en or. — Il laisse *dei debiti infiniti ;* j'aurai de trente à cinquante mille francs, voilà tout. J'ai trouvé cent vingt mille francs de dettes, plus deux mille cinq cents francs de rentes viagères, à servir annuellement ; tous les aperçus qu'on m'avait envoyés étaient exagérés, et ce n'est, comme vous voyez, qu'après vingt jours de courses et d'attention soutenue que j'y vois clair.

Je serais avec vous, sans les élections ; quoique mon mépris soit déjà au comble, je veux cependant sacrifier dix jours à ce spectacle. Je suis électeur, car je paye quatre cent quatre-vingts francs.

Je parierais pour M. Grégoire ; le parti libéral, guidé par M. Duport-Lavillette, une des meilleures têtes du pays, le porte ferme, et, pour gagner les électeurs de Vienne et de Bourgoin, nommera Sapey et Français de Nantes, choix dont vous, *ventru*, vous devez être enchanté. Je crois que M. de Rollin sortira au premier tour de scrutin.

Le préfet déclame ouvertement contre Grégoire, et, ce matin, on a reçu un pamphlet anonyme contre ce digne évêque ; c'est le relevé de ce qu'il a dit en 1792 contre la royauté. Malheureusement c'est justement ce que pensent nos *pétrâ* de campagne, qui payent trois cents francs juste. Les susdits paysans sont les seuls (à part l'opinion antimonarchique) qui pensent raisonnablement sur tout. Ils nommeront qui vous voudrez dès que vous leur aurez rendu la nomination des juges de paix, des maires et des officiers de la garde nationale.

Le préfet porte le comte Bérenger contre Grégoire ; aujourd'hui voici les probabilités :

Rollin, Grégoire, Sapey, Français.

Le ministère présente : Bérenger (le comte conseiller d'État), Planelli-Lavalette, Dubouchage.

La partie la mieux liée est celle des ultra; ils ne perdront pas une voix; les curés de campagne ôteront à Grégoire cent cinquante voix de dévots.

Le préfet est méprisé, quoique plein d'esprit; c'est qu'il est avare; il ne leur a pas donné à boire assez largement le jour de la Saint-Louis. — Il y a eu un demi-duel pour une danseuse, j'entends pour une demoiselle jolie et honnête, sur laquelle un officier est tombé en valsant; le préfet est intervenu gauchement. Enfin il a invité, par écrit, un nommé *Comeirau*, charcutier grossier, mais qui paye plus de trois cents francs d'impôts; ledit charcutier en fait des gorges chaudes avec ses amis les peigneurs de chanvre; il sont deux artisans dans ce cas.

Au total, vous savez que ma profession de foi est le *Commentaire sur Montesquieu*. Toute la basse classe ici pense comme moi, et, dans dix ans, les deux tiers des gens aisés partageront cette opinion. On lit très-peu à Grenoble; mais le *Censeur* et la *Minerve* sont crus aveuglément. On vend beaucoup de *Thouret* et l'on a déjà vendu huit *Commentaires*. — Il y a dans la bourgeoisie deux ou trois *Hambden* de village. — Il y a une nuance, le parti *militaire* et le parti libéral *pur*. Les militaires, étant insolents, perdent chaque jour du terrain. — Au reste, en organisant d'une manière populaire le jury, les mairies et les juges de paix, M... pourra garder ses chères places cinq ou six ans encore. Il est une bête de laisser condamner Dunoyer et acquitter Martainville. Je suis témoin que cela a donné trente voix, au moins, à Grégoire. Il me semble que Mazarin n'aurait pas fait cette faute; mais cet homme n'est, au plus, qu'un demi-Mazarin. A sa place, l'honneur à part, j'aurais dix millions de plus et serais plus assuré de la majorité.

Les gens que Votre Excellence *ventrue* me désigne pour députés sont, politiquement parlant, dans le dernier mépris; on ne doute pas que le banquier K...... ne soit prêt à tout vendre pour une pairie.

J'ai beaucoup d'estime pour MM. Michoud, le général Brun,

Duport-Lavillette et Rivier, notaire; voilà des gens modérés, au moins trois des quatre, et qu'il faut employer, si vous voulez une véritable popularité. Les juges sont dans la boue et les prêtres un peu moins, parce qu'on regarde M. B... comme un habile fripon. -- Du reste, tranquillité profonde, car le préfet et le général sont modérés; vous pouvez vexer de mille manières ce peuple avant qu'il montre les dents.

Adieu; au revoir le 18 ou 19 septembre.

DUPUY.

LI

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 2 novembre 1819.

Arrivé le 22 octobre, en bonne santé, mon illustre paresse m'a empêché de vous faire part des sensations que j'ai trouvées sur le Simplon, dans la vallée d'Izelle et aux *Titans*, ballet de Viganò. — L'idée dominante que je rapporte de Paris, c'est que chacun a raison dans son trou, et qu'il est absurde de vouloir être à la fois dans deux trous. Quelle belle chose d'être ambidextre, c'est-à-dire, à la florentine et à la française en même temps! C'est parce que la délicieuse promenade du boulevard me fait bâiller jusqu'au talon que je vous semblerai le comble de l'absurde en vous disant qu'un de messieurs les Titans, assis et haut de cinquante pieds, baisse la tête, élève une main dans les nues et en redescend sa chère sœur. Les Titans, qui sont malins et qui s'ennuient en enfer, donnent à cette chère sœur trois petites urnes, qui ne sont autre chose que les âges de fer, d'airain et d'argent. On ouvre ces urnes, et les malheurs correspondants se développent sur la terre. Tout cela, c'est l'erreur d'un grand homme, aussi grand que Canova, entendez-vous? Deux grands hommes, à savoir, Monti et moi, sommes fous des deux premiers actes. Le premier peint l'innocence. Au quatrième, les malheurs qui sortent de l'urne de

fer, où il y a des brasselets, une épée et un diadème (notez ce dernier mot), sont du premier grand en fait d'art.

Un homme d'esprit de Turin, avec lequel j'ai diné hier, a improvisé un discours sur Viganò; je l'ai prié de me donner cinquante lignes, que l'aimable M. la B... pourra arranger dans le *Journal de Paris*. Ce pays-ci est comme les familles nobles tombées dans la misère; il faut casser le nez avec l'encensoir. D'ailleurs, faites observer à M. L... que la France n'a pas quatr hommes à opposer à Canova, Viganò, Monti et Rossini.

J'ai vu Rossini hier à son arrivée; il aura vingt-huit ans a mois d'avril prochain, et veut cesser de travailler à tren ans. Cet homme, qui n'avait pas le sou il y a quatre an vient de placer cent mille francs chez Barbaglia, au sept demi pour cent. On lui donne mille francs par mois com directeur *despote* du théâtre de Saint-Charles. Voilà une be idée : prendre l'homme de génie de la partie et le faire DESPO

Outre les mille francs par mois, Rossini a quatre mille fra pour chaque opéra qu'il fait, et on lui en demante tant qu'i peut faire. Sa *Donna del Lago*, sujet tiré de Walter Scott, le plus grand succès. Il va nous faire une *Bianca Capello*, nous jugerons le 26 décembre. On sera sévère; il a déjà fa premier acte à Naples, d'où il vient. Barbaglia entretien grand homme, et lui donne gratis carrosse, table, logeme *amica*. La divine C..., qui n'a, je crois, que quarant cinquante ans, fait les délices du prince Jablonowski, du mi naire Barbaglia et du maestro.

La Ripresaglia (la Revanche), opéra actuel de Stund une plate imitation de Mozart; le petit ballet est infân suis fâché de ne pas avoir apporté le *Frère Vénitien* et t quatre autres mélodrames. Il faut des choses nettes à l sique; ce qui lui convient le moins, c'est l'esprit français, la *Revanche*. Crivelli est passable, et la Camporesi exc La Ronini acquiert beaucoup; la Pasta n'est plus reconna elle travaille sept à huit heures par jour à donner de n habitudes à son gosier. La Grassini a dix mille francs po ter deux mois à Brescia : voix usée. La Nina, toujours plu toujours plus brillante, je ne l'ai point vue. Son piano v

quartier général de Rossini, qui hier, à son arrivée, a été invité à dîner pour *dix jours* de chaque semaine. Il compte rapporter à Naples sa *Paga* entière, ce qui l'enchante.

J'allais vous abonner au *Conciliatore;* mais le pauvre diable est mort le 20 d'octobre, de l'épidémie de..... C'est dommage, surtout pour les articles de M. Ermès Visconti.

Vous avez à Paris, depuis deux mois, un M. Manzoni, jeune homme de la plus haute dévotion, lequel avait fait, ce printemps, deux actes fort longs sur la mort du général Carmagnola, le grand'père de la *Carmagnole*, né à Carmagnola en Piémont, et *fatto morire* à Venise, par le Conseil des Dix. Ces actes étaient faits pour être lus; il s'est interrompu pour traduire le livre de l'abbé de Lamennais, sur l'*Indifférence en matière de religion*, et pour réfuter les impiétés de Sismondi. Ermès l'a excité à faire une tragédie jouable: il a refait ses deux premiers actes et les trois derniers, le tout en trois mois. Cette *Mort de Carmagnola* est sous presse *e desta la più alta aspettazione*. Toute ma crainte est que cela ne plaise pas à M. Duvicquet ou au grand Évariste Dumoulin, car c'est romantique. Des soldats se battent, un solitaire les arrête : « N'êtes-vous pas tous Italiens, tous fils de la même patrie? » etc. On dit ce passage sublime.

LII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 21 décembre 1819.

Une collection de baïonnettes ou de guillotines ne peut pas plus arrêter une opinion qu'une collection de louis ne peut arrêter la goutte.

Voilà, mon cher ultra, l'idée qui m'est venue en lisant la deuxième partie de votre lettre du 8. Je riais de bon cœur de votre ignorance politique, ou plutôt du voile que l'amour de votre baronnie et les souvenirs de *supériorité individuelle* qu'on vous inocula jadis, à l'académie d'Alfieri, mettent devant vos yeux. Vous me rendez ce rire quand je vous parle de Viganò, et

nous avons tous deux raison, car il n'y a pas de moral,
physiques sont différents. La preuve en est que de tout l
ne regrette que Nina. Tout le reste me semble vieille co
et vos tableaux et vos livres me font l'effet de madame
Aubin; n'est-ce pas là le nom de l'amie de madame La
Tout cela se réduit à ce que le Corrége aurait fait ses n
noires s'il eût peint au Sénégal.

Le *bon*, entre amis, c'est d'être francs; comme cela
donne le plaisir de l'originalité. Donc, à l'âge près, je v
être Grégoire. Mon seul défaut est de ne ne pas ain
blood[1]; mais, puisqu'on ne peut compter sur rien, pa
sur la Charte, je me réjouis de l'élection de Grégoire, bi
qu'au moment où nous la fîmes. La raison, c'est que son
sion, après le ministère Fouché, est un fait *palpable*,
dernier paysan, acquéreur de domaines nationaux, com
quand nous le lui aurons expliqué, de toutes les manière
dant un an. Même dans le sens de votre roi, je l'aurais
ce trait de respect pour la Charte, que coûtait-il? Enfin,
moins *endormant* que cette séance. Je vous parais le co
l'absurde, ainsi *basta così*.

Je vous donne ma parole d'honneur que, si j'avais été
j'aurais fait entrevoir les idées que je viens de vous écri
aurait fait ma gloire en 1830. Je trouve les libérau
même M. d'Argenson fut plat, en 1815, de ne pas parler
sur Nîmes. Donc, encore une fois, vous vous trompe
vous me dites que j'aurais vu deux cent cinquante
hommes à la séance du 6.

Dans votre réponse, mettez une phrase *ultra*, en ca
bien lisibles. Au reste, notre style français, à vous et à
inintelligible ici, et notre écriture archiinintelligible : d
vous gênez nullement.

Nous ne sommes pas moins éloignés en tragédie qu'
tique et en ballets. Un médecin vous sauve en vous
l'émétique; cela diminue-t-il la gloire du médecin qui n
ici, à trois cents lieues de vous, en ne me donnant pas l'én

[1] Le sang.

Voilà le principe du *romanticisme* que vous ne sentez pas assez. Le mérite est d'administrer à un public la drogue juste qui lui fera plaisir. Le mérite de M. Manzoni, si *mérite il y a, car je n'ai rien lu*, est d'avoir saisi la saveur de l'eau dont le public italien a soif. Cette eau ferait peut-être mal au cœur au public de la rue Richelieu ; qu'est-ce que cela me fait à Milan? Sentez bien ce principe du *romanticisme* ; là il n'y a pas d'académie de Turin entre vous et moi.

Un mélodrame est à Paris un ouvrage que deux mille littérateurs peuvent faire ; une *Mort de Carmagnola* ne peut être faite ici que par deux ou trois hommes. Croyez que si M. Manzoni réussit il aura une gloire immense, et que tout ce qu'il y a de jeunes prêtres en Italie se creuse la cervelle depuis douze ans pour faire une tragédie différente d'Alfieri, et ne trouve rien. Donc, quand *Carmagnola* serait un mélodrame traduit, s'il fait pâmer toute une nation, il a un grand mérite ; lisez cette phrase à vos Saint-Aubin.

Je passe mes soirées avec Rossini et Monti ; tout pesé, j'aime mieux les hommes extraordinaires que les ordinaires. — Je vous quitte pour aller dîner avec Rossini ; je passe ici pour être *ultra-anti-rossinien* ; on s'occupe beaucoup de musique et de Grégoire. Je vais lire votre lettre à Rossini ; il est fort drôle et a de l'esprit : il est juste à la hauteur des lettres de Bombet, il crée sans *savoir comment*. Schiller a fait deux ou trois excellentes tragédies comme *Walstein*, ayant sur le sublime des idées dignes de M. Cousin. Si Rossini voyait le *comment* de ses œuvres, il devrait être à mille lieues en avant des théories du sieur Bombet ; moi-même je suis fort en avant aujourd'hui, après cinq ans d'expérience.

LIII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 3 mars 1820.

Ne craignez rien de la pipe, écrivez par Turin ; j'ai reçu avant-hier votre lettre du 20 février. Si vous riez de mes rensei-

gnements sur Rossini, je ris de vos prédictions de solidité pour le ministère. J'ai discuté vingt fois l'âge de Rossini avec Rossini; il jure qu'il a vingt-huit ans, je croirais trente; on se rappelle ici l'année où il fut exempté de la *conscription;* cela prouve, je crois, vingt-neuf ou trente ans.

On donne ici un petit ballet qui est une comédie contre Dieu. L'*Idolo Birmano* descend de son autel pour partager les offrandes avec les prêtres. *Alessandro nelle Indie* de Viganò me plaît infiniment. Nous aurons Galli et Crivelli après Pâques.

Je ne me sens pas d'humeur de vous décrire *Alexandre aux Indes;* cela est horriblement ardu; et, après s'être tué de peine, cela se réduit au discours du lion, qui veut faire goûter au cerf le plaisir de boire du sang. Vous êtes l'homme de Paris, moi l'homme de Milan; le foin intellectuel qui nourrit nos esprits depuis six ans est différent. Une bouteille ne peut pas contenir, à la fois, du champagne et du bordeaux.

Nous avons eu des bals masqués, dont quatre charmants: toute la bonne compagnie y était, entre autres une princesse russe, madame Volkonski, femme bien remarquable, point affectée, chantant comme un ange et une voix de contralto, élevant, à la Tracy, un fils qu'elle adore; écrivant passablement en français, elle a fait imprimer des nouvelles. Elle a trente-deux ans, laide, mais d'une laideur aimable, composant de jolie musique, folle et charmante sous le masque. La princesse est partie ce matin pour Naples. Voilà qui me paraît mieux que madame Saint-Aubin.

Quel dommage de n'avoir pas de port franc! J'ai oublié de porter à Paris des poésies que j'ai recueillies en Toscane; elles sont du comte Giraud, petit Mirabeau de Rome. C'est une satire qu'il a lue à une société des trente premiers personnages de Florence et où il les satirise eux-mêmes Vous devez connaître les masques et la satire; c'est peut-être ce qui me console. Elle est intitulée la *Cetra Spermaceutica.* Les masques sont: le marchese Ricardi, madame Rimbotti, moglie di Ruggeri; Torrigiani, Alegrina Fiazi, juive, Capponi le boiteux, le Suisse Kleiber, entrepreneur des tabacs, Bartoli, Bardi, Piero Dini, il dottore del Rosso, la moglie di Fanchi. Le divin, divinissime, c'est que cela fut lu à eux-

mêmes, celui qu'on déchirait baissant la vue, et ainsi successivement de tous.

5 mars.

Voici comment notre Scala est arrangée. L'entreprise finit le 21 mars; le gouvernement donne quatre-vingt mille francs pour trois mois à un entrepreneur qui a engagé Galli débarquant de Barcelone pour huit mille francs; ce qui fait plus de cent francs par soirée. Plus, la Feron, une amie de Puccita, pour prima donna, et le fatal Puccita pour compositeur. Le second opéra sera de Caraffa, qu'on a engagé et qui est ici. Viganò et la Pallerini vont donner la *Vestale* à Bologne et à Sinigaglia. Nous aurons les Taglioni et, dit-on, un ballerino francese. Du reste, ce pays-ci juge de la danse comme nous de la musique. — La Camporesi a vingt mille francs de rente et se retire dans quinze jours; son beau-frère Marconi, de Rome, lui a fait un cadeau de cent mille francs, afin de ne pas avoir une personne de son sang sur les planches.

LIV

A MONSIEUR THOMAS MOORE, A LONDRES.

Bologne, le 25 mars 1820.

Monsieur,

Les amis du charmant auteur de *Lallah-Rookh* doivent sentir les arts. Ils font sans doute partie de ces *Happy-few*, pour lesquels seuls j'ai écrit, très-fâché que le reste de la canaille humaine lise mes rêveries.

Je vous prie, monsieur, de présenter les trois exemplaires [1] ci-joints à vos amis.

Je viens de lire *Lallah-Rookh* pour la cinquième fois, et suis

[1] De l'*Histoire de la peinture en Italie*.

toujours plus étonné qu'un tel livre ait pu naître en Angleterre, dans un pays corrompu, selon moi, par une teinte de férocité hébraïque.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et obéissant serviteur,

H. Beyle.

LV

A MONSIEUR BENCRME, LIBRAIRE A LONDRES.

Bologne, le 25 mars 1820.

Monsieur,

M. de Barral m'a fait passer votre obligeante lettre. Le paquet que vous avez fait mettre à la diligence à Calais, probablement le 2 février 1819, n'étant point arrivé, je vous prie d'écrire. Je viens de recouvrer de cette manière, en provoquant des recherches, un paquet de livres qui a mis dix mois de Paris à Milan, où je réside toujours.

Comme j'ai quelque idée d'aller passer plusieurs mois dans le singulier pays que vous habitez, pour avoir un substantif à joindre à mon nom, je consens à être l'auteur de l'*Histoire de la peinture en Italie*, que le n° 64 de l'*Edinburg-Review* traite trop bien.

Si, par hasard, on faisait à cet ouvrage le même honneur qu'aux autres, je verrais avec plaisir mon nom sur le titre de la traduction ; cela m'ouvrirait les ateliers des artistes, dont je compte particulièrement m'occuper en Angleterre. J'ai fini l'*Histoire de la peinture en Italie;* je pourrai occuper mes loisirs à faire l'*Histoire de la peinture en Europe ;* je ne publierai le tout que quand je trouverai un libraire qui achète le manuscrit.

Vous pourrez donner gratis des exemplaires de la *Peinture* à Murray, Colburn, Longmann, enfin aux libraires que votre connaissance de la place de Londres pourra vous faire penser être dans le cas de s'occuper d'une traduction. Mais un juste

amour-propre ne me permet pas de provoquer le moins du monde cette traduction, et je ne pense à y mettre mon nom que pour pouvoir être accueilli de M. Th. Lawrence et autres artistes gens d'esprit.

Il y a plusieurs erreurs de fait dans l'*Histoire de la peinture*, que je corrigerai avec plaisir pour le libraire de Londres, auquel j'enverrai, s'il le demande, trente pages au moins d'additions et de corrections.

Envoyez un exemplaire à M. Rich-Philips, le rédacteur du *Monthly-Review*, je crois, qui m'avait fait cadeau de son ouvrage sur le jury. Faites également remettre un exemplaire à M. Hobbhouse, ami de sir Francis Burdett, que j'ai eu l'honneur de voir à Rome.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée,

H. Beyle.

LVI

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Bologne, le 26 mars 1820.

Mon cher ami,

A l'avenir, adressez toutes vos lettres à l'ornatissimo signor Domenico V... à Novara (Piémont). Écrivez-moi à cœur ouvert, en véritable ultra et souvent; il n'y a rien de délicieux comme les différences bien tranchées d'opinions.

Par exemple, votre *Journal de Paris* n'a pas plus d'esprit en littérature qu'autrement quand il accuse mes détails sur lord Byron. Il est amoureux fou et réaimé d'une jeune comtesse, dont le mari a soixante-dix mille écus de rente, l'écu à cinq francs trente-sept centimes; mais je réduis cela à cent cinquante mille francs de rente. Ce bon mari a laissé sa jeune femme trois ou quatre mois en pension chez le lord, qui est allé courir la Dalmatie avec elle. Il est à quarante milles d'ici ou à Venise, occupé de *Don Juan*

Du reste, comme Canova, il fait l'hypocrite. Un savant me racontait ce matin comme quoi lord Byron dit pis que pendre des romantiques, et adore le Tasse, dit-il, à cause de la *régularité*. Moi, je méprise ce vil calcul. Tous les classiques le portent au ciel, à cause de ce mot ; les romantiques, à cause de ses œuvres, et voilà mon drôle en paradis.

Si je puis rassembler quatre mille francs, au lieu d'aller à Paris, j'irai en 1821 en Angleterre, et là, avec la qualité d'*auteur* de la *Peinture*, ajoutée à mon nom, je pourrai peut-être surmonter l'orgueil de quelques-uns de ces aristocrates et voir les belles choses qu'ils enfouissent dans leurs *country-seats*.

Vous recevrez l'*Amour ;* c'est un bavardage qui formera soixante-dix pages in-18, du caractère de stéréotype ; j'en voudrais cent exemplaires sur papier très-beau. Ne vous mêlez nullement de correction ; je me fiche des fautes d'impression. Seulement, dans vos lettres, que rien n'indique jamais comme l'auteur,

DOMENICO VISMARA,
Ingénieur à Novara.

LVII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Mantoue, le 28 mars 1820.

J'ai trouvé à courir le monde pour peu d'argent, et me voici dans une ville pleine encore des idées de Jules Romain. Il y a loin de Jules Romain à Ferdinand VII, qui, sans doute, est continuellement devant vos yeux. Vivre honni et bafoué au fond du cœur, par les gens qui nous entourent, serait intolérable à un homme de cœur ; mais voilà que je deviens imprudent.

J'ai passé huit jours à Bologne, ville qui fait peur au pape et qui, à l'imprimerie près, jouit d'une *extrême* liberté. Dans une société d'où le légat (cardinal Spina) sortait, on disait : *Il governo di questi maladetti preti.* — L'administration publique

est, littéralement parlant, un pillage ; la plupart des chefs sont honnêtes, mais si bêtes, si bêtes ! c'est-à-dire, ils ont beaucoup de finesse pour se conduire ; mais pour comprendre un compte de vingt feuilles de chiffres, impossible ; plutôt que de le lire, ils passeraient par le trou de la serrure. Le pape n'est rien moins qu'un imbécile ; il est ultra comme un chien, ainsi que Consalvi ; mais il veut la *sua pàce*, et, pour cela, il gouverne dans le sens, à peu près, de la majorité. C'est avec peine que je me suis laissé persuader, par vingt anecdotes, que Consalvi trouve réellement du plaisir à faire le mal du plus grand nombre, pour le plaisir du petit, *id est, ultrà.*

Bologne est pleine de réfugiés qui arrivent de Ferrare, Cesene, Ancône, Macerata, où le gouvernement est comme celui de Cularo, sous le droit divin. C'est une persécution exercée par les bigots et les nobles. Voici le mécanisme : Les *legati* sont des enfants, de jeunes monsignori appartenant aux grandes familles de Rome. Comme enfants, ils se laissent mener par les évêques. A Bologne, au contraire, le légat-cardinal Spina est un homme très-fin, qui veut rester dans une bonne ville et n'y pas laisser sa peau. Le cardinal-archevêque aime des femmes dévotes et dodues, et ne peut se mêler en rien du gouvernement. Tout le monde vole, tout le monde est content, et cependant maudit les prêtres. « Nous ne pouvons pas être plus libres que nous ne le sommes, me disait un homme d'esprit ; mais tout est de *fatto* et rien de *jure*. Demain Sa Sainteté peut me jeter dans les cachots de San Leo et confisquer ma fortune : cela sera cruel, mais non pas *injuste ;* il n'y a aucune loi qui le défende. »

Si ce gouvernement avait une administration sensée, comme celle de l'usurpateur en France, je le trouverais excellent. Savez-vous que, pour cent mille francs, on y achète une terre qui, net de tout impôt, rend huit mille francs ? J'ai vérifié cela de vingt manières. Le taux légal de l'argent est le huit pour cent, le taux commun le quinze pour cent, et l'homme qui se contente de douze pour cent passe pour très-délicat. J'ai quelque envie de réaliser trente ou quarante mille francs, et de me faire banquier à Bologne ; je parle sérieusement : c'est une ville de soixante-dix mille âmes, où les femmes ne sont pas

prudes et où l'on rit. Une terre me rendra quatre et demi s
plus dans le délicieux pays de Cularo, et à Bologne je gagne (
un clin d'œil trois et demi pour cent. Tout y est d'un tie
moins cher que dans mon nid habituel.

En un tour de main, j'ai été présenté à toute la société;
j'avais dix ans de moins, j'aurais fait merveilles; les femmes vo
toisent un homme à la troisième minute, et elles font bien. I
prudes de Paris sont bien bêtes, comme je m'apprête à le pr
ver par ma docte dissertation intitulée *De l'Amour*. Si l'on
pas le bonheur de sentir l'amour-passion, au moins le pl
physique, et si on s'en prive deux ans, on y devient inhab
voilà ce que je voudrais dire à nos Françaises, qui injurien
Italiennes.

Cela, avec le huit pour cent, voilà mes deux pensées d
nantes à Bologne. — Ici, à Mantoue, tout le monde parle l
gne. Je vous quitte pour aller flâner dans une belle église
sinée par Jules Romain.

30 mars. — Je reçois votre belle lettre de huit pages. (
bonheur de Lambert me charme! J'ai pensé vingt fois à lu
mon voyage. Son patron lui parlant de sa gloire, quand l
lui parlait de vivre, était une image qui me poursuivait.

A propos, avez-vous reçu un grand d'Espagne qui, po
fidèle au costume, est un peu bossu? Il est hâbleur, ma
garçon; soyez sans gêne avec lui; poussez-le à acheter l
mentaire et à en aller voir le commentaire aux Chamb
me semble digne d'Aglaë; il aura cinquante mille fr
rente à sa majorité, dans deux ans; voilà des gens he
ment nés.

J'embrasse tous nos amis.

CLAPIER et C[e]

LVIII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 19 avril 18

On ne devrait jamais écrire de voyage sur un pa

n'habite qu'un an. — Pourquoi? — C'est qu'on ne le connaît pas. — Ah! ah!

J'avais à Paris deux mille francs; j'en ai dépensé neuf cents par mois. Sachez qu'un philosophe de mon espèce ne peut jamais aller plus loin. Me voilà donc condamné à ne pouvoir jamais parler, et, ce qui est bien pis, imprimer sur les femmes de Paris.

Montrez-moi une esquisse d'un peintre, je vous dirai quel est son style. Voilà que je trouve, dans le numéro 63 de l'*Edinburg-review*, un article sur Crabbe, précédé d'une dissertation sur l'esprit d'observation qui, sans s'en douter, *ne songe plus aux rangs;* voilà Stendhal tout pur, et il volerait cela s'il en avait occasion. Puisqu'un *calicot* est Malo, Besançon sera deux cinquièmes de Malo et madame de Chichilla deux cinquièmes de Saint-Aubin; *pauca intelligenti*. Surtout continuons à nous moquer du fond du cœur l'un de l'autre; tout le reste est fade. Molière disait, en copiant Cyrano de Bergerac : « Je prends mon bien où je le trouve. » Si mes *books* arrivent à 1890, qui songera au grain d'or trouvé dans la boue?

Vous êtes d'accord avec le catéchisme que j'ai lu cette nuit, et que j'ai eu par une voie bien baroque et qui prouve bien le triomphe de ces idées. Je suis de l'avis de l'archevêque en tout, et vous aussi, puisqu'une platitude, comme celle de feu M. Didier, peut tout renverser. Et si l'on n'eût pas touché à la charte? — Les Didier impossibles.

Non, l'on ne secourra pas le roi d'Espagne; l'intervention étrangère est incompatible pour deux cents ans avec les préjugés espagnols. Si j'étais Argüelles, je proposerais d'augmenter l'autorité du roi pour le successeur de Sa Majesté actuelle. Si, contre toute évidence, il est de bonne foi, il tiendra trente ans.

Madame Feron réussit ici auprès de la canaille de la musique par des gammes ascendantes et descendantes, et chromatiques. — Puccita est à terre; mais samedi la singulière *Gazza ladra*. — Rossini a fait cinq opéras, qu'il copie toujours; la *Gazza* est une tentative pour sortir du cercle: je verrai. Quant au *Barbier*, faites bouillir quatre opéras de Cimarosa et deux de Paisiello, avec une symphonie de Beethoven; mettez le tout en *mesures vives*,

par des croches, beaucoup de triples croches, et vous avez le *Barbier*, qui n'est pas digne de dénouer les cordons de *Sigillara*, de *Tancrède* et de l'*Italiana in Algeri*.

Mon Dieu ! que votre *Journal de Paris* est plat ! C'est qu'il ne fait pas d'articles comme les lignes précédentes; il garde toutes les rancunes contre la critique. Que ne prend-il la préface des *Vies de Haydn, Mozart et Métastase* pour faire un article sublime! Il sera agréable et piquant aux yeux d'un de ses lecteurs.

J'ai vu un voyageur qui m'a conté que *sur* la Solfatara on a établi des cabanes mobiles où l'on prend des bains de vapeur *qui font des miracles;* si jamais vous avez des douleurs à la cuisse, rappelez-vous cette invention.

Vous vous moquiez de moi quand je vous disais que le *romanticisme* était la racine ou la queue du *libéralisme;* il fait dire *examinons et méprisons l'ancien.* — J'ai lu tout Schiller, qui m'ennuie, parce qu'on voit le rhéteur; c'est Shakspeare que je veux et *tout pur*. Malheur en révolution d'esprit ou d'intérêts au *mezzo termine!*

Avez-vous reçu un rabâchage sur Bologne? Si vous voulez du plus profond, je puis vous en donner. Tout tient à un fil. L'essentiel, c'est que pour cent mille francs on a huit mille francs net d'impôt, dans le plus beau pays du monde, où vos vieux habits râpés de Paris feraient la gloire d'un élégant. — Ils vont avoir la *Vestale* et la *Noce di Benevento* [1], de l'immortel Viganò qui y est depuis deux mois. Ah! le grand homme! — M. Taglioni et sa femme nous ont embêtés ici d'un ballet à la française la *Prise de Malaca*, où un combat naval, à cinq distances successives des vaisseaux, fait beaucoup d'effet. — Nous avons le contraire d'il y a deux mois; au lieu de la Camporesi, la Feron, et l'Ekerlin, au lieu de l'Allemande M...

Galli, arrivé de Barcelone, où Remorini le remplace, me console de tout. Nous venons d'avoir un grand malheur domestique le fils unique de notre charmante comtesse est mort; elle est au désespoir et à la campagne : adieu les soirées!

On vient d'arrêter ici : 1° trois prêtres qui avaient mauvais

[1] *Le Noyer de Bénévent.*

goût; 2° trois prêtres faussaires; 3° un prêtre qui, moyennant une lettre de change de quatre-vingt mille francs, a fait avoir à M. Settala, un des premiers ultras du pays, un héritage de huit cent mille francs (du major Latuada). Ce prêtre, Canavesi, fait l'amour avec madame, qui l'a lâché. Là-dessus il a demandé ses quatre-vingt mille francs, et, par pitié pour les pauvres enfants, il appuie sur ceci : il ne montre pas un autre testament qui annule celui de Settala.

Le pouvoir, un peu plus spirituel que le vôtre, ne laissera pas tomber ces trois affaires.

Ah! que je serais heureux si j'avais huit mille francs! J'irais passer six mois en Amérique; je cultive ce projet.

DOMENICO V...

LIX

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 12 juillet 1820.

Je n'ai pas osé vous écrire durant vos grands ou vos petits troubles de Paris, car je ne sais encore quelle idée m'en faire. Tout ce que j'aurais pu vous mander de ce séjour tranquille vous eût semblé bien insipide.

Tout ce que je puis vous mander de moins innocent, c'est que la reine Caroline d'Angleterre faisait ici l'amour publiquement avec un palefrenier du général Pino, nommé Bergami, qu'elle a créé baron, et avec lequel elle rentrait tous les soirs dans sa chambre à coucher, à dix heures. A Pesaro, elle montrait dans son salon son propre buste et celui de M. le baron; car c'est ainsi qu'elle et qu'on le nomme. Il a été palefrenier durant la campagne de Russie, et n'y a pris d'autre part que de soigner les chevaux que montait son maître. Mais, depuis, il a pris trois cent mille francs à sa maîtresse, à force de faire faire mauvaise chère aux gens qu'elle invite. Comme elle est folle d'amour, elle n'y prend pas garde. Il dit au marchand de vin : « Il me faut dix sous par bou-

teille ; » au boulanger : « Il me faut dix pour cent sur votre compte. » — Tout le mondre crie ; c'est un scandale et un mépris abominable. Donc, si vingt pairs anglais viennent se promener six mois en ce pays, ils s'en retourneront avec l'idée que leur *Queen* est la catin la plus ignoble des trois royaumes.

C'est ce qui fait que je l'admire, c'est-à-dire son courage d punir ainsi son mari. Probablement le mépris et la haine qu'o a pour lui font la force de la reine. Tout ce qu'elle dit d'Ompt est vrai. Elle a avec elle un homme courageux, Vassalli, et brave colonel, Italien aussi, dont j'ai oublié le nom. Elle est g néreuse, elle écrit des lettres de quatre ou cinq pages de ma vais français, pleines de feu, d'idées, d'orgueil et de courag j'en ai vu.

Son amour n'est que physique et dégoûtant ; on lui prése Bergami pour un chasseur derrière sa voiture ; elle tom amoureuse de ses gros favoris noirs à la première vue. Si eût pris quelque beau colonel italien, avec deux croix et vi campagnes, elle eût eu la bonne compagnie pour elle. Le n de comtesse Oldi, qu'elle porte, est celui de la sœur de gami, qui a épousé un comte ; lui est d'assez bonne famille.

Voici les moyens de justification de ladite *Queen :* 1° une l de son mari, qui dit explicitement : « Je n'abandonnerai ja pour vous une telle, ma maîtresse ; de votre côté, je vous seille de vous amuser le plus que vous pourrez. » Cela première année du mariage. 2° Elle a fait deux enfants ; de avec qui. Allons ? — Avec le vieux roi Georges III, parlant personne. Tout ce qu'a fait Georges IV ici, contre elle, est au possible.

Vous saurez que, le jour de la Pentecôte, 21 mai, je croi fait une délicieuse promenade en bateau, sur le Tessin et pour aller voir les jardins de Belgiojoso ; il y avait des fe jeunes, gaies, riches, et pour moi anti-Saint-Aubin. Seule j'ai pris une petite fluxion de poitrine peu forte, mais l car je suis encore faible. J'ai été amusé sur mon canapé nouvelles de Paris ; je dis celles qu'on débitait. On est ultra-libéral ici, et vingt fois la Charte a été proclamée exception, sur la place du Carrousel.

Je ne comprends pas un mot à ces .... de Parisiens. Que M. Laffitte s'amuse à les payer quatre francs par jour, cela me semble dur à digérer; que, d'un autre côté, ils abandonnent le juste soin de leurs meubles d'acajou, pour affronter les cuirassiers de la garde royale, c'est ce que je ne croirai que dans l'autre monde; car alors peut-être je les mépriserai moins. Mandez-moi ce que je dois croire. J'ai vu quatre ou cinq témoins oculaires qui ont eu diablement peur et qui se contredisent.

Adressez-vous à M. Caraffa, qui vous donnera les airs de la Nina. J'étais cloué dans ma chambre le jour de son départ, qui a été dix fois différé; je n'ai pas pu lui remettre quatre ou cinq curiosités musicales, mais que personne ne peut chanter à Paris. Croyez qu'on ne pouvait pas mieux faire votre commission.

La Nina fait un archimystère de ses airs; ceux que Rossini fabrique sont pour la Colbrand et étaient pour la Camporesi; c'est pour cela qu'*aucune* amateur de Paris ne les chantera jamais.

Rossini mange comme trois ogres et est gros comme Nourrit de l'Opéra, auquel il ressemble. Il a beaucoup d'estime pour mademoiselle Chomel. Mademoiselle Colbrand, qu'il dirige de concert avec le prince Jablonowski et Barbaglia, est furieuse contre la Chomel, que vous avez vue à Louvois.

Sans ma faiblesse, vous seriez arrivé à douze pages; mais adieu.

LAUBRY.

LX

A MONSIEUR LE BARON DE M!....., A PARIS.

Milan, le 23 juillet 1820.

Mon cher ami, il m'arrive le plus grand malheur qui pût me tomber sur la tête.

Des jaloux, car qui est celui qui n'en a pas, ont fait circuler le bruit que j'étais ici agent du gouvernement français.

Il y a six mois que cela circule. Je me suis aperçu que plusieurs personnes cherchaient à ne pas me saluer ; je m'en fichais rondement, lorsque le bon Plana m'a écrit la lettre que vous recevrez. Je ne lui en veux point ; cependant voilà un terrible coup ! Car, enfin, que fait ici ce Français ? Jamais la bonhomie milanaise ne pourra comprendre ma vie philosophique, et que je vis ici avec cinq mille francs mieux qu'à Paris pour douze mille francs.

Envoyez, je vous prie, la présente lettre et celle de Plana à Crozet, à Troyes. Je prie Crozet d'écrire quelques phrases à Plana. Donnez-moi votre avis ; que faire pour détromper mes connaissances d'ici ?

Je suis trop ému pour pouvoir parler d'un autre sujet. Soyez sûr que je ne m'exagère pas la chose. Il y a trois mois que je n'ai pas été admis dans une société, parce qu'une personne impartiale a dit : « S'il vient, plusieurs personnes (il est vrai que ce sont des gens qui me haïssent) se retireront. » Je n'ai su cela qu'il y a deux heures.

Voilà le coup le plus sensible que j'aie eu dans ma vie.

Depuis trois mois je n'ai pas de vos lettres.

H.....

LXI

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 8 août 1820.

Mon cher ami, M. le docteur Razori est incontestablement un des hommes les plus remarquables de ce pays. Il joint un esprit étonnant à l'art de faire des cures merveilleuses comme médecin.

M. Giovanni Fossati, que je vous présente, est l'élève de M. Razori. Cet élève, qui est déjà un médecin distingué, va passer un hiver à Paris, pour se perfectionner et comparer la doc

trine des médecins français à celle de M. Razori, qui a inventé le système des *contre-stimulants*.

Recommandez M. Fossati aux premiers médecins de votre préfecture, et donnez-lui les moyens de s'instruire. Donnez-lui aussi des billets de spectacle.

Je n'ai pas de lettre de vous depuis la loi sur les élections; voyez quelle paresse abominable! Je soupçonne quelque lacune.

Adieu; écrivez donc.

H. BEYLE.

LXII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 30 août 1820.

Mais que diable devenez-vous? Je n'ai pas de lettre de Votre Excellence depuis les charges de cavalerie sur les badauds de Paris; et moi, badaud de province, je ne comprends pas encore lesdites charges.

Je voudrais vous intéresser par des nouvelles. Savez-vous qu'un M. de M....., en Savoie, vient d'avoir un grand-cordon des la Très-Sainte-Annonciade? Voyez le journal de Milan du 25 ou 26 août.

On se dégoûte de Rossini. Sa réputation est plus générale que jamais; elle est arrivée aux bas étages de la société; mais la tête revient à Mozart et Cimarosa, ou, mieux encore, elle voudrait du nouveau. Mercadante, de Naples, me semble bien pâle. — On va avoir à Milan, en octobre, un opéra de M. Meyerbeer, juif de Berlin, brûlant d'enthousiasme pour la musique, enthousiasme garanti de ridicule par quatre-vingt mille francs de rente. Mais, comme la musique de Mercadante, celle de Meyerbeer ne fait rien sentir de nouveau, malgré toute la bonne volonté du monde. — Mademoiselle Tosi, fille d'un avocat riche, quand on parlait au barreau, et pauvre depuis qu'on écrit, va débuter à la

Scala, en octobre. Figure superbe de théâtre, belle voix, méthode, *id est* autant de méthode que la Catalani.

Avez-vous été intéressé par une lettre sur la *Queen* gleterre? C'est une folle dans le genre ignoble et bas, u *reine de corps de garde*, voilà enfin le mot propre, plei plus grand courage. Rien de plus avéré que sa dégoûtant duite avec le courrier Bergami; mais, par ce maudit esprit position, on commence à la nier.

On parlait hier soir d'une grande conspiration à Paris. journaux libéraux sont pleins d'exagérations sur le libér de l'Italie. A Rome, tout est prêtre, laquais ou Mercure d tres; les nobles, bêtes comme des pots; il n'y a pas le plu élément de libéralisme; chaque ville a quinze ou vingt gens qui lisent Benjamin Constant et font des *oimè!* — L traire à Bologne et Ferrare. Un peu des deux à Rimini cône, etc.; là, la révolution est mûre.

A Milan et Venise, le gouvernement est si juste, si do lent, qu'au fond on est bien: des vœux vagues, rien de pl

En Piémont, deux partis acharnés qui voudraient bien la douceur de se faire écarteler réciproquement. Mais les sont les plus forts. Le roi n'est que le chef de l'aristocra reine est ultra exécrée; on dit qu'elle va faire occuper A drie par une garnison allemande; excellente mesure, King est si bon, qu'il peut un beau matin signer la consti Il y aura beaucoup de sang répandu un jour ou l'aut coups de couteau recommenceront de plus belle.

J'ai été malade, puis calomnié; je me suis tranquillisé sant quinze jours au frais, à Varèse, avec l'aimable Schi qui me chantait toute la soirée; elle fait ce qu'elle veu voix. Elle sera libre le 1er avril 1821; dites-le aux g Théâtre-Italien. Elle *sait* trente opéras, dont elle a t chanté le premier rôle; voilà de l'argent comptant po direction. Mademoislle Schiassetti a une mémoire si éto qu'elle peut chanter demain soir celui de ces trente opé plaira à Votre Excellence. Vous aurez un contralto av cordes hautes, une espèce de *baryton* femelle. Belle tête a elle a vingt mille francs par an.

A propos, le mari de la maîtresse de lord Byron est précisément un *bravo* du quatorzième siècle, très-capable d'assassiner l'homme auquel il a vendu *his wife*. Cette *wife* est une grosse blonde, portant dans la rue ses appas blancs étalés et des souliers de satin rouge ; du reste, très-fraîche et vingt-trois ans. J'ai oublié le nom de cette comtesse de Pesaro ; je vous l'ai dit de Bologne. — Ledit lord, pour se faire des partisans, se fait tout classique en parlant aux pédants italiens ; par exemple : Mezzofanti à Bologne ; cela me paraît bien milord.

Toute la Romagne se met en garde nationale, bon gré mal gré. Le cardinal Consalvi a la signature du pape en poche, pour une constitution ; mais, à mes yeux, ledit Consalvi est au-dessous de sa position. — Adieu ; voilà tout ce que je sais, et je vous ai écrit malgré les nerfs : voyez l'amitié !

M. l'abbé de B..., ami du duc de Broglie, vient de mourir de rage de n'être rien et d'une fluxion de poitrine.

LXIII

A MONSIEUR R. C..., DIRECTEUR DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES, A MONTBRISON.

Milan, le 4 septembre 1820.

Dans le petit volume[1] dont ma générosité t'a gratifié l'année dernière, à Cularo, je n'ai pas donné le portrait du voyageur ; il me semblait que parler de soi était chose ridicule. Des amis m'affirment que, dans la circonstance, il n'en est pas ainsi. Donc, la nouvelle édition comprendra le portrait dudit voyageur, et quelques observations de son cru sur les femmes italiennes : je veux te faire jouir de ce supplément par anticipation.

LE VOYAGEUR.

Le grand mal de la vie pour moi, c'est l'ennui. Ma tête est

[1] *Rome, Naples et Florence en* 1817.

une lanterne magique; je m'amuse avec les images, folle tendres, que mon imagination me présente. Un quart d'h après que je suis avec un sot, mon imagination ne m'offre que des images ternes et fastidieuses. L'*Inconstant* raconte ce qui le charme dans les voyages, c'est

Qu'on ne revoit jamais ce qu'on a déjà vu.

Je suis inconstant d'une manière un peu moins rapid n'est qu'à la seconde ou troisième fois qu'un pays, qu'une sique, qu'un tableau, me plaisent extrêmement. Ensuit musique, après cent représentations, le tableau, après t visites, la contrée, au cinquième ou sixième voyage, com cent à ne plus rien fournir à mon imagination, et je m'enn

On voit que mes bêtes d'aversion, ce sont le *vulgaire* et *fecté*. Je ne suis irrité que par deux choses : le manque de li et le papisme, que je crois la source de tous les crimes. Ui humain ne me paraît jamais que le résultat de ce que le ont mis dans sa tête, et le climat dans son cœur. Quand j arrêté par des voleurs, ou qu'on me tire des coups de fu me sens une grande colère contre le gouvernement et le de l'endroit. Quant au voleur, il me plaît s'il est éner car il m'amuse.

Comme j'ai passé quinze ans à Paris, ce qui m'est le pl différent au monde, c'est une jolie femme française. Et s mon aversion pour le vulgaire et l'affecté m'entraîne au d l'indifférence. Si je rencontre une jeune femme française par malheur, elle soit bien élevée, je me rappelle sur-le- la maison paternelle et l'éducation de mes sœurs; je tous ses mouvements et jusqu'aux plus fugitives nuances pensées. C'est ce qui fait que j'aime beaucoup la mauvaise pagnie, où il y a plus d'*imprévu*. Autant que je me co voilà la fibre sur laquelle les hommes et les choses d'Itali venus frapper.

LES FEMMES.

Qu'on juge de mes transports quand j'ai trouvé en

sans qu'aucun voyageur m'eût gâté le plaisir en m'avertissant, que c'était précisément dans la bonne compagnie qu'il y avait le plus d'*imprévu*. Ces génies singuliers ne sont arrêtés que par le manque de fortune et par l'impossible; s'il y a encore des préjugés, ce n'est que dans les basses classes.

Les femmes, en Italie, avec l'âme de feu que le ciel leur a donnée, reçoivent une éducation qui consiste à peu près uniquement dans la musique et une quantité de momeries religieuses. Le point capital, c'est que, quelque péché qu'on commette, en s'en confessant, il n'en reste pas de trace. Elles entrevoient la conduite de leur mère; on les marie; elles se trouvent enfin délivrées du joug, et, si elles sont jolies, de la jalousie de leur mère. Elles oublient, en un clin d'œil, toute la religion, et considèrent tout ce qu'on leur a dit comme des choses excellentes, mais bonnes pour les enfants.

Les femmes ne vivent pas ensemble; la loge de chacune d'elles, au théâtre, devient une petite cour; tout le monde veut obtenir un sourire de la reine de la société; personne ne veut gâter l'avenir.

Quelques folies qu'elle dise, dix voix partent à la fois pour lui donner raison; il n'y a de différence que par le plus ou moins d'esprit des courtisans. Il n'y a qu'un point sur lequel la reine de la société puisse essuyer des contradictions; elle peut dire qu'il est nuit en plein midi; mais si elle s'avise de dire que la musique de Paër vaut mieux que celle de Rossini, dix voix s'élèvent pour se moquer d'elle. Du reste, toutes les parties de campagne, tous les caprices les plus fous qui lui passent par la tête, sont autant d'oracles pour sa cour.

Vous voyez comment chaque femme ici a des manières à elle, des idées à elle, des discours à elle. D'une loge à l'autre, vous trouvez un autre monde; non-seulement d'autres idées, mais une autre langue; ce qui est une vérité reconnue dans l'une est une rêverie dans l'autre; c'est comme être ambassadeur à la cour d'un prince jeune et militaire, ou à celle d'un vieux souverain prudent. (En 1810, cours de Bade et de Dresde.)

Ici, les moyens de plaire aux femmes par la conversation (l'esprit) sont donc très-différents. Il n'y a de ressemblance qu'en

deux choses, et l'essence de ces choses, quand elles sont libres, est d'être éternellement différente : c'est l'imagination et l'amour.

Tout homme qui conte clairement et avec feu des choses nouvelles est sûr des applaudissements des femmes d'Italie. Peu importe qu'il fasse rire ou pleurer; pourvu qu'il agisse fortement sur les cœurs, il est aimable. Vous pouvez leur conter la fable de la comédie du *Tartufe*, ou la manière barbare avec laquelle Néron vient d'empoisonner Britannicus, vous les intéresserez autant qu'en leur contant la mort du roi Murat; il s'agit d'être clair et extrêmement énergique. Comme la sensibilité l'emporte de bien loin sur la vanité, vous plairez, même en étant ridiculement outré; on s'aperçoit de l'enflure, mais ce n'est pas une offense. Le livre dont elles raffolent aujourd'hui, c'est l'*Histoire de l'Inquisition d'Espagne*, de M. Llorente; par ses noirs fantômes, il les empêche de dormir. Un inquisiteur qui viendrait à Milan dans ce moment pourrait être très à la mode et fort couru.

Les événements (*vicende*) d'une vie orageuse, sous l'apparence de la tranquillité, forment bien vite le jugement des dames italiennes; il leur est permis de dire des sottises, mais non pas d'en faire; chaque erreur est sévèrement punie par les événements. Chez nous, on trouve de l'*agrément* et puis de la niaiserie dès qu'on entrevoit une ombre de péril: c'est le contraire ici.

Les femmes italiennes ont du caractère contre tous les accidents de la vie, excepté contre la plaisanterie, qui leur semble toujours une atrocité. Jamais, dans le monde, un homme, pour plaire à son amie, ne persifle une autre femme, puisque jamais deux femmes ne sont ensemble qu'en cérémonie. Par la même raison, jamais deux femmes ne se picotent. Cette horreur pour la plaisanterie se trouve au même degré chez les hommes; au moindre mot qui peut être une raillerie, vous les voyez changer de couleur. Tel est le mécanisme qui rend impossible ici l'esprit français; l'Apennin se changera en plaine avant qu'il puisse s'introduire en Italie. La louange fine et délicate ne peut avoir de grâce qu'autant que la critique est permise; comment le goût

de la société pourrait-il naître ici, puisque ce qui fait le charme de la société ne peut y exister? Comment des indifférents réunis dans un beau salon, bien chauffé et bien éclairé, peuvent-ils se donner du plaisir, si la plaisanterie est interdite? Les habitudes et les préjugés des Italiens les forcent donc à passer leur vie en tête-à-tête.

Ajoutez que la politesse qui porte à préférer les autres à soi passe ici pour *faiblesse*, dans un salon; jugez de ce que c'est au café, au spectacle, dans les lieux publics. Un étranger est obligé de refaire son éducation et à tous moments se trouve trop poli; s'il fait la moindre plaisanterie à son ami, l'autre croit qu'il ne l'aime plus.

Chez les hommes, comme parmi les femmes, les caractères se déploient ici en toute liberté; il y a plus de génies et plus de sots. Les bêtes le sont à un point incroyable et à tout moment vous surprennent par des traits à faire constater par témoins, si l'on veut les conter.

Un de mes amis, il y a huit jours, était allé rendre visite à une très-nouvelle connaissance et à une heure très-indue. Le mari était à deux lieues de là, dans sa terre, à tirer le pistolet avec ses amis; la pluie vint; ennuyés de leur soirée, ils rentrent à Brescia. Le mari, très-jaloux de son naturel, va droit à la chambre de sa femme; étonné de la trouver fermée, il frappe, ses pistolets à la main. La femme dit à son amant, en riant et en chantant: « Ah! voilà mon mari! » et elle court lui ouvrir, l'embrasse et lui dit: « Sais-tu? *Colonna est là.* — Et où est-il? — Dans le petit cabinet à côté de mon lit. » A ces mots, l'amant, ne voulant pas se laisser bloquer dans le cabinet, sort assez mal en ordre. Qu'on se figure la mine de ces deux hommes, le mari homme violent et les pistolets chargés à la main! Tout se passa en plaisanterie, un peu forcée, je m'imagine. Comme l'amant s'en allait et, à sa grande joie, se trouvait déjà dans l'antichambre, le mari le rappelle d'un air fort sérieux; l'autre traverse tous ces grands salons sombres, éclairés chacun par une seule bougie. Le mari le rappelait pour lui faire cadeau d'un fort beau panier de gibier que son garde-chasse venait de lui apporter à la campagne. Voulait-il se moquer de lui? c'est ce

que nous n'avons pas pu encore deviner. Mais voilà ce que j'appelle une idiote charmante : qu'on juge des femmes d'esprit!

L'essentiel de l'*esprit* ici, à l'égard des femmes, c'est beaucoup d'*imprévu* et beaucop de clair-obscur (différence très-marquée des grands clairs aux grandes ombres) ; et dans la personne, beaucoup d'air militaire, le moins possible de ce que l'on appelle en France l'air *robin*, ce ton de nos jeunes magistrats, l'air sensé, important, content de soi, pédant : c'est leur bête d'aversion ; elles appellent cela l'air *andeghè* ; elles adorent les moustaches, surtout celles qui ont assisté aux revues de Napoléon.

Rien n'est plus rare et surtout moins durable que de voir une femme en recevoir d'autres ; il faut pour cela des circonstances extrêmement particulières, par exemple, qu'elles soient toutes deux jolies et qu'en aimant beaucoup l'amour, elles se soucient peu de l'amant [1].

Ce trait frappant des mœurs milanaises a été formé ou fortifié, je ne sais lequel, par le théâtre de la Scala. Là, chaque femme reçoit tous les soirs ses amis et brille seule dans sa loge, où, pour ne pas emprunter une idée française, elle est le seul objet des galanteries et des flatteries des visitants. Les femmes qui n'ont pas le bonheur d'avoir une des deux cents loges de ce théâtre reçoivent quelques amis qui font un *taroc*, assaisonné des paroles les plus grossières : *asinone, coujonon?* ce jeu est une dispute continuelle. Dans la petite bourgeoisie et dans les maisons où l'on vit à l'antique, la bouteille de *vin bon* est sur le champ de bataille, et sert à redonner courage aux combattants.

Les agréments plus délicats, une fois qu'on les a goûtés, d'une société mélangée d'hommes et de femmes, sont inconnus ici. Les hommes ne demandent pas d'une manière impérieuse des jouissances dont ils n'ont pas d'idée, et il faudrait les exiger de ce ton, pour obtenir des femmes une chose qui blesse si cruellement leurs intérêts les plus chers.

Tel est le mécanisme en vertu duquel il ne se formera jamais de société à Milan. A Paris, la société absorbe tout un homme ;

[1] Comme la Nina et la Bonsignori. (H. B.)

un homme de société n'est plus rien; tout lui dit comme la baronne des *Dehors trompeurs* :

> Ne soyez point époux, ne soyez point amant;
> Soyez l'homme du jour, et vous serez charmant.

C'est que la vanité fait les cinq sixièmes de l'amour chez un Français. Ici, c'est tout autre chose : l'amour est bien l'amour, et quoiqu'il soit plus enchanteur, il ne demande point le sacrifice de toute votre vie, de toutes vos occupations, de toute l'*empreinte* qui, au fond, vous distingue des autres hommes. Ici, c'est la maîtresse qui prend le ton de l'homme qu'elle aime. La maîtresse de Canova est artiste, et celle de Spallanzani l'aidait dans ses expériences de physique. Parmi les jeunes gens, excepté deux ou trois sots cités, personne ne songe à être mieux mis qu'un autre : il faut être comme tout le monde. Trois ou quatre hommes à bonnes fortunes m'ont paru généralement détestés des femmes; les plus jolies ne voudraient pas les recevoir, mais s'ils savent leur métier et qu'ils les trouvent, par hasard, dans une maison de campagne, ils peuvent les rendre folles en une soirée; c'est ce dont j'ai été témoin et presque confident.

Qu'avez-vous donc? disais-je à une jolie femme : — « Je suis blessée au cœur, me dit-elle franchement, ce mauvais sujet me plaît. » — La nuit, elle réveilla son mari : « Emmenez-moi, lui dit-elle, ou je ferai quelque folie. » Il ne se le fit pas répéter, et dix minutes après ils étaient sur la route de Venise.

On me reprochera de tout louer. Hélas! non : j'ai un grand malheur à décrire, rien n'est plus petite ville que la grande société de Milan. Il se forme comme une espèce d'aristocratie, des deux cents femmes qui ont une loge à la Scala et de celles qui vont tous les soirs au *Corso* en voiture; dans ce cercle, qui est celui de la mode et des plaisirs, tout est connu. Le premier regard qu'une femme donne à la salle, en arrivant dans sa loge, est pour en passer la revue; et comme depuis la chute du royaume, en 1814, il n'y a plus de nouvelles, si elle remarque la moindre irrégularité, si M. un tel n'est plus vis-à-vis de ma-

dame une telle, elle se tourne vers son amant, qui va au parterre, et de loge en loge, pour savoir *cos' è dè neuf* (ce qu'il y a de nouveau). Vous n'avez pas d'idée de la facilité avec laquelle on arrive, en une demi-heure, à une information précise. L'amant revient et apprend à son amie pourquoi M. un tel n'est pas à son poste. Pendant ce temps-là, elle a remarqué que le Del Canto, un officier de ses amis, est depuis trois jours assis au parterre, toujours à la même place. — Et ne savez-vous pas, lui dit-on, qu'il lorgne la comtesse Conti?

Je m'imagine que cet affreux caquetage, ce *pettegolismo*, qui fait aussi le malheur des petites villes, ne corrompt pas autant la société des marchands et des gens moins riches, dont les femmes vont tout simplement au parterre, ou dans quelque loge d'emprunt.

La naissance ne fait rien pour être admis dans cette aristocratie de la Scala ; il ne faut absolument que de la fortune et un peu d'esprit. Il y a telle femme très-noble qui se morfond dans sa loge avec son *servant*, et dont on se garde bien d'aller troubler le tête-à-tête. Ces femmes-là ne peuvent avoir des hommes un peu bien ; elles sont réduites à quelque *espèce*, ordinairement quelque cadet de grande famille, dont le frère a quatre-vingt mille livres de rente et qui, lui, a huit cents francs de pension et la table.

Dans quelques familles très-nobles et très-antiques, j'ai distingué de certaines nuances, qui tiennent encore aux mœurs des Espagnols, qui ont si longtemps opprimé et pollué ce beau pays avec l'infâme administration de Philippe II.

C'est à ce prince exécrable et à ses successeurs qu'il faut attribuer tous les malheurs de l'Italie et la bêtise générale qui a pris la place des lauriers, dans tous les genres, dont son heureux sol était couvert avant l'an 1530. L'influence de Napoléon a fait tomber les idées espagnoles ; mais si le remède fut énergique, il a été appliqué trop peu de temps.

Les gens à la mode, ici comme en France, sont les officiers à demi-solde. Au reste, c'est à leur amabilité et à l'abondance de leurs idées que vous vous apercevez qu'ils ont servi ; ils n'ont rien de cette jactance militaire, de ce ton blagueur, qui me

choquait tant à Londres, dans certaines réunions de Saint-James 's street.

Un autre inconvénient de la société ici, c'est qu'on meurt d'*inedia* (d'épuisement); on ne sait que dire, il n'y a jamais de nouvelles. La *Minerve*[1] est proscrite à Milan, comme au jardin des Tuileries, et le *Journal du commerce* est prohibé. La soirée se passe, entre hommes, à maudire la bassesse, l'hypocrisie et les mensonges des seuls journaux qu'ils reçoivent. Ils se mettent dans une colère comique et affublent les rédacteurs des épithètes les plus avilissantes, et faute de savoir ce qui se passe, toutes les discussions politiques se terminent par des cris de rage. L'on se tait un moment et puis on se met à parler des ballets de Vigano; la *Vestale* et *Otello* ont plus fait parler à Milan, même dans les basses classes, qu'à Paris la dernière conspiration des *Ultra*.

Or une discussion sur Otello n'est pas si utile, mais est infiniment plus agréable qu'une discussion sur M. de Marchangy. Elle ne viendra que trop tôt pour les aimables Milanais, cette fièvre politique qui rend inaccessible à tous les arts et par laquelle pourtant, grâce à la féodalité, il faut passer pour arriver au bonheur. En attendant, les gens que nous sommes obligés de ne mépriser qu'en secret à Paris sont ici affublés de tous les noms qu'ils méritent, et les Lanjuinais, les B. Constant, les Carnot, les Exelmans, portés aux nues. La *Gazette de Lugano* donne, deux fois par semaine, des nouvelles de ces gens que l'on aime sans pouvoir s'en entretenir; il n'est pas de loge où je n'aie entendu parler ce soir du procès de M. Dunoyer et de la sérénade que lui ont donnée les jeunes gens de Rennes.

Et, me dira-t-on, vous avez vu tout cela en un mois? — Les trois quarts des choses que je dis peuvent se trouver inexactes, et je les donne pour ce qu'elles valent, pour les apparences; j'ai cru voir ainsi. L'on ne lirait plus de voyages si on exigeait de chaque voyageur qu'il eût habité assez longtemps les villes

[1] Revue hebdomadaire publiée de février 1818 à mars 1820; elle eut une très-grande vogue, et fut tuée par l'établissement de la censure, après l'assassinat du duc de Berri. (R. C.)

dont il parle, pour pouvoir donner à ses récits l'apparence de la certitude. Il faudrait habiter cinq ou six ans l'Italie ou l'Angleterre avant de les juger; les gens qui s'expatrient ainsi sont, pour la plupart, des négociants et non des observateurs.

LXIV

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 10 octobre 1820.

L'enthousiasme de Parthénope[1] est à son comble, général, brûlant, sans bornes. La rage a gagné jusqu'aux évêques et archevêques. Je parierais cent contre un que tout cela est vrai; il faudrait vingt pages pour vous dire comment cela m'a été conté. Il paraît que le King a voulu se sauver quatre fois et qu'il est dans le tombeau de la nourrice d'Énée[2], place très-forte. Ce peuple enthousiaste est rempli des erreurs et préjugés les plus archiridicules. On tuera fort bien un homme à Naples parce qu'on croit que son regard peut porter malheur aux mesures annoncées dans une affiche qu'on lit. Ces gens se préparent (aussitôt qu'ils seront sûrs que nos soldats entreront chez le pape), ils se préparent, dis-je, à s'emparer de Rome, Florence, Bologne. A Rome et à Bologne, ils trouveront beaucoup de soldats d'anciens régiments français, pleins de feu et de bravoure. Les *Macaroni* ont aussi des projets sur Ancône, mais ils seront déjoués; nos braves soldats peuvent s'embarquer à Trieste, quand le parti sera pris à Troppau, et en trois jours être maîtres d'Ancône.

Rome est pourrie; il en sortira deux ou trois mille bourgeois, prétendus libéraux, qui feront d'excellents soldats; mais le pays ne bougera pas. On est furieux et plein d'enthousiasme à Tolentino, Ancône, Forli, Cesena, Bologne. On bavarde beaucoup à

[1] Révolution de Naples en 1820.
[2] La citadelle de Gaëte.

Florence; mais les nobles, qui se sont faits libéraux, seront gagnés au moment du danger, et, de concert avec les prêtres, qui sont cinq cents à Pérouse, petite ville de quatre mille âmes, ils arrêteront tout : pays douteux.

Lucques, archijacobin. — Brescia, *idem.* — Milan et Venise, *ventrus.* L'ancien militaire se battrait avec le plus grand plaisir; mais l'administration est juste, humaine, conduite par des hommes du plus grand talent; le souverain, homme éminemment raisonnable et sage.

Chaque jour la poste apporte à chaque syndic piémontais deux ou trois proclamations jacobines. Il y a eu une pétition *signée*, demandant au roi une ancienne constitution d'un *Philibert*, je crois, qui, quoique gothique, donnerait la liberté. Le *King* était d'avis de la donner; trois ministres ont dit que ce fâcheux remède était le seul qui pût conserver Gênes à la monarchie. — On est furieux à Gênes; ils veulent leur ancienne aristocratie bête. La *Queen* et, dit-on, Saint-Marsan, ont fait ajourner la constitution; on avait peur que, sous ce prétexte, l'armée du voisin n'entrât.

Tout le monde a la fièvre, tout s'agite. Plût à Dieu que tous les jacobins eussent été déportés au Texas!

Pour rendre ma lettre amusante, il faudrait vous donner des anecdotes, dont elle est le *jus;* mais j'ai des nerfs. Comptez que j'ai plutôt affaibli les couleurs.

Écrivez, écrivez : je ne sais rien que par vous.

LXV

A MESSIEURS LES DÉPUTÉS DE LA FRANCE.

La Cadenabbia (lac de Como), le 13 novembre 1820.

Messieurs,

L'on a dit que les académies sont utiles dans le cas où l'objet de leurs travaux est de ranger et de mettre en ordre la masse

des connaissances humaines, ou de veiller à ce que les décou vertes utiles, après avoir brillé durant un certain temps, ne retombent pas dans l'oubli. Par exemple, on avait au moyen âge, en Italie, l'art de transporter les édifices; l'on ne peut douter que plusieurs tours n'aient été transportées, sans que leur solidit en souffrît, à quelques centaines de mètres.

Les académies sont utiles pour conserver les inventions d génie; servent-elles, dans leur état actuel, à encourager le génie et à multiplier les inventions de tout genre qui font la gloir et la richesse d'une nation? Nous ne le croyons pas. Quand le académies ont agi comme corps, on les a vues persécuter le Tass ou blâmer Corneille.

On vous demande une loi, messieurs, qui, loin d'entraver l génie, excite les hommes singuliers, doués de cette faculté, être utiles à leur patrie.

Le travail de chaque homme est, en général, récompensé pa la société dont il fait partie, suivant le degré d'utilité de ce travail. La loi ne doit changer le taux naturel de l'appréciation e du payement d'un travail quelconque qu'après les plus mûre délibérations.

Mais, s'il est un fait généralement reconnu, c'est que l'immense majorité des hommes n'a pour les œuvres du génie qu'un estime sur parole. La masse n'admire et ne comprend que c qui ne s'élève que de peu au-dessus du niveau général. Si no poétiques de tout genre ne proclamaient comme à l'envi le mérite de la Fontaine et de Corneille, il est permis de croire qu'i serait peu senti par la majorité des hommes qui ont du loisir e qui, à l'égard des lettres, forment le public. La vie active qu procure les richesses a peu de considération pour la vie contemplative, qui conduit un Pascal ou un Descartes aux découverte les plus importantes. Le public étant peu reconnaissant à l'égard des hommes de génie, au moins durant le temps que ceux-ci, jeunes encore, sont en état de produire, ces hommes de génie, qui sont toujours en petit nombre, pourront recevoir des moyens de subsistance sans qu'il en coûte beaucoup au trésor. D'autre part, leurs ouvrages étant d'une véritable utilité à la nation, soit directement par le plaisir intellectuel qu'ils procurent et par les

idées justes qu'ils placent dans la tête de beaucoup de leurs concitoyens qui ainsi sont plus heureux, soit indirectement par l'universalité qu'ils procurent à la langue, il nous semble qu'on ne léserait pas les citoyens en prenant sur la masse de l'impôt une somme de trois cent mille francs pour les académies. Le projet suivant [1] tend à concilier la considération publique aux hommes éminents dans les diverses parties du savoir humain [2].......

LXVI

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 22 décembre 1820

Je reçois votre lettre du 7, qui, malgré ses défauts, me fait un plaisir extrême, car je suis au lit depuis dix-huit jours, avec trois

[1] Ce projet est resté à l'état d'ébauche et ne saurait être reproduit. (R.C.)

[2] Ceci exige beaucoup de mesures de détail, dont la proposition peut sembler susceptible de ridicule, mais l'objet n'en est pas moins essentiel. On peut se rappeler de quelle considération ont été environnées la jeunesse de J.-J. Rousseau et de Racine, et la vieillesse de Corneille et de la Fontaine. Au reste, c'est dans les détails de ce genre que le présent projet de loi est surtout susceptible d'amendements. Le but de l'auteur est seulement d'attirer l'attention des chambres sur le peu de bien-être que présente, en général, la jeunesse des grands hommes. Le nombre des grands hommes, gloire d'une nation, est, sans contredit, proportionnel au nombre de gens qui essayent de réussir. Si l'Angleterre a trouvé des poëtes tels que Burns dans la classe des paysans, c'est que la vente de la propriété d'un bon livre suffisait en Angleterre pour faire vivre l'auteur. Lord Byron et sir Walter Scott acquièrent sous nos yeux, par leurs ouvrages, un degré de richesse auquel ne sont jamais arrivés Montesquieu ni Racine. Les gens à talent, en France, sont disposés, par leur peu d'aisance, à accepter de petites places du gouvernement ; ils font de mauvais commis en employant leur temps à un travail d'une valeur inférieure à celui qu'ils pourraient produire. Burns faisait partie d'une société qui procurait à ses membres les livres essentiels à lire. (H. B.)

saignées et un rhume inflammatoire; je compte sortir un de ces jours.

Le théâtre de la Scala a été la platitude même depuis que les hommes de génie s'en sont écartés. Vous savez qu'on ne donne presque que du neuf; cela est plus utile à l'art et moins à nos plaisirs. Cet usage, le contraire du goût français, qui est d'admirer du *vieux beau* reconnu pour tel, imprime un cachet au goût italien.

Les jacobins feront tomber le théâtre de Naples; déjà les jeux sont supprimés, et il ne bat plus que d'une aile. Pour finir l'année dernière, Levasseur a eu un grand succès dans la *calomnie* du *Barbier* et dans l'opéra de Meyerbeer, dont j'ai déjà oublié le nom, quoiqu'il n'ait fini que le 30 novembre. Meyerbeer est un homme comme Marmontel ou Lacretelle; quelque peu de talent, mais pas plus de génie que sur la main; quand il veut mettre du chant, il prend les plus ignobles cantilènes des rues. Ce qu'il a de remarquable, ce compositeur, c'est quatre-vingt mille francs de rente, sans en rabattre une obole; il vit solitaire, travaillant quinze heures par jour à la musique. Il ne veut plus jouer du piano, et c'est le premier pianiste de l'Europe, à ce qu'on dit.

Le 26 décembre, comme vous savez, nous avons deux ballets et un opéra neufs. *Phèdre*, du vieux Mayer, voleur effronté. — Mademoiselle Tosi, fille d'un avocat fort estimé, comme qui dirait Tripier à Paris, ayant une voix superbe, débute pour courir la chance de gagner deux cent mille francs. Elle a une taille et une tête qui seront superbes au théâtre; sa voix est belle, mais elle ne *sait pas chanter*. Qu'entendez-vous par ces paroles? — Elle ne sait pas mettre tous ses airs, tristes ou gais, à la même sauce piquante (pour le dire en passant, mérite et défaut de Rossini).

Le public est juste et sensé pour la musique, et l'on s'occupe beaucoup de la Tosi; je vous en parlerai le 28; lisez la *Gazette de Milan* du 28 ou du 29. — Vigano voulait faire l'*Ebrea di Toledo*, sujet à la Walter Scott, et qui, dans le goût d'*Ivanhoe*, finit par le brûlement de l'héroïne: *veto*. Il fait platement l'*Enlèvement des Sabines*. Aujourd'hui 22, il n'y a que deux actes d'achevés; mais

l'exécrable de ce grand homme est meilleur que l'excellent des autres. — La Mariani, voix superbe de contralto; elle a six notes magnifiques; elle manque de chaleur; excellente seconde chanteuse; elle fait entendre des sons inconnus jusqu'à elle; mais il faudrait que Rossini prît la peine de lui faire des airs en six notes. — La Pellegrini, très-belle, air commun, bête et ennuyée, femme misanthrope, c'est-à-dire haïssant tout le monde, serait applaudie à Feydeau, chante mal et aigre tous les beaux airs possibles; ne l'engagez jamais à Paris.

A propos, greffez, dans le premier opéra venu, le trio de Meyerbeer, chanté par Levasseur, Pellegrini et un autre basso. Cela vous ferait plaisir, ainsi que le chœur des paysans du même opera, qui, décidément, s'appelle *Marguerite d'Anjou.*

La Monbelli, chantant un peu du nez, était divine il y a dix-huit mois et doit l'être encore. Pour une petite salle, et pour Paris, charmante. Elle a des sourcils comme trois fois les vôtres, et, cependant, est sage par ambition, pour épouser quinze mille francs de rente, comme sa sœur qui a *buscato* M. Angiolo Lambertini, auteur d'un bête de journal, nommé le *Journal des modes* de Milan. Lisez-le; c'est le meilleur thermomètre de la musique. L'auteur a vingt-cinq ans, bête et savant, mais excellent violon; ami intime de Rossini; il a épousé la Monbelli; son père était chanteur, sa sœur excellente pianiste; ils ont vécu avec Rossini, Crivelli, tout ce qui a paru en musique. Lisez ce journal; faites lui une ligne d'éloges, dans ce sens, dans le *Journal de Paris;* c'est mon ami, et vous servirez la musique.

Je ne connais pas la Cortesi. — La Bonini, très-laide, est fort bonne. — La Pasta [1] se forme journellement, *prendendolo solamente,* pour ne pas nuire à sa voix. — Remorini est la plus belle voix de basse que je connaisse; il était très-dévot et a été chaste toute sa jeunesse. Sa voix, plus belle que celle de Galli, est moins flexible; mais Galli, sans voix, serait encore le premier acteur à la Shakspeare de l'Italie, et Remorini sera toujours un *salam,* ce qui veut dire un coffre: c'est la voix de Laïs

[1] Madame Giuditta Pasta, dont le talent comme cantatrice et comme tragédienne jeta plus tard tant d'éclat dans l'opéra séria à Paris. (R. C.)

jeune, avec une bonne méthode ; il gagne trente mille francs depuis sept à huit ans. — Ambrosi, encore plus *salam*, c'est-à-dire le contraire de Pellegrini. — Pellegrini a une voix presque aussi belle que celle de Remorini, mais sans goût ni grâce. — Zuchelli a de l'âme, timide, tendre ; il chante, en pensant à la peinture ou à sa maîtresse, tout un opéra, et paraît sans couleur à la fin il chante dix mesures qui mettent des larmes dans tou les yeux : par exemple, les *Il mio destino*, à la fin de l'opéra de la *Femme à deux maris*, où il fait le mauvais mari. Il a plu beaucoup à Munich. Enfin, voici l'échelle : Galli, trente-cinq mille francs. — Zuchelli, vingt mille francs. — Remorini, trente mille francs. — Ambrosi, quinze mille francs. — C'est, je crois ce qu'on les paye *in giornata*. Mais si San Carlo se ferme, la demande diminuant, tous ces messieurs tomberont de trente pour cent. Je relis votre lettre. Dans une petite salle comme la vôtre et avec votre silence respectueux, j'aimerais mieux la Monbelli que vous auriez pour trente mille francs, que la Fodor ; vous auriez un chant bien autrement italien. Son père, le sublime ténor Monbelli, a vécu à tu et à toi avec Cimarosa, Sachini et Paisiello; il abhorre les ornements et la sauce piquante à la Rossini. — La Schiassetti, voix bien plus faible, fait fureur quand elle est en voix ; elle sera libre à Munich ; le prince royal est amoureux fou d'elle, en tout bien tout honneur, depuis trois ans. Son engagement expire en avril, et elle irait à Paris pour vingt mille francs. — La Schiassetti est jolie, fière comme quarante aristocraties ; sa mère est comtesse, et son père, le général baron Schiassetti, le plus brave housard de l'armée d'Italie.

Si vous ne pouvez pas me lire, consolez-vous avec la pensée que j'ai pris du café pour la première fois depuis un mois, à cette fin d'être digne de vous écrire.

Rossini ne fait plus que se répéter ; il est énorme, mange vingt biftecks par jour, etc., etc. Le jeune Mercadante, Napolitain de vingt ans, qui a fait *Ercole*, a, dit-on, du talent ; je n'ai jamais senti ce talent, quoique la Schiassetti, dans les vingt-cinq jours que j'ai passés avec elle à la campagne, me le chantât sans cesse. — Caraffa, vous le connaissez ; on pourrait tirer un bon opéra de tous ses opéras. — Pacini fils, jeune et joli jeune

homme de dix-huit ans, a fait ou volé un duo sublime: celui de Frédéric-le-Grand qui refuse à la maîtresse d'un de ses officiers la grâce dudit qui va être fusillé. Faites-vous chanter cela par Remorini, et vous pleurerez nécessairement.— Pas d'autre ténor que Davide fils.

J'ai encore plus de peine à écrire que vous à me lire; le corps s'en va, mon cher ami.

Dès qu'on aura réimprimé la tragédie de lord Byron sur le doge Faliero, qui se fit couper le cou en 1208, ce me semble, envoyez-la-moi par la poste. — Ledit lord a adressé la parole au bal, à Venise, à une miss M.....; le lendemain; le colonel M..... lui a envoyé un défi; l'on a arrangé l'affaire. La phrase du Byron avait été insignifiante, courte et archidécente; mais le souffle de ce monstre souille une beauté pâle et froide.

Il est toujours avec sa grosse blonde de Pesaro, dont le mari a cinquante mille francs de rente; il est très-capable d'assassiner le noble lord, et, s'il ne peut mieux, de se battre en duel avec lui. Je dois vous avoir écrit cela, que je tiens de l'apothicaire Ancillo, le deuxième poëte de Venise; le premier est le satirique Buratti. Il y a là du vrai génie, mais un peu délayé. Comprenez-vous le vénitien! — Vous me direz *oui;* mais est-ce vrai? Je verrai à faire copier quelque chose de Buratti.

A propos, j'ai, je crois, vérifié que l'ultra Alfieri ment continuellement dans sa vie, et que cette vie a pris fin par la jalousie que lui donnait le peintre F***, qui, comme vous savez, vit dans l'intimité de la comtesse d'Albany.

LXVII

A SIR WALTER SCOTT, A EDINBOURG [1].

A la Poretta, le 18 février 1821

Monsieur,

S'il vous convient de faire prendre à Paris les livres dont l'in-

[1] Peut-être cette lettre n'est-elle pas parvenue à Walter Scott, car le

dication est ci-jointe, j'aurai trouvé un faible moyen de ma quer ma reconnaissance de l'extrême plaisir que vient de i donner *the Abbot*.

Quel dommage que l'auteur n'ait pas eu à peindre le moy âge de cette admirable Italie! Il aurait trouvé les premiers j de l'âme humaine vers la liberté. Au lieu de l'égoïste héroïs de l'absurde féodalité, il eût trouvé sous ses pas la peinture tout ce que l'âme humaine pouvait *alors* pour le bonheur tous. Les idées étaient encore obscures et incertaines, mais âmes avaient toujours ici, en 1400, un degré d'énergie que, (puis, elles n'ont plus retrouvé nulle part.

Malheureusement, pour se procurer la vision du moyen â de ce pays, il faut s'enterrer au milieu de monceaux de parch mins poudreux, qui, encore vers 1650, furent brouillés et gâ exprès par les jésuites. Aucun écrivain n'a cherché à donner recueil sincère d'anecdotes peignant les mœurs de cette époq Quels ne seraient pas les transports de l'Europe si un hom comme l'auteur de *Waverley* lui révélait la vie de Cola Rienzi, ou l'exil du premier Côme de Médicis!

Pignotti (*Storia di Toscana*, Firenze, 1816, 9 vol. in-8°) pe servir de fil pour ne pas s'égarer au milieu des auteurs ori naux, qui, eux-mêmes, ne sont qu'une introduction aux man scrits qui renferment la véritable physionomie des temps. l guide agréable serait aussi *le Famiglie illustri d'Italia*, di Po peo Litta, Milano, 1820; Burchard, *Journal d'Alexandre* l Fiortifioca, *Vita di Cola di Rienzi*, etc.

Du reste, on prend la liberté de présenter les ouvrages me tionnés dans la note ci-jointe, non comme objets agréables, principes politiques sont trop différents, mais comme signes reconnaissance. Les amis de l'auteur de *Marmion* doivent ê d'excellents juges; c'est pour cela qu'on a mis des doubles.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et trè obéissant serviteur.

H. Beyle.

manuscrit sur lequel on a pris cette copie est sans rature et porte signature de Beyle. (R. C.)

LXVIII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 7 mai 1821.

J'étais fort en peine de la santé de ma pauvre mère[1], lorsque j'ai reçu intacte votre lettre du 11 avril. Je vous ai écrit plusieurs longues lettres, ensuite deux ou trois lettres plates, comme celle-ci. M. Dominique est un original qui sera avec vous dans trente jours; je serais fâché qu'il dût embrasser Besançon à travers la Manche.

La chute *della Pietra di Paragone* vous démontre ce que j'avance depuis cinq ans : qu'un Parisien comme vous et un Italien tel que moi avons un *goût* différent. De plus, chacun a le bon goût s'il parle sincèrement. Tout ce dont je puis vous assurer, c'est que la chute du *Sigillara* (nom d'amour donné à la *Pietra*) a produit un grand scandale dans Landerneau, et que le nom d'oreille de *parchemin* a été prodigué aux gens de bon goût par excellence. Sigillara, avec l'*Italiana* et *Tancrède*, portera le nom de Rossini à la postérité. Du reste, il est drôle de dire, à propos de la *Pietra*, que Rossini se répète : c'est son troisième ou quatrième ouvrage. Vous avez pris les répétitions par la queue. Ne prenez jamais conseil de Dominique sur les choses qui doivent plaire à Paris; en ce sens, il manque d'yeux; il peut dire ce qui plaît généralement ici et ce qui lui plaît.

J'ai vu M. Hérold, que j'ai trouvé gentil, mais déjà diablement, je ne dirai jamais *gâté*, mais changé par l'air de la Seine. Le Français actuel me fait l'effet du singe. Donc à vos yeux je serai le lourd éléphant, *e sempre bene*.

Les arts sont morts et enterrés. Nous avons ici *Mercadante*. C'est le seul maëstro qui se distingue un peu, avec *Pacini*. Le duo de Frédéric II est sublime *pour moi*. On dit qu'il l'a volé; voilà la question.

[1] La France.

Le premier acte de la *Pucelle* de Vigano, copié de S
fut un chef-d'œuvre en son temps, et par moi à vous
les quatre derniers actes plats. Ce grand homme *bal*
août.

Adieu. Dominique sera à Paris au commencement
Vous trouverez en lui un animal de plus en plus diff
Français aimable, et probablement aussi insupportabl
que les Saint-Aubin et compagnie le sont à lui.

ROBERT.

LXIX

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 6 juin 1

Je vois que vous n'aurez pas reçu la longue lett
vous ai écrite sur le succès d'*Arminio*, à Venise. Crive
trop chaud; musique sublime de Pavesi, je crois, q
vingt ans ne faisait rien qui vaille. Paroles qui ont enl
gré les fautes de langue, il paraît qu'il y a du romant
va bien au nom de l'auteur, qui est simplement Diedev
jeune gentilhomme, qui vit à Venise. Tout cela, orné d
convenables, a fait, dans son temps, une lettre de qua
Si vous l'avez reçue, rappelez-vous toujours qu'il f
plier tous mes résultats par le rapport $\frac{P}{I}$, le goût de P
par le goût italien; car je parle à des barbares qui on
gillara, qui est au *Barbier* ce que le *Tartufe* est au *C*
ginaire.

Comment va le voyage de Besançon en England? I
serait bien piqué d'être obligé de débuter dans l'île
ria[1], sans le secours de son Mentor. Que penseront
Malo renforcés et les Saint-Aubin en carrosse, si vous
mes pas? C'est cette énorme hypocrisie nécessaire q

[1] Paris. — Dominique, c'est Beyle lui-même.

espère. Je suis allé voir la retraite de Dominique sur le lac de Como; j'y ai passé dix jours avec ma sœur; c'est là qu'il viendra. Il voudrait déjà être hors de Paris; c'est une expérience ennuyeuse, qu'il tente uniquement par respect pour votre prudence.

M. Levati a publié quatre volumes des *Voyages de Pétrarque*. Ce sont des extraits consciencieux, et surtout plats, des œuvres de Pétrarque. Cependant cela a un peu du mérite d'*Anacharsis*, et réussirait en Angleterre; l'ouvrage se composera de cinq volumes. Comme je connais l'auteur, faites annoncer, si vous le pouvez.

La charmante Schiassetti reste encore un an à Munich. Madame Pasta, chantant à la française, chant heurté, aura dû plaire aux siffleurs de la *Pietra di Paragone*.

Il fait un froid de chien en Suisse et probablement en France.

AUGUSTE.

LXX

A MONSIEUR R. C..., DIRECTEUR DES CONTRIBUTIONS INDIRECTES A MONTBRISON (LOIRE).

Paris, le 29 décembre 1821, à onze heures et demie du soir, en rentrant, n'ayant rien à lire.

Je t'envoie, mon cher ami, un dialogue dont j'ai été, ce soir, à l'Opéra, un des interlocuteurs, et que tu auras mot à mot, tel qu'il a eu lieu. Pour nous, habitants de Paris, cette conversation n'offre rien de bien neuf; mais, dans ta pauvre petite ville, elle aura peut-être pour toi quelque intérêt.

L'AMÉRICAIN ET LE FRANÇAIS.

L'AMÉRICAIN (homme de vingt-six ans) :

J'arrive de la Havane, ma patrie; j'ai passé ma jeunesse à

Philadelphie; je compte séjourner six mois à Paris et y dépenser quarante mille francs. Mon ami, le général Z., m'a amené ce soir au balcon de l'Opéra; mais, étranger comme moi, il ne sait rien de la France, ou du moins de la partie sérieuse de la France. Daignez m'instruire; songez qu'il y a quarante-quatre jours j'étais en Amérique. J'ai lu tous les bons livres d'Europe et surtout les écrivains français célèbres; dites-moi quels sont les hommes remarquables dont je pourrai voir la figure à Paris; je suis très-curieux de voir la face d'un homme célèbre.

Moi. — Il y a, d'abord, le duc de Dalmatie et le général Gérard : ce sont de grands hommes de guerre.

L'Américain. — Je les connais par le *Moniteur* et les rapports de Wellington.

Moi. — Dans les sciences, il y a MM. Laplace, Humboldt, Fourier, Flourens, Cuvier.

L'Américain. — Hélas! je ne comprends rien à leurs œuvres sublimes; je sais justement autant de chimie qu'il en faut pour faire du sucre et du rhum, et comme j'en fais pour trois cent mille francs par an, mon affaire n'est pas d'en savoir davantage, mais d'apprendre à rassembler le plus de jouissances possible avec ma fortune actuelle; parlez-moi de la littérature.

Moi. — Vous m'embarrassez; connaissez-vous le *Russe à Paris*, de Voltaire?

L'Américain. — Ce conte délicieux? — je le sais par cœur.

Moi. — Il pourrait me dispenser de répondre. Si Voltaire nous trouvait pauvres et en décadence dans un temps où l'on pouvait dîner chez le baron d'Holbach avec Voltaire d'abord, Montesquieu, Rousseau, Buffon, Helvétius, Duclos, Marmontel, Diderot, d'Alembert; où l'on voyait débuter Beaumarchais, le second des comiques français, et l'abbé Delille, le chef d'une de nos écoles de poésie; si Voltaire nous trouvait pauvres alors, que dirait-il aujourd'hui?

L'Américain. — Il dirait que l'attention d'une des plus spirituelles nations du monde est tournée vers la politique; que, peut-être, si MM. de Marcellus, Benjamin Constant, de Chauvelin, le général Foy, ne consacraient pas, à peu près exclusivement, leurs talents à la politique, ils occuperaient sur le Parnasse

français des places aussi élevées que beaucoup d'écrivains des siècles derniers. Et l'abbé de Pradt, dont les ouvrages font la fortune de nos libraires d'Amérique, croyez-vous qu'il ne vaut pas bien un Marmontel ou un Duclos? Mais trêve aux discussions, il me faut des noms propres.

MOI. — Prenez la liste des membres de l'Académie française.

L'AMÉRICAIN. — Une de mes habitudes, un peu sauvages, d'Amérique est de ne jamais en croire un autre, quand je puis me croire moi-même. Quelle confiance voulez-vous que j'aie en une liste d'Académie, où je ne vois les noms ni de de Pradt, ni de Benjamin Constant, ni de Béranger, que nous connaissons si bien en Amériqne, et où je vois, au contraire, tant de noms que je lis pour la première fois? Mais, mettez de côté toute modestie; dites-moi avec simplicité et bonhomie : si vous vous sauviez dans la chaloupe du bord de votre vaisseau, qui fait naufrage, que vous eussiez la perspective de vivre quelques années, comme un nouveau Robinson, sur une terre déserte, et si, pour dernière supposition, vous n'aviez sur votre vaisseau que des livres imprimés depuis vingt ans, quels ouvrages prendriez-vous en sautant dans votre chaloupe?

MOI. — D'abord Pigault-Lebrun.

L'AMÉRICAIN. — Bravo ! voilà ce qui s'appelle répondre; nous connaissons beaucoup ses ouvrages à la Havane, quoique, ayant le tort de faire rire, ils soient fort peu estimés de vos pédants de Paris. Ensuite ?

MOI. — Après le plus gai de nos romanciers, je prendrais le plus grand de nos philosophes, ou, pour mieux dire, le seul philosophe que nous ayons ; l'*Idéologie* et le *Commentaire sur l'Esprit des lois*, du comte de Tracy.

L'AMÉRICAIN. — Bravo encore ! C'est sur ce commentaire que j'ai appris la politique au collége de Guillaume et ..... à Philadelphie. M. Jefferson avait fait traduire ce livre pour nous dès 1808. Après ?

MOI. — Je prendrais les comédies de M. Étienne.

L'AMÉRICAIN. — Est-ce l'auteur de la *Minerve?*

MOI. -- Lui-même.

L'AMÉRICAIN. — Que d'esprit! On l'a chassé de l'Académie

française, et il s'est trouvé des gens qui ont bien voulu prendre sa place?

Moi. — Oui, et ces gens, à Paris, ne sont pas plus déshonorés que d'autres.

L'Américain. — Voilà ce qu'on n'aurait jamais vu du temps de Voltaire; vous avez perdu la délicatesse morale. Du temps de Voltaire, on n'eût pardonné à un tel misérable qu'autant qu'il eût volé un million. Qu'on dise après cela que les gens de lettres manquent de courage! J'ai lu les *Deux gendres* de M. Étienne, dans la traversée; cela m'a paru une satire plutôt qu'une comédie.

Moi. — N'oubliez pas que le grand Molière a mis à la mode, dans ce pays-ci, la comédie satirique; la comédie simplement gaie, comme *Falstaff*, n'y est guère connue.

L'Américain. — Après?

Moi. — Après est bientôt dit ; je commence à être embarrassé. Ah! je prendrais le trop petit nombre d'ouvrages que nous devons à M. Daunou.

L'Américain. — J'ai écrit ce nom. Après?

Moi. — Voulez-vous les comédies de MM. Picard et Duval?

L'Américain. — Est-ce amusant?

Moi. — Plutôt à voir jouer qu'à lire. Ce qui est amusant, ce sont les premiers volumes de l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*, de M. de Jouy.

L'Américain. — Nous les avons en Amérique; cela a autant de succès parmi nous que le *Tableau de Paris* de Mercier. Sachez, mon cher ami, que Paris est la capitale du monde. Dès que nos femmes voient ce nom sur le titre d'un livre, elles le demandent au libraire. Et les poëtes? après M. de Béranger, qui avez-vous?

Moi. — Je suis bien en peine de vous répondre, à vous qui lisez Byron, Moore, Crabbe, Walter Scott; mais, en y réfléchissant, je trouve M. Baour-Lormian.

L'Américain. — Qu'a-t-il fait?

Moi. — Une traduction de la *Jérusalem délivrée*.

L'Américain. — Cela vaut-il les *Géorgiques* de Delille?

Moi. — Pas tout à fait. Le sujet était aussi attachant que les mauvais préceptes d'agriculture des *Géorgiques* sont ennuyeux:

mais le succès a été en raison inverse du charme des sujets. M. Baour-Lormian fait fort bien le vers alexandrin, mais il est un peu ..... Nous avons M. de Lamartine.

L'Américain. — Ce jeune homme qui a été si prôné par les journaux *ultra?* Nous l'avons fait venir en Amérique; c'est fort joli; c'est lord Byron peigné à la française. Après?

Moi. — Nous avons MM. Chenedollé, Edmond Géraut, Alfred de Vigny.

L'Américain. — Les titres de leurs ouvrages?

Moi. — Je les ignore; je les crois fort bons, mais je vous avoue que je ne les ai jamais lus. Nous avons des poëtes tragiques.

L'Américain. — Ah! mon cher ami, je n'aime pas les épopées en dialogue, et les dialogues où l'on fait une réponse en cinquante vers à une demande qui en avait quarante; voyons les noms.

Moi. — M. Lemercier.

L'Américain. — L'auteur de *Pinto* et de la *Panhypocrisiade?*

Moi. — Précisément; l'auteur aussi d'*Agamemnon*, de *Jugurtha*, de *Clovis*, d'*Isule et Orovèse*, etc., etc.

L'Américain. — Je verrai ces pièces, car je suis fort content de certains morceaux de la *Panhypocrisiade*. Quel effet ne ferait pas ce poëme abrégé et traduit en anglais! — Avez-vous d'autres tragiques?

Moi. — Une douzaine, au moins: M. Casimir Delavigne, l'auteur du *Paria*.

L'Américain. — Ah! de cette tragédie que j'ai vue hier, en arrivant?

Moi. — Elle-même.

L'Américain. — C'est un homme d'un grand talent; mais son œuvre ne m'a donné aucun des plaisirs du drame; c'est de l'épopée en dialogue et quelquefois en énigme. Et quels sont ses rivaux?

Moi. — Mais, ses rivaux, personne. Les autres tragiques sont MM. Ancelot, Lebrun, Viennet, Liadières, Delrieu.

L'Américain. — J'ai écrit tous ces noms; me conseillez-vous d'acheter leurs œuvres?

Moi. — Écoutez, il ne faut tromper personne, même quand il s'agit de la *gloire nationale*; voyez-les jouer avant de les acheter.

L'Américain. — A propos d'autres qu'il faut voir, je voudrais bien entendre parler le célèbre Chateaubriand.

Moi. — Impossible. Comme l'on craignait que la chambre des pairs n'acquît trop d'influence sur l'opinion, les séances de ces messieurs sont secrètes. — Vous voyez, mon cher ami, l'état de notre littérature ; et cela quand nos voisins les Anglais ont huit ou dix poëtes vivants, quand l'Italie a Monti, Foscolo, Manzoni, Pellico !

L'Américain. — Oui, mais ces pays n'ont pas eu cinquante généraux célèbres et dix victoires par an. Vous voyez bien en noir, mon cher Européen ; un peuple n'est jamais grand que dans un genre à la fois. Du temps de l'empereur, qui se doutait du talent de M. de Chauvelin pour la tribune? Tel homme qui se fait mettre en prison pour un pamphlet politique aujourd'hui, du temps du baron d'Holbach eût peut-être eu autant de talent que Duclos ou d'Alembert. Mais je cours me procurer un billet pour entrer demain à la chambre des députés; on dit que Benjamin Constant doit parler ; je brûle de le voir. Adieu.

LXXI

A MONSIEUR ....., A PARIS.

Paris, le 24 février 1822.

Monsieur,

Je joins à ce billet le prospectus de la *Revue*[1] dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir. Je désire que vous y trouviez des motifs pour accorder votre appui à une publication dont le mérite principal sera certainement d'être très-consciencieuse.

[1] Ce projet de revue n'a pas eu de suite. (R. C.)

L'ARISTARQUE

ou

INDICATEUR UNIVERSEL DES LIVRES A LIRE.

La vérité toute nue.

Eh quoi ! encore un journal littéraire? — Permettez ; celui-ci sera différent de tous les autres ; voici pourquoi : Deux citoyens servaient l'État, avant 1814, dans des emplois fort dissemblables ; l'un en France, l'autre à l'étranger. Depuis, ils ont voyagé. A la fin, ennuyés de ne rien faire, ils ont cherché une entreprise par laquelle ils pussent faire rendre le dix pour cent à leurs fonds. Ils ont trouvé que la moins ennuyeuse pour eux serait de faire un journal littéraire, où l'on rendrait compte avec une impartialité rigoureuse de tous les ouvrages remarquables qui paraîtraient en Europe, en Amérique et aux Indes.

Jacques et Pierre (ce sont leurs noms) ont pensé qu'ils n'avaient pas besoin d'autres qualités que celles qu'ils s'efforçaient autrefois de porter dans leurs fonctions publiques : de l'intelligence, beaucoup de droiture, de franchise et de courage.

Ils ne sont point ce qu'on appelle hommes de lettres ; ils n'ont pas cet honneur. Bien loin de là, ils ne connaissent personne, et n'ont épousé aucun parti en littérature. Dans les extraits qu'ils donneront des livres nouveaux, ils s'efforceront de faire disparaître l'auteur de l'extrait, pour faire faire connaissance avec l'auteur du livre. Ils s'attendent à avoir, sinon pour ennemis avoués, du moins pour gens leur souhaitant du mal en secret, tous les auteurs dont ils auront analysé les ouvrages. C'est un malheur, mais ils aiment mieux s'y exposer qu'à l'ennui dont serait pour eux une entreprise commerciale ordinaire. Du reste, ils ne diront jamais rien des personnes ; pour fuir même la tentation, ils éviteront, autant que possible, de connaître, même de vue, les gens de lettres qui honorent l'Europe.

Leur parti politique est *centre gauche*, à peu près les opinions de l'honorable M. Ternaux.

Les deux citoyens qui entreprennent l'*Aristarque* ont voyagé de

1814 à 1822. Entre eux deux, ils connaissent à fond les littératures allemande, anglaise et italienne : voilà une phrase naïve. Ils demandent la permission de se servir toujours de ce style simple, et d'appeler un chat un chat. Au surplus, ils seront très-laconiques ; ils pensent qu'un journal, tel que le leur, doit avoir horreur des phrases de plus de quatre lignes. Ils éviteront soigneusement toute espèce de pompe et d'emphase ; ils veulent être utiles aux gens qui achètent des livres nouveaux, mais qui ne veulent acheter que ceux qui s'élèvent un peu au-dessus du vulgaire. On n'annoncera jamais, même sur la couverture de l'*Aristarque*, les œuvres littéraires qui ne rempliront pas cette condition.

En ayant le courage de dire la vérité *toute nue*, ils comptent qu'au bout de deux ans les fonds qu'ils engagent dans cette entreprise leur rendront quinze pour cent. Voilà le public au fait de toutes leurs pensées. Ils continueront à être aristarques de bonne foi. Dans ce siècle de coteries, ils comptent uniquement sur leur sincérité pour leur tenir lieu des talents littéraires qu'ils n'ont pas.

Mais, nous dira-t-on, êtes-vous dignes de faire un tel ouvrage? — Nous répondons : Jugez-nous par nos œuvres. Au bout de quelques cahiers vous connaîtrez Jacques et Pierre, sans qu'il soit besoin de vous peindre ici leur caractère ou de vous faire des promesses tournées en style plus ou moins agréable, mais que certainement vous ne croiriez pas, et avec raison ; car, après tout : *promesses de prospectus!*

Le 15 de chaque mois il paraîtra un cahier de l'*Aristarque*, composé de sept feuilles, caractères, justification et papier comme le présent propectus. Le prix de l'abonnement est de vingt-quatre francs pour six mois et de quarante-six francs pour un an. Si l'*Aristarque* était interrompu, on rendrait les deux tiers de tous les abonnements courants.

J....

A la suite du prospectus se trouve cette note :

Impiego di trecento franchi al mese, per due galantuomini; se van d'acordo sarà, coll tempo, di cinquecento franchi al mese; ma bisogna pazienza, reciproca toleranza e perdonarsi molte cose.

LXXII

A MONSIEUR ....

Paris, le 6 avril 1822.

Monsieur,

On vous a parlé, me dites-vous, d'un comte de Gallemberg, jouissant de certaine réputation comme compositeur, et vous me faites l'honneur de me demander ce que j'en pense : je vais vous satisfaire.

Le comte de Gallemberg est un noble Allemand, né vers 1780 ; c'est le premier compositeur du siècle pour la musique des ballets, et peut-être le premier compositeur qui ait jamais paru en ce genre. M. de Gallemberg est, ce me semble, le véritable représentant du compositeur allemand ; tout en lui est un effet de science. Quand on chante devant ce *maestrone*, son oreille ne distingue pas les sons faux ; on peut chanter impunément à un demi-ton et même à un ton tout entier au-dessous ou au-dessus du ton. Cette petite différence, qui fait bondir un habitant du Midi, n'est pas même perceptible pour M. le comte de Gallemberg. Et ce même homme fait des choses admirables en musique instrumentale. Il a fait des morceaux d'*éclat* et de *majesté* pour des scènes de ballet, représentant l'entrée triomphale d'un général vainqueur dans la ville qu'il vient de conquérir, ou un jeune prince conduisant à l'autel la fille d'un puissant empereur, qui n'ont été égalés par personne.

M. le comte de Gallemberg n'a été longtemps qu'un simple amateur. En 1822 les plus belles voix d'Italie sont des amateurs étrangers au théâtre.

Un mot encore sur la musique. L'un des hommes que j'ai vus de ma vie les plus aimables au piano, c'est M. Peruchini de Venise. On peut dire que sa renommée a rempli la Lombardie. Il a composé plusieurs chansons un peu vives, à la vénitienne, qui étaient supérieurement chantées par la fille de l'immortel Viganò.

LXXIII

A MONSIEUR SUTTON-SHARPE, A LONDRES [1].

Montmorency, le 10 juin 1822.

Tout en promenant mon gros individu sur les riants coteaux d'Andilly et de Montmorency, je me suis lancé dans la philosophie allemande; vous m'en voyez tout *kantisé*, et vous porterez la peine de mes lectures; cela est ennuyeux, mais utile. Donc je vous envoie un *Petit cours de philosophie;* c'est tout simplement la réunion des notes d'un solitaire; soyez indulgent pour l'œuvre, en mémoire de l'auteur.

Exposé du système de Kant, par Kinker.

Examen de l'ouvrage de M. Kinker, par M. de Tracy.

J'ai lu, aussitôt après, l'Examen de la philosophie de Kant, par M. le comte de Tracy (mémoire de soixante-dix pages, inséré dans le tome III des *Mémoires de l'Institut de France*). Kant ne s'est pas toujours bien entendu lui-même, et il est fort difficile de l'entendre. Quand enfin l'on en est venu à bout, l'on se trouve en présence de vérités si simples, qu'il ne valait pas la peine de les dire. Ces vérités sont mêlées avec un tas énorme d'absurdités, qu'un homme d'un aussi grand talent que Kant n'aurait jamais dites si son langage avait été clair.

Rien ne soutient un philosophe comme une langue forcément claire. L'homme qui est *obscur en français,* par exemple, ne peut pas se faire d'illusion; ou il se trompe, ou il cherche à tromper les autres. Le mémoire de M. de Tracy est aussi clair qu'on peut l'être, lorsque l'on est réduit à poursuivre son adversaire dans une sombre caverne.

Tous les systèmes de philosophie sont adressés à la jeunesse. Les philosophes, d'un amour-propre peu délicat, sous le nom de

[1] Voir la lettre écrite au même ami le 28 décembre 1829. (R. C.)

systèmes de philosophie, adressent des *romans* à cette bonne jeunesse, et ils sont sûrs d'en être applaudis avec toute la chaleur que l'on a à vingt ans pour les romans. Ce secret fut celui de Platon à Athènes, d'Abeilard à Paris, au douzième siècle, et à Paris encore de nos jours, c'est là tout le secret d'un professeur plein de talent.

Moi qui ai soixante ans et qui ai lu tous les systèmes de philosophie, je vais adresser trente lignes à cette jeunesse, l'espérance de la patrie.

Il n'y a vraiment que deux sciences[1] au monde :

1° La science de connaître les motifs des actions des hommes. Une fois que vous connaîtrez les motifs véritables des actions des hommes, vous pourrez chercher à leur donner des motifs qui les portent à faire les actions dont le résultat est du *bonheur* pour vous. En 1822, les hommes mentent presque toujours quand ils parlent des motifs véritables de leurs actions. La science la plus utile à un jeune homme, celle qui, à vingt ans, prouve le plus d'esprit, est celle de pénétrer les mensonges de cette espèce. La véritable *politique* n'est que l'art de faire que M. A... ne place pas son bonheur à faire une action qui nuit à M. B... Il est un livre dont le titre devrait être :

« *De l'art de découvrir les motifs véritables des actions des hommes.* » Ce livre, c'est l'*Esprit* d'Helvétius.

2° La seconde des deux sciences utiles, c'est la *logique*, ou l'art de ne pas nous tromper en marchant vers le *bonheur*.

Ce qui fait rire dans le monde, le vrai *ridicule*, c'est l'action d'un homme qui se trompe en croyant marcher vers son but; car un *but*, en lui-même, n'est jamais *ridicule*.

On rit de l'homme qui veut aller à Rouen et qui s'empresse de monter dans la diligence d'Auxerre. Un jeune homme, voulant avoir de l'esprit en 1822, se fait pédant, et cite à tout propos Juvénal ou Grotius. On rit; on se moque de lui; il s'est trompé de date comme de chemin; son pédantisme eût passé pour de l'*esprit* en 1622.

[1] Le mot propre serait *art* : un art dépend toujours d'une science; il est la mise en pratique des procédés indiqués par une science. (H. B.)

La logique est l'art de ne pas nous tromper de route en marchant vers le but que nous voulons atteindre.

M. de Tracy a prouvé admirablement dans son *Idéologie* que nos erreurs viennent toujours de l'imperfection de nos souvenirs. Cette découverte étonne d'abord ; quand on y a réfléchi six mois, on prend la *vérité sur le fait* à chaque instant de la vie.

Je réduis donc toute la *philosophie* à ne pas se méprendre sur les motifs des actions des hommes, et à ne pas nous tromper dans nos raisonnements ou dans l'art de marcher au bonheur.

ALCESTE.

LXXIV

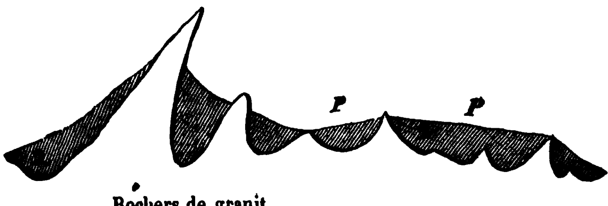
A MONSIEUR ..., A PARIS.

Paris, le 28 juillet 1822.

Voici, monsieur, la seconde leçon dans la connaissance du cœur humain ; on peut lui donner ce titre :

Du granit et du remplissage calcaire ou de débris de végétation; essai de géologie morale.

Je vous serai obligé de me rendre ce papier ; mettez-le sous enveloppe et laissez-le jeudi à ma porte.



Rochers de granit.

Voilà des rochers de granit. Les débris de la végétation ont formé les parties ombrées 2, 2.

L'espace P, P, semble une plaine, aux yeux de l'homme peu exercé.

Il faut savoir faire la différence du granit au remplissage.

Le granit, c'est le caractère naturel d'un homme; sa manière habituelle de chercher le bonheur. Le caractère est comme les traits, on commence à le voir à deux ou trois ans, il est bien reconnaissable à seize ou dix-sept, on l'aperçoit dans toute sa force à vingt-six ou trente.

Le remplissage 2, 2, c'est ce que la politesse, l'usage du monde, la prudence, fait sur un caractère.

Un jeune homme prend l'espace P, P pour une plaine. Il ne voit pas que dès que l'homme devra faire quelque chose d'important à ses propres yeux, il suivra le contour du *granit* de son caractère. Alors, dans les grandes circonstances, l'espace P, P est loin d'être une plaine.

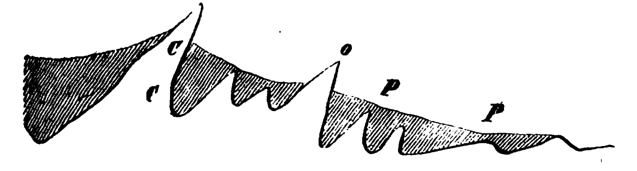
Un second usage de cette coupe de montagne est de nous faire juger de notre caractère.

Notre caractère, bon ou mauvais, c'est comme le *corps* que nous reconnaissons à seize ans, quand nous commençons à réfléchir. *Beau, laid* ou *médiocre*, il faut le prendre tel qu'il est; seulement, l'homme sage en tire parti.

Une fois que nous savons quel est notre caractère, nous pouvons nous attendre *au bien et au mal,* qui en sont prédits dans les livres qui donnent la description dudit caractère. Par exemple :

Caractère violent,
phlegmatique,
tendre et mélancolique, comme J.-J. Rousseau.

Un jeune homme de seize ans, jugeant de son propre caractère par ses actions, pourrait tomber dans cette erreur de



prendre l'espace P, P pour une plaine, et de ne pas comprendre qu'il y a un précipice en C, C.

Cassio, par exemple, s'enivrant dans la tragédie que l'on donne demain au théâtre de la Porte-Saint-Martin, ne prévoit pas assez qu'il y a un précipice dans son propre caractère, en C, C.

La lithographie du *Miroir*[1] d'aujourd'hui dimanche 28 montre le caractère de granit de Voltaire, dans une pointe comme O, sortant tout à coup de sa politesse ordinaire et des plus simples habitudes d'usage du monde. Recevant Lekain, au lieu de lui demander de ses nouvelles, il lui donne la réplique de son rôle. L'amour de la *gloire viagère* était le fonds du caractère de Voltaire.

J'ai l'honneur d'être,

BLAIZE DURAND.

LXXV

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 5 août 1822.

Je suppose qu'il y a des personnes en Angleterre qui aiment la littérature française, et qui, connaissant déjà tous les anciens auteurs qui ont illustré cette littérature, voudraient faire connaissance avec les écrivains modernes. C'est le besoin que j'éprouve moi-même à l'égard de la littérature anglaise. Mais comment choisir entre tant de productions dont je lis les titres dans les annonces de librairie; les titres les plus séducteurs trompent bien souvent; les éloges les plus pompeux ne sont pas toujours donnés au mérite. Il m'est arrivé de faire venir un livre à grands frais, le *Voyage d'Eustace en Italie*, par exemple. Je me souviens encore de l'accès d'humeur noire qui me prit après avoir lu vingt pages de ces trois gros volumes, qui m'avaient coûté quatre-vingts francs et la peine d'écrire trois lettres.

[1] Titre d'un petit journal fort spirituel qui paraissait tous les jours en 1822.

Il paraît chaque mois, en France, vingt-cinq à trente ouvrages nouveaux. Mon projet est de vous faire connaître, par quelques lignes simples, claires, nettes et sans fard, les deux ou trois ouvrages qu'un amateur de livres peut acheter chaque mois, et les cinq ou six qu'il peut parcourir.

Je crains, monsieur, que vous ne trouviez mon ton un peu *tranchant;* je vous assure que je cherche seulement à être bref et clair. Personne n'est, au fond, plus tolérant que moi. Je vois des raisons pour soutenir toutes les opinions ; ce n'est pas que les miennes ne soient fort tranchées; mais je conçois comment un homme qui a vécu dans des circonstances contraires aux miennes a aussi des idées contraires.

Chaque mois je vous rendrai compte des ouvrages qui auront paru dans le mois précédent. Quoique nous soyons aujourd'hui au milieu d'octobre, j'ai des raisons de penser que les ouvrages qui ont paru en France en août et septembre ne sont pas encore connus en Angleterre. Je vais les parcourir rapidement.

L'année littéraire a commencé en France d'une manière brillante; nous avons eu, coup sur coup, l'*Histoire de l'Église* de M. de Potter, l'ouvrage le plus profond qui ait paru sur cette matière, mais un peu sec et ennuyeux, et le *Voyage en Suisse* de M. Simond; c'est un fort bon livre que l'auteur, qui a vécu vingt-quatre ans aux États-Unis, a traduit lui-même en anglais.

Je ne vous parle pas des *Mémoires de Lauzun*, dont on a supprimé la moitié, celle qui avait rapport à la feue reine Marie-Antoinette. Ce genre d'ouvrages, que nous trouvons fort amusant en France, paraît choquant en Angleterre.

Les Mémoires de Lauzun sont comme l'*ossatura* de la comédie du dix-neuvième siècle. Voilà les événements, voilà comme ils s'emmanchent; la *couleur* seule est ou *paraît* fausse. Je dis *paraît*, car peut-être Lauzun avait-il l'habitude d'écrire ainsi. —La réponse de lady Barrymore à Lauzun l'accusant d'infidélité avec le comte d'Artois, serait chose neuve au théâtre. — Quant au choix des personnages, ceux des Mémoires de Lauzun sont bien ce qu'il faut. Cette comédie serait, quant aux personnages, parfaitement bien calculée pour notre siècle, si éminemment romantique. Quoi de plus plaisant que le comte d'Artois (amant

sacrifié de lady Barrymore) attendant trois heures, dans un cabriolet, par un froid piquant, sur la place Louis XV, et croyant c... Lauzun, qui rit de le voir attendre !

Notre haute société d'ici a été fort choquée de l'*Histoire de Paris* de M. Dulaure. Cet ancien abbé est, à ce qu'il me semble, un honnête homme, qui appelle

Un chat un chat et Rollet un fripon.

Les sept volumes de Dulaure se vendent aujourd'hui cent francs, et peut-être bien qu'on n'ose pas les réimprimer. Le parti opposé à celui qui a fait le succès de l'ouvrage de M. Dulaure a trouvé l'attaque si rude, qu'il a cru nécessaire de lui opposer un préservatif, à peu près comme on dit ici que vos ministres opposèrent autrefois le *Quarterly* à l'*Edinburg-Review*. Cet antidote de Dulaure s'appelle le *Tableau de Paris*, par M. de Saint-Victor. Cela est supérieurement imprimé.

Le livre le plus piquant qui ait paru en août, ce sont les *Mémoires de M. le duc de Choiseul*. Contre l'ordinaire de ces sortes d'ouvrages, M. de Choiseul a publié ses Mémoires de son vivant. Il nous donne les détails les plus curieux sur la fuite du roi Louis XVI à Varennes, et sur son arrestation par le maître de poste Drouet. Ces Mémoires peignent admirablement la haute société de 1789. Rien n'y ressemble moins que la haute société de 1822. Vous pouvez en juger par M. le duc de Richelieu dernier mort ; c'était le plus simple, le plus raisonnable des hommes, le plus honnête, le plus manquant d'esprit et d'à-propos. Il était fils de ce fameux duc de Fronsac qu'un seul mot peindra : il porta le libertinage à un point qui scandalisa, même chez le fils du fameux duc de Richelieu, dont votre Horace Walpole vient de vous donner un portrait si ressemblant et si original. (*Mémoires*, tome II, vers la page 50.)

Pour en revenir au duc de Choiseul, je vous dirai que ce *nobleman* jouit ici de la plus belle réputation ; il est estimé de tous les partis. Ses Mémoires sont curieux en ce qu'ils font toucher au doigt et à l'œil quelles espèces de têtes le siècle de légèreté du Régent et de Louis XV avait formées en France. On est étonné

de l'*étroit* des têtes de ce temps-là, de la faiblesse d'esprit des gens que M. de Choiseul met en scène et qui sont cependant les plus spirituels du monde. Je crois que ce qui rendait si pitoyables dans l'action, des gens d'ailleurs si aimables et avec lesquels on aurait été si heureux de vivre, c'est l'extrême importance qu'ils attachaient à un million de petits soins et de petites attentions. Un Français de ce temps-là ne pouvait pas se permettre le mouvement le plus simple, la démarche la plus insignifiante, sans songer à la règle établie par la bonne compagnie pour ce mouvement ou cette démarche. On peut juger combien M. de Bouillé et M. de Choiseul durent se trouver *empêtrés* quand il s'agit de combiner la fuite du roi Louis XVI. Rien n'était plus facile, et, à force de soins minutieux, ils trouvèrent le secret de faire arrêter ce prince. Par exemple, le roi voulant faire M. de Bouillé maréchal de France, aussitôt qu'il l'aurait joint, fut très-embarrassé pour se procurer un bâton de maréchal de France. On songeait à faire de cela une *cérémonie* charmante, embellie par l'enthousiasme des troupes. Le roi, ne pouvant pas demander un bâton de maréchal au ministre de la guerre, qu'il détestait, M. le duc de Choiseul se détermina à prêter à Sa Majesté le bâton de maréchal de son beau-père, le maréchal de Stainville. Ce qui relève, par le contraste, la futilité de toutes ces idées, c'est le bon sens simple et pratique du maître de poste Drouet, qui reconnaît le roi Louis XVI, à la ressemblance de son effigie sur un assignat de cinquante livres, et prend les mesures les plus efficaces pour faire arrêter ce prince. Si des hommes comme Drouet eussent été chargés de le faire sauver, ils l'auraient mené en sûreté au bout du monde.

Les *Mémoires de M. le duc de Choiseul* font partie d'une collection que je vous conseille de vous procurer; c'est la collection des *Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution française*, publiés par MM. Berville et Barrière.

Ces messieurs, quoiqu'ils disent le contraire, n'osent pas publier *en entier* les Mémoires qu'ils font paraître; ils sont obligés de supprimer les passages qui seraient offensants pour la famille régnante. Par exemple, ils ont été obligés de réduire d'un tiers les Mémoires de madame Campan, femme de chambre de la

reine Marie-Antoinette, qui paraîtront dans un mois. Madame Campan contrariait un peu les idées de martyre qu'on veut nous donner sur cette princesse si belle et si malheureuse.

A propos de *mémoires*, je vous conterai une anecdote peu connue, même en France, sur les *Mémoires du cardinal de Retz*, l'un des chefs-d'œuvre de notre littérature. On sait que le cardinal, quoique écrivant dans sa vieillesse, avait raconté plusieurs anecdotes galantes. Jamais les femmes n'ont eu tant d'influence, en France, que du temps de la guerre de la Fronde. Une autre raison rendrait ces anecdotes extrêmement précieuses; c'est que la galanterie se ressentait encore alors des mœurs fortes du moyen âge; il y avait une chaleur de passion, une *sincérité de dévouement* qui, plus tard, ont disparu de la haute société européenne.

Les *Mémoires du cardinal de Retz* passèrent, avant d'être publiés, par un couvent de religieuses de la Lorraine. Ces bonnes religieuses effacèrent, avec le plus grand soin, toutes les anecdotes galantes. A l'époque du Directoire, en France, Rewbell, l'un des directeurs, se fit prêter, par la Bibliothèque nationale, le manuscrit original des *Mémoires de Retz*, et s'assura qu'avec de l'*acide muriatique* et de l'eau il serait possible de faire disparaître l'encre avec laquelle les religieuses de Lorraine avaient effacé un grand nombre de lignes.

Au moment où le directeur Rewbell était occupé de sa découverte, survint la révolution qui le renversa. La France fut privée d'un magistrat médiocre, mais, ce qu'il y a de vraiment fâcheux, c'est que, dans la bagarre le manuscrit des *Mémoires de Retz* fut égaré. Il se trouve peut-être aujourd'hui chez quelque épicier, qui le distribue avec son poivre comme du vieux papier.

Il est un autre genre de Mémoires auquel il manque ce qui fait le principal charme des Mémoires : la qualité d'avoir été écrit par une personne qui, sûre que son manuscrit ne serait imprimé que longtemps après sa mort, y parlait avec une franchise allant jusqu'à la naïveté.

On vient de réimprimer les *Mémoires de mistress Belamy*, traduits en français, et les *Mémoires de mademoiselle Clairon*.

Ces derniers sont pleins de prétention, comme mademoiselle Clairon elle-même, et, de plus, assez ennuyeux. Il n'y a d'intéressant qu'une histoire de revenant; mais cette histoire, il faut l'avouer, fait dresser les cheveux à la tête. Les *Mémoires de mistress Belamy* ne sont intéressants pour vous que parce qu'ils sont précédés d'une notice sur les mœurs anglaises. Vous y verrez la manière dont nos littérateurs actuels, *qui ont peur de Shakspeare*, traitent les compatriotes de ce grand homme. Cela est d'un ridicule rare, et je vous invite à ne pas prendre la chose au tragique et à ne pas vous en fâcher. Si le général Pillet vous a calomniés, lord Blainey et M. Scott nous l'ont bien rendu dans leurs voyages.

Talma va donner les *Mémoires de Lekain*, c'est-à-dire une Notice sur Lekain. Le public ici est amoureux des Mémoires. Tant mieux pour lui et pour les libraires; car, d'ici à vingt ans nous en verrons de bien curieux.

L'hiver dernier, M. le prince de Talleyrand, l'homme de France qui a l'esprit le plus vif et les passions les plus viles, a fait lire deux volumes de ses Mémoires à ses amis. Ces deux volumes sont la peinture des mœurs de l'ancien régime, de 1780 à 1793. Les Mémoires de l'ancien évêque d'Autun auront dix volumes in-8°, et donnent un tableau remarquable de la police militaire sous Napoléon.

Les *Mémoires du général Ricard* seront les plus intéressants après ceux de M. de Talleyrand. Le général Ricard fut ami de Napoléon, quand celui-ci n'était que capitaine. Il est difficile d'avoir plus d'esprit que le général Ricard; c'est lui qui fut chargé, en 1814, d'aller donner ce *hoax* au congrès de Vienne; il mystifia complétement le congrès, en parlant dans toutes les sociétés de Vienne d'une armée de deux cent mille hommes, en France, prête à agir, et fut cause ainsi que la Saxe ne fut pas partagée. C'est M. de Talleyrand qui inventa cette excellente mystification.

Mais je m'aperçois que cette lettre est déjà trop longue. Je remets à l'ordinaire prochain de vous rendre compte de sept à huit ouvrages d'une assez louable médiocrité, et qu'il peut être avantageux de consulter; par exemple, l'*Histoire de la Musique*

en Italie, du comte Orloff; les *Voyages des frères Bacheville*, officiers français de la garde impériale, persécutés par le gouvernement actuel.

LXXVI

A MONSIEUR ....., A LONDRES.

Paris, le 1er septembre 1822.

Des acteurs anglais sont venus à Paris; ils y ont essayé des pièces de Shakspeare. D'abord ils ont joué sur un théâtre fort grand et essez bien disposé. La recette a été de cinq mille francs; jusque-là tout était bien; mais ce théâtre, situé au débouché des rues Saint-Denis et Saint-Martin, est fréquenté d'ordinaire par les commis des marchands de la rue et du faubourg Saint-Denis. Ces jeunes gens ont coutume d'aller chercher au théâtre de la Porte-Saint-Martin les événements épouvantables du mélodrame et les tyrans qui *dissimulent*. Occupés toute la journée à mesurer du calicot, le mélodrame leur semble admirable; c'est tout simple, ils ne connaissent pas mieux, et plusieurs, dit-on, ont pris Shakespeare (qu'ils prononcent Cha-kes-péare) pour un aide de camp du duc de Wellington.

Pour des spectateurs placés dans de telles conditions, tout développement de passion semble ennuyeux; il leur faut une succession rapide de coups de poignard et de changements de décoration. Il y a beaucoup de ces choses-là dans Shakspeare, mais elles y sont amenées par le dialogue et la marche naturelle des passions; au lieu que dans le mélodrame le dialogue n'est calculé que pour amener des coups de poignard, des enlèvements, des cachots et des sauts par la fenêtre.

Les commis de la rue Saint-Denis ont trouvé *Otello* (la pièce de début des acteurs anglais) d'un ennui mortel. Dès qu'ils se sont aperçus qu'ils ne comprenaient pas l'anglais, ils se sont mis à siffler. Au troisième acte, tout à coup, ils ont été saisis d'une

terreur panique, et, trois à quatre cents jeunes gens, oubliant l'honneur national, se sont mis à se sauver en escaladant la scène et passant par-dessus le malheureux orchestre. Dès lors, apparition des gendarmes, désordre abominable et fin de la première soirée.

Le second jour, il y avait trente mille curieux et deux escadrons de gendarmes sur le boulevard de la Porte-Saint-Martin. Les acteurs anglais ont été sifflés dès la première phrase de l'*École de la médisance* de Shéridan. Mais ici le public était tout autre; les prix avaient été augmentés; le parterre, cette fois, était rempli de jeunes gens fort bien vêtus, et le tapage avait quelque chose de moins vulgaire et de plus concerté.

Il m'est pénible d'avoir à révéler certaines petites intrigues, assez peu honorables, de gens qui ont toujours beaucoup d'esprit et souvent une conduite fort noble et fort approuvée du public. L'on ne peut se dissimuler que le *Miroir*, le *Constitutionnel*, le *Courrier français* et les *Débats* ne disposent, en fait de spectacles, de l'opinion de la jeunesse de Paris.

Il n'y a d'exception que pour les élèves, assez nombreux à la vérité, d'un jeune professeur [1] plein de talent et surtout d'éloquence, qui, pendant quelques années, a donné un cours de philosophie, et auquel il était réservé de faire paraître trop peu spacieuses les salles les plus vastes des colléges où on lui permettait de paraître. Ce jeune philosophe, *puissant par la parole*, et l'on peut dire digne émule du grand homme (Platon), qui est l'objet de son culte exclusif et dont il prétend ressusciter la philosophie; ce jeune professeur, parlant de littérature avec bonne foi, et ne songeant nullement à se ménager une place à l'Académie française, disait à ses quinze cents auditeurs : « Quant au théâtre, ô mes élèves! livrez-vous bonnement et simplement aux impressions de votre cœur; osez être vous-mêmes, ne songez pas aux règles. Elles ne sont pas faites pour votre âge heureux; vos cœurs sont remplis de passions brûlantes et généreuses. Placez-vous hardiment sous les portiques des théâtres; vous en savez plus que tous les rhéteurs; méprisez les la Harpe et leurs

[1] M Victor Cousin.

successeurs, ils n'ont écrit que pour faire des livres. Vous, formés comme vous l'êtes par dix ans de travaux sérieux et d'études approfondies, livrez-vous à vos impressions. Généreuse jeunesse, vous aurez toujours raison quand vous pleurerez, et les choses dont vous rirez auront toujours une tendance vraiment ridicule. »

Ce qui précède n'est qu'une ombre, une contre-épreuve imparfaite, un souvenir effacé des brillantes leçons prononcées par cette voix éloquente, qui se tait aujourd'hui, et qui était écoutée avec tant de respect.

L'on peut dire que ce jeune professeur a appris, à tout ce qu'il y a de distingué dans la jeunesse, à oser, au théâtre, être soi-même et n'écouter que ses propres impressions. Mais le bienfait des hautes leçons du Platon moderne a été restreint à ceux des jeunes gens qui ont assez de fortune, et par conséquent assez de loisir, pour approfondir des études qui ne sont que de simple agrément. Il serait souverainement injuste de faire un crime à plusieurs élèves des Écoles de droit et de médecine, soutenus à Paris par des sacrifices pénibles de la part de leurs familles, de n'avoir pas consacré six mois d'un temps précieux à se faire une idée juste de ce que doit être la littérature en général, et en particulier la littérature dramatique, en l'an de grâce 1822.

Le *Miroir*, journal rempli d'esprit, de brillant, d'à-propos, et qui donne souvent le plaisir de deviner des énigmes piquantes; le *Constitutionnel* et le *Courrier français*, qui, dans leur partie littéraire, offrent des articles marqués au coin d'une raison profonde; les *Débats*, journal un peu jésuitique, mais plus profondément littéraire peut-être qu'aucune autre œuvre périodique de l'époque; les quatre journaux que je viens de nommer, dis-je, se partagent l'opinion littéraire de toute la jeunesse qui n'a pas eu le loisir d'approfondir des objets d'un intérêt un peu futile. Mais les trois premiers, le *Miroir*, le *Constitutionnel* et le *Courrier*, désignant souvent la jeunesse par le nom de *jeunes barbares*, ont acquis sur elle et ses opinions littéraires un empire sans bornes. Cet empire n'est nullement partagé par les jésuitiques *Débats*, dont on se méfie.

Ma tâche ici devient bien pénible; je dois être ingrat, je dois

dire du mal de gens qui, tous les matins, me font passer une heure agréable. Je proteste que j'ai la main forcée par la vérité, ou par ce que je prends pour elle ; je décline d'avance toute interprétation offensante.

Après ce préambule nécessaire, entrons courageusement en matière. Ne serait-il pas possible que parmi les rédacteurs des trois journaux qui se partagent l'empire, sur l'opinion des jeunes gens qui, par leurs occupations sérieuses, n'ont pas le temps de se faire une opinion littéraire, quelques-uns eussent fait le petit monologue suivant :

« Il y a cinquante ans que l'on souffrit que la musique italienne fit entendre à Paris ses accents séducteurs. Cette espèce de vanité puérile, que nous avons décorée du nom d'*honneur national*, et nous avons nos raisons pour cela, a eu beau combattre pour la musique française, après cinquante ans de guerre, Feydeau et le grand Opéra vont tomber écrasés sous les coups que leur portent l'opéra Buffa et madame Pasta. Feydeau et le grand Opéra, ou ne chanteront plus, ou chanteront comme on chante rue de Louvois. C'est bien là ce qu'on appelle, dans les arts, être anéantis. La musique des *Prétendus* semble ridicule, même aux bourgeois de la rue Saint-Denis, et le jeune Nourrit, qui va succéder à son père de brillante mémoire, chante comme on chante à Louvois.

« Telle est la vive image du sort qui nous est réservé. Shakspeare va nous jouer, à nous, auteurs actuellement estimés des vaudevilles, des comédies et des seules tragédies qui aient la vogue, le même tour que Mozart, Rossini et Cimarosa ont joué à Lesueur, à Grétry, à Lemoine et à Berton. Nos tragédies et nos vaudevilles rapportent à plusieurs d'entre nous dix mille francs par an, outre un peu de gloire. Si nous laissons jouer Shakspeare en anglais à Paris, voici le sort qui nous menace :

« Quelque maudit directeur de théâtre du boulevard, au lieu de payer un droit d'auteur, pour des mélodrames nouveaux, à M. Guilbert de Pixérécourt ou à M. Caignez, aura l'idée de couper avec des ciseaux une trentaine de pages dans l'*Otello* ou dans le *Richard III* de Shakspeare, si mal à propos traduit de l'anglais par madame Guizot, et nous verrons ces pièces don-

nées comme mélodrame. La troisième ou quatrième que l'on essayera ainsi aura un succès fou. Quelque prince ou quelque homme riche engagera Talma, Ligier ou mademoiselle Mars à apprendre un rôle dans quelque tragédie de ce Shakspeare ; on osera représenter cette tragédie, ainsi montée, à la campagne ou à Paris, sur quelque théâtre particulier. De ce moment-là, et ce moment peut arriver dans trois ans ; dans ce siècle, où tout galope, Sylla et Régulus paraissent ennuyeux. Que sera-ce donc des pièces que nous autres nous avons en portefeuille?

« Le remède est simple ; persuadons à la jeunesse qu'elle fera un acte de patriotisme en sifflant les acteurs britanniques. Faisons-les siffler d'une manière outrageuse, et avant qu'ils aient pu ouvrir la bouche. Qui sait même si l'on ne lancera pas à ces maudits acteurs quelque pomme cuite ou quelque orange[1]? Alors le triomphe de la bonne cause est assuré ; les acteurs effrayés regagneront l'Angleterre, et nous serons peut-être délivrés pour dix ans de la crainte du Shakspeare. »

Je ne sais si ce monologue a eu lieu, mais tout ce qu'il annonce est arrivé exactement comme il l'annonce, à la Porte-Saint-Martin. Toute la vieille Académie française, ou du moins les principaux membres de ce corps, autrefois si considéré, ont joint leurs anathèmes classiques aux anathèmes politiques des journaux en faveur auprès de la jeunesse. Les acteurs anglais ont été chassés, par des pommes cuites, du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Mais, accoutumés, à ce qu'on dit, à un pareil traitement de la part de ce qu'on appelle, en langage de théâtre, en Angleterre, les *gods* (ce sont les matelots qu'on laisse entrer à moitié prix, à huit heures et demie, dans les théâtres royaux de Covent-Garden et de Drury-Lane), les acteurs anglais ont tenu bon et ont eu l'insolence, malgré les anathèmes du *Miroir* et les épigrammes de M. de Jouy, de donner dix-huit représentations, sur le plus exigu des théâtres de Paris, dans la grange qu'on appelle un théâtre, rue Chantereine. Là, par un autre malheur, une mademoiselle Rosina Penley s'est fait une grande réputation. J'ai vu Talma et mademoiselle Mars, placés à côté l'un de l'au-

[1] Historique.

tre, applaudir avec transport à la manière dont mademoiselle Penley a joué le premier acte de *Roméo et Juliette*, et le rôle tout entier de la *Jeune Femme colère*. Malheureusement ce succès a été stérile : toute la haute société est à la campagne; c'est la classe qui, à Paris, sait l'anglais.

Il y a eu peu de spectateurs à la rue Chantereine, et surtout ces spectateurs n'appartenaient pas à la classe dont nous regrettons l'absence. Nous les avons vus, dans *Hamlet*, se moquer des sons physiques de la langue anglaise, et toutes les fois que l'on donnait à Gertrude, la mère d'Hamlet, son titre de reine qui, en anglais, se dit *Queen*, et qui, il faut bien l'avouer, au grand détriment de Shakspeare, se prononce *kouine*, nous avons entendu beaucoup de jeunes gens du parterre répéter en se moquant : *Oh! oh! kou-ine! kou-ine!* Il était facile de distinguer, dans ces exclamations de mes voisins, la mauvaise humeur d'une petite vanité déçue dans son attente. Ces braves spectateurs croyaient savoir l'anglais; ils se donnaient peut-être, dans leurs coteries littéraires, pour savoir l'anglais; et ils ont vu qu'ils ne comprenaient pas Shakspeare.

Il fallait bien se venger de ce désappointement, insupportable pour une petite vanité. De là, les épigrammes du *Miroir* et les recherches savantes sur la manière dont quelques matelots anglais ivres reçurent, il y a soixante ans, des acteurs français qui allèrent donner des représentations à Londres, sous la direction de Monet. C'était dans un moment de crise, la populace de Londres était irritée du mauvais succès d'une guerre maritime, et venait de forcer le gouvernement à faire fusiller le pauvre amiral *Byng*. *Le Miroir* nous a gravement proposé cette conduite pour modèle, à nous Français de l'an 1822.

Aurions-nous donc un si grand tort, si nous disions aux jeunes gens qui se prétendent philosophes et qui trouvent si étrange que reine, en Anglais, se prononce *kouine :*

« Eh, messieurs, laissez-nous nos plaisirs qui ont le malheur de n'être pas les vôtres! S'il est vrai que les acteurs anglais ennuient, le combat finira faute de combattants; ils seront bien obligés de plier bagage, quand personne ne viendra les voir jouer. Quoi, messieurs, vous voulez empêcher les plaisirs des

autres, uniquement parce que vous ne comprenez pas l'anglais? Quelle petite jalousie! Vous vous prétendez *libéraux* et vous vous livrez à une tyrannie aussi absurde ! On ne vous dispute pas votre nombre ; vous êtes quatre mille ; cent d'entre vous peuvent louer dix loges, cent autres occuper le parterre, et vous empêcherez de jouer tous les acteurs que vous voudrez[1]. C'est le triomphe du nombre. Mais le lendemain d'une si honteuse victoire, cessez d'élever si haut la bannière de la Raison, cessez surtout de vous parer du nom de *libéraux*, de philosophes, et de demander pour tous les Français le libre exercice de leurs droits naturels; autrement, vous me rappelleriez malgré moi l'immortelle comédie du *Tartufe*, et je m'écrierais aussi :

« Vous êtes libéraux, et vous persécutez ! »

LXXVII

A MONSIEUR VAN P..., A PARIS.

Vincennes, le 4 septembre 1822.

Je me surprends souvent à me trouver plus heureux que lorsque j'avais vingt ans. Cependant je vais atteindre la quarantaine.

Je me repents de ne m'être pas mis *un samedi*, en 1803, quand j'avais vingt ans, à faire la liste de mes actions de toute la semaine. Je n'ai rien à objecter aux actions que j'ai faites comme utiles (actions pour me faire des protecteurs, pour gagner de l'argent, etc.), ou faites par devoir, comme marquer ma reconnaissance à l'oncle qui a élevé ma jeunesse.

Mais c'est aux actions que j'ai faites comme *agréables* que j'ai beaucoup à dire. La plupart des choses que je faisais comme *agréables*, en 1803, étaient *agréables* pour les jeunes gens de bon ton que je voyais, pour les jeunes gens élégants plus âgés

[1] Historique, à la Porte-Saint-Martin.

que moi ; mais, dans le fait, ne me faisaient nul plaisir. Voilà pourquoi je suis plus heureux en 1822 : je ne fais que ce qui me cause réellement du plaisir.

SOURCE DE RIDICULE.

Un homme d'esprit, qui voit un jeune homme se porter, comme à un plaisir, à une chose qui réellement l'ennuie, a une occasion superbe de se moquer de lui ; car l'*ennui* transpire, il se voit. Au contraire, rien ne donne un air plus respectable à un jeune homme que de le voir s'abstenir d'une action qui plaît à tous les jeunes gens, uniquement parce qu'elle l'ennuie.

Il n'y a que l'exception de la *mauvaise honte*.

Rien n'est ridicule comme de voir Charles, âgé de vingt ans, qui prend un plaisir qui l'ennuie, pour imiter son ami Adolphe, âgé de vingt-huit ans, jeune homme de bon ton qui, dans le fond, s'ennuie aussi de cette chose. J'ai vu un homme de quarante ans faire rire toute une société, pendant six mois, de la prétention de Charles et d'Adolphe.

Faire un samedi, jour par jour, lundi, mardi, etc., la liste de toutes les actions qu'on a faites, comme amusantes, dans la semaine, et se demander (mauvaise honte à part) : Ai-je eu du plaisir réellement ?

(*En note*) : Remettre, sous enveloppe, au n° 63.

LXXVIII

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 7 septembre 1822.

M. de Jouy, le poëte libéral, s'est mis dans une grande colère contre Shakspeare. Son journal, le *Miroir*, d'hier, est rempli de la diatribe la plus comique et la plus violente dans l'expression contre cette plate pièce nommée *Roméo et Juliette*.

C'est tout simple, M. de Jouy est l'auteur de *Sylla*, tragédie

qui est arrivée à sa cinquantième représentation. M. de Jouy est un homme d'esprit, qui a abandonné plusieurs des absurdités du théâtre français; par exemple, les amours postiches, les confidents philosophes impassibles, etc. Dans sa tragédie de *Sylla*, il a osé imiter le célèbre dialogue de Montesquieu, intitulé *Sylla et Eucrate*. Il a osé peindre un grand caractère et lui faire dire des mots *simples*. Cela est évidemment contre le génie du théâtre français, cela est évidemment une imitation de Shakspeare. M. de Jouy, au talent près, est comme Voltaire; il se rapproche de Shakspeare, il l'imite; mais il voudrait bien qu'il ne fût connu que de lui seul.

M. de Jouy, l'un des personnages les plus marquants de la littérature française, est né au petit village de *Jouy* près Versailles, c'est pour cela qu'il s'appelle de Jouy. Il a été fort bel homme. Après deux ou trois années passées à Pondichéry, dans l'intimité du gouverneur et de la gouvernante, il commença à devenir célèbre dans la colonie; il eut tant de bonnes fortunes, que madame la gouvernante fut jalouse : ils se séparèrent. Cette femme généreuse fit de Jean un sous-lieutenant. Ce fut alors (comme il fallait être noble pour devenir officier) qu'il prit le nom de Jouy.

Un jour, dans l'Inde, lui et un ami entrèrent dans un temple, pour se mettre à l'abri d'une chaleur insupportable. Ils y trouvèrent la prêtresse, espèce de vestale. Il sembla plaisant à M. de Jouy de la rendre infidèle à Brama, sur l'autel même de son dieu. Les Indiens s'en aperçurent, accoururent en armes, coupèrent les poignets et ensuite la tête à la pauvre vestale, scièrent en deux l'officier, camarade de l'auteur de *Sylla*, qui, après la mort de son ami, put monter à cheval et galope encore.

Le sous-lieutenant de Jouy se battit fort bien, il monta en grade et enfin revint en France, il y a une vingtaine d'annés, avec une jolie fortune et une bonne réputation militaire. Il a fait de jolis vaudevilles et deux ou trois tragédies. L'une, *Tipoo-Saeb*, est tombée malgré les intrigues infinies de l'auteur. La dernière, *Sylla*, a eu et a le plus grand succès, grâce à Talma, qui a imité tous les gestes de Napoléon.

M. de Jouy étant l'un des personnages les plus influents de la

littérature française, j'ai saisi l'occasion de vous le faire connaître. Les plates injures qu'il dit à Shakspeare laissent soupçonner qui a préparé les scènes indécentes et étonnantes du théâtre Saint-Martin. Les auteurs tragiques français ont une peur horrible de Shakspeare. M. Penley leur a joué un tour abominable ; miss Penley a eu un tel succès dans *Jeane Shore* (que le *Constitutionnel*, journal libéral, appelle Jam Soun), que les auteurs du boulevard fabriquent dans ce moment trois mélodrames intitulés *Jeane Shore*, ainsi que je vous l'ai dit. Toute la haute société est à la campagne ; or c'est la haute société qui apprend l'anglais et achète la traduction de Shakspeare, par madame Guizot. Si M. Penley peut se soutenir jusqu'au mois de décembre, le théâtre anglais est pour toujours établi à Paris. Si jamais on y voit M. *Kean*, faisant Richard III, comme il ressemble beaucoup plus à Napoléon dans ce rôle, que Talma dans *Sylla*, c'en est fait de la tragédie de M. de Jouy.

Le succès de mademoiselle Penley va en croissant. Tout le monde convenait, à la représentation de Juliette, qu'elle était fort au-dessus de mesdemoiselles Duchesnois et Georges, les deux premières actrices du Théâtre-Français. Mademoiselle Penley a une simplicité et un pathétique que l'on n'a pas vu depuis longtemps en France. Il serait curieux qu'elle fît goûter, cet hiver, les principaux chefs-d'œuvre de Shakspeare. En ce cas, adieu les réputations de MM. de Jouy, Arnaut fils, Delavigne, Ancelot, Bis, Guiraud, etc., etc. Chacun de ces messieurs a fait deux ou trois tragédies en style épique ; les vers sont ronflants, mais les pièces sont d'un ennui mortel. Les personnages s'y conduisent en dépit du sens commun, les vers sont copiés d'après ceux de Racine. Je parierais que dans vingt ans l'on jouera en France Shakspeare traduit en prose.

De la Morale appliquée à la politique, par M. de Jouy de l'Académie française, 1 volume in-8°.

M. de Jouy est le *Book-Maker* [1] à la mode ; c'est un homme aimable, et ses livres aussi sont aimables, mais sans aucune profondeur ; cela même est un avantage qui se paye fort cher. La

[1] Faiseur de livres.

profondeur serait un défaut dans le vrai Book-Maker. Un livre, pour se bien vendre, doit : 1° avoir un joli titre ; 2° être écrit sur un sujet à la mode ; 3° être facilement compris.

Or, maintenant, rien de plus à la mode que les discussions politiques, tantôt sur la meilleure forme de gouvernement, tantôt sur les chances de succès des deux partis *ultra* et *libéral*. M. de Jouy a lu les *Garanties* de M. Daunou, les *Principes politiques* de M. Benjamin Constant ; il a traduit les idées de ces messieurs en style de journal ; il s'est vanté dans le *Constitutionnel* et le *Miroir*, dont il fait la fortune, et voilà un livre dont on vend deux mille exemplaires et qui rapporte six mille francs à son auteur.

Du reste, le livre est amusant, la morale surtout est excellente. Le but de l'ouvrage est de prouver que toute cruauté retombe tôt ou tard sur le parti qui la conseille au gouvernement. Mais c'est un livre que les gens instruits ne lisent pas, ils ont vu les mêmes choses mieux dites ailleurs.

Précis de l'histoire de la Révolution française, par Rabaut Saint-Étienne, un volume in-8°.

Voici un original et du premier mérite ; l'édition que je vous annonce est la cinquième.

Me permettrez-vous, à ce sujet, de vous nommer les quatre ou cinq volumes qu'un étranger qui arrive en France doit lire pour avoir une idée de notre révolution :

1° D'abord, le livre de Rabaut Saint-Étienne.

2° Ensuite les deux intéressants volumes intitulés *Mémoires de madame Roland*.

3° La réfutation de l'ouvrage[1] de madame de Staël, par M. Bailleul, ancien député, qui fut un des plus courageux ennemis de Robespierre. M. Bailleul a enfin expliqué le pourquoi et le comment de cette époque affreuse : la *Terreur*. On conspirait sans cesse contre le gouvernement, on conspirait sur tous les points de la France. Par exemple : M. le baron d'Imbert livrait Toulon aux Anglais. Les autorités locales n'avaient pas le temps de demander des ordres à Paris ; il fallut donc

[1] Voir la lettre du 17 juin 1818, page 73.

donner un pouvoir immense aux autorités locales; mais de quels hommes composer ces autorités?

Tous les nobles, tous les riches n'aimaient pas la République et conspiraient contre elle. On fut réduit à composer dans toute la France les autorités locales avec des maçons, des cordonniers, des charpentiers, des ouvriers en un mot. A quelques exceptions près, c'était la seule classe qui aimât le système républicain. Ces gens firent non-seulement des sottises, mais, méfiants à l'excès, ils prirent peur et se lancèrent dans la carrière du sang.

4° Après les deux volumes de M. Bailleul, je conseillerais à l'étranger les *Tablettes chronologiques* de M. de Montgaillard. M. de Montgaillard est un homme très-fin, qui sait la vérité sur tout et méprise tous les partis. Imprimant en 1821, il n'a pas osé dire tout ce qu'il sait; mais du moins il ne dit jamais rien de faux et souvent fait deviner une vérité impossible à imprimer aujourd'hui.

5° Muni des lumières contenues dans les volumes que je viens d'indiquer, l'étranger pourra lire l'histoire de M. Bertrand de Molleville. Au talent près, c'est le Clarendon de la famille de Bourbon. Le livre de M. de Molleville contient les aveux les plus précieux.

L'étranger pourra terminer son petit cours de l'histoire de la Révolution de France par :

6° L'*Histoire de la guerre de la Révolution*, par le général Mathieu Dumas, dix volumes in-8°.

Le général Dumas est encore un homme d'infiniment d'esprit, qui ne dit pas tout ce qu'il sait, et qui flatte tout ce qui a eu du pouvoir; par exemple, le maréchal Berthier, le fameux secrétaire militaire de Napoléon. Du reste, il écrit fort bien et ne ment pas en choses importantes.

Au moyen des six ouvrages indiqués ci-dessus, l'étranger sera à même de se former une idée juste de la France. La lecture du dernier ouvrage est même une lecture de luxe et qui n'est nécessaire que pour la personne qui veut approfondir la curieuse lutte des monarchies de l'Europe contre les idées républicaines. Cette lutte à mort entre deux principes opposés est loin d'être encore terminée.

Le curieux trouvera les détails les plus intéressants sur la famille régnante dans un petit volume in-8° qui se vend un louis actuellement à Paris, et qui est intitulé :

Mémoires du comte de Vauban, relatifs particulièrement aux affaires de la Vendée et au débarquement de Quiberon.

M. de Vauban, descendant du célèbre ingénieur et maréchal de ce nom, était un émigré plein de courage. Ces Mémoires sont authentiques ; l'histoire de leur publication est romanesque. C'était un des morceaux les plus curieux des Mémoires de Fouché ; je vous conterai cette histoire si elle vous intéresse.

LXXIX

A MADAME G..., A GRENOBLE.

Paris, le 30 septembre 1822.

A cette époque de l'année, où la dispersion de la société rend le séjour de Paris assez maussade, le plus mince événement est une sorte de bonne fortune. Un de mes amis, à Londres, a donné une lettre pour moi à un Anglais fort désireux de voir la France. Sir John Armitage ne manque ni d'originalité ni d'esprit. Afin que vous puissiez en juger, ma chère amie, je vous envoie ce qu'il a écrit, jusqu'à ce moment, sur son voyage : c'est le reflet très-fidèle de sa conversation.

JOURNAL DE SIR JOHN ARMITAGE.

Calais, le 21 septembre 1822.

L'orthographe de mon nom, qui est française, m'a toujours donné le vif désir de voir la France et particulièrement la Normandie, pays où nous avons toujours dit, dans la famille, que nos ancêtres étaient grands propriétaires quand ils le quittèrent pour suivre Guillaume le Conquérant, lorsqu'il fondit sur l'Angleterre.

Je suis né assez pauvre et, par conséquent, hors d'état d'aller voyager en France. Ma première jeunesse s'est passée à la chasse. J'ai trouvé moyen de séjourner six mois aux États-Unis, sans déranger mon petit budget. Un riche marchand de Liverpool, me sachant fort honnête homme, me donna sa procuration; j'allai arranger des affaires qu'il avait à Philadelphie.

De retour d'Amérique depuis trois ans, il y a deux mois juste, le 21 juillet, que je me promenais dans un petit parc dont se compose toute ma fortune et qui est situé dans les environs d'York; j'étudiais; je venais de fermer un volume du *Voyage en Égypte*, de Volney, et je déplorais mon sort, qui m'empêche de voyager, moi qui ai la passion des voyages, quand l'unique domestique qui compose à lui seul mon petit établissement est venu, en courant, me remettre une lettre de Liverpool. Je l'ouvre, je lis quatre lignes, je tombe à genoux, je regarde ma montre, il était exactement onze heures et vingt-deux minutes. C'est à onze heures vingt-deux minutes, le 21 juillet 1822, que mon sort a changé! Un cousin éloigné, assez fier et assez sot, que je n'avais pas vu deux fois depuis dix ans, s'est avisé de mourir. La mort de ce cousin me laisse le titre de baronnet et une fortune de mille livres sterling, tout juste.

Ce cousin était beaucoup plus jeune que moi, il n'avait que vingt-sept ans, et j'en avais trente-six et demi le jour de mon bonheur Je puis dire que ma vie a changé à onze heures vingt-deux minutes, le 21 juillet: ma première pensée a été de venir en France.

Je vais donc voir la France, la patrie de mes ancêtres, ce pays si brillant, si déraisonnable, si singulier, après lequel je soupire depuis ma naissance, que j'étudie depuis vingt ans! — Malgré ma très-petite fortune, j'achetais, chaque année, pour vingt livres au moins, de cartes géographiques et de livres relatifs à la France. Ma passion pour connaître ce pays m'avait même donné une teinte de ridicule parmi les sept ou huit personnes que je voyais chacune deux ou trois fois par mois.

Telles sont les réflexions qui m'occupaient le 21 juillet, en rêvant à mon bonheur, et me promenant dans mon petit bois. — Suis-je plus Français qu'Anglais, me disais-je à moi-même?

Est-ce avec raison que mes voisins m'accusent de manquer de patriotisme? — Mon chien favori, qui a un nom français, *Médor*, autre titre à la haine de mes voisins, s'arrêta au moment où je me livrais aux réflexions précédentes ; Médor attirait mon attention en attaquant vivement le gazon avec ses pattes de devant et rejetant la terre en arrière; il faisait la guerre à une taupe; il chercha pendant longtemps à la saisir.

Voilà mon histoire et celle de mes voisins, pensai-je tout à coup. Voilà l'histoire de la haine réciproque des Anglais et des Français. La taupe est heureuse dans son habitation sous terre, et si elle pouvait parler, elle ne trouverait rien de ridicule comme l'existence du moineau, toujours perché sur une branche de quelque haie, exposé à la pluie et au vent, mis en fuite vingt fois la journée, par le premier animal que le hasard fait passer près du buisson où il a fixé son domicile errant. Cet être si malheureux, dit la taupe, erre dans un océan de lumière; sans cesse ébloui, ses yeux sont sans doute dans un état de douleur continuelle : qu'un moineau est un être malheureux ! Toute sa vie n'est qu'un enchaînement de positions désagréables et de contrariétés.

L'histoire du moineau et de cette taupe, c'est l'histoire de l'Anglais et du Français.

Quelle horreur, dit l'Anglais, n'être pas seul dans sa maison, n'habiter qu'une malheureuse tranche de bâtiment, avoir un étranger à l'étage au-dessus, un autre étranger à l'étage au-dessous, être exposé à rencontrer ces gens-là dans l'escalier une fois par jour, peut-être deux ! Quelle contrariété! Être peut-être l'objet secret de leur curiosité, être peut-être examiné par eux, quelle horreur !

Les réflexions du moineau sur la vie de la taupe m'occupèrent aussi une partie de l'heureuse matinée du 21 juillet; j'en fais grâce aux lecteurs de mon Journal, si jamais il en a.

J'ai voulu peindre mon caractère. Un homme arrive d'Égypte et me dit : Ah ! monsieur, il n'y a rien d'imposant comme le spectacle des trois pyramides, s'élevant immobiles au-dessus d'une mer de sable.

Avant de laisser aller son âme à la sensation de ce spectacle

imposant, on se dit : Mais quel est l'homme qui me parle? mérite-t-il quelque confiance? — C'est peut-être un homme très-respectable et très-sage, trop sage peut-être! Sent-il comme moi? Si l'on avait passé deux soirées avec cet homme, son récit intéresserait cent fois davantage ; on saurait juste ce qu'il y a à retrancher de ses récits pour savoir la vérité.

Eh bien, j'ai regardé avec un microscope ce qui s'est passé dans mon âme pendant les deux jours mémorables de ma vie, les 21 et 22 juillet 1822. J'ai conté à mon lecteur, avec une parfaite naïveté, tout ce que j'ai pensé et senti. Par ce moyen, il me connaît déjà un peu; il sait que j'ai près de trente-sept ans. Je suis un assez bel homme; j'ai les cheveux et les yeux très-noirs. J'étais grand chasseur, mais depuis longtemps c'était moins le goût de la chasse qui me portait à faire la guerre aux perdrix du voisinage, que le manque de l'argent nécessaire pour me livrer à quelque passe-temps plus agréable. Souvent, voyant un joli oiseau à portée de mon fusil, je me suis dit : je vais changer cet être si joli et si propre en un quart de livre de chair morte, et, au lieu de tirer, je m'en suis approché doucement et ai tâché de l'observer de près, sans lui faire peur. Voilà un des traits de ma vie qui ont le plus diminué l'estime que mes voisins avaient pour moi. Comme j'ai l'imagination tendre et imprudente, un jour que j'avais épargné un joli chevreuil qui venait à moi au petit trot, j'eus la faiblesse de conter mon action à une jolie fille dont j'étais amoureux; mais elle avait l'âme commune, elle rit de ma sottise et en fit part à la société. Je m'aperçus ce jour-là que je m'étais encore trompé. Ce fut deux mois après que je saisis l'occasion d'aller en Amérique sans dépenser une guinée.

Je viens d'écrire ce qui précède dans le petit hôtel de *Saint-Nicolas*, à Calais. J'abhorre l'insolence des grands hôtels. Une journée où je me suis mis en colère est perdue pour moi; et quand je me vois faire une insolence, je m'imagine que l'on me méprisera si je ne me fâche point. J'ai donc choisi le petit hôtel de Saint-Nicolas, situé dans un coin de la ville, près la grande place du Phare à la vérité, mais dans une rue écartée, située derrière le mur de la ville, du côté de la mer. — J'avais beau-

coup de mal de mer ce matin, à midi, en arrivant à Calais; j'avais froid. Sur ma mine anglaise, l'hôtesse de Saint-Nicolas a voulu me faire du feu dans une chambre à part. Dieu m'en préserve, me suis-je écrié, je veux me chauffer au feu de votre cuisine.

Deux remarques déjà sur ce peu de mots. D'abord, j'avouerai que j'avais la vanité de croire savoir parler français; depuis vingt-cinq ans je me donne assez de peine pour cela. Or mon hôtesse ne m'a pas entendu; j'ai été obligé de répéter trois fois. Ensuite, quand on m'a eu compris, j'ai vu que mon *Dieu m'en préserve* était une exclamation beaucoup trop énergique et beaucoup trop sérieuse pour une chose aussi simple, que de préférer rester dans la cuisine au lieu d'aller seul dans une chambre. J'avais la faiblesse de ne vouloir pas être Anglais. Je me suis dit, si je dis simplement et froidement : J'aime mieux rester près du feu de la cuisine, on trouvera cela sec et bien anglais; il faut faire quelque avance à ces gens-ci pour qu'ils me parlent. Quel plaisir d'entendre parler français à des Français! Dieu, qui me l'eût dit il y a trois mois! Ah! mon cousin, mon grand cousin, quel service vous m'avez rendu!

Calais, le septembre.

J'ai dîné avec trois courriers et quatre commis porteurs d'argent de la maison Rothschild; ce sont des gens pris aussi dans la classe des courriers. Mes courriers, tous gens enluminés, de trente à trente-cinq ans, sont de petits bourgeois fort gais et d'un caractère très-ouvert. On voit les passions se succéder comme les images d'une lanterne magique dans ces âmes françaises; les passions, j'ai tort, c'est toujours la vanité; mais cette vanité tantôt les met dans une position brillante, tantôt dans une passe moins flatteuse, et aussitôt les voilà malheureux. Plusieurs de mes courriers, à culottes de peau, ne s'étaient pas vus depuis deux ans; ils se sont contés réciproquement, avec de grands détails et beaucoup de piquant, l'histoire de leur vie. Et vous, monsieur l'Anglais, me disaient-ils de temps en temps? — Je leur ai conté que j'étais premier *groom* des écuries du duc de Rutland. Comme je connais fort bien les chevaux, que j'ai

aimés à la passion, j'ai pu continuer mon rôle. Je leur ai narré ma vie auprès de Sa Grâce, et j'ai parlé douze minutes pour ôter à mes courriers toute idée de hauteur; j'ai même continué à parler une ou deux minutes après que, dans leurs yeux, je voyais que je les ennuyais. Cela a parfaitement purifié ma grande figure anglaise de toute idée d'impertinence. L'un d'eux m'a dit avec amitié : « Monsieur l'Anglais, ouvrez la bouche en parlant français, ne nous montrez pas toujours les dents, faites que nous puissions voir la langue. »

Nous avons bu, entre huit, quatorze bouteilles de vin, à quarante sous d'abord, et les dernières à quatre francs: tous étaient gris, un seul arrivait à l'ivresse; entendez l'ivresse bavarde et gaie d'un Français.......

LXXX

A MONSIEUR ...., A LONDRES.

Paris, le 11 novembre 1822.

Monsieur,

Le fameux imprimeur Didot vient d'imprimer un petit ouvrage anglais, qui n'a été tiré qu'à vingt exemplaires, circonstance dont on m'a administré la preuve. Ce livre rare, même en naissant, n'a que soixante-cinq pages in-8° ; il a pour titre *Family anecdotes*.

J'en aurai un exemplaire d'ici à quinze jours.

La *Loi de Moïse*, par M. Salvador, trois volumes in-8°.

Voilà encore un livre qui arrive cinquante ans trop tard, comme l'*Esprit de l'Église* de M. de Potter. M. Salvador, écrivant en 1770, fût allé à la célébrité, comme MM. d'Holbach et Boulanger. Aujourd'hui, nous regardons, à Paris, l'histoire des rois du peuple hébreu avec la même curiosité qui nous ferait étudier l'histoire des Caciques de quelque peuplade indienne, jeune de civilisation. Le livre de M. Salvador, quoique un peu en-

nuyeux, est le meilleur à lire sur cette matière. Il faut y joindre le pamphlet de Volney, intitulé *Saül*, ou du Sacre des rois, lequel pamphlet empêcha, il y a trois ans, le sacre du roi de France actuel. M. de Talleyrand déclara à son oncle, alors tout-puissant (M. le cardinal de Périgord), que cette cérémonie était frappée de ridicule.

Marguerite Aymon, par madame de Cubière, deux volumes in-12.

Voici un roman qui fait beaucoup de sensation dans la haute société; c'est qu'il est écrit par une très-jeune femme d'un colonel de l'armée de Napoléon, habitant la province avec son mari. Mourant d'ennui, madame de Cubière s'est mise à écrire, le colonel s'est emparé du manuscrit et l'a fait imprimer; on dit qu'elle en est au désespoir. Quoi qu'il en soit du désespoir, feint ou réel, d'un auteur qu'on imprime et qui a du succès, *Marguerite Aymon* présente une copie exacte des mœurs actuelles. L'opinion est libérale, mais quand on veut marier sa fille, la première question est pour savoir si le gendre futur est marquis ou seulement baron.

L'auteur de *Marguerite Aymon* a décrit des aventures arrivées dans sa propre société. Un jeune homme de vingt-trois ans, adorant sa cousine, qui en aimait un autre, alla à la guerre, en Italie, en 1812, pour chercher la mort. Blessé mortellement, il fit un testament et laissa soixante mille francs à l'auteur du roman nouveau. La jeune légataire, loin de vouloir s'approprier ce don, chercha une jeune fille, parente de l'amant malheureux, et la maria avec ces soixante mille francs. Ce trait, si romanesque et pourtant connu de tout Paris, est l'un des plus jolis événements du roman nouveau. Ces événements ont tant de simplicité, que je doute qu'il réussisse traduit en anglais.

Histoire de la Gaule, par Marincourt, trois volumes in-8°.

L'activité de la pensée est immense en France. Autrefois il fallait être homme de lettres pour écrire. Aujourd'hui que nous avons tous appris à écrire correctement, un capitaine à la demi-solde ou un préfet destitué se met à écrire pour occuper ses matinées. Cette disposition est favorable aux lettres. Des gens qui ont *agi* mettront plus de pensées en circulation que des

gens de lettres uniquement occupés, pendant leur jeunesse, à peser un hémistiche de Racine, ou à rechercher la vraie mesure d'un vers de Pindare.

L'ouvrage de M. Marincourt nous raconte ce qui se passa entre les Alpes, les Pyrénées et le Rhin avant la conquête de César, et depuis César jusqu'à Clovis (en 500). M, de Sismondi et M. Picot ont déjà traité de cette époque. M. Thierry travaille aussi à un grand ouvrage sur le même sujet; nous ne pouvons manquer d'arriver à la vérité. Les trois ouvrages de MM. de Sismondi, Picot et Marincourt sont un peu ennuyeux, quoique très-savants. Nous espérons mieux de celui de M. Thierry, connu par de charmantes lettres sur l'histoire de France (voir le *Censeur* de 1817).

La *Comtesse de Fargy*, par madame de Flahaut-Souza, quatre volumes in-12.

Ce roman-ci peut être traduit en anglais. Vous avez déjà accueilli *Charles et Marie*, roman du même auteur. La *Comtesse de Fargy* présente une extrême délicatesse dans les sentiments, mérite compensé par l'absence de tout trait fort et profond.

Madame de Flahaut est toujours ce que Walter Scott n'est jamais. Cent pages d'amour délicat, peint par madame Flahaut, donneraient la vie aux trois volumes de *Nigel*, par exemple. Elle aurait donné une grâce charmante aux amours du jeune Écossais avec la froide Marguerite. Walter Scott est injuste avec l'amour; il le peint mal, sans force, décoloré, sans énergie. On voit qu'il a étudié l'amour dans les livres et non dans son propre cœur. Madame de Flahaut, élevée à la cour de Louis XVI, nous peint sans cesse et un peu longuement l'amour efféminé qui régnait à Versailles en 1780. Le premier volume de ses romans amuse beaucoup, le quatrième lasse toujours. C'est que ses héros ont une sensibilité maladive. Les mœurs étaient si légères en 1780 que, pour leur donner la faculté d'être peintes, même dans un roman frivole, il faut leur prêter une énergie que l'on ne trouvait plus parmi les classes élevées dans la France de 1780. Or c'est cette énergie que madame Flahaut ne sait pas peindre d'une manière naturelle. Quoique ce roman soit écrit avec bien plus de finesse, de délicatesse, de prétention, de noblesse, etc., que *Marguerite Aymon*, j'aime mieux le premier roman de ma-

dame de Cubière que le dernier ouvrage de madame de Flahaut-Souza. Les petits-fils de M. de Souza sont à demi Écossais.

Considérations générales sur les applications de la géométrie, par M. Charles Dupin de l'Institut. — In-4°, 2 feuilles.

Tous nos savants sont frivoles et ne songent qu'à faire leur cour et à aller à la messe, bien peu travaillent en conscience. Le public distingue MM. Arago, Boissonnade, Courier et Dupin. On reconnaît dans le dernier ouvrage de M. Dupin le digne élève de Monge. La base du savoir mathématique de ce grand homme était une bonne logique. Il avait commencé par être tailleur de pierre à Metz, et c'est de là qu'il partit pour s'élever, sans intrigue, à la place de sénateur, après avoir été l'un des fondateurs de l'École polytechnique. M. Dupin, bien connu en Angleterre, est l'un des meilleurs élèves de cette école qui vient d'être désorganisée en 1822, et qui a donné quatre mille cinq cents sujets distingués à la France. Ses *Considérations* sont un excellent supplément à tous les cours élémentaires de géométrie.

Voyage pittoresque autour du lac de Genève.

Le texte de ce livre est assez plat; cependant je le conseillerais à tous les étrangers qui vont visiter les bords du Léman. Rousseau leur a donné une célébrité exagérée. Je connais trois ou quatre autres lacs bien supérieurs en beauté; mais, Genève étant une colonie anglaise, un habitant de Londres qui y arrive croit presque n'avoir pas changé de pays. A Lausanne, on est plus gai et on a moins de morgue. La seule des institutions de Napoléon qui subsiste, c'est la petite république très-libre du canton de Vaud, dont Lausanne est la capitale. Comme cet État est très-petit, il meurt de peur d'être reconquis par l'aristocratie bernoise.

Collections des théâtres étrangers, 25 volumes in-8°.

Cette collection manquait tout à fait en France. Racine, qui ne mourut qu'en 1699, ignorait aussi entièrement Shakspeare que nous ignorions, avant le volume du *Théâtre suédois*, qui vient de paraître, l'existence de M. Léopold, poëte suédois.

Ce M. Léopold, comme tous les poëtes des nations à civilisation factice, copie servilement Racine et les autres tragiques

français. On nous donne deux tragédies de lui : *Odin* et *Virginie*.

Odin se trouve le contemporain de Pompée. L'énergie et la magnificence de ce roi barbare, vénéré comme un dieu par ses sujets, fait un beau contraste avec la raison élégante de Pompée, général romain, qui se trouve, dans cette tragédie, le représentant de la civilisation. Dans sa tragédie romaine de *Virginie*, M. Léopold a eu l'idée ridicule de supposer que Virginie est amoureuse en secret du décemvir Appius.

Une grande révolution théâtrale se prépare en France. D'ici à quelques années, on fera la tragédie en prose et l'on suivra les errements de Shakspeare. On remarque dans les bibliothèques publiques que sept ou huit exemplaires de la nouvelle et assez plate traduction de Shakspeare, par le célèbre M. Guizot, ne suffisent pas à l'avidité des jeunes gens. Il y a tout juste un siècle que Voltaire, après avoir imité Othello dans sa *Zaïre*, apprit aux Parisiens, dans ses *Lettres sur les Anglais*, qu'il y avait un barbare nommé Shakspeare qui avait quelquefois des lueurs de génie.

LXXXI

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 27 novembre 1822.

Monsieur,

Nous aurons prochainement les *Dîners du baron d'Holbach*, par madame la comtesse de Genlis.

Madame de Genlis a été l'une des femmes les plus passionnées et les plus jolies de son temps. Elle a infiniment d'esprit et cependant son style est froid et souvent ennuyeux ; c'est que madame de Genlis a toujours songé, en écrivant, au rôle que l'auteur jouait dans le salon. Madame de Genlis a compris que la considération d'une femme qui compte près de quatre-vingts ans ne pouvait que gagner à afficher des principes extrêmement monarchiques.

Les deux volumes dont je viens de vous donner le titre feront beaucoup de scandale dans un mois, quand ils paraîtront. Ce sont, à ce qu'on assure, des conversations où Diderot, Marmontel, Raynal et tous les gens d'esprit de l'époque de 1778 affichent les principes et les idées les plus contraires aux sentiments que madame la comtesse de Genlis affiche aujourd'hui. Il y aura dans cet ouvrage beaucoup de calomnies contre les écrivains de la fin du dix-huitième siècle ; mais si leurs talents sont mal appréciés, leurs portraits seront dessinés avec vérité. Madame de Genlis était fort galante alors, et a connu de fort près la plupart des gens célèbres dont elle va nous donner la satire.

Le vrai tableau de la société des gens de lettres de 1778 se trouve dans les Mémoires de Marmontel et de madame d'Épinay, et dans la correspondance de Grimm. Tout ce qui survit du siècle spirituel de Louis XV nous dit que Grimm, surtout, est rigoureusement vrai à l'égard de ses illustres contemporains.

L'*Esprit de l'encyclopédie*, quinze volumes in-8°.

Voici un de ces ouvrages que le gouvernement poursuit de sa défaveur et dont on vend mille exemplaires en quinze jours. C'est une nouvelle édition de tous les articles piquants qui firent jadis la fortune de la fameuse *Encyclopédie*, publiée en trente volumes in-folio, par d'Alembert et Diderot. Cette entreprise valūt sept cent mille francs de bénéfice aux libraires, et à peine deux mille francs par an aux deux philosophes, pendant quinze ans qu'ils y travaillèrent. L'*Encyclopédie* penétra rapidement dans toutes les bibliothèques, ce fut un coup mortel porté aux préjugés dans tous les genres. Cependant, si Bonaparte n'eût pas été détrôné, jamais l'on ne se serait avisé d'imprimer, en 1822, l'*Esprit de l'Encyclopédie*.

Mémoires sur les Cent-Jours, deuxième partie, par M. Benjamin Constant.

Les *Cent-Jours* ont été le règne du général Carnot, c'est-à-dire le règne de la République. Napoléon n'était, à proprement parler, que ministre de la guerre. Il n'a fait qu'une action de souverain, le fameux *Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire*. Cet acte ôta toute illusion ; on reconnut dans l'exilé de retour de l'île d'Elbe l'ambitieux qui avait cherché à étouffer

en France tout amour pour la liberté. Le peu de principes justes qui se trouvent dans l'*acte additionnel* y fut mis, malgré l'empereur et surtout malgré son ministre M. le duc de Bassano, par M. Benjamin Constant. Cet homme courageux qui, en 1802, avait combattu Bonaparte au tribunat, n'hésita pas à le seconder en 1815. Cette démarche a pu être blâmée, parce que M. Benjamin Constant est fort pauvre. Bonaparte le fit conseiller d'État avec vingt-cinq mille francs d'appointements. La plupart des collègues de M. Constant au tribunat, ayant abandonné la patrie en 1802, ont eu de grandes places et de bons appointements, de 1802 à 1814.

M. Constant regarda la domination de Napoléon, en 1815, comme un fait; ce mal donné, il chercha à l'amoindrir.

M. Constant a fait l'histoire complète de cette époque romanesque; il vient d'imprimer un extrait assez timide de son histoire. Il n'a rien dit que de vrai; mais la crainte de la prison (à laquelle il est condamné pour six mois) l'a empêché de dire toute la vérité. Cependant on devine le vrai, même au travers des réticences d'un homme d'esprit; c'est ce qui rend fort piquant le dernier livre de M. Constant. Si le style en est un peu vague, on voudra bien se rappeler le ton des pamphlets anglais publiés pendant le règne de Jacques et avant la révolution de 1688. Jamais l'histoire d'aucun peuple ne présenta une similitude aussi complète que celle de la France en 1822 et celle de l'Angleterre en 1684.

Essais sur le Portugal, par M. Balbi, 2 vol. in-8°. Très-bon livre de statistique, peu intéressant, mais fort utile, et donnant du Portugal une idée qui doit être vraie. M. Balbi a habité longtemps le Portugal, et paraît honnête et sensé.

Histoire des Fonctions du Cerveau, par le docteur Gall, 2 vol. in-8°. Voici encore une exposition du système *des dispositions invincibles* du docteur Gall. Cet homme d'esprit est venu à Paris il y a quinze ans; on l'a trouvé excellent médecin : il y a fait une fortune brillante. En connaissant l'homme, on a appris à avoir de la considération pour son système. Je connais beaucoup de médecins fort sensés et des opinions les plus opposées en philosophie qui s'accordent à dire qu'il y a un fond de vérité

dans le système de Gall. Il est sûr que les philosophes modernes les plus estimés, et Helvétius à leur tête, n'ont pas connu l'un des plus grands motifs des actions de l'homme, l'*instinct*. L'opinion des philosophes de Paris est que le *système de Gall* est digne d'être examiné de nouveau. Il faut être savant en anatomie pour combattre le docteur Gall, qui, assure-t-on, a fait d'importantes découvertes sur la structure du cerveau. La nouvelle édition du système de Gall aura huit volumes.

Histoire naturelle des Animaux vertébrés, par Lamark, septième volume. Voici l'un des ouvrages les plus estimés par les savants de ce pays-ci. La France ne produit plus de gens de lettres, mais elle brille encore dans les sciences. Les noms des Fourier, des Gay-Lussac, des Dulong, des Legendre, sont connus en Europe. Leur suffrage honore le livre de M. Lamark et recommande à l'attention ce nouveau volume d'une production déjà célèbre.

Mémoires de Leclerc, 4 vol. Bruxelles. Cet auteur est contemporain de Philippe de Comines, dont les Mémoires sur Louis XI et Philippe, duc de Bourgogne, sont si célèbres. Comines fut le duc d'Otrante de Philippe, duc de Bourgogne; il le trahit pour Louis XI, qui lui donna la seigneurie d'Argentan et en fit un de ses principaux ministres.

Leclerc est moins homme, mais beaucoup plus amusant que Philippe de Comines dans ses récits, et beaucoup plus pittoresque dans ses descriptions. Le style en est vieux ; cependant, on s'y accoutume au bout d'une heure, et en prenant la précaution d'écrire un petit *vocabulaire* de cinquante ou soixante mots ; c'est comme on fait pour les mots écossais, en lisant les romans de Walter Scott. Comme Leclerc, simple conseiller dans une des cours de justice de Philippe de Bourgogne, n'avait pas trahi son maître, il n'interrompt pas à chaque instant sa narration, comme Philippe de Comines, pour faire de la morale. Je conseille les *Mémoires de Leclerc*, surtout aux personnes qui veulent faire des romans historiques dans le genre de *Nigel* ou de *Waverley*. Les Mémoires de Leclerc sont remplis d'aventures singulières et de grandes passions qui n'ont besoin que d'être développées ; il y a des descriptions qui, par leur *pittoresque*,

rappellent le charme de certaines descriptions de Walter Scott dans *Ivanhoe*. Une scène analogue, décrite par Leclerc, se passe à Châlons-sur-Saône.

Des Cabinets et des Peuples, par M. le baron Bignon, député et légataire de Napoléon.

Voici un gros livre qui aurait beaucoup de succès traduit en anglais. C'est l'histoire de la vie et de la mort de la *Sainte-Alliance*, que M. Bignon dit être morte à Vérone. C'est l'histoire de la guerre de Sept Ans, des peuples contre les rois; l'auteur l'a appelée : *Des Cabinets et des Peuples*, parce qu'il dit que la guerre n'existe qu'entre les ministres des rois et les peuples; les rois, gens modérés, pour la plupart, et amis des plaisirs, s'accommoderaient assez de la vie de roi constitutionnel. Les constitutions ne sont terribles que pour les ministres, qu'elles exposent à s'entendre dire des vérités dures et qu'elles forcent au travail.

Le livre de M. Bignon est exact et vrai; du côté de la fidélité historique il n'y a aucune objection à lui faire; mais il n'est ni piquant ni amusant. L'auteur l'a écrit du ton d'une note diplomatique, avec toute la mesure possible et en gardant toutes les avenues contre la critique. Il est infiniment plus sage que cet arlequin d'abbé de Pradt, et cependant il n'a pas eu la centième partie des lecteurs de l'abbé. M. Bignon écrit l'histoire de la diplomatie en Europe de 1790 à 1814; Napoléon lui a laissé cent mille francs, par son testament, en l'invitant à écrire cette histoire.

LXXXII

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 4 décembre 1822.

Non certainement, monsieur, je n'ai point laissé là le cours de mes recherches sur le *rire;* celles que j'ai recueillies sont déjà assez nombreuses pour pouvoir en former un essai philo-

sophique sur ce sujet difficile; bien que fort incomplet encore, je pourrai vous le communiquer à notre première entrevue. En attendant, vous aurez des observations faites ce soir même sur cette sorte de convulsion, dont les causes sont si variées.

Je suis allé ce soir au *Tartufe*, joué par mademoiselle Mars, pour éclaircir mes idées sur le *comique*. Je n'ai guère fait de progrès dans ces idées depuis dix ans. Quand je pense au *comique*, je ne fais guère qu'arriver sur d'anciennes traces.

Mon mobile est ceci : si je pouvais faire du *comique* une analyse aussi claire et aussi complète (modestie à part et suivant moi) que celle que j'ai faite de l'*amour*, travailler dans le genre comique ne serait plus qu'un badinage pour moi; je donnerais des coups de pinceau hardis, comme je ferais si j'avais à peindre (exactement et non pour produire un certain effet) le cœur d'une femme qui aime, soit de l'amour de vanité, soit de l'amour passion.

On a fort peu ri ce soir au *Tartufe*; on a plusieurs fois souri et applaudi de plaisir, mais l'on n'a ri franchement qu'en deux endroits :

1° Quand Orgon, parlant à sa fille Marianne de son mariage avec Tartufe (deuxième acte), découvre Dorine près de lui qui l'écoute.

2° Le second rire a, je crois, eu lieu dans la scène de brouille entre Valère et Marianne.

Un fait certain, c'est que la seconde pièce, les *Jeux de l'Amour et du Hasard*, a fait beaucoup plus de plaisir que le *Tartufe*.

1° C'est un roman, et tous les jeunes cœurs à mes côtés sympathisaient au Dorante, c'est-à-dire voyaient une maîtresse dans mademoiselle Mars.

2° Cette pièce n'est pas sue par cœur comme le *Tartufe*.

3° Sans que le sot parterre s'en rende compte, les barbarismes, les périphrases, les tours inexacts et qui disent trop ou trop peu, nécessités par les vers, l'ennuient; la prose de Marivaux lui convient bien mieux.

Procès verbal exact des rires du parterre en 1822 : voilà un

bon livre bien instructif à faire. Le pédantisme et la lecture des théories bouchent les yeux aux trois quarts des spectateurs.

4° Le *Tartufe* vivra en 1922; que dira-t-on alors des *Jeux de l'amour* de Marivaux?

Tous les défauts de la langue du *Tartufe* auront disparu sous le vernis antique, en 2500, dans sept siècles d'ici.

Il reste donc constaté pour moi, par mon expérience de ce soir, que l'on rit fort peu au *Tartufe;* on n'a ri que deux fois, et encore le rire a été bientôt absorbé par l'intérêt sérieux. Cependant beaucoup de scènes sont *doublées* à la Molière. Dorine est la doublure de la conversation d'Orgon, proposant Tartufe à Marianne, et de la scène de brouille des deux amants.

Damis est la doublure de la scène de la déclaration d'amour faite par Tartufe à Elmire.

Ces *doublures* donnant deux objets à notre attention : par exemple, l'*impression* faite sur l'âme de Dorine dans la scène de brouille, offrent un canal à l'attention du spectateur, qui serait ennuyé par le grand *courant* de la scène, par la querelle d'amour entre Marianne et son amant. Voilà ce que j'appellerai *scènes doublées* (comme on dirait un morceau de drap doublé de soie).

Mais, quoique le rire ne naisse que deux fois, Molière a sans cesse travaillé à donner un *vernis de ridicule* aux scènes du *Tartufe.* Sans cette admirable précaution, il donnait dans le plus abominable *odieux*, et tout plaisir cessait à l'instant. Sa pièce n'était plus qu'un misérable drame, nous attristant sur un des mauvais côtés de la nature humaine.

Il faut que j'analyse bien, que je décrive dans ses moindres détails, l'idée de *bégueulisme;* c'est là la qualité dominante du public actuel. Ce soir, il murmurait sans cesse de l'esprit de Monrose (le faux Dorante); le sot public craignait de donner une mauvaise opinion de son propre *esprit* en ne murmurant pas des galanteries du faux Dorante; la plupart sont fort naturelles et bien plaisantes. Cela ressemble aux phrases pathétiques du vicomte d'Arlincourt; c'est de l'esprit de laquais. Le faux Dorante s'évertue et doit se trouver fort aimable. Cela est agréable comme du vin délicieux.

Le public murmurait sans cesse; pure *affectation;* chacun murmurait pour être entendu de son voisin.

LXXXIII

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 1er janvier 1823.

Monsieur,

M. Picard, le plus vrai de nos poëtes comiques, le seul qui ait su peindre un petit coin de la société contemporaine, publie un second roman :

Jacques Fauvel, quatre volumes, par MM. Picard et Droz.

Comme le premier (*Eugène et Guillaume*), il sera beaucoup lu, assez loué, et bientôt oublié. Qu'est-ce donc qu'il y manque? Le piquant. Tout est vrai dans *Jacques Fauvel,* mais tout y est commun ; rien, ou presque rien, ne valait la peine d'être dit. Ce roman enchantera une classe de lecteurs, les gens sans imagination. Ils seront ravis de voir enfin un ouvrage d'imagination, qu'ils puissent comprendre et qui ne leur semble pas extravagant.

Jacques Fauvel naît en Auvergne; il raconte fidèlement, raisonnablement et platement, l'histoire de sa vie. Tous les journaux diront du bien de cet ouvrage, parce que MM. Picard et Droz sont des littérateurs estimables et des gens honnêtes. Tout se fait par coterie dans notre littérature ; malheur à l'homme de talent qui ne fait pas dix visites, en bas de soie noirs, tous les soirs; jamais il ne verra ses ouvrages annoncés. C'est comme nos ministres : pour chaque département il en faudrait deux : l'un chargé de travailler, et l'autre d'intriguer; sans cela pas de succès.

Je conseillerais cependant aux étrangers de lire le *Jacques Fauvel* de M. Picard. Ils y trouveront une peinture fort ressemblante de la France et des caractères français. Paris est le *salon*

de l'Europe ; tout le monde veut savoir ce qui s'y fait et ce qu'on y dit. C'est une manie, mais, puisqu'on en est possédé, il vaut mieux chercher à la satisfaire en lisant le *Fauvel* de M. Picard que telle rapsodie nouvelle d'un voyageur anglais, qui se met hardiment, comme feu M. Scott, à décrire une société qu'il n'a jamais vue, et dont, y eût-il été admis, il n'eût pu comprendre les finesses et les *sous-entendus* qu'après un an d'habitude.

Les *Manteaux*, par M. Loeve Veymar; deux volumes in-12.

Voici un ouvrage dans le genre du *Table-talk* de M. Hazlitt. C'est une suite d'histoires dans lesquelles un *manteau* joue toujours un grand rôle. Il y en a une fort intéressante, mais dont, à l'exemple de l'auteur, je devrai m'abstenir soigneusement de nommer le héros. C'est un beau jeune homme qui, à Florence, devient amoureux d'une jeune fille et lui fait la cour de la manière la plus mystérieuse. Il l'épouse, il la rend fort heureuse; mais de temps en temps il prend un *manteau rouge* et se rend chez le podestat. Bientôt la curiosité empoisonne le bonheur de la jeune épouse. Une nuit, sachant que son mari est appelé chez le podestat le lendemain de bonne heure, elle s'échappe de son lit, se revêt de son manteau; elle paraît chez le podestat de Florence; sa présence inspire la terreur; elle trouve plusieurs aventures singulières, toujours pendant la nuit; avant le lever du soleil, elle rentre à la maison. Son mari, qu'elle adore, ne s'aperçoit de rien, mais aussi elle n'a rien découvert. Il sort, comme à l'ordinaire, enveloppé de son manteau. Une heure après elle met la tête à la fenêtre.... Que voit-elle? Le plus horrible spectacle, et, comme l'héroïne d'un roman anglais de la vieille école, elle devient folle. Je ne dirai pas dans quelle horrible fonction elle a vu l'homme qu'elle adorait.

Ce conte est plein d'esprit et de talent. Il y a en *trop* dans les *Manteaux*, ce qu'il y a en *moins* dans le *Fauvel* de M. Picard. Il y a chez M. Loeve excès d'esprit, intempérance de force et de chaleur; mais je parierais qu'aucun journal ne louera M. Loeve, excepté l'*Album*, bon petit journal, *trop raisonnable*, auquel il travaille.

Au milieu de la médiocrité générale qui étouffe la littérature française, voici deux jeunes gens de talent qui viennent de dé-

buter : M. Mignet, auteur des *Institutions de saint Louis*, couronnées par l'Académie, et M. Loeve Veymar : vous pouvez lire hardiment les ouvrages signés de ces noms.

Lou Bouquet provençaou, un volume in-12.

M. Raynouard, secrétaire perpétuel de l'Académie française, est un savant qui a eu de l'esprit dans sa jeunesse. Il a fait la tragédie des *Templiers*, où, au lieu de copier Racine, comme la tourbe des poëtes actuels, il a osé imiter Corneille. Sa tragédie est froide, noble et sèche ; mais, enfin, elle est un peu différente de celles de MM. Delavigne, Soumet, His, et autres grands hommes de même force.

M. Raynouard est de Marseille ; il a fait cinq volumes ennuyeux sur les troubadours qui, vers l'an 1300, créèrent une littérature si originale, dans les environs de Carcassonne. M. Raynouard a remis un peu à la mode, en Provence, les poésies en langue du pays. Je viens de lire le petit volume dont je vous parle ; il y a quelque vestige de naïveté de sentiment et de l'esprit arabe que l'on trouve dans les troubadours du quatorzième siècle. Cela est plus curieux que touchant ; mais, enfin, ces poëtes provençaux ne copient pas la cour de Louis XIV, ainsi que tous les autres poëtes français passés et présents, et j'ai presque envie de dire *à venir*.

Qui nous délivrera de Louis XIV ?

Voilà la grande question dont la solution renferme le sort de la littérature française à venir. Les gens de lettres actuels se sont fait un point de doctrine de soutenir la guerre *à la Louis XIV*, et l'Académie française est devenue plus intolérante et presque aussi absurde que la *Sorbonne*.

Valérie, comédie en trois actes de M. Scribe.

Cette comédie sentimentale aura quatre-vingts représentations. Pourquoi ? C'est qu'elle sort du genre de Louis XIV. Elle courait le plus grand danger d'être sifflée le premier soir ; mais le public n'a osé siffler la délicieuse mademoiselle Mars, qui joue le rôle d'une jeune fille aveugle de dix-huit ans. La *pruderie littéraire* du public ayant été surmontée le premier soir, ce bon public s'abandonne avec délices au plaisir, si nouveau pour lui, de voir du neuf.

Valérie est un roman de madame de Krudener transporté sur la scène. M. Scribe est un homme de trente ans, qui a déjà donné quatre-vingt-quinze comédies ou vaudevilles ; quatre-vingts sont oubliés, mais quinze ou vingt sont des pièces charmantes ; et, tous ensemble, grâce aux droits d'auteur, donnent quarante mille livres de rente à M. Scribe. *Valérie*, où tout est esquissé, mais où rien n'est approfondi, est aussi jolie à la lecture qu'à la scène ; car, heureusement, elle est en prose.

Odes et poésies sacrées, par M. Hugo ; un volume.

Faire correctement des vers est devenu un métier dans la littérature française. Un jeune homme, en travaillant constamment, pendant quatre ans, à apprendre par cœur et étudier les vers de Racine et de Delille, parvient, en général, à faire des vers corrects et assez bons au premier coup d'œil ; le mal est qu'à peine en a-t-on lu quinze ou vingt, l'on se sent une très-grande envie de bâiller.

Voilà ce que n'a pas dit le numéro 74 de l'*Edinburg-Review*, dans son excellent article sur la poésie française. Nous avons à Paris quatre mille jeunes littérateurs qui font bien le *vers français*; il y en a trois ou quatre, peut-être, qui sont parvenus à faire passer leurs pensées dans leurs vers ; ce n'est pas une petite affaire. Sur ces quatre mille poëtes, beaucoup ont des pensées ; mais comment les rendre dans la langue de Racine? Dès qu'ils ne peuvent plus parler de *Muses*, d'*Apollon*, d'*Hélicon*, d'*inspiration*, de *mélancolie* et de *souvenirs*, ils n'y sont plus.

M. de Lamartine a eu une vie de poëte, une vie romanesque, une vie agitée par les grandes passions et par des sentiments héroïques ; il a perdu, à Naples, une femme qu'il adorait ; après quatre années de douleurs, il est parvenu à pouvoir faire parler son cœur en vers ; il a trouvé des accents touchants ; mais, dès qu'il sort de l'expression de l'amour, il est puéril, il n'a pas une pensée de haute philosophie ou d'observation de l'homme : c'est toujours, et uniquement, un cœur tendre au désespoir de la mort de sa maîtresse.

Du reste, l'*Edinburg-Review* s'est complétement trompée en faisant de M. de Lamartine le poëte du parti *ultra*. Ce parti, si habilement dirigé par MM. de Vitrolles et Frayssinous, cherche à

adopter toutes les gloires. Il a procuré à M. de Lamartine neuf éditions de ses poésies; mais le véritable poëte du parti, c'est M. Hugo.

Ce M. Hugo a un talent dans le genre de celui de Young, l'auteur des *Nights Thoughts:* il est toujours exagéré à froid; son parti lui procure un fort grand succès. L'on ne peut nier, au surplus, qu'il ne sache fort bien faire des vers français; malheureusement il est somnifère.

Esquisses historiques de la Révolution, par Dulaure, ex-représentant du peuple; quatre volumes.

M. Dulaure a un véritable talent historique, et, ce qui est bien singulier, ce talent n'est nullement influencé par les théories du jour. Il est sans affectation, sans sensibilité hors de propos, sans manies de théories générales à propos du moindre petit fait. M. Dulaure fait à chaque page une ou deux fautes de français que le moindre écolier pourrait corriger. Nous lui devons un des meilleurs ouvrages qui aient paru depuis la Restauration : c'est l'*Histoire de Paris* en huit volumes.

Les *Esquisses historiques* seront accompagnées de figures. Je conseille d'avance cet ouvrage à tous les voyageurs anglais qui veulent parler de notre révolution. Il faut les avertir qu'en général ils font rire dès qu'ils veulent ouvrir la bouche sur nos affaires; je crois qu'ils savent mieux celles de la Chine. Madame de Staël et Burke leur ont donné une vue tout à fait romanesque du drame imposant qui se passe, en France, depuis 1789 et qui ne finira probablement qu'en 1900. MM. Dulaure et Bailleul, tous les deux collègues de Robespierre, pourront leur donner quelques idées justes; mais ces messieurs ne sont pas aussi amusants que madame de Staël.

LXXXIV

A MONSIEUR ...., A LONDRES.

Paris, le 3 janvier 1823.

M. Andrieux, dont on vient de publier les *œuvres*, est un élève de Voltaire, ingénieux, spirituel et sans force; tel il s'est toujours montré dans ses comédies, dont une seule est restée au théâtre, les *Étourdis*, et dans ses poésies légères. Voici cinq volumes de ses œuvres; ils doivent plaire aux étrangers. Il me semble que si Frédéric II vivait encore il en serait enchanté, lui qui se plaignait de l'*obscurité* et de l'affectation des écrivains modernes.

M. Andrieux est un homme de bon goût; mais ses ouvrages ne conviennent plus au siècle vigoureux et sérieux au milieu duquel nous vivons. La génération des *poupées* qui commença la Révolution en 1788 a été remplacée par une génération d'hommes forts et sombres, qui ne savent pas bien encore de quoi il leur conviendra de s'amuser. Les dures exagérations de MM. Hugo et Delavigne nous conviennent mieux que les petits vers doucereux et d'excellent goût de MM. Andrieux et Baour-Lormian.

Méditations sur l'économie politique, traduites de l'italien de M. le comte Verri.

Il y eut à Milan, vers 1780, une nichée de philosophes. Ils furent remarquables parce qu'ils osèrent penser par eux-mêmes. L'Europe doit Beccaria à cette école. Le comte Verri était son ami intime; ils publièrent ensemble un journal dont le *Spectateur* d'Addison fut le modèle; le journal milanais s'appela le *Café*. Comme le soleil est plus chaud et la pruderie plus faible à Milan qu'à Londres, il y a plus de passion et plus de gaieté dans le *Café* que dans le *Spectateur*.

Verri a fait une histoire de Milan; une théorie du bonheur, où l'on trouverait des choses neuves. Beccaria, outre son grand

ouvrage sur les *délits et les peines*, a donné un traité du style rempli d'une haute philosophie et plus original que son livre sur les *délits*.

Verri eut un frère qui a donné les *Nuits romaines*, la *Vie d'Érostrate*, satire contre Napoléon; ce n'est qu'un rhéteur. Mais le comte Verri est un philosophe; il a eu sur l'économie politique des idées vraies et originales, mises en œuvre par M. Say.

Oriele, o lettere di due amanti, publicate da dependente *Sachi*, un volume; Pavie, 1822.

L'apparition de ce roman à Pavie est un miracle. Comment la terrible censure autrichienne a-t-elle laissé passer un roman philosophique dont le héros, exilé d'Italie, va en Amérique et devient l'élève de Jefferson?

La partie dramatique de ce livre, écrit dans un style boursouflé, est une imitation de la *Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau. C'est déjà un projet ridicule que d'imiter un tel ouvrage. Rousseau sentait vivement, et de plus était un rhéteur habile, formé à l'école de Démosthènes. Il y a loin d'un tel homme dévoré de passions et d'orgueil mécontent à un brave homme de lettres de Pavie.

Quoique assez ridicule, le roman d'*Oriele* étant le premier qui paraisse en Italie depuis vingt ans, sera très-utile et aura beaucoup de succès. Mais n'est-il pas singulier que l'Italie ne puisse pas absolument produire un roman original?

Les *Lettere di Jacopo Ortiz*, publiées par M. Foscolo en 1798, sont une copie du *Werther* de Gœthe, tout comme *Oriele* est une copie du roman de Rousseau. On traduit à force Walter Scott à Milan. Le moyen âge d'Italie, illuminé par la liberté, offrirait de bien autres matériaux à un homme de talent que la vieille Écosse de l'an 1700. Quelle figure à faire mouvoir que celle du Dante! Castruccio Castracani, Cola di Rienzi, l'archevêque Guillelmino, et la foule immense de gens qui leur ressemblèrent, pourraient donner lieu à des romans sublimes. Charles VII et ses Français, Bayard, le connétable de Bourbon, l'astucieux Comines, viendraient diversifier le roman par leurs physionomies françaises. Mais l'Italie n'a point de Walter Scott. *Giacopo Ortiz* est comme *Oriele*, il veut toujours étonner par

une belle phrase. Ces héros de sentiment ne sont attentifs qu'à dire de belles phrases et en ont l'air tout fiers. Pauvre Italie! Voilà ce que trois siècles de despotisme ont fait des compatriotes du Tasse et de Christophe Colomb.

LXXXV

A MONSIEUR ...., A LONDRES.

Paris, le 12 février 1825.

Monsieur,

Un des savants les plus distingués de France prépare une histoire de la civilisation provençale. Il y eut, de l'an 1200 à l'an 1328, un siècle de bonheur, de plaisir et d'élégance, tout à fait ignoré aujourd'hui. La Provence était alors, comme la Pologne en 1780, un peuple d'esclaves, au milieu duquel vingt mille gentilshommes goûtaient tous les plaisirs de la civilisation la plus aimable et la plus avancée. Mais, comme on l'a vu par l'exemple de Venise, toute société de *nobles* qui ne se fait pas soutenir par le peuple est renversée au premier choc.

Histoire de Bretagne, par M. le comte Daru, pair de France. L'illustre auteur de l'*Histoire de Venise* prépare une histoire de la province de Bretagne; il dira des choses nouvelles, parce qu'il a relu dans un *esprit nouveau* tous les vieux monuments de notre histoire. M. Daru citera dans ses notes des poëmes extrêmement curieux sur l'ancienne histoire de Bretagne. Ils sont remplis de détails de mœurs qui rappellent *Ivanhoe*. La langue de ces poëmes est un latin barbare comme celui de Grégoire de Tours; c'est une langue que l'on comprend facilement au bout de huit jours.

L'histoire est fort à la mode en France. On était tellement ignorant et nos histoires avaient été si puériles, que c'est apprendre du nouveau au public que de lui dire que la France a eu la

liberté et des espèces de parlements jusque vers l'an 1550; la servitude ne date que du règne de Richelieu, sous Louis XIII.

Cinq ou six hommes d'État, en France, sont occupés à écrire l'histoire. Walter Scott aura une grande influence sur cette branche de notre littérature; il aura ouvert les yeux sur les beautés de nos anciennes chroniques. Ce qui semblerait puéril au goût dédaigneux du siècle de Louis XV, nous paraît actuellement fort intéressant et peignant parfaitement les mœurs si pittoresques du *moyen âge*, qui, en France, comme partout, fut l'âge de l'*héroïsme*.

Vie et miracles du bienheureux Hélye, aumônier de Saint-Louis, accompagnés des preuves irrévocables de la sainteté dudit aumônier, preuves qui confondent les impies, etc.

Le titre seul de ce livre curieux remplirait une page. J'ai choisi cet ouvrage entre huit ou dix de la même espèce qui ont paru ce mois-ci. Ces sortes de livres se vendent fort bien; ils sont accueillis par la classe riche en France. Beaucoup de pairs, et j'en pourrais nommer parmi ceux qui marquent dans l'opposition libérale, achètent et recommandent ces productions, parce que, disent-ils, sans religion dans le peuple, il n'y a *pas de pairie*.

Le fait est que la vie du bienheureux Thomas Hélye fera la fortune du libraire; mais le peuple ne se doute pas de l'existence même de tels ouvrages. Le peuple lit la *Pucelle* de Voltaire, parce que, dans la Révolution, on a imprimé ce volume, ainsi que beaucoup d'autres de Voltaire, à douze sous le volume. Le peuple, en France, est souverainement *méfiant;* en littérature, il croit toujours qu'on cherche à le séduire, et, en politique, il croit qu'on le trahit.

Mémoires de Catinat, publiés par son arrière-neveu, trois volumes in-8°.

Catinat fut un philosophe au milieu de la cour de Louis XIV, et, ce qui est bien pis, ce fut un *bourgeois*.

La haute fortune de Catinat et de Vauban, petit gentilhomme méprisé à l'égal de la bourgeoisie par la noblesse, explique la grandeur de Louis XIV. Quelquefois le mérite faisait percer un homme; c'est ce qui n'arrivait plus sous Louis XVI. Les *Mé-*

moires de Catinat ne sont pas intéressants comme ceux de Saint-Simon, mais ils peignent bien *les opinions et les habitudes de l'armée* sous Louis XIV.

Le caractère de Catinat lui-même est fort curieux. Ce fut un sage, un peu trop adonné aux voluptés, méprisant la vanité et ses hochets. Ce seul trait en fait un personnage bien *original* dans les annales de la France. Catinat, né en 1637, écrivait vers 1700 et mourut en 1712.

Des canaux navigables de France, par M. de Pomeuse, un volume in-4°.

Ce volume peut être utile à l'Angleterre. Nous avons eu dernièrement en France deux hommes de génie, Monge et Lagrange. Monge, ainsi que je vous l'ai dit, fut l'un des fondateurs *de cette* École polytechnique qui a inondé la France d'excellents ingénieurs. Napoléon voulait faire chaque année un canal navigable, le vendre l'année suivante, et, avec le produit de la vente, continuer un autre canal navigable. Malgré ses guerres, il consacrait annuellement aux routes et aux canaux une somme de vingt-cinq à trente millions; c'est plus que Louis XVI n'avait dépensé pour ce genre d'amélioration, dans tout le cours d'un règne de dix-neuf ans.

M. de Pomeuse s'est fait l'historien de tous ces grands travaux; il est bien ennuyeux, bien dépourvu d'esprit, mais il est exact. Vous pouvez trouver dans son in-4° des *procédés* inconnus en Angleterre.

Nouveaux contes, par madame Guizot, quatre volumes.

Voici un recueil fort agréable et que l'on peut mettre entre les mains des jeunes miss anglaises. Je leur souhaite à toutes l'esprit et le bonheur de madame Guizot. Avant son mariage, elle avait fait connaître, par beaucoup de charmants articles dans les journaux, le nom de *Pauline de Meulan*, qu'elle portait alors. Elle avait deux sœurs et peu de fortune; elle donna sa légitime à ses sœurs, qu'elle maria bien, et déclara que, pour elle, elle n'épouserait jamais que l'homme assez généreux pour l'épouser *sans dot*. M. Guizot, sous-secrétaire d'État sous M. Decazes et écrivain de talent, épousa sans dot mademoiselle Pau-

line de Meulan, qui, aujourd'hui, aide son mari dans ses nombreuses entreprises littéraires.

Mémoires relatifs à l'histoire d'Angleterre, de l'an 1400 à l'an 1800, trente volumes.

Voilà une superbe entreprise littéraire, formée par M. Guizot et exécutée par madame Guizot. Les deux premiers volumes viennent de paraître. On nous annonce, pour le mois prochain, la traduction des Mémoires de madame Hutchinson.

A propos de traduction, je dirai que celle de *Peveril du Pic* a passé pour séditieuse ici, et que, sans la crainte du *ridicule*, on l'aurait arrêtée, tant est frappante l'analogie de la France actuelle avec l'Angleterre sous Charles II. Vous ne pouvez vous faire d'idée de la platitude des traductions françaises des romans de Walter Scott; on emploie quatre traducteurs pour chaque volume ; trois au moins ne savent pas l'anglais; le libraire donne dix sous par feuille à un prétendu littérateur qui corrige le style; malgré cette belle manœuvre, la nation française est folle de Walter Scott. — Depuis ses dernières tragédies, lord Byron est beaucoup tombé dans l'opinion des Français.

« C'est un homme fou d'orgueil qui finira par se brûler la cervelle parce qu'il ne peut pas être roi. »

Voilà l'opinion française sur son compte.

Élégie sur la vie d'un petit ramoneur, par M. Guiraud.

Ce volume de quarante pages a du succès. Jamais l'on n'avait forcé le vers *alexandrin* français, naturellement si dédaigneux, à rendre des détails si naïfs. Vous qui avez le *Deserted village* de Goldsmith, vous ne sentirez pas le plaisir que nous fait M. Guiraud en nous donnant des vers coulants et intéressants.

Discours de M. le prince de Talleyrand sur la guerre d'Espagne, quinze pages in-8°.

Ce discours, mémorable en politique, a pris rang sur-le-champ en littérature. L'opinion publique a dit : « L'on n'a rien vu d'égal depuis les beaux jours de Mirabeau. » On a dit aussi : « C'est la Restauration de M. de Talleyrand. » Il y a dans ce discours une *naïveté* tout à fait conforme au génie de la langue française, qui, naturellement, est ennemie jurée des grandes phrases à la Chateaubriand et à la d'Arlincourt.

Œuvres de Jean Rotrou, dix volumes in-8°.

Un poëte aimable, M. le Duc, l'auteur de l'*Art de dîner en ville*, donne une nouvelle édition du vieux Rotrou, l'auteur de l'excellente tragédie de *Venceslas*. L'exposition de Venceslas est restée le chef-d'œuvre de la scène française. Rotrou est notre Massinger[1]. Il avait le caractère héroïque et trouva la mort en faisant une belle action. Cette nouvelle édition est fort remarquable, elle contient des pièces inédites jusqu'à ce jour.

Duels et suicides du bois de Boulogne, deux volumes in-12.

Un libraire a trouvé ce titre piquant et a dit à un des trente-six mille gens de lettres qui remplissent Paris : Faites-moi un ouvrage *sous* ce titre. Bien fait, cet ouvrage eût été du plus haut intérêt; même tel qu'il est, il se fait lire.

On dit qu'il y a plus de gens qui se tuent à Paris qu'à Londres; la différence entre les deux pays consiste dans le rang des gens qui se donnent la mort. Depuis dix ans, la France n'a pas vu trois personnages du rang de MM. Castlereagh, Samuel Romilly et Withbread, se couper la gorge. Ce qui fait les suicides en France, c'est la *vanité désappointée*.

Quant aux duels, les *gardes du corps* du roi et de Monsieur, tous *ultra* et craignant les plaisanteries, passent leur vie dans leurs casernes, à tirer le pistolet et à faire des armes. Voilà la principale source des duels actuels. On ne se battait presque jamais sous Napoléon; on cite le général ... et M. de ... qui ont tué en duel chacun vingt-cinq adversaires.

LXXXVI

A MONSIEUR ...., A PARIS.

Paris, le 26 février 1823.

Rien ne peut donc vous dissuader, mon cher ami, de ce funeste projet de vous retirer en province? Parce que vous avez

[1] Massinger, poëte dramatique anglais, né en 1584, à Salisbury, mort à Londres en 1640. (R. C.)

cent mille écus de rente, vous pensez n'être obligé à faire la cour à personne. Quelle erreur !... Il en est encore temps ; écoutez les conseils de l'expérience d'autrui. Le bon Jean-Louis pensait comme vous ; voyez ce qui lui est advenu. Au reste, voulez-vous une autorité autrement puissante que la mienne ? — L'idée des monologues et dialogues suivants ne m'appartient pas ; elle est de Paul-Louis Courier, qui me l'a remise dimanche dernier, entourée des aperçus les plus piquants.

Le vigneron Jean-Louis est un bon homme, avec une disposition philosophique, qui cherche la paix ; son ridicule est de s'être trompé et de trouver la guerre, et une guerre de tous les quarts d'heure, là où il venait pour goûter une tranquillité parfaite. Rencontrant à chaque pas un *mécompte* ou un malheur, il se réfugia à Paris. Philosophe rêveur et tendre d'abord, il finit par avoir besoin de l'exercice de la *force* et des autres vertus, dans un degré héroïque, pour ne pas se mépriser soi-même.

Jean-Louis, *seul.* — Il n'est que cinq heures trois quarts à ma montre, et voilà six heures qui sonnent à l'horloge de Saint-Nizier ; ma montre se dérange. (*Riant.*) Mais, à vrai dire, quel besoin ai-je d'une montre dans l'heureuse vie que je vais mener ? C'était bon à Paris, où les affaires, les rendez-vous, les soirées, me talonnaient ; mais dans ce charmant village de Saint-Nizier, quelle tranquillité délicieuse ! quel air pur je respire ! ma foi, je ne monterai plus ma montre, c'est une peine inutile, je n'ai plus de visites de cérémonie à faire, libre et sans gêne... (*Tapage épouvantable à la porte.*) Mais, bon Dieu, quel tapage ! (*Entre un grossier paysan, fort insolent et en blouse.*)

Le paysan. — Est-ce vous qui est M. Jean-Louis ?

Jean-Louis, *se contenant.* — Oui, mon ami ; que voulez-vous ?

Le paysan. — Pardi, on n'est guère honnête chez vous. Savez-vous que je ne suis pas accoutumé à attendre à la porte ; on me connaît dans Saint-Nizier ; il y a bientôt deux mois que je suis au service de M. le sous-préfet.

Jean-Louis, *se contenant à peine.* — Enfin, que voulez-vous ?

Le paysan. — Ce que je veux, je vous le dirai ce que je veux ; je ne suis pas accoutumé à attendre, et surtout quand je viens inviter les gens à dîner de la part de M. le *sous-préfet.*

JEAN-LOUIS. — Pour quel jour est-ce que M. le sous-préfet me fait l'honneur de m'engager?

LE PAYSAN. — Pardine! Pour aujourd'hui. Croyez-vous qu'on y fait tant de façon, pour un qui s'appelle Jean-Louis; *Jean-Louis* tout court!

JEAN-LOUIS.—Mon ami, j'aurai l'honneur de répondre au message de M. le sous-préfet; je ne puis pas dîner chez lui aujourd'hui.

LE PAYSAN. — Comment, vous refusez notre sous-préfet! Pardine, voilà qui est bien insolent!

JEAN-LOUIS. — Mon ami, ne me faites pas ressouvenir que c'est vous qui l'êtes, insolent; laissez-moi, j'ai affaire; je présente mes devoirs à M. le sous-préfet.

LE PAYSAN. — Comment, vous ne viendrez pas dîner, à trois heures et demie précises, chez M. le sous-préfet? Ah bien! il va être joliment en colère; il nous demande à tous qui vous êtes, ce que vous êtes venu faire dans notre pays, et cette grosse lettre qu'il a reçue hier de monseigneur le préfet, par un gendarme, je parie que c'est bien pour vous qu'elle est écrite.

JEAN-LOUIS. — Adieu, mon ami.

LE PAYSAN. — Comment, adieu! sans trinquer avec moi? Ah vous êtes joliment poli! (*En s'en allant insolemment.*) Que peut-on attendre aussi d'un qui s'appelle *Jean-Louis?* Est-ce un nom ça?

JEAN-LOUIS. — La belle matinée! Quel air pur! quelle position pittoresque que celle de Saint-Nizier! (*S'interrompant.*) L'insolence de cet homme m'a troublé; voilà le maudit défaut de mon caractère! mais qu'y faire? moi j'ai besoin de solitude.

A trente-sept ans, j'ai payé ma dette à la société; j'ai fait cinq campagnes; j'ai été à Moscou, j'ai vécu à Paris; cette vie toute de devoirs et de convenances me déplaisait; d'ailleurs, qu'y faire? Je n'avais pour tout bien que ma demi-solde; il y a six mois, un animal comme celui-ci m'éveilla aussi à six heures du matin; mais, au lieu d'être sous une allée de beaux arbres comme ceux-ci, c'était dans une petite chambre, au sixième étage, rue de Richelieu. Je pouvais faire jusqu'à six pas dans ma chambre, en me promenant d'un angle à l'autre. Ne sachant que faire avec trois cents francs de rente par mois, il me vint dans l'idée de traduire Plutarque; j'étais dans le grec jusqu'au

cou, lorsque un beau matin une lettre me réveille à six heures. Mon oncle le chanoine, brouillé avec moi, s'est avisé de mourir sans faire de testament et de me laisser, malgré lui, quatre cent vingt mille francs, qu'il destinait à bâtir un petit séminaire.

Je ne rêvais que l'indépendance, je pars, je quitte Paris, je voyage à pied. Saint-Nizier me plaît, j'y achète des vignes pour trois cent mille francs. J'y suis depuis deux mois ; ce petit bois m'a plu, j'y ai fait bâtir cette tour composée de quatre chambres.

Le maçon insolent. — Eh bien, monsieur Jean-Louis ! voulez-vous me payer, oui ou non?

Jean-Louis. — Tâchez d'être poli ; je suis prêt à vous payer les quatre cent vingt-six francs que je vous dois d'après votre marché.

Le maçon. — Moi, je prouverai que vous m'avez obligé à des changements, et il me faut la somme ronde de cinq cents francs.

Jean-Louis. — Je vous conseille de ne pas me faire perdre patience ; heureusement j'ai eu la bonne idée de faire un marché écrit.

Le maçon. — Ah ! votre marché écrit ! tenez, je vous conseille de me payer mes cinq cents francs, ou le procès vous coûtera plus des quatre-vingts francs que vous me refusez.

Jean-Louis, *en colère.* — Sortez à l'instant, ou je vous jette dehors.

Le maçon. — Ah ! vous le prenez sur ce ton ! sachez que je ne me laisserai jamais maltraiter par un Jean-Louis, un homme qui ne connaît personne, qui ne voit personne. Je vais vous faire citer ! (*A part.*) Ma sœur est cuisinière chez M. le juge de paix, et je sais qu'il dit que ce M. Jean-Louis est suspect : il perdra son procès. D'ailleurs, il y a M. le marquis de Somont qui me protége ; il m'a donné des coups de canne, il y a quatre mois, et ne m'a pas payé ; il est juste que ce Jean-Louis, qui n'est protégé par personne, paye pour deux. (*En s'enfuyant.*) Vous vous repentirez de vos menaces....

Il me serait fort aisé, mon cher ami, d'ajouter de nouveaux dialogues tout aussi instructifs ; mais j'espère que ces deux-ci suffiront pour vous éclairer sur le sort qui vous attend si vous persistez dans cette déplorable résolution.

LXXXVII

A MONSIEUR..., A LONDRES.

Paris, le 6 mars 1823.

M. de Lamartine, que vous avez vu en Angleterre, attaché à l'ambassade de M. de Chateaubriand, passe aujourd'hui pour le premier de nos poëtes. Il a un nouveau volume de poésies sous presse, et, dans ce temps où la politique seule inspire de l'intérêt, un libraire n'en a pas moins offert vingt-cinq mille francs à M. de Lamartine pour le nouveau volume de ses œuvres, ayant pour titre : *Poésies*, 1 vol. in-8°.

Ce jeune poëte est fort intéressant. C'est par erreur, je vous le répète, que l'*Edinburg-Review* a dit, dans son dernier numéro, que M. de Lamartine était le poëte du parti *ultra;* ce poste lucratif est occupé par d'autres. M. de Lamartine a, au contraire, été persécuté par M. de Chateaubriand, un peu jaloux peut-être du talent original de son jeune secrétaire. J'ai lu plusieurs des pièces qui composent le nouveau volume de M. de Lamartine. C'est toujours une imitation du ton de lord Byron. Seulement le poëte français, quoique né d'une famille noble des environs de Mâcon, ne fait pas paraître l'orgueil et la misanthropie aristocratique du *nobleman* anglais. La sensibilité de M. de Lamartine est, au contraire, douce et profonde.

La touche de ses vers rappelle à tous moments ses aventures de Naples. Ces aventures touchantes ne sont un mystère pour personne ici ; mais il serait peu délicat de les imprimer. Elles ont plongé M. de Lamartine dans une mélancolie profonde, et lui ont donné son talent. Au contraire de nos autres *poëtes français,* il a quelque chose à dire. Il peut dire des peines du cœur ce que Boileau disait des ridicules de la société :

Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Œuvres complètes de Regnard, 6 vol. in-8°. Cette superbe édition, dit l'éditeur, a été faite pour les Russes et les Anglais, qui viennent à Paris enlever des éditions entières de nos auteurs français. L'année dernière on a fait pareille édition de Voltaire, imprimée à trois mille exemplaires, dont il n'est pas resté trois exemplaires à Paris. En ce sens, la France aura beaucoup contribué à civiliser la Russie.

La nouvelle édition de Regnard, de M. Crapelet, est remarquable en ce qu'elle donne une foule de farces, charmantes de gaieté, que Regnard, un des hommes les plus heureux et les plus gais de son temps, faisait *au courant de la plume*, sans corriger, comme j'écris ceci. Ces farces charmantes furent jouées sur le théâtre de la Foire, de 1688 à 1696. Je vous recommande les farces intitulées : le *Divorce*, les *Chinois*, la *Foire Saint-Germain*, les *Filles errantes*, l'*Homme à bonnes fortunes*. Seulement, n'allez pas vous armer de votre raison pour juger ces folies. Dans un de ces moments où vous sentez quelques petites dispositions à la gaieté, prenez les tomes V et VI de cette nouvelle édition de Regnard, et je vous réponds que bientôt vous rirez aux éclats. Cela est plus gai que Molière. C'est une satire moins amère, moins sensée, et partant plus gaie que les comédies de Molière. Regnard ridiculise les *jaloux*, les *amants passionnés*, les *gens de loi fripons*; en un mot, il s'adresse aux *classes* éternelles et nécessaires de la société, et non pas, comme Molière, dans le *Misanthrope*, aux classes *créées* par le gouvernement et les mœurs de Louis XIV.

M. Auger, qui donnait ici une superbe édition de Molière, vient de l'arrêter; il a peur du courroux d'une *Société célèbre*, que Pascal a attaquée dans ses *Lettres provinciales*, et qui renaît de ses cendres.

Adelchi, tragédie de M. Alexandre Manzoni; Milan, un volume. Depuis trois ans que le pauvre Pellico est en prison au Spielberg, M. Manzoni est resté le premier poëte tragique de l'Italie. L'inconvénient de son talent, c'est qu'il aime trop à faire de beaux vers. Son dialogue n'est pas rapide, ses personnages ont l'air *arrêtés par le soin et le plaisir de bien parler;* cela empêche qu'il ne soit un poëte *romantique;* c'est un poëte *mezzo termine*.

entre les *romantiques* et les *classiques*, mais plus près des derniers, si ce n'est par sa théorie, au moins par sa pratique.

Probablement vous ne vous doutez pas, en Angleterre, de la grande dispute du *romantique* contre le *classique*, qui occupe les littérateurs de France, et surtout ceux d'Italie. Il s'agit de savoir si, pour faire des tragédies intéressantes en 1823, les auteurs français doivent suivre les errements de Racine ou ceux de Shakspeare. L'Académie française a pris la résolution de ne jamais admettre dans son sein tout homme de lettres qui se serait souillé de l'hérésie du *romanticisme*. Cette grande colère a été fort utile aux romantiques. Le caractère principal de la nation française est la *méfiance*; il suffit qu'une doctrine soit protégée par le gouvernement ou les gens en place, pour devenir suspecte au public. Les Français ont envie de voir sur leur théâtre les tragédies historiques de la *Mort de Henri III*, de l'*Assassinat du duc de Bourgogne au pont de Montereau*. Ce qu'on goûte le plus dans Shakspeare, en France, ce sont les tragédies historiques de *Henri VI* et de *Richard III*. La nation française veut revoir et rejuger ses annales; elle aurait du plaisir à les voir se dérouler sous ses yeux. Or cela est impossible en employant le vers alexandrin français, qui, dit la Harpe, n'admet que le *tiers* des mots de la *langue*. Ce vers fut créé par Racine à l'usage de la cour dédaigneuse de Louis XIV. Le vers simple du vieux Corneille conviendrait mieux à la tragédie historique, mais il serait sifflé aujourd'hui, comme manquant de *dignité*. La protection que le gouvernement et l'Académie française donnent au genre *classique* avancera de dix ans le triomphe des *romantiques*. M. de Jouy a fait faire un grand pas au théâtre français, par sa tragédie de *Sylla*. Cet auteur n'a nul génie, mais il est impossible d'avoir plus d'esprit. Il a vu que le public était ennuyé de l'*amour fade* peint par Racine dans *Hippolyte*, dans *Bajazet*, dans *Xipharès*, et, au lieu d'amour, il a copié le songe terrible de Richard III dans *Sylla*. Les vers de cette tragédie ne sont que de la prose rimée; il n'y a qu'un pas de tels vers à la prose énergique. Les vers anglais peuvent tout dire; gardez-vous de juger de nos vers alexandrins par les vôtres.

Vous avez maintenant une idée de la dispute qui agite les littératures italienne et française. Le style de la brochure intitulée *Racine et Shakspeare*, pamphlet de soixante pages, est trop tranchant. L'auteur n'a pas eu l'art de paraître un peu plus douter de sa thèse ; il a manqué d'adresse, il a attaqué trop de front les *classiques*.

Œuvres complètes de Cabanis, membre de l'Institut, du Sénat conservateur, etc.; sept volumes in-8°.

L'on n'a aucune estime en France pour la philosophie écossaise de Dugald Stewart[1]; on la trouve nébuleuse et inconcluante. Comme le mépris entre les nations est toujours réciproque, je pense que Cabanis, l'un des fondateurs de la philosophie française, ne doit être guère estimé en Angleterre. J'ai remarqué que jamais l'*Edinburg-Review* n'a parlé des ouvrages de M. le comte de Tracy, si populaires en France. Napoléon avait défendu à ses journaux de parler, en bien ou en mal, des œuvres de MM. Cabanis et de Tracy, et il les fit tancer vertement à l'Académie française par M. de Ségur, son grand chambellan, lequel reçut à l'Académie française M. de Tracy, qui y remplaça Cabanis. Ces deux sénateurs faisaient partie d'une opposition de dix membres qui irritait fort l'Empereur.

Des sept volumes des œuvres de ce grand philosophe, cinq sont fort ennuyeux, ce sont de purs ouvrages de médecine. Deux volumes renferment le chef-d'œuvre de Cabanis : les *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Cet ouvrage, l'*Idéologie* de M. le comte de Tracy et son *Commentaire sur l'Esprit des lois* de Montesquieu, forment les bases de l'éducation actuelle des Français. La *méfiance*, qui est extrême et universelle en France, fait que plus le gouvernement proscrit ces livres, plus les éditions s'en multiplient.

Journal d'un voyage autour du monde, pendant les années 1816, 1817, 1818, 1819, par M. Camille de Roquefeuil ; deux volumes.

On aime les voyages, ils reposent l'esprit des discussions. Je trouve que celui-ci repose un peu trop l'esprit. L'auteur a voyagé, mais il n'a pas porté avec lui des yeux philosophiques pour voir

[1] Né en 1753, mort en 1828.

ce qui intéresse aujourd'hui. Nous voulons connaître l'homme, nous voulons connaître les mœurs des sauvages, étudier leurs passions, reconnaître chez l'habitant du désert le germe des penchants qui, développés, agitent les salons de Paris. C'est ce que j'ai cherché vainement dans le livre qui est devant moi. Un bon traité *de l'Homme sauvage et de ses passions* aurait un succès fou en France ; mais il faudrait des faits et des conséquences bien tirées de ces faits. Les meilleurs voyageurs, y compris M. de Humboldt, nous donnent trop souvent des déclamations plus ou moins pompeuses ; nous voudrions la *vérité* dans toute sa simplicité. A-t-on assez d'esprit à Philadelphie pour envoyer à l'Europe le livre qu'elle demande sur l'*homme sauvage?*

Cathédrales françaises, par M. Chappuy, ancien élève de l'École polytechnique ; trente-six livraisons.

Quand, en France, nous voyons le titre d'élève de l'École polytechnique accolé au nom d'un auteur, nous nous attendons à trouver un ouvrage de mérite. Les cathédrales françaises présentent des chefs-d'œuvre du genre gothique. Celle de Paris est peu remarquable, mais le *Munster* de Strasbourg est au nombre des monuments les plus frappants que j'aie vus. J'ai trouvé dans ce temple sombre la *terreur*.

Voilà quelle doit être l'expression d'un temple chrétien. Le pécheur qui y entre en passant pour se distraire doit en sortir le *cœur navré*, avec la peur de l'enfer. Saint-Pierre de Rome ne donne point cette sensation ; il est trop *magnifique*, trop *riche*, trop *gai*.

Lettres dé Saint-James; troisième volume.

L'auteur inconnu de cet ouvrage est le meilleur *politique* qui imprime sur l'époque actuelle. Son style est obscur; peut-être la position personnelle de cet auteur lui fait-elle une loi de parler en énigmes. Quelques personnes ont cru que cet auteur génevois avait des relations avec M. Canning. Quoi qu'il en soit, ce troisième volume des *Lettres de Saint-James* va servir pendant trois mois de *magasin à pensées* à nos journalistes. La Russie est forte parce que le gouvernement gouverne dans le *sens* du peuple ; voilà la maxime fondamentale de cette troisième partie ; l'auteur ne le dit pas seulement, il le prouve.

Tout le monde a lu le *Voyage en Suisse* de M. Simond; également auteur d'un *Voyage en Angleterre*. M. Simond n'est pas brillant, mais il est *judicieux*. Et, ce que le peuple lisant demande au dix-neuvième siècle, ce sont des idées sur lesquelles il *puisse compter*.

Le public a refusé de lire les *Lettres sur la Suisse* de M. Raoul-Rochette, parce que c'est le manifeste des idées d'un parti, *à propos* de la Suisse.

LXXXVIII

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 9 avril 1823.

Monsieur,

Ma revue d'aujourd'hui commencera par :

Relation d'un voyage à Bruxelles et à Coblentz, en 1791 ; un volume in-8°.

Cinq mille exemplaires de cet étonnant ouvrage ont été vendus en dix jours de temps. Il paraît qu'un bonapartiste le fit imprimer en 1815, pendant les *Cent-Jours*, pour jouer un tour à l'auteur. A la seconde Restauration tous les exemplaires disparurent; on m'en offrit un à un prix fort élevé en 1816; on me donna un échantillon de ces Mémoires en deux pages; je crus cela une fraude pieuse des bonapartistes pour déconsidérer le King. M. Baudoin, imprimeur libéral, obtint par hasard, il y a six mois, de voir un manuscrit de ce *voyage*, corrigé de la main de l'illustre auteur; il songea dès lors à l'imprimer. Mais on lui fit craindre un procès sans pitié de la part du tribunal de police correctionnelle.

Voyant ce qui se passe depuis trois mois, M. Baudoin a pensé qu'il pourrait naître telle circonstance qui rendrait sans danger la publication du *Voyage à Coblentz*, il l'a imprimé. Il en était là

quand quelqu'un, se fondant sur la vanité bien connue des auteurs, lui a donné le conseil hardi de faire hommage de son édition à l'auguste personnage. Ce personnage a été extrêmement irrité, mais seulement de huit ou dix fautes d'impression qui s'étaient glissées dans l'édition. M. Baudoin, comprenant que si l'ouvrage pouvait être annoncé par les journaux il s'en vendrait plusieurs milliers d'exemplaires, en a fait sur-le-champ une nouvelle édition, que le King a crue la première et dont il a corrigé les épreuves.

Il passe pour constant que l'auguste personnage a dit à madame la duchesse de Berry, en lui donnant un exemplaire de ce voyage : « Ma nièce, voici un ouvrage duquel mes amis me disent que l'auteur ne devra pas regretter l'impression. » Ce sont les propres paroles ; on les a retenues parce qu'elles donnent une juste idée du style entortillé de l'auteur.

Je ne sais si, hors de Paris et des convenances que la société de ce pays impose aux grands personnages, vous pourrez sentir l'immense *ridicule* de ce petit ouvrage. Vous le trouverez *vide* seulement; nous, nous le trouvons ridicule sous mille rapports. D'abord, il est écrit d'un style de femme de chambre, comme disait Voltaire, en parlant de l'ouvrage du roi Charles IX sur la chasse. On a compté que le mot *bien* est répété jusqu'à six fois dans la même phrase. Il y a des solécismes que le prote du plus mince journal prendrait sur lui de corriger dans un article de sa feuille périodique ; par exemple :

« Je commence à être un peu lourd pour monter et descendre facilement de cabriolet. »

On ne peut pas dire : monter *de* cabriolet. Un enfant dirait, en voyant une telle phrase, il faut : *pour monter en cabriolet et en descendre*.

La réputation d'un excellent écrivain, qu'avait l'illustre auteur, disparaît entièrement étouffée sous un nombre étonnant de phrases niaises ou même fautives. Ce qui est plus triste, c'est que tout l'esprit qu'on accordait au même personnage disparaît en même temps. M. de Talleyrand a dit : « C'est le voyage d'Arlequin, *manger et avoir peur, avoir peur et manger*. » La sensation produite par l'apparition intempestive de

ce volume a été si forte, qu'elle a fait diversion totale à la guerre; cet effet est si fort, qu'il s'élève jusqu'à l'importance politique.

Le King a dit : « M. de Buonaparte (c'est toujours ainsi qu'il l'appelle) a fait paraître des Mémoires par l'entremise de son chambellan Las Cases, j'ai été bien aise de montrer que je pouvais écrire les miens moi-même. »

Tous les frères de Napoléon ont écrit, et tous ont mieux écrit que Louis XVIII.

Un autre ouvrage qui a fait presque autant de sensation que le *Voyage à Coblentz*, ce sont les :

Mémoires d'une jeune Grecque, par madame Alexandre Panam.

Un prince souverain d'Allemagne, M. le duc régnant de Saxe-Cobourg, a eu, envers cette jeune Marseillaise qu'il a enlevée *à l'âge de quatorze ans*, des procédés qui font l'entretien de tout Paris. Il lui a écrit des lettres d'une orthographe à mourir de rire. Mais ces deux petits volumes commencent par une lettre du maréchal prince de Ligne, qui a un succès fou. Cette lettre est digne de Voltaire; c'est un coup d'œil rapide sur l'histoire des cours, depuis Cyrus et Héliogabale jusqu'à Louis XV et madame de Pompadour. Je ne vous entretiens pas plus au long de ce livre singulier, qui probablement est déjà traduit en anglais. J'ai acheté mon exemplaire chez madame Panam elle-même (rue Louis-le-Grand, n° 21). C'est encore une fort belle femme; elle est presque aussi pauvre que belle. J'ai vu le charmant enfant de Son Altesse Sérénissime. Trois ou quatre ambassadeurs d'Allemagne agissaient depuis six mois auprès de la police de France pour empêcher l'impression de ces curieux mémoires en France. Madame Panam a eu la bonne idée de faire lire aux chefs de la police française la lettre du maréchal prince de Ligne; comme ils sont gens d'esprit avant d'être agents de police, ils ont laissé faire l'impression. Il paraît que cette dame Panam a beaucoup d'esprit; elle écrit avec une grâce infinie et avec originalité. Heureux les princes de pouvoir avoir de telles maîtresses!

Un libraire a acquis ces jours ci les lettres originales du King à M. d'Avaray. Il a voulu les imprimer; il est allé chez les mi-

nistres, qui, témoins du succès de *scandale* obtenu par le livre du King, ont dit au libraire : « Gardez-vous d'imprimer. » Le libraire, qui se connaît en vanité d'auteur, a trouvé le moyen de pénétrer jusqu'au King ; il a exposé son projet.

« Imprimez, imprimez tant que vous voudrez, à vos risques et périls ; tant pis pour vous si le public trouve ces lettres sans intérêt. »

Telle a été la réponse du King. On dit que ces lettres contiennent des *naïvetés* d'une bien autre force que le *Voyage à Bruxelles* ; elles paraîtront sous peu de jours.

A propos de ce voyage, MM. de Virieu et de Levis vont imprimer leurs justifications. M. de Virieu est le personnage qui refusa d'accompagner le King, et que ce prince se fait un mérite de ne pas nommer.

M. le duc de Levis avait une charge auprès du prince qui a imprimé : « *Heureusement M. de Levis donna sa démission.* » C'est contre cet adverbe *heureusement* que M. le duc de Levis va faire un mémoire.

Madame de Balbi, la femme de France qui a peut-être le plus d'esprit, et qui fut longtemps amie du King, a aussi des lettres *impayables* à publier ; tous les libraires de Paris sont à sa porte.

Le faubourg Saint-Germain est d'une colère outrée contre un King qui, de gaieté de cœur, vient *déconsidérer* l'ancien régime.

LXXXIX

A LORD NOEL BYRON, A GÈNES [1].

Paris, le 23 juin 1823.

Milord,

Vous avez bien de la bonté d'attacher quelque importance à des opinions individuelles ; les poëmes de l'auteur de *Parisina*

[1] Réponse à une lettre de lord Byron dans laquelle il s'efforçait de défendre sir Walter Scott contre quelques critiques de Beyle. On ne sait si la lettre suivante a été envoyée à lord Byron.

vivront encore bien des siècles après qu'on aura oublié *Rome, Naples et Florence en* 1817, et autres brochures semblables.

Mon libraire a mis hier à la poste, pour Gênes, l'*Histoire de la peinture en Italie*, et *de l'Amour*.

Je voudrais bien, milord, pouvoir partager votre opinion sur l'auteur d'*Old mortality*. Je n'ai que faire de sa politique, dites-vous. Vous refusez ainsi de prendre en considération précisément la chose qui me fait regarder le caractère de l'illustre Écossais comme *peu digne d'enthousiasme*. Quand sir Walter Scott sollicite, avec la passion d'un amant pour sa maîtresse, le verre dans lequel un vieux roi [1], assez méprisable, vient de boire; quand il est un des souteneurs secrets du *Beacon* [2], je vois un homme qui a envie d'être fait baronnet ou pair d'Écosse. Sur mille personnes qui font de telles choses, dans toutes les antichambres d'Europe, une, peut-être, les fait parce qu'elle croit naïvement le pouvoir absolu utile aux hommes. Sir Walter se serait placé dans cette exception en refusant le rang de baronnet et autres avantages personnels. S'il était sincère, l'horreur du mépris, sentiment si puissant sur les cœurs généreux, lui eût fait, depuis longtemps, un devoir de cette démarche si simple. Il n'a point eu cette idée; donc il y a quatre-vingt-dix-neuf à parier contre un que mon cœur a raison en lui refusant un intérêt passionné. Ce n'est pas mon estime *légale* que je refuse à sir Walter, c'est mon enthousiasme. La nature de l'homme est telle, qu'on ne peut plus éprouver ce sentiment pour les caractères qui ont perdu une certaine *fleur d'honnêteté*, si je puis parler ainsi. C'est un malheur; mais tout homme qui en est réduit à donner des explications sur une action comme celle du *Beacon* a perdu à jamais cette fleur, aussi facile à ternir que celle qui fait l'orgueil d'une jeune fille.

Mon opinion sur la moralité de sir Walter Scott est à peu près unanime en France : « C'est un homme adroit qui a su faire son nid. Ce n'est pas un fou, comme les autres hommes de

[1] George IV. (R. C.)

[2] Titre d'un journal tory qui attaquait par des calomnies la plupart des membres de l'opposition.

génie. » Voilà le mot d'approbation du vulgaire qui fait critique sanglante à mes yeux.

La sévérité convient d'autant mieux envers les actions telles que celles de sir Walter, qu'il y a maintenant tout à perdre à être du parti contraire au sien, et que les rois, éveillés sur leurs dangers, ont de plus magnifiques récompenses pour les grands hommes qui se prostituent.

Si l'auteur d'*Ivanhoe* était pauvre comme Otway, mon cœur serait disposé à lui pardonner quelques petites bassesses commises pour obtenir une chétive subsistance; le mépris serait comme noyé dans ma pitié pour la fatalité de la nature humaine, qui fait naître un grand homme sans un revenu d'un schelling par jour; mais c'est sir Walter Scott millionnaire qui soutient le *Beacon!*

Si ce journal lui semble utile au bonheur de la majorité des Anglais, comment, sachant qu'on peut le prendre pour un vil flatteur, ne refuse-t-il pas le titre de baronnet?

C'est bien malgré mon inclination, milord, que je persiste à dire que, jusqu'à ce que sir Walter ait expliqué cette action d'une manière *probable*, comme juge, je ne prononcerais pas du haut d'un tribunal que sir Walter a manqué à l'honneur, mais il a perdu tout droit à l'enthousiasme d'un homme qui a entrevu la cour.

Je suis fâché, milord, que ma lettre soit déjà si longue; mais, ayant le malheur d'être d'une opinion contraire à la vôtre, mon respect me défendait d'abréger mes raisonnements. Je regrette sincèrement de n'être pas de votre opinion, et cette parole, il n'y a pas dix hommes au monde à qui je puisse l'adresser avec sincérité.

Le pauvre Pellico n'a pas les talents de sir Walter Scott; mais voilà une âme digne de l'intérêt le plus tendre et le plus passionné. Je doute qu'il puisse travailler dans sa prison; son corps est faible, il était miné depuis longtemps par la pauvreté et la dépendance qui la suit. Réduit à peu près au sort d'Otway, il m'a dit plusieurs fois : « Le plus beau jour de ma vie sera celui où je me sentirai mourir. » Il a un frère à Gênes, un père à Turin. Outre *Francesca* et l'*Eufemio di Messina*, il a fait, à ce

qu'il me disait, dix autres tragédies; son père pourrait en procurer les manuscrits. Ces tragédies, vendues en Angleterre, pourraient susciter un protecteur au malheureux poëte, dans cette nation qui renferme tant de caractères élevés; la mort peut changer rapidement les rois de cette nation, d'ici à dix ans que Pellico a encore à habiter le *Spielberg*. Un des ministres d'un de ces rois peut faire le calcul qu'il y a avantage pour sa vanité à obtenir que Pellico sorte de prison en donnant sa parole d'habiter l'Amérique.

Il m'a été extrêmement agréable, milord, d'avoir quelque relation personnelle avec l'un des deux ou trois hommes qui, depuis la mort du héros que j'ai adoré, rompent un peu la plate uniformité dans laquelle les affectations de la haute société ont jeté notre pauvre Europe. Autrefois, quand je lus *Parisina* pour la première fois, mon âme en resta troublée pendant huit jours. Je suis heureux d'avoir une occasion de vous remercier de ce vif plaisir. *Old mortality* m'attache plus vivement, mais l'impression que j'en éprouve ne me semble ni aussi profonde ni si durable.

J'ai l'honneur d'être, milord, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

H. BEYLE.

XC

A MADEMOISELLE B.... .. C....., A M.....

Paris, le 1er août 1825.

La bonté que vous m'avez montrée pendant les jours aimables passés à M.... est un prétexte tout naturel pour me rappeler à votre souvenir par quelque nouvelle qui puisse vous intéresser.

Savez-vous que nous allons avoir une grande nouveauté en musique, mademoiselle? — Le parti de Rossini pâlit; au lieu

de choisir un opéra parmi les vingt ou trente de Rossini, que ne connaît pas le public de Paris, on est allé chercher un ancien chef-d'œuvre de Cimarosa, les *Horaces et les Curiaces* (gli Orazi ed i Curiazi) [1].

Je crois que cela ennuiera le public, quoique madame Pasta y remplisse un fort beau rôle d'homme et y chante le plus bel air *serio* qui, peut-être, existe :

Quelle pupille tenere.

Un tiers du public de Louvois aime la musique, le quart de ce tiers est composé de jeunes personnes comme vous, mademoiselle, qui n'ont pas été en Italie, mais qui font, d'une autre manière, leur éducation musicale : ce tiers sera enchanté des *Horaces*.

Un autre tiers est composé de pédants qui jugent de la musique comme un aveugle des couleurs. Ce sont des gens qui ne sentent d'autre bonheur que celui de gagner à la rente ou de porter une plaque. Ils ont appris de mémoire les *formes* des airs de Rossini, et, ne trouvant pas ces formes dans les *Horaces*, ils diront : Exécrable, ennuyeux ! Le troisième tiers discute le mérite d'un opéra, comme celui d'une étoffe rayée pour gilet. Une fois qu'il sera bien décidé que les *Horaces* ne sont pas *généralement* admirés, ils s'écrieront aussi : *Exécrable, ennuyeux !*

En Italie, le public est tout autre : il est comme une belle femme capricieuse ; il y a des jours où il dit : Au diable ! des plus belles choses. Un spectateur vaniteux est, à peu près, aussi rare à Bologne qu'un spectateur sensible et susceptible d'émotion l'est à Paris.

Voilà, mademoiselle, le procès-verbal d'une grande discussion que nous avons eue hier soir sur le succès probable des *Horaces*. Vous devinez chez qui ; c'est chez la personne à laquelle j'ai présenté un énorme barbeau que nous avions vu prendre.

[1] La reprise des *Horaces et les Curiaces* dont il est ici question eut lieu au théâtre de Louvois, le 14 août 1823. (R. C.)

Si vous avez l'air:

Quelle pupille tenere,

faites-vous jouer la ritournelle, vous y verrez une grande hardiesse, souvent imitée depuis par Rossini ; Cimarosa osa mettre de la joie, approchant fort de la gaieté, dans la ritournelle d'un air sérieux. Aussi l'acteur chargé de chanter cet air refusa-t-il, pendant longtemps, de s'en charger ; il eut un succès fou à la première représentation.

XCI

A MONSIEUR R. COLOMB, A PARIS.

(Isola-Bella (lac Majeur), le 26 octobre 1823,
à neuf heures du soir.

Je t'écris, mon cher ami, de l'*Albergo del Delfino*, fort modeste hôtellerie, admirablement située sur un des plus beaux lacs du monde. La nuit ne me permettant pas de jouir de ses délicieux aspects, et, malgré la fatigue de la journée, l'heure du sommeil n'étant point encore sonnée, voici mes idées, pendant le voyage, sur *Rome sous Léon XII*.

Au moment où je vis pour la première fois le nom de Léon XII dans le *Constitutionnel*, je me sentis le besoin d'aller à Rome; cela vient peut-être de ce que l'un des personnages historiques pour qui j'ai le plus d'inclination, c'est Léon X. Le souvenir de cet homme aimable ne m'a jamais semblé ennuyeux que pendant un seul mois de ma vie : c'était après avoir essayé de traverser la lourde rapsodie de M. Roscoe, intitulée *Vie et pontificat de Léon X*, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à un article savant et bien écrit du *Journal des Débats*, où chaque vérité a une entorse.

Ce grand homme, je parle de Léon X, trouva au-dessous de

lui de cacher ses qualités individuelles et personnelles par le masque de la royauté. Quoique sur le trône, et sur un trône qui était certainement, en 1513, l'un des premiers du monde, il osa être lui-même. Que deviendraient la plupart des papes, je parle de ceux qui sont morts depuis cinquante ans, si jamais la même imprudence leur passait par la tête ? L'un paraîtrait faisant de la...... ou peignant des pots de chambre ; l'autre brodant un voile à la sainte Vierge, un troisième montrant ses belles jambes[1] à cheval.

L'on serait injuste envers M. le cardinal della Genga si, parce qu'il a pris le nom de Léon, l'on exigeait absolument de lui qu'il soit un grand homme.

Il y a, ce me semble, trois rôles pour un pape. Le premier est d'être un sot insignifiant, signant des bulles et visitant les églises : le deuxième consiste à être un vrai pape dans l'intérêt de l'Église, c'est-à-dire le plus intolérant des hommes. Quoi de plus absurde que la tolérance ! Je vois un malheureux qui se prépare des centaines d'années de douleurs atroces au fond d'une chaudière d'huile bouillante, et je ne les lui éviterais pas, moi qui le puis, par quatre ou cinq ans de prison, ou même par une douleur de deux heures au milieu d'une place publique et au-dessus d'un foyer ? — Quelle absurdité, quelle cruauté de n'être pas cruel !

Le troisième rôle pour un pape, c'est de faire de Rome l'asile général de tous les pauvres diables pourchassés par leurs gouvernements, et jamais l'Europe n'a eu un plus pressant besoin d'un pareil asile. En les supposant méchants comme des diables, et, d'ailleurs, aussi fins qu'ils sont niais, quel mal peuvent-ils faire à Rome, où le directeur de la poste ne manque pas d'ouvrir toutes leurs lettres ? — Outre l'asile que j'ouvrirais à Rome, si j'étais pape non persécuteur et par là indigne de mon rôle, je me ferais le grand protecteur des arts. J'honorerais de ma familiarité les quatre plus grands artistes de l'Europe, sans m'informer à quelle communion ils appartiennent. Je relèverais mon

[1] Pie VI, élu en 1775, mort à Valence, en Dauphiné, après vingt-quatre ans six mois et quatorze jours de règne. (R. C.)

éperon d'or, qui, aujourd'hui, coûte quatre-vingts écus, dit-on, en donnant à son ruban rouge un liséré noir. Ce grand pas fait, je me chargerais moi-même de le distribuer; je n'en donnerais que six par an, le jour anniversaire de mon élection, et toujours à de grands artistes; je donnerais une pension à ceux qui viendraient me voir à Rome. Je créerais une académie, et, comme c'est aujourd'hui un honneur insigne pour un savant d'Upsal ou de Philadelphie d'être nommé correspondant de l'Institut (section des sciences), de même le peintre anglais et le statuaire français brigueraient l'honneur d'être de l'*Académie de Léon XII*. Mais je serais sévère en diable; je n'y admettrais ni M. Lawrence, premier peintre du roi d'Angleterre, ni M. Bosio, qui nous a montré un Louis XIV en perruque et avec les jambes nues. Mais que vouliez-vous qu'il fît? — Je n'en sais rien; si je le savais bien au juste, j'aurais du génie. Seulement il fallait que ce Louis XIV me frappât de respect, me donnât l'idée du grand roi, de l'homme *souverain*, c'est-à-dire né pour être *souverain*, comme le dit si bassement le célèbre Gœthe[1].

XCII

A MONSIEUR R. COLOMB, A PARIS.

Alexandrie (Piémont), le 31 octobre 1823.

Il ne part pas ce matin de *vetturino* pour Gênes; un qui file à une heure refuse de me prendre pour dix-neuf francs avec le *spezzale*; c'est-à-dire en payant là-dessus mon souper et mon lit, le soir. J'ai donc du temps à moi; j'en profite pour t'envoyer le journal fort peu intéressant de mon voyage. N'importe, mets cela de côté; un jour je pourrai y trouver des dates et le souvenir de mes sensations.

Ainsi que tu l'as vu, mon cher ami, j'ai pris place dans la malle-poste de Dôle le 18 de ce mois. J'avais grande hâte de me

[1] Les *Hommes illustres de France*, traduction de M. de Faur.

tirer le plus rapidement possible de la *laideur* qui environne Paris.

Dîné à Troyes le 19, avec un marquis garni de cinq croix; mais bon homme au fond. Cet homme de cinquante-cinq ans, fidèle à son siècle, durant un petit dîner de trois quarts d'heure, avec deux courriers, un Anglais et un inconnu (c'est moi), trouva le secret de nous conter toute l'histoire de sa vie; je pourrais écrire dix pages. Dès l'âge de treize ans il servait dans l'Inde, il est marquis, il a un fils, il a une sœur, etc. Je n'ose continuer, de peur d'entreprendre sur la vie privée d'un citoyen, qui, comme l'a si bien dit M. de Talleyrand, doit être murée. — Laideur abominable des figures que je vois à Troyes ce dimanche matin; comme ces figures étaient endimanchées, leur laideur en était cent fois plus amère; c'est réellement à faire mal aux yeux. Je me renfonce avec délices dans ma malle-poste. Il y avait deux Anglaises; l'une de quarante ans, jolie, l'autre de dix-huit, et un prêtre américain; du moins c'est ainsi que le courrier l'a baptisé en voyant sa dégaîne, et je crois qu'il a raison. Je sers d'interprète aux trois Anglais, qui doivent bien se moquer de ma prononciation. N'importe, ma philanthropie me rend héroïque; je me rappelle un des traits qui m'ont le plus touché en Angleterre : une jeune fille, sortant d'une voiture magnifique, et me disant chez un marchand de gâteaux de Bond-Street : « C'est *de* gelée de pieds de veau, monsieur. » Cette jeune fille de dix-huit ans me voyait dans un grand embarras en demandant au marchand, depuis un quart d'heure, ce que c'était qu'une jolie chose d'un jaune brillant que je voyais faire une figure superbe, dans un verre à pied de cristal. Je parlais anglais, c'est pourquoi le marchand ne comprenait pas un mot à mes demandes, auxquelles la jolie personne mit fin par son obligeante intervention. Il faut avouer que son français était diablement ridicule.

Nous entrons à Dijon le 20 octobre, à trois heures et demie du matin. Singulier aspect de quelques lampions achevant de brûler sur une croisée. D'abord nous ne comprenons rien à ces pâles lueurs qui même alarment le courrier, supposant un incendie. Enfin l'idée d'une illumination nous vient. Pris dans ce sens, ces rares lampions, sur certaines fenêtres et devant cer-

taines portes, garnies de quelque chose de blanc, que l'on aperçoit par intervalles flotter au-dessus, quand la lumière se ranime pour un clin d'œil, de temps à autre, forment un spectacle bizarre et qui, bien loin de rappeler une illumination, a quelque chose d'extrêmement lugubre. Quelle stupidité qu'un pays qui illumine parce qu'on vient d'ôter un peu de liberté à un pays voisin[1] ! Je quitte Dijon avec ces sombres pensées un quart d'heure après y être entré.

Dôle, le 20 octobre. — Soleil brûlant, très-incommode. Je ne daigne pas sortir de mon auberge pour voir cette petite ville; qu'y verrais-je? De l'ennui, dissimulé par des gestes gauches, et de l'envie se montrant, au contraire, à découvert, par des remarques vraies sur les petits malheurs du voisin. — Je me trouve seul dans la diligence de Genève, avec laquelle je pars, à une heure après midi. Mauvaise humeur sèche de la figure du conducteur; avant de lui parler, ne t'en déplaise, je le reconnais pour Genevois. Les gens de cette jolie ville me font l'effet de la figure de feu Barême; je ne hais point Barême, mais je l'aime encore moins. Je suis bien sûr que Barême ne me donnera jamais un coup de poignard; quel intérêt y aurait-il? C'est une sensation contraire que j'ai trouvée dans plusieurs villes d'Italie; pourquoi les aimerais-je? — Peut-être l'aspect d'un Genevois me fait penser à l'argent que j'ai dépensé mal à propos, et à tous les mauvais marchés que j'ai faits en ma vie. Triste sujet de réflexions et qui finit par m'inspirer du mépris pour moi-même; serait-ce là le secret de mon éloignement pour les Genevois, qui ne m'ont jamais fait de mal?

Je cherchais à me corriger de mon éloignement pour Genève et observais la figure hideuse d'égoïsme désappointé de mon conducteur, lorsqu'au milieu des monticules boisés qui séparent Dôle de Poligny nous voyons sortir d'un bois un jeune homme conduisant en laisse un beau chien; m'attendant à trouver une laide figure, qui aurait consterné ma sensibilité au beau, éveil-

[1] L'Espagne. Allusion à l'invasion de l'armée française, sous le commandement de M. le duc d'Angoulême, en 1823, et à la révolution qui en fut la suite.

lée par le voisinage de l'Italie et l'idée de m'en approcher à chaque pas, je regardais le chien, qui était charmant, lorsque je m'entends appeler par mon nom. C'était M. ....., qui était avec nous à Dresde en 1813; nous nous étions convenus alors. Je me disais justement un quart d'heure auparavant: « En voyage, il faut faire des imprudences et ne pas se renfermer dans un *quant à moi* aussi sévère. » Mon caractère fait l'effort pénible de suivre les maximes de l'esprit auquel le hasard l'a attelé. — Je me laisse inviter à passer deux jours dans la maison d'un homme que je n'avais pas vû depuis 1813 et qui, de plus, doit me prêter ses chevaux pour faire huit lieues. Il m'enlève de ma diligence. En le suivant, je me disais: « Je m'en tirerai en donnant de fortes étrennes aux domestiques pour tâcher de n'en être pas traité avec insolence comme à Paris. »

Je suis au milieu de Francs-Comtois que je trouve les gens les plus francs du monde. Les domestiques ne sont point insolents; le maître est un bon homme qui a ri comme un fou et d'un rire presque inextinguible, comme celui des dieux, en me voyant manquer un perdreau dans une position superbe. Ce rire m'a déridé tout à fait; j'ai osé dire à mon ami de 1823: « Vous vous moquez de moi, vous me plaisez tout à fait; vous êtes cet homme franc que j'estimais tant en 1813, durant cet armistice si ennuyeux de...... où nous n'avions que de l'eau bourbeuse, une chambre pour huit; jamais de solitude par conséquent. — Oui, ajoute-t-il, et, quand nous faisions semblant de dormir, les quatre ou cinq espèces d'insectes nuisibles à l'homme sortaient de notre paille et nous mettaient au supplice. »

Mon ami est marié à une femme qui n'a rien de romanesque qu'une jolie figure; c'est la raison elle-même, et je n'ai pas vu un geste, un regard, entendu une parole de cette belle Franc-Comtoise qui ne fût le *beau idéal* de la raison. Ce mot de *beau idéal*, agissant comme si j'étais déjà en Italie et me précipitant tout à fait dans la franchise, au risque de recevoir quelque demi-mot ou quelque regard humiliant qui me cuise pendant six mois, je dis à madame ...... : « Je vous regarde beaucoup, madame; n'allez pas croire que c'est parce que vous êtes jolie; je serais au désespoir que vous me crussiez amoureux; je vous admire

comme raisonnable. Vous êtes, je crois, l'être le plus simplement et sublimement raisonnable que j'aie vu de ma vie. Je m'imagine que le célèbre Franklin devait avoir vos gestes et votre regard. — Les Mémoires de Franklin sont-ils traduits en français? — Non, madame. — En ce cas, vous qui êtes allé à Londres, il y a un an, vous les avez rapportés? — Non, pas moi, mais mon ami, M. ......; je les lui demanderai et aurai l'honneur de vous les envoyer. » Voilà exactement, en y ajoutant un sourire plein de grâce naïve et de candeur, comment Amélie M...... prit mon excuse de la regarder sans cesse, surtout quand son mari était avec nous.

Je quitte mon ami, admirant de plus en plus la raison de sa femme. Il a, ce me semble, et il doit avoir tous les plaisirs de l'amitié, aucun de ceux de l'amour. Le mariage européen actuel, étant fait *a posta* pour tuer l'amour, mon ami ne perd rien. D'ailleurs, un Français de quarante ans n'est plus guère susceptible d'amour. Ce n'est qu'en Italie que l'on aime sans le vouloir. Madame Pasta nous disait un de ces soirs, à Paris: *C'est une tuile qui nous tombe sur la tête;* ajoutez donc, lui a-t-on dit: *Comme vous passez dans la vie*, et alors vous parlerez comme madame de Staël, et vous mériterez qu'on fasse attention à votre remarque.

J'arrive à Poligny; mauvaise humeur de l'hôtesse quand je lui annonce que je ne dînerai pas, par la raison que j'ai dîné trois heures auparavant. Je lui demande du café au lait. Le père gronde ses enfants; tout le monde se fâche dans cette maison. Je sors pour voir le lever de la lune derrière la montagne qui se penche, pour ainsi dire, sur Poligny; la lune paraît dans son plein et magnifique. Est-ce ma faute si en levant les yeux sur mon auberge je lis ces mots: *Hôtel de Genève?* — Il y a de la bonne foi dans l'action d'écrire ma remarque, qui peut me faire passer pour un homme à préjugés et qui me fait rire moi-même. Je passe une demi-heure à me promener sous huit arbres superbes, qui forment une allée au milieu de la place de Poligny. Les maisons bâties en pierre ont un certain *grandiose* pour le voyageur qui vient de traverser la Champagne, dont les maisons en bois, avec le premier étage saillant de dix-huit pouces sur la rue, ont,

au contraire, de la bonhomie. Je vois un caractère très-marqué dans l'architecture, à partir d'Auxonne et de Dôle; c'est plutôt le style de Louis XIV que celui de Louis XV; ce genre a même une ressemblance secrète, mais réelle, avec le style du château de Fontainebleau. Au reste, ne traite pas trop sévèrement des remarques faites uniquement au clair de lune.

Je reprends à Poligny une autre diligence de Genève. — Montée superbe derrière Poligny, par une route bordée de quelques petits précipices et par un clair de lune magnifique. Il a été un temps où j'aurais admiré cette route; ce voyage m'aurait élevé l'âme; j'aurais peut-être eu des instants de ravissement au profit de la passion régnante. J'ai eu le malheur de voir du plus beau, la vallée d'Izèle, par exemple, du Simplon à Domo d'Ossola; et la route de Poligny ne me fait plus aucun plaisir. Je dis comme Imogène[1] en donnant son bracelet à Jachimo : *Il me fut cher autrefois.*

Toute la journée du 21 octobre je n'ai donc que de l'ennui en traversant des rochers et un pays désolé. L'auberge des Rousses me rappelle un mauvais quartier général de Pologne. Je vois trois ou quatre habitants tristes et grossiers; je meurs d'envie de décamper de ce beau pays. Je reprends mon passe-port aux douaniers qui s'en étaient emparés et je me mets à côté du postillon, dans le cabriolet. Enfin, à Saint-Cergue, nous apercevons, au travers de deux rochers, une immense plaine de nuages blancs, d'un niveau un peu inférieur à notre position actuelle, sur le chemin de Saint-Cergue. Au-dessus de cette mer cotonneuse nous voyons s'élever les pics du Valais. On m'en nomme un qui a six pointes (à peu près comme le Resegon de Lecco, en Lombardie), et que j'ai reconnu trois jours après en allant de Villeneuve à Saint-Maurice. La descente est rapide, on enraye ferme la diligence. Arrivés au point d'où, en tournant à droite, nous aurions pu enfin apercevoir la grande figure du mont Blanc, nous perdons le beau soleil qui, depuis Poligny, faisait la gloire de notre route; nous descendons sous la croûte de nuages d'une blancheur si éclatante, vue d'en haut et du côté du soleil, mais qui,

[1] Dans *Cymbeline*, de Shakspeare.

vue par-dessous, n'est que d'un gris triste; une humidité qui pénètre; en un mot, une triste journée d'automne.

Arrivé à l'Isola Bella le dimanche 26 octobre, et le 30 à Alexandrie, où, à ma grande satisfaction, j'ai eu le soir même *Elisa et Claudio*, avec une prima donna dans le genre de madame Pasta, jeune, brusque, rude, passionnée; elle vaudrait vingt mille francs pour Louvois.

J'ai reconnu une fois de plus dans ce voyage que je fais mal tous mes marchés et que je me trompe dans la plupart de mes payements. Pour les marchés, j'y donne une extrême attention au moment même où je les fais; mais pas le plus petit degré d'attention dans les autres moments; de manière que je me trouve ignorer les précédents et les prix les plus généralement connus, au moment de conclure.

XCIII

A MADAME ......, A PARIS.

Paris, le 20 novembre 1823.

Notre conversation d'hier soir, sur la musique, m'ayant amené à parler de M. Carafa, vous avez témoigné le désir de connaître, au moins de nom, ses compositions; je suis heureux de pouvoir vous en donner la nomenclature. Vous la trouverez peut-être bien sèche, mais je la crois exacte, et les phrases ne sont guère de votre goût.

Michel-Paul Carafa est né à Naples le 17 novembre 1787. Il reçut des leçons de haute composition du célèbre Fenaroli, qui avait été le maître de Cimarosa et de Zingarelli; en 1806, il prit à Paris des leçons de Cherubini.

Il débuta par la cantate *Achille e Deidamia*. Paisiello, qui avait voulu entendre ce morceau, en parla avec admiration au roi Murat, qui fit exécuter cette cantate en public. En 1813, le roi demanda à M. Carafa un opéra pour le théâtre del Fondo; il écrivit *Il Vascello l'Occidente*, qui eut du succès. Il y a dans le

finale un très-beau mouvement en crescendo. En 1813, Rossini n'avait encore écrit que trois ou quatre opéras célèbres.

M. Carafa a composé treize opéras sur des paroles italiennes et trois sur des paroles françaises.

La *Gelosia corretta*, opéra buffa en un acte, aux Florentins, en 1815.

Gabriella di Vergy, opéra seria (1816), joué deux ans de suite.

Ifigenia in Tauride, 1817. — Les chœurs sont remarquables; il y a une belle scène chantée par Nozzari, et un beau terzetto au deuxième acte.

Adele di Lusignano, à Milan, 1817, succès. On remarqua le finale du premier acte, et la cavatina, au premier acte: *O cara memoria*.

Berenice in Siria, 1818. — L'introduction est remarquable; il y a un charmant duetto: *Perchè mio cor, perchè*, chanté par Davide et madame Festa. On applaudit le largo du premier finale, la cavatine de Davide, au deuxième acte, *Fra tante angoscie*, et la grande scène *Fulmine il brando mio*.

M. Carafa donna en 1818, à Venise, au théâtre della Fenice, *Elisabetta in Derbyshire, ossia la morte di Maria Stuarda*. Cette pièce, qui eut un grand succès, commença la réputation de madame Fodor.

Dans la *Gabriella* (1816), on applaudit le duetto entre Gabrielle et Raoul: *Oh istante felice!* C'ést un des morceaux de musique les plus touchants que je connaisse. On applaudit également le premier finale *Cedi e vanne;* et dans le deuxième acte le duetto de Raoul et Fayel, et la scène de mademoiselle Colbrand: *Perchè non chiusi al di.*

Il sagrifizio d'Ifito (1819), alla Fenice. Tachinardi chanta admirablement dans cet opéra. On remarqua l'ouverture, l'introduction, la cavatina de la Morandi, le premier finale; dans le deuxième acte, le duetto de la Morandi avec la Cortesi et leurs grandes scènes.

I due Figari (1820), à la Scala, succès médiocre. Un terzetto entre les trois femmes, fort bien écrit, fut chanté faux, et le public prit de l'humeur; la cavatine de Crivelli fut très-applaudie.

Jeanne d'Arc (1821), au théâtre Feydeau, à Paris.

La *Capricciosa ed il soldato* (1822), au théâtre de Tordinone, à Rome; succès. On applaudit beaucoup le duetto entre Lablache et le ténor Monelli, le finale du premier acte et un morceau sans accompagnement. Lablache fut admirable dans sa scène au deuxième acte. On applaudit beaucoup aussi le terzetto chanté par Monelli, Lablache et Taci.

M. Carafa a écrit pour Naples *Tamerlano* (1822), non encore exécuté.

Le *Solitaire*, à Feydeau (1822). — Pour la musique chantée, Feydeau est de quarante ans moins en arrière que le grand Opéra.

Eufemia di Messina (1823), au théâtre Argentina, à Rome. Libretto tiré de l'admirable tragédie du pauvre Pellico, le premier poëte tragique d'Italie, qui est en prison, pour quinze ans, dans la forteresse du Spielberg. Davide et la Pisaroni chantèrent admirablement cet opéra, qui eut beaucoup de succès.

Abuffar, à Vienne (1823); grandissime succès. Mesdames Fodor et Unger, Davide, Donzelli et Lablache ont chanté à ravir; l'exécution des chœurs a été admirable.

On attend à Feydeau le *Valet de chambre*[1].

[1] Compositions musicales de M. Carafa, postérieures à l'époque où cette lettre a été écrite :

Le *Valet de Chambre*	Opéra-Comique.
L'*Auberge supposée*	*Id.*
La *Belle au bois dormant*	Grand Opéra
Jenny	Opéra-Comique
Sangarido	*Id.*
La *Violette*	*Id.*
Masaniello	*Id.*
Le Nozze de Lammermoor	Théâtre-Italien.
Le *Livre de l'Ermite*	Opéra-Comique.
L'*Auberge d'Auray* (avec Hérold) . . .	*Id.*
L'*Orgie* (ballet)	Grand Opéra.
La *Prison d'Édimbourg*	Opéra-Comique
La *Maison du Rempart*	*Id.*
La *Grande-Duchesse*	*Id.*

(R. C.)

XCIV

A MONSIEUR LE BARON DE M....., A PARIS.

Rome, le 13 janvier 1824.

La Pisaroni est réellement une chanteuse du premier ordre, peut-être la deuxième ou la troisième du pauvre Parnasse musical, tel qu'il se trouve actuellement. — Nous avons été on ne peut pas plus malheureux en spectacles. Donizetti (de Bergame, élève de Mayer), dont les Romains étaient fous il y a deux ans, et qu'ils accompagnaient chez lui, le soir de la première représentation de la *Zoraïda di Granata*, avec des torches et des cris d'admiration, nous a ennuyés mortellement, le 7 de ce mois, avec cette même *Zoraïde* fortifiée de quatre morceaux nouveaux. La Pisaroni, qui joue le rôle de l'amant, y est admirable; le ténor Donzelli fort bon. Sa voix, cependant, ne me plaît nullement; elle est voilée, et, dans les sons hauts, ressemble à un cri. A *Valle*, jusqu'ici je vous ai parlé d'*Argentina*; à *Valle*, l'*Agnese* de Paer est chantée par la Monbelli; c'est le chant *spianato* dans toute sa pureté, mais non pas dans toute sa chaleur; je l'ai trouvée beaucoup rafraîchie depuis 1820. L'*Agnese* me paraît dépourvue de chant et m'ennuie.

J'ai dîné aujourd'hui à côté de Mercadante, tout petit jeune homme d'une figure spirituelle; il a un *style* à lui; c'est beaucoup pour un jeune homme. Tout Rome chante les airs de *Teresa e Claudio;* je ne conçois pas comment Giuditta [1] n'a pas été sublime dans ce rôle. Mercadante, donc, qui a dîné à l'*Armellino*[2], fait un *dramma serio, Gli amici di Siracusa,* pour le 30 janvier.

Si l'on ne remet pas la *Donna del lago,* ou autre opéra de Rossini, nous sommes flambés. L'année dernière, la Pisaroni et

[1] Madame Pasta.

[2] Restaurant de Rome.

Davide, le ténor, plaisaient tellement qu'on les rappelait cinq ou six fois sur la scène après leurs airs. Hier on a rappelé la Pisaroni deux fois après chacun de ses morceaux. C'est une superbe voix de contralto qui exécute les plus grandes difficultés avec facilité, et qui, de temps à autre, se met comme en colère et alors emporte pièce.

Donizetti est un grand et beau jeune homme froid, sans aucune espèce de talent; il me semble qu'on l'applaudit, il y a deux ans, pour faire dépit à la princesse Paolina, qui protégeait le jeune Pacini. *Sémiramide* a eu le plus grand succès à Naples. La *Molinara*, sifflée à Florence à cause des acteurs, a été remplacée par l'*Inganno felice*. — A Milan on est malade; d'ailleurs, vous le saurez mieux que moi, on craint une pendaison, celle du comte Confalonieri, ce qui jette du noir.

Le temps est incroyable de beauté; pas un nuage, et gelée d'un demi-degré toutes les nuits. J'ai fait des amis à foison. je me suis tellement fatigué avec deux amis, aujourd'hui, à la villa Borghèse et au Pincio, dans une promenade de cinq heures et demie, que je me couche au lieu d'aller au *raout* de M. l'ambassadeur d'Autriche.

Madame Dodwell, née contessina Giraud, nièce de l'auteur de l'*Ajo nell' imbarazzo*, est, pour moi, la perfection du joli. — Je n'ai pas écrit huit lettres depuis deux mois, je marche jusqu'à extinction de chaleur naturelle. — Nous avons tous les journaux chez Cracas.

Ce qui m'a fait le plus de plaisir en musique, c'est l'opéra de *Thémistocle*, à Livourne, par Tachinardi et la Pisaroni, vers le 10 novembre. En peinture, ce sont les fresques du Dominiquin, à San Andrea della Valle, que j'avais mal vues en 1817. Saint-Pierre m'a paru petit; j'y avais trop pensé depuis sept ans; le Colisée à peu près de même. La nouvelle galerie que Pie VII a ajoutée au musée Pio Clementino en fait le plus beau musée du monde.

Hier l'on a affiché la liste des condamnés pendant les trois derniers mois de 1823; j'y ai remarqué plusieurs homicides à trois ans de galère. Aussi, hier soir, un beau jeune homme a eu le cou à peu près littéralement coupé par un boucher, son rival

auprès d'une jolie *ostessa* (cabaretière), près Monte Cavallo. Mais voici le grave qui arrive, je finis ma lettre.

Je suis on ne peut pas mieux reçu de M. l'ambassadeur de France. — Ce que j'ai vu de plus curieux dans le genre moral, c'est le jeune Français voyageant en Italie ; cela passe toutes les théories possibles. Ils viennent pour mourir de plaisir, et ils meurent d'ennui ; ils ne disent pas quatre paroles d'italien en un jour, et jugent les Italiens, etc., etc. ; c'est à mourir de rire ; ajoutez à tout cela l'enthousiasme de commande pour Rome ; c'est drôle.

Les journées les plus agréables de mon voyage, c'est trois jours aux îles Borromées et la traversée de Gênes à Livourne ; les journées pénibles, Rome avec sirocco et la boue puante, vers le 15 décembre. — Présentez mes devoirs à l'aimable Giuditta et à toute sa famille ; amitiés à Colomb et à Maisonnette.

CHAUVIN.

XCV

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Paris (minuit), samedi 26 avril 1824.

Je désire, mon cher ami, que vous trouviez le temps de passer chez Lad... ; ce sera une nouvelle obligeance de votre part.

L'Académie française vient de lancer un manifeste contre le *romantisme* ; j'aurais désiré qu'il fût moins bête ; mais enfin, tel qu'il est, tous les journaux le *répètent*. Je m'attache à cette dernière circonstance. Pour un libraire tel que L..., voilà une question *palpitante de l'intérêt du moment* ; d'autant plus que ledit L... a fait une espèce de fortune par Schiller et Shakspeare. Fort de ces grandes raisons et de mille autres, que l'art que vous avez de traiter avec ces gens-là vous suggérera, je voudrais que vous entrassiez chez ledit L... avec l'air grave et pourtant

sans gêne d'un homme à argent. Voici la base de votre discours :

« Monsieur, je viens vous proposer une réponse au manifeste de M. Auger contre le *romantisme*. Tout Paris parle de l'attaque faite par l'Académie française; mon ami, M. de Stendhal, l'auteur de la *Vie de Rossini* et de *Racine et Shakspeare*, que bien vous connaissez, fait une réponse à M. Auger; cette réponse peut vous être livrée dans trois jours; elle aura de deux à quatre feuilles. Je vous en demande trois cents francs, bien entendu pour une première édition, qui n'excédera pas cinq cents exemplaires. »

Sauf à se réduire à deux cents francs pour mille, ou à cent francs, ou à rien. Hier j'ai envoyé au copiste la fin de cette brochure. Je viens de faire une préface qui en fait une réponse au manifeste de M. Auger.

Il faudrait voir L... le plus tôt que vous pourrez. J'écris au *Diable boiteux* pour le prier d'annoncer ma réponse.

Je comptais vous trouver ce soir au café; j'y ai mangé le petit enfant de onze heures et quart à onze heures trois quarts.

Quand nous verrons-nous? Demain, je vais revoir la Mombelli.

Ch. de Saupiquet.

XCVI

A MONSIEUR..., A LONDDES.

Paris, le 30 avril 1824.

Jusqu'ici les Français n'ont pas eu d'historien qu'ils puissent comparer à Hume et à Rapin-Thoyras. L'*Histoire de France* de Velly, Villaret et Garnier est une compilation ridicule, exécutée pour des libraires et mutilée par la censure méticuleuse du règne de Louis XV. Des trois auteurs que nous venons de nommer, le premier était prêtre et aspirait à obtenir du roi une abbaye, pour récompense de son travail. Voilà à peu près la condi-

tion la plus ridicule dans laquelle puisse se placer un historien de France. Les deux autres, Villaret et Garnier, voulaient aussi faire fortune par les faveurs de l'autorité.

Depuis dix ans, la France, qui avait vu sa presse enchaînée sous le despotisme de la gloire, jouit d'une demi-liberté; mais il ne s'est présenté jusqu'à ce moment aucun homme de génie, ni même de talent, pour tirer parti de l'impuissance de la censure à l'égard de l'histoire.

M. de Sismondi est lourd, diffus, ennuyeux dans son *Histoire des Français*. Il ne sait pas enchaîner les faits, il pousse la négligence jusqu'à écrire le même nom d'homme ou de ville avec une orthographe différente dans deux pages successives de son histoire.

On annonce une *Histoire de Bretagne*, par M. le comte Daru, ancien ministre de Napoléon, et auteur de l'estimable *Histoire de Venise*. M. Daru donnera successivement l'histoire de toutes les provinces de la France actuelle, jusqu'à l'époque de leur réunion au royaume de France.

En attendant cette publication, un homme qui veut lire aujourd'hui l'histoire de France ne sait où la prendre. L'ordre social se reconstruit dans ce pays, en 1824. Chacun des deux partis propose un plan de gouvernement et cherche à prouver qu'au douzième siècle la France était soumise à un système de gouvernement fort ressemblant à celui qu'il propose. Il suit de cette circonstance politique, que jamais, à Paris, une *Histoire de France* n'a été autant désirée que dans ce moment.

De là le succès des anciennes chroniques et des Mémoires publiés sous ce titre :

Collection des chroniques nationales françaises.

Chroniques de Froissart. (Elles se composeront de quinze volumes, dont deux viennent de paraître.) Cette collection est publiée par MM. Guizot, Buchon et Petitot.

Le dernier de ces écrivains joint beaucoup d'ignorance à une grande opinion de son mérite. Sous prétexte de donner des éclaircissements aux Mémoires qu'il réimprime, il publie une véritable *Histoire de France*. Cette histoire est pitoyable.

M. Guizot, ancien conseiller d'État sous le ministère de M. De-

cazes, se croit du génie et n'a que de l'esprit. Il trouve au-dessous de lui la tâche de publier des *Mémoires*; c'est sa femme, fort connue autrefois sous le nom de Pauline de Meulan, qui prend soin des nombreuses traductions et publications qui portent le nom de son mari. Elle s'en acquitte fort bien, et je conseille à tout amateur d'histoire de se procurer les Mémoires publiés par M. Guizot.

M. Buchon, homme d'esprit, a parcouru l'Angleterre, l'Écosse, l'Allemagne, la France, tous les pays, en un mot, où Froissart vécut.

Les deux premiers volumes de cet auteur amusant, qu'il publie en ce moment, présentent souvent, et avec une *naïveté* particulière à la langue et au caractère des Français durant le moyen âge, des scènes qui semblent extraites de quelque bon roman de Walter Scott.

De tous les écrivains qui, au quatorzième siècle (de 1308 à 1400), modelèrent la prose de la nouvelle langue française, le plus piquant est, sans contredit, Froissart, chanoine, amant et poëte. Chacun des amis de Froissart prend tour à tour place dans ses récits et contribue à leur donner l'intérêt du roman. Les *Chroniques de Froissart* ont presque autant de rapport à l'Angleterre qu'à la France, et c'est ce qui a porté l'éditeur, M. Buchon, à voyager en Angleterre; son travail est fait avec soin et esprit.

Une grande difficulté arrêtait autrefois les Français eux-mêmes dans la lecture de Froissart; c'était l'orthographe singulière et les mots anciens ou hors d'usage. M. Buchon a su aplanir cette difficulté; son Froissart est parfaitement intelligible, même pour des étrangers. Quand un mot est suranné ou peu intelligible, sans supprimer le mot ancien, l'éditeur de Froissart le fait suivre, entre deux parenthèses, par le mot actuel, qui est la traduction de l'ancien et qui a pris sa place. Pour rendre la lecture de son livre facile aux étrangers et en particulier aux Anglais, M. Buchon a donné aux mots employés par Froissart l'orthographe actuelle, mais il n'a jamais supprimé ou changé aucun de ces mots.

Parmi les morceaux les plus amusants de Froissart, je cite-

rais, dans le deuxième volume, qui paraît en ce moment, le siége de Calais par Édouard III et le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et des autres bourgeois de cette ville. Dans ce récit, le sublime du caractère s'allie à la simplicité, à la naïveté des paroles, on est attendri; et voilà, pour le dire en passant, un des caractères les plus marquants des anciens Mémoires sur l'histoire de France.

L'*affectation* n'a paru qu'au dix-septième siècle. Il y avait encore beaucoup de *naïveté* à la cour de Henri IV; cette aimable qualité des Français ne fut tout à fait anéantie que par le règne de Louis XIV. A compter de François Ier, c'est la cour qui a refondu, *recréé*, pour ainsi dire, la langue et les mœurs des Français. On trouvera dans Froissart une nation toute différente de celle qui, depuis Louis XIV, joue un si grand rôle en Europe par ses guerres et par sa littérature. Les personnes mêmes à qui cette littérature n'a pas le don de plaire trouveront du plaisir aux récits de Froissart; ils ont, je le répète, la *naïveté* qui, depuis, a trop souvent manqué à des écrivains *énervés* par le désir d'entrer un jour à l'*Académie française*. Cette Académie célèbre fut, dans les mains de Louis XIV, une loi contre la liberté de la presse. Jusqu'à Voltaire et Helvétius, dans leurs plus grandes hardiesses, les écrivains français ont toujours songé à ne pas se fermer les portes de cette Académie.

Mémoires du duc de Montpensier, deuxième fils du duc d'Orléans; un volume in-8°.

Ce jeune prince, mort en Angleterre, repose à Westminster, dans la chapelle de Henri VII. Il avait ce qu'on appellerait aujourd'hui des sentiments libéraux; c'était un élève de madame de Genlis. Il écrit bien, comme son institutrice. Ses Mémoires n'ont aucun intérêt politique; ils dépeignent les sensations d'un jeune prisonnier. Je ne m'étendrai pas davantage sur ces Mémoires qui probablement seront bientôt traduits en anglais.

Amusements philologiques, de M. Peignot; deux volumes.

Cet ouvrage se compose d'une quantité de choses curieuses. L'auteur prouve que la poudre à canon, la boussole et l'imprimerie n'ont pas été inventées par les gens auxquels nous en fai

sons honneur communément. Ces grandes découvertes furent apportées de la Chine, probablement par des voyageurs vénitiens qui, par l'Égypte, avaient pénétré dans les Indes. Le livre de M. Peignot est fait avec conscience, mais il ne dit rien de ce qui peut déplaire aux jésuites, qui, dans ce moment, sont les maîtres de la France.

XCVII

A MADAME ....

Paris (mardi soir), 18 mai 1824[1].

Que la prudence est une triste chose, ou du moins qu'elle me rend triste! J'étais le plus heureux des hommes, ou du moins mon cœur battait avec une extrême émotion ce matin en allant chez vous, et cette émotion était douce. J'ai passé la soirée et presque la journée avec vous, mais avec une telle apparence d'indifférence qu'il faut que je fasse un effort pour me persuader qu'il peut en être autrement. Je regrette, pour la première fois depuis dix ans, d'avoir oublié les usages français.

Comment pourrai-je vous voir? Quand sera-t-il convenable que je me présente de nouveau chez vous? Je n'y suis pas allé hier, parce que avant-hier un domestique m'avait vu demander à la portière si vous y étiez. Êtes-vous contente de ma prudence? Ai-je eu l'air assez indifférent? J'en suis en colère contre moi-même. Indiquez-moi, de grâce, par la poste les moments précis où je pourrai vous trouver seule. Je suis bien loin maintenant d'éviter ces moments, et je désespère de les voir arriver, à la quantité de visites que vous recevez.

Un petit signe à la fenêtre du boudoir où vous étiez ce matin;

[1] Le brouillon de cette lettre était griffonné sur le verso de la feuille contenant le projet de préface de la deuxième partie de *Racine et Shakspeare*. (R. C.)

par exemple : une persienne à moitié fermée, ou la jalousie à demi descendue, me dirait que je puis monter.

Si je ne vois pas ce signe de solitude, je ne frappe pas à la porte et repasse un quart d'heure après.

Faut-il donc que vous partiez sans que je vous voie ?

XCVIII

A MONSIEUR S..... S....., A LONDRES.

Paris, le 15 juin 1824.

. . . .

Lorsque l'on détourne la vue des résultats sérieux de la Révolution, un des spectacles qui frappent d'abord l'imagination, c'est l'état actuel de la société en France. J'ai passé ma première jeunesse avec des grands seigneurs qui étaient aimables : ce sont aujourd'hui de vieux *ultra* méchants. J'ai cru d'abord que leur humeur chagrine était un triste effet de l'âge ; je me suis rapproché de leurs enfants, qui doivent hériter de grands biens, de beaux titres, enfin de la plupart des avantages que les hommes, réunis en société, puissent conférer à quelques-uns d'entre eux ; je les ai trouvés jouissant d'un plus grand fond de tristesse encore que leurs parents.

Je ne suis point de ces philosophes qui, lorsqu'il fait une grande pluie le soir d'un jour étouffant du mois de juin, s'affligent de la pluie, parce qu'elle fait du mal aux biens de la terre, et, par exemple, à la floraison des vignes. La pluie, ce soir-là, me semble charmante, parce qu'elle détend les nerfs, rafraîchit l'air, et, enfin, me donne du bonheur. Je quitterai peut-être le monde demain ; je ne boirai pas de ce vin dont la fleur embaume les collines de la Côte-d'Or. Tous les philosophes du dix-huitième siècle m'ont prouvé que le grand seigneur est une chose fort immorale, fort nuisible, etc. A quoi je réponds que j'aime de passion un grand seigneur bien élevé et gai, tels que ceux que je trouvai dans ma famille lorsque j'apprenais à lire. La so-

ciété, veuve de ces êtres gais, charmants, aimables, ne prenant rien au tragique, me semble presque l'année dépouillée de son printemps. Mais, me dit la sagesse, c'étaient des êtres immoraux et, sans le savoir, produisant du malheur. Ma belle sagesse, lui réponds-je, je ne suis pas roi, je ne suis pas chef de peuple, législateur, etc.; je suis un petit citoyen fort obscur, fort peu fait pour influer sur les autres; je cherche le plaisir tous les jours, le bonheur quand je puis; j'aime la société et je suis affligé de l'état de marasme et d'irritation où elle se trouve.

N'est-il pas bien triste pour moi qui n'ai qu'une journée à passer au *salon*, de le trouver justement occupé par les maçons qui le reblanchissent, par les peintres qui me font fuir avec l'insupportable odeur de leur vernis, enfin, par les menuisiers, les plus bruyants de tous, qui remettent des chevilles au parquet à grands coups de marteau. Tous ces messieurs me jurent que sans leurs travaux le salon tomberait. — Hélas! messieurs, que ne m'a-t-il été donné d'habiter le salon la veille du jour où vous y êtes entrés!

XCIX

A MADAME .....

Paris, le 16 juin 1824.

Madame,

Les hasards d'une petite succession ayant fait tomber en vos mains quelques lettres qui expliquent les circonstances singulières de ce qui s'est passé, entre des personnes de la plus haute distinction, pendant quelques semaines, vous m'avez chargé de tirer de ces lettres le récit d'un amour assez singulier. J'étais l'ami du noble don Carlos, un des héros de cette histoire. Les suites de ce que nous appelons le perfectionnement de la société, qui, à mes yeux, en annonce la décrépitude, rend maintenant impossible l'amour passionné, s'il n'est aidé par un peu

d'art et de fausseté. Il est arrivé que les diverses phases de cet amour passionné, dont le récit touche les âmes faites pour aimer, se sont rencontrées entre deux hommes distingués et une femme de la plus rare beauté, avec lesquels le hasard et la société nous ont fait vivre. Cet amour leur a fait quitter la vie. Vous voulez que je leur élève un monument, en racontant, sans le plus léger ornement, ce qu'ils furent et ce qu'ils sentirent. Vous étiez faite pour les comprendre.

Le public aimera-t-il leurs existences? Je me suis donné beaucoup de peine pour que leurs noms véritables ne soient point exposés aux plaisanteries grossières des âmes vulgaires.

Vous avez employé, madame, cet esprit si distingué; qui fait le charme de vos amis, à construire le récit de cette histoire. Aurons-nous réussi ? Je serai heureux, puisque je vous ai obéi.

STENDHAL.

C

A MONSIEUR LE BARON DE M...., A PARIS.

Paris, juillet 1824.

Mon cher ami, je n'ai pas pu profiter hier soir de votre obligeance à me garder une place au parterre, notre pique-nique n'ayant fini qu'à huit heures.

C.... est d'avis que, comme on ne lit plus que les journaux, un honnête homme peut écrire dans un journal [1]; cela me convient donc.

Je me chargerais volontiers :

1° De l'opéra buffa.

2° De l'annonce des estampes et tableaux qui paraissent dans le cours de l'année.

3° Je donnerais chaque mois, si l'on veut, un article sur les

[1] Voir quelques feuilletons du *Journal de Paris*, de 1824, signés M. et d'autres fois A. (R. C)

meilleurs ouvrages qui, dans le mois, ont paru en Italie. *Idem*, pour les meilleurs ouvrages qui ont paru en Angleterre.

Cela tiendrait nos badauds au courant de ces deux littératures. Comme je lis les *Revues* anglaises chez Galignany, et que S... m'explique les masques, je puis être au courant.

4° S'il n'y a personne pour rendre compte de l'*exposition au Louvre*, j'en rendrais compte, en mentant un peu, pour ménager la gloire nationale.

Quel est le degré d'absurdité et de mensonge exigé par le rédacteur en chef? C'est là la question. Comme on finit toujours par être connu, s'il faut être ridicule et mentir trop fort, je n'en suis pas. Du reste, si l'honneur est sauf, je promets exactitude et je laisserai, tant qu'on voudra, mutiler mes articles par le rédacteur en chef, grand juge de la partie des convenances et des amours-propres à ménager.

S'il y avait un théâtre vacant, je le prendrais avec plaisir; mais jusqu'à quel point me permettra-t-on de prêcher la doctrine de la brochure *Racine et Shakspeare?*

En un mot, soyez mon ambassadeur auprès de Maisonnette; je me moque des honoraires, mais non pas de l'honneur.

Je voudrais être entièrement et absolument connu sous le nom de :

ROGER.

CI

PROJET DE CIRCULAIRE A MESSIEURS LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Paris, le 1824.

Monsieur,

J'ai le projet un peu hardi, peut-être, de solliciter votre voix pour être admis à l'Académie française. Je compte prendre cette liberté vers l'an 1843. A cette époque j'aurai soixante

ans, l'Académie ne comptera probablement plus parmi ses membres plusieurs hommes fort honnêtes, fort estimables, fort aimables, mais qui, peut-être à tort, ne me semblent pas des juges littéraires.

Un médecin qui a de l'expérience fait une monographie de la fièvre. Vers la fin d'une jeunesse fort agitée un oisif a essayé de faire une monographie de cette maladie que tout le monde prétend avoir eue et qu'on appelle l'amour. On dit que les premières pages sont obscures. L'auteur serait heureux si l'homme supérieur, qu'il scandalise peut-être, pouvait arriver jusqu'aux dernières pages de l'amour et se dire : Après l'admission de MM. tel, tel, tel, je donnerai ma voix à celui-ci.

Il est avec respect,

B....

Auteur de la *Vie de Rossini*.

CII

A MONSIEUR LE BARON DE M....., A HONFLEUR.

Paris, le 15 octobre 1824.

J'aime mieux, cher ami, ce que vous me dites du caractère gai que si vous m'appreniez que vous avez trouvé auprès du grand crucifix, à un quart de lieue au levant de Honfleur, deux billets de mille francs. Voilà un mariage qui s'annonce bien.

Je vous trace ces lignes mourant de faim et sortant du lit, où l'on vient de m'apporter votre épître ; je vous ferai une longue lettre un autre jour.

Tout le monde en veut à M. de Villèle; pour moi, je l'aime comme bon financier et anti-Russe. On dit qu'il va être fait *duc;* gare pour la popularité de Charles X. S...... vient de lancer une philippique contre ledit Villèle. — Le clergé paraît s'être fort barbouillé par son indigne procédé envers le feu roi, son bienfaiteur ; les prêtres voulaient que son corps allât à Notre-Dame, comme ce pauvre Henri IV.

Hier, soirée fort gaie chez Giuditta; mais ce matin, après la répétition de la *Nina*, elle retourne au *Point du Jour*. — Albert avait l'air tout à fait amoureux et par trop triste. — La voisine du second est peu *pazza per amore*, pour un noble marchese, absent avec congé.

Schnetz est décidément le premier de l'exposition; son petit *Sixte V* et la *Femme du brigand* le mettent au premier rang, à mes yeux. M. D....... lui préfère un demi-talent, Léopold Robert. — Gros vient d'avoir quarante-quatre mille francs pour peindre tout le dôme de Sainte-Geneviève; on assure que d'en bas on ne *distingue rien*. — Horace Vernet vient d'avoir cinquante mille francs pour le portrait de S. M. Charles X fait en six jours.

Adieu; quand revenez-vous?

CHOPPIN D'ORNOUVILLE.

CIII

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR DU GLOBE, A PARIS.

Paris, le 30 novembre 1824.

Le plus grand poëte tragique de l'Italie, l'heureux imitateur de Racine, Silvio Pellico vient de sortir [1] de la prison d'État du Spielberg où il était détenu depuis plusieurs années. Voici quelques faits sur cet homme aimable. Silvio Pellico naquit en Piémont vers l'an 1793. En ce pays, la société ne parle que piémontais. Parler à Turin l'italien de Toscane passerait pour une pédanterie insupportable, et je crois que les Piémontais connaissent mieux la langue française que celle qu'on parle à Rome et à Florence. Écrire en italien, pour un poëte né en Piémont,

[1] Erreur partagée alors par ses nombreux amis. Silvio Pellico sortit du Spielberg seulement le 1er août 1830, et il ne recouvra entièrement sa liberté que le 16 septembre suivant, en quittant Novarre pour se rendre à Turin. (R. C.)

c'est presque se servir d'une langue étrangère, d'autant plus difficile à parler correctement que cette langue emploie presque les mêmes mots que celle dont on se sert chaque jour, tout en leur donnant un sens différent. Florence, Sienne et Rome sont, dans le fait, les seules villes d'Italie où l'on parle italien. La plupart des littérateurs lombards qui écrivent en italien ne peuvent se défendre d'une sorte d'affectation; on sent qu'à chaque page ils sont obligés d'avoir recours à leur dictionnaire. Le grand mérite de Silvio Pellico est d'écrire en italien avec les sentiments profonds et tendres d'un Lombard, mais avec tout le naturel d'un habitant de Rome ou de Sienne.

La *Francesca da Rimini* est, je crois, le seul ouvrage de ce grand poëte qui soit traduit en français. Il y a quelques mois que j'ai vu donner cette tragédie à Bologne cinq fois de suite; c'est un succès que n'ont pu atteindre les tragédies d'Alfieri. Pellico a su peindre l'*amour italien* de la manière la plus vraie, la plus touchante, et en vers dignes de Racine. Je n'ai jamais vu *Eufemio di Messina*, autre tragédie du même auteur. Avant que cet homme aimable fût mis en prison, j'ai vu les manuscrits de dix tragédies nouvelles.

Pendant son séjour au Spielberg, M. Pellico a composé de petits poëmes, dans le genre de la *Parisina* de lord Byron, sur des anecdotes tragiques de l'histoire du moyen âge en Italie.

Je crois M. Pellico fort pauvre; son procès l'aura ruiné, et, d'ailleurs, il n'a jamais été riche. Je sais qu'on pense à Londres à publier ses tragédies par souscription. Je voudrais que beaucoup de Français connussent l'existence de ces tragédies, les plus remarquables que l'Italie ait produites depuis Alfieri.

Silvio Pellico est l'homme du caractère le plus doux et le plus tranquille; toute l'activité de son âme s'est réfugiée dans la poésie. Placé avant sa détention auprès d'un noble Italien comme précepteur de ses enfants, sa conversation, pleine de grâces et de mélancolie, avait tellement captivé son patron, qu'on ne lui laissait pas une heure par jour à consacrer à sa chère poésie. Pellico fut toujours d'une santé très-faible. Je lui ai entendu dire longtemps avant son procès : *Le plus beau jour de ma vie sera celui de ma mort*. Ce propos était tou-

chant dans la bouche de l'homme le plus simple et le plus naturel qui fût jamais.

S.....

CIV

A INSÉRER DANS UN PAUVRE JOURNAL MOURANT DE FAIM, FAUTE D'IDÉES.

Londres, le 14 décembre 1824.

Monsieur,

De tout temps il y a eu des coteries littéraires. Je pense que du temps de Voltaire et de d'Alembert, son premier ministre, il n'était pas trop prudent d'imprimer à Paris, sans adresser un petit coup d'encensoir au patriarche de Ferney. Vous vous souvenez des épithètes peu polies décernées par Voltaire à M. Larcher, le traducteur d'Hérodote. De nos jours, il faut tenir au *Constitutionnel*, ou, au moins, aux *Bonnes lettres*[1]. Comme j'ai l'audace condamnable de ne tenir à rien qu'à mes opinions, j'ai grand'peur de ne trouver aucun journal qui veuille insérer la présente.

Je voudrais vous faire connaître une coterie littéraire anglaise. Dans ce pays-ci, où l'on prend tout au sérieux, cette coterie, fort inconnue en France, je suppose, mais fort redoutée à Londres et à Édimbourg, parvient à faire siffler les écrivains qui se montrent rebelles et qui refusent de se ranger sous sa bannière.

On dit assez généralement à Londres que MM. Croker, Gifford, rédacteur en chef du *Quarterly-Review*, Southey, poëte lauréat, et, avant sa conversion, poëte jacobin, se sont réunis, et, depuis sept à huit ans, mettent à exécution, aux dépens de tous les Anglais qui, pour chercher à se désennuyer, lisent de temps à autre la fameuse maxime :

« Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis. »

[1] Société littéraire, composée des écrivains les plus dévoués au gouvernement de la Restauration. (R. C.)

Les gens d'esprit qui ne sont pas les amis de MM. Croker, Gifford, Southey, Walter Scott, etc., sont déclarés bêtes, pédants, ennuyeux, grossiers, indécents et même, de temps à autre, gens dangereux et qu'il est à propos de surveiller. Si vous voulez, monsieur, vous donner la peine d'ouvrir le *Quarterly-Review*, qui est le grand instrument, la grande machine de guerre de la coterie, vous y trouverez la preuve de ce que dessus.

CV

A MADAME L... S... B... [1], A PARIS.

Paris, le 1824.

Je serais heureux, madame, de pouvoir vous donner quelques renseignements pour l'ouvrage que vous préparez sur lord Byron. Il est vrai que j'ai passé plusieurs mois dans la société de ce grand poëte ; mais, en vérité, parler de lui n'est pas chose facile : je n'ai vu lord Byron dans aucun de ces moments décisifs qui révèlent tout un caractère ; ce que je sais sur cet homme singulier n'est que le souvenir de ce que j'ai senti en sa présence. Comment rendre compte d'un souvenir sans parler de soi, et comment oser parler de soi après avoir nommé lord Byron ?

Ce fut pendant l'automne de 1816 que je le rencontrai au théâtre de la Scala, à Milan, dans la loge de M. Louis de B.... Je fus frappé des yeux de lord Byron au moment où il écoutait un sestetto d'un opéra de Mayer, intitulé *Elena*. Je n'ai vu de ma vie rien de plus beau ni de plus expressif. Encore aujourd'hui, si je viens à penser à l'expression qu'un grand peintre devrait donner au génie, cette tête sublime reparaît tout à coup devant moi. J'eus un instant d'enthousiasme, et, oubliant la juste répugnance que tout homme un peu fier doit avoir à se faire présenter à un pair d'Angleterre, je priai M. de B... de m'introduire à lord Byron.

[1] L'auteur de l'ouvrage ayant pour titre *Lord Byron*.

Je me trouvai le lendemain à dîner chez M. de B..., avec lui, et le célèbre Monti, l'immortel auteur de la *Basvigliana*. On parla poésie; on en vint à demander quels étaient les douze plus beaux vers faits depuis un siècle en français, en italien, en anglais. Les Italiens présents s'accordèrent à désigner les douze premiers vers de la *Mascheroniana*[1], de Monti, comme ce que l'on avait fait de plus beau, dans leur langue, depuis cent ans. Monti voulut bien nous les réciter. Je regardai lord Byron, il fut ravi. La nuance de hauteur, ou plutôt l'air d'un homme *qui se trouve avoir à repousser une importunité*, qui déparait un peu sa belle figure, disparut tout à coup pour faire place à l'expression du bonheur. Le premier chant de la *Mascheroniana*, que Monti récita presque en entier, vaincu par les acclamations des auditeurs, causa la plus vive sensation à l'auteur de *Childe Harold*. Je n'oublierai jamais l'expression divine de ses traits; c'était l'air serein de la puissance et du génie, et, suivant moi, lord Byron n'avait, en ce moment, aucune affectation à se reprocher.

On compara les systèmes tragiques d'Alfieri et de Schiller. Le poëte anglais dit qu'il était fort ridicule que, dans le *Philippe II* d'Alfieri, don Carlos se trouvât sans difficulté, et dès la première scène, en tête à tête avec l'épouse du soupçonneux Philippe. Monti, si heureux dans la pratique de la poésie, présenta des arguments tellement singuliers sur la théorie, que lord Byron se penchant vers son voisin, dit, en parlant de Monti : *He knows not how he is a poet*[2].

Je passai presque toutes les soirées, à partir de ce jour, avec lord Byron. Toutes les fois que cet homme singulier était monté et parlait d'enthousiasme, ses sentiments étaient nobles, grands, généreux, en un mot au niveau de son génie. Mais dans les moments prosaïques de la vie, les sentiments du poëte me semblaient aussi fort ordinaires. Il y avait beaucoup de petite vanité, une crainte continuelle et puérile de paraître ridicule, et quelquefois, si je l'ose dire, de cette hypocrisie que les Anglais

[1] Poëme sur Bonaparte, composé en 1801, à l'occasion de la mort du célèbre géomètre Lorenzo Mascheroni. (H. B.)

[2] Il ne sait pas comment il est poëte.

appellent *cant*. Il me semblait que lord Byron était toujours prêt à entrer en compromis avec un préjugé pour en obtenir une louange.

Une chose qui frappait surtout les Italiens, c'est qu'il était facile de voir que ce grand poëte s'estimait beaucoup plus comme un descendant de ces Byron de Normandie qui suivirent Guillaume lors de la conquête de l'Angleterre, que comme l'auteur de *Parisina* et de *Lara*. J'eus le bonheur d'exciter sa curiosité, en lui donnant des détails personnels sur Napoléon et sur la retraite de Moscou, qui, en 1816, n'étaient pas encore un lieu commun. Ce genre de mérite me valut plusieurs promenades tête à tête dans l'immense et solitaire foyer de la Scala. Le grand homme apparaissait une demi-heure chaque soir, et alors c'était la plus belle conversation que j'aie rencontrée de ma vie; un volcan d'idées neuves et de sentiments généreux, tellement mêlés ensemble qu'on croyait goûter ces sentiments pour la première fois. Le reste de la soirée, le grand homme était tellement *Anglais* et *lord*, que je ne pus jamais me résoudre à accepter l'invitation d'aller dîner avec lui, qu'il renouvelait de temps en temps. Il composait alors *Childe Harold;* tous les matins il écrivait cent vers, qu'il réduisait le soir à vingt ou trente. Entre ces deux travaux il avait besoin de repos, et il trouvait cette distraction nécessaire en bavardant, après dîner, les coudes sur la table, et, disait-on, avec le naturel le plus aimable.

Je remarquai que, dans ses moments de génie, lord Byron admirait Napoléon, comme Napoléon lui-même admirait Corneille. Dans les moments ordinaires où lord Byron se croyait un grand seigneur, il cherchait à donner des ridicules à l'exilé de Sainte-Hélène. Il y avait de l'envie, chez lord Byron, pour la partie brillante du caractère de Napoléon; ses mots sublimes le vexaient; nous lui donnions de l'humeur en rappelant la fameuse allocution adressée à l'armée d'Egypte : « *Soldats, songez que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent!* » Lord Byron eût pardonné plus facilement à Napoléon s'il eût eu l'apparence un peu plate de Washington. Ce qu'il y avait de plaisant, c'est que ce n'était point du tout la partie despotique du cœur de Napoléon qui heurtait le pair anglais.

Un soir, comme lord Byron me faisait l'honneur de se promener avec moi dans le foyer de la Scala, on vint l'avertir que l'officier autrichien de garde au théâtre venait de faire arrêter son secrétaire, M. Polidori, médecin qui était auprès de lui. La figure de lord Byron prit sur-le-champ une ressemblance frappante avec celle de Napoléon lorsqu'il était en colère. Sept ou huit personnes l'accompagnèrent au corps de garde; il y fut magnifique d'indignation continue et d'énergie, pendant une heure que dura la colère vulgaire de l'officier de garde. Au retour, dans la loge de M. de B..., on se mit à faire l'éloge des principes aristocratiques qui, d'ordinaire, étaient fort du goût de milord Byron. Il fut sensible à la plaisanterie, et sortit de la loge furieux, mais sans s'être jamais écarté du ton d'une politesse parfaite. Le lendemain, le secrétaire fut obligé de quitter Milan.

M. de B... m'engagea peu après à conduire lord Byron au musée de Bréra ; j'admirai la profondeur de sentiment avec laquelle ce grand poëte comprenait les peintres les plus opposés : Raphaël, le Guerchin, Luini, le Titien, etc. L'*Agar renvoyée par Abraham*, du Guerchin, l'électrisa ; de ce moment l'admiration nous rendit tous muets ; il improvisa une heure, et mieux, suivant moi, que madame de Staël.

Ce qui me frappait le plus chez cet homme singulier, surtout quand il disait du mal de Napoléon, c'est qu'il n'avait, selon moi du moins, aucune véritable expérience des hommes : son orgueil, son rang, sa gloire, l'avaient empêché de traiter jamais d'égal à égal avec eux. Sa hauteur et sa méfiance les avaient toujours tenus à une trop grande distance pour qu'il pût les observer ; il était trop accoutumé à ne pas entreprendre ce qu'il ne pouvait pas emporter de haute lutte. En revanche, on admirait une foule d'idées fines et justes si l'on venait à parler des femmes qu'il connaissait, parce qu'il avait eu besoin de leur plaire et de les tromper. Il plaignait les femmes anglaises, celles de Genève, de Neufchâtel, etc. Il manquait au génie de lord Byron de s'être trouvé dans la nécessité de négocier et de discuter avec des égaux. Je suis convaincu qu'à son retour de Grèce ses talents eussent paru tout à coup grandis de moitié. En cherchant à

mettre la paix entre Mavrocordato et Colocotroni, il eût acquis des connaissances positives sur le cœur humain. Peut-être alors lord Byron eût-il pu s'élever à la hauteur de la vraie tragédie.

Il aurait eu moins de moments de misanthropie ; il n'eût pas cru toujours que tout ce qui l'environnait s'occupait de lui, et s'en occupait pour faire de l'envie ou chercher à le tromper. Le fond de misanthropie de ce grand homme avait été aigri par la société anglaise. Ses amis observaient que plus il vivait avec des Italiens, plus il devenait heureux et bon. Si l'on met l'humeur noire à la place des accès de colère puérile, l'on trouvera que le caractère de lord Byron avait les rapports les plus frappants avec celui de Voltaire.

Mais je m'arrête, pour ne pas faire une dissertation. Je vous demande pardon, madame, de ces considérations générales, j'aurais bien voulu pouvoir les remplacer par des faits ; sept ou huit années d'intervalle les ont bannis de ma mémoire, et je n'y trouve, sur lord Byron, que les conclusions que dans le temps je tirai des faits mêmes. Je m'estimerai fort heureux, madame, si vous voulez bien accueillir avec bonté cette espèce de portrait moral, et voir, dans ces pages écrites à la hâte, une preuve du respect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

H. Beyle.

CVI

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 24 décembre 1824.

Plusieurs curés ont entrepris d'interdire la danse à leurs ouailles. La danse est le principal plaisir des paysans français, le dimanche soir ; c'est un usage national. Ce ne sont pas précisément les jésuites qui entreprennent la chute de la *danse*. Le système de M. Fortis, leur général, est au contraire de se montrer fort indulgent pour tous les plaisirs des sens. C'est par la

mise en pratique de cette doctrine, que les jésuites font des progrès dans la carrière du *confessional*.

Instruction sur la danse, extraite des saintes Écritures, des saints Pères, des saints Conciles, par M. l'abbé Hulot.

La brochure de M. Hulot a fait sensation, parce qu'elle a paru huit jours après le fameux programme de M. S... de l. R... (l'ami de madame du C...). Cet homme marié, ami d'une femme mariée, a entrepris la résurrection de la morale dans Paris, et particulièrement au grand Opéra, dont il a la direction. Il veut réformer la danse, la jupe et les pantalons de mesdemoiselles Noblet et Legallois. Je ne vous parlerais pas du programme de M. S... de l. R..., si tous les journaux de Paris ne s'en occupaient pas autant que les vôtres se sont occupés du malheureux Fauntleroy. Il est plus gai de s'occuper de M. S... et du traité de la *danse*, ou plutôt contre la *danse*, de M. Hulot. Un M. Baron vient de publier un ouvrage savant et sérieux sur la *danse*.

Du courage et de la patience dans le traitement des maladies, traduit de l'italien du docteur Pasta.

Ce savant médecin italien est l'oncle de la célèbre chanteuse madame Pasta. Sa dissertation philosophique a du succès. Elle nous apprend que le *courage*, dans les maladies chroniques, est une cause directe de guérison.

Mémoires du comte Joseph de Puysaie, lieutenant général, pour servir à l'histoire du parti royaliste, en France, pendant la Révolution.— Cinq vol. in-8°.

Je ne vous parlerais pas de la seconde édition de ces Mémoires, s'ils ne me donnaient occasion de noter un fait curieux. La première édition des Mémoires de M. de Puysaie parut de 1803 à 1808. Plusieurs des mensonges royalistes avancés, depuis lors, par le parti royaliste, sont démentis par la bouche royaliste de M. de Puysaie. Et, en revanche, plusieurs des mensonges avancés par M. de Puysaie sont démentis aujourd'hui par M. Lacretelle et les autres écrivains membres de la société des *Bonnes lettres*.

Mémoires de M. de Vauban, chef d'état-major de l'armée des princes.

M. de Vauban fut surnommé l'Ajax de l'armée des émigrés. Il rentra en France, dégoûté par les intrigues dont il avait été témoin. Il écrivit les Mémoires dont je vous parle aujourd'hui, parce que dernièrement deux exemplaires ont été vendus deux cent quarante francs. Ces Mémoires ne consistent qu'en un seul volume in-8°. On y trouve plusieurs particularités curieuses sur S. M. Charles X. Sont-elles toutes vraies? La postérité prononcera.

Mémoires de M. l'abbé Aimé Guillon, pour servir à l'histoire de la ville de Lyon pendant la Révolution.—Tome III, in-8°.

Des deux abbés Guillon in-8°, l'abbé Guillon qui publie des Mémoires sur Lyon fut chassé de Paris par la police de Napoléon, et fort bien accueilli à Milan par le prince Eugène Beauharnais. Il eut des démêlés avec M. Ugo Foscolo. Rentré en France, cet abbé, l'un des grands et effrontés intrigants de son parti, a publié sur la ville de Lyon des Mémoires curieux par les exagérations *ultra* qu'il renferme, ce qui leur assure un grand succès dans les châteaux de tous les *hobereaux* du midi de la France. Les nobles qui habitent la campagne, de Lyon à Toulouse, et de Toulouse à Nice, sont les plus fanatiques et les plus ignorants de France. Les Mémoires de M. l'abbé A. Guillon sont écrits pour leur plaire, et seront utiles à l'écrivain qui entreprendra de nous donner la curieuse histoire de l'insurrection du Midi. L'abbé A. Guillon est si effronté, qu'un autre abbé Guillon a cru nécessaire de publier un pamphlet, pour dire qu'il n'a rien de commun avec le Guillon qui écrit sur Lyon.

Le duc de Guise à Naples, ou *Mémoires de la révolution de ce royaume,* en 1647 et 1648.—In-8° de vingt feuilles.

Tous les écrivains qui aspirent à la célébrité en France se hâtent de publier leur imitation de Walter Scott. M. de Salvandy a donné son *Alonzo;* M. Félix Bodin le *Père et la fille;* M. Trognon son *Childebert III;* M. Kératry les *Derniers des Beaumanoir.* Tous ces ouvrages ont été vigoureusement *puffed* par les auteurs eux-mêmes, dans les journaux qu'ils rédigent. Voici maintenant M. le comte de ...., un des grands de la cour de Charles X et fils du pair de France, qui publie le *Duc de Guise.*

Jusqu'ici, de tous les romans publiés en imitation de sir Walter Scott, c'était le *Père et la fille,* de M. Félix Bodin, qui

était le plus ennuyeux. Je crains beaucoup que M. le comte de .... ne détrône M. Bodin et ne lui enlève la palme de l'ennui. Le *Duc de Guise* a un air pompeusement niais, que M. Bodin a su éviter. Tous ces écrivains cherchent la *vérité*. L'immense succès de la *Campagne de* 1812, par M. de Ségur, va tuer tous les romans préparés pour la rentrée de la campagne, qui a lieu à la fin de décembre. Cette histoire est plus amusante et aussi pleine de *bombast* et de pathos qu'aucun roman.

Poésies de Chaulieu, précédées d'une notice biographique et littéraire, par M. Lemontey, de l'Académie française.—In-8° de vingt-quatre feuilles.

Je vous parle de ce livre à cause de la notice. M. Lemontey est un des hommes les plus avares de Paris; mais, en même temps, c'est peut-être le membre de l'Académie qui a le plus d'esprit. Il est toujours amusant, tandis que son rival M. de Jouy devient lourd et ennuyeux depuis trois ou quatre ans. M. de Jouy écrit trop; on se plaint que M. Lemontey n'écrive pas assez. Je conseille à tous les Anglais qui aiment l'esprit français, l'esprit à la Voltaire, de rechercher curieusement les moindres opuscules de MM. Courier et Lemontey. Ces deux écrivains méprisent l'intrigue et le *puff*. Ainsi les journaux parlent rarement de leurs productions. MM. le vicomte d'A........, de S......., etc., etc., ne vivent que pour s'occuper du succès de leurs écrits. Ces derniers sont à la mode; les autres s'avancent lentement, il est vrai, mais avec des pas assurés, vers la gloire littéraire. L'*esprit* devient tous les jours *plus rare* en France.

Notice sur la vie de Thaddeus Kociusko, par M. Alfred Fagot. – In-8° de deux feuilles.

Comme la Fayette, comme Carnot, Kociusko fit de grandes choses et *cependant fut honnête homme;* ce qui de nos jours est fort méritoire. Le mensonge et le *cant* contribuent au succès d'un *héros vivant*, mais *tuent* l'histoire d'un héros mort. Tout le monde méprise l'hypocrisie, quand les richesses et les *duchés* qu'elle a procurés à l'hypocrite sont passés en d'autres mains. Cette notice sur Kociusko est intéressante. On sait que le héros polonais, échappé aux cruautés de l'empereur Paul de Russie, s'était retiré près de Fontainebleau. Il refusa de prêter l'oreille aux

propositions de Napoléon en 1810. L'influence d'un tel homme aurait pu porter Napoléon à ressusciter, *de bonne foi*, le royaume de Pologne en 1812. Les mesures que Napoléon prit à Wilna tendaient à ruiner la *noblesse polonaise :* Kociusko lui eût fait comprendre que peu importe à un esclave d'obéir à un maître ou à un autre ; que, par conséquent, en Pologne, il fallait, avant tout, s'adresser aux passions et aux intérêts de la noblesse, pour arriver, par elle, à réveiller l'amour de la patrie chez les Polonais des classes inférieures. Un conseiller comme Kociusko aurait mieux valu que MM. le duc de Bassano et de Pradt, gens aimables, gens polis, mais gens à vues courtes.

De l'émigration et des colonies, par M. de Pradt, ancien archevêque de Malines.— Deux vol. in-8°.

Voici de l'esprit, voici deux volumes amusants. Tout le monde allant parler, pendant deux mois, du milliard que M. de Villèle va donner aux émigrés, on aimera mieux, à Paris, répéter les phrases de M. de Pradt, qui *sont jolies*, que les *phrases de M de Chateaubriand* qui, *cette fois*, sont ennuyeuses.

Une Chambre des députés, dont la majorité est noble ; une Chambre des pairs, dont l'immense majorité est noble, sont évidemment *juges et parties*, en décrétant que la nation fera cadeau d'un milliard aux émigrés. La *platitude* de la question éloignera toute discussion *sérieuse* dans les salons. Ce sont des gèns qui ont pénétré jusque tout près des souterrains où est gardé le trésor de l'État, et qui profitent de cette circonstance pour y prendre un milliard. Comme la gendarmerie est éloignée, ces messieurs ajoutent à leur vol l'impudence de se le partager en public.

Voilà le *thème* que M. l'abbé de Pradt a *varié* en deux volumes de phrases scintillantes d'esprit. Malgré ses soixante-huit ans, cet homme ne baisse point ; il parle quatre heures, chaque soir, dans les salons de Paris et trouve encore le temps de faire un livre charmant tous les ans. Celui-ci sera-t-il lu, sera-t-il compris par les étrangers ? C'est ce que je ne saurais décider. Il y a une *finesse*, une *légèreté* toutes françaises, dans les jolies pages de M. de Pradt ; il y a loin de là à un lourd et irréfutable article de l'*Édinburg-Review*.

CVII

A MESSIEURS LES ÉTUDIANTS EN DROIT ET EN MÉDECINE, A PARIS.

Paris, le 15 janvier 1825.

Je me dénonce à la brillante jeunesse qui fréquente les cabinets de lecture de la rue de l'Odéon, le café Molière, où l'on va admirer des yeux si beaux et si brillants; le tranquille Luxembourg, où, sans être indiscret, on peut suivre une conversation qui a lieu à vingt pas de vous. J'ai fréquenté tous ces lieux-là pour étudier l'esprit des quatre ou cinq mille jeunes gens que, tous les ans, la province envoie à Paris. C'est avec un diplôme d'avocat ou de médecin qu'ils quittent Paris au bout de quelques années. Si ces jeunes gens n'étaient que des médecins ou des avocats, je ne m'occuperais guère d'eux; ils sont, dans le fait, les *apôtres de la civilisation*. C'est pour cela que j'ai consacré deux mois à les étudier, et que ma tête à cheveux blancs a paru si souvent au milieu du parterre de l'Odéon, si peuplé le dimanche......

CVIII

A MONSIEUR S... S..., A LONDRES.

Paris, le 23 janvier 1825.

J'avais eu l'intention de réimprimer, en brochure et avec une préface, les articles sur l'exposition de 1824, que j'ai mis l'année dernière dans le *Journal de Paris*. Ce projet n'a pas eu de suite. Ma préface, pour toute publicité, ne devant avoir qu'un lecteur, j'ai dû le choisir dans le plus indulgent de mes amis.

CRITIQUE AMÈRE DU SALON DE 1824,

Par M. Van Eube de Molkirk.

PRÉFACE.

Trois personnes, qui ne se connaissaient pas avant de travailler

ensemble, ont été chargées de rendre compte, dans un journal, du salon de 1824. Quelle que pût être la *couleur* de ce journal, on n'a demandé aux juges de l'exposition que de dire la vérité, chacun avec le plus d'esprit qu'il pourrait. Cette dernière condition m'a d'abord porté à refuser l'emploi; mais, dès le surlendemain, le plaisir de me voir imprimé tout vif m'a fait accepter avec reconnaissance.

Mes opinions, en peinture, sont celles de l'*extrême gauche*. Comme MM. de Corcelles et Demarçay, j'ai souvent le plaisir de me voir tout seul de mon avis. Souvent, la jouissance est encore plus vive. Comme les honorables députés que je viens de me faire l'honneur de citer, j'ai la délicieuse satisfaction de voir que mes adversaires, quoique gens célèbres dans les salons, ne sachant que répondre à mes raisons, ont eu recours aux injures. On a dit que j'étais *grossier*, parce que j'ai le malheur de ne faire aucun cas des phrases élégantes et vides qui viennent de valoir l'Académie à M. D..., et la réputation d'homme éloquent à M. V... J'ai compté dans le *Constitutionnel* et dans la *Pandore* cent quarante-deux formes d'éloges amphigouriques qui ne sont point à mon usage. Les *sommités de la pensée*, les *nécessités de l'époque*, les *hautes sphères*, etc., etc., ne se trouvent point, hélas! dans la présente brochure.

Un autre a dit que je critiquais un peintre parce qu'il était pauvre; une telle infamie ne mérite pas de réponse. Moi-même je suis pauvre, et j'estime beaucoup plus la pauvreté que la richesse. Je m'ennuie toujours dans un salon quand le maître de la maison a cent mille livres de rente.

Je n'ai jamais vu MM. Regnault, Taunay, Denon, Guérin, Lebarbier, Gros, Meynier, C. Vernet, Garnier, Le Thière, Hersent, Bidault, tous membres de l'Académie royale des beaux-arts; seulement j'ai parlé une fois à M. le baron Gérard, dans l'atelier duquel j'eus l'honneur d'être reçu à la suite d'un ami. J'ai si peu de crédit, je vis tellement en dehors des *supériorités de l'époque*, que je n'ai pu obtenir une carte pour entrer au Musée le vendredi. Il est vrai qu'après avoir écrit à M. le comte de Forbin, directeur général des musées royaux, le billet qui est resté sans réponse, j'eus l'idée d'en faire une copie et de

signer *Le vicomte N...* Cet homme titré reçut, dès le lendemain, un billet dont, par délicatesse, je n'ai jamais fait usage; car, enfin, il était obtenu sous un faux nom. Voilà, je pense, mon véritable titre à la qualité d'*homme grossier*, de *vilain*, de *pauvre*, en un mot. Je vais bien aggraver mon cas ; je dirai fort sérieusement que je regarde M. David comme ayant surpassé de bien loin les Mengs, les Battoni, les Solimène, les Reynolds, les West et tout ce que le dix-huitième siècle a de peintres renommés. Il me semble que, pour trouver un rival à cet homme illustre, il faut remonter jusqu'au siècle des Carrache (1609). C'est une pitié qu'un tel peintre ne vive pas au milieu de nous ; mais, enfin, son grand caractère lui fera supporter le malheur de l'exil avec fierté, et, comme Napoléon avant Sainte-Hélène, on peut dire que l'infortune manquait à sa gloire.

Je vois plusieurs lecteurs froncer le sourcil. Je profiterai de l'occasion pour annoncer qu'il n'y a pas un mot de politique dans cette brochure. La postérité admire le Dante et ne s'informe pas pour quelle bonne raison, après qu'il eut exercé la suprême magistrature à Florence, le parti du pape l'eu bannit pour toujours. Le siècle à venir dira du peintre David : Un tel homme devait faire exception. Et Napoléon a déjà dit : *A soixante-dix ans, on est toujours innocent en politique*[1]. Je sais fort bien que je vais être puni de ma hardiesse par les épithètes : *jacobin*, *bonapartiste*, *sans-culotte*, *valet de l'empire*, etc., etc., etc. Le mépris des gens que je méprise m'est indifférent. Le fait est que si j'avais des opinions à émettre, elles seraient *centre gauche*, comme celles de l'immense majorité, et que je suis trop jeune pour avoir été de rien dans la Révolution.

En 1780, un homme dédaigne de copier servilement ses prédécesseurs, et trouve une nouvelle manière d'imiter la nature. Les applaudissements d'un siècle pointilleux et critique le proclament *grand*. A l'instant, la tourbe des imitateurs se précipite sur ses traces. Au lieu de chercher comme lui, dans la nature ou dans l'antique, les formes et les expressions de tête qui peuvent donner le plus grand plaisir à leurs contemporains, ils copient

[1] *Mémoires de madame Campan.*

les tableaux de David, et, se retournant vers nous autres critiques, ils s'étonnent de ce que nous nous moquons d'eux. L'indignation les empêche de dormir, et voilà que le lendemain, dès sept heures du matin, au mois d'octobre, ils montent en voiture et vont successivement frapper à la porte de tous les bureaux de rédaction des journaux de Paris.

Ce sont justement ces courses matinales et les beaux articles *unanimes* qu'elles ont produits, qui m'ont donné l'idée d'imprimer les miens. Je serai, me suis-je dit, comme le *paysan du Danube;* je serai singulier, original, *nouveau:* or il nous faut du *nouveau*, n'en fût-il plus au monde.

Voici donc mes articles tels qu'ils étaient avant que mes deux collègues, MM. P... et L..., eussent corrigé mes fautes de style et de convenances [1]. Je n'ai point de style, mais *je pense tout ce que j'écris.* Combien d'auteurs, à Paris, peuvent en dire autant? Aussi ai-je le chagrin de n'être pas même de la *Société de géographie.*

V. E.

CIX

A MONSIEUR .... A LONDRES.

Paris, le 15 février 1825.

Le bon sens inexorable de M. Lanjuinais persécute depuis longtemps l'amour-propre des gens qui sont en possession du pouvoir. Sous Napoléon, il était l'un des membres les plus actifs de cette courageuse opposition, composée de huit ou dix sénateurs, à laquelle l'Europe n'a pas fait l'honneur de les apercevoir. Aujourd'hui que dans des Chambres *vendues* toute opposition, *en paroles*, est inutile, M. le comte Lanjuinais, qui est janséniste, persécute les jésuites avec son inexorable bon sens. Mal-

[1] Les retranchements dont Beyle se plaint furent exigés, à ce qu'il paraît, par la censure. (R. C.)

heureusement M. Lanjuinais n'a pas d'esprit, et, sans esprit piquant, un livre ne fait pas d'effet en France. Si MM. Lanjuinais et Grégoire avaient de l'esprit, ils auraient une tout autre réputation que l'abbé de Pradt; car, d'abord, ils ne se sont jamais vendus, et, en second lieu, ils sont fort savants. M. Lanjuinais nous apprend, dans son

Histoire de la bastonnade chez tous les peuples du monde, un volume in-8°,

que, chez les Juifs, les rois, eux-mêmes, étaient sujets à la bastonnade. Il suit, chez tous les peuples du monde, l'histoire de cette intéressante institution. Il arrive enfin aux jésuites, sans lesquels rien ne se fait en France, et qui veulent rétablir le fouet à l'usage des écoliers. Le goût particulier que les jésuites ont pour ce genre de punition a fait écrire des volumes. Celui que je vous signale est le plus savant. Quel dommage que l'auteur n'ait pas un peu d'esprit!

L'*Étrangère*, par M. le vicomte d'Arlincourt. Un volume in-8°.

Ce roman, écrit en style emphatique, et dont les dialogues ressemblent exactement au dialogue des mélodrames qui, sur le boulevard, amusent la classe des ouvriers, est précédé par une préface, dans laquelle le vicomte d'Arlincourt annonce que, du consentement de toute l'Europe, il est l'égal, au moins, de sir Walter Scott. M. d'Arlincourt en veut beaucoup à l'*Edinburg-Review*, qui a prétendu que, nouveau Cervantès, il écrivait des romans emphatiques pour dégoûter de l'emphase le public français. Il prétend que M. Jeffreys, rédacteur en chef de l'*Edinburg-Review*, lui a offert de démentir et rétracter l'article fatal. L'*Edinburgh-Review* ne ferait pas mal de chercher à connaître un peu la littérature française avant d'en parler. On trouve, dans ce journal célèbre, des balourdises au moins égales, en absurdité, à celles du vicomte d'Arlincourt. Si ce pauvre vicomte eût eu le moindre esprit, il avait beau jeu. En effet, dans l'article dont il se plaint, l'*Edinburg-Review* prétend que le vicomte d'Arlincourt est un grand ennemi des minéralogistes. Qu'y a-t-il de commun entre la minéralogie et un mauvais roman, écrit par un homme qui dépense trente mille francs chaque année à donner des dîners aux journalistes et à se faire prôner?

L'Étrangère est une histoire du treizième siècle ; l'héroïne est la reine Agnès de Méranie, répudiée par Philippe-Auguste. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les grossiers chevaliers du treizième siècle ne disent pas vingt paroles sans faire une allusion pleine de grâce à la mythologie grecque. Mais peu importe aux femmes de chambre qui, après les journalistes bien payés, sont les seules lectrices que M. le vicomte d'Arlincourt trouve en France ? A l'étranger, on est dupe du *puff*, qui coûte si cher à M. d'Arlincourt. Des Allemands, des Danois, ont été assez nigauds pour traduire dans leur langue les œuvres du vicomte.

Itinéraire descriptif et pittoresque des Hautes-Pyrénées françaises, par M. La Boulinière. Deux gros volumes in-8°.

Voilà un livre indispensable à tous les voyageurs qui visitent les montagnes des Pyrénées, beaucoup moins connues que les Alpes, beaucoup moins explorées par les voyageurs, et, par conséquent, beaucoup plus curieuses. Le seul langage parlé dans les vallées basques, et qu'on suppose tenir à l'ancien égyptien, mérite qu'on voie les Pyrénées. La fierté sauvage du caractère basque, la jalousie avec laquelle on y surveille les étrangers, rappellent les mœurs primitives des Hébreux. Les Alpes n'offrent rien d'aussi curieux.

Résumé de l'Histoire de Danemark, par Lami. Un volume in-18.

L'entreprise des résumés historiques est une des plus utiles qu'ait faites la librairie française. Vous avez en un petit volume l'histoire de la Russie, du Danemark, de la Suisse, de l'Espagne, etc. Rien n'est plus commode. Les libraires ont confié la rédaction de ces résumés aux jeunes littérateurs les plus distingués : MM. Rabbe, Lami, Weimar. Le *Résumé de l'histoire de France*, par M. Félix Bodin, en est à sa septième édition, quoique vigoureusement calomnié par le parti qui voudrait nous donner l'inquisition. Ces résumés, déjà au nombre de sept ou huit, mériteraient d'être traduits en anglais. Que de gens ignorent les traits principaux de l'*Histoire d'Espagne*, par exemple, qui seraient bien aise de les trouver dans un volume moins gros qu'un numéro du *New-Monthly-Magazine*.

Paradoxes de Condillac, par M. la Romiguière.

La philosophie de Condillac invoque sans cesse l'expérience. La philosophie allemande de Kant proscrit l'expérience et en appelle sans cesse au sens intime. Quand vous lui dites : « Mais je ne sens pas en moi ce sens intime, » elle vous répond fièrement : « Dieu a fait de vous un être imparfait. » — Les jésuites qui règnent en France détestent Condillac, Cabanis, etc. L'ouvrage de M. la Romiguière est un *mezzo termine* fort bien écrit, et pourrait bien valoir à son auteur une place à l'Académie.

Répertoire de la littérature ancienne et moderne. Tome neuvième. In-8°. (Convenance. — Dante.)

C'est une espèce de dictionnaire fort utile à un étranger qui désire connaître à fond la littérature française. Ce répertoire contient tout ce que nous autres Français nous apprenons par la conversation sur nos écrivains célèbres. Beaucoup des opinions énoncées dans ce répertoire sont des préjugés. Je recommande ce livre à l'étranger qui veut pouvoir parler de littérature à Paris.

Essai philosophique sur les probabilités, par M. le marquis de Laplace. Cinquième édition. Un volume in-8°.

Ce livre est un des plus remarquables qu'ait produits la France depuis la Révolution. Les *probabilités* appliquées aux votes des assemblées délibérantes sont un sujet neuf et intéressant pour l'Angleterre, où tant de choses se décident par la majorité, dans une assemblée. Je ne crains pas de dire que dans ce genre de recherches, jamais aucun philosophe n'est allé aussi loin que M. de Laplace. Ce savant a fait une cour assidue à tous les gouvernements qui ont paru en France depuis trente ans; il a obtenu une faveur de chacun d'eux. Souvent, pour l'intérêt de son ambition, il a dû appliquer la théorie de la probabilité.

Mémoires sur la Grèce, pour servir à l'histoire de la guerre de l'indépendance, accompagnés de plans, etc., par Maxime Raybaud, ancien officier supérieur au corps des philhellènes, avec une introduction historique, par M. Alphonse Rabbe. Deux volumes in-8°.

Cet ouvrage a beaucoup de succès. La France commence enfin à s'intéresser au sort des Grecs. Il s'est formé une société à Paris, où on a comparé les récits de M. Raybaud à ceux du colonel

Stanhope. L'introduction de M. Rabbe est remplie de talent et de philosophie. Ce jeune écrivain est de Marseille, ville où, dès le temps de M. Guys, célèbre par son voyage en Grèce, on connaissait mieux les Hellènes que dans aucune autre ville de France.

Œuvres complètes de J.-J. Rousseau. Un volume in-8°.

Œuvres complètes de Voltaire. Deux volumes in-8°.

Cette entreprise est une des plus curieuses et des plus utiles dont se soit avisée la librairie française. J'ai sous les yeux les premières livraisons du Rousseau. Le volume qui contiendra les œuvres complètes de l'écrivain le plus éloquent qu'ait produit l'Europe au dix-huitième siècle coûtera cinquante francs. Ce volume fonde la réputation de M. Fournier, comme imprimeur. Les éditions données par la famille Fournier obtinrent déjà une haute réputation vers l'an 1760. Celle-ci est un chef-d'œuvre de netteté.

La *Haine d'une Femme, ou le jeune Homme à marier*, comédie-vaudeville en un acte, par M. Scribe. Deuxième édition.

M. Scribe est l'auteur dramatique de France qui a le plus de talent et le plus de fécondité. La charmante petite comédie que je vous annonce est la quatre-vingt-dix-huitième qu'il publie. Ces comédies rapportent à leur auteur soixante mille francs par an. Il a droit à une part de la recette chaque fois qu'on les joue. Je conseille fort aux Anglais amateurs du théâtre français de se procurer : la *Somnambule*, la *Haine d'une Femme*, *Coraly*. M. Scribe ferait bien mieux encore, si la censure ne l'arrêtait pas dès qu'il veut peindre avec force les ridicules actuels.

Chansons nouvelles, par M. de Béranger.

Je viens de voir ce nouveau volume, qui ne sera publié que dans huit jours. La chanson la plus frappante m'a semblé celle sur le triomphe de M. de la Fayette aux États-Unis. On voit que M. de Béranger, le plus grand poëte peut-être que la France possède, ne laisse échapper aucune grande circonstance, aucune grande émotion de l'opinion publique, sans exprimer dans ses vers ce que tout le monde, à Paris, exprime de vive voix. Ses chansons sont donc exactement des odes nationales; elles s'adressent au sens intime des Français. Ce volume, toutefois, me paraît un peu inférieur à ceux que nous connaissons. L'auteur me semble s'être trop rapproché de l'ode. Souvent il est un peu

obscur. L'ouvrage aura un grand succès. Il a été payé à l'auteur, qui est très-pauvre, vingt mille francs. Ce prix n'est pas fictif et destiné à faire effet sur les badauds, comme les quarante mille francs donnés par le libraire Ladvocat à M. de Barante, pour l'*Histoire des ducs de Bourgogne* (bon livre, du reste); il est réel, et c'est beaucoup pour un petit volume qui, peut-être, sera persécuté par la police et enverra l'auteur à Sainte-Pélagie.

Mémoires de madame la comtesse de Genlis. (Les deux premiers volumes.)

Voici encore un ouvrage qui ne sera mis en vente que dans huit jours, mais que j'ai lu. Ces Mémoires auront beaucoup de succès partout, mais moins à Paris qu'ailleurs : 1° parce que nous connaissons tout ce qu'ils renferment; 2° parce que nous détestons, à Paris, l'hypocrisie. Le voile léger de l'hypocrisie que madame de Genlis n'a pas pu se dispenser (étant dévote) de jeter sur ses récits ôte tout le piquant dans un pays où, tous les six mois, nous voyons la publication de Mémoires tels que ceux de madame du Hausset ou de M. de Bezenval.

Madame de Genlis traite des mêmes événements que M. de Bezenval (1766-1780). Madame de Genlis, pauvre demoiselle de province, fit fortune à la cour par sa beauté, la souplesse de son caractère et son esprit. On dit qu'elle ne fut jamais cruelle et toujours très-dévote. Elle dit beaucoup de mal, dans les deux premiers volumes de ses Mémoires, de sa tante madame de Montesson, femme beaucoup plus honnête qu'elle et qui, en 1785, était la maîtresse du vieux duc d'Orléans, le père du duc d'Orléans, surnommé *Égalité*, parce que, dans la Révolution, il prit ce nom. Madame de Genlis fut la maîtresse de ce duc *Égalité*, qui la nomma *gouverneur* de ses enfants, ce qui parut fort ridicule à Versailles.

Il faut louer madame de Genlis de l'excellente éducation qu'elle a donnée à M. le duc d'Orléans actuel, à ses frères et à sa sœur. Le tableau de la cour de Louis XVI, donné par madame de Genlis, ressemble plutôt à un morceau *historique* qu'à une narration de *Mémoires*. La naïveté, si nécessaire aux Mémoires, y manque tout à fait. D'un autre côté, il y a beaucoup d'ensemble et de raison. Toujours madame de Genlis cherche à excuser

trois espèces de personnes : les prêtres, les nobles, les princes.

Ces Mémoires sont supérieurement écrits. L'auteur, qui a quatre-vingt-deux ans, jouit d'une excellente santé et vit en philosophe, apparemment heureuse et satisfaite.

CX

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 20 février 1825.

Une partie des immenses héritages de la famille de Condé provient de confiscations faites sur la famille de Montmorency. Quand Louis XIV chassa les protestants et révoqua la charte donnée par Henri IV, et nommée l'*Édit de Nantes*, d'après le nom du lieu où elle fut publiée, les *grands seigneurs* de sa cour se firent donner les biens confisqués sur les malheureux protestants. Si vous prenez, dans le *Siècle de Louis XIV*, par Voltaire, la liste des maréchaux de France et des *grands officiers* de la cour des rois de France, vous aurez les noms des familles françaises, dont les trois quarts des biens, au moins, proviennent de confiscations. En d'autres termes, la fortune de tout noble français, si elle excède cent mille francs de rente, provient, en tout ou en partie, de confiscations. Voilà ce que prouve le livre curieux, ayant pour titre :

L'*Émigration indemnisée par l'ancien régime, et depuis la Restauration*, par M. Isidore le Brun. In-8°.

Malheureusement ce volume est écrit avec trop de précipitation; les gens de lettres, en France, ne se donnent pas le temps de travailler. Un tel sujet méritait d'être approfondi par le savant Lanjuinais. Tel qu'il est, il met sur la voie des recherches. L'auteur conclut ainsi : « Les grandes familles de France, enrichies par des confiscations, quittèrent la France en 1792, pour aller se joindre aux Prussiens et se battre contre leur patrie ; on confisqua justement leurs biens. Aujourd'hui ils remplissent les

Chambres législatives et se donnent à eux-mêmes un *milliard*, cette année. L'an prochain, ils rapporteront ce qu'ils auront reçu et reprendront *leurs terres en nature*, ce qui mettra les Bourbons en péril. Une guerre peut seule nous sauver et l'auguste famille des Bourbons avec nous. Sans guerre, les jésuites perdront les Bourbons et ramèneront la guerre civile en France. Neuf millions de Français, presque tous *paysans*, sont en possession des biens confisqués et vendus par la nation. »

Du sacre des rois de France à Reims. Un volume.

Cet ouvrage est fort curieux; il a servi de base à une détermination des entours du roi. Les *formalités* du sacre des rois de France sont tellement libérales, semblent tellement reconnaître les droits du peuple, auquel on demande, par deux fois, *s'il veut d'un tel pour roi*, que les favoris de Charles X ont décidé qu'on s'écarterait, sous quelque prétexte, de l'ancien cérémonial. Quand le peuple français était endormi par un long et profond despotisme, comme en 1775, au sacre de Louis XVI, toutes ces formalités étaient sans dangers. Aujourd'hui les écrivains libéraux, qui, sans contredit, effacent par le talent les écrivains *ultra*, tireraient un grand parti de ce cérémonial ; ils prouveraient, ce qui est vrai, que c'est la liberté qui est ancienne en France et non pas le despotisme ; que, comme nous le voyons dans Tacite (*de Moribus Germanorum*), les prétendus premiers rois de France n'étaient que des *généraux* en chef, obligés de consulter leur armée. Le despotisme *tempéré par des chansons*, tel que la Révolution l'a détruit, n'existait que depuis le cardinal de Richelieu. Cette vérité, funeste aux prétentions, non du roi qu'on dit être un excellent homme, mais de la cour, est mise en lumière par les ouvrages historiques et les Mémoires qui sont à la mode, et que l'on publie chaque jour.

Le *Vingt et un Janvier, ou la Malédiction d'un père*, par l'auteur de *Monsieur le Préfet*. Trois volumes in-12.

Ce roman n'en est pas un ; c'est une description de ce qui arrive tous les jours en France. Paris jouit d'un gouvernement modéré; la province commence à être en proie à la tyrannie des évêques. L'auteur du *Vingt et un Janvier* a le malheur d'outrer la vérité; cela nuit à son talent. Quand il n'exagère pas, sa prose

rappelle les *Tales of the hall* [1], de Crabbe. Il décrit avec soin des choses horribles, dégoûtantes, mais vraies.

Tableaux chronologiques de l'histoire ancienne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'ère chrétienne, par feu Thouret, de l'Assemblée constituante. Un volume in-folio.

Ouvrage curieux, nécessaire même. Ordinairement les savants qui s'occupent de chronologie sont des machines à dates et ne pensent pas. Il n'en est point ainsi de Thouret. L'*Abrégé de Mably,* qu'il a publié, vaut beaucoup mieux que Mably lui-même, et a porté le flambeau de la vérité sur les premiers temps de l'histoire de France. Thouret a été un des philosophes les plus sensés et les plus calmes qu'ait produits l'école de Voltaire.

De la Loi du sacrilége, par M. l'abbé Ferdinand de Lamennais.

Cette brochure est la plus étrange qu'on ait publiée, en France, depuis bien longtemps. La loi du sacrilége, qui vient de passer, grâce aux boules de dix pairs évêques, qui ont voté pour la *peine de mort,* a fait horreur en France. Eh bien, M. de Lamennais prouve qu'elle n'est pas encore assez cruelle. L'année prochaine, on proposera les galères pour les imprimeurs qui *réimprimeront* des livres impies. Une commission d'évêques pairs de France jugera les livres, sous le rapport de l'impiété.

La brochure de M. de Lamennais rappelle les brochures publiées, en France, du temps de la Ligue et en faveur de l'autorité du pape. Il y règne un ton de violence *atroce* et de cruauté qui jure avec les mœurs douces des Français actuels. Cette publication a produit l'effet d'un *avertissement;* elle est un danger pour la famille régnante ; elle est curieuse sous ce rapport politique. Cette *déclaration de principes* du parti jésuite est fort bien écrite. Peu d'écrivains ont plus de talent et d'éloquence que l'auteur; sous ce rapport il fait honneur à la France.

[1] *Contes de la grande salle.*

CXI

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 13 avril 1825.

Une immense quantité de loisirs fut jetée dans la société française, vers l'an 1770, quand on fut assez désabusé de la *cour* pour ne plus s'occuper exclusivement des chances de cette espèce de jeu, et avant que les discussions relatives au *bien public*, qui parurent vers 1785, eussent *fait leur début* dans le monde. Jusque-là le théâtre avait été une source de distractions aimables; mais les gens composant la société s'en étaient tenus au rôle de spectateurs ; on eut l'idée, en 1770, de devenir acteur. C'est une vérité connue de tout le monde, que l'on peut jouer du violon et faire de la musique instrumentale, pendant trois ou quatre heures, sans s'ennuyer; tandis qu'il est impossible de trouver du plaisir, pendant plus d'une heure, à la musique faite par les autres.

Les aimables Français de l'an 1770 trouvèrent fort amusant de jouer la comédie. Peu à peu, cependant, deux inconvénients se firent sentir : on voulait jouer les comédies qui, alors, passaient pour bonnes ; par conséquent, ces comédies étaient celles que les acteurs de profession reproduisaient le plus souvent au théâtre ; de là, une rivalité dangereuse. La bonne compagnie, en cela *juge et partie*, déclara bien à l'*unanimité* que les acteurs pris dans son sein avaient *meilleur ton* que les Molé, que les Monvel, que les Brizard, qui étaient les acteurs célèbres du temps. Mais, à l'égard du talent, de la *chaleur*, de l'effet produit, il fut malheureusement impossible de se faire la moindre illusion. Un homme de la société ne joue jamais bien que de la *voix;* l'habitude du corps, la manière de le *poser*, dément à chaque instant ce que la bouche prononce ; ou, si l'acteur de société fait attention à l'apparence extérieure de sa personne, à l'instant

il retombe dans sa manière *habituelle* de parler, c'est-à-dire n'est plus acteur.

Si c'est une chose fort amusante que de jouer la comédie à la campagne, dans les châteaux, il y a donc beaucoup d'inconvénient à entreprendre de donner les mêmes comédies que tout l'hiver on a vu jouer sur les grands théâtres de la capitale. Les spectateurs ont la sensation du *médiocre* et de l'*inférieur* en voyant jouer, par des personnages de la société, les rôles que les grands acteurs ont marqués de leur cachet. D'ailleurs, les pièces qu'on joue dans les salons sont faites comme le *jeu de société*, pour suppléer à la conversation. Il résulte de là qu'une pièce en cinq actes est trop longue ; on aimerait mieux trois pièces en un acte, car, après chaque pièce, on serait libre de parler, et la conversation profiterait des remarques qu'on a faites durant la représentation.

Il résulte de tout ceci que le *loisir* donna l'idée de jouer la comédie au déclin de la cour ; que bientôt la longueur inconvenante des comédies en cinq actes et l'inconvénient des comparaisons avec Molé et les autres grands acteurs comiques qui brillaient vers la fin du règne de Louis XV ou le commencement de celui de Louis XVI, donnèrent l'idée de composer de petites pièces en un acte.

Collé fut le héros de ce genre. La société de la fin de Louis XV n'ayant pas les mêmes idées que nous sur la décence, la *Vérité dans le vin, Ce que Dieu garde est bien gardé*, et les autres chefs-d'œuvre de Collé, sont trop libres pour être joués maintenant. On donna le nom de *proverbe* à ces pièces, parce que, pour faire jouer autant que possible un rôle *actif* aux spectateurs, ils eurent à deviner un proverbe, que la petite comédie fut chargée de rappeler. Ainsi, après avoir vu jouer le chef-d'œuvre de Collé, les hommes s'écriaient : *In vino veritas*. Car, dans cette pièce, on voit un amant qui, étant un peu *tipsy* [1], prend un mari pour confident de sa passion pour sa femme ; et, comme les ivrognes sont tendres, cet amant, qui est, en même temps, l'*ami* du mari, se repent de l'avoir trompé, et, les larmes aux yeux, lui en fait

[1] Gris.

des excuses. Heureusement le mari aussi est *elevated*[1], et, quand ils reviennent tous les deux au bon sens, l'on persuade facilement au mari que la prétendue confidence n'était qu'une mauvaise plaisanterie. Je suis fâché de ne pouvoir pas vous donner une analyse plus étendue.

Les proverbes composés par Collé étaient joués par de grands seigneurs, chez le duc d'Orléans, père d'*Égalité* C'est le même duc d'Orléans, calomnié dans les *Mémoires de madame la comtesse de Genlis*, dont il finit par épouser la tante, madame de Montesson. Madame de Montesson tira de la misère mademoiselle Ducrest, qui allait jouer de la harpe dans les maisons, moyennant quatre louis; et cette nièce, *devenue dévote*, tourne en ridicule sa bienfaitrice. On trouvera beaucoup de détails sur les *Proverbes* de Collé dans les curieux Mémoires que cet homme gai a écrits sur sa vie. Collé eut le malheur d'être jaloux de Voltaire; à ce ridicule près, ses Mémoires plaisent infiniment; dans le genre léger, c'est une des lectures les plus agréables que l'on puisse faire.

Collé eut pour successeur dans le proverbe M. de Carmontelle[2], qui eut moins d'esprit que lui, moins de gaieté, mais beaucoup plus de *vérité*. On a publié en 1811 deux volumes de proverbes de Carmontelle. Chacune de ces petites pièces a été jouée un nombre infini de fois. On prendra une fausse idée du mérite de Carmontelle, si on lit le recueil de ses ouvrages comme un livre ordinaire; il ne faut lire qu'un proverbe par jour.

Ces petites comédies ont un fond extrêmement léger; la vérité des détails, la grâce du comique, en font tout le mérite. Ce comique rappelle la grâce décente de Térence. Le *vis comica* est exclu du genre des proverbes. Des situations énergiques demanderaient, pour n'être pas représentées d'une manière ridicule, un degré d'énergie dans les acteurs que rarement l'on trouve dans le monde. Une grande moitié des proverbes de Carmontelle doit être inintelligible en Angleterre; mais ceux qui

[1] Entre deux vins.

[2] Mort en 1806. Madame de Genlis a publié en 1825 de nouveaux *Proverbes dramatiques* de Carmontelle.

tiennent aux passions, qui sont les mêmes partout, pour le fond, peuvent plaire, même dans les pays étrangers. Le *Voyage de Rome*, par exemple, et les *Amants chiens*, doivent faire rire partout. La *Maison du boulevard* est une excellente peinture du caractère d'une jeune veuve folle, abusant de la faiblesse qu'un oncle âgé et immensément riche a pour elle. Ce mérite est accompagné de l'avantage de donner une peinture parfaitement vraie de la *société française* telle qu'elle était vers 1778.

Une extrême légèreté était le vrai caractère de l'époque; les chefs-d'œuvre de la littérature française d'alors devaient être peu goûtés hors de France. La Révolution, suspendue et non terminée par le despotisme de Napoléon et la *théocratie* des Bourbons, nous a donné un *sérieux* qui nous met en rapport avec les Anglais, les Allemands et les autres civilisations étrangères. Je ne doute pas que les proverbes de M. Théodore Leclercq ne soient beaucoup plus goûtés en Angleterre que ceux de Carmontelle ou même que les chefs-d'œuvre de Collé. M. Théodore Leclercq n'a donné au public que trois volumes de proverbes, et, à la différence de la plupart des auteurs, il n'a fait imprimer que les ouvrages dont il est le moins content. Qui le croirait? Il y a un rapport entre M. Leclercq et Shakspeare, entre le cèdre du Liban et l'hysope. Comme Shakspeare, en faisant imprimer un proverbe, M. Leclercq en perd, en quelque sorte, la propriété; tout le monde peut jouer un proverbe imprimé. M. Leclercq est lui-même un excellent acteur; il joue supérieurement dans ses proverbes. Comme, dans la société, beaucoup de personnes répugnent à prendre les rôles ridicules, de peur qu'il ne leur en reste un vernis peu agréable, M. Leclercq s'en est emparé. Je lui ai vu rendre d'une manière inimitable les rôles d'Allemands parlant mal le français, et les rôles d'*amants bernés*.

M. Fiévée, écrivain distingué, persécute dans ce moment M. de Villèle et les jésuites; ce qui, certes, est très-hardi. M. Fiévée a fait deux fort bons romans : la *Dot de Suzette* et *Frédéric*. Bien des personnes pensent que M. Fiévée a corrigé beaucoup des proverbes de son ami, M. Théodore Leclercq. Quoi qu'il en soit, comme la censure ôte impitoyablement de

toutes les comédies qu'elle laisse jouer à Paris ce qui ressemble à la société actuelle, les proverbes de M. Leclercq auront une importance historique. Aujourd'hui, même, les étrangers qui désirent avoir une idée des habitudes sociales des Parisiens ne peuvent rien faire de mieux que de lire les trois volumes de M. Leclercq. Mais souvenez-vous toujours, si vous voulez goûter le mérite de ces sortes de livres, qu'il n'en faut pas lire plus de cent pages le même jour. Les mœurs françaises étant devenues plus graves, les petits tableaux de M. Leclercq seront beaucoup plus intéressants et surtout plus intelligibles pour les étrangers que les esquisses de Carmontelle.

Le proverbe qui peint le mieux le mélange de l'ambition avec l'ancienne légèreté française est intitulé le *Duel*. Un Français ne tolère pas devant lui des plaisanteries *piquantes* sur le ministère qui a *acheté* son opinion. Il faut rendre justice, en passant, à M. de Villèle, c'est lui qui, depuis quatre ans, a introduit cette corruption générale dans la nation, depuis l'employé à douze cents francs jusqu'au *pair de France*, qu'il achète à trente mille francs pièce, pour faire passer la loi du *sacrilége*. Un Français ainsi acheté a toujours peur d'être méprisé; il se sent brave; à la première plaisanterie piquante, il répond par un duel. Dans ce même proverbe, il y a un personnage d'*hypocrite doucereux*, qui fait sa fortune par Montrouge (le quartier général des jésuites). Ce personnage achève de peindre les mœurs actuelles.

J'ai hésité longtemps si, pour donner une idée du genre des proverbes, si fort à la mode à Paris en 1825, je traduirais le *Duel*, ou le *Plus beau jour de la vie*. Je me suis enfin décidé pour cette dernière esquisse; j'ai craint que le *Duel*, qui, d'ailleurs, est beaucoup moins gai, ne fût inintelligible hors de France. Le *Plus beau jour de la vie* s'appelle ainsi par ironie. C'est un pauvre jeune homme qui se marie, à qui tout le monde répète : *Ce jour est le plus beau de votre vie*, au moment où il est victime de cent vexations. La cérémonie du mariage est une des plus ridicules des mœurs françaises. On a compté jusqu'à cent petites attentions, chacune desquelles, si on y manque, peut devenir le sujet d'un reproche; ou, encore pis, la cause d'un ridicule. Je

ne doute pas que, comme nous avons des manuels de physique et de pharmacie, l'on ne publie bientôt le *manuel* de l'homme qui se marie.

On joue les proverbes sans aucun préparatifs : deux paravents font les deux coulisses, deux vases de fleurs et deux bougies forment la rampe et séparent les acteurs du public. La mode est de les jouer sans aucune exagération de gestes ; c'est ainsi que les joue M. Leclercq lui-même. Le *bon ton* est de n'avoir l'air de faire aucuns frais, de faire tout *naturellement*.

CXII

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 21 avril 1825.

Il y a, dans ce moment, une traduction d'*Hérodote* sous presse, et deux autres que l'on va imprimer. Le M. Larcher dont Voltaire s'est tant moqué, à cause de sa traduction du père de l'histoire, bien loin d'être un pédant en *us*, était un pauvre courtisan des courtisans de Louis XV, et n'a rien trouvé de mieux à faire que de prêter les petites élégances musquées de la cour de ce roi aux vieux héros grecs, dont il conte les faits et gestes dans un style souvent aussi inculte que ses héros. Il ne faut pas s'en étonner ; Hérodote fut le premier à essayer d'écrire en prose ; on n'avait fait que des vers avant lui. Son style est souvent embarrassé ; la construction de ses phrases est souvent incertaine.

C'est le style d'Hérodote que l'on retrouve, surtout dans la traduction de *M. Paul-Louis Courier, vigneron, ancien canonnier à cheval, récemment sorti de Sainte-Pélagie*. Tels sont, en effet, les titres et particularités d'un des meilleurs écrivains que la France puisse opposer aux savants étrangers. M. Courier est peut-être l'écrivain vivant qui connaît le mieux sa langue, toutes ses finesses et toutes ses délicatesses.

La traduction de *Longus*, qu'il vient de publier dans le style ancien d'Amyot, est un chef-d'œuvre ; on croit que son *Hérodote* sera encore supérieur à *Longus*. Cet ouvrage aura trois volumes, et M. Courier l'a corrigé pendant dix ans. Il est parvenu à donner à sa traduction non-seulement la couleur du style du vieux Hérodote, mais encore exactement la même étendue que ce texte ; de manière que, si on l'imprimait en regard du français, l'on ne verrait jamais de *blanc* dans la page grecque pour donner le temps d'arriver à la paresse de la langue moderne.

M. Courier, comme capitaine d'artillerie à cheval, a fait les campagnes d'Égypte et d'Italie : mais, comme il était *libéral* dès cette époque, et dix ans avant que cela fût de mode en France, il fut pourchassé par le gouvernement d'alors ; maintenant il vient de passer deux mois à Sainte-Pélagie. C'est que M. Courier est peut-être l'homme de France qui, depuis Voltaire, a écrit le pamphlet avec le plus de piquant, de malignité, et surtout avec une verve de plaisanterie qui ne permet jamais à son lecteur de ne pas pouffer de rire aux dépens du pauvre diable qu'il a entrepris de ridiculiser.

L'Honnête homme, ou le Niais, roman par M. Picard, de l'Académie française.

L'hypocrisie est le grand trait des mœurs actuelles en France. Cette hypocrisie est enseignée par les jésuites et pratiquée à leur profit. Ce qui se passe à Rouen (en avril 1825) en est une preuve évidente, et le midi de la France est témoin d'entreprises bien autrement condamnables. L'hypocrisie et les jésuites ont commencé sous Napoléon, dès l'année 1804. D'un autre côté, la publicité est un des traits des mœurs françaises. Chez un peuple qui aime à parler, l'hypocrisie doit être une des choses les plus vite remarquées : elle prête au ridicule.

Le roman de M. Picard donne l'histoire de l'hypocrisie dans les mœurs françaises. L'auteur n'a pas beaucoup d'esprit, de profondeur et d'imagination ; mais c'est peut-être pourquoi il a de la vérité. Dans ses romans, comme dans ses comédies, M. Picard rend ce qu'il voit comme un *miroir*. Ce genre de mérite donne peu de plaisir aux personnes qui habitent le pays, mais doit être fort précieux aux étrangers. La vérité des *habi-*

tudes sociales reproduites dans l'*Honnête homme, ou le Niais* est telle, que je ne doute pas que l'historien futur de la *Restauration* de la famille de Bourbon ne soit obligé d'emprunter plusieurs traits à M. Picard. Ce que cet auteur dit des *élections*, entre autres choses, est d'une vérité parfaite. Le titre du roman de M. Picard lui a été fourni par le dialogue connu de Fouché avec Carnot, après la reddition de Paris, en 1815. Fouché avait trahi et vendu sa patrie. Carnot lui dit : « Où puis-je me retirer, traître? — Où tu voudras, imbécile! » Le niais de M. Picard n'est imbécile qu'à la manière de Carnot. Cette donnée était excellente; le roman eût été un chef-d'œuvre si M. Picard avait de la *force* dans son talent.

Histoire de Christophe Colomb, par M. Bossi, de Milan, traduite par M. Urano. 2e édition. Un volume.

La pauvre littérature italienne est tombée bien bas. La censure autrichienne n'est pas le plus grand de ses malheurs : elle a pris la funeste habitude de noyer un très-petit nombre de pensées dans un océan de paroles. Cependant cette littérature italienne a un certain caractère de bonne foi et de consciencieuse recherche, qui manque tout à fait à la littérature française du temps actuel. On ne trouve pas dans les opuscules italiens ce caractère de fatuité et de profonde ignorance qui brille dans les petits ouvrages publiés à Paris. Vous lirez avec un certain plaisir le livre de M. Bossi sur Colomb. Vous y trouverez un tableau du monde au milieu duquel vécut ce grand homme et des obstacles qu'il eut à surmonter pour obtenir un vaisseau. M. Bossi est un chanoine de Milan, protégé par Napoléon, et maintenant obligé à écrire pour vivre.

Vita di Canova, scritta da Missirini. Firenze.

C'est de cette vie de Canova qu'ont été extraites de curieuses conversations de ce grand sculpteur avec Napoléon. M. Missirini est de Florence, je crois; raison de plus pour abonder en paroles et pour songer à l'élégance de la phrase beaucoup plus qu'à la justesse de l'idée. Toutefois il règne en Italie un *bon sens général*, dans ce qui regarde les arts, qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Les étrangers, en parlant de peinture, de sculpture ou de musique, sont toujours des barbares. Quand on est curieux

de connaître la vie de Canova, il faut donc la chercher écrite par un Italien. Mais il est fâcheux que, comme M. Missirini, cet Italien ne place que trois ou quatre idées dans chaque feuille d'impression, composée de seize pages. Ce qu'il y a de mieux sur Canova, ce sont ses lettres, dont les premières fourmillent de fautes d'orthographe.

Chroniques neustriennes, ou *Précis de l'histoire de Normandie*, par M. Marie Dumesnil. Un volume.

L'histoire est à la mode en France, et, je l'ai dit souvent, c'est *Quentin Durward* et *Ivanhoé* qui ont créé cette mode. MM. Guizot et de Barante l'alimentent par de grands ouvrages; de jeunes écrivains, par des *résumés*. Il est fort à désirer que ces petits ouvrages soient traduits en anglais; on pourrait les donner à Londres pour deux schellings, et ils répandraient de fort bonnes idées. Un des meilleurs parmi ces *précis* est celui que M. Marie Dumesnil vient de donner sur la Normandie; c'est un digne complément du magnifique ouvrage de M. Thierry sur Guillaume le Conquérant.

Histoire des ducs de Bourgogne, par M. de Barante. Troisième livraison.

Je vous conseille fort de lire dans le sixième volume de cet ouvrage le récit de la mort de Jeanne d'Arc et de la mission que cette fille singulière remplit en France. Ce morceau est excellent. M. de Barante est le premier auteur qui ait écrit l'histoire de France d'une manière amusante et vraie. En général, il se borne à faire l'extrait des deux ou trois chroniques les plus marquantes de chaque siècle. Mais peu importe à qui appartiennent les idées qu'il présente; on trouve le plus vif plaisir à les lire.

Poésies de Clotilde de Surville, poëte français du quinzième siècle, publiées par Charles Vanderbourg.

Je ne conçois pas comment M. Vanderbourg n'a pas eu l'esprit de se donner la célébrité de Macpherson. Les poésies en vieux langage qu'il nous a données sous le nom de *Clotilde de Surville* sont extrêmement touchantes; il ne manque à mon plaisir, quand je les lis, que de les croire âgées de trois siècles. Comment M. Vanderbourg, qui fait si bien la poésie gauloise,

n'a-t-il jamais fait de vers français passables? Voilà un problème que je présente aux psychologistes. Il est certain que la langue parlée, en France, avant le règne de Louis XIV, était beaucoup plus propre à la poésie que celle dont nous nous servons depuis ce roi, qui déclare *non nobles* un tiers des mots les plus utiles de la langue.

CXIII

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 20 juin 1825.

Malgré tout le blâme jeté par certaines gens sur les petits livres historiques aujourd'hui de mode, je vous recommande celui qui a pour titre :

Résumé de l'histoire de Russie, par M. Rabbe[1]. Un volume in-18.

C'est un excellent abrégé. M. Rabbe nous montre les Russes tels qu'ils sont : à peine plus civilisés que leurs voisins les Turcs, et très-inférieurs aux Turcs par leur mauvaise foi. Un grand seigneur russe, nommé M. de Tolstoy, a attaqué M. Rabbe et lui a reproché que Rabbe, en esclavon, voulait dire esclave. Une revue, fort ennuyeuse et encore plus servile, la revue de M. Julien, a accueilli les attaques du seigneur russe, trop heureux d'avoir à tomber sur un homme de lettres estimable, qui vit de sa plume et non de ses paysans. Je conseille l'ouvrage de M. Rabbe à tous les lecteurs qui veulent prendre, en quelques heures, une idée juste de la Russie.

Le *Dernier chant de Childe-Harold*. Un volume in-8°.

Chant du Sacre. Un volume in-8°. Par M. de Lamartine.

De ces deux poëmes, qui ont paru presque en même temps, le premier a été vendu neuf mille francs, et le second six mille francs. Ces prix sont énormes pour la France. Quand le fameux tragique

[1] M. Rabbe est mort à Paris, le 1er janvier 1830.

Ducis fit l'édition complète de ses œuvres, il y a dix ou douze ans, elles ne lui furent payées que trois mille francs par volume, et il n'y en avait que trois.

Les deux poëmes de M. de Lamartine ont éprouvé une espèce de chute. Le *Chant du Sacre* n'a pas eu de seconde édition, et *Childe-Harold* n'en a eu que quatre, peut-être même qu'une. Car maintenant L... et les autres libraires charlatans de Paris font des éditions de quatre cents exemplaires. Ces deux poëmes de M. de Lamartine manquent totalement d'idées. Celles qu'on y trouve sont vagues, communes, et de plus fort obscures.

M. de Lamartine avait entrepris de faire l'éloge de la liberté; il s'emparait ainsi d'une quantité de belles idées qui courent les rues dans ce pays; mais ses bons amis du parti *ultrà* lui ont représenté qu'il perdrait la faveur de ce parti, et il s'est hâté de supprimer ses transports en faveur de la liberté. Au sacre, il la faisait oindre de l'huile sainte en même temps que le roi.

Voilà bien des griefs contre M. de Lamartine; il n'en est pas moins le second ou le premier poëte de la France, selon qu'on voudra mettre M. de Béranger (auteur des chansons) avant ou après lui. M. de Lamartine rend, avec une grâce divine, les sentiments qu'il a éprouvés. Ces sentiments, vagues et mélancoliques, partagés par beaucoup de jeunes gens riches de l'époque actuelle, sont tout simplement l'effet de l'oisiveté. Napoléon faisait remuer cette jeunesse; de son temps, on connaissait peu l'ennui mélancolique. C'est cependant à cette époque qu'en a été faite la plus belle peinture : je veux parler du petit roman de M. de Chateaubriand, intitulé *René*. Il y a huit ou dix passages charmants dans le dernier chant de *Childe-Harold;* je vous conseille de les lire.

Histoire de René d'Anjou, roi de Naples, duc de Provence, par M. le vicomte de Villeneuve-Bargemont. Trois volumes in-8°.

Les aïeux de cet historien servirent le roi René, qui a laissé des notes sur leur caractère. Je m'attendais à trouver une histoire bâtie avec une adresse jésuitique, de manière à déguiser les torts des temps anciens, une histoire dans le genre de celle de l'ennuyeux Lacretelle. J'ai été surpris bien agréablement en trouvant dans M. de Villeneuve un homme de bon sens, qui

paraît avoir fait des recherches consciencieuses. Son histoire n'est point un chef-d'œuvre. Lord Byron disait que, quand on se mêlait de faire des vers, il fallait en faire tous les jours. J'appliquerais cette maxime à tous les genres de littérature. Il faut maintenant pour être lu, dans le genre historique, une certaine profondeur de philosophie et de bon sens qui ne s'acquiert point en quelques mois d'étude. Le métier d'historien ne peut être un pis-aller, comme paraissent le croire plusieurs écrivains, qui, repoussés de la politique par les rigueurs du ministère, se mettent à lire, pendant un an, les vieux monuments d'un pays, et puis nous en donnent intrépidement l'histoire.

CXIV

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A HONFLEUR.

Paris, le 13 juillet 1825.

Cher ami, je reviens à Paris pour partir. L'heure de la malle-poste me presse; ainsi, pocas palabras.

Mademoiselle ... est grosse, dit-on, chef-d'œuvre de M. de... — Le général Gourgaud, dans sa réfutation de M. de Ségur [1], a, dit-on, insulté ledit Ségur; on parle beaucoup d'un duel à la Bourse. — Cousin nous a dit que c'était pour demain. — Quatre millions sont convertis; on pense que l'opération est manquée; mais on dit que les 75 peuvent être à 78, un moment. Il y a dégoût pour la rente. Les étrangers, tracassés, n'en veulent plus. Cependant l'avis des gens sages est de garder. J'ai un ami genevois, le plus sage des hommes, il me dit : « Gardez; » et je garde.

J'ai prêté tous mes *Globe* [2]. N'ayez aucun regret, ils sont plus pédants que de coutume.

[1] Auteur de l'*Histoire de Napoléon et de la grande armée en* 1812.
[2] Le journal le *Globe*.

M. Girard, d'Égypte, offre de faire un canal sous chaque rue de Paris, moyennant huit millions.

M. Jacques Laffitte offre, ou offrira en 1826, de faire la rue de la porte du Louvre à l'éléphant de la Bastille; on lui laisserait la plus-value des maisons. Il faut une loi, bien entendu.

M. Romieu a lu, à Sautelet, des proverbes romantiques qui l'ont enchanté.

Galli, arrivé le 10, va nous faire rire. Il prend les rôles de Buffo, invisibles dans les mains de Graziani. La divine Giuditta a loué une belle maison à Suresnes ou Puteaux, à dix minutes du pont de Neuilly. — Le bon D... est toujours égotiste. — Le docteur Edwards est à Londres. Nous vous attendons de pied ferme le 6 août.

Tout à vous,

COLLINET DE GREMME.

CXV

A MONSIEUR LE BARON DE M ..., A PARIS.

Paris, le 21 août 1825.

Mon cher ami, la G..., comme vous savez, prétend être insensible aux lettres d'amour; essayons. Voici une lettre que je vous supplie de faire copier sur beau papier vélin. Un amant tel que M. Edmond de Charency ne néglige pas ces accessoires.

Composez aussi une lettre; si celle-ci ne réussit pas, nous lâcherons la seconde; mais il faut une adresse. Donnez celle de l'ami Porte sous un nom supposé; cherchez un nom inconnu. Par exemple, si vous mettiez : M. de Charency, chez M. Dubouchage, rue Neuve-de-Luxembourg, n°.... Enfin, pour s'amuser et pour rire, il faut agir. Que pensez-vous de ma prudence? Ce n'est que dans la seconde lettre que je demanderai qu'elle m'envoie une feuille de jasmin pour réponse. N'oubliez pas qu'il faut Viago à Reims, au lieu de Viaggio.

Si cela prenait entre vous et moi, nous ririons.

Si cela allait bien, nous chercherions un beau jeune homme de nos amis, à qui nous dirions : « Voulez-vous jouer le rôle d'amoureux d'une femme célèbre? — mais il faut une discrétion du diable. »

PORCHERON.

CXVI

A MADAME P...., A PARIS.

Paris, le 21 août 1825.

Je sens, madame, que la démarche que je fais est ridicule. Il y a plus de deux mois que je me représente tous les jours combien il est ridicule, et même inconvenant, à moi inconnu, d'oser écrire à une femme que la gloire environne, et qui est, sans doute, liée avec tout ce qu'il y a de plus aimable et de plus gai en France. Moi je suis inconnu, simple lieutenant dans un régiment de cavalerie de la garde. J'y arrive depuis peu avec une pension de mon père; je ne suis pas beau, sans cependant être laid. Avant d'avoir eu le bonheur de vous voir, avant d'être entré dans cette seconde vie, qui a commencé pour moi le jour où vous avez joué le *Viago à Reims*, je me croyais bien fait, remarquable, l'air noble. Depuis lors je ne vois rien de tout cela. Tout est vulgaire chez moi, excepté la passion forcenée que vous m'avez inspirée. A quoi bon vous le dire? Je le sens, cette démarche est ridicule; vous montrerez ma lettre à des gens qui m'en plaisanteront. Oh! comble de douleur! Entendre plaisanter sur la passion que j'ai pour madame P....! Je vous jure, madame, que ce n'est pas le ridicule qui peut m'en revenir que je crains. Ah! pour vous je braverais bien d'autres périls. Mais je mourrais de douleur d'entendre parler de mon sentiment pour vous. Ce sentiment fait ma vie, j'apprends la musique, j'apprends l'italien, je lis les journaux qu'avant vous je ne regardais jamais, dans l'espérance d'y découvrir votre nom. Fût-il au bas de la page, dès que j'arrive à cette page, j'ai bien vite découvert ce

P majuscule qui commence votre nom et qui me fait palpiter, même quand il commence un mot indifférent.

Mais à quoi bon vous dire toutes mes folies? Que m'en reviendra-t-il? Comment être connu de vous? Comment être présenté? —Je ne suis un peu connu que dans quelques salons antiques qui n'ont pas de relations avec vous. Je vais chez M. le duc de ...., mais y allez-vous? Ah! je suis bien malheureux, madame! Vous ne pouvez concevoir l'excès de ma misère! J'ai désiré vingt ans de venir à Paris, j'aimais les chevaux, j'adorais le militaire. Tout cela fait mon supplice aujourd'hui.

Comment être connu de vous? Quand vous étiez à Paris, je me mettais dans un fiacre, comme pour attendre un ami, et je voyais vos fenêtres. Vous êtes à la campagne, dit-on, mais je n'ai pu obtenir du portier le nom de la campagne. J'ai, je crois, fait peur à cet homme. Ah! je m'abhorre moi-même. Sans doute, aussi, si j'obtenais le bonheur de vous être présenté, je vous ferais peur.

J'ai été obligé d'interrompre ma lettre, j'étais trop malheureux. — J'ai vingt-six ans, je suis brun, assez grand, l'air très-militaire, dit-on; mais, après ce qui m'est arrivé avec votre portier, j'ai coupé mes moustaches, autant que possible. Sans l'ordre de mon régiment, je les aurais coupées tout à fait. — Ah! du moins, que mon air égaré ne vous fasse pas peur, si jamais j'ai le bonheur de vous être présenté. Ne craignez aucune importunité de moi, madame. Je ne vous parlerais jamais de ma malheureuse passion; vous voir me suffirait; je vous dirais seulement: Je suis Charency. — Fou que je suis! on vous dirait bien assez mon nom en me présentant à vous. Mais je veux continuer à me faire connaître. Je suis d'une bonne famille de la Lorraine; je dois avoir un jour quelque aisance; j'ai reçu une excellente éducation. Ah! Dieu! si on eût eu l'idée de m'envoyer voyager en Italie, je saurais l'italien, je saurais la musique surtout. Peut-être, mais je le crois impossible, comprenant, comme un savant, les airs divins que vous chantez, je vous aimerais davantage; non, il me semble impossible.

Adieu, madame; ma lettre est bien trop longue; à quoi bon vous écrire d'ailleurs?

Je suis, avec le plus profond respect, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

EDMOND DE CHARENCY.
Chez M. ..., rue ..., n° ....

CXVII

A MONSIEUR ...., A LONDRES.

Naples, le 30 septembre 1825.

Vous me demandez, monsieur, un coup d'œil sur l'état actuel de la musique en Italie.

Une source d'eau jaillit au pied d'une grande montagne. Pour mettre à même de juger de cette source, faut-il s'appliquer à décrire avec soin les divers bassins qui la reçoivent, ou faut-il rechercher dans la position des diverses pentes de la montagne, dans les différentes natures des rocs et des terres qui la composent, quelles doivent être les qualités de la source d'eau qui en jaillit?

Ce ne serait point, du moins selon moi, vous faire connaître l'état de la musique en Italie, que vous décrire les conversations de Milan et de Naples, que vous parler pour la centième fois des fameux théâtres de la *Scala* et de *San Carlo*. Une biographie de Rossini, de Mercadante, de Pacini, de Meyerbeer, se rapprocherait davantage du but, surtout si on y joignait une analyse du talent de Lablache, de Davide, de Zuchelli; mais il manquerait toujours une description de la *source* même du goût de la musique chez les peuples d'Italie, si différents de caractère, et qui ne sont liés entre eux que par la malheureuse circonstance d'être opprimés par la même absurde tyrannie. Cette tyrannie est peu sanguinaire, mais elle est extrêmement minutieuse. Une fille riche, c'est-à-dire ayant mille livres sterling de rente, ne se marie pas à Modène ou à Turin sans que les sept ou huit ministres ou sous-ministres de ces petits princes, lesquels sont désolés de

leur oisiveté, fassent chacun trois ou quatre rapports sur cette affaire. Le plaisir par excellence de la nation française, se livrer aux charmes d'une conversation aimable et gaie, dans le courant de laquelle on parle tour à tour de tous les sujets possibles, serait le plaisir le plus dangereux en Italie. Les espions, dans ce pays, meurent d'inanition, ils ne savent que mettre dans leur rapport, et tout est espion, depuis le moine qui vient, en disant : *Deo gratias*, se placer sur le seuil de votre chambre à coucher, pour vous demander l'aumône, jusqu'au perruquier qui vient vous coiffer et au cafetier chez lequel vous allez prendre une glace. Ces espions se vendent à tous les gouvernements successifs. Ainsi, par une circonstance originale et particulière à la malheureuse Italie, il est dangereux de mal parler même du gouvernement qui est le plus grand ennemi de celui qui, maintenant, paraît le mieux établi. Tel habitant de Vérone a dit du mal en 1812, sous le gouvernement de Napoléon, de la lenteur stupide du régime autrichien, qui aujourd'hui est persécuté, pour ce propos qu'il tint il y a treize ans, par bassesse envers la puissance alors régnante.

Depuis que la tyrannie, à l'imitation de Philippe II, a fait irruption en Italie, c'est-à-dire depuis la première moitié du seizième siècle, ce qu'il y a de plus dangereux pour un Italien, *c'est de parler*.

Voilà le grand trait moral de ce peuple. Voici un de leurs proverbes les plus familiers : *Un bel tacer non fu mai scritto* (un silence de bon goût ne fut jamais noté); ajoutez : par un espion. L'Italien qui vient de voir un beau tableau est occupé pendant *deux heures* des sensations aimables que lui donne ce tableau. Entend-il un opéra *nouveau*, il y songe uniquement pendant huit jours. Pourquoi ? — C'est que la conversation est *impossible* pour lui, c'est que depuis près de trois siècles il en a perdu l'habitude. Comment serait-il sujet à la *vanité* française ? Cette vanité cherche des jouissances dans la *conversation* ; la vanité vit parce qu'elle parle : en Italie, avant tout, il faut *se taire*.

Dès qu'il s'agit de discuter la vérité d'une pensée ou la justesse d'une expression, les Français et les Anglais, qui, depuis

trois siècles, parlent et discutent sur tout, reprennent une grande supériorité sur l'Italien, qui, dans la discussion, n'est qu'un enfant sans expérience. Ainsi l'Italie vient de produire sous nos yeux Canova, Rossini, Viganò, et depuis cinquante ans elle n'a pas imprimé trois volumes de prose que l'Europe se soit donné le plaisir de lire et de traduire. Ses meilleurs livres, publiés de 1823 à 1825, semblent écrits par des enfants et pour des enfants, tant ils sont prolixes, tant ils se donnent la peine de tout expliquer.

L'Italien, dans l'impossibilité de parler, comprend *profondément* ce qui est de son intérêt. Il est en cela fort supérieur au Français et même à l'Anglais. Les Italiens ont compris, dès l'an 1550, ce que l'immortel la Fontaine eut la hardiesse d'imprimer sous le règne de Louis XIV : « Notre ennemi, c'est notre maître. » Il y a deux cent cinquante ans que l'être le plus profondément haï à Turin, à Bologne, à Modène, à Florence, c'est le souverain. Qu'on ne m'objecte pas l'état moral de Florence vers 1780, ce peuple a perdu toute énergie. La puissance de haïr s'est retirée de lui en même temps que la vie.

Rien de plus absurde que d'exposer sa vie, rien de bête comme de s'exposer à la mort et, ce qui est bien pis, aux blessures cruelles, pour l'intérêt de qui? de notre souverain, c'est-à-dire du plus grand ennemi que nous ayons.

Le détour a peut-être été un peu long, mais vous voilà en possession des deux grandes sources (springs) de la musique et de la peinture en Italie : l'impossibilité de la conversation, le discrédit total des vertus militaires. Le plus grand général peut arriver dans une petite ville d'Italie, il y excite moins d'intérêt et de curiosité que le jeune Pacini, compositeur du second ordre, qui vit en pillant Rossini. Le fameux général est regardé comme un barbare, comme un sauvage, qui a gagné sa vie trente fois de suite, à la loterie des trente batailles auxquelles il a assisté. Dit-il quelque bêtise dans la société, *on ne lui fait pas même l'honneur d'en être scandalisé.* J'ai vu cela arriver vingt fois, à l'occasion des généraux célèbres qui, depuis trois ans, sont venus visiter Naples.

Un jeune duc milanais serait profondément ridicule s'il s'avi-

sait de placer son orgueil dans les exercices militaires et gymnastiques, monter à cheval, faire des armes, chasser; sans doute, il faut faire de tout cela un peu, il faut se livrer à ces *corvées*, précisément autant qu'il le faut pour plaire aux femmes. A-t-on l'air de s'y complaire, toute la ville répète bientôt : *È un schiocco* (c'est un sot).

Le jour où l'Italie aura les deux Chambres, le jour où l'*opinion* fera son entrée dans le gouvernement, elle ne sera plus *exclusivement* occupée de musique, de peinture, d'architecture, et ces trois arts, qui, dans l'ordre où je viens de les nommer, se partagent les affections des Italiens, tomberont rapidement. C'est ainsi que la gloire de Voltaire était tombée en France de 1798 à 1812. Il a fallu la résurrection des jésuites vers 1820 pour en faire faire vingt nouvelles éditions. Après avoir exposé les sources de la passion générale pour la musique en Italie, revenons enfin à l'historique de la musique actuelle.

On commence, en Italie, à se dégoûter de la musique de Rossini. Un style de musique ne vit guère au delà d'une vingtaine d'années, en Italie. Les philosophes n'ont point encore deviné le pourquoi, mais la *nouveauté*, la surprise pour l'imagination, est une condition *sine quâ non* du plaisir musical. Rossini n'a débuté, il est vrai, qu'en 1810, à Venise, par l'opéra intitulé la *Cambiale di Matrimonio* (le Mariage par lettre de change). Sa gloire date de l'opéra *la Pietra del Paragone* (la Pierre de touche), donné à Milan en 1812. Treize années se sont à peine écoulées, et la lassitude de Rossini se trahit déjà par des signes certains. Rossini a abusé de la *rapidité*, des *accompagnements brillants* et des *crescendo* plus que Cimarosa, Paisiello ou il Buranello n'ont abusé d'aucun artifice particulier de la musique. Rossini n'est jamais parvenu à peindre la *passion*, son amour n'est que de la *volupté*, son style n'est jamais que le style *amusant et rapide*. Que le libretto sur lequel il écrit cherche à peindre la sombre jalousie d'Otello ou l'ambition déçue d'Assur, le complice de Sémiramis (voyez l'opéra de ce nom), toujours il a peur d'ennuyer en étant vrai. Comme il n'a qu'infiniment d'esprit et point de passion, dès que l'expression de la passion n'est pas *piquante, amusante, singulière;* dès que, surtout, elle n'est que

vraie et *simple*, Rossini a peur d'ennuyer et se hâte de syncoper sa musique. On lui a adressé cette critique : Dans l'*Armida*, représentée ici sur le théâtre de San Carlo, pendant l'automne de 1817, il a fait chanter ensemble Renaud et Armide; il a été long et plat. Ce célèbre duo ne se relève qu'à la fin; pourquoi? C'est qu'au lieu de peindre l'amour véritable, celui d'Héloïse pour Abailard, l'auteur se ravale à peindre la simple volupté.

Dans les pays étrangers aux arts, à Paris, à Londres, à Berlin, la musique est loin de s'user aussi vite qu'en Italie; pourquoi? C'est qu'en ces pays la musique n'est pas le sujet unique de l'attention *passionnée* du public. La guerre, les révolutions de finance, les questions de trois pour cent, d'établissement des jésuites, ou d'indemnité des émigrés, sont successivement, à Londres et à Paris, les objets qui occupent l'énergie de tous les esprits. La musique est un sujet de conversation *commode* plus qu'intéressant entre les hommes et les femmes qui ne sont pas très-liés. Dans le fait, à Londres comme à Paris, la musique est ce qu'elle doit être, dans des pays où l'*opinion* entre dans le gouvernement, un objet d'attention fort *secondaire*, un simple amusement.

Depuis que Rossini est devenu *gourmand*, son génie paraît l'avoir tout à fait abandonné. Cet homme n'a plus *about him*, la moindre étincelle du *celestial fire*. Plusieurs Napolitains récemment arrivés de Paris y ont vu la seule chose que Rossini ait écrite depuis deux ans : le *Viayo à Reims*, espèce d'opéra buffa, fabriqué à l'occasion du sacre du roi de France Charles X. Cela est plein d'esprit, cela est savant, extraordinaire; mais de génie, plus la moindre étincelle. Rossini, ayant d'excellents chanteurs : mesdames Pasta, Monbelli, Cinti, et MM. Zuchelli, Pellegrini, Galli, Bordogni, a eu l'idée de faire chanter ensemble quatorze voix *sans accompagnement*. Rien de plus froid que ce morceau; absence complète de *celestial fire*. Malheureusement je crois que l'on peut regarder Rossini comme mort pour son art.

Quels noms se présentent après le sien à l'attention de l'Europe, avide de parler musique?

D'abord Maria Weber, dont je ne vous dirai rien. Vous avez

entendu le *Freyschütz* plus souvent que moi. Savez-vous que Weber, au lieu d'écrire de la musique, s'occupe à écrire sa vie et à nous décrire, avec toute la clarté de la philosophie allemande, comment il est parvenu à se donner du talent?

En Italie, les noms qui se présentent pour faire oublier Rossini sont ceux de : Mercadante, Pacini, Meyerbeer.

Le premier de ces compositeurs, l'auteur d'*Elisa e Claudio*, a du génie et ce feu intérieur sans lequel on ne fait rien dans les arts. L'analyse de son talent, ainsi que de celui de ses deux rivaux, le Milanais Pacini et le Prussien Meyerbeer, pourra faire le sujet d'une seconde lettre, dans laquelle je dirai quelque chose des chanteurs célèbres qui existent en ce moment.

CXVIII

A MONSIEUR ...., A LONDRES.

Paris, le 14 octobre 1825.

M. Lemercier a fait douze ou quinze tragédies, barbares pour le style; sept ou huit poëmes, où il y a des éclairs de génie; il a traduit d'Alfieri *Agamemnon*, et en a fait une bonne tragédie du second ordre; il a fait une comédie imitée des *Noces de Figaro*, de Beaumarchais; cette comédie, intitulée *Pinto*, est excellente. M. Lemercier a fait, en prose, un cours de littérature assez ridicule.

M. de Talleyrand, à l'époque où M. Lemercier fut à la mode pour avoir refusé la croix que Napoléon voulait lui imposer, dit de lui : « M. Lemercier est la moitié d'un homme de génie. »

Rien de plus vrai. La plupart de ses ouvrages sont mauvais; mais on sent, à chaque page, que si l'auteur n'était pas poursuivi par un malin génie, il pourrait faire mieux. M. Lemercier a eu une attaque de paralysie dans sa première jeunesse. Sans cet accident, disent nos physiologistes, il eût peut-être égalé Corneille.

Sa nouvelle tragédie ayant pour titre :

Les *Martyrs de Souli, ou l'Épire moderne*, en cinq actes et en vers, est remplie de longueurs. Elle eût été sifflée à la première représentation, l'auteur eût fait des coupures et eût obtenu un très-beau succès. On a tant écrit en Angleterre sur les martyrs de Souli, que je me dispense de raconter de nouveau le fait historique. M. Lemercier a suivi la réalité d'assez près; son vers, énergique, quoique dur et incorrect, réveille profondément la sympathie du lecteur. Et, comme à la scène la dureté du vers est peu aperçue, cette tragédie eût électrisé les spectateurs. C'est ce qui a porté la censure à la défendre dans un moment surtout où les congrès s'occupent du sort des Grecs, et où M. de Villèle envoie des généraux au pacha d'Égypte pour dresser les troupes qui espèrent exterminer les Grecs.

L'art dramatique étant à la veille d'une révolution, dans dix ans, lorsque la censure aura été tuée par le mépris public, la tragédie des *Martyrs de Souli* sera devenue *obsolete* [1], et la postérité rangera M. Lemercier tout au plus à côté de Ronsard; ce qui, suivant moi, sera un jugement beaucoup trop sévère.

Marie de Brabant, poëme en six chants, par M. Ancelot, auteur de Louis IX, tragédie. Un volume in-8°, magnifiquement imprimé, avec beaucoup de lettres gothiques.

M. Ancelot fait avec succès le vers emphatique et magnifique que Racine a introduit sur la scène française, et que Voltaire a encore exagéré. Tout ce qu'écrit M. Ancelot paraît imité, quant au style de la tragédie de *Mahomet* de Voltaire. Le poëme qu'il nous donne aujourd'hui a pour objet d'augmenter ses titres à la place vacante à l'Académie française. Suivant toute apparence, ce poëme n'est qu'une tragédie que M. Ancelot n'a pas voulu risquer au théâtre. Il a mis en récit les scènes trop faibles. Peu importerait l'origine de ce poëme s'il était passable, mais il n'est nullement intéressant, et cela parce que l'auteur ne raconte, d'une manière *claire et distincte*, aucun des incidents par lesquels il prétend nous attendrir. M. Ancelot étant un des

[1] Vieux, hors d'usage.

premiers poëtes de l'époque, je vous donnerai en deux mots la fable de son poëme.

La jeune et belle Marie de Brabant épouse Philippe le Hardi, fils de saint Louis. Philippe a un fils d'un premier mariage; ce fils meurt à l'improviste. Le seigneur de Luxeuil, autrefois valet de chambre de saint Louis, et maintenant premier ministre de Philippe, persuade à ce prince que Marie, jalouse de voir régner ses enfants, a empoisonné le prince Louis. Heureusement le fils de l'ancien valet de chambre, le jeune Luxeuil, est, en secret, amoureux de la reine. Il entreprend de la sauver; il vient se dénoncer lui-même comme ayant donné la mort au prince Louis, et la reine est sauvée.

Quand on représente un trait aussi extraordinaire que celui du jeune Luxeuil, il faut le prendre en détail, pour que le lecteur, entraîné par la vérité des détails, puisse croire à la probabilité de l'action. Ces sortes de préceptes qui tiennent au bon sens ne sont guère à l'usage de nos poëtes actuels: ils font des vers brillants, on les applaudit et on les oublie; mais on s'accoutume à accorder, dans la conversation, beaucoup de talent au poëte dont jamais on ne lit les œuvres. Tel est le sort de M. Ancelot; tandis que chaque jour on relit les exécrables traductions dans lesquelles nous sommes forcés de chercher le sens du *Corsaire*, de *Lara*, de *Childe-Harold*, etc. Le poëme de *Marie de Brabant*, manquant d'art et de raison au fond, passera comme un brillant météore, après, toutefois, avoir été acheté par tout le faubourg Saint-Germain, car l'auteur est fort *ultra* et membre de la société des *Bonnes lettres*.

Le *Siége de Damas*, poëme en cinq chants, par M. Viennet.

C'est la place vacante à l'Académie française qui nous a encore valu ce poëme, au moment où toute la classe riche est à la campagne, et dans la saison que les libraires appellent *morte*. M. Viennet avoue ce que M. Ancelot laisse seulement deviner: le *Siége de Damas*, dit-il, est une tragédie déjà faite en anglais par le célèbre John Hughes. M. Viennet, qui est classique et grand ennemi du *barbare* Shakspeare, n'ayant pu faire cette tragédie en conservant les deux célèbres unités de *lieu* et de *temps*, en a fait un poëme. Il faut une certaine simplicité dans le

dialogue d'une tragédie : il faut, *du moins dans le système classique*, une certaine pompe dans la narration d'un poëme qui veut être épique. Il suit de là que M. Viennet écrit mieux la tragédie que M. Ancelot ; c'est par le fond des choses et des pensées que manquent les tragédies de M. Viennet, car souvent le style en est simple et assez raisonnable. Cet avantage devient un défaut dans le poëme tel que les imitateurs de Racine nous ont accoutumés à le concevoir. Le style doit être pompeux et magnifique, l'œil doit être ébloui de toutes les richesses de la poésie épique. Or M. Ancelot satisfait cette condition beaucoup mieux que M. Viennet. Ce dernier poëte, en revanche, triomphe dans l'épître badine : il a souvent le ton et la légèreté de Voltaire. Il a fait une épître très-plaisante contre les romantiques, qui demandent pour la France une tragédie nationale en prose, sur le modèle de *Richard III*, de Shakspeare.

CXIX

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 15 octobre 1825.

MM. Mauzaisse et Grevedon ont contracté l'engagement d'exécuter de leur main, et sans employer aucun secours étranger, chacun cinquante portraits pour un ouvrage intitulé :

Contemporains étrangers, ou recueil des portraits de cent étrangers célèbres qui ont vécu de 1790 à 1826.

Les cent portraits, format in-folio, paraîtront en vingt-cinq livraisons, de quatre portraits chacune, avec les accompagnements à la mode de *fac-simile* et notices biographiques.

Si MM. Mauzaisse et Grevedon tiennent leur parole et font *eux-mêmes* les cent portraits, cette collection fera sensation en Europe. Les portraits relatifs à la *Henriade* de Voltaire, et exécutés par ces deux artistes, sont des chefs-d'œuvre de lithographie. Bien peu de portraits gravés sur cuivre pourraient soute-

nir la comparaison. Les effets de *clair-obscur* sont rendus d'une manière admirable par M. Mauzaisse.

Le *Tartufe moderne*, par M. Mortonval. Trois volumes in-12.

Comme la censure n'a pas de prise sur les livres, et que la Cour royale vient d'acquitter deux journaux politiques, plusieurs jeunes auteurs racontent les faits qui arrivent journellement en province ; ils ne changent que les noms et appellent leur œuvre un roman. Il n'y a pas beaucoup d'art, mais il y a beaucoup de vérité. Sous ce rapport, les romans de MM. Victor Ducange et Mortonval peuvent être lus avec plaisir par les étrangers. C'est une peinture fidèle de ce que font, loin de Paris, vingt-cinq mille jeunes paysans sans instruction, que, depuis six ans, l'on a métamorphosés en curés de campagne. On leur apprend, surtout dans les séminaires, à *faire des armes;* le fait est historique. Si jamais les jésuites étaient chassés de France et qu'ils trouvassent de leur intérêt de faire naître la guerre civile, les jeunes curés faits depuis 1817 pourraient y briller *consilio manuque.*

Annales du moyen âge, comprenant l'histoire des temps qui se sont écoulés depuis la décadence de l'empire romain jusqu'à la mort de Charlemagne. Huit volumes in-8°.

Cet ouvrage, plus estimable que brillant, se divise en trente livres, et commence par la description de l'état de l'empire romain à l'avénement de l'empereur Auguste. Il passe rapidement sur le successeur de l'heureux Octave ; il commence à donner plus de détails en arrivant à la chute de l'empire romain et à la fondation des nouveaux États créés par les immigrations de barbares. L'auteur abrége Gibbon dans cette partie de son livre. Gibbon, quoique madame Guizot ait donné une bonne traduction de son *History of the Fall of the roman Empire,* n'a pas eu beaucoup de succès en France ; on a trouvé son style trop solennel et trop emphatique. L'auteur des *Annales du moyen âge* s'attache au peuple *franc.* Lorsque l'empire d'Orient a pris fin, l'histoire des conquérants de la France devient le principal objet du récit. Quatre volumes de cet ouvrage paraissent ; les quatre derniers suivront de mois en mois. Ce livre estimable fait tomber tout à fait les diverses histoires du moyen âge qui

parurent en France pendant le dix-huitième siècle. La critique était tout pour Voltaire et les autres historiens de cette époque; ils voulaient, avant tout, détruire le despotisme et la superstition. Rien de plus louable; mais, dans leurs ouvrages historiques, ils n'oublient qu'une chose, le *récit*. Ainsi toutes les histoires écrites en français sont à refaire.

CXX

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A HONFLEUR.

Paris, le 23 octobre 1825.

Je trouve votre lettre au retour de la campagne. Je ne suis guère en état de vous répondre, mon cher ami. Je suis absolument dans l'état de l'amant de Claire, et plût à Dieu que cela finît de même! J'ai besoin de votre discrétion, et ensuite de vos conseils. Ne parlez à âme qui vive de ce triste cas. C'est un serment que j'ai fait et refait à la pauvre victime. Le mari est du même caractère; enfin, rien n'y manque. Je suis réellement au désespoir. Il s'agit d'une personne très-résolue, et que j'ai trouvée amplement pourvue de ce que Claire allait cherchant. Il ne peut y avoir le moindre soupçon de comédie de sa part. C'est pour moi et non pas pour vous que je vous réponds, afin que d'ici à votre retour votre bonne tête travaille à mon profit.

Je vais voir ce matin le docteur Helder. Le *Brother brandy* pourrait m'être utile, mais il a tant besoin de faire de l'esprit, que, pour avoir quelque chose à dire, il ferait une anecdote de ma confidence.

Le *Sacrifice interrompu* a réussi avant-hier à l'Odéon. Ils ont transporté bêtement l'action au Pérou. C'est un Français troubadour qui combat avec Pizzare; il déserte, et les Péruviens veulent le faire leur roi. On appelle cela diminuer les invraisemblances du poëme allemand. — Carsoni n'a pas encore osé chanter. — Adieu; faites-moi savoir votre arrivée et votre numéro.

DUVERSOY.

CXXI

A MONSIEUR R... C.., A PARIS.

Paris, le 1er novembre 1825.

Puisque tu as encore le courage de t'occuper de politique, mon cher ami, place dans tes éphémérides, dans tes souvenirs, etc., les faits et les conjectures dont je vais te gratifier.

Monseigneur le Dauphin a beaucoup plaisanté M. de Clermont-Tonnerre, ministre de la guerre et ancien aide de camp du roi Joseph Bonaparte, sur les honneurs qu'on a rendus à ce ministre et d'après ses propres ordres, dans le voyage en France qu'il vient de terminer. Cette conversation fait la nouvelle des Tuileries. Décidément le Dauphin, si jamais il devient Louis XIX, sera un souverain simple, honnête, sévère seulement pour les braconniers qui gâtent ses chasses. Ce sera un roi tout à fait dans le genre allemand; il supprimera toutes les folles dépenses.

M. de Villèle, de plus en plus irrité contre M. Franchet, directeur général de la police, qui lui est imposé par les jésuites, et qui, loin de lui obéir, comme les ministres, commence la guerre contre la toute-puissante *congrégation*. M. de Montlosier, homme d'esprit, *maniaque* de noblesse et, du reste, à demi fou, a commencé l'attaque contre les jésuites dans le *Drapeau blanc*. On se souvient qu'en 1823 M. le vicomte Sosthènes de la Rochefoucauld acheta, pour un million à peu près, trois journaux : La *Gazette de France*, le *Drapeau blanc* et le *Journal de Paris*. Ce marché fut connu du public, qui, peu à peu, a abandonné ces journaux. Aujourd'hui le *Drapeau blanc*, en attaquant les prêtres comme *ignorants* et *fanatiques*, a soin de dire qu'il n'est payé par personne. Mais quel spéculateur aurait racheté de M. de Villèle, pour la somme de trois cent mille francs, un malheureux journal qui n'a pas deux mille abonnés? — On peut donc espérer que la guerre est commencée entre M. de Villèle et la *congrégation des Jésuites*.

Si cela se confirme, si la paix ne se fait pas, les jésuites exciteront les trois cent soixante-dix *indemnisés* de la Chambre des députés, et ils rejetteront le budget que M. de Villèle leur présentera en février ou en mars 1826. Car ce ministre, fort adroit et qui a peur, retardera le plus possible l'ouverture des Chambres, qui, pour lui, commencera cette année l'époque du danger.

Nécessairement M. de Villèle sera obligé de dissoudre la Chambre avant, ou tout au moins, après la prochaine session. Alors, sois-en certain, la France changera d'allure, continuera à s'éloigner de la Russie et à se rapprocher de l'Angleterre.

Sur quelle classe de la nation M. de Villèle cherchera-t-il à s'appuyer? — Sur celle des manufacturiers, négociants, banquiers; sur les Delessert, Ternaux, etc. — Ces banquiers riches, auxquels la faveur de M. de Villèle ferait gagner des millions dans les futurs emprunts, chercheront bientôt, dit-on, à faire monter le fatal trois pour cent, aujourd'hui à soixante-douze francs. S'il ne monte pas d'ici à l'ouverture des Chambres, les trois cent soixante-dix indemnisés seront furieux, et, comme ils sont *stupides*, ils seront faciles à ameuter.

M. de Villèle chercherait, en cas de dissolution de la Chambre, à faire élire beaucoup de banquiers et négociants. S'il ne se jette pas dans les industriels, les jésuites auront assez de pouvoir pour faire élire des jésuites à robe courte. M. Ferdinand de Berthier a avoué à la dernière session qu'il y avait cent huit jésuites (à robe courte) dans la Chambre élective, qui compte quatre cent vingt membres.

Si les *industriels* l'emportent, une loi de *douanes* sage ouvrira nos ports, et nous reconnaîtrons bientôt les républiques de l'Amérique du Sud.

Je t'envoie un exemplaire de la *Peinture*, un de l'*Amour* et un des *Lettres sur Haydn*, etc.; expédie le tout à l'aimable M. de Perdrauville. Prie-le de faire connaître ces ouvrages à l'Amérique impatiente. Les deux derniers lui resteront; il aura la bonté de faire parvenir la *Peinture* à M. Ferjus Duplantier, mon cousin, au *Bâton rouge*, près la Nouvelle-Orléans, avec tous mes compliments, comme un souvenir d'amitié et de parenté.

CXXII

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 1er novembre 1825.

Vers le commencement du livre cinquième de ses *Confessions*, J.-J. Rousseau fait une description charmante et cependant très-vraie, de la petite ville de Chambéry :

« S'il est une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable et sûr, c'est Chambéry. La noblesse de la province, qui s'y rassemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre; elle n'en a pas assez pour parvenir; et, ne pouvant se livrer à l'ambition, elle suit par nécessité le conseil de Cynéas. Elle dévoue sa jeunesse à l'état militaire, puis revient vieillir paisiblement chez soi. L'honneur et la raison président à ce partage. Les femmes sont belles, et pourraient se passer de l'être ; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, et même y suppléer. »

Chambéry est la patrie de M. le comte Xavier de Maistre, l'aimable auteur du *Voyage autour de ma chambre*. Cet homme spirituel et doux a eu pour frère le comte de Maistre, si connu en France par son livre intitulé *du Pape*, et par sa tendre amitié pour le bourreau. Les théories de Maistre, l'*ami du bourreau*, ont été mises en pratique dans le midi de la France, lors des massacres des protestants, en 1815 et 1816, et la ville de Toulouse, qui, depuis des siècles, a marqué par son fanatisme et sa cruauté, a osé proposer pour sujet d'éloge en 1824 l'éloge du comte de Maistre, l'ami du bourreau. Toulouse n'a, dit-on, trouvé aucun écrivain jaloux de s'associer à la célébrité funeste de M. de Maistre. Cet homme, mort en 1819, est l'auteur favori des jésuites; ils font circuler parmi les personnes qu'ils veulent séduire deux de ses ouvrages : le traité *du Pape* et les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Il est amusant de voir que les *Soirées*

à Saint-Pétersbourg, terre classique du despotisme, en Europe, n'inspirent, au lieu de douces rêveries, que l'*éloge du bourreau*.

Œuvres de M. le comte Xavier de Maistre, trois volumes in-18.

J'ai voulu en finir avec le Maistre sinistre avant de vous parler de M. Xavier de Maistre, qui n'a de commun avec l'*ami du bourreau*, que beaucoup d'esprit. Le *Voyage autour de ma chambre* parut en 1794 et fit la réputation de son auteur. Comme l'auteur, en parlant de je ne sais quel endroit de Turin, dit : On y trouvait des animaux féroces, des tigres et des philosophes, la bonne compagnie prit sous sa protection le *Voyage autour de ma chambre*, et fit à ce petit ouvrage une réputation fort supérieure à son mérite. C'est une imitation de Sterne, mais imitation sans profondeur et sans génie. M. X. de Maistre, connu à Chambéry sous le nom de Bance, a fait depuis le *Lépreux de la cité d'Aoste*, une continuation du *Voyage autour de ma chambre* fort supérieure à la première partie, accident très-rare en littérature ; et, enfin, les *Prisonniers du Caucase*, et les *Exilés de Sibérie*, ouvrages qui forment plus particulièrement l'objet de cette lettre.

Il y a dans tous ces petits livres une nuance de goût italien ; c'est ce qui m'a engagé à commencer ma lettre par la description que Rousseau fait de Chambéry. La société de Chambéry et de la Savoie est restée inaperçue par tous les voyageurs ; mais elle a trouvé son expression dans les trois hommes de lettres qu'elle a produits : le comte de Maistre, l'ami du bourreau, le comte Xavier de Maistre et le fameux abbé de Saint-Réal, qui a fait sept discours sur l'usage de l'histoire, qui sont de petits *chefs-d'œuvre*, l'histoire de la *Conjuration des Gracques*, et, enfin, cette fameuse histoire de la *Conjuration des Espagnols contre Venise*, qui n'est peut-être qu'un roman, mais qui a fourni à Otway[1] le sujet de sa *Venice preserved*, et qui est encore aujourd'hui l'un des ouvrages qu'on lit le plus en France.

Ce qui caractérise les trois auteurs nés à Chambéry, c'est une

[1] Otway, auteur dramatique et acteur, né en 1651, mort en 1685. Le *Manlius Capitolinus* de Lafosse est une imitation de la *Venise sauvée* d'Otway. (R. C.)

sagacité profonde et qui, cependant, ne tombe jamais dans la lourdeur ; la finesse italienne a passé par là. En effet, toute la noblesse savoyarde va passer sa jeunesse en Piémont. Les Piémontais sont gens d'esprit et ont, en Europe, la réputation de savoir haïr; or ce qu'ils haïssent peut-être le plus au monde, ce sont les Savoyards qui viennent chercher fortune à Turin. On conviendra qu'il était difficile de réunir, pour les Savoyards, les conditions d'une meilleure éducation. Les femmes de Chambéry y ont établi des usages qui tiennent le milieu entre ceux de France et d'Italie, et qui n'en sont peut-être que plus rapprochés de ce que devraient être partout les lois sociales qui règlent les rapports des deux sexes.

Je retrouve l'expression de tout cet ensemble de société dans les divers ouvrages de M. Xavier de Maistre. D'abord, quoique plaçant Voltaire et Rousseau avec les tigres, M. Xavier de Maistre n'est point méchant ; ses œuvres annoncent, au contraire, une âme douce et qui réellement a quelques rapports avec celle de Sterne. Ces rapports s'étendent plus loin qu'on ne pense : on sait que Sterne a souvent pillé des auteurs qu'il ne citait jamais; M. Xavier de Maistre imite sans cesse Sterne, et n'en parle jamais.

M. Xavier de Maistre a, dans son premier ouvrage, le *Voyage autour de ma chambre*, un grand défaut, insupportable, surtout pour un habitant de Paris : il copie à chaque instant la petite littérature qui, depuis la mort de Voltaire jusqu'à la Révolution, se consacra à flatter le goût musqué des sujets de Louis XV; car Louis XVI, trop moral et trop simple pour son siècle, n'a eu aucune influence d'*imitation* sur ses sujets. Avant la Révolution, ceux-ci ne l'apercevaient que pour se moquer de ses manières vulgaires et de son appétit de paysan. Dorat; Delille, Marmontel, la Harpe, Demoustier, Bertin, Parny, Colardeau, furent les hommes marquants de la littérature de cette époque. On ne lit plus à Paris tous ces auteurs-là ; la province et l'étranger les admirent encore. (Il me semble que l'*Édinburg-Review* cite les Mémoires musqués et fardés de Marmontel comme un livre charmant.) M. Xavier de Maistre a souvent le défaut d'imiter ces auteurs de 1780, d'autant plus ridicules maintenant à Paris, qu'ils

viennent seulement de passer de mode. Dans cent ans d'ici ils seront *singuliers*, mais non plus *ridicules*. Du Barthas, par exemple, a vu trente-cinq éditions de son mauvais poëme de la *Semaine* ; il avait encore du temps de Boileau l'honneur d'être *ridicule*, il n'est plus aujourd'hui que *singulier*:

Un autre défaut du *Voyage autour de ma chambre*, c'est que, quoique la *forme* cherche continuellement l'*esprit*, il y en a trop peu dans les pensées. Jamais l'attention du lecteur n'est réveillée par la moindre petite idée nouvelle. On connaît l'occasion de ce livre : l'auteur, M. Xavier de Maistre, eut un duel et fut aux arrêts dans sa chambre (située dans la citadelle de Turin) pendant quarante-deux jours. Au lieu de s'ennuyer, comme eût fait un sot ou un homme triste, il se mit à voyager autour de sa chambre et à faire de l'esprit à propos de ses meubles, de ses gravures, de sa chienne, l'aimable Rosine, et de son domestique Gioanetti. L'auteur écrivait en français. Turin fut ravi d'avoir produit un livre français et surtout un livre de *bon ton*, un livre d'esprit. Plus l'auteur imitait Dorat, Sainte-Foix et autres écrivains de Paris, célèbres par l'agrément, plus il parut de bon ton aux habitants de Turin, plus ils mirent de *vanité* à l'applaudir. Louer le *Voyage autour de ma chambre*, à Turin, en 1794, c'était presque se donner un certificat de bon goût et d'élégance.

L'auteur indique sa maîtresse par le nom de madame de *Haut-Castel*, page 150, chapitre xxxv ; c'est la plus jolie page de son livre. Tous les chapitres n'ont pas, comme celui-ci, la couleur d'un joli madrigal. Il y a souvent beaucoup de cette affectation qui passe pour de l'esprit en province. L'auteur n'ose jamais être simple; on voit que, quant à l'esprit, il a vécu dans ce qu'on peut appeler la mauvaise compagnie. Par exemple, a-t-il à parler de Newton, il ne dit pas simplement : Newton ; cela serait plat à Turin ; il faut dire : *l'immortel Newton*. Je suis loin de reprocher bien sérieusement les fautes de ce genre à l'auteur; son but était, sans doute, de plaire à la bonne compagnie de Turin et surtout aux dames de Haut-Castel ; il y réussit parfaitement. La seule erreur que je pourrais reprendre dans ces gens riches qui s'amusent à parler français à Turin, c'est l'idée qu'ils

ont de l'esprit comme à Paris. Pour approcher de l'esprit français, il faudrait commencer à être soi-même, n'imiter personne, et, par exemple, quand on est de Turin, en Italie, il faudrait parler italien et ne pas copier les phrases de Dorat.

Il y a beaucoup moins de cette imitation du petit esprit français, qui n'est plus de l'esprit, dans l'*Expédition nocturne autour de ma chambre*. On sent que l'auteur a voyagé ; il connaît un peu mieux l'homme et les hommes; sa manière a acquis plus de fermeté et a perdu de son afféterie.

L'auteur parle d'un petit système du monde assez plat, dont il a fait le chapitre XVI de son ouvrage; heureusement il ajoute :

« Je l'aurais cependant embelli (ce système) de commentaires et de notes. »

Ou je me trompe fort, ou le fragment du tome deuxième, pages 80 à 91, est une des plus heureuses imitations de Sterne qu'ait la langue fraçaise. Il est vrai que ce n'est pas beaucoup dire. Le caractère *gascon*, qui consiste surtout en ce que, dans les rapports des deux sexes, le héros regarde avec affectation toutes les petites circonstances comme étant au-dessous de son attention sérieuse; le *caractère gascon* est trop souvent, par malheur, le caractère de la littérature française; la plupart de nos fats de province, de nos Maclou de Beaubuisson (dans le *Comédien d'Étampes*, jolie pièce du Gymnase que Perlet vous jouera tôt ou tard à Londres), la plupart de nos fats de province seraient scandalisés de voir attacher de l'importance à des nuances fines, senties avec justesse et, en un mot, telles que celles que M. de Maistre vient de peindre avec bonheur. Au contraire du fat français, le nigaud allemand s'enterre et se perd dans ces sortes de nuances; leur peinture fait tout le talent d'Auguste la Fontaine.

J'arrive enfin au troisième volume des œuvres de M. Xavier de Maistre et à son chef-d'œuvre, suivant moi, à son conte des *Prisonniers du Caucase*. C'est un tableau dans le genre du *René* de M. de Chateaubriand, des aventures d'Aristonoüs de Fénelon, du délicieux roman de *Paul et Virginie*. Heureusement pour l'auteur, le ton de ce nouvel ouvrage est simple ; on y rencontre

bien peu de ces phrases destinées à plaire aux *Maclou de Beaubuisson* et qui gâtent quelquefois les plus jolies pages du *Voyage autour de ma chambre*.

Les montagnes du Caucase sont depuis longtemps enclavées dans l'empire de Russie, sans lui appartenir. Leurs féroces habitants forment un grand nombre de petites peuplades qui vivent par le pillage. Les guerriers d'une de ces peuplades, dont les coutumes rappellent souvent celles des sauvages de l'Amérique, font prisonnier un major russe nommé Kascambo, qui s'expose imprudemment. Les Tchetchenges emmènent le major Kascambo et son fidèle *denstchik* (domestique-soldat qui, dans l'armée russe, sert les officiers et avec une fidélité souvent héroïque; ou, en d'autres termes, rappelant l'*homme primitif*). En Russie, la partie estimable de la nation est surtout celle qui n'a pas été gâtée par la fausse civilisation de Moscou, et par ce gouvernement humain, où un fils ne parvient au trône que par le meurtre de son père et de plus est obligé (comme le magnanime Alexandre) de vivre avec les meurtriers de son père et de leur donner les grandes charges de sa cour. Fidèle à la donnée que j'ai indiquée et qui doit se retrouver dans tout ouvrage qui cherchera à peindre la Russie avec quelque vérité, le véritable héros de la *nouvelle* de M. de Maistre n'est pas le major Kascambo, mais son domestique Ivan.

Les Tchetchenges emmènent dans leurs montagnes Ivan et son maître; ils espèrent tirer une forte rançon du major; ils emploient cent petites ruses de sauvages pour le porter à écrire des lettres pressantes à ses amis de Russie. La lettre, objet des vœux des sauvages, étant enfin écrite, le prisonnier est traité moins durement à partir de cette époque.

Pour ne point trop allonger cet extrait, je passe sur une preuve d'estime singulière que ces sauvages donnent au malheureux major Kascambo : ils le prennent pour juge dans une cause difficile, dont les détails, quoique fort intéressants, me conduiraient trop loin.

Le fidèle Ivan, devenu mahométan, fait partie d'une expédition des Tchetchenges contre les Russes, se distingue par cette intrépidité héroïque que l'on peut dire être *commune* chez le

paysan russe. Ivan sauve la vie d'un sauvage, qui devient son ami, ou, comme ils l'appellent, son *koniak*, titre sacré dans les montagnes du Caucase, et qui oblige le sauvage à défendre son koniak envers et contre tous. Mais la situation des deux prisonniers en est empirée. Depuis ses exploits on ne pouvait plus regarder Ivan comme un bouffon incapable.

On a dit du fameux poëte italien Vincenzo Monti : *È il Dante ingentilito* (c'est le Dante plus noble et plus pur). On peut dire, ce me semble, du magnifique passage (pages 40 à 62) de M. de Maistre : « C'est du Walter Scott, adouci et arrangé à l'usage des femmes élégantes d'une cour aimable et raffinée. » Une jeune et innocente Anglaise, habitant la campagne avec un mari qu'elle vénère et des enfants qu'elle adore, sera plus touchée par vingt pages des romans de Walter Scott que par ce morceau de M. de Maistre. Mais je sais, par expérience, que beaucoup de femmes élégantes de la haute société du continent trouvent souvent Walter Scott un peu grossier et un peu brut; ses éternelles descriptions de costumes ennuient et fatiguent, tandis que tout est mesuré, tout est calculé pour l'effet dans cette scène admirable. C'est donc du Walter Scott arrangé à l'usage d'une cour aimable. Comme je ne suis pas l'ennemi de mes lecteurs, je ne suivrai pas plus loin l'histoire du major Kascambo et de l'héroïque Ivan; je veux vous laisser le bonheur de la lire dans l'original.

Je ne sais si le nom de madame Cottin est connu en Angleterre. C'était une dame de Paris, morte il y a dix ou douze ans, fort laide, dit-on, et que sa laideur remarquable n'avait pas empêchée d'inspirer de grandes passions. Elle a fait des romans d'une sensibilité brûlante : *Claire d'Albe*, *Mathilde*. Visant à l'effet et sachant bien que l'âge auquel on lit ordinairement les romans est peu difficile sur les moyens employés pour atteindre à l'effet, madame Cottin fait usage de toutes les ressources du mélodrame. Ses romans sont difficiles à lire pour des hommes âgés de plus de vingt-cinq ans; ils se placent, sur le *clavier* moral, à l'extrémité opposée à celle où se trouvent les romans de sir Walter Scott. Madame Cottin abuse de la peinture de l'amour. Le courage d'une jeune fille qui, vers la fin du règne

de Paul Ier, partit à pied de la Sibérie pour venir à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père, a fourni à madame Cottin le sujet de : *Elisabeth, ou les Exilés de Sibérie*, le seul roman qu'en France on laisse lire aux jeunes filles, dans les familles *ultra*, qui s'imaginent faire partie de l'ancienne aristocratie.

M. Xavier de Maistre, sous le titre de la *Jeune Sibérienne*, nous donne le simple récit des aventures de Prascovie Lopouloff : tel fut le nom de cette héroïne de l'amour filial. Un homme, sans une seule guinée dans sa poche, qui partirait de Londres pour aller à pied à Calcutta, ferait une chose, sans comparaison, moins hardie que celle qu'exécuta heureusement Prascovie Lopouloff. Le récit de M. de Maistre est également intéressant pour le philosophe qui s'amuse à deviner les ressorts secrets des actions des hommes et pour l'homme d'esprit qui demande deux heures d'une émotion douce à un petit volume de deux cents pages in-8°.

Le pere de Prascovie, issu d'une famille noble d'Ukraine, était né en Hongrie; il servit quelque temps dans les hussards hongrois ; il vint en Russie, s'y maria, y prit du service. Il se trouve aux assauts d'Ismaïl et d'Otchakoff, dont lord Byron a immortalisé la férocité sauvage dans le plus beau de ses poëmes. M. de Maistre, qui habite Pétersbourg, n'ose pas nous révéler la cause de l'exil en Sibérie du malheureux Lopouloff. Ce n'est pas la seule fois qu'on s'aperçoit que M. Xavier de Maistre écrit dans un pays esclave et a servi dans ses armées. M. Xavier de Maistre devrait préparer une seconde édition de ses ouvrages avec des variantes, pour être livrée à l'impression après sa mort. Quoi qu'il en soit des causes de l'exil du pauvre Lopouloff, à l'époque du voyage de sa fille, il gémissait déjà depuis quatorze ans dans les affreuses solitudes de la Sibérie, relégué à *Ischim*, village situé près des frontières du gouvernement de Tobolsk. Là, lui et sa famille n'avaient d'autre ressource, pour vivre, que la rétribution de dix *copeks* (à peu près cinquante centimes) par jour, assignée aux prisonniers qui ne sont pas condamnés aux travaux publics.

La jeune Prascovie, dès l'âge où la raison commence à avoir quelque force, conçut l'espoir de mettre un terme à l'exil de

son père. Peu à peu cette pensée devint l'objet unique de ses méditations. Enfin un jour Prascovie se détermine à faire à son père l'aveu de son étrange projet. J'avoue que cette scène me semble un des morceaux les plus frappants dans la collection de M. de Maistre. Elle montre, avec une énergie qui provient entièrement de la vérité du coloris, quels sont les premiers et les plus grands obstacles que rencontrent les entreprises extraordinaires.

Depuis lors, trois ans s'écoulèrent sans que Prascovie osât renouveler ses instances au sujet du voyage à Saint-Pétersbourg; mais sa raison se forma, les discours de la jeune fille acquirent plus de poids dans les conseils de la famille; elle put reparler de son projet. Toutefois, les empêchements que ses parents mettaient à son départ le firent différer encore de six mois. Enfin Prascovie, soutenue par le sentiment de la dévotion la plus exaltée ou de l'*Amour de Dieu*, sentiment qui, comme toutes les sortes d'amour, peut centupler les forces de l'homme, Prascovie obtient de son malheureux père la permission de partir. Le vieux capitaine la voyait partir pour une mort probable; elle était son seul appui, sa seule consolation. Qu'on se figure tout ce que cette séparation eut de déchirant!

Je ne suivrai pas l'intéressante Prascovie jusqu'à Saint-Pétersbourg; tout ce que je puis vous dire, c'est que son voyage fut semé de curieux épisodes qui captivent constamment l'attention du lecteur. Elle obtient la liberté de son père, elle le revoit; mais sa vie n'en finit pas moins d'une manière triste et touchante. Lorsque son héroïne arrive à Pétersbourg, M. Xavier de Maistre est malheureusement obligé de se souvenir de son rôle de *privilégié* (nobleman). Il s'agit, dans son ouvrage, d'un grand abus à réparer. Or, dans les pays soumis au despotisme pur, comme la Russie, il faut savoir que jadis il a existé des abus, que peut-être par la suite il pourra en exister; mais qu'il n'existe jamais d'abus au *temps présent*.

Une *bonhomie réelle*, jointe à beaucoup d'esprit et à toute la finesse italienne (alliance que l'on trouve bien rarement dans les ouvrages écrits en langue française), fait le grand mérite des trois volumes de M. Xavier de Maistre. Une tête étroite, des

pensées *courtes*, données par l'habitude de vivre sous le despotisme et de le servir quelquefois, surtout dans ses premiers ouvrages, la malheureuse et gauche affectation de l'esprit français, sont les défauts de cet auteur. S'il eût vécu dix ans à Paris, sa manière aurait plus de grandiose; on ne se sentirait pas, en le lisant, emprisonné avec un homme dont la boutonnière est chargée de douze ou quinze croix barbares; mais aussi le charme de ces nouvelles eût été détruit par je ne sais quel ton de fatuité, trop commun en France. Voyez, par exemple, les Mémoires et anecdotes publiés récemment par M. le comte de Ségur, pair de France et ancien grand maître des cérémonies de l'empereur Napoléon.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

TABLE

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

ŒUVRES POSTHUMES

DE

STENDHAL

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

DE STENDHAL
(HENRY BEYLE)

CORRESPONDANCE
INÉDITE

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR

PROSPER MÉRIMÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

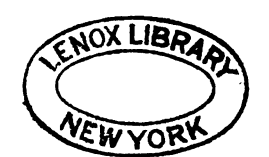
ORNÉE D'UN BEAU PORTRAIT DE STENDHAL

DEUXIÈME SÉRIE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1855



LETTRES

DE

HENRY BEYLE

CXXIII

A MONSIEUR R... C..., A PARIS.

Rome, le 11 novembre 1825.

Si quelque chose nous captive vivement, nous nous figurons qu'elle doit offrir un égal intérêt à tout le monde. Cette commune erreur, je la partage, peut-être dans ce moment, en t'envoyant quelques pages écrites sous l'impression de mon débotté à Rome. Quoi qu'il en soit, tu me sauras toujours gré de ce long souvenir, que tu pourras communiquer aux amis de l'illustre et savant voyageur.

A trois ou quatre lieues de Rome, on commence à remarquer cette solitude parfaite, cette désolation sublime, dont tant de voyageurs ont parlé. Si jamais un grand roi, comme Napoléon, parvenait à rendre à la culture l'*Agro Romano*, Rome perdrait les trois quarts de sa beauté. Je traverse des paysages admirables, c'est-à-dire tristes, tranquilles, grandioses, remuant l'âme profondément, et du souvenir desquels on ne peut plus se déta-

tacher. Je n'ai jamais rien vu d'approchant, et cependant j'ai bien couru l'Europe.

Rome est entourée d'une muraille qui est, en architecture, ce que la campagne voisine est pour le paysage. Ce mur, bâti, relevé, réparé par vingt hommes célèbres, entre autres par Bélisaire, a cinquante pieds de haut sur huit à dix pieds d'épaisseur. J'arrive à une niche dans ce mur ; au fond de la niche est une porte : c'est la célèbre porte du Peuple, arrangée par Michel-Ange. Cette porte et l'entrée dans Rome, qui la suit, sont fort au-dessous de leur réputation ; cela est plein de petitesse. Je trouve une attention bien aimable de M. le cardinal Lante. Le pauvre étranger qui arrive à Rome est impitoyablement conduit à la douane, pour la visite de ses effets. Pour peu qu'il y trouve deux ou trois voitures arrivées avant la sienne, on le retient quatre ou cinq heures, et bien loin de l'enthousiasme divin, ses premiers moments dans la ville éternelle se passent en mouvements d'impatience contre les douaniers.

En présentant mon passe-port à la porte du Peuple, on m'a dit: Êtes-vous monsieur G.? — Oui. — Voici une autorisation de faire visiter vos effets chez vous. J'ai eu peu de débarras aussi agréables dans ma vie. Je laisse à mon domestique le soin de chercher un logement. Pour comble de bonheur, je vois une calèche attelée de deux chevaux très-vifs ; c'est un fiacre. Irai-je au Colisée ou à Saint-Pierre? Que préférerai-je de l'architecture antique, rendue encore plus grandiose par les injures des siècles, ou du chef-d'œuvre de la religion chrétienne et de l'architecture moderne ?

Je dis : au Colisée. — Je traverse toute cette magnifique rue du Corso, la rue de l'Europe qui a le plus de *style*. Je vois la colonne Trajane et la superbe basilique déterrée par Napoléon ; je traverse le Forum romain. La crainte d'être confondu avec nos petites femmes, jouant toujours la comédie, m'empêche presque d'écrire combien mon cœur battait en entrant au Colisée et en me trouvant au milieu de cette vaste solitude. — Chant des oiseaux perchés sur les buissons qui couronnent les ruines des étages supérieurs. J'ai passé une heure dans cet attendrissement extrême, dont on a honte de parler, même aux

amis les plus intimes. Je monte aux étages supérieurs du Colisée. — Vue admirable de la pyramide de Cestius, à travers les arcades ruinées. Me voici au troisième étage du Colisée ; vue au delà des jardins des moines de San Pietro in Vincoli. Voilà le sublime du paysage ; mais ce n'est pas le paysage riant ; les tristes pins couronnent de tous côtés les collines de la ville éternelle. Quoi ! c'est ici que Camille a vécu ? C'est là, tout près de moi, que Romulus a fondé sa ville ? — L'extrême des passions est niais à noter : je me tais.

« Sommes-nous loin, dis-je à mon cocher en sortant, des Thermes de Caracalla ? — À une demi-heure. — Courons. »

Le sentiment de l'admiration profonde, le ravissement de l'antique, si je puis ainsi dire, sont encore plus vifs. Enfin je dis au cocher : « Menez-moi à Saint-Pierre ; » je monte dans la calèche et je ferme les yeux. La machine humaine ne peut résister aux sensations de cette force. Cette demi-journée-ci me récompense de tout le temps que j'ai passé à étudier l'architecture, mais à l'étudier à ma manière, sans jamais en parler à aucun homme vivant ; la petitesse et l'affectation actuelles m'auraient tout empoisonné.

Le cocher me dit : *Ecco San Pietro*. J'étais déjà, lorsque j'ouvre les yeux, au milieu des deux fontaines admirables, tout près de l'obélisque. Je mets pied à terre, au bas de l'escalier de Saint-Pierre ; je repousse avec colère une trentaine de pauvres, qui me poursuivent avec une insolence extrême : ils sont chez eux. Ici, un mendiant galeux est une espèce de moine au petit pied.

Je monte la rampe ; mauvaise façade. J'entre dans Saint-Pierre : le charme opère. Que dire d'un premier rendez-vous avec une femme qu'on a longtemps aimée !

J'ai mon logement sur le Cours, dans le palais Ruspoli. Affreuse saleté des rues ; l'odeur de tronçons de choux pourri me poursuit jusqu'à la nausée. — J'entre chez un apothicaire, pour un flacon de sel anglais. Cet apothicaire se trouve être un homme d'esprit et de bon sens, qui a été à Londres ; nous parlons anglais ; il me fait voir ses procédés pour faire le kinine. En un mot, j'ai eu le bonheur de devenir l'ami de M. Agostino Manni.

Je ne lui ai jamais dit le mal que je pense de certaines choses; mais, à tout prendre, sa maison est et sera pour moi la ressource la plus agréable pendant mon séjour à Rome. Je dois à M. Manni la connaissance de M. Metaxa et de plusieurs autres médecins fort instruits, avec lesquels j'ai approfondi la question des marais Pontins. Mais j'ai eu l'attention de ne jamais dire un mot de politique. Je souhaite aux étrangers l'amitié d'un homme tel que M. Manni ; il sait la chimie comme nos Caventon et nos Vauquelin.

Je retourne au Colisée. La beauté du ciel d'Italie nulle part n'est plus sensible qu'au travers des fenêtres du Colisée, vers le nord.

Je reconnais Canova, de loin, dans une petite gravure placée au pied de la croix du Colisée ; c'est la gravure d'un tableau de ce grand sculpteur ; je m'approche : même style que dans ses statues. — Dans la tête de la madone, on remarque le peu de distance du nez à la bouche.

Je ne puis revenir de mon étonnement des dix ou douze pieds de terre qui sont tombés du ciel sur les ruines de l'ancienne Rome et sur les environs. D'où est venue cette terre ?

Tu vois la curiosité qui paraît pour la première fois avec ses doutes, ses raisonnements, et vient diminuer l'émotion. En effet, à Rome, peu à peu je suis devenu comme un savant, avec de la curiosité et point de cœur; mais, grâce au ciel, conservant toujours un peu de cette logique sévère que m'a donnée l'habitude des affaires. M. Nibby, le moins bête des savants romains, a déjà donné, dans ses ouvrages imprimés, cinq dénominations différentes au temple de *Jupiter Stator*, et la dernière découverte est toujours également indubitable.

Le manque de logique est incroyable en Italie parmi les savants; c'est que dans leurs académies, si l'on contredit un collègue, l'on se fait un ennemi mortel. Un savant protégé par un cardinal est ici un animal invulnérable.

Aujourd'hui, venant du Colisée et allant, au hasard, vers le palais Quirinal (Monte Cavallo), j'ai rencontré une jeune fille de dix-huit ans, qui faisait les sept stations, marmottant des prières; c'est la plus grande beauté, dans le genre de Raphaël, que j'aie

vue de ma vie. Je l'ai suivie, mais avec le respect convenable, pendant plus de trois quarts de lieue. — Figure absolument dans le genre de la *Madonna alla Seggiola* (du palais Pitti). Nous voyons dans la lettre de Raphaël au comte Castiglione [1], que ce grand homme ne faisait guère que des portraits. Me trouvant dans le pays où il a véeu, je rencontre ses têtes dans les rues : rien de plus simple ; cela m'est déjà arrivé à Parme pour le Corrége, à Bologne pour les Carrache, etc. J'ai éprouvé aujourd'hui que pour bien sentir la beauté il faut n'avoir absolument aucun projet de séduction sur la femme qu'on admire.

Magnifique fontaine de Monte Cavallo, devant les colosses. Cette fontaine est tout simplement parfaite. J'éprouve cette sensation si rare, qui consiste dans l'impossibilité où se trouve l'imagination de rien ajouter à la beauté de ce que l'on voit. — Belle cour du palais de Monte Cavallo. — Je vois fort bien le cardinal Consalvi rentrant chez lui. — Tout est tranquille à Rome comme dans un village. L'absence de la fatuité militaire, de la manière bruyante de marcher d'un général de brigade important, m'est agréable. Le premier ministre rentre chez lui à pied, comme un bourgeois; il rencontre près de sa porte un groupe de trois ou quatre poules, qui grattaient la terre tranquillement pour chercher à vivre. Ici, personne n'a l'air pressé. — Beauté admirable des yeux du cardinal, saillie extrême des sourcils, air fin du grand monde, mais nullement l'air grand seigneur comme Fleury. Quel dommage que cet homme d'esprit n'ait jamais lu Adam Smith et Jérémie Bentham !

Le tombeau de Clément XIII (Rezzonico), à Saint-Pierre, par Canova, m'inspire une vive et tendre admiration. Dans le genre copie de la nature, quelle tête que celle de ce pape ! Cela est encore plus beau que la tête du Louis XIV de la statue de la place des Victoires. Dans le genre idéal, quoi de plus beau que le Génie qui s'afflige ?

[1] *Recueil de lettres de grands artistes*, publiées par L J Jay, page 18. Cette lettre, datée de Rome, a été écrite peu de temps avant la mort de Raphaël ; car il y est question de la *Galatée*, l'un de ses derniers ouvrages. (R. C.)

Le soir, je vais voir Canova chez sa maîtresse, madame T... Ce grand homme me reçoit avec bonté. Nous parlons de M. de Saint-Vallier, qui lui fit accepter la *croix de la Réunion*, pour laquelle il n'y avait point de serment à prêter ; Canova refusa courageusement la croix de la Légion d'honneur, parce qu'il fallait un serment. Il est profondément religieux ; je me sens rempli de respect devant sa personne; quand je vais à l'audience d'un roi, mon esprit est tout à l'épigramme. Une seule chose me choque dans Canova : par prudence, il ne blâme aucun artiste, si mauvais qu'il soit. J'ai parlé du Corrége avec Canova ; j'éprouve une extrême satisfaction de voir que je sens le Corrége un peu comme lui. Il me dit : « Je veux faire une jeune fille réveillée par son amant, qui chante dans la rue. Je tomberais facilement dans l'indécence en un tel sujet, et je jetterais plutôt mes ciseaux. Heureusement j'ai trouvé un moyen : c'est un petit Amour qui joue de la lyre près de la nymphe, et qui la réveille. Je compte que cette figure, éloignée de la réalité, ôtera l'indécence[1]. »

Ici, comme à Bologne, j'ai trouvé des amours qui durent depuis six, huit, douze ans; la plupart se sont formés en quelques jours. Dès que vous voyez, dans la société, qu'une femme vous regarde avec plaisir, vous pouvez, au bout de deux ou trois soirées, lui adresser hardiment cette question : *Mi volete bene*? (Me voulez-vous du bien ?) Si elle répond : Non; c'est que jamais elle ne sentira rien pour vous. Si, au contraire, elle vous aime, elle répond : Oui ; et tout est fini.

L'orgueil romain a garanti les gens de ce pays-ci de toutes les petitesses de la vanité française et de la sottise de vouloir imiter quelque autre ville au monde que ce soit. A Milan, on avoue hautement l'imitation de Paris, et l'on a des fats dignes du café Tortoni. Ici, l'*honneur national* couvrirait de ridicule l'imprudent qui avouerait une telle prétention, et le ridicule se lance à Rome avec une admirable rapidité. « Un Romain doit, avant toutes choses, être Romain, » disait devant moi, ce soir, l'architecte Serafini, homme d'esprit ; mais je ne pourrais parler

[1] Ce groupe est en Angleterre.

plus en détail de la société sans m'engager dans les noms propres.

CXXIV

A MONSIEUR R... C..., A PARIS.

Rome, le 15 novembre 1825.

. . . . Je ne puis rien te dire de ma soirée : je me suis même fait une règle de ne transcrire, en 1825, qu'avec beaucoup de réserve celles de mes notes de 1817, dans lesquelles je parle d'amis que le sort commun de l'humanité a mis à l'abri de toutes les vaines persécutions. Heureusement la plupart des personnes qui, à Rome, m'ont accueilli avec quelque bonté, vivent encore. Je ne te dirai donc rien des salons de cette seconde capitale de l'Europe. Suivant mes idées, la perfection de la société se trouve à Rome. C'est là que des indifférents réunis ont trouvé le secret de se donner réciproquement le plus de moments agréables. Il est vrai que notre vanité inquiète de Paris étant assez rare à Rome, les gens qui se trouvent souvent ensemble dans un salon, ne conservent pas longtemps leurs droits à ce titre d'*indifférents* que j'ai supposé plus haut comme une des données du problème. Un doux sentiment de bienveillance, qui, au premier petit service, se change bien vite en amitié, réunit des gens qui se voient souvent.

Je ferais deux ou trois volumes si je voulais t'envoyer toutes mes remarques sur Rome.

CXXV

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Rome, le 16 novembre 1825.

La renommée fait assez connaître à l'Angleterre les grands poëtes italiens, allemands et français. Vous n'avez pas besoin de mes lettres pour connaître les noms de Monti, de Manzoni, de Niccolini, de Silvio Pellico. Mais mon séjour prolongé en Italie me met à même de vous montrer comment la tendance générale de la civilisation de dix-huit millions d'êtres qui parlent italien, comment la nature de leurs *habitudes* morales a fait naître des âmes comme Manzoni et Pellico. Exprimés en langage français, par exemple, les sentiments et les idées de ces âmes privilégiées n'eussent trouvé que des sifflets. Vous voyez clairement, monsieur, combien il est utile pour nos plaisirs qu'il y ait dans ce monde divers degrés de civilisation. La tyrannie elle-même peut, ainsi que les tempêtes sur mer, sujets de tant de beaux tableaux, être utile à nos plaisirs intellectuels, quoique l'humanité puisse nous faire désirer sincèrement la non-existence de ces deux fléaux. Le littérateur qui aura assez d'esprit pour se plier aux manières de voir et de sentir des trois ou quatre nations qui ont de vrais poëtes, verra ses efforts récompensés par des jouissances assez vives et qui auront, surtout, le charme de la variété.

Par exemple, si l'on veut se donner la peine de concevoir la tyrannie soupçonneuse, vexante au suprême degré, mais non cruelle, par laquelle M. de Metternich cherche à abaisser l'esprit et à avilir les âmes des Lombards, imprudemment réveillés par Napoléon et son royaume d'Italie (opération qui a duré de 1796 à 1814), on trouvera une jouissance poétique très-vive à la lecture de la meilleure satire qu'aucune littérature ait produite depuis un siècle; je veux parler de *Prina*, vision par

M. Thomas Grossi, de Milan. Je ne cite ce poëme sublime qu'en passant ; si vous trouvez ce sujet intéressant pour des Anglais, je vous en donnerai des extraits qui pourront être utiles[1]; car la *Vision* de Prina n'est pas écrite dans l'italien du Tasse et d'Alfieri, mais en dialecte milanais, langue qui n'est parlée que par un million d'hommes tout au plus.

Mon but étant d'exposer avec clarté comment chaque civilisation produit ses poëtes, comment, par exemple, la civilisation de salon a fait naître l'abbé Delille en France, et, plus tard, la méfiance et la *solitude comparative*, les odes de Béranger, je vous demande la permission de parler un peu des habitudes sociales de l'Italie. Ce n'est que par ce chemin que l'on peut arriver à comprendre et surtout à *sentir* ses poëtes. Tel d'entre eux, il y a trois ans, était inintelligible pour mon âme, quoique je comprisse parfaitement les mots de chacun de leurs vers. L'habitation dans le pays, la fréquentation constante des hommes les plus fortement empreints de la manière de voir et de sentir italienne, m'ont enfin fait comprendre et sentir tel poëte qui, d'abord, me semblait sans mérite, et qui, hors de l'Italie, ne peut être loué que par les pédants qui louent ou blâment *sur parole*, et uniquement pour satisfaire leur propre vanité et se donner l'air de connaître *toutes* les littératures.

Je trouve, parmi les poëtes italiens vivants, MM. Monti, Manzoni, Niccolini, Pellico, Foscolo, Aricci, Buratti le Vénitien, Grossi de Milan, dignes d'être connus hors de leur pays. Je me dispenserai, pour le moment, de vous parler de Vircenzo-Monti, le plus grand de ces poëtes, l'immortel auteur de la *Bassvigliana*. Aveugle comme Milton, âgé de soixante-dix ans, il achève sa vie à Milan, soigné par sa femme et sa fille, madame la comtesse Perticari, veuve d'un littérateur fort distingué[2], et connue elle-même par de charmants vers italiens et par sa science en langue latine. Je ne parlerai qu'en passant, et autant qu'il sera nécessaire pour l'intelligence de mon sujet, de M. Foscolo, qui a longtemps habité Londres. Je crois, au contraire, que MM. Manzoni,

[1] Voir la lettre du 30 novembre 1825, ci-après, page 27.

[2] Perticari, né à Savignano en 1779, mort à Rome en 1822.

Pellico, Niccolini, Buratti et Grossi y sont moins connus qu'ils ne le méritent.

L'Italie n'est pas comme la France, elle a une vingtaine de capitales; en France, il n'y a que Paris. Les littérateurs de Lyon, de Nantes, de Bordeaux, sont des êtres ridicules. L'Italie est, au contraire, dans l'heureuse position de l'Allemagne. On se moque fort bien, à Venise, de ce qui est applaudi à Milan. Tel poëte sifflé à Florence, s'il est Romain de naissance, peut espérer un grand succès à Rome. A l'égard de Naples, un poëte qui imprime à Turin ou à Vérone y est presque aussi étranger, la langue à part, que s'il eût publié son livre en France ou en Allemagne. Chaque ville d'Italie possède communément deux ou trois poëtes qui, au lieu d'être ridicules, comme cela arrive à leurs pareils en France ou en Angleterre, sont regardés par les bourgeois, leurs compatriotes, comme faisant partie des avantages qui distinguent leur ville, et, comme vous savez, chaque ville, ici, abhorre la cité voisine et en est abhorrée.

Cette fatale maladie morale est, suivant moi, antérieure aux Romains; elle fut soigneusement cultivée par ces maîtres du monde, qui ne pouvaient redouter qu'une confédération. La haine réciproque fut une des bases du patriotisme étroit des républiques du moyen âge. Les princes qui usurpèrent le pouvoir souverain dans ces républiques, les Médicis à Florence, les Visconti à Milan, les de la Scala à Vérone, etc., cherchèrent encore à envenimer ces haines de ville à ville; ils se disaient avec Machiavel : *Divide ut imperes*. Cette suite acharnée de fatales circonstances ont fait de l'Italie le pays de la haine, presque autant que celui de l'amour. Cette haine de ville à ville, cette absence d'un centre commun de civilisation paraît, par ses bons comme par ses mauvais effets, dans chacun des ouvrages de ses poëtes, au-dessus du médiocre. Elle triomphe dans les jugements littéraires. On méprise, à Florence, les tragédies de Silvio Pellico, autant qu'à Milan l'on méprise les tragédies du Florentin Niccolini; ce qui n'empêche nullement que la *Francesca di Rimini* de Pellico, et l'*Ino e Temisto* de Niccolini, ne soient des ouvrages tragiques au moins égaux à tout ce qui a paru depuis dix années sur les théâtres de la France, de l'Alle-

magne et de l'Angleterre. En Italie, les habitants de Venise, de Bologne, de Milan, de Turin, de Florence, de Naples, etc., regardent comme autant d'offenses personnelles les critiques qu'on pourrait se permettre sur leur peintre, leur poëte ou leur statuaire. Plus la critique est fondée, plus la haine par laquelle on chercherait à la punir serait acharnée. C'est ce qui fait qu'un étranger seul peut parler de la littérature italienne ou de la situation actuelle des arts en ce pays. Le seul Rossini est généralement loué, parce que sa patrie, Pesaro, est une ville trop petite et trop peu importante pour avoir des ennemis puissants; et, en second lieu, parce que Florence, Venise, Rome, n'ont eu aucun musicien à lui opposer et l'ont appelé pour qu'il composât pour leurs théâtres. Du reste, malheur à qui dirait du mal, à Brescia, du poëte Aricci, ou à Florence, du peintre Benvenuti! Je me suis fait des ennemis sérieux à Rome, en me permettant de trouver ridicule plusieurs tableaux de M. Camuccini, le prétendu grand peintre de ce pays. Ce malheureux préjugé est précisément ce qu'il faut pour fixer ces artistes dans la médiocrité la plus incurable. La moindre critique n'est plus, à leurs yeux, le langage de la vérité, mais celui de la haine. Laissant donc à part et dans leur obscurité méritée tous ces poëtes qui vivent sous la protection de la petite vanité municipale des bourgeois leurs compatriotes, je passerai aux poëtes vraiment remarquables et je commencerai par M. Alessandro Manzoni, dont un libraire de Florence vient enfin d'imprimer les œuvres complètes en un volume.

Tout le monde désirait qu'une telle collection vît le jour; tout le monde l'achète, et certainement le libraire florentin n'aura pas donné un écu à l'auteur. C'est beaucoup s'il lui a envoyé en cadeau un exemplaire de ses propres œuvres; vu l'avarice florentine, je parierais même le contraire. Ainsi, en Italie, un homme de lettres, quel que soit son talent, ne peut espérer de vivre au moyen de ce talent. Je compte ce malheur apparent au nombre des plus grandes félicités de la littérature italienne; elle est délivrée, par là, des gens de lettres aux gages des gouvernements, des Southey, etc., etc.

M. Alessandro Manzoni est né à Milan vers 1785; il est noble

et riche, de plus extrêmement dévot. Il a épousé une femme protestante et regarde comme le plus grand bonheur d'être parvenu à la convertir à la religion romaine. Il traduit en italien le fameux livre que M. de Lamennais a écrit sur l'*Indifférence en matière de religion*. Le génie de M. Manzoni est sombre, tendre, sérieux. Il commença sa réputation en 1806, par une pièce de vers sur la mort de Carlo Imbonati, second mari de madame Giulia Beccaria, mère de M. Manzoni et sœur du célèbre auteur du traité des *Délits et des Peines*, un des précurseurs de M. Jérémie Bentham. M. Imbonati était du nombre de ces génies puissants, moins rares, peut-être, en Italie que dans toutes les autres régions de notre Europe moderne, mais que la prudence réunie à l'absence complète de vanité engage à se taire. Je connais plusieurs de ces hommes rares, je ne les nomme point, pour ne pas contrarier le genre de vie qu'ils ont adopté et que rend impossible en France la vanité, et en Angleterre la nécessité de gagner de l'argent et de fréquenter les gens riches ou titrés. C'est l'existence de ces hommes de la force de M. Imbonati qui, à mes yeux, fait de l'Italie l'un des premiers pays du monde. Ce sont les hommes de la force de M. Imbonati qui, à Milan, osèrent résister à Napoléon dans tout l'éclat de sa puissance, et *rejeter* une loi par lui proposée à son corps législatif du royaume d'Italie. Les Français, après avoir allumé ce feu sacré en 1789, l'avaient perdu et étaient alors *vendus* à Napoléon, comme ils le sont aujourd'hui aux Bourbons. Ne croyez point, monsieur, que cette apparente digression m'ait éloigné de mon sujet : la poësie italienne, *telle qu'elle existe dans les grands poëtes vivants*. Le *bien dire*, en Italie, est cousin germain du *bien faire*. Parmi tous les poëtes de l'Europe moderne, ce précieux caractère de *réalité*, si je puis ainsi parler, je ne l'ai retrouvé que chez M. de Collin, poëte autrichien, mort vers 1810.

La vertu *pratique* et imitée, pour ainsi dire, de Socrate et de son école, respire dans les vers de M. Manzoni : *In morte di Carlo Imbonati*. Leur succès fut immense, et depuis vingt ans ils sont cités par tous comme un des chefs-d'œuvre de la poésie moderne en Italie. Carlo Imbonati mourut à Paris, où il se trouvait avec madame Giulia Beccaria, mère de l'auteur. Le philo-

sophe Imbonati n'avait jamais vu M. Manzoni. Le poëte feint qu'après sa mort Imbonati lui apparaît. Ce poëme n'est donc, à proprement parler, que le récit d'une *vision*. Cette forme avait été adoptée par tous les poëtes, grossiers prédécesseurs du Dante, et cela par l'excellente raison que, tout le monde *croyant* alors aux visions ou apparitions, de toutes les choses *existantes* une vision était la plus poétique. L'exemple du Dante, dont le magnifique poëme n'est qu'une *vision*, a été suivi par la plupart des bons poëtes vivants (Monti, dans la *Bassvigliana*; Grossi, dans *Prina*, etc.). Cette forme a l'immense avantage, dans ce pays de papisme, de concilier aux grands poëtes la croyance du peuple, parmi lequel, de Turin à Naples, les apparitions passent pour choses certaines. Le sûr moyen, au contraire, de faire rire un Français, de quelque classe qu'il soit, et je suppose un Anglais, c'est de lui raconter une vision. De là, je conclus à l'utilité des civilisations diverses; non pas, certes, pour le bonheur du genre humain, mais pour le plaisir des gens sensibles aux beaux vers. Quoi qu'il en soit, les chefs-d'œuvre de Monti et de Grossi, et le premier bel ouvrage de M. Manzoni, sont le récit d'une vision.

Carlo Imbonati apparaît à M. Manzoni et lui donne, comme à un fils chéri, des jugements et des conseils sur les choses de la vie, et ces conseils n'ont rien de vague. En 1806, il n'y manquait que les noms propres, pour être, même aux yeux des étrangers, applicables à ce qui se passait en Lombardie, et le public de Milan, qu'alors Napoléon s'efforçait d'acheter, suppléa facilement tous les noms propres. Le corps législatif de Milan venait justement de rejeter la loi fameuse proposée par Napoléon, rejet qui amena l'anéantissement du corps législatif du royaume d'Italie, tandis que celui de France continua à être un instrument passif dans la main de l'empereur, qui n'était pas alors aussi libéral qu'à Sainte-Hélène et dans le livre de M. de Las Cases.

Les circonstances politiques et morales sur lesquelles je m'arrête trop longtemps, peut-être, firent retentir dans tous les cœurs italiens, les beaux vers de M. Manzoni et leur donnèrent ce genre de succès que M. de Béranger vient d'obtenir, en France, par ses chansons immortelles. Une concision poétique et pitto-

resque, une sensibilité douce qui place le poëte dans une région supérieure à la colère aristocratique, qui fait le génie d'Alfieri; une piété tendre qui, plus tard, à gâté les tragédies de M. Manzoni; font le caractère de son premier chef-d'œuvre. Je citerai peu, uniquement parce que je suppose que la langue italienne ne vous est pas aussi familière que je le désirerais. Je ne puis me défendre, cependant, de transcrire le portrait d'Homère, qui a trouvé place dans la mémoire de tous les Italiens :

Nè lodator comprati avea quel sommo
D' occhi cieco, e divin raggio di mente;
Che per la Grecia mendicò cantando
. . . .
Cui poi, tolto a la terra, Argo ed Atene,
E Rodi e Smirna cittadin contende ;
E patria ei non conosce altra che il cielo.
Pagina 13.

La description suivante de la mort du Juste, donnée par lui-même, avantage de la forme de la vision, qui permet de rendre compte ainsi de tous les sentiments; cette description, dis-je, me semble sublime. Le poëte demande à Imbonati comment la mort lui est arrivée, quelle sensation il a éprouvée ; en un mot, ce que c'est que la mort (question si imposante et si hautement intéressante pour tous les hommes); telle est la réponse du juste :

Come da sonno, rispondea, si solve
Uom, che nè brama nè timor governa,
Dolcemente così dal mortal carco
Mi sentii *sviluppato*.
Pagina 9.

Ce dernier mot me semble magnifique dans la bouche d'un chrétien pieux tel que M. Manzoni s'est toujours montré. On a souvent comparé les vers sur la mort de Carlo Imbonati aux *Sepolcri* de M. Foscolo. Il y a plus de chaleur chez M. Foscolo,

mais aussi souvent cette chaleur est *factice* et ressemble trop à de la rhétorique. La versification des *Sepolcri*, plus brillante que celle de M. Manzoni, manque tout à fait d'onction et de ce charme entraînant qui, dans les vers du jeune Milanais, rappelle souvent le naturel touchant de plusieurs poëtes allemands et anglais. Le plus beau passage du poëme de M. Foscolo, celui où il peint le génie de Machiavel, appartient plus au genre de la satire qu'à celui d'un poëme qui veut être touchant. M. Foscolo est sûr du suffrage de tous les esprits, même les plus grossiers; M. Manzoni ne plaît qu'aux esprits délicats, mais les enchante comme le son d'une musique suave et qui fait penser doucement aux choses d'une autre vie.

Les hymnes sacrés de M. Manzoni se sont fait lire même des politiques, qui considèrent le *Papisme* comme le premier malheur de l'Italie. Le papisme proscrit tout examen, c'est ainsi qu'excepté chez les esprits de la force de Carlo Imbonati, de Beccaria, de Melzi, de Gino Caponi, et de peu d'autres, il a retardé d'un siècle la civilisation de l'Italie. Dans la classe des actions politiques, l'ignorance que le papisme cause a conseillé aux Milanais, l'assassinat de Prina (20 avril 1814); dans la classe des sottises imprimées, il a fait naître l'*Histoire d'Italie* de M. Carlo Botta, imprimée en 1823, et lui a fait avoir quatorze éditions, en deux années.

Toutefois les beautés poétiques des hymnes de M. Manzoni sont telles, qu'elles ont fait passer sur leur tendance antisociale et *vénéneuse*, surtout pour la malheureuse Italie, écrasée en 1825 par les tout-puissants jésuites [1].

[1] Voir le feuilleton du journal le *Temps*, du 3 mars 1830, ayant pour titre le *Parnasse italien*. Il y a, entre la lettre ci-dessus et ce feuilleton, plusieurs idées communes exprimées souvent dans les mêmes termes; mais chacun de ces articles a des particularités qui lui sont propres. (R. C.)

CXXVI

A MONSIEUR R... C..., A PARIS.

Rome, le 20 novembre 1825.

Ah! parbleu, je te conseille de venir me parler dorénavant de tes cascades de la Savoie et de la Suisse! je viens de voir la bellissima cascata di Terni. Ouvre tes deux oreilles et écoute ce que tu vas ouïr. Un incident assez singulier est venu encore ajouter à l'agrément de ma charmante excursion dans ces montagnes.

Après un grand nombre de zigzags dans l'Apennin, de Narni à Terni, je suis arrivé dans cette villette par un clair de lune magnifique, à neuf heures du soir. Le lendemain matin, par un soleil superbe, et les arbres encore garnis de leurs feuilles seulement rougies par l'automne, je suis allé à pied à la cascade, parce que j'ai eu la petitesse de me mettre en colère avec le maître de poste, que le gouvernement papal a autorisé à prendre un prix énorme pour faire sept milles. De Terni à la cascade, on suit le fond d'une vallée, où j'ai eu le plaisir de me perdre. J'ai demandé plusieurs fois mon chemin. Une paysanne, après m'avoir répondu fort soigneusement, m'a dit avec familiarité : « Donne-moi quelque chose, pour l'amour de la Madone. » Le tutoiement vient de l'ancien latin. L'absence de toute vergogne avec laquelle tout paysan demande au voyageur tient : 1° au défaut total de vanité; 2° à l'égalité devant le prêtre; 3° à l'égalité devant Dieu. Il y a si peu de vanité dans ce pays-ci depuis le lac de Trasimène, que je commence à la regretter. Les paysans en France, pour exprimer le comble du malheur, disent fort bien : *Il fut réduit à tendre la main*. Ici, vous passez devant une femme qui travaille, assise sur le devant de sa porte; elle tend la main, sans se déranger et vous dit : « Donne-moi quelque chose. » — Mais l'absence de vanité, funeste dans les

basses classes, est bien agréable et produit des effets bien neufs pour nous, dans la société.

Je te fais grâce des autres pensées du même genre qui m'amusaient pendant que j'allais à la cascade. Je suivais le fond de cette vallée à bords escarpés, mais je ne voyais point arriver la cascade. Dans mon inquiétude, j'ai quitté le chemin et me suis mis à marcher sur le bord même de la rivière limpide qui vient de la cascade. J'ai failli à tomber dans l'eau, en sautant de rocher en rocher, dans mon obstination de ne point quitter la rivière. Enfin, je suis arrivé sous un pont, je me suis hissé sur le pont, et me voilà sur la rive droite de la rivière. Je suis une allée d'orangers, j'entends un grand bruit, je vois une grande fumée d'eau brisée ; je fais un détour et, à ma droite, je vois la rivière qui se précipite du haut du bord escarpé de la vallée. C'est la plus belle chute d'eau que j'aie vue de ma vie. Je reste une heure au fond de la vallée. Combien je suis heureux de ne pas m'être fait accompagner par un guide !

Au bout d'une heure, un joli petit paysan m'aborde d'un air riant, qui me surprend, et me demande avec amitié si je ne veux pas monter et voir la cascade de haut en bas.

Je monte, en effet, par un petit sentier en zigzag qu'on a pratiqué, l'année dernière, le long du côté oriental de la vallée, en l'honneur de l'empereur d'Autriche. A mi-hauteur de la cascade, il y a un belvédère qui s'avance, et qui est, en quelque sorte, comme suspendu sur la nappe énorme qui tombe au fond de la vallée. Cela est parfaitement beau. Je grimpe enfin tout à fait au haut de la cascade, je vois la rivière à six pieds au-dessus de l'endroit où elle se précipite ; on jouit en ce lieu d'une cascade en raccourci. Cette petite rivière (le Velino) coule dans un canal construit par les Romains, pour abaisser le niveau d'un lac qui est à deux milles de la cascade, et gagner des terrains cultivables sur ses bords.

J'ai suivi, pour revenir à Terni, un chemin qu'on a pratiqué tout au haut du bord oriental de la vallée, tout au bord du précipice qu'elle forme. J'étais fatigué d'admiration, j'avais besoin de sensations d'une autre espèce ; elles n'ont pas tardé à venir. Une paysanne qui passait m'a salué en riant d'un air de connaissance.

J'ai pensé à l'air affable de mon petit guide, chose si rare en Italie, où c'est toujours l'air hagard de la méfiance et de la haine que l'on trouve dans les yeux mêmes des gens que l'on paye le mieux. J'ai interrogé mon petit guide ; un air malin brillait dans ses yeux si beaux ; il refusait de me répondre. Enfin il m'a dit en riant : « Je vois bien, seigneur Stéfano, que vous ne voulez pas être connu. Voici cependant l'habit que j'ai acheté avec les six écus que vous m'avez donnés à votre départ. »

J'abrége des détails infinis et fort amusants pour moi, qui ne comprenais pas. Je vois enfin que je suis M. Étienne Forby, paysagiste français, qui a passé vingt-six jours au petit village de Fossagno, occupé à peindre à l'huile tous les aspects de la cascade. Tous les paysans que je rencontre me saluent avec une bienveillance marquée ; je vois que je suis un brave homme. De jeunes paysannes me saluent aussi fort amicalement. Je m'enquiers de mon petit domestique, de ma manière de passer mes soirées ; je demande si je n'avais point de maîtresse. Hélas! non! mon ménechme a eu la constance de s'ennuyer ici vingt-six soirées de suite, sans se mêler à la société, car il y en a pourtant en Italie. J'ai été présenté à la paysanne qui me louait mon logement, à celle qui me faisait à dîner, et dont la sœur venait d'avoir le malheur de perdre sa petite fille *Mariaccia*, celle que j'aimais tant.

J'ai voulu, au milieu de tout le village rassemblé autour de moi pour me faire fête, essayer de renier mon nom : impossible. Tout le monde me criait : « Vous voulez rire, seigneur Stéfano. » J'ai passé trois heures au milieu de ces bonnes gens, que j'ai régalés de vin blanc et de saucisses sentant l'ail d'une lieue. Jamais, quoi que j'aie pu faire, il ne m'a été possible de faire naître le moindre doute sur mon identité. Enfin mon petit domestique m'a reconduit à Terni, où je ne suis arrivé qu'à six heures du soir, en pêchant le long de la rivière.

Il paraît que mon ménechme est un homme excellent ; je me suis diverti avec ces paysans qui me traitaient d'une manière si intime ; je me suis enquis de tous les détails possibles, sur la vie qu'ils mènent ; je leur ai promis de revenir dans un mois, toujours bien contrarié de trouver mon ménechme si peu galant,

car je voyais des yeux superbes parmi les paysannes que je régalais. J'ai eu jusqu'à soixante ou quatre-vingts personnes autour de moi, et toujours adoré de tout le monde. J'étais assis sur le banc de la boutique du *salamiere* (du charcutier), et une barrière, formée par deux chaises placées devant moi, empêchait la foule de m'opprimer. J'écrivis sur ce banc une attestation que me demanda *Francesco*, mon petit domestique ; mes successeurs y pourront vérifier la vérité de cette aventure.

A Rome, au café del Greco, via de Condotti, on m'a présenté à mon ménechme, qui était, sans doute, fort bien au moral, mais j'ai été choqué de le trouver si peu beau : c'est une leçon. Il est singulier combien l'homme le moins fat parvient encore à se faire illusion sur sa taille, sa figure. En se regardant pour mettre sa cravate, les gens mêmes qui voient des tableaux toute la journée finissent par faire abstraction totale des défauts.

CXXVII

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 30 novembre 1825.

L'immense succès de la *Campagne de Moscou* de M. de Ségur, dont douze mille exemplaires se sont vendus, sans *puff*, en deux mois, a fait faire une deuxième édition de l'

Histoire de l'expédition de Russie, par le marquis de Chambray, trois volumes avec cartes et plans, deuxième édition.

Cet ouvrage estimable a le tort d'être un peu ennuyeux. Son bon côté est de donner des détails militaires, fort utiles aux gens du métier, pour acquérir, non la *science militaire*, mais ce genre de bavardage qui donne de la considération à la table d'un vieux major général. La *défiance*, qui entre pour beaucoup dans les jugements littéraires de l'Europe, vous empêchera de faire un grand cas de l'ouvrage de M. de Chambray. Employé par les

Bourbons, qui l'ont fait colonel d'artillerie et de plus *marquis*, comment cet auteur oserait-il louer le maréchal Ney? L'effet le plus funeste, pour les Bourbons, de l'histoire si intéressante de M. de Ségur, a été de faire voir à la nation de quel héros le caprice du ministère de 1815 l'avait privée. Le maréchal Ney avait la qualité la plus rare parmi les Français, celle de ne se laisser ni abattre par les revers ni *exalter* par les succès. Le lendemain de la bataille de la *Moskowa*, il osa conseiller la *retraite* à Napoléon. A qui a connu l'homme et la servile bassesse de B....... et de tout ce qui approchait l'empereur, un pareil trait est *héroïque*. Ney était fort ambitieux, et ce mot pouvait le perdre à jamais. Le livre de M. de Chambray est bien fait; il corrige plusieurs erreurs de détail de M. de Ségur. Ce qui m'en a paru le mieux traité, ce sont les événements militaires depuis le 19 octobre (1812) jusqu'à l'arrivée à Smolensk; mais toujours le maréchal Ney n'est pas mis à sa place.

La *Gaule poétique*, par M. de Marchangy, troisième volume. Cette quatrième édition aura six volumes.

Un des ouvrages les plus emphatiques et à la fois les plus plats qui aient contribué à la décadence de la pauvre littérature française, c'est, sans contredit, la rapsodie de M. de Marchangy, procureur général. Sa place lui donnant beaucoup d'influence dans les cours de justice, il a fait peur à tous les journaux, qui ont vanté sa rapsodie et l'ont poussée à la quatrième édition. Le style est la charge de celui de M. de Chateaubriand. Si M. de Marchangy écrivait des romans, il serait presque aussi absurde que M. d'Arlincourt. La *Gaule poétique*, traitée avec *bon sens*, pourrait faire un ouvrage intéressant. C'est le *catalogue descriptif* de tous les sujets de tragédie et de poëme que peut fournir notre histoire de France. Les malheurs d'Œdipe et des Atrides commencent à être hors de mode en France, notre tragédie ne s'occupe plus que rarement des Grecs et des Romains. On répète souvent un vers de Berchoux qui est devenu proverbe :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

Cette révolution dans notre littérature, commencée par M. de

Chateaubriand et madame de Staël, s'appelle la querelle des classiques et des romantiques. On se rapprochera du naturel, du simple, du raisonnable. La *féodalité et la délicatesse des cours* disparaîtront de notre littérature.

Le *Masque de fer*, journal littéraire et satirique, paraissant tous les cinq jours, et qui en est à son douzième ou quinzième numéro, a désolé toute la petite littérature. Ce journal, fort satirique, outre les vérités désagréables et ce qu'il y a de malheureux pour les gens de lettres médiocres qu'il fustige, c'est que souvent il met beaucoup d'esprit et de finesse dans ses critiques.

CXXVIII

A MONSIEUR CERCLET [1], A PARIS.

Paris, le 30 novembre 1825.

Monsieur,

J'ai des remercîments à vous faire pour les compliments que vous voulez bien m'adresser. Quoi! pensez-vous réellement que mon petit ouvrage[2] soit plein d'esprit, comme tout ce que je publie? — Je ne le pense pas moi-même : première opposition entre nous. Vous voyez blanc ce que je vois noir ; nous ne pouvons estimer réciproquement nos esprits que par politesse. Reste notre caractère moral.

Vous n'êtes pas *plaisant* ou *producteur*, je m'en aperçois au mauvais goût de la plaisanterie sur un nom qui, vous auriez pu le savoir facilement, m'a été utile hors de France. A quoi bon les

[1] M. Cerclet, ancien secrétaire-rédacteur de la Chambre des députés et maître des requêtes, est mort à Paris, le 25 août 1849, à l'âge de cinquante-trois ans (R. C.)

[2] *D'un nouveau complot contre les industriels*, brochure in-8° de vingt-quatre pages.

picoteries qui suivent? Je ne puis qu'accéder entièrement à tout ce que vous dites et de votre incontestable supériorité en économie politique, et de mon métalent en cette matière. Ces deux vérités sont également évidentes pour moi.

Comme il ne s'agit que de discussions littéraires, je vous dirai, sans que vous me le demandiez, que si je n'avais pas eu l'honneur de vous voir chez vous, je n'aurais pas résisté à la tentation de prendre pour épigraphe :

> « Ils rendraient la question insoluble, si le
> « bon sens public ne dédaignait leurs ridicules
> « et pédantesques théories. »
>
> Le *Producteur* lui-même, page 82.

C'est aussi parce que j'avais l'honneur de vous connaître personnellement, monsieur, et peut-être aussi par suite de mon *éducation*, que je n'ai pas cherché à prendre le ton du *Producteur* dans la phrase qui annonce la citation du journal que vous dirigez.

Les *Débats* du 17 novembre, et le *Frondeur* d'un de ces jours, m'avaient donné à penser que de grands personnages, qui ont beaucoup de millions et de vanité, donnaient des inspirations à ce journal, destiné à leur faire gagner à la fois l'*argent et l'amitié des Parisiens*.

Cette idée était confirmée par des articles de ce journal, fort bien faits, d'ailleurs, sur des quatre-vingt-dix-huitièmes de propriété qu'on voit passer journellement d'un respectable industriel à un autre plus respectable encore.

Je ne vois rien, dans la brochure sur laquelle vous voulez bien me donner votre opinion, qui puisse blesser le moins du monde le caractère de MM. les rédacteurs des journaux industriels. Je n'ai point l'honneur de les connaître personnellement; mais il suffit, monsieur, qu'ils travaillent avec vous pour que je les croie animés des mêmes sentiments honorables.

Vous pouvez savoir facilement, monsieur, qu'ayant beaucoup d'estime pour l'état de journaliste (c'est la tribune de notre temps), je ne connais l'organisation d'aucun journal. Je pensais

que les rédacteurs du *Producteur* étaient les mêmes que ceux du *Journal du Commerce*. Comme un journal perd beaucoup d'argent les premières années, je croyais encore que l'industrie faisait des fonds pour donner des moyens de publicité à la profonde estime que MM. les rédacteurs ont naturellement pour elle.

Le ton de votre lettre me fait espérer, monsieur, que, tout en n'estimant guère, vous mes plaisanteries, et moi vos obscurités prétentieuses, nous pourrons continuer à vivre sur un pied amical. Si vous me permettez de rire de ce qui me semble affecté, et que, par extraordinaire, ma brochure ait une seconde édition, j'effacerai, sans que vous m'ayez rien dit à ce sujet, ce qui a pu vous paraître inculper vos intentions; car les gens qui pensent ne doivent pas donner à rire à ceux qui digèrent.

J'ai l'honneur d'être, etc.

H. BEYLE.

CXXIX

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 30 novembre 1825.

Puisque l'intérêt que vous portez à la littérature italienne vous fait désirer quelques détails sur le poëme de Grossi [1], je vous envoie copie d'une lettre que j'adressai de Venise à un ami, le 10 septembre 1822. Bien qu'écrite six années après l'apparition du poëme, cette lettre me semble donner une idée assez exacte de l'effet qu'il produisit, principalement à Milan, que j'habitais en 1816.

La plupart des voyageurs anglais qui ont parcouru l'Italie me paraissent des gens qui relisent plus souvent Tite-Live, Horace,

[1] Voir la lettre du 16 novembre 1825, ci-devant, page 12.

et ce qu'ils appellent leurs auteurs classiques, qu'ils n'ouvrent les yeux dans le monde. Il n'est donc nullement étonnant qu'Eustace et les voyageurs de cette espèce ne se soient pas aperçus que, sous le nom générique d'italien, l'on comprenait une dizaine de langages différents, tels que le piémontais, le génois, le vénitien, le bolonais, le milanais, etc., etc.

Ce n'est qu'avec peine qu'un grand poëte se résout à écrire dans une langue morte, dans la langue qu'il n'a jamais parlée ni à sa maîtresse, ni à son ami, ni à ses rivaux.

L'orgueil littéraire s'offense de cette vérité; je lui réponds par les faits. Quels noms l'Italie peut-elle opposer aujourd'hui à ceux de Grossi et de Buratti? Je ne vois que Monti et Foscolo. Monti, parvenu à une honorable vieillesse, n'écrit plus [1], et si la chaleur poétique est ce qui fait vivre les poëmes, je n'hésite pas à scandaliser les littérateurs d'Académie et à avancer que l'on se souviendra des satires de Buratti et des poëmes de Tommaso Grossi, longtemps après qu'on aura oublié les *Tombeaux* de Ugo Foscolo.

Seulement Grossi et Buratti ne seront appréciés que par le million de personnes qui parlent le milanais et par les deux ou trois millions qui parlent le vénitien. La terreur est si grande dans ce pays-ci, que peut-être, il est vrai, les délicieuses satires de ces grands poëtes ne seront jamais imprimées.

Mon objet aujourd'hui est de vous parler de *Prina, a vision*. C'est un poëme de deux cent quarante-six vers, qui, un beau jour, en 1816, fut trouvé sur le pavé de Milan. Quelques heures s'étaient à peine écoulées que les habitants de la ville, comme le gouvernement, n'étaient occupés que de cette satire admirable.

Telle est la sensibilité de ce peuple, telle est sa *non-cura* des choses qui ne sont qu'utiles, un bel ouvrage de l'art les enlève entièrement aux intérêts directs de leur fortune. Pour que vous puissiez comprendre l'effet magique produit par ce poëme, il faut que je vous rappelle quelques circonstances particulières à la

[1] Monti, né à Fusignano, vers 1753, mort en 1828.

Lombardie, à ce pays qui, depuis quarante ans, est à un siècle de civilisation en avant de tout le reste de l'Italie.

Le 20 avril 1814[1], la populace de Milan, excitée et payée par les gens riches et les nobles, assassina à coups de manches de parapluie, M. Prina, ministre des finances. C'est le seul homme de génie que Napoléon eût osé employer dans son royaume d'Italie ; il craignait toujours que ce royaume, dont il avait été obligé, dès 1806, de ne plus réunir le corps législatif[2], ne cherchât à se séparer de la France.

Pour l'assassinat de Prina, trois factions se réunirent : la faction autrichienne, la faction des gens mécontentés par les hauteurs du vice-roi Eugène, et enfin la très-petite faction des gens qui désiraient des institutions libérales. La faction autrichienne, conduite par des prêtres et beaucoup plus habile que les deux autres, les trompa avec une facilité qui fait peu d'honneur à cette sagacité italienne si fort vantée. Le parti autrichien se fit avancer beaucoup d'argent par de riches négociants, rebutés par le vice-roi, qui n'aimait que la noblesse. Avec cet argent, on paya deux cents va-nu-pieds; mais, quoique payés et animés par la présence des principaux nobles qui, le parapluie à la main (car la pluie tombait par torrents), s'agitaient et criaient au milieu des assassins, aucun de ces va-nu-pieds salariés n'eut le courage de tuer Prina ; on le prit dans son palais, on l'assomma, et il resta cinq heures de temps demi-mort, étendu par terre, et recevant un coup de manche de parapluie tous les quarts d'heure; on le traîna en cet état l'espace de quatre cents pas. Deux dragons à cheval parurent ; six mille assassins prirent la fuite; les dragons ne faisaient que passer ; ils n'avaient aucun ordre. Les six mille va-nu-pieds, parmi lesquels deux cents étaient payés pour assassiner, revinrent autour du pauvre Prina. Comme on le traînait, il passa devant une église, celle de San Giovanni alle Case Rotte. Le prêtre de cette église, quoiqu'il ne fût pas de la conspiration, fit fermer

[1] Voir l'*Histoire du 20 avril* 1814, par le comte Guicciardi, 1 vol. in-18 de cent pages, traduit en français.

[2] Le corps législatif de Milan refusa à Bonaparte, en 1806, une loi sur l'enregistrement. (H. B.)

les grilles des portes, comme quelques personnes humaines qui environnaient le corps de Prina entreprenaient de l'y porter. Il parlait encore et n'avait point de blessure mortelle ; il s'écriait d'une voix assez forte : *Au nom de Dieu, achevez-moi.* Un personnage célébré depuis par Buratti, le marquis Maruzzi[1], qui est le héros de l'*Elefanteide*, ouvrage du poëte vénitien, répondait à cette demande par ce cri furieux : *Achevez-le, achevez-le.*

Enfin, le malheureux Prina, arraché de sa maison vers midi, cessa de souffrir à cinq heures. La populace, le voyant mort, redoubla de fureur et traîna son cadavre dans les rues jusqu'à ce qu'il eût perdu toute forme humaine. La nuit même, il fut porté en cachette au grand cimetière de Milan appelé *il Foppon*, sur la route de Côme.

A peine Prina assassiné et le peuple de Milan engagé par un crime, le parti autrichien se moqua également et des bourgeois mécontents des préférences aristocratiques du vice-roi qui avaient fourni leur argent, et du petit nombre de jeunes libéraux, sans cervelle, qui ne comprenaient pas qu'avant d'arriver à un gouvernement représentatif la Lombardie avait besoin de quarante ans d'administration d'un despote, homme de génie comme Napoléon.

Est-il besoin de dire que tous les anciens abus arrivèrent avec l'administration autrichienne ? Cette administration fut sage et humaine de 1814 à 1820 ; MM. de Bellegarde et de Sauran, successivement gouverneurs, furent modérés et prudents ; mais ils étaient souvent entraînés par les nobles, impatients de reprendre leurs anciens privilèges, et qui semblaient dire à ces sages gouverneurs : *Pourquoi donc avons-nous assassiné Prina ?*

Le mécontentement était extrême dans le pays, lorsqu'un beau matin, en 1816, l'on trouva dans les rues de Milan (et, à ce que m'ont assuré des gens dignes de foi, à Milan et à Venise, jusque dans le théâtre de la Scala, le même soir) plusieurs copies de l'admirable poëme dont je vais maintenant m'occuper exclusivement sans plus parler de politique.

[1] Grec d'origine, espion russe, ultra enragé. (H. B.)

Ce poëme, en langage milanais, a pour titre :

EL DI D' INCŒU (LE JOUR D'AUJOURD'HUI).

VISION.

El di d'incœu, en milanais, veut dire : Ce à quoi nous en sommes venus.

Après le titre, on trouvait dans le manuscrit cette épigraphe :

Indicatum est de singulis secundum opera ipsorum.

Ap., cap xv.

Le poëme se compose de quarante et une stances de six vers chacune. L'auteur fait parler un personnage plein de bonhomie, de bon sens naturel, de superstition et d'une haine profonde pour le gouvernement quel qu'il soit. C'est, à peu de choses près, la personnification du Lombard de nos jours; du moins, telle est l'espèce d'hommes que je rencontre journellement à Venise.

Ce bon Milanais s'exprime ainsi dans le style le plus familier, le plus pittoresque que j'aie jamais vu; c'est dans le genre de votre Crabbe, mais avec cent fois plus de feu.

1.

« C'était une nuit des plus épouvantables, obscure comme dans la gueule du loup ; on n'entendait pas le bruit d'un seul pas, un mouvement, une respiration seulement qui donnât indice de personne vivante; seulement un chien de mauvais augure jetait des cris d'horreur qui semblaient annoncer la mort.

2.

« Et moi, marchant péniblement dans la boue et tout seul, pour arriver à Milan par la strada *Comasina*, j'allongeais le pas le plus que je pouvais, car en vérité, ce chien, avec ses cris, m'avait mis un peu d'horreur dans l'âme. Une horloge se met à sonner : j'écoute... c'était justement minuit.

3.

« A ce moment, j'aperçois l'ombre d'un mur assez bas; je reconnais celui du Foppon; voilà que j'arrive juste en face de la porte de fer. Je me sens trembler et les jambes et tout le corps. Regardant dans le cimetière, par la porte, je disais : « Jésus! » pour ma pauvre mère... quand j'entends un *pouff* (un bruit), et je vois une grande flamme.

4.

« La clarté d'un jaune pâle qu'elle causait se réfléchissait sur toutes les croix de bois; ces croix tremblaient, la terre frémissait, et il en sortait, comme d'un lieu profond, une voix faible, longue, longue; cette voix semblait demander secours et être comme d'un moribond.

5.

« Elle s'éclaircit pourtant peu à peu et elle finit par dire clairement. . *Ami Roch! venez ici.* Quand j'entendis dire *Ami Roch*, Roch est justement mon nom à moi, ma vue s'obscurcit, les bras me tombent; je tombe à terre comme un homme de chiffon [1].

6.

« Ce qui est ensuite arrivé, je n'en sais rien, seulement, que revenu à moi, je me suis aperçu que j'étais dans l'obscurité et j'étais renversé sur une petite hauteur formée d'os de morts. Ces os s'agitaient sous moi, et quand je suis revenu à moi, j'étais justement sur le point de tomber dans une fosse.

7.

« Au fond de cette fosse je voyais une espèce de clarté, pâle, pâle, qui se levait peu à peu; j'étais tout attention, comme

[1] Sorte de mannequin que les enfants font sauter dans le carnaval. (H. B.)

vous pouvez bien penser; qu'est-ce que ça peut être? Enfin, je distingue quelque chose, j'y vois clair; c'est une ombre. La lumière venait d'une petite bougie que l'ombre tenait à la main: peu à peu elle s'est élevée et, enfin, elle est sortie de la fosse jusqu'à mi-corps.

8.

« Grand Dieu! comme elle était arrangée, une pierre en eût eu pitié. La bouche était sans dents, pleine de sang, les bords en étaient arrachés et pendants; les narines aussi étaient écrasées et déchirées; les yeux étaient comme hors de leur orbite et couverts de taches noirâtres; le crâne, sous les cheveux, paraissait à moitié écrasé; les bras étaient disloqués, et la poitrine pleine de marques de coups.

9.

« Les cheveux de cette ombre malheureuse tombaient sur la figure, ils étaient pleins de boue et de sang caillé. Quelques dents, à peine, restaient dans une bouche pleine de sang et de fange.

10.

« J'étais si attentif et si troublé, que je ne savais si j'étais endormi ou éveillé; j'étais là hors de moi et ayant, à grand'peine, la force nécessaire pour respirer. Ce pauvre malheureux cherchait à lever ses bras; mais il ne pouvait en venir à bout :

11.

« Parce que à mesure qu'il parvenait à mettre en mouvement ces morceaux de chairs écrasés et remplis de boue, quand à peine il commençait à les lever, les bras cassés par le milieu retombaient en bas, et il ne pouvait jamais parvenir à élever que les deux moignons près des épaules; le reste des bras pendait après comme une chair inanimée [1].

[1] Horrible et bas en français; par conséquent, vrai, énergique, en italien. (H. B.)

12.

« Après qu'il eut fait ainsi pour un peu de temps, voyant qu'il ne pouvait parvenir à lever ses bras, dans un mouvement de rage il secoua la tête tellement, que ses cheveux appesantis par le sang et par la boue, furent rejetés en arrière. Alors l'ombre, diminuant un peu l'expression horrible de sa figure, s'est mise à me parler ainsi qu'il suit :

13.

« Qu'est-ce qui est arrivé aux Milanais depuis le 20 avril « de l'an 14 jusqu'à cette heure? » A ces paroles, il me vient à l'esprit, comme une lueur vague, que ce fut... J'avance la tête et fixe mes yeux sur la figure... Pardieu ! c'est proprement l'ombre du ministre Prina.

14.

« Ah ! Excellence, croyez-le, je vous en supplie, moi je n'y « suis entré pour rien ; dès le commencement, je me suis « sauvé... » Et lui alors :

« Ce n'est pas ça, me dit-il, que je vous ai demandé ; je de- « mande ce que Milan a gagné pour m'avoir tué comme on ne « tue pas un chien?

« Illustrissime, répondis-je, plaise à Dieu que ce fichu traite- « ment que vous avez éprouvé puisse vous valoir le ciel ; quant « à nous, cela a été une triste affaire ; on a donné de l'air à « *Saint-Fidèle*. » (Allusion à une place qui a été faite sur le terrain occupé par la maison de Prina, que la populace démolit dans sa fureur ; cette place est vis-à-vis l'église de *San Fedele*, et c'est le seul avantage qu'ait valu à Milan la mort de Prina.)

« Comment ! me dit l'ombre, et l'indépendance ?—Chut, Excel- « lence, ou gare la prison ! »

« Alors, j'ai vu cette figure en lambeaux faire une certaine grimace, comme s'il lui fût venu envie de rire. Alors il m'est venu un peu de courage, et je me suis mis à lui conter avec beaucoup d'ordre, et du commencement à la fin, toute l'histoire de ce qui nous est arrivé, telle quelle.

« Que les Allemands sont arrivés......... qu'à peine venus, la peur d'entendre parler leur langue barbare a fait un tel effet sur toute la race des petits pains [1], qu'on a dû les saigner et que, diminués déjà de moitié, ils sont sur le chemin de mourir étiques. . . . .

Et quand les pauvres de Milan crient *du pain*, les Allemands attendent la réponse de Vienne, pour savoir si le conseil Aulique leur permet de manger ou de crever de faim.

« Mais, comme ce conseil Aulique a coutume d'aller avec flegme dans les affaires et avec méditation, en attendant, on nous donne le prétexte accoutumé de la religion, on nous parle de nos devoirs envers Dieu, pour nous faire prendre patience; la religion est, en vérité, une bonne chose, mais quand l'on ne meurt pas de faim.

« En attendant, Milan n'est plein que de vanité, de comtes, de chevaliers, de canailles sous tous les noms possibles, tous gens dont l'esprit est éteint et qui ne songent qu'à donner des coups de pied dans le cul (à faire des insolences et à maltraiter les non-nobles); et le pauvre mérite, qui n'est pas *don* (signe de la noblesse espagnole, conservé à Milan, qui a appartenu cent cinquante ans à Philippe II et rois suivants), on l'a forcé à se réfugier là, dans un petit coin obscur. »

. . . .

« C'est ainsi que je contais au long tous nos malheurs et tous nos désapointements après la venue de nos libérateurs, les Allemands, et Prina m'écoutait avec une telle attention, que je ne le voyais ni se remuer, ni même respirer; et je voyais bien qu'à de telles nouvelles il ne se sentait pas de joie; qu'un homme qui a été ministre a encore le cœur de ministre, même après le cimetière; et pour lui faire plaisir, c'est en vain qu'on chercherait autre chose; il lui faut des gémissements, des larmes, des misères, quoique, à vrai dire, après le traitement qu'il avait reçu, le pauvre Prina eût quelque raison d'être ainsi.

« Il suffit; quand j'ai vu que je lui faisais plaisir, crac, je tourne la voile dans le moment, je change de tour; car jamais de ma

[1] Le pain renchérit, les petits pains diminuèrent de moitié. (H. B.)

vie je n'ai voulu, par mes paroles, faire plaisir à un ministre, vif ou mort qu'il soit.

« Votre Excellence doit savoir, me mets-je à dire, qu'au milieu de tous ces manants du Rhin, nous autres bons gourmands de Milan, nous sommes tous contents, gais comme des coqs en pâte; toutes ces pilules amères nous semblent douces comme biscuit, et tout cela pour le grand amour que nous portons à notre François. »

Ici, nous prendrons congé du satirique; la satire devient excessive, sans cesser un instant d'être gaie. Voilà le ton de couleur que nous désespérons de rendre dans notre pâle imitation.

Le poëte est surtout admirable lorsque, abandonnant les sujets généraux de plainte des Lombards, il arrive au personnel des tyrans, grands et petits, qui reparurent aussitôt après la chute de Napoléon. Toutes les petitesses ressuscitèrent [1]. Le poëte les décrit avec la plus extrême énergie, et cependant il évite toujours le style noble avec le plus grand soin. Souvent ses descriptions paraîtraient horribles en anglais; cela vient, sans doute, de la différence de notre sensibilité du cinquantième degré, à la sensibilité de ce pays civilisé deux mille ans avant nous.

L'*énergique* ne déplaît jamais en Italie, ne peut pas déplaire. La manière de sentir de ce peuple est admirable; son premier mouvement, en fait de beaux-arts, est toujours juste. Ce qui est ridicule, c'est sa manière de raisonner sur les beaux-arts. Dernièrement, à Rome, j'ai vu Canova louer tous les sculpteurs dont on lui parlait; il trouvait quelque chose à admirer, même chez les plus exécrables tailleurs de pierre; chez des gens qui rendent à peine reconnaissable la forme humaine. Canova, tout protégé qu'il est par le pape et le cardinal Consalvi, craignait de se faire des ennemis. L'influence des jésuites et des gouvernements a rendu pitoyable la manière de raisonner des Italiens sur la littérature et les arts. Qu'il vous suffise de savoir, comme

[1] Exactement comme en France lors de la rentrée des Bourbons, en 1814. (H. B.)

un exemple, que pendant deux cents ans les jésuites sont parvenus à faire trouver le Dante *exécrable*. Il n'y a pas trente ans que l'on ose admirer ce grand homme.

Le poëte auquel on doit la *Vision de Prina* est évidemment formé à l'école du Dante; c'est la même énergie et la même effrayante vérité d'expression.

Voici quelques-unes de ses strophes[1]. Si vous les imprimez, ce sera pour la première fois depuis six ans qu'ils sont dans la mémoire de deux millions d'hommes; que ces vers, si énergiques et par là si singuliers au dix-neuvième siècle, auront été imprimés. Il m'a fallu six mois pour bien entendre le milanais; mais je ne crains pas de dire que rien, dans Crabbe ou dans Byron, n'est aussi énergique que la *Vision de Prina*. Le poëte italien fuit les expressions pompeuses, générales, philosophiques, dans lesquelles Byron triomphe, il choisit toujours ce qu'il y a de plus familier, de plus comique, de plus pittoresque; il ne s'adresse jamais à l'esprit : il *peint* toujours.

Est-il besoin de vous dire que toute la race des poëtes pédantesques adorateurs de Pétrarque et imitateurs sans génie est entrée dans une grande colère contre le poëte lombard? Ces pauvres eunuques impuissants sont surtout ennemis de l'*énergie*. Si vous voulez voir leurs œuvres, faites venir d'Italie le *Camillo*, poëme épique de l'estimable Botta, ou la *Distruzione di Gerusalemme* de Arrici de Brescia. Il y a une centaine de poëtes de cette force qui se chargeront de vous faire bâiller.

Je ne doute pas que lord Byron n'ait beaucoup imité, dans son *Beppo* et dans *Don Juan*, le style de Buratti, dont je vous parlais dans ma dernière lettre. C'est après un an de séjour à Venise, où tout le monde parle de Buratti, que Byron a écrit dans le genre de Buratti. La *Vision de Prina* ne lui a pas été inconnue; plusieurs passages de *Don Juan* me la rappellent tout à fait; mais, comme aucun de vos compatriotes ne sait ni ne saura jamais le milanais, tout le monde me niera ces imitations :

[1] Il n'existait dans le manuscrit que la seule citation placée à la fin de cette lettre. (R. C.)

VISION.

L' era ona nocc di più indiavolaa
Scur com in bocca al loff : no se sentiva
Una pedana. . . . .
. . . .
E' l pover merit che l' è minga don
Te me l' hann costringiuu là in don canton.

CXXX

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR DU GLOBE, A PARIS.

Paris, le 6 décembre 1825.

Monsieur,

Quand on a une mauvaise cause, il faut écrire en style obscur, et surtout adopter le genre emphatique si respecté des sots. Les gens qui croient avoir raison ne sauraient être trop clairs et trop lucides ; ils cherchent à écrire avec les mots et les tours de phrases employées par la Bruyère, Pascal et Voltaire.

Mais cependant, quand il se présente une idée nouvelle, il faut bien un mot nouveau. Ainsi est venu en usage le mot de *budget*, inconnu du temps de Voltaire, temps heureux pour les favoris, où il n'y avait point de budget, mais de temps à autre un abbé Terray et une jolie petite banqueroute.

Je propose au public d'adopter le verbe *poffer* (du mot anglais *puff*), qui veut dire vanter à toute outrance, prôner dans les journaux avec effronterie. Ce mot manque à la langue, quoique la chose se voie tous les jours dans les colonnes des journaux à la mode, auxquels on paye le *poff* en raison du nombre de leurs abonnés ; car, je dois l'avouer, monsieur, avec le verbe

poffer (vanter effrontément et à toute outrance), je propose aussi le substantif *poff*. Ce mot serait bien vite reçu, et avec joie, si tous vos lecteurs pouvaient comprendre le langage du personnage de *Puff* dans la charmante comédie du *Critique* de Sheridan. M. Puff, moyennant une légère rétribution, vante tout le monde dans tous les journaux. Il a de l'esprit, surtout nulle vergogne de son métier, et raconte plaisamment comment il s'y prend pour faire réussir un poëme épique comme *Philippe-Auguste*, ou un nouveau cirage pour les bottes, un nouveau système d'industrialisme, ou un nouveau rouge végétal.

A l'esprit près, je vois tous les jours à Paris des personnages de ce caractère. C'est une nouvelle industrie. Bientôt M. B.. L... ne sera plus obligé de se vanter lui-même, et tel homme éminemment utile, qui s'intitule lui-même le *Polybe français* dans les articles de sa main qu'il envoie au *Constitutionnel*, pourra avoir autant de modestie que de science.

Convenez, monsieur, que nous avons besoin du verbe *poffer*. Qu'est-ce que M. Ladvocat, libraire, fait pour madame de Genlis?

J'ai l'honneur, etc.

Polybe Love-Puff.

CXXXI

A MONSIEUR S..., S..., A LONDRES.

Paris, le 24 décembre 1825.

Excusez, mon cher ami, la petite discussion philosophique qui va suivre; c'est un besoin pour moi de la produire d'une manière quelconque, et vous serez la victime immolée à cette intempérance de plume.

Les gens qui ont des millions, et dont les aïeux sont allés à la croisade, sont devenus les juges naturels de ce qui est devenu de bon ton, c'est-à-dire de ce qui est agréable entre indifférents.

Leur empire a été agrandi, sans mesure, par Louis XIV et Louis XV. Dans les dernières années de Louis XV, cet empire fut immense. Aujourd'hui, la violence avec laquelle le gouvernement des deux chambres s'introduit dans la politique tend à détruire l'influence morale des gens descendant des croisés et de ceux possédant des millions.

Cependant, quelle que soit mon estime pour l'empire de la bobine et des machines à vapeur, à mon avis, le bon ton restera à la classe où chaque individu, dès l'âge de dix-huit ans, n'a d'autre affaire que de s'amuser.

Cette classe abuse de son pouvoir, dites-vous, et qui n'en abuse pas? Le petit prince comme le philosophe, le duc de Modène comme d'Alembert. Si Frédéric II eût été seul au monde et n'eût pas craint le mépris, il eût fait couper des têtes comme le Grand Turc actuel, qui certainement n'est pas un méchant homme, car on dit qu'il a eu l'honneur d'avoir une Française pour mère.

Les gens de bon ton, abusant de leur pouvoir, se sont dit: « Déclarons de mauvais goût, non pas seulement ce qui est emphatique, affecté, bas, révoltant, etc., mais encore tout ce qui énoncera des vérités désagréables pour notre vanité. Ce qui sera du plus mauvais goût, c'est ce qui attaque une classe prise parmi nous. Citer comme exemple de vanité puérile un vieux duc sera déjà fort mal; mais, si l'on va jusqu'à ne pas nommer ce vieux duc, si le reproche paraît pouvoir tomber sur toute la classe, alors l'auteur aura un ton exécrable. »

Les sots, qui, comme ailleurs, sont en majorité parmi les gens à millions et à croisade, se sont dit: « Nous avons inventé la bonne manière de monter à cheval, de boutonner son habit, de plomber ses pantalons, et il a été déclaré que tout ce qui s'éloigne de ces habitudes-là est de mauvais goût. Allons plus loin, les peuples étrangers qui auront le malheur de monter à cheval ou boutonner leur habit d'une manière différente de la nôtre seront aussi de mauvais ton; du moins, nous les plaindrons de n'être pas nés à Paris. Si pourtant ils viennent à Paris, comme pour rendre hommage, s'ils ont de l'esprit naturel, s'ils nous amusent, nous pourrons finir par leur pardonner; nous voulûmes bien

traiter ainsi, dans le bon temps, David Hume, Horace Walpole, le roi de Suède. Mais malheur à l'écrivain qui viendrait nous parler des manières de prendre du tabac ou de monter à cheval, non d'usage à Paris ! Pour *cet homme,* rien ne pourrait le sauver du mépris. Quoi ! si son livre allait prendre, nous ne serions plus les modèles uniques des belles manières et du bon goût? Le bourgeois enrichi ne nous imiterait plus avec vénération? Son fils, millionnaire, ne nous demanderait plus à genoux notre petite fille bossue et ruinée ? »

Un homme de bon sens, à qui je témoignai hier le désir de donner une nouvelle édition de *Rome, Naples et Florence en* 1817, m'a fait cette réponse brutale :

« Si vous avez une telle rage de voyager et d'imprimer, imitez M. de Freycinet ou M. le baron de Humboldt ; allez à Madagascar, à Tombuctoo, décrivez des mœurs de sauvages. S'il n'y a quelque rapport entre eux et nous, peut-être serons-nous assez bons pour vous pardonner. Jadis, les pantalons que portent sous le bras les courtisans du roi de Tonquin ont pu nous faire rire. Soyez plaisant, décrivez les gambades des sauvages autour de leur fétiche, je pourrai souscrire à votre livre sous le nom de mon valet de chambre. Mais aller décrire les mœurs de l'Italie, d'un pays où l'on va en quatre jours et qui produit des Canova et des Rossini, fi l'horreur ! Allez, monsieur, vous êtes de mauvais goût! »

Je n'avais pas d'autre intention cependant que de donner à qui lit tranquillement, auprès du feu, quelque idée de cette Italie qui n'est, à vrai dire, qu'une *occasion de sensations.*

CXXXII

A MADAME ..., A PARIS.

Paris, le. . 1824.

Quand je t'ai vue trois jours de suite, mon ange, il me semble toujours que je t'aime davantage, s'il est possible ; c'est que

nous sommes plus intimes, c'est que ce qui nous sépare, ce sont les préjugés qui viennent de ta voiture, et qu'après trois jours d'intimité, chacun de nous, apparemment, ne tient plus à ses préjugés, et ne songe qu'à aimer et à être heureux.

Mon Dieu ! que j'ai été heureux hier mercredi ! Je marque ce jour, car Dieu sait quand j'oserai t'envoyer cette lettre. Je l'écris *per sfogarmi*. Je t'aime tant aujourd'hui, je suis tellement dévoué, que j'ai besoin de l'écrire, ne pouvant le dire à personne. Si nous passions huit jours ensemble et que nos cœurs battissent toujours avec autant d'ardeur, je crois que nous finirions par ne plus nous séparer.

J'ai été moins heureux mardi, le jour des *Frères Provençaux;* j'étais un peu choqué. Mais le dîner d'hier a été parfait de bonheur, d'intimité, de douceur. Voilà, suivant moi, du moins, de ces moments qu'on ne trouve jamais, quand on se permet de jouer la comédie avec ce qu'on aime. — Je crois que je t'ai expliqué ce mot italien.

CXXXIII

A MADAME ...., A .....

Paris, le ..... 1824.

Ma bonne amie, afin que tu souffres le moins possible de mes bizarreries, je vais faire le sot, c'est-à-dire te parler de moi.

Mes bonnes qualités, si j'en ai, tiennent à d'autres qualités, sinon extrêmement mauvaises, du moins fort désagréables, mais encore plus déplaisantes à moi qu'aux autres. Je me compare à un conscrit qui arrive dans un régiment de dragons ; on lui donne un cheval. S'il a un peu de bon sens, il connaît bien vite les qualités de ce cheval. Le cheval, c'est le caractère ; mais connaître que le cheval qu'on monte est ombrageux n'ôte pas du tout à ce cheval la qualité d'*être ombrageux*. Il en est ainsi de mon caractère ; depuis deux ans surtout, je commence à le

bien connaître. Ces défauts ne marquaient guère en Italie, où tout le monde est original et ne fait que ce qui lui fait plaisir, sans *s'inquiéter du voisin*. En France, on se dit toujours : *Mais que pensera le voisin ?*

N'aie pas la moindre inquiétude sur moi, je t'aime à la passion ; ensuite cet amour ne ressemble peut-être pas à celui que tu as vu dans le monde ou dans les romans. Je voudrais, pour que tu n'eusses pas d'inquiétude, qu'il ressemblât à ce que tu connais au monde de plus tendre. Je suis triste en pensant que tu as dû être triste jeudi, vendredi et samedi. Devrions-nous augmenter les contrariétés qui nous poursuivent ! Si tu avais fait une telle action, j'en serais outré. Faut-il que ma maudite originalité ait pu te donner une fausse idée de ma tendresse !

CXXXIV

A MADAME ...., A ....

Paris, le 24 juin 1824, à midi.

Tu ne saurais te figurer les idées noires que me donne ton silence. Je pensais que, hier dans la nuit, en faisant tes paquets, tu aurais trouvé le temps de m'écrire trois lignes que tu aurais fait jeter dans la boîte à L.... Ne voyant pas de lettre hier, j'en espérais ce matin. — En changeant de chevaux à S..., elle aura demandé, me disais-je, une feuille de papier ; mais non. Uniquement occupée de sa fille, elle oublie l'être qui ne peut plus penser qu'à elle !

En rêvant devant mon bureau, les volets fermés, mon noir chagrin s'est amusé à composer la lettre suivante, que peut-être tu m'écriras avant peu ; car, enfin, que t'en coûtait-il de m'écrire un mot? Voici donc la lettre que j'aurai la douleur de lire :

« Tu as exigé de moi, mon cher Henri, la promesse d'être sincère. Ce commencement de lettre te fait déjà prévoir ce qui

me reste à ajouter. Ne t'en afflige pas trop, mon cher ami. Songe qu'à défaut de sentiments plus vifs, la plus sincère amitié ne cessera jamais de m'unir à toi, et de me faire prendre l'intérêt le plus tendre à tout ce qui pourra t'arriver. Tu vois, mon cher ami, par le ton de cette lettre, que la confiance la plus entière a succédé, dans mon cœur, à des sentiments d'une autre espèce. J'aime à croire qu'elle sera justifiée, et que jamais je n'aurai à me repentir de ce que je fus pour toi.

« Adieu, mon cher ami ; soyons raisonnables tous les deux. Acceptez l'amitié, la tendre amitié que je vous offre, et ne manquez pas de venir me voir à mon retour à Paris.

« Adieu, mon ami.

« ..... »

CXXXV

A MADAME ..., A PARIS.

En rentrant chez moi, à deux heures, après vous avoir quittée.

Il faut que je vous écrive, ma chère amie, car il me semble impossible de vous parler. Je dois vous demander excuse de mon indignation de l'autre jour, le jour du dîner. Elle me venait de ce que vous m'appeliez *littérateur*, qui est, je pense, le sobriquet que me donne Pot-de-Fer. Pourquoi m'écrire, me disais-je, si l'on se sent mal disposée pour moi ? J'acceptai le dîner parce que je me figurais un dîner comme ceux d'il y a quatre ans ; mais les figures de plomb qui vous entouraient gâtaient tout. Si je vous avais dit quelque chose d'un peu délicat, lesdites figures de plomb seraient tombées sur moi. Voilà, ce me semble, le grand et unique malheur de votre position : ce sont les *ennuyeux*. Tout le reste est pénible à passer, mais enfin passera ; tandis que les ennuyeux vous feront perdre vos matinées, comme celle d'hier matin (quand vous aviez commencé à m'écrire). Or la vie se compose de matinées.

Je voudrais bien vous parler un peu tranquillement; la crainte de voir survenir un ennuyeux m'ôte les idées, et alors je ne puis parler que de niaiseries : par exemple, de politique, etc., etc.

Si je vous mentais, je n'aurais bientôt plus de plaisir à vous parler. C'est fort sérieusement que j'ai craint de retomber dans cette maladie terrible. Je n'ai retrouvé nulle part la conversation et la confiance, je ne parle pas de l'esprit. Il est impossible qu'on ait le moindre soupçon de mes occupations actuelles. Je ne parais point dans le salon de la dame; je ne la rencontre dans aucun salon; je n'ai jamais parlé au mari. Il est impossible d'être plus bornée, l'on n'élève la voix que dans les grandes occasions.

Quand partez-vous? Dites-moi, s'il vous plaît, l'heure où je pourrai vous voir; indiquez-moi deux ou trois heures différentes, je me présenterai certainement. Croyez à mon tendre dévouement. Ne pourrais-je pas vous répondre à la campagne ou ailleurs?

Pardonnez-moi d'être *plat* devant la belle C..., qui répète tout à son frère, lequel n'a pas d'amitié pour votre serviteur.

H. B.

CXXXVI

A MADAME ... [1].

Paris. mardi, sept heures du soir, 1824.

« A présent que je le connais, ai-je trouvé en lui ce que je pensais y trouver, lorsque je le voyais seulement dans le monde et que j'y jouissais de son originalité, de son esprit et de sa belle taille? »

Voilà, ma chère amie, la pensée qui t'occupe. J'ai gagné mon procès en première instance à Paris; le gagnerai-je encore à la cour d'appel de M...? Faites-moi part de la sentence. Je prenais

[1] Cette lettre fut renvoyée deux jours après, avec une réponse.

la chose plus au tragique que ça ce matin, en me promenant vis-à-vis cette église dont on répare la façade, et qui s'appelle Saint-Laurent.

Théodore dîne aujourd'hui chez Auguste. Le mari d'Auguste lui fera lire un acte qui prouve que l'on n'est pas injuste envers cette charmante fille. Le mari m'avait donné un rendez-vous; comme le contrat l'occupait, j'ai eu un tête-à-tête d'une heure avec Auguste, ce qui fera bien gémir *Mélodrame*, quand il l'apprendra.

Si je continuais, ma ..., je tomberais dans la tendresse la plus tendre, et si la cour d'appel décide que je ne vaux rien, ma tendresse serait ridicule. Adieu, tout m'est insupportable depuis que je sais que tu n'es plus ici. J'avais un dîner délicieux hier, où se trouvaient neuf hommes d'esprit et moi. Quel malheur! je n'ai point été brillant du tout. J'ai peu parlé, et ce peu était lourd. Cette catastrophe va agiter ma grande âme. Peut-être qu'il faudra que je renonce à l'amour; car, ne pas briller! comment s'accoutumer à ce malheur? Il est vrai qu'il me reste la beauté et l'opulence. Mais je ne sais, j'aimais mieux les succès de mon esprit; ils étaient plus moi.

Le soir, j'ai appris l'histoire d'une pauvre femme amoureuse, à la passion, du mari de son intime amie, et ce mari l'adore. Le mari de la première est un homme féroce, qui n'aime dans sa femme qu'une dot immense et qui serait ravi de la déshonorer, de la reléguer à la campagne, et de jouir seul à Paris de quarante mille francs de rente. Cette histoire dura une heure; elle m'a profondément ému.

J'étais sombre au café de *Foy*, à minuit; je venais de faire l'amour à l'espagnole, sous les fenêtres de ma belle; je n'avais point de guitare; aussi ne l'ai-je point vue. Adieu.

P. S. Ne va pas me mépriser parce que je plie mal ma lettre; c'est exprès.

CXXXVII

A MADAME J...[1], A SAINT-DENIS,

Paris, le... janvier 1826.

Pourquoi, madame, ne m'avoir pas fait dire que vous étiez encore à Paris? Un mot bien court par la petite poste suffisait. Sans doute, dans une seconde visite, je vous aurais rendu compte de l'impression produite par les *Souvenirs*[2]. Le ton général me semble un peu celui de la *complainte*.

La mort d'Alexandre[3] est maintenant regardée comme un bonheur pour l'Europe. Ce pauvre homme entravait l'administration de la justice en Russie, etc.

Cet ouvrage, publié sous le ministère Villèle, eût pu obtenir un succès d'estime; aujourd'hui, je crains que le *Globe*, les *Débats*, le *Constitutionnel*, ne lui montrent les dents.

J'aurais dû, aimable Jules, vous dire tout cela il y a quinze jours.

La vie de Paris fait qu'on n'a le temps de rien; trouvez celui de me croire le plus fidèle ami.

BEYLE.

CXXXVIII

A MONSIEUR R... C..., A PARIS.

Londres, le 14 août 1826.

Je suis venu en Angleterre, comme tu le sais, pour me repo-

[1] Madame J... est morte à Paris le 6 avril 1853. (R. C.)

[2] *Souvenirs sur l'empereur Alexandre.*

[3] Alexandre Ier, né le 23 décembre 1777, mort à Tanganrock le 1er décembre 1825.

ser d'écrire, et non pour écrire. Cependant, je vais noter à la hâte et pour ne pas les oublier, une vingtaine de faits observés depuis le 28 juin; cela nous mettra à l'abri des tromperies des sots et des fripons qui parlent de l'Angleterre.

1° Quand on est au Géorama, on est frappé de la petitesse du territoire anglais, et c'est cependant cette petite île, manquant de tout, qui, depuis Cromwell, a remué le monde.

2° Il y a deux cents ans qu'il faisait moins cher vivre en Angleterre qu'en Hollande. La Hollande avait alors le commerce de transport du monde. L'ouvrier anglais, consommant moins dans sa journée, devint le fabricant de l'Europe pour beaucoup d'objets.

3° La plupart des riches propriétaires ayant trois ou quatre mille livres sterling de rente sont juges de paix. Tout Anglais vivant de sa journée est hors la loi. Un juge de paix peut l'envoyer en prison pendant un certain temps pour des actions indifférentes ou très-peu répréhensibles, que le pauvre journalier ne peut manquer de commettre souvent. Le juge de paix envoie en prison d'après le *Warrant act*. Ce *Warrant act* a été un peu corrigé d'après un rapport au Parlement, en 1821; mais, tel qu'il est resté, il met encore hors la loi tout Anglais assez pauvre pour vivre de sa journée.

4° Tout Anglais n'ayant pas vingt-cinq livres sterling dans sa poche pour commencer un procès, est à peu près hors la loi. Il n'a que deux ressources fort incertaines : la première, c'est que l'injustice dont il se plaint soit assez intéressante pour mériter d'être mise dans un journal ; l'aristocratie a une peur extrême de la publicité (voir la maison du journaliste au Canada, prise d'assaut; journaux du commencement d'août 1826). La seconde ressource qu'a le pauvre diable, c'est que quelque procureur trouve sa plainte si bonne, qu'il entreprenne le procès dans la confiance d'être payé de ses frais par la partie défenderesse qui sera condamnée aux dépens.

On voit assez l'incertitude de ces deux ressources.

5° Si tout Anglais qui n'a pas vingt-cinq livres sterling dans sa poche est, en quelque sorte, hors la loi, tout jeune Anglais qui n'a pas huit cents livres sterling de rente, est obligé de

travailler. Il serait mal vu de tout le monde s'il ne travaillait pas. Dès qu'on travaille, il faut se soumettre, du moins en apparence, à tous les préjugés de la société dans laquelle on vit. Un avocat, un médecin, un speaker de la chambre des communes, qui aurait une maîtresse, femme mariée, se ferait beaucoup de tort.

6° Les Anglais sont victimes du travail. On a été obligé de faire une loi pour qu'on ne forçât pas les enfants au-dessous de quinze ans à travailler plus de douze heures par jour; j'ai vu le travail des juges et des avocats.

Il est bien difficile qu'une nation ainsi victimée par le travail ait le temps d'avoir de l'esprit, c'est-à-dire de regarder les nuances des idées et les petites différences des événements. Je crois qu'il est difficile d'être heureux sans un travail de douze ou quinze heures par semaine; mais un travail de plus de six heures par jour diminue le bonheur.

7° Vous ne comprendrez rien à l'Angleterre si vous ne commencez par lire *a Peep at the Peers;* c'est un état de ce que chaque pair coûte à la nation. Plusieurs, comme le duc de Wellington, le marquis d'Anglesea, lord Exmouth, ont rendu des services, mais dans des guerres entreprises pour l'intérêt de l'aristocratie, or contre l'intérêt du peuple.

8° C'est pour servir l'aristocratie contre le peuple que M. Pitt a triplé la dette, laquelle aujourd'hui absorbe les deux tiers des impôts. Jamais peuple ne fut pris pour dupe comme les Anglais l'ont été par M. Pitt. Les neuf dixièmes de la nation étaient passionnés pour la guerre contre la France, de 1792 à 1814. Les prêtres, aidés peut-être par la tristesse du climat, durant huit mois de l'année, ont fait des Anglais le peuple le plus religieux de l'Europe. Cette religion éminemment triste, ennemie de tout plaisir, fut très-utile à M. Pitt.

9° Supposons un riche fabricant, mourant en 1796, et laissant à son fils deux mille livres sterling de rente (cinquante mille francs).

Si ce fils avait eu l'idée de jouir de sa petite fortune et de ne plus travailler, il aurait nui à M. Pitt. M. Pitt l'a engagé, par le puissant moyen de l'opinion publique, à travailler dix heures

par jour, comme son père. Qu'est-il résulté de là? Que ce fils n'a pas été un homme d'esprit, comme Lavoisier, Helvétius, Lachaussée et tant d'autres Français qui ont laissé les affaires pour les travaux de l'esprit; qu'il est mort en 1820, laissant une fortune de quatre mille livres sterling de rente. Peu importait à M. Pitt; mais ce qui lui importait, c'est que chaque année ce fabricant, en gagnant mille livres sterling pour lui, payât à l'État à peu près la même somme de mille livres sterling. Avec cet argent, M. Pitt satisfaisait sa passion contre la liberté et les Français ses apôtres, et défendait l'aristocratie contre le peuple.

10° Par l'effet des impôts mis sur la bière, sur le vin, etc., l'ouvrier anglais ne peut pas vivre à moins d'un shilling et demi ou deux shillings par jour. La prétention de l'Angleterre de continuer à être la *fabricante* de l'Europe pour les étoffes de coton, la quincaillerie, etc., etc., est donc devenue absurde. Un ouvrier, à Marseille ou à Hambourg, coûte deux tiers moins qu'un ouvrier anglais. La lutte a pu être continuée quelque temps : 1° parce que les Anglais ont inventé et employé des machines extrêmement ingénieuses (telle que celle que j'ai vue à Manchester le 7 août); 2° parce qu'ils travaillent avec beaucoup plus de soin et de raison; 3° parce qu'ils travaillent douze et même quinze heures par jour. Au bout de quelques années de cette vie, un ouvrier devient une machine travaillante.

11° M. Mackintosh, le meilleur économiste anglais vivant, prend le moyen pour la fin. L'homme n'est pas ici-bas pour devenir *riche*, mais pour devenir heureux. Quand M. Mackintosh rencontre dans la rue un homme riche qui bâille, il devrait lui donner un coup de poing; cet homme riche fait un libelle contre le système des économistes anglais, d'après lequel tout homme qui est riche est heureux.

12° Je trouve dans le *Globe* du 22 juillet 1826 une lettre sur la Corse. « Après avoir quitté Ajaccio, dit l'auteur, et traversé ce buisson de verdure nommé *makis*, qui s'étend sur toute la Corse, nous avons commencé à monter et nous sommes trouvés au milieu de châtaigniers, qui sont ici d'une grosseur prodigieuse; j'en ai vu dont quatre hommes n'auraient pu embrasser

le tour. La facile nourriture que cet arbre offre aux habitants encourage beaucoup leur paresse, qu'ils décorent du nom de sobriété. Une fois que le paysan corse a assez de pain de châtaigne ou de pain d'orge pour son année, il vit dans l'oisiveté, se promène son fusil sur l'épaule, et se garde surtout de travailler. Le paysan corse forme un contraste parfait avec l'ouvrier de Birmingham ou de Manchester.

Mon opinion, c'est que le Corse ne travaille pas assez, mais je le crois plus heureux que l'Anglais. Ce qui me détermine principalement en faveur du Corse, c'est que sa religion est infiniment moins malfaisante que celle de l'Anglais.

13° Tout le monde sait que lorsque Henri VIII se sépara de Rome, afin que le clergé n'excitât pas ses sujets contre lui, il lui laissa des dîmes immenses et des terres. Il y a aujourd'hui de simples bénéfices *livings*, rapportant deux cent mille francs aux heureux fainéants qui en sont nantis ; beaucoup de livings rapportent quatre-vingts, cinquante, quarante mille francs. La plupart des évêques ont de deux à trois cent mille francs de rente, outre le pouvoir de nommer leurs fils et leurs amis à quelques douzaines de livings. L'archevêque de Cantorbéry a deux ou trois millions de rente; l'archevêque d'York, l'évêque de Durham sont cités pour leurs énormes revenus ; mais tout cela n'est encore qu'un petit mal.

Le malheureux ouvrier, le paysan qui travaille, n'ont pour eux que le dimanche. Or la religion des Anglais défend toute espèce de plaisir le dimanche et a réussi à rendre ce jour le plus triste du monde. C'est à peu près le plus grand mal qu'une religion quelconque puisse faire à un peuple qui, les six autres jours de la semaine, est écrasé de travail. Outre les cinquante-deux dimanches, les Anglais ont trois fêtes, ce qui fait cinquante-cinq jours, ou bien près de deux mois, c'est-à-dire à peu près le sixième de la vie. La religion anglaise, secondant un climat triste, pendant six mois de l'année, et décidément ennemi de l'homme pendant quatre mois, rend profondément triste la *sixième partie* de la vie des malheureux qui la suivent. Les jésuites sont bien loin de faire autant de mal aux papistes les plus hébétés par la superstition.

14° Des fats ou des protestants d'aussi bonne foi que des jésuites pourront nier les faits rappelés par le paragraphe précédent; les preuves arrivent en foule au voyageur qui parcourt l'Angleterre.

La moitié des Anglais, ou même un peu plus, est *méthodiste;* quoique payant la dîme au clergé établi, ils ne vont pas à leurs églises et ont des prêtres à part, qu'ils soutiennent. La religion *méthodiste* rend le dimanche encore plus triste que la religion anglicane. *Rompre le sabbat*, c'est-à-dire, *aller à la campagne* le dimanche, est un des plus grands péchés aux yeux des méthodistes. Le dimanche ils chantent des psaumes fort bien (ainsi que j'en ai entendu à Windsor) ou lisent ce recueil de contes souvent atroces et d'odes sublimes, nommé la Bible. Les méthodistes ont succédé aux puritains, dont il ne faut pas dire trop de mal, car ils ont donné la liberté à l'Angleterre.

15° Jusqu'à l'affranchissement de l'Amérique, en 1773, l'Angleterre a été le pays le plus libre du monde policé. Grâce à la publicité, ou liberté de la presse et au jury, établi dans toute sa pureté, par M. Peel, on peut espérer que la liberté étouffera peu à peu et lentement l'aristocratie et la superstition. Probablement, pendant un siècle ou deux, à moins de quelque accident favorable, l'Angleterre continuera à être citée par tous les peuples marchant à la liberté, mais plusieurs avant cette époque éloignée seront plus *libres* qu'elle.

CXXXIX

A MADAME J..., A ÉPERNAY (MARNE).

Londres, le 15 septembre 1826.

Aimable et bonne Jules,

Vous avez excusé mon silence. Je reçus votre lettre si aimable au Havre. Depuis j'ai parcouru toute l'Angleterre, toujours affairé par la curiosité, n'ayant pas même de plume pour vous répondre, n'ayant presque pas le loisir de sentir le plaisir de

vous écrire. Je ne voulais pas profaner la douce amitié que vous m'accordez, en vous écrivant une lettre d'affaires.

J'ai vu l'Angleterre, pays où l'on m'a comblé de bontés, mais qui m'a attristé par le malheur de ses habitants. La religion, abominable ici, compte comme le plus grand péché de *rompre le sabbat*, c'est-à-dire, de s'amuser un peu le dimanche. Aller se promener à pied, c'est rompre le sabbat. Or il y a cinquante-deux dimanches : c'est le sixième de la vie. La justice est impartiale et admirable ; mais il n'y a de justice que pour les riches. L'homme qui a un habit fin et trente louis dans sa poche pour commencer un procès, si on le veut, est l'être le plus libre du monde. Le malheureux qui vit de sa journée est plus esclave qu'à Maroc. L'année dernière il y avait quatre mille cinq cents prisonniers dans les prisons d'Angleterre, dont quinze cents pour des délits de chasse. Un paysan qui se trouve seul dans un bois, après le soleil couché, peut être jeté en prison pour un an, car il effraye les lièvres.

Enfin, aimable Jules, dans les maisons de campagne où l'on m'a invité à passer quelques jours, j'ai vu les femmes anglaises constamment traitées comme des *êtres inférieurs*. Leur grande vertu est le *dévouement*, vertu des esclaves. Je mérite presque d'être le vôtre, tant je me sens de dévouement pour cette famille si aimable, parce qu'elle sait aimer. J'accepte votre offre avec empressement. Je ne sais quand des engagements antérieurs me laisseront libre, peut-être à la fin d'octobre. Je vous écrirai pour vous demander si vous serez chez vous. Vous me permettrez d'être bête, simple, naturel ; ne comptez pas sur un amuseur, je n'en ai pas le talent et encore moins lorsque j'y tâche.

J'espère que vous vous portez toutes aussi bien que vous le méritez. Présentez, je vous prie, l'hommage de mon respect à la meilleure des mères. M. G..... m'en voudra-t-il d'écrire à sa femme avec mon cœur, au lieu de lui faire des phrases ?

Adieu, aimable et bonne Jules, répondez-moi, n° 10, rue Richepanse, d'où on m'enverra votre lettre, et d'ailleurs je repasserai bientôt en France. Mille respects à la belle Blanche. Ai-je besoin de vous parler du mien ?

H. Beyle.

CXL

A MADAME ..., A PARIS.

Rome, le 5 décembre 1826.

Je mourais d'envie, madame, d'arriver dans une ville dont le nom pût me permettre d'user de la permission que vous m'avez donnée de vous adresser des nouvelles de ce qui se passe dans le monde. Le grand monde, ici, paraît chez M. de Montmorency et chez M. Demidoff. M. de Montmorency fait les honneurs de chez lui avec une grâce vraiment parfaite, car elle n'embarrasse jamais. C'est toujours une corvée que de voir approcher le maître de la maison dans une réunion de deux cents personnes; chez ce duc, c'est une personne aimable de plus, qui vient se joindre au groupe. Il y a trois ou quatre Romaines de la plus grande beauté : mesdames Dodwell, princesse Bonacorsi, etc. Ces dames ont tout à fait le ton assuré, décisif, tranchant, qui était jadis, dit-on, le ton de la cour de France. Elles portent des robes extrêmement décolletées, et il faudrait être bien difficile pour n'être pas fort reconnaissant envers leur couturière. Peignez-vous, madame, le mélange de quarante femmes, vêtues de cette manière et de quatorze cardinaux, plus une nuée de prélats, d'abbés, etc. La mine des abbés français est vraiment à mourir de rire ; ils ne savent que faire de leurs yeux, au milieu de tant de charmes; j'en ai vu se détourner pour ne pas les voir ; les abbés romains les regardent fixement avec une intrépidité tout à fait louable.

Parmi les petits plaisirs que peut donner la haute société, un des plus grands c'est de voir un cardinal, en grand costume rouge, donner la main, pour la présenter dans un salon, à une jeune femme aux yeux vifs, brillants, étourdis, voluptueuse et vêtue comme je l'ai dit. On passe trois heures ensemble à se re-

garder, à circuler, à prendre d'excellentes glaces, et l'on se sépare pour se retrouver le lendemain.

Chez M. Demidoff on est assis, parce qu'il dépense cent mille francs à faire jouer des vaudevilles français par une troupe d'acteurs à lui, et pas trop mauvais. Il y a un homme de talent que M. B..... connaîtra sans doute; c'est un valet nommé Frogers.

Malgré les jolies robes de ces dames et les admirables chefs-d'œuvre que l'on voit le matin, Rome ne me séduit point : je m'y trouve trop isolé.

Il ne vaut pas la peine, pour un mois, de faire la cour à tous les ennuyeux d'une maison, pour tâcher d'accrocher une place de quatrième aide de camp auprès d'une de ces belles femmes. Je ne sais si c'est un signe de vieillesse, mais je me sens un besoin d'intimité qui, puisque un autre est impossible, me fait presque regretter les brouillards de Paris.

Ici, on voit à chaque coin de rue des oranges d'un beau jaune, tranchant sur une superbe verdure, qui s'élève au-dessus du mur de quelque jardin. Le grand obstacle aux courses du matin, c'est la chaleur d'un soleil impitoyable, qui brille dans un ciel pur. Cependant, aujourd'hui, il pleut pour la première fois depuis dix jours. Ce n'est pas pour cela que j'ai l'honneur de vous écrire ; mais il faut être prudent avec une belle dame française ; votre permission ne s'étend qu'aux nouvelles du grand monde et il fallait l'avoir entrevu pour pouvoir en parler. Si vous avez la bonté de me répondre une ligne, ce sera signe que vous ne trouvez pas mauvais que j'étende à Rome une permission donnée pour Paris. Est-ce toujours au mois de février que vous comptez y revenir?

CXLI

A MONSIEUR P...... M......, A PARIS.

Paris, le 23 décembre 1826.

Il y a beaucoup plus d'Oliviers[1] qu'on ne croit. Une femme que vous voyez le lundi a un Olivier. Dans le charmant petit fragment des *Mémoires de la duchesse de Brancas*, publiés par le feu duc de Lauraguais et que de M... vous prêtera, il y a deux Oliviers, *viz*[2] :

M. de Maurepas, ministre, et M. le marquis de la Tournelle, le premier mari de la duchesse de Châteauroux. J'ai aussi étudié Swift dans la *Biographie des romanciers* par sir Walter Scott.

J'ai pris le nom d'Olivier, sans y songer, à cause du défi. J'y tiens parce que ce nom seul fait *exposition* et exposition non *indécente*. Si je mettais *Edmond* ou *Paul*, beaucoup de gens ne devineraient pas le fait de *babilanisme* (mot italien pour le cas de M. de Maurepas).

Je veux intéresser pour Olivier, peindre Olivier. Le dénoûment que vous proposez avec la surprise de lord Seymour, etc., vient bien d'une bonne tête dramatique; mais, en fin de compte, mon pauvre Olivier est odieux. Les gens sages diront : Que diable! quand on est *babilan*, on ne se marie pas. Olivier vient gêner sa femme et lord Seymour, etc.; qu'il s'en aille! bon voyage !

Le *babilanisme* rend timide, autrement rien de mieux que de faire l'aveu. Ce mari du lundi, M. de Maurepas, M. le marquis de la Tournelle l'ont bien fait. M. de la Tournelle est mort désespéré et amoureux fou de sa femme.

[1] *Olivier* est le titre d'un roman de M. de la Touche, sur le même sujet que l'*Armance* de Beyle. (R. C.)

[2] Savoir :

Je suis sûr que beaucoup de jeunes filles ne savent pas précisément en quoi consiste le mariage physique.

Je suis également sûr de ce second cas, beaucoup plus fréquent : L'accomplissement du mariage leur est odieux, *pendant trois ou quatre ans*, surtout quand elles sont grandes, pâles, élancées, douées d'une taille à la mode. Il est vrai que j'ai copié Armance d'après la dame de compagnie de la maîtresse de M. de Strogonoff, qui, l'an passé, était toujours aux Bouffes.

J'ai, comme vous, les plus grands scrupules sur la lettre écrite par le commandeur. Mais il me faut une petite cause pour arrêter l'aveu. Mon expérience m'a appris qu'une fille pudique aime beaucoup mieux mettre ses lettres dans une cachette que les donner à son amant de la main à la main. On n'ose pas même regarder cet amant, quand on sait qu'il vient justement de lire la lettre qu'on lui a écrite.

Malivert est le nom de mon village, *Bonnivet* était le nom de l'amiral favori de François I[er]. S'il eût fait race, Bonnivet serait, comme Montmorency, à peu près et mieux que Luynes ou Sully.

Ce roman est trop *erudito*, trop savant. A-t-il assez de chaleur pour faire veiller une jolie marquise française jusqu'à deux heures du matin ? *That is the question*. Voilà ma sensation en recevant votre lettre. Madame d'Aumale c'est madame de C***, que j'ai faite sage.

Mais je reviens à la question de *chaleur;* vous ne me dites rien. Est-ce mauvais signe? Si ce roman n'est pas de nature à faire passer la nuit, à quoi bon le finir?

Une jeune femme s'intéressera-t-elle à Olivier ?

J'ai à faire une scène d'amour ; Armance dira qu'elle aime.

Olivier usurperait sur le caractère du *cornuto*, s'il se tuait à cause de cet accident ; cela retomberait dans le *Meynau* de *Misanthropie et repentir*.

Le vrai *babilan* doit se tuer pour ne pas avoir l'embarras de faire un aveu. Moi (mais à quarante-trois ans et onze mois) je ferais un bel aveu ; on me dirait *qu'importe ?* Je mènerais ma femme à Rome. Là, un beau paysan, moyennant un sequin, se chargerait de me remplacer avec avantage.

Mais cette vérité est du nombre de celles que la peinture par *du noir et du blanc*, la peinture, par l'imagination du spectateur, ne peut pas rendre.

Que de choses vraies qui sortent des moyens de l'art! Par exemple, l'amour inspiré par un homme sans bras ni jambes, comme l'infâme caricature qui déshonore votre bureau.

Il me semble donc que le *babilan* ne doit pas être le *cornuto*. Le vrai beau *cornuto* est *Émile*, qui s'est marié par amour et estime. Avez-vous vu cette suite d'*Émile*. Le *Dean* Swift ne voulait pas se marier pour ne pas faire l'aveu ; il se maria, sollicité par sa maîtresse, mais jamais ne la vit en tête à tête, pas plus après qu'avant.

Dans le salon d'un comte, pair de France, noble en 1500, et fort riche, j'ai froid près de la fenêtre quand il y a vent du nord. Votre objection provient de la *vérité probable*, mon assertion de l'*étude de la nature*.

Votre objection serait parfaite en Angleterre.

J'ai relu votre lettre. Quand même Armance, demeurant conjugalement avec Olivier, à Marseille, serait *étonnée :*

1° Elle l'adore et se contente de peu;

2° Par timidité, par pudeur féminine, elle n'oserait rien dire.

Mais l'amour seul suffit pour tout expliquer.

Le genre de peinture dont je me sers, le genre *noir sur du blanc*, ne me permet pas de suivre la vérité. En 2826, si la civilisation continue et que je revienne dans la rue Duphot, je raconterai comment Olivier se tira d'affaire.

Quand on est songe-creux, homme d'esprit, élève de l'école polytechnique, comme Olivier, voilà ce qu'on fait.

Il faut que vous sachiez qu'il passait sa vie chez les filles; c'est ce que j'ai cherché à indiquer modestement : Armance lui conte cette calomnie que l'on fait sur son compte.

Mais, pour Dieu! répondez-moi sur l'article *chaleur*. Gardez ma lettre, nous en reparlerons peut-être en 1828.

COMTE DE CHADEVELLE.

CXLII

A MONSIEUR LE BARON DE M......, A PARIS.

Florence, le 19 novembre 1827.

« Surtout, quand vous écrirez à M. de M..., ne manquez pas de lui dire combien nous pensons à lui ; il venait souvent passer l'avant-soirée avec nous, à Paris. »

Voilà ce que me disait hier madame de Lam.

Rien de plus magnifique que les bals que nous donne le prince Borghèse ; il a trente-cinq salons de plain-pied, meublés avec une fraîcheur et un goût que rien ne surpasse. Il y avait bien quatre-vingts Anglaises à la dernière soirée dansante, et trois Italiennes, mesdames Ruccellaï, toujours sémillante et charmante, et Nencini, encore, et.....

Ce que j'ai eu de mieux, depuis que je vous ai quitté, c'est une navigation de douze jours, sans mal de cœur. J'ai vu Porto-Ferrajo pendant deux jours, Capo d'Anzo, etc. J'ai passé dix jours en pension chez un paysan de Casamiccia, dans l'île d'Ischia ; c'est une idée que je dois à C[1] ; remerciez-l'en de ma part ; c'est délicieux. Tous les matins j'allais à Furia ou à Ischia, à âne. — J'ai passé un mois à Naples et trois semaines à Rome. M. de Laval a été parfait pour moi.

Remerciez M. D. du plaisir que m'ont fait ses deux articles sur M. Manzoni ; j'ai connu ledit grand poëte à Gênes. — Figurez-vous un marquis fort riche, *Gian Carlo,* c'est ainsi qu'on l'appelle, qui a la plus jolie villa de Gênes, sur le rempart du Nord. Là, *chaque soir,* le marquis di Negro reçoit tout ce qu'il y a de distingué ; c'est comme la société de M. D., plus des femmes. Le 3 août, par une chaleur étouffante, il nous a fait dîner

[1] L'aimable et spirituel M. di Fiore, de Naples, fixé à Paris depuis 1800. (R. C.)

dans une grotte de son jardin, de laquelle on voit la mer, la côte de Saranno, etc. M. l'abbé Galiaffi y fut charmant, quoique poëte latin; il improvisa à table une épigramme contre les Anglaises.

A propos d'improvisateur, les gens d'Arezzo font des miracles pour M. Sgricci, qui a dit une tragédie intitulée *Crispo*, ce qui ne veut pas dire le *Crispin*, mais un parent de Constantin, et ensuite *Tieste*. Ce vénérable ..... est exécré par jalousie, à Florence.

L'église de Saint-François de Paule, à Naples, de M. Bianchi n'est qu'une pauvreté ; c'est la *Rotonda* (le Panthéon) de Rome, plus les deux colonnades du Bernin, devant Saint-Pierre. Les maisons de Pizzo Falcone, qui paraissent derrière, sont plus hautes que S. Francesco et l'écrasent.

Un nouveau composi, *Persiani*, a eu beaucoup de succès à Florence et à Livourne ; peut-être est-ce un successeur pour Rossini. La plus belle chose, en fait d'arts, a été une éruption du Vésuve, à la fin de l'*Ultimo giorno di Pompeï;* c'est une décoration de Sanquirico; on m'a conté cela, je ne l'ai pas vu.

JOSEPH CHARRIN.

CXLIII

A MONSIEUR S... S..., A LONDRES.

Paris, le 6 décembre 1827.

Voici, mon cher ami, le résumé de notre situation politique. Excusez l'âpreté que vous pourrez remarquer de temps en temps dans mon langage; je n'ai pas trouvé d'autres expressions pour être toujours clair et rigoureusement exact.

La plupart des personnes qui entreprennent de tracer un tableau moral ou politique de la France se hâtent de présenter des conclusions générales bien tranchées. J'ai cru plus instructif et surtout plus intéressant pour le lecteur, de donner le plus de faits possible: seulement, comme souvent les faits narrés avec

les détails nécessaires pour leur laisser leur physionomie eussent occupé trop de place, je me suis contenté de rappeler le fait, en indiquant le document où on pourra le rencontrer [1]. Voici donc les traits principaux de la position actuelle de la France, circonstances qui auront certainement la plus grande influence sur la France d'abord, et, par elle, sur l'Europe; car, dans la guerre générale que tous les peuples ont déclarée à tous les rois, pour en obtenir des constitutions, le parti que prendra la France, la conversation et la littérature de Paris seront toujours décisifs en Europe.

Un roi incapable de lier ensemble deux idées, vieux libertin usé par une jeunesse très-orageuse, non exempte de lâchetés et même de friponneries, adorant les principes *ultra*, ayant le mépris le plus sincère pour tout ce qui n'est pas noblesse de cour, mais que la peur force à courtiser bassement le peuple, ne pensant pas, parce que les organes sont usés, les trois quarts de la journée, et alors assez bon homme, n'ayant surtout rien de l'hypocrisie de son frère [2]. Tant qu'il aura peur, Charles X conservera les apparences de la justice et une sorte de fidélité à la Charte. Par faiblesse, il ne fera rien sans consulter son fils.

Un dauphin sans éducation, d'une incroyable ignorance, mais fort honnête homme, même *honnête homme jusqu'à l'héroïsme*, si l'on considère que, jusqu'à trente-six ans, il a vécu dans sa petite cour composée des hommes les plus bêtes de l'Europe, et dont l'unique occupation était de calomnier le peuple français et la Révolution. Ce prince est parfaitement raisonnable; son estime pour MM. Portal et Roy est un fait notoire. Son administration, si jamais il règne, sera dans la couleur qu'on appelle, à Paris, *centre droit*. Il tiendra de bonne foi à ses serments, s'il en fait jamais. Sous ce rapport, sa piété sincère sera utile à la France. Il a de l'éloignement pour les scandales; malheureusement, il tremble devant son père. La même raison solide

[1] On pourrait supposer, d'après ces lignes, que Beyle s'était occupé d'un travail plus considérable sur le même sujet; il n'a pas été retrouvé dans ses papiers. (R. C.)

[2] Louis XVIII.

caractérise la conduite et la conversation de sa femme, *toute fière* d'avoir pour mari un *guerrier illustre*[1]. Malheureusement, la dauphine a une tête étroite; elle voit peu de choses à la fois; les circonstances les plus frappantes dans les faits, elle ne les voit pas d'elle-même; elle a besoin qu'on les lui fasse apercevoir, et encore son esprit ne peut les saisir qu'une à une. Mais quand, enfin, elle a conçu une idée, elle y tient pour toujours. Elle déplore quelquefois que la haute noblesse ait si peu d'esprit et de courage, et qu'il faille toujours et pour tout avoir recours au *tiers état*. Elle rappelle le trait de M. le vicomte d'..., lieutenant général depuis longtemps et qui, à Bordeaux, en 1814, refusa, parlant à la princesse elle-même, d'aller prendre le commandement d'un fort, où il aurait pu être exposé à voir l'ennemi. Madame la dauphine déplore pareillement la bêtise incroyable de M. le duc M.... Les excès du parti ultra que le dauphin a vu en Espagne ont fait sur lui l'effet que l'*ilote* ivre produisait sur le jeune Spartiate.

Le duc d'Orléans, homme fin, rusé, assez avare, possède un grand fonds de raison; son administration comme régent pendant la minorité du duc de Bordeaux, serait *centre gauche*. Il a de l'éloignement pour le parti *ultra* du faubourg Saint-Germain, qui, encore aujourd'hui, l'appelle jacobin. Son esprit a toute la tournure d'un pair anglais *whig* très-modéré. Il aime la noblesse et a de l'éloignement pour le tiers état. Il a du goût pour le système de la *bascule* entre les deux partis, entre les *blancs* et les *bleus*.

Tout ce qui a le temps de penser en France, tout ce qui a quatre mille francs de rente en province, et six mille francs à Paris, est *centre gauche*. On veut l'exécution de la Charte sans secousse, une marche lente et prudente vers le bien; que surtout le gouvernement se mêle le moins possible du commerce, de l'industrie, de l'agriculture; qu'il se borne à faire administrer la justice et à faire arrêter les voleurs par ses gendarmes. L'immense majorité des gens dont je parle en ce moment

[1] Ce fut au sujet de sa campagne d'Espagne, en avril 1823, qu'on jeta ce ridicule sur le duc d'Angoulême. (R. C.)

espère beaucoup en Louis XIX[1], et regarde le gouvernement de Charles X comme un mal nécessaire. On s'attend à voir Charles X se déclarer contre la Charte, du moment qu'il n'aura plus peur. Il souffre que le clergé commette tous les excès. Les gens dont je parle, tout en avouant que M. de Villèle n'a d'autre objet que de conserver sa place[2], lui sont attachés comme le moindre mal auquel on puisse s'attendre sous un tel prince. On désire que M. de Villèle tienne, parce qu'on a une peur affreuse du successeur que la cabale jésuitique peut lui donner.

Tout ce qui est paysan, petit négociant, jouit des fruits de la Révolution. Pour ces gens-là, la partie est gagnée, et complétement gagnée depuis 1795. Quand les libéraux de la classe que je viens de peindre veulent alarmer les paysans, ceux-ci les croient fous : « Il y a bien ces coquins de p...,» disent les paysans quand on a su leur inspirer de la confiance ou que, le dimanche après dîner, ils sont gris, « mais un jour ou l'autre nous leur donnerons le tour (nous les tuerons). »

CXLIV

A MADAME J..., A ÉPERNAY (MARNE).

Paris, le 6 août 1828.

Vous avez bien jugé de mon cœur, chère et aimable Jules. Je défie personne d'avoir été plus sensible que moi à votre bonheur. J'avais été profondément affligé de vous voir désespérer lors de votre départ. Depuis, votre petite sœur que j'ai rencontrée en *omnibus*, m'avait dit que rien n'allait mieux. Vous voyez que cette bonne nouvelle a eu pour moi toutes les grâces de l'imprévu. J'ai lu votre lettre hier soir, en arrivant de la campagne;

[1] Telle était alors l'opinion à l'égard du duc d'Angoulême. (R. C.)

[2] M. de Villèle était président du conseil et ministre des finances. (R.C.)

j'étais si transporté que je n'ai pas osé vous écrire, ma lettre aurait eu l'air de celle d'un amant.

Ne manquez pas, je vous en prie, de m'annoncer votre arrivée à Saint-Denis; j'irai bien vite vous voir; nous courrons ensemble les bois d'Andilly. Ils sont toujours pour moi ce qu'il y a de mieux aux environs de Paris.

A propos, il y a un an, le libraire vous a-t-il envoyé un roman qui s'appelle *Armance?* C'est l'histoire d'un monsieur qui ressemble à M. de C.... Ce n'est pas à dire qu'il soit député.

Ce pauvre général C... se meurt toujours, mais ce n'est plus de la poitrine, c'est des entrailles. Crozet a la goutte. Adieu, aimable Jules, bien des compliments à M. G... et des respects à madame votre mère.

Vous savez que la grosse madame de P... accompagne une petite princesse[1], que j'aime à la folie. Ce sont les gardes d'honneur à cheval qui aiment madame de P...; et comme elle est plus *corsée* que la duchesse, ces provinciaux la prennent pour la princesse, et partent de là pour se croire alliés à l'auguste famille des Bourbons. La vertueuse duchesse de R... sèche de dépit et de vertu.

Si madame la comtesse de T... se souvient de moi, présentez-lui les hommages les plus respectueux, et vous, madame, comptez à jamais sur ce qu'il y a de plus tendre et de plus dévoué dans l'âme d'un philosophe de quarante-cinq ans.

71, rue Richelieu.

CXLV

A MONSIEUR ..., A LONDRES.

Paris, le 15 janvier 1829.

Les Mémoires de M. Fauche-Borel, imprimeur à Neuchâtel, en Suisse, et pendant vingt ans espion employé par les Bour-

[1] Madame la duchesse de Berri.

bons, obtiennent un succès de scandale. Il est inouï que les ministres de la famille régnante n'aient pas acheté le manuscrit de cet agent indiscret.

Il dit ce que beaucoup de personnes savaient déjà, que, lorsque Bonaparte s'empara du pouvoir au 18 brumaire, la France était vendue aux Bourbons, par le directeur Barras, moyennant une somme de douze millions de francs.

Ce qu'il y a de plus curieux dans les Mémoires de M. Fauche-Borel, c'est *lui-même*. Quel intérêt a pu engager un imprimeur riche, sujet du roi de Prusse, et ayant une bonne maison à Neufchâtel, à s'exposer aux plus grands dangers, pour l'intérêt de princes malheureux, dont jamais il n'avait été le sujet? Ce problème a occupé la malice des Parisiens, et voici ce qu'ils ont découvert :

Quelques émigrés fort malheureux passèrent par Neufchâtel ; ils furent accueillis par MM. Fauche, riches imprimeurs, avec une humanité parfaite. Ces émigrés s'avancèrent en Suisse, mais ils signalèrent la maison Fauche à leurs amis pauvres, comme une ressource assurée. Ces émigrés, quoique fort malheureux en apparence, étaient rieurs ; ils trouvèrent un peu lourdes les manières des riches imprimeurs de Neufchâtel. Ces braves gens, si charitables, n'étaient pas sans vanité ; quelques émigrés en profitèrent pour persuader à M. Fauche-Borel que les services qu'il rendait à la bonne cause étaient si grands, qu'aussitôt que le roi serait rentré en France, si lui Fauche-Borel voulait venir s'établir à Paris, il serait fait *prévôt des marchands* et, par la suite, *cordon bleu*. Personne, alors, ne doutait, en Suisse, du prochain rétablissement de l'autorité absolue en France. La perspective du *cordon bleu* avait complétement tourné la tête à M. Fauche-Borel ; de là, les entreprises héroïques de celui qui publie ses Mémoires.

Dans l'hiver de 1814, M. Fauche-Borel partit en poste de Neufchâtel, pour venir recevoir à Paris la récompense de son dévouement héroïque ; il voyageait par un temps très-froid avec M. le marquis de La M... [1], un des émigrés protégés par sa famille.

[1] Mort en 1827, à Lyon, d'une attaque d'apoplexie ; il venait de Flo-

L'émigré, toujours rieur, se mit à parler avec gaieté des années qu'il avait passées à Neufchâtel : « On dinait fort bien chez vous, mon cher Fauche, et l'amour se chargeait de me consoler de mes chagrins, » dit-il tout à coup. A ces mots, la figure du Fauche se couvre d'un nuage. « J'entends, monsieur le marquis, répondit-il presque sérieusement; vous vouliez bien faire la cour à quelque petite fille de la campagne. » Ce mot pique la vanité du Français. « Qu'entendez-vous par petite fille, mon cher Fauche? C'était parbleu bien une de vos dames de Neufchâtel et des plus huppées encore; si la pauvre femme n'était pas morte depuis peu, je vous le ferais dire par elle-même. — Cessez cette plaisanterie, monsieur le marquis, dit le bourgeois fâché, je ne puis croire un mot de tout ce que vous dites. — Parbleu, mon cher ami, reprend l'émigré, cela s'est cependant passé sous vos yeux ; car, puisque vous me poussez à bout, je vous avouerai qu'il s'agit de votre belle-sœur, madame Fauche-Borel. — Monsieur le marquis, reprend Fauche furieux, vous allez me rendre raison d'une telle calomnie déversée sur la famille qui, pendant dix ans, vous a donné à dîner ; nous avons nos épées et le postillon nous servira de témoin. » Ceci se passait dans les gorges du Jura, près de Besançon. Fauche-Borel, furieux, saute de la chaise sur la route, en s'écriant : « Allons, monsieur le marquis, venez me rendre raison ! » Le marquis se moque de lui et cherche à le calmer. « Quand vous me tueriez, mon cher Fauche, cela n'empêcherait pas madame votre belle-sœur d'avoir été la plus tendre des femmes, et, d'ailleurs, ma mort priverait ses enfants[1] de ma protection qui, assurément leur est bien acquise. » A ces propos, la colère du Fauche redouble. L'émigré, désespérant de le ramener à la raison, cherche dans la voiture, lui jette son portemanteau sur la route couverte de neige, ordonne au postillon de prendre le galop et plante là le pauvre Fauche, l'épée à la main et sa valise à ses pieds. Le bon imprimeur put faire des réflexions sur l'inégalité des conditions.

rence, où il était *chargé d'affaires*, accrédité par le gouvernement français. (H. B.)

[1] Les quatre derniers sont de lui. (H. B.)

CXLVI

A MADAME J..., A PARIS.

Paris... 1829.

Femmes! femmes! vous êtes bien toujours les mêmes; mais vous seriez moins aimables, peut-être, et certainement moins aimées si vous aviez plus de raison.

Quel jour et à quelle heure serez-vous rue Saint-Florentin?

Quand madame Clémentine viendra-t-elle vous voir?

Quel jour et à quelle heure irez-vous la voir?

Voilà les détails administratifs de l'amitié. A tout hasard, demain dimanche, vers les huit heures du soir, je tenterai la fortune rue Saint-Florentin.

Présentez, je vous prie, tous mes respects à madame Clémentine; je brûle d'être un ancien ami de trois ou quatre ans; on ose alors se dispenser quelquefois un peu de la cérémonie. C'est à cause de ce mot que je voudrais passer ma vie à Rome et non à Paris.

Soyez heureuse. Que ne puis-je contribuer à votre bonheur!

LE LÉOPARD.

CXLVII

A MADAME J..., A SAINT-DENIS.

Paris (jeudi), 1829.

Hélas! je suis tombé dans une paresse immense et telle, que si je ne vous écris pas dans le premier moment de plaisir que me donne votre lettre, elle ira prendre place avec huit ou dix

devoirs pressants qui attendent depuis un mois. Je finis un grand ouvrage en trois volumes. Je vous écris sur le papier du livre. J'ai tant de choses à faire, que je n'ai pas même pris du papier à lettre dans la boutique voisine. Ainsi le manuscrit est dans mon secrétaire, sain et sauf et non lu : je le lirai un de ces soirs.

Ah! que je plains M. G...! mais que je le félicite d'avoir une bonne femme, non affectée pour le soigner! J'espère qu'il évitera ce maudit froid : c'est lui qui donne les *névralgies*. On appelle ainsi à Paris ces douleurs atroces et subites. Quand on n'est pas trop mal, on se guérit toujours ici ; mais peut-être pas à Saint-Denis, avec de l'*huile camphrée*; j'ai vu ses bons effets.

Vous savez, si vous vous en souvenez, que je n'ai jamais goûté la société des hommes. Je sais que notre liberté s'augmentera d'un centième tous les ans et aura doublé en 1929. Cela cru, rien d'ennuyeux comme les discussions politiques, et les trois quarts ne sont pas de bonne foi. Tout ce grand raisonnement est pour vous *prouver* combien je suis sensible au souvenir de madame de T... Notre chambre voulant agir *en douceur*, la politique est bien plus ennuyeuse qu'il y a un an.

Les députés médiocres, qui, par bêtise, sont modérés, se liguent contre Benjamin Constant et autres gens d'esprit. Les gens d'esprit n'ayant pas de caractère sont en colère de voir que la pièce marche et marche bien sans qu'ils aient un rôle brillant.

M. le dauphin dit qu'à l'avenir il ne faut pas payer les charges de cour. La pauvre royauté tombera plus vite à n'être qu'une *présidence*, comme à Washington.

On est irrité des coups de canon anglais contre Saldâna; c'est une grande infamie; les Anglais en ont le privilége. Du temps de la *terreur*, nous étions en colère, mais de sang-froid... l'île Sainte-Hélène, les *pontons* et ces coups de canon!

Si le temps devient honnête, je vous écrirai quatre ou cinq jours à l'avance pour avoir réponse, si vous avez mieux à faire, et j'irai vous demander à dîner. Si vous faites des façons, je vous bouderai un mois. Vous voyez, aimable Jules, que moi je ne fais pas de façons. M. Victor Hugo n'est pas un homme ordinaire, mais il *veut* être extraordinaire, et les *Orientales* m'ennuient; et vous? — Arrangez-vous pour voir le *Mariage secret*

de Scribe. Il mérite les cent vingt-deux mille francs qu'il a gagnés cette année. Le *Mariage secret* n'est pas le titre, mais le sujet de cet admirable petit drame qui tord le cœur. On parlait beaucoup, hier soir, du *Registre* de M. Delavau, qu'on lui a volé et qu'on imprime. — Le faubourg Saint-Germain est au désespoir de ce que M. Etienne rédige l'*adresse*. On disait de l'Académie, mais vous le savez déjà, qu'elle avait le *bec dans l'eau*, à cause de l'aventure de M. Auger. — Savez-vous qu'il est terrible de donner des nouvelles qu'on sait déjà? Il faut être le seul correspondant, encore plus que le seul amant. Communiquez cette belle pensée à la femme aimable qui daigne se souvenir de votre ami COTTONET.

CXLVIII

A M. R. C..., A VERSAILLES.

Paris, le 24 août 1829.

Malgré de petits retards à l'imprimerie et quelques anicroches pour la copie, les *Promenades* [1] marchent et arriveront dans la boutique de M. Delaunay, au Palais-Royal, probablement en même temps que toi à Paris.

On m'a beaucoup fait causer ce soir sur lord Byron; il n'est que minuit, le sommeil ne s'annonçant nullement, tu auras l'analyse de mon éternel bavardage.

SOUVENIRS SUR LORD BYRON.

Je puis parler, car tous les amis que je vais nommer sont morts ou dans les fers. Mes paroles ne pourront nuire aux prisonniers, et, dans le fait, rien de ce qui est vrai ne peut nuire à ces âmes nobles et courageuses.

[1] On imprimait alors ses *Promenades dans Rome*. (R. C.)

Je ne crains pas non plus les reproches de mes amis morts. Pressés depuis longtemps par le dur oubli qui suit la mort, ce désir si naturel à l'homme, de n'être pas oublié par le *monde des vivants*, leur ferait prêter l'oreille avec plaisir à la voix de l'ami qui va prononcer leur nom. Pour être digne d'eux, la voix de cet ami ne dira rien de faux, rien d'exagéré le moins du monde.

M. le marquis de Brême, seigneur piémontais, fort riche et fort noble, et qui, peut-être vit encore, avait été ministre de l'intérieur à Milan pendant que Napoléon était roi d'Italie. Après 1814, M. de Brême avait trouvé le métier de girouette indigne de sa naissance; il s'était retiré dans ses terres, laissant son palais de Milan à un de ses fils cadets, *monsignor* Ludovic de Brême.

C'était un jeune homme d'une taille fort élevée et fort maigre, souffrant déjà de la maladie de poitrine qui l'a mis au tombeau peu d'années après. On l'appelait *monsignore*, parce qu'il avait été aumonier du roi d'Italie, dont son père était ministre de l'intérieur; il avait refusé l'évêché de Mantoue dans le temps du crédit de sa famille. M. Louis de Brême avait beaucoup de hauteur, d'instruction et de politesse. Sa figure élancée et triste ressemblait à ces statues de marbre blanc que l'on trouve en Italie sur les tombeaux du onzième siècle. Il me semble toujours le voir montant l'immense escalier du vieux palais sombre et magnifique dont son père lui avait laissé l'usage.

Un jour monseigneur de Brême eut l'idée de se faire conduire chez moi par M. Guasco, jeune libéral, rempli d'esprit. Comme je n'avais ni palais ni titre, je m'étais refusé à aller voir M. de Brême. Je fus si content du ton noble et poli qui régnait dans sa société, qu'en peu de jours la connaissance devint intime. M. de Brême était ami fou de madame de Staël, et, plus tard, nous nous sommes brouillés parce qu'un soir, à la Scala, dans la loge de son père, je prétendis que les *Considérations sur la révolution française*, de madame de Staël, fourmillaient d'erreurs. Tous les soirs cette loge de M. de Brême réunissait huit ou dix hommes remarquables; on écoutait à peine les morceaux frappants de l'opéra, et la conversation ne tarissait pas.

Un soir de l'automne de 1816 j'entrais dans la loge de M. de Brême, au retour d'une course sur le lac de Como; je trouvai quelque chose de solennel et de gêné dans la société; on se taisait; j'écoutais la musique, lorsque M. de Brême me dit, en me montrant mon voisin : « Monsieur Beyle, voici lord Byron. » Il repéta la même phrase, en la retournant, à lord Byron. Je vis un jeune homme dont les yeux étaient superbes, avaient quelque chose de généreux; il n'était point grand. Je raffolais alors de *Lara*. Dès le second regard je ne vis plus lord Byron tel qu'il était réellement, mais tel qu'il me semblait que devait être l'auteur de *Lara*. Comme la conversation languissait, M. de Brême chercha à me faire parler; c'est ce qui m'était impossible, j'étais rempli de timidité et de tendresse. Si j'avais osé, j'aurais baisé la main de lord Byron en fondant en larmes. Poursuivi par les interpellations de M. de Brême, je voulus parler et ne dis que des choses communes qui ne furent d'aucun secours contre le silence qui, ce soir-là, régnait dans la société. Enfin lord Byron me demanda, comme au seul qui sût l'anglais, l'indication des rues qu'il devait parcourir pour regagner son auberge; elle était à l'autre bout de la ville, près la forteresse. Je voyais qu'il allait se tromper : de ce côté de Milan, à minuit, toutes les boutiques sont fermées; il allait errer au milieu de rues solitaires peu éclairées, et sans savoir un mot de la langue. Par tendresse, j'eus la sottise de lui conseiller de prendre un fiacre. A l'instant une nuance de l'auteur se peignit sur son front; il me fit entendre, avec tout ce qu'il fallait de politesse, qu'il me demandait l'indication des rues, et non pas un conseil sur la manière de les parcourir. Il sortit de la loge, et je compris pourquoi il y avait apporté le silence.

Le caractère altier et parfaitement gentilhomme du maître de la loge avait trouvé son pareil. En présence de lord Byron, personne ne s'était soucié d'encourir le danger auquel s'expose, dans une réunion de sept à huit hommes silencieux, celui qui propose un sujet de conversation.

Lord Byron se laissa entraîner, comme un enfant, à l'attaque de la haute société anglaise, aristocratie toute-puissante, inexorable, terrible en ses vengeances, qui de tant de sots riches

fait des hommes *très-respectables* [1]; mais qui ne peut pas, sans se perdre elle-même, se laisser plaisanter par un de ses enfants. C'est la peur que jetait autour de lui, en Europe, le grand peuple qui avait alors pour chefs Danton et Carnot, qui a fait l'aristocratie anglaise ce que nous la voyons aujourd'hui, ce corps si puissant, si morose, si rempli d'hypocrisie.

Les plaisanteries de lord Byron sont amères dans *Childe-Harold;* c'est la colère de la jeunesse; ses plaisanteries ne sont plus guère qu'ironiques dans *Beppo* et *Don Juan*. Mais il ne faut pas regarder cette ironie de trop près; au lieu de gaieté et d'insouciance, la haine et le malheur sont au fond. Lord Byron n'a jamais su peindre qu'un homme : lui-même. De plus, il était et se croyait un grand seigneur; il voulait paraître dans le monde comme tel, et cependant il était aussi un grand poëte, et voulait être admiré : prétentions incompatibles, source immense de malheur.

Jamais, dans aucun pays, le corps des gens riches et bien élevés, composé d'individus qui s'estiment à cause des titres reçus de leurs ancêtres, ou des cordons bleus obtenus par eux-mêmes, ne supportera de sang-froid le spectacle d'un homme entouré de l'admiration publique et obtenant la faveur générale dans un salon, parce qu'il a fait deux cents beaux vers. L'aristocratie se venge de l'accueil fait aux autres poëtes, en disant : Quel ton! Quelles façons! Ces deux petites exclamations ne pouvaient se produire à l'égard de lord Byron. Elles retombèrent pesantes sur le cœur et se changèrent en haine. Cette haine commença par un grand poëme d'un M. Southey, qui, jusque-là, n'était connu que par des odes qu'il adressait régulièrement au roi d'Angleterre (d'ailleurs le modèle des rois) le jour de sa naissance. Ce M. Southey, protégé par le *Quarterly Review*, adressa des injures atroces à lord Byron; qui, une fois, fut sur le point d'honorer le Southey d'un coup de pistolet.

Dans les moments ordinaires et de tous les jours de la vie, lord Byron s'estimait comme grand seigneur; c'était là la cuirasse que cette âme délicate et profondément sensible à l'injure,

[1] Very respectable.

opposait à la grossièreté infinie du vulgaire. *Odi profanum vulgus et arceo.* Il faut avouer que le vulgaire, en Angleterre, ayant le *spleen* pour droit de naissance, est plus atroce que nulle part.

Les jours où lord Byron se sentait un peu plus de courage contre les propos grossiers et les actions grossières, c'est-à-dire quand il était moins sensible, la fatuité de beauté ou de bon ton était de service. Enfin, deux ou trois fois, peut-être chaque semaine, il y avait des moments (accès de cinq ou six heures) pendant lesquels il était *homme de sens* et souvent grand poëte.

L'étude exagérée de la Bible donne au peuple anglais une teinte de férocité hébraïque ; l'aristocratie qui descend jusque dans l'intérieur des familles donne un fond de sérieux. Lord Byron s'aperçut de ce défaut, et, dans *Don Juan*, il est à la fois gai, spirituel, sublime et pathétique ; il attribuait ce changement à son séjour à Venise.

L'aristocratie de Venise, insouciante et noble, cinq ou six cents ans avant toutes les noblesses de l'Europe, par là fort respectable aux yeux de lord Byron, avait pour chefs, en 1797, des gens à têtes souverainement incapables de toute affaire, mais, en revanche, extrêmement insolents. Ces derniers des hommes avaient vis-à-vis d'eux une petite armée assez délabrée : ils la méprisèrent ; ils avaient trop de sottise pour comprendre et craindre le génie du jeune homme de vingt-huit ans qui commandait cette armée. Le gouvernement de Venise fit ou laissa assassiner les malades de l'armée de Bonaparte : voilà la vérité sur la chute de Venise. Jamais aristocratie ne fut plus malheureuse, mais jamais malheur plus grand ne fut supporté avec tant de gaieté.

La page que tu viens de lire est le résumé de plusieurs longues conversations que j'eus avec lord Byron en 1816.

La gaieté, l'insouciance de M. le comte Bragadin et de beaucoup de gens aimables, plus nobles et plus malheureux que lui, frappa profondément lord Byron. Il eut le bonheur de voir la vive, sincère et continuelle admiration qu'excitaient dans la bonne compagnie de Venise les vers de M. Buratti. Dès lors, l'ironie légère de *Don Juan* prit la place de l'amer sar-

casme de *Childe-Harold*; le changement dans le caractère du noble poëte fut moins marqué, mais tout aussi réel.

Plus tard, vers 1820, il eut, entre autres folies absurdes, celle de faire un journal. Il s'associa un littérateur très-instruit (M. Hunt, qui nous a donné un portrait ressemblant de lord Byron). Ce littérateur était, comme lord Byron, de ce qu'on appelle en Angleterre le parti libéral. Un autre membre de ce prétendu parti libéral écrivit à lord Byron, au nom de tous les libéraux de bonne société, pour lui représenter le tort qu'il se faisait à jamais, en s'associant publiquement, pour la composition d'un journal, un auteur non noble et n'appartenant nullement à l'*high life*[1].

Est-il étonnant que M. Moore ait brûlé les Mémoires que son ami lui avait confiés?

CXLIX

A MONSIEUR ....

Paris, le 5 novembre 1829.

Une locution est employée assez fréquemment dans la conversation ; la société s'entretient avec un certain intérêt *des gens dont on parle*. Quels sont-ils? me suis-je dit. — Permettez-moi de vous communiquer le résultat de mes réflexions sur ce sujet.

Parmi *les gens dont on parle*, il y a :

1° Ceux qui veulent, de leur vivant, avoir une grande et brillante fortune, comme le maréchal d'Hoquincourt, le maréchal de Lhôpital, le cardinal de Bernis, le cardinal Loménie de Brienne, le banquier Beaujon, M. de Montauron et des milliers d'autres. Éclaboussant tout le monde et fort respectés tant qu'ils vivent, si on parle de ces messieurs deux ans après leur mort,

[1] La haute société.

ils doivent cet avantage à quelque scandale ou à quelque ridicule. Exemple : M. le cardinal de Bernis, M. le cardinal de Tencin, le banquier Beaujon, bercé par de belles dames de la cour.

2° Il y a ceux qui, tout en cherchant une grande fortune actuelle, acquièrent de la gloire ou par hasard ou par leur mérite, comme le maréchal de Villars, Colbert, Turenne, le maréchal de Saxe, Napoléon. La même imagination qui leur fait entreprendre des choses extraordinaires, les jette souvent dans d'étranges sottises.

3° Ceux qui songent uniquement au plaisir de travailler, se contentant d'avoir du pain tout juste, de leur vivant, comme Jean-Jacques Rousseau, la Fontaine, Le Tasse, Schiller, Corneille. Dans leurs moments de découragement, ces gens-là se consolent en pensant à la postérité.

4° Les *gens de lettres* qui, en imprimant et en parlant, quand il le faut, de gloire et de postérité, ne songent réellement qu'à se faire un bien-être et ramasser de l'argent, comme M. Lemaire des classiques latins, feu M. Auger, respectable académicien qui, à force de notices, avait réuni une jolie fortune et vingt mille francs de places. Cette quatrième espèce est la pire ennemie de la troisième. C'est, je crois, sur le rapport de Chapelain, qu'on accorda une pension au grand Corneille, lequel manqua de bouillon dans sa dernière maladie.

Un homme comme Jean-Jacques Rousseau n'a pas trop de dix-huit heures par jour pour songer à tourner les phrases de son *Émile* (Voir le manuscrit original).

Un homme qui veut amasser quatre cent mille francs avec une chose aussi ennuyeuse, au fond, que des livres où il n'y a pas d'âme, n'a pas trop de dix-huit heures par jour, pour trouver les moyens de s'introduire dans les coteries en crédit. En général, tout le temps donné à des soins d'argent est dérobé à celui que demande la beauté des ouvrages. N'est-ce pas huit ou dix membres que la société du *Déjeuner* a donnés à l'Académie française ?

Songez combien un académicien qui a fait peu ou rien, comme MM. R....-Ro....., ou B....., doit sentir de rancune intérieure

pour un homme comme Courier ou Béranger, qui n'a pour soi que la voix publique? *Cela ferait comprendre les haines de* 1793.

Si deux hommes, appartenant à deux classes différentes *de ces gens dont on parle,* ont l'imprudence de se parler avec franchise, ils se séparent à l'instant, en s'écriant chacun de son côté, et comme s'ils faisaient leur partie dans un duo : *Que de vent dans cette tête!* — Helvétius a donné le dialogue fort amusant de trois procureurs qui, après avoir commencé par louer Voltaire, finissent par se prouver qu'ils ont plus d'esprit que lui. En géneral, aux yeux des petites fortunes bourgeoises de douze à quinze mille francs de rente, péniblement acquises, les hommes qui écrivent pour autre chose que de l'argent ou l'Académie sont des fous à lier, depuis que la religion de la *gloire*, de l'*immortalité*, etc., etc., est devenue un lieu commun que prêchent tous les matins les journaux, quand ils sont embarrassés de remplir leurs colonnes, c'est-à-dire depuis une soixantaine d'années.

On voit souvent trois classes des *gens dont on parle* se réunir pour jouer de mauvais tours aux pauvres diables comme Jean-Jacques Rousseau, Schiller, la Fontaine, etc., qui se consolent de leur habit percé au coude en songeant à la postérité, à laquelle pourtant la plupart n'arrivent pas. Les ennemis de ces malheureux, qui ont l'impertinence de ne pas songer à l'argent, sont :

1° Les grands seigneurs qui n'ont que leur haute position, comme le maréchal de Richelieu, le cardinal de Bernis. (Je serais plus exact en citant des noms plus obscurs, mais à cause de cette obscurité même ils ne présenteraient aucune idée.)

2° Ce sont les maréchaux qui ont quelque gloire, comme le maréchal de Saxe, le maréchal de Castries.

3° Les littérateurs d'Académie qui font fortune avec des éditions, des notices, des journaux, et en offrant des places à l'Académie à de pauvres grands seigneurs qu'ils attrapent (feu M. le duc Matthieu de Montmorency).

Cette singulière coalition contre de pauvres diables, toujours dans la crotte s'explique par ce mot si connu de M. le maré-

chal de Castries. Piqué de ce qu'on parlait longuement devant lui des opinions de d'Alembert, il s'écria avec humeur : « N'est-il pas pitoyable de voir citer un d'Alembert ? Cela veut raisonner et n'a pas mille écus de rente. »

Il y a parfois des honneurs véritables, imprévus, non préparés par l'intrigue, qui viennent chercher dans leur grenier les pauvres diables comme la Fontaine, Jean-Jacques Rousseau, Prudhon, et qui percent le cœur des charlatans littéraires. Ils tremblent que ces honneurs ne jettent un jour fatal sur leur nullité.

Malgré vos vingt ans vous arriverez, mon ami, à connaître le pays dans lequel vous vivez, en observant qu'après les gens dont on parle, à cause d'une sorte de mérite ou de bonheur personnel, il faut placer les gens dont on parle par force : les princes et rois, les magistrats, les journalistes, les fous célèbres. En 1788, on parlait autant du journaliste Linguet que de Voltaire; le journaliste Linguet, en 1788, était aussi connu à Paris qu'aujourd'hui M. Chodruc-Duclos.

La bonne compagnie, où il est agréable de vivre, se compose à Paris d'environ trois mille personnes ; les ducs riches, qui ont une place à la cour, sont en première ligne.

Ces *gens dont on parle* trouvent dans la société, pour les juger, une classe d'hommes inconnue avant la Révolution. Ce sont les gens à petite portée, à inclinations bourgeoises et modérées, braves gens créés pour être bons époux, bons pères, excellents et solides associés dans une maison de commerce. Mais le dix-neuvième siècle a la manie du génie; pour en avoir au moins les apparences, il touche à tout, il n'est peut-être pas une vérité fondamentale sur laquelle il ne se soit cru obligé de dire son mot ou plutôt sa phrase, car essayer la phrase est une autre de ses manies ; il traduit en style disgracieux et *important* les vérités les plus connues et croit avoir dit quelque chose. Les hommes essentiellement modérés et destinés, par leurs soins constants, leur horreur pour le hasardé et leur sagesse de tous les jours, à pousser loin le crédit d'une maison de commerce de draps, se croiront obligés de juger le cours de M. Cousin, de dire ce que c'est que Dieu, et pourquoi, Dieu étant bon, tous les ha-

sards semblent tournés contre la vertu. Henri IV régna vingt et un ans et Louis XV cinquante-neuf ans. Ils vous diront, ces gens nés pour auner du drap, pourquoi la matière est susceptible de penser. Ils savent aussi que l'âme est immortelle et pourquoi. Passant devant le Garde-Meuble ou la façade de la Chambre des députés, ils vous diront aussi quelle est la nature du vrai beau, etc., etc.

En un mot, il semble que ces hommes modérés et faits pour être estimés et considérés se déshonorent, comme à plaisir, en parlant de tout ce qu'ils ne peuvent pas entendre. Faute de mieux, je les appellerai la classe des *surmenés*. On tue de bons chevaux, destinés à aller toute leur vie au trot, si on leur fait prendre le galop et sauter vingt haies et barrières. Si on continue ce petit jeu un peu trop longtemps, on voit bientôt ces chevaux s'établir tranquillement au fond d'un fossé.

C'est ce qui arrive à ces pauvres *surmenés,* quand ils ont le malheur de rencontrer trop souvent quelque raisonneur sans pitié, qui les interrompt quand ils travaillent à leur étalage.

Quand la *pédanterie* cessera d'être à la mode, les *surmenés* disparaîtront, comme à la première pluie de printemps on voit la race des papillons blancs descendre des peupliers.

Les lieux publics, à Paris, sont pleins de gens de quarante-huit ans, ordinairement garnis de deux ou trois croix et porteurs de physionomies assez respectables. Ils ont beaucoup d'usage, mais ne peuvent guère rester assis une heure à la même place sans s'ennuyer. Ce sont des généraux, de riches banquiers, des agents de change, qui, à quarante-cinq ans, se sont trouvés avoir leur fortune faite et se sont décidés, comme ils disent, à en jouir à Paris. Les uns se sont faits amateurs de musique ; nous les avons vus fous de madame Pasta, ensuite de madame Malibran. Ce sont eux qui crient si fort et qui ont des disputes à propos de ces dames. Il est vrai que si, par hasard, on les écoute, on s'aperçoit qu'ils ne comprennent absolument rien à la chose dont ils parlent.

CL

A MONSIEUR P... M..., A PARIS.

Paris, le 26 décembre 1829, à cinq heures du soir, sans bougie.

Ce soir, 26, opéras nouveaux à Milan, Naples, Venise, Gênes, etc., dont j'enrage.

La jalousie ne tue l'amour que dans un cœur froid de quarante ans, qui désespère. Cette jalousie vous grave à jamais dans le cœur de M... Cette cristallisation peut être lente. Vous pouvez la hâter de six mois (+ ou —), en lui disant : « Depuis trois ans je vous adore, mais je n'ai que dix-sept cents francs de rente et ne puis vous épouser. Je n'ai pas voulu mourir fou. » Ni plus ni moins. Laissez le développement à son cœur.

Ce mot heureux me sert de transition : avez-vous mis trop de développement dans votre roman?

Je crois que vous seriez plus *grand*, mais un peu moins connu, si vous n'aviez pas publié la *Jacquerie* et la *Guzla*, fort inférieures à *Clara Gazul*. Mais comment diable auriez-vous deviné tout cela? Quant à la gloire, un ouvrage est un billet à la loterie. L'*Africa* [1] est oubliée et c'est par des sonnets que Pétrarque est immortel. Écrivons donc beaucoup. D'ailleurs, après l'exercice que pratique notre amie S..., écrire est, pour un pauvre diable, le plus grand plaisir.

Que ferez-vous avec mille francs? Irez-vous à Naples? C'est possible. Irez-vous à Modon ?

Si vous n'êtes pas pressé, oubliez le roman pendant un an. Alors vous le jugerez. Du moins moi, au bout de six mois, j'ai

[1] Épopée régulière, dont le sujet est l'histoire de Rome à la fin de la seconde guerre punique et dont Scipion est le héros. (R. C.)

tout oublié. Sans doute plus d'un duc voudrait se faire un nom pour mille francs. Plus d'une femme honnête voudrait en être à son quatrième rendez-vous avec vous. Mais où trouver l'agent de change pour une telle négociation?

Si vous voulez manger mille francs sans délai, lisez-moi votre roman; car, comme Courier, je ne puis juger sur le manuscrit. Je l'entendrai avec plaisir, de sept heures du soir à minuit, en deux ou trois séances.

Je serais trop sévère pour votre style, que je trouve un peu *portier*. *J'ai eu du* MAL *à faire*, etc., pour : J'ai eu de la peine à faire, etc.

Je ne vois que vous en littérature et M. Janin, auteur du Dialogue de don Miguel et Napoléon. (*Figaro* du 19 ou 20 décembre.)

Si vous voulez, je vous ferai voir M. Janin; cela parera le coup pour le *Figaro*. Mais, suivant moi, les grands hommes du *Globe* sont jaloux de vous. Je sens souvent en vous la manière de raisonner de *Maisonnette*, *id est* une jolie phrase au lieu d'une raison, *id est* le manque d'avoir lu Montesquieu et de Tracy + Helvétius. Vous avez peur d'*être long*.

Cela sent le goût *vaudevillique* de 1829.

Vous et moi ou vous tout seul, nous ne pourrons jamais être au-dessous de la pièce que vous me nommez. Quelle prudence! C'est là que vous trouverez des mille francs, et vous ne courrez pas le quart du péril où votre roman va vous exposer. S'il n'est pas supérieur à la *Jacquerie*, vous tombez.

Souvent, vous ne me semblez pas assez *délicatement tendre*; or il faut cela dans un roman pour me toucher.

CHOPPIN.

CLI

A MONSIEUR S... S..., A LONDRES.

Paris, le 28 décembre 1829.

L'aimable O..., M. Prosper Duvergier de Hauranne, m'a attaqué dans le *Globe* et m'a traité de perruque, comme étant un suranné partisan d'Helvétius. J'avais fait, en réponse, l'article pour la *Revue de Paris*, que vous allez lire; mais, craignant qu'il ne lui déplût, et que, d'autre part, le directeur de cette feuille n'eût peur de M. Cousin, j'ai renoncé à le publier. Dites-moi ce que vous en pensez.

PHILOSOPHIE TRANSCENDENTALE.

(Ce titre est une plaisanterie; je chéris trop la clarté pour commencer par une obscurité. Le vrai titre serait : *Helvétius et M. Cousin*, ou des motifs des actions des hommes [1].)

Paris, le 18 décembre 1829.

Monsieur le philosophe,

Je suis né à *la Nouvelle*, près de Narbonne. C'est une petite bourgade sur le bord de la mer, dont tous les habitants vivent de la pêche. Mon père était pêcheur et tout des plus pauvres; nous étions trois frères. Régulièrement, en été, quand nos petits bateaux rentraient de la pêche et n'étaient plus qu'à cent pas du rivage, mon père nous ôtait notre veste et nous jetait à la mer. Je nageais comme un poisson, lorsque, vers les derniers jours de l'Empire, la conscription vint m'enlever. En 1816, je

[1] Voir la lettre adressée au même ami, le 10 juin 1822, p. 301 du t. Ier.

quittai l'armée de la Loire et revins à *la Nouvelle*, léger d'argent et assez inquiet de mon avenir. Je trouvai que mon père, mes frères, ma mère, tout était mort; mais, huit jours après moi, arriva un de mes grands-oncles, que l'on croyait mort depuis quarante ans ; il avait gagné des millions aux Indes anglaises, et me fait une pension de trois mille francs par an, fort bien payée.

Je vis seul à Paris, n'ayant pas le talent de me faire des amis. Comme tous les solitaires par force, je lis beaucoup.

Avant-hier, je me promenais vers le pont d'Iéna, du côté du Champ de Mars ; il faisait un grand vent ; la Seine était houleuse et me rappelait la mer. Je suivais de l'œil un petit batelet rempli de sable jusqu'au bord, qui voulait passer sous la dernière arche du pont, de l'autre côté de la Seine, près le quai des Bons-Hommes. Tout à coup le batelet chavire ; je vis le batelier essayer de nager, mais il s'y prenait mal. « Ce maladroit va se noyer, » me dis-je. J'eus quelque idée de me jeter à l'eau; mais j'ai quarante-sept ans et des rhumatismes, il faisait un froid piquant. « Quelqu'un se jettera de l'autre côté, » pensai-je. Je regardais malgré moi. L'homme reparut sur l'eau, il jeta un cri. Je m'éloignai rapidement : « Ce serait trop fou à moi aussi! me disais-je ; quand je serai cloué dans mon lit, avec un rhumatisme aigu, qui viendra me voir? qui songera à moi? Je serai seul à mourir d'ennui, comme l'an passé. Pourquoi cet animal se fait-il marinier sans savoir nager? D'ailleurs, son bateau était trop chargé... » Je pouvais être déjà à cinquante pas de la Seine, j'entends encore un cri du batelier qui se noyait et demandait du secours. Je redoublai le pas : « Que le diable l'emporte ! » me dis-je; et je me mis à penser à autre chose. Tout à coup je me dis : « Lieutenant Louaut (je m'appelle Louaut), tu es un c.....; dans un quart d'heure cet homme sera noyé et toute ta vie tu te rappelleras son cri. — C....., c.....! dit le parti de la prudence ; c'est bientôt dit, et les soixante-sept jours que le rhumatisme m'a retenu au lit l'an passé... Que le diable l'emporte! Il faut savoir nager quand on est marinier. » Je marchais fort vite vers l'École militaire. Tout à coup une voix me dit : *Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche!* Ce mot me fit ressauter.

« Ah ! ceci est sérieux, » me dis-je; et je me mis à courir vers la Seine. En arrivant au bord, jeter habit, bottes et pantalon ne fut qu'un mouvement. J'étais le plus heureux des hommes, « Non, Louaut n'est pas un lâche ! non, non ! » me disais-je, à haute voix. Le fait est que je sauvai l'homme, sans difficulté, qui se noyait sans moi. Je le fis porter dans un lit bien chaud, il reprit bientôt la parole. Alors je commençai à avoir peur pour moi. Je me fis mettre, à mon tour, dans un lit bien chauffé, et je me fis frotter tout le corps avec de l'eau-de-vie et de la flanelle. Mais en vain ; tout cela n'a rien fait, le rhumatisme est revenu ; à la vérité, pas aigu, comme l'an passé. Je ne suis pas trop malade ; le diable, c'est que, personne ne venant me voir, je m'ennuie ferme. Après avoir pensé au mariage, comme je fais lorsque je m'ennuie, je me suis mis à réfléchir sur les motifs qui m'ont fait faire *mon action héroïque*, comme dit le *Constitutionnel*, qui en a rendu compte. (N° 350, du 16 décembre 1829, 3e page, en haut).

Qu'est-ce qui m'a fait faire ma belle action ? car *héroïque* est trop fort ? Ma foi, c'est la peur du mépris ; c'est cette voix qui me dit : *Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche !* Ce qui me frappa, c'est que la voix, cette fois-là, ne me tutoyait pas. *Vous* êtes un lâche ! Dès que j'eus compris que je pouvais sauver ce maladroit, cela devint un *devoir* pour moi. Je me serais méprisé moi-même si je ne me fusse pas jeté à l'eau, tout autant que si, à Brienne (en 1814), lorsque mon capitaine me dit : *En avant, Louaut ! monte sur la terrasse*, je m'étais amusé à rester en bas. Tel est, monsieur, le récit que vous me demandez ou, comme vous dites, l'*analyse*, etc., etc., etc.

JUSTIN LOUAUT.

Je suis philosophe, moi, à qui répond le lieutenant Louaut, et, ce qui est bien plus fâcheux pour moi, je suis un philosophe de l'école de Cabanis ; je fais un livre sur les motifs des actions des hommes, et, comme je ne suis pas éloquent, ni même grand écrivain, ne comptant pas sur mon style, je cherche à rassembler des *faits* pour mon livre. Ayant lu le récit de l'action de M. Louaut, je suis allé le voir. *Comment avez-vous fait cela?*

lui ai-je dit. — On a lu sa réponse ; je n'y ai ôté que quelques fautes de français.

Elle me semble prouver *merveilleusement*, comme dit la nouvelle école, et d'une manière *fort sage*, que le motif des actions humaines c'est tout simplement la *recherche du plaisir* et la *crainte de la douleur*. Il y a longtemps que Virgile a dit : « Chacun est entraîné par son plaisir. »

Trahit sua quemque voluptas.

Régulus, en retournant à Carthage, où l'attendaient des supplices horribles, cédait à la crainte de la douleur. Le mépris public dont il eût été l'objet à Rome, s'il y fût resté en violant son serment, était plus pénible pour lui que la mort cruelle qu'il fallait souffrir à Carthage.

La recherche du plaisir est le mobile de tous les hommes. Ce serait un vrai plaisir pour moi, et c'est ce qui m'a *mis la plume à la main*, de voir la nouvelle école de philosophie *éclectique* répondre à ceci. Mais, comme je ne suis pas éloquent, je voudrais qu'on me répondît sans éloquence et sans belles phrases obscures, *à l'allemande*, tout simplement de petites phrases françaises et claires, comme le style du *Code civil*.

Mon traité des motifs des actions des hommes sera, en effet, un supplément au Code civil; il y aura de l'héroïsme à le publier. Je vois d'ici cinquante mille personnages bien rétribués, qui ont *intérêt d'argent* à dire que je suis immoral ; ils l'ont bien dit d'Helvétius et de Bentham, les meilleurs des hommes. Mais, qui plus est, tout le *cant* de la bonne compagnie, s'il daigne s'occuper de l'histoire du lieutenant Louaut, dira que je suis horriblement immoral. Qu'est-ce que le *cant ?* me direz-vous. Le *cant*, dit le dictionnaire anglais du célèbre Johnson, est *la prétention à la moralité et à la bonté, exprimée par des doléances en langage triste, affecté et de convention.*

Je voudrais, je l'avoue, voir la philosophie allemande expliquer ce qui s'est passé dans le cœur du lieutenant Louaut. Je suis curieux de cette explication. Je voudrais qu'on me prouvât

que ce n'est pas la crainte de son propre mépris, c'est-à-dire la *crainte d'un mal*, qui a fait agir le lieutenant.

Mon défi à la nouvelle école, qui s'intitule *éclectique*, ne porte, pour le moment, que sur l'explication de ce qui s'est passé dans l'âme du lieutenant Louaut pendant le quart d'heure qui a précédé son immersion dans la Seine.

J'estime l'éloquence et les vertus des philosophes *éclectiques*, et mon estime est tellement profonde, qu'elle l'emporte sur l'extrême méfiance que m'inspire tout homme obscur en son langage, et qui n'est pas un sot. Tous les jours nous voyons dans la vie que l'homme qui comprend bien une chose l'explique clairement.

Les Français nés vers 1810 éprouvent un vif plaisir, suivant moi, fils de l'orgueil, à aller à une leçon de philosophie et à en sortir. Durant la leçon le plaisir est moins vif, ils *essayent de comprendre*. Que de gens ont intérêt à louer la nouvelle philosophie ! En attendant que les jésuites puissent faire pendre tous les professeurs, ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de favoriser la philosophie allemande, un peu obscure et souvent mystique; on dirait que ses partisans sont obscurs par plaisir; on les voit confondre, sous le nom de *philosophie*, les choses les plus différentes, savoir :

1° La science de *Dieu*, c'est-à-dire la réponse affirmative à ces questions : Y a-t-il un Dieu? se mêle-t-il de nos affaires ?

2° La science de l'âme, c'est-à-dire la réponse à ces questions : Y a-t-il une âme? Est-elle immatérielle ? Est-elle immortelle ?

3° La science de l'origine des idées : Viennent-elles des sens ? En viennent-elles toutes? Ou bien certaines idées, par exemple l'instinct du jeune poulet qui, au sortir de la coquille, a l'idée de manger un grain de blé, naissent-elles dans la cervelle sans le secours des sens?

4° L'art de ne pas se tromper en raisonnant sur un sujet quelconque, ou la *logique*.

5° Examen de cette question :

Quels sont les motifs des actions des hommes? Est-ce la recherche du plaisir, comme dit Virgile ? Est-ce la sympathie ?

6° Examen de cette question :

Qu'est-ce que le remords[1] ? Vient-il des discours que nous avons entendus, ou naît-il dans la cervelle, comme l'idée de becqueter le blé qui vient au jeune poulet ?

Non-seulement on embarrasse ces questions fort difficiles en les mêlant ensemble, et en faisant souvent allusion aux trente ou quarante explications ridicules qu'en ont données les philosophes grecs ou allemands; mais je remarque qu'il n'y a pas de discours officiel ou académique où l'on ne cherche à rendre odieux les partisans de la philosophie de Virgile :

Trahit sua quemque voluptas.

On nous dit que nous sommes des coquins, ou au moins des gens grossiers. Il me semble que la vie privée d'Helvétius vaut bien celle de Bossuet ou de tout autre Père de l'Église.

La vertu est un pauvre argument; Bacon était un coquin qui vendait la justice, et c'est l'un des plus grands hommes des temps modernes. Combien de curés de village ont toutes les vertus, et, dès qu'ils raisonnent, on rit !

J'avoue que mes adversaires sont à la mode; rien de plus simple, la philosophie éclectique est appuyée et prônée, au fond, par tout ce qui mange au budget.

Je le répète, au fond, ces messieurs aiment les professeurs de philosophie du même amour qu'ils portent à la liberté de la presse ou à la Charte. Mais, en attendant qu'ils puissent étouffer toute philosophie, ils embrassent la philosophie allemande, qui, au moins, est emphatique et obscure.

Cette philosophie est aussi protégée par tout le *Cant* de la haute société, par tout ce qui a le *projet amusant* de refaire de la hauteur aristocratique à force de gravité et de moralité.

Quel courage ne faut-il pas pour se battre

1° Contre la mode;

[1] Le remords n'est, comme la croyance aux *revenants*, que l'effet des discours que nous avons entendus. Le remords et le serment sont les deux seules utilités des r........ (H. B.)

2° Contre l'opinion, ou, pour mieux dire, les affections de tous les Français riches, nés vers 1810;

3° Contre cinquante mille prêtres, dont beaucoup sont très-éclairés, très-éloquents, très-vertueux;

4° Contre toutes les sommités sociales, qui savent lire et qui sentent bien que les lois proposées par Jérémie Bentham frappent au cœur toute aristocratie, dépouillent l'homme social des avantages autres que pécuniaires que son père a pu lui laisser, et le restreignent, sous tous les autres rapports, à son seul *mérite individuel;*

5° Contre l'opinion des femmes : la philosophie allemande cherche toujours à émouvoir le cœur et à éblouir l'imagination par des images d'une beauté céleste. Pour être bon philosophe, il faut être sec, clair, sans illusion. Un banquier qui a fait fortune a une partie du caractère requis pour faire des découvertes en philosophie, c'est-à-dire pour *voir clair dans ce qui est;*

Ce qui est un peu différent de parler éloquemment de brillantes chimères.

Plût à Dieu que tous les hommes fussent des anges! Alors, plus de juges prévaricateurs, plus d'hypocrites, etc., etc. Voyez les journaux : ils vous disent que nous sommes loin de ces chimères. Plus l'*opinion publique* deviendra la reine de la France, plus il y aura d'hypocrisie et de *cant ;* c'est là un des inconvénients de la liberté.

L'écrivain qui ose publier le récit du lieutenant Louaut fait donc une action presque héroïque. Au lieu de le réfuter en style simple, on ne le réfutera pas, ce qui obligerait à descendre dans les profondeurs du cœur humain, chose plus difficile encore que l'*éloquence* et les *bases larges* du beau style ; on le plaindra en style *triste et affecté*, comme ayant le malheur d'être *immoral*. Dieu nous accorde d'être immoral comme Helvétius et Bentham!

STENDHAL.

CLII

A MONSIEUR .... A LONDRES.

Paris, le 8 février 1830.

Je viens de lire, sans trop de plaisir, les deux premiers volumes des *Mémoires de Brissot*. C'est un bon homme sans grands talents, mais digne de toute confiance. Il était fils d'un pâtissier de Warville, près Chartres, et aurait été plus heureux d'être toute sa vie ouvrier pâtissier; c'est lui-même qui nous le dit. Pendant quatre années, il publia un journal (le *Patriote français*), *écrit avec bonne foi;* et je ne doute pas que Brissot n'ait été fort utile. Quoiqu'il veuille être homme de lettres, ses Mémoires ne sont point gâtés par cette emphase *par qui l'on bâille en France*. Le portrait de l'affreux Marat, le portrait de Mirabeau et plusieurs autres, resteront, parce qu'ils sont écrits avec une simplicité et une bonne foi qui deviennent tous les jours plus rares. Brissot n'avait pas assez d'esprit pour comprendre Mirabeau; il est effrayé et scandalisé. Il peint, au contraire, assez bien Marat, qui fut le type de l'*envieux* et de l'intrigant littéraire. Marat donnait aux journaux des articles écrits de sa main, et dans lesquels on portait aux nues le *génie* et les talents de lui Marat. Alors il attaquait Newton et faisait des expériences sur la chaleur. Brissot a eu beaucoup de rapports avec cet être singulier. On le peint toujours comme un peu plus que laid, et cependant il était aimé de la marquise de L*** [1].

Brissot raconte ses voyages en Suisse et en Angleterre; on le voit partout honnête homme, mais pauvre diable. Souvent sur le point de faire banqueroute, par la faute de ses associés littéraires, il sort toujours avec honneur des plus détestables affaires. Il écrit sur les lois criminelles, et ne s'élève pas même à com-

[1] De Laubépine. Marat, qui exerçait la médecine, eut le bonheur de la guérir d'une maladie regardée comme incurable par ses confrères; ils ne lui donnaient pas vingt-quatre heures à vivre. (H. B.)

prendre ce que doit être le talent d'un historien. Il porte aux nues l'ouvrage historique de madame Mac-Aulay-Graham, qui n'est qu'un *plaidoyer* en faveur des opinions républicaines de l'auteur. Il blâme amèrement Louis XIV d'avoir exilé le chevalier de Lorraine, *favori* de son frère[1]. Brissot ignore apparemment ce que tout le monde sait : ce beau chevalier avait contribué à l'empoisonnement de *Madame*[2].

Pendant son voyage en Suisse, Brissot explique fort bien les scènes qui confirmaient le pauvre Jean-Jacques Rousseau dans l'idée que tout le genre humain s'était ligué pour lui jouer de mauvais tours. Mademoiselle Levasseur, qui s'ennuyait à Motiers-Travers et à Wooton (en Angleterre), mystifiait facilement un être passionné et crédule. Jean-Jacques Rousseau vivant seul et ne parlant à personne, sa *gouvernante* n'avait point à craindre de le voir désabuser.

Les deux volumes des *Mémoires de Brissot* peignent assez bien la France telle qu'elle était à la veille de la Révolution. J'ai été frappé du bon sens de M. le marquis Ducrest, frère de madame de Genlis. Ce marquis a la simplicité d'écrire au roi pour lui demander d'être fait, sans délai, ministre des finances ; il veut être ministre le lendemain avant cinq heures du soir. M. Ducrest voyait le danger ; sa démarche était ridicule, il devint la fable de la cour ; mais il eût probablement mis le gouvernement de Louis XVI dans la bonne voie. Probablement aussi son ministère n'eût duré que quelques mois ; la *force de vouloir* manquait tout à fait aux deux ou trois mille hommes riches qui formaient la haute aristocratie de la France et qui approchaient du roi.

Les éditeurs des *Mémoires de Brissot* n'ont pas osé imprimer le récit d'un duel célèbre, à l'occasion d'un masque arraché, au bal de l'Opéra, par madame la duchesse de Bourbon ; les deux augustes combattants[3] sont vivants ; les éditeurs donnent le récit du courtisan Bezenval.

[1] Monsieur, duc d'Orléans.

[2] Madame Henriette, duchesse d'Orléans.

[3] M. le comte d'Artois (Charles X) et le prince de Condé. La scène eut lieu le mardi gras de l'année 1778. (H. B.)

Brissot, on le voit, touche aux sujets les plus intéressants; mais il en parle d'une façon commune, et, comme dans les Mémoires apocryphes, la table des matières est beaucoup plus intéressante que le texte même.

Aucun homme de lettres, actuellement vivant, n'est aussi célèbre que Linguet, auteur d'un journal et de quelques ouvrages ridicules, ne l'était en France, quelques années avant la Révolution. Linguet voulut employer Brissot comme *ouvrier littéraire*. L'honnête Brissot ne manqua pas de s'attacher de cœur au charlatan; il en rapporte les mots les plus plaisants, mais ils sont étouffés par la platitude du récit. Rien n'est comique, par exemple, comme l'étonnement de Linguet, à son arrivée en Angleterre; il s'aperçoit que personne n'a jamais entendu parler de lui. L'homme qui avait fait l'*apologie de Néron* était un grand écrivain et un profond politique à Calais. Arrivé à Londres, il fallut qu'il expliquât quel avait été le genre de ses travaux. Brissot, comme un bon homme qu'il était, attaquait quelquefois les prêtres, et était indigné d'abus souvent effroyables. Linguet se moque de lui. « Qu'ai-je à craindre, lui dit-il, en ma qualité d'écrivain hardi? — Les parlements, qui peuvent me jeter en prison et me condamner à des peines infamantes. Eh bien, je cherche à me concilier le clergé ennemi des parlements. Je pense comme vous sur bien des choses, mais, de la vie, je ne parlerai mal du clergé; il est trop puissant à la cour, et tous les écrivains prudents m'imiteront. »

Vous me direz : mais enfin faut-il lire les *Mémoires de Brissot*? — Oui, si vous êtes bien disposé, si vous vous sentez cette patience gaie qui ne fait pas jeter un livre toutes les fois que cinq ou six phrases plates vous forcent à en sauter quelques pages. Si un écrivain, doué de patience, voulait prendre la peine de réduire à cent pages les deux premiers volumes des *Mémoires de Brissot*, ainsi *condensés* et dégagés de tout ce qui est *commun* et *bourgeois*, sans doute, ils feraient fortune. Probablement les volumes suivants offriront beaucoup plus d'intérêt. La grande qualité de Brissot, celle qui le rendra toujours précieux aux yeux d'un historien, la *bonne foi*, lui tiendra lieu d'esprit et de talent lorsqu'il aura à parler des actions des

grands hommes de notre Révolution. Dans l'étude de procureur où Brissot était premier clerc, travaillait aussi Robespierre.

Brissot ne comprend pas les hommes supérieurs ; nous avons vu qu'il parle de Mirabeau comme aurait pu faire une bonne femme ; attendons ce qu'il dira de Danton. Quelle que soit l'opinion que ces deux premiers volumes m'aient donnée de la perspicacité de Brissot, je n'hésiterai pas à croire aux faits dont il parlera comme les ayant vus. Mais l'éditeur osera-t-il imprimer tout ? — Je n'aime pas la suppression du duel entre deux augustes personnages.

CLIII

A MADAME C...., A PARIS.

Paris, le 9 février 1830.

Vous savez, ma chère amie, l'attrait dramatique que l'ancienne Venise a pour moi; une anecdote fort piquante, portrait de mœurs très-*émouvant*, m'a été contée un de ces soirs par le charmant C....., qui l'avait lue dans un vieux manuscrit de famille. Mon imagination s'est échauffée ; lisez cette ébauche, et que votre jugement de femme décide si je dois continuer ou en rester là.

FRANCESCA POLO.

Venise. — Un petit passage derrière une église, à droite le grand canal. Vue de nuit.

Francesca Polo. — Polo, son mari. — Fabio Cercara, son amant. — Le provéditeur Cercara, frère de Fabio et son rival.

Fabio. — Voilà le jour, adieu.

Francesca. — Reste encore un moment ; la nuit est si obscure,

que personne ne te verra sortir ; et, quand on te verrait près de cette maison, que m'importe ? N'est-ce pas pour la dernière fois que je t'embrasse ?

FABIO. — Ce soir je quitte Venise, mais sous peu de jours je te ferai savoir l'endroit que j'aurai choisi pour ma retraite.

FRANCESCA. — Ah ! n'est-ce pas à Turin que l'on t'exile ? à cent lieues d'ici ?

FABIO. — Oui, l'arrêt du Sénat porte Turin; mais mon frère est provéditeur, il peut tout dans Venise.

FRANCESCA. — Méfie-toi de ton frère.

FABIO. — Que tu es injuste ! Il m'aime comme un père. Je lui ai dit que je partais pour Turin ; je compte y être dans trois jours ; je me fais voir à l'ambassadeur de Venise, et je reviens m'établir dans quelque village, sur le bord des lagunes. Quelquefois, du moins, je pourrai voir de loin la maison que tu habites, je t'écrirai.

FRANCESCA. — Hélas ! comment tes lettres pourraient-elles m'arriver ? As-tu donc oublié la jalousie de mon mari? Sa vanité n'ouvre la porte de son palais qu'aux premiers personnages de l'État.

FABIO. — (*Quatre heures sonnent.*) Grand Dieu ! voilà quatre heures ! je veux prendre une mèche de tes cheveux. (*Il la coupe et la prend*).

FRANCESCA — Ame de ma vie, souviens-toi que je t'aime ; surtout plus de soupçons ; je mourrai plutôt mille fois que de t'être infidèle.

FABIO. — Aie confiance dans l'homme qui te parlera de cette mèche de tes beaux cheveux et de quatre heures du matin. (*Francesca rentre chez elle*).

FABIO. — Je ne suis plus un homme; à mon âge, pleurer !... Quitter Venise est au-dessus de mon courage. O ma belle patrie! sera-ce vivre, que de vivre loin de toi?... J'en veux presque à mon frère de m'avoir fait sortir de prison ; du moins, j'étais à Venise, j'entendais le son de ses horloges, Francesca m'écrivait, son sot mari venait me voir.... Oui, mais cette prison pouvait finir par le supplice. Mon frère est provéditeur ; mais il n'y a que huit jours que Badoer est mort ; sa famille est puissante. Aussi, pour-

quoi se vantait-il d'avoir été aimé de Francesca ?... (*Cette pensée le met en colère.*) Je le tuerais de nouveau.

CERCARA. — Comment cet homme est-il ici ? — Sortirait-il de chez la Polo ! Il n'a pu venir par la petite rue que je suivais moi-même, et il n'y a pas de barque sur le canal.... (*Il regarde le canal.*) Grand Dieu ! aurait-elle un amant? (*Cercara s'approche de Fabio et le reconnaît*). Quoi! mon frère !.... Vous voulez donc vous faire assassiner? Comment, j'ai mis sur pied la moitié des agents secrets du conseil des Dix pour vous garder des assassins, et vous venez vous y exposer follement ! O jeune homme, que je m'en veux de vous aimer ! J'aurais dû vous laisser deux ou trois mois en prison, cette tête folle se serait refroidie...

FABIO. — Mon frère, je le jure par le saint nom de Dieu, il n'y a pas dans la belle Venise un fils qui aime son père comme je vous aime ; vous m'aviez conseillé de ne pas sortir de notre palais; mais, puisque je pars dans quelques heures, je puis vous avouer la cause de toutes mes folies : j'aime. Ce n'est pas un goût léger que je me permettrais d'avouer à un frère si respectable par son âge, par ses dignités, par ses grandes actions. Il y a deux ans que j'aime la femme de Venise la mieux gardée; c'est pour elle que je ne vous ai pas suivi à votre campagne de Candie. Enfin (*il pleure*) ne vous attendez à rien de raisonnable de moi aujourd'hui. Quitter Venise est une action au-dessus de mes forces ; l'âme ne doit pas souffrir davantage à se séparer du corps.

CERCARA, *à part.*— Grand Dieu ! aimerait-il Francesca ? (*Haut*). C'est par miracle que j'ai pu obtenir ton élargissement de prison à un aussi faible prix ; deux ans d'exil sont bientôt passés.

FABIO. — Vous êtes heureux, mon frère ! Vous ne connaissez pas l'amour, vous ! Vous êtes un grand général, un homme ferme, vous vous moquerez de moi, mais ma douleur est la plus forte.... Avec tout autre je saurais ne pas sortir du silence, mais avec vous, que j'aime tant, je ne puis me taire. — Ne me méprisez pas trop, ô mon frère ! Un jour peut-être, combattant à vos côtés, je saurai faire couler le sang ennemi et vous faire oublier mes larmes d'aujourd'hui. Oserai-je vous parler ? Ah ! si vous aviez aimé !

CERCARA. — Sois content, mon ami; parle en liberté, l'amour m'a rendu aussi fou que toi. Mais, à ce qu'il paraît, tu es heureux?... Rentrons au palais.

FABIO. — Non, les murs des palais, à Venise, ont des oreilles; j'aime mieux ce lieu solitaire. Vous avez quinze ans de plus que moi et je vous ai toujours regardé comme un père (*il lui prend la main, qu'il baise*); l'aveu que vous venez de me faire me donne la hardiesse de vous dire quelle est ma plus grande peine en quittant Venise. Que je sois jaloux, et jusqu'à la folie, c'est ce que prouve la mort de Badoer.

CERCARA. — Oui, je l'avoue, ta folie est grande.

FABIO. — Eh bien, jugez de mon supplice! Parmi les jeunes gens de mon âge, il n'en est aucun que j'estime assez pour lui confier le nom de la femme que j'aime. Vous savez comme moi à quel point nos serviteurs sont corrompus. Si je demande un service à un homme de cette classe, mon secret appartient au premier noble qui lui jettera une bourse de sequins. Voulez-vous oublier votre âge, vos dignités, et me rendre un service que vous seul pouvez me rendre?

CERCARA. — Parle.

FABIO. — Il ne s'agit de rien moins que de remettre vous-même, vous provéditeur de Saint-Marc, des lettres d'amour à une jeune femme.

CERCARA. — Je suis ton frère et non pas ton père; je serais un sot si je ne faisais pas une folie pour le meilleur ami que j'aie au monde.

FABIO. — Connaissez-vous le sénateur Polo, notre cousin?

CERCARA, *changeant de couleur*. — Grand Dieu! (*A part.*) Le mari de la femme que j'aime!

FABIO. — Cela vous étonne; jamais on ne m'a vu chez lui qu'une fois tous les ans pour quelques devoirs de famille.

CERCARA. — Eh bien?

FABIO. — Si vous daignez me rendre ce service, je vais vous mener au couvent des franciscains; le portier de ce couvent m'introduit dans le jardin; je monte dans un bâtiment abandonné au fond de ce jardin; la petite rue qui sépare ce bâtiment du palais Polo n'a que six pieds de large; je monte au

quatrième étage, je place une échelle qui fait pont sur la rue.

CERCARA, *faisant effort sur lui-même.* — Et Francesca vous reçoit?

FABIO. — Vous ferez un signal, vous ne lui parlerez point, c'est ce qu'elle a exigé de moi...

CERCARA. — Quoi! m'avez-vous nommé?

FABIO. — Certainement non. Vous frappez deux clefs l'une contre l'autre, la fenêtre vis-à-vis devra s'ouvrir, vous ne verrez personne et jetterez la lettre; comme il n'y a que six pieds de distance, rien de plus facile. — Mais vous semblez atterré?

CERCARA. — Je vous servirai, j'exécuterai toutes vos commissions; mais il est grand jour; il ne faut pas qu'on nous voie; allez m'attendre au palais. (*Fabio sort.*)

CERCARA, *seul.* — Est-il bien possible, grand Dieu! La femme que j'aime depuis si longtemps, qui, enfin, m'accordait de l'amitié! — Hélas! je croyais que ce nom d'amitié se changerait en amour... Elle en aime un autre... avec passion... et depuis deux ans!... J'ai abrégé la guerre de Candie, je suis revenu avant le temps marqué par mon devoir!... Enfin, elle en aimait un autre! O douleur! Ce que n'ont pu m'apprendre tous mes espions! O douleur! mais je veux les voir ensemble. Je conduirai Fabio chez elle... Et cet imbécile de mari, si jaloux, et dont la jalousie ne semblait s'oublier que pour moi seul! Grand Dieu que je suis malheureux!... Les plus grands malheurs d'une vie agitée; le jour même où, de général en chef, on me fit passer à la place de podestat d'un bourg!... Non, rien n'est comparable à la douleur qui m'ôte toute force!

LE PALAIS CERCARA.

CERCARA, FABIO.

CERCARA. — Écoute; on ne sait ni qui meurt ni qui vit; je veux te faire une donation de tous mes biens.

FABIO. — Vous, mon frère! qui passez pour si ambitieux!... à peine âgé de trente-cinq ans, quand les plus beaux mariages...

CERCARA, *s'emportant.* — Ne me parle jamais de mariage...

Une fille qui m'était promise m'a fait déclarer, lorsque tu as tué Badoer, qu'elle renonçait à mon alliance.

FABIO. — Quoi ! je vous aurais nui !

CERCARA. — Oui, beaucoup ; mais tais-toi, ou je me fâche. Il se peut que je passe à notre armée de Dalmatie... Je puis mourir... Enfin, ce que tu as fait contre moi, sans t'en douter, en tuant Badoer, ne doit point changer mes projets. Allons chez le notaire, nous signerons l'acte qui est dressé... Quant à ta commission à l'égard de Francesca Polo, j'étais préocupé quand tu m'en as parlé ; explique-moi tout.

FABIO. — J'ai honte d'occuper de tels détails un grave provéditeur... Vous avez vu la fenêtre et combien il est facile de jeter les lettres.

CERCARA. — Tu passais par cette fenêtre ; mais elle ne pouvait te recevoir que la nuit ; et avec un mari qui passait pour si jaloux, où te recevait-elle ?

FABIO. — Dans la chambre même où dormait ce mari si jaloux.

CERCARA. — Mais s'il se fût éveillé ?

FABIO. — Que nous importait notre vie ! Il n'y avait que ce moyen de nous voir ; elle m'aime autant que je l'aime.

CERCARA. — Que me font ces détails de sentiment ! Et tu y allais souvent ?

FABIO. — Pas dans les commencements, mais, depuis six mois, presque toutes les nuits.

CERCARA. — Et cet imbécile de mari, dont la jalousie est célèbre dans Venise...

FABIO. — Jamais il n'a eu le moindre soupçon ; mais il m'a fallu renoncer au bonheur de voir Francesca chez elle... Dans les lieux publics mêmes je n'ose la regarder.

CERCARA. — Il est vrai, moi, l'ami du mari, je ne t'ai jamais vu ; jamais il ne m'a parlé de toi. Et cette femme si grave et si réservée en apparence...

FABIO. — Comme on la connaît mal ! Son caractère est gai et folâtre comme celui d'un enfant ; quand vous la voyiez si grave et si sérieuse, elle songeait aux contrariétés que nous causaient les

espions que son mari place partout... Mais quels sont ces hommes?

Cercara. — Ce sont de braves Esclavons, qui ont servi sous mes ordres et qui accompagneront ma barque lorsque je te conduirai à la terre ferme... Mais il faut que tu viennes avec moi prendre congé de Polo.

LE PALAIS POLO.

CERCARA, FABIO, POLO.

Polo. — Mon noble cousin, vous voulez plaisanter... Moi, le protecteur de votre famille et de ce beau jeune homme! Ce n'est que de votre crédit et de votre protection que j'attends les emplois qui manquent encore à mon illustration. C'est vous qui m'avez donné l'état qu'on me voit dans Venise.

Francesca, *entrant (à part.)* — O ciel! Fabio!

Polo. — Mais voilà notre épouse qui, peut-être, ne se souvient pas trop de notre jeune cousin. (*A Francesca.*) Un hasard, que je regrette, a toujours éloigné de mon palais ce brave jeune homme... un peu trop impétueux, seulement. Pour je ne sais quelle dispute, il a eu un duel avec Loredano Badoer, et notre sage république ne reconnaît pas de duel entre ses nobles; elle laisse cet usage à nos voisins les Allemands et aux peuples barbares. Pour nous, à Venise, tout duel n'est qu'une tentative d'assassinat...

Francesca. — Qui ne connaît la bravoure de notre jeune parent? Badoer était un soldat renommé... Je suis heureuse de vous voir, Fabio; je ne m'attendais pas à ce bonheur.

Cercara, *avec ironie.* — Il y a trois mois, peut-être, que vous n'avez vu ce jeune cousin?

Polo. — Il y a plus peut-être. Moi-même, je ne lui ai pas parlé depuis la fête du *Bucentaure*.

Francesca. — J'espère bien n'être pas *trois* mois sans le revoir. (*A Cercara.*) Il ne faut pas souffrir que cet exil se prolonge; ces lois sévères sont-elles faites pour le frère du prové-

diteur Cercara, pour le seul héritier de la plus noble famille de Venise?

Cercara. — Pour moi, je conseille à Fabio de profiter de l'occasion pour visiter l'Europe; nos banquiers tiendront des fonds à sa disposition à Paris, à Madrid et même à Londres.

Fabio. — Je profiterai de votre générosité (*regardant Francesca*), et je ne serai que peu de jours à Turin.

Cercara, *à part*. — Francesca a l'air joyeux. Cette annonce d'une longue absence ne l'afflige point. Auraient-ils le projet de se rejoindre? Quelle audace chez une femme aussi jeune!

CLIV

A MADAME J..., A PARIS.

Paris, le 1er mars 1830.

Chez moi, vous pourriez trouver l'objet régnant; ledit objet est fort jaloux, parce qu'il a lu une de vos aimables et bonnes lettres. Je suis resté très-faible. Le vin de Champagne et *Hernani* ne m'ont pas réussi. J'irai vous voir ce soir dimanche, si j'en ai la force et, encore plus probablement lundi. Quand serez-vous chez madame Clémentine? Je vois bien que vous êtes mon ennemie, puisque vous me supposez un bonnet de coton. J'ai tant pris d'opium, que ma cervelle est comme de coton, mais vous régnez dans ce coton.

Dimanche.

CLV

A MONSIEUR S... B...

Après avoir lu les *Consolations*[1] trois heures et demie de suite, le vendredi 26 mars 1830.

S'il y avait un Dieu, j'en serais bien aise, car il me payerait de son paradis pour être honnête homme comme je suis.

Ainsi je ne changerai rien à ma conduite, et je serai récompensé pour faire précisément ce que je fais.

Une chose cependant diminuerait le plaisir que j'ai à rêver aux douces larmes que fait couler une belle action : cette idée d'en être *payé* par une récompense au paradis.

Voilà, monsieur, ce que je vous dirais en vers si je savais en faire aussi bien que vous. Je suis choqué que vous autres, qui *croyez en Dieu*, vous imaginiez que, pour être au désespoir trois ans de ce qu'une maîtresse vous a quitté, il faille croire en Dieu. De même un Montmorency s'imagine que, pour être brave sur le champ de bataille, il faut s'appeler Montmorency.

Je vous crois appelé, monsieur, aux plus grandes destinées littéraires, mais je trouve encore un peu d'affectation dans vos vers. Je voudrais qu'ils ressemblassent davantage à ceux de la Fontaine. Vous parlez trop de gloire. On aime à travailler, mais Nelson (lisez sa Vie, par l'infâme Southey), Nelson ne se fait tuer que pour devenir *pair d'Angleterre*. Qui diable sait si la gloire viendra? Voyez Diderot promettre l'immortalité à M. Falconnet, sculpteur.

La Fontaine disait à la Champmeslé : « Nous aurons la gloire, moi, pour écrire en vers, et vous pour réciter. » Il a deviné. Mais pourquoi parler de ces choses-là? La passion a sa pudeur; pourquoi révéler ces choses intimes? Pourquoi des noms? Cela a l'air d'une rouerie, d'un *puff*.

[1] Ce recueil de poésies venait d'être publié en mars 1830.

Voilà, monsieur, ma pensée et toute ma pensée. Je crois qu'on parlera de vous en 1890. Mais vous ferez mieux que les *Consolations*, quelque chose de plus *fort* et de plus *pur*.

CLVI

A MADAME J..., A SAINT-DENIS.

Paris, 16 mai 1830 (samedi).

L'animal est original; les dieux l'ont fait ainsi. Il a passé quelque temps à Montmorency, à deux pas de chez vous, mais il ne pouvait vous voir. Où est donc la rue Saint-Marcel dans Saint-Denis? Je l'ai cherchée des yeux en passant. Nous sommes allés à la cathédrale ou abbaye.

On dit que la vanité est la passion dominante, ou, pour mieux dire, la seule de notre nation, particulièrement entre la Loire et la mer du Nord.

Ceci me console. Jamais il n'y aura rien en moi, pas la moindre nuance qui puisse choquer cette passion, cette habitude, si, par hasard, elle s'est nichée dans un petit coin du cœur de l'aimable Jules.

Je ne sais pas écrire raisonnablement, et cependant depuis quatre jours je vous dois une réponse. Écrire en cherchant la gentillesse et les formes, il fallait attendre des semaines peut-être.

Quand vous écrirez à madame la comtesse Cl., comme vous avez discuté mon crime avec elle, dites-lui ma lettre. Quand vous viendrez à Paris avertissez-moi la veille par la poste. Je vais à la campagne, mais serai bientôt de retour.

Quand on est au café des *Vélocifères* de Montmorency, cette maison neuve à deux portes qui recule, par où faut-il prendre pour aller passer vingt minutes avec vous rue Saint-Marcel?

Bien des choses à M. G... Quand se fait-il de l'Académie comme

votre M. Lajard. Le baron Gérard l'a pris pour Ponchard de Feydeau, le trouvant à dîner, en place de Grève, chez M. le préfet de Chabrol, et lui a parlé, en conséquence, de sa maladie (c'était il y a deux mois), de son talent qui charmait le public, etc., etc.

Amitié et dévouement éternel.

COTONET.

CLVII

A MONSIEUR S.... S....., A LONDRES.

Paris, 15 août 1830. — 71, rue de Richelieu.
(Bientôt une deuxième lettre.)

Votre lettre, mon cher ami, m'a fait le plus grand plaisir. Je n'ai pas écrit une ligne depuis dix jours; voilà mon excuse pour le retard de ma réponse.

Pour bien jouir du spectacle de cette grande révolution, il faut flâner sur le boulevard. (A propos, il n'y a plus d'arbres à partir de la rue de Choiseul jusqu'à cet hôtel Saint-Phar, où nous avons logé quelques jours, en arrivant de Londres en 1826; on les a coupés pour faire des barricades sur la chaussée du boulevard. Mais aussi les marchands ont été bien aises de s'en défaire. En Angleterre, n'avez-vous pas trouvé le secret de transplanter des arbres gros comme la cuisse? Si vous rencontrez un homme au fait de ce détail, prenez des renseignements *précis*. Apportez-nous le moyen de rétablir notre boulevard.)

Plus on s'éloigne de la *grande semaine*, comme dit M. de la Fayette, plus elle semble étonnante. C'est l'effet produit par le statues colossales; par le mont Blanc, qui est plus sublime vu de la descente des *Rousses*, à vingt lieues de Genève, que vu de sa base.

Tout ce que les journaux vous ont dit à la louange du peuple

est vrai. Le 1[er] août les intrigants ont paru. Ils gâtent un peu, mais très-peu nos affaires. Le roi est excellent; il a choisi deux mauvais conseillers, MM. Dupin, avocat, qui, le 27 juillet, après avoir lu les ordonnances de Charles X, déclara qu'il *ne se regardait plus comme député,* et....... Interrompu, je prends le parti de vous envoyer ce chiffon. Demain je vous écrirai de nouveau. Cent mille hommes se sont présentés pour la garde nationale de Paris. L'admirable la Fayette est l'ancre de notre liberté. Trois cent mille hommes de vingt-cinq ans feraient la guerre avec plaisir. Paris, défendu par l'enthousiasme actuel, ne céderait pas à deux cent mille Russes. Je vous griffonne ces faits grossiers; on m'attend. — Nous nous portons tous bien. Malheureusement Mérimée est à Madrid; il n'a pas vu ce spectacle unique. Sur cent hommes sans bas et sans veste, il y avait, le 28 juillet, un homme bien vêtu. La dernière canaille a été héroïque et pleine de la plus noble générosité après la bataille.

CLVIII

A MONSIEUR S..... B....

Ce 29 septembre 1830. — 71, rue Richelieu.

Monsieur,

On m'assure à l'instant que je viens d'être nommé consul à Trieste. On dit la nature belle en ce pays. Les îles de l'Adriatique sont pittoresques. Je fais le premier acte de consulat en vous engageant à passer six mois ou un an dans la maison du consul. Vous seriez, monsieur, aussi libre qu'à l'auberge : nous ne nous verrions qu'à table. Vous seriez tout à vos inspirations poétiques.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

BEYLE.

CLIX

A MONSIEUR LE BARON DE M....., A PARIS.

Trieste, le 4 décembre 1830.

Je suis comme *Auguste*, j'ai souhaité l'empire, mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu. Je crève d'ennui, et personne ne se conduit mal avec moi; cela aggrave le mal. Cependant, l'héritage de mon père ayant passé en expériences, il faut tâcher de s'accoutumer à ce manque absolu de communication de la pensée.

J'ai cherché à ne pas faire une seule plaisanterie depuis mon arrivée dans cette île; je n'ai pas dit une chose cherchant à être amusante; je n'ai pas vu la sœur d'un homme; enfin, j'ai été modéré et prudent, et je crève d'ennui.

Adieu, la poste part, tâchez d'intéresser en ma faveur madame Azur.

CLX

A MONSIEUR LE BARON DE M...., A PARIS.

Trieste, le 12 décembre 1830.

Je n'ose vous écrire, vu la grandeur des événements qui peut-être vous entourent. — Figurez-vous que je suis à Hambourg et vous vous figurerez bien. Les logements coûtent deux mille deux cents francs; un appartement de sept pièces au second. Tel est l'appartement de mon prédécesseur, que je ne veux pas prendre, vu le malheur du temps : tout coûte deux fois autant qu'à mon regretté Livourne.

J'ai trouvé, grâce à M. Meyerbeer, que je vous prie de remercier, une femme fort aimable, pleine de naturel, presque aussi sincère que madame Azur, qui a beaucoup d'idées, trente-six ans et un grand salon peint à fresques, avec tapis, où, à dix heures, arrivent vingt verres de vin de Chypre et trente de limonade, le tout accompagné d'excellentes tranches de gâteau de Savoie. Je vais dans ce salon quatre fois la semaine et finirai par y aller six fois. Il n'est pas et ne sera jamais question de *love;* mais enfin, dans le grand Paris, je n'avais pas une maison comme celle-là. Je la dois à lady Morgan.

Il y a double vitre partout ici, à cause de l'abominable *Bora,* qui me donne de l'humeur ce soir. Toutes les rues sont comme la *via larga* de Florence ; il n'y a ni volets ni persiennes ; tout le monde a une veilleuse, à ce qu'il paraît ; cela se met entre les deux vitres, de façon que la nuit, dès dix heures, la ville a l'air illuminée. — Trottoirs partout, séparés de la rue par de petites colonnes. Mer et collines magnifiques. — On ne parle en Lombardie que du théâtre Carcano, où madame Pasta va chanter. Le duc Litta, M. Marietti et un autre y perdent quarante mille francs chacun.

A Trieste on sent le voisinage de la Turquie ; des hommes arrivent avec des culottes larges, sans aucun lien au genou, des bas, et le bas de la cuisse nu ; un chapeau qui a deux pieds de diamètre et une calotte d'un pouce de profondeur. Ils sont beaux, lestes et légers. J'ai parlé à cinq ou six ; je leur paye du punch; ce sont des demi-sauvages aimables ; mais leurs barques sentent diablement l'huile pourrie ; leur langage est une poésie continuelle.

CLXI

A MONSIEUR LE BARON DE M.. ..., A PARIS.

Trieste, le 17 décembre 1830.

Quelle bonne semaine ! Jeudi une lettre de la divine Clara et

aujourd'hui une de vous. La rue de Jérusalem de ce pays a pris copie de la lettre de la jeune fille, et pour cela l'a gardée trois jours. Ne mettez jamais de noms propres; à cela près, dites tout, tout absolument, et je recevrai vos benoîtes lettres trois jours plus tôt. Je ne me croyais pas si curieux; il est drôle de faire des découvertes sur soi-même, à quarante-huit ans, que j'aurai le mois prochain. En être réduit au régime de la *Quotidienne*, m'assomme.

Je n'ai jamais mieux senti le malheur d'avoir un père qui se ruine. Si j'avais su, en 1814, le père ruiné, je me serais fait arracheur de dents, avocat, juge, etc. Être obligé de trembler pour la conservation d'une place où l'on crève d'ennui! Je n'ai à me plaindre de personne; j'ai trouvé des amis, pour ainsi dire, uniquement à cause de lady Morgan (dont je ne partage point les opinions jacobines). Toute ma vie est peinte par mon dîner; mon haut rang exige que je dîne seul: premier ennui. Second ennui: on me sert douze plats; un énorme chapon qu'il est impossible de couper avec un excellent couteau d'acier anglais, qui coûte ici *moins* qu'à Londres; une superbe sole qu'on a oublié de faire cuire, c'est l'usage du pays; une bécasse tuée de la veille, on regarderait comme un cas de pourriture de la faire attendre deux jours. Ma soupe de riz est salie par sept à huit saucisses, pleines d'ail, qu'on fait cuire *avec le riz*, etc. Que voulez-vous que je dise? C'est l'usage, on me traite comme un seigneur, et certainement le bon homme d'aubergiste, qui ne me rencontre jamais dans sa maison sans s'arrêter, se découvrir et me faire un salut jusqu'à terre, ne gagne pas sur mon dîner, qui me coûte quatre francs deux sous; le logement, six francs dix sous. Ma qualité d'oiseau sur la branche (Clara ne comprend pas cette légère métaphore) m'empêche de prendre une cuisinière. Je suis empoisonné à un tel point, que j'ai recours aux œufs à la coque; je n'ai inventé cela que depuis huit jours, et j'en suis tout fier.

Racontez mon malheur à madame Azur, et dites-lui, si elle sait les mathématiques, de multiplier toute ma vie par le malheur du dîner. L'absence de cheminée me tue; je gèle en vous écrivant. Dans l'autre chambre j'ai un poêle qui donnerait mal

à la tête au plus grossier Auvergnat. — Je suis prudent et ne vois point madame ***, dont bien me fâche. Elle a l'entregent d'Ancilla, une gaieté constante et de la hauteur; elle a une cheminée! J'aurais pris racine auprès d'une construction si précieuse. — J'ai trouvé un ami véritable dans un capitaine au même régiment; il est incroyable combien nous nous convenons. Mais monsieur, combien de temps aurai-je la patience de monter cette garde? — Deux ou trois ans au plus.

Je m'occupe beaucoup de mon métier; il est bon, honnête, agréable en soi, tout paternel. Ma correspondance s'occupe du commerce *of Corn*. Ne croyez point que Paris soit le pays le plus fertile en ce genre. C'est le Bannat, monsieur. Je me suis rapproché dudit Bannat pour étudier la partie; j'ai fait un voyage à Fiume; c'est tout à fait le dernier endroit de la civilisation. Un étranger, capitaine, est reçu comme feu mademoiselle Jeck, l'éléphant à Paris. Cinq jours passés là furent cinq carnavals. On m'aimait tant, qu'on m'a dit: « Vous ne faites pas de dettes criardes et des banqueroutes, comme un de vos prédécesseurs, mais il avait deux croix et vous point. — Je l'ai refusée, » ai-je répondu. — Dans cette charmante ville de six mille âmes, un homme qui a un capital de quarante mille francs est dans l'abondance, la considération, etc. Il a un logement que le soleil dispense du poêle; il adore l'usurpateur et lit l'histoire de ses amours avec des gravures *enluminées;* il veut absolument me prêter ce livre *rare*, qu'il a fait venir *à grands frais*. Toutes les fois que je l'allais voir, il me faisait faire à l'instant du chocolat. « Combien vous coûte cette vie délicieuse, lui ai-je dit, le dernier jour, en le surprenant à dîner avec sa maîtresse? — Je me ruine; mais que voulez-vous? la vie est courte; je dépense trois mille six cents francs. »

Dans mon voyage, en venant ici, j'ai trouvé Port-Maurice, près de Gênes, absolument comme la ville dont je vous parle; chaleur et situation à souhait. A cause du cabotage, le vice-consul encaisse, tout compris, neuf mille francs. Voilà l'homme le plus aisé de tous les employés de France. — J'ai trouvé l'aimable et amabilissime M. Masclet, consul à Nice, au milieu d'un jardin rempli de rosiers en fleurs, le 15 novembre. Le serpent de l'en-

vie a aussitôt sifflé dans mon cœur. A cause du grand mot *cabotage*, Nice vaut vingt-deux mille francs.

Je pense que la Chambre actuelle, tout en se donnant le plaisir, nouveau en France, de *mâcher* le mépris, nous conduit à cet état abominable de république, horrible partout ailleurs qu'en Amérique; voilà le véritable choléra-morbus. A propos, c'est cette horrible maladie qui, dans deux ans au plus tard, mettra fin à mes jours. Je maintiens qu'elle est inévitable ici; quand vous verrez le bon et aimable docteur Edwards, priez-le de m'envoyer un préservatif au plus tôt. Un capitaine, mon collègue, a vu mourir de cette affreuse manière: l'homme, monsieur, devient un tire-bouchon, par la force de la douleur; il est fort malpropre par en haut et par en bas. Enfin, c'est mon mal, dont deux fois le docteur m'a délivré; sauf toutefois que je n'étais pas malpropre, bien au contraire.

Les cloches m'assourdissent pour la nomination du pape. Si c'est M. le cardinal Giustiniani, il est de la taille d'Apollinaire; j'ai dîné plusieurs fois avec lui, chez cet homme si poli, M. de Laval, à Rome. Il revenait d'Espagne et portait en sautoir un grand cordon blanc et bleu clair. Il avait été ami intime de Sa douce Majesté Ferdinand VII. Vous en verrez de grises et Dominique aussi, s'il va à Civita-Vecchia.

Quant à moi, je suis si abasourdi de m'ennuyer à ce point, que je ne désire rien; mes vœux ne vont pas plus loin qu'une cheminée.

Le premier ministre de l'instruction publique qui aura un peu d'esprit, considérant l'état de dégradation où est la Légion d'honneur, donnera cette croix à M. Béranger et à quelques autres écrivains de talent; cela relèvera ladite croix. Mais jamais un gouvernement, quel qu'il soit, ne peut protéger sincèrement que la littérature *plate*, *id est* élégante et *vide d'idées*. Les *idées* sont le Croquemitaine des gens au pouvoir.

C'est le 12 du mois que, pour la première fois, on m'a parlé de *le Rouge et le Noir*. Cette fin me semblait bonne en l'écrivant. J'avais devant les yeux le caractère de M..., jolie fille que j'adore. Demandez à Clara si M... n'eût pas agi ainsi. Les jeunes Montmorency et leurs femelles ont si peu de *force de vo-*

lonté, qu'il est impossible de faire un dénoûment non plat, avec ces êtres élégants et effacés. Voyez en juillet (1830), quand dix mille canailles se battent, Dieu sait pourquoi, pas un Montmorency ! *Un seul*, et il y allait de tout pour eux. Tous se seraient battus en duel ; mais le bon ton n'ordonnait pas, sous peine d'éternelle infamie, de se battre dans la rue. Cette vue du manque de caractère, dans les hautes classes, m'a fait *prendre une exception;* c'est un tort ; est-il ridicule ? C'est bien possible. Le comment, c'est que j'ai pensé à M.... Je ne saurais que faire dans un roman d'une jeune Rohan-Chabot, réellement de bon ton. Raphaël, lui-même, comment aurait-il peint une *nuit complète* ? La convenance exacte, c'est la présence *continue* du convenable, l'absence complète de l'individualité.... Et un auteur sifflé se réfugie dans la métaphysique. Je ne doute pas de la haine des ennemis intimes ; je vois les figures que l'on fait chez *Mammouth* ; mais on acquiert de nouveaux amis, comme mon aimable T. d'ici. Clara dit que j'ai un *caractère* abominable, dans les *Débats*. Dans un mois, peut-être, après vingt démarches, je parviendrai à lire mon caractère ; et alors ça ne me fera aucun plaisir ; il n'y aura plus de piquant, de nouveauté, d'*imprévu*.

Vous dites la littérature morte parce que le froid a tué les chenilles et autres insectes nuisibles, vivant par la faveur du *Journal des Débats*. Rien de plus heureux, de plus fertile que cette mort apparente; cela ôte-t-il le talent à ceux qui en ont ?

Ce pays a tout à fait la physionomie de l'Orient. Une paysanne arrive, étend un bout de tapis sur le pavé, étale dessus huit ou dix pains et s'assied à l'autre bout. — J'ai huit chaises magnifiques dans ma chambre, mais deux seulement sont en état de supporter ma personne. Elles sont neuves pourtant. Que vous diraije des tiroirs des commodes, etc., etc. ? — Le consul d'Angleterre fait venir ses meubles de Londres ; c'est ce qui m'a fait venir l'idée du fauteuil, moins cher de beaucoup à Paris qu'à Londres.

Tout le monde parle d'une proclamation de Sa Majesté l'empereur d'Autriche, que les bons Ferrarais ont trouvée affichée

en se levant, et se trouvant occupés par les troupes de Sa Majesté Impériale. — Modène est, ce me semble, une *nue propriété* de la maison d'Autriche, comme la Toscane. Je ne me rappelle pas la date du traité pour Modène, mais je suppose la chose ainsi. Quant à Ferrare, le ministère français a consenti à ce mouvement; ainsi espérons la paix et la tranquilité.

MEQUILLET.

CLXII

A MONSIEUR LE BARON DE M....., A PARIS.

Trieste, le 24 décembre 1830.

Que George vive ici puisque George y sait vivre!

Voilà ce que je disais en quittant Paris. Je place mes filets trop haut. Ma nomination n'a fait aucun plaisir à mes amis. Ai-je des amis? *Facta loquantur.*

Je reçois à l'instant une lettre de M. le marquis Maison, ambassadeur à Vienne, qui me dit que M. de Metternich a refusé l'*exequatur*, et a donné l'ordre à M. l'ambassadeur d'Autriche à Paris de protester contre ma nomination. La première idée de ma misanthropie a été de n'écrire à personne. La lettre de M. le marquis Maison est datée du 19 décembre et m'arrive le 24.

J'écris cependant aux amis qui m'ont servi réellement, *facta loquantur*. J'écris à madame Victor de Tracy ; M. de Tracy, ancien aide de camp de M. le comte Sébastiani, et toujours ami, pourra m'être utile. Je supplie madame Victor, à qui vous savez combien je dois, de *décider* pour moi.

Je ne spécifie rien ; je sens de plus en plus que la *chaleur* est pour moi, avec mes quarante-sept ans et le mercure passé, un élément de santé et de bonne humeur. Donc, consul à Palerme,

Naples ou même Cadix ; mais, au nom de Dieu, pas de Nord! Je n'entre dans aucun détail avec madame de Tracy, la priant de *décider*.

M. le comte .... a été dix ans mon ami ; mais un jour j'ai dit que l'hérédité de la *pairie* rendrait bêtes les fils aînés. Que dites-vous d'une telle gaucherie ?

J'étais pétrifié d'étonnement d'avoir réussi ; mais le port où je comptais trouver un refuge assuré est accessible au vent du nord. J'ai été cependant d'une prudence parfaite. Je n'ai pas vu l'amie de l'ami auquel vous m'avez présenté.

La besogne de consul, toute paternelle, me plaît infiniment. Donc, la chose à désirer est consul à Palerme. Peut-être la mauvaise humeur, dont la lettre du 19 décembre me fait part, peut-elle être conjurée. Madame Victor de Tracy est amie de MM. Desages, esprits droits et fermes, qui lui diront ce qu'il faut espérer et craindre. Mais il faut dix jours, *au moins*, pour qu'une lettre de Paris arrive à Trieste.

Adieu, je suis noir. Peut-être notre protecteur pourra-t-il vous dire ce qu'il faut penser et demander.

POVERINO.

CLXIII

A MADAME V... A..., A PARIS.

Trieste, le 1er janvier 1831.

Hélas ! madame, je meurs d'ennui et de froid. Voilà ce que je puis dire de plus nouveau aujourd'hui 1er janvier 1831. Je ne sais si je resterai ici. Je ne lis que la *Quotidienne* et la *Gazette de France;* ce régime me rend maigre. Pour être *digne* et ne pas me perdre, comme il m'était arrivé à Paris, je ne me permets plus la moindre plaisanterie. Je suis moral et vrai comme le *Télémaque*. Aussi l'on me respecte. Grand Dieu ! quel plat

siècle, et bien digne de tout l'ennui qu'il ressent et qu'il transpire !

Je touche ici à la barbarie. J'ai loué une petite maison de campagne qui a six pièces grandes, à elles six, comme votre chambre à coucher; elles n'ont d'agréable que cette ressemblance. Là, je vis au milieu de paysans qui ne connaissent qu'une religion, celle de l'argent. Tout ce que la *vanité* fait au pays où vous êtes, ici c'est l'argent. Les plus grandes beautés m'adorent au prix d'un sequin (onze francs soixante-trois centimes). — Diable ! il s'agit de paysans et non de la bonne compagnie. Je mets ceci par respect pour la vérité et pour les amis qui ouvriront ma lettre.

Si vous avez la charité de m'écrire, envoyez la longue lettre (de grâce, qu'elle soit longue comme mon mérite !), numéro 35, rue Godot de Mauroy, à M. R. Colomb, ancien directeur des contributions indirectes. Il y a dans la maison voisine un vicomte Colomb, amant malade de madame B..., qui ouvre les lettres de mon parent, quand le numéro **35** n'est pas aussi grand que celui-ci. — J'ignore tout dans ce séjour enchanté ; vous comprendrez l'excès de mon marasme, quand je vous avouerai que je lis les annonces de la *Quotidienne*. Si jamais j'en rencontre les rédacteurs dans les rues de Paris, il est sûr que je les étrangle. Demandez l'explication de ce sentiment de vengeance, que jamais votre cœur de colombe ne comprendrait, au sombre et profond Prosper Mérimée.

Je n'ai su qu'il y a huit jours l'apparition du *Rouge* [1]. Ditesmoi bonnement tout le mal que vous pensez de ce plat ouvrage, non conforme aux règles académiques, et, malgré cela, peut-être, ennuyeux. Écrivez-moi une fois par mois. Si je reste ici, je vous donnerai une description de mes rochers. Tout est original ici, même la cuisine, ce dont bien me fâche.

Daignez envoyer l'exemplaire d'*Henriette* [2], que l'aimable auteur m'a promis, rue Saint-Marc, numéro 1, à M. Briche. Écrivez sur la première page d'*Henriette* : « A madame Judith,

[1] Le roman de l'auteur, ayant pour titre : *Le Rouge et le Noir*.

[2] Titre d'un vaudeville de madame Ancelot.

Pasta, à Milan. » Par ce moyen, *Henriette* deviendra un opéra, perdra en esprit, et gagnera une actrice digne de ses profondes et variées émotions. Voilà du nouveau style. Quel style emploierais-je pour vous peindre les pensées que je vous consacre? — Un pauvre diable qui meurt de soif dans les déserts de l'Algérie, comment se peint-il un verre d'eau ? — Je finis par cette idée limpide.

Mes respects ou amitiés, selon l'ampleur du personnage, à chacun de vos aimables amis. Par exemple, respects à madame la baronne du Mercredi, et à tout ce qui lui est cher. — Écrivez-moi l'histoire secrète de M. Clara Gazul et de M. de M...

Agréez avec bonté l'hommage d'un exilé. Ah ! que n'ai-je une chaumière et quinze cents francs dans la rue Saint-Roch ! Bien des choses à votre ami.

CHAMPAGNE.

CLXIV

A MONSIEUR DE F... [1], A PARIS.

Venise, le 25 janvier 1831.

Je viens d'entendre Velutti ; c'était dans un salon de la place Saint-Marc, au midi, par un beau soleil. Jamais Velutti n'a mieux chanté. Il a l'air d'un jeune homme de trente-six à trente-huit ans, qui a souffert, et il en a cinquante-deux ; jamais il n'a été mieux. Le divin Peruchini l'accompagnait. Il y avait vingt-quatre femmes, mais pas un chapeau de bon goût.

Mauvaises nouvelles des succès de la Judith [2]. Carcano est abandonné. On fait des caricatures. La Scala triomphe ; on voit les acteurs de la Scala, à table, mangeant de la Pasta, et le duc

[1] Mort à Paris, le 1er novembre 1848, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

[2] Madame Pasta.

Litta, qui paye l'excellent Velutti, a trouvé un fiasco à la Fenice; il était malade et a voulu s'efforcer.

Ne dites à *personne* que je suis ici, excepté à notre protecteur, s'il vous parle de moi. A propos, trouve-t-il qu'il y a quelque réalité, quelque *connaissance des petits hommes* ayant un petit pouvoir, dans le *Rouge?* C'est une partie du talent qu'il faut dans le lieu où il m'a mis. Le tapage des masques sur la place Saint-Marc m'empêche de vous envoyer des phrases polies; je vous écris du café Quadri.

Vous savez que Macchi a eu l'exclusion *par insinuation* de la France. Giustiniani avait déjà vingt-deux voix; on continuait à ouvrir *le schede* [1], quand il reçut l'exclusion formelle de l'Espagne. Si vous savez déjà cela, ne vous moquez pas de moi, comme Besançon. Albani porte toujours Pacca, qui ne réussira pas. — Votre ami aura-t-il Civita-Vecchia, avec quinze mille francs? Adieu, je vous écris comme à un père; ne me répondez pas.

CLXV

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Trieste, le 28 janvier 1831.

Ingrat! n'êtes-vous pas trop heureux d'avoir un ami qui vous fasse rire? Que gagneriez-vous à correspondre avec un homme compassé, avec du *convenable* et butor comme M. de Croisenois? Vous aussi, vous m'intéressez: votre grande envie est évidente, quand vous me faites dire ce que je n'ai pas dit. J'ai annoncé à madame Azur que je n'écrirais plus, mais pour garder ma place, pour être bien avec les gens du pouvoir, qui haïssent les gens qui pensent. Je disais qu'à Barcelone j'avais peur du comte d'Espagne; vous me dites que Clara n'a pas rencontré un seul voleur et que c'est à tort que je me vantais

[1] Billets.

d'avoir bravé les voleurs. J'aime bien mieux que vous m'ayez écrit ces deux preuves d'envie, que si vous aviez été admiratif, comme madame la baronne de M.....

Si vous voyez Colomb, priez-le de distribuer la deuxième douzaine d'exemplaires; plusieurs se plaignent; ils doivent être bien malheureux, ils n'ont pas le *Rouge!* Clara vous dira que je lui ai demandé, en toute modestie, la note de ce qu'il faut changer. Je désire toujours faire moins mal à la petite *drôlerie* suivante. Mais, je le répète, pour ne pas exciter l'*envie* de Son Excellence M. le ministre qui le sera en 1831, je ne veux plus rien imprimer. Pour vous plaire, à vous autres, il faudrait trois ou quatre chutes bien humiliantes. Quand je ne serai rien, je ne vous plairai peut-être que trop. Dans l'abominable *absence d'idées* où je végète, je rumine, je ressasse toujours les mêmes données. Concevez un misérable qui ne lit que la *Gazette de France*, la *Quotidienne* et le *Moniteur*, et quatre fois par semaine. Ces journaux nous arrivent pour indigestion, huit à la fois. Les mensonges ordinaires de la *Gazette* et de la *Quotidienne* nous font bien rire depuis quinze jours.

Votre frère n'a point d'*individualité;* il est convenable et voilà tout. Or c'est l'individualité qui attache.

Il fait *borra* deux fois la semaine et grand vent cinq fois. J'appelle grand vent quand l'on est constamment occupé à tenir son chapeau, et borra quand on a peur de se casser le bras. J'ai été transporté l'autre jour pendant quatre pas. Un homme sage, l'an dernier, se trouvant à un bout de cette ville, toute petite, *a couché à l'auberge,* n'osant pas, à cause de la borra, rentrer chez lui; il y a eu en 1830 vingt jambes ou bras cassés. Je m'en moquerais absolument, vu la bravoure que j'ai montrée contre les voleurs de Catalogne; mais, monsieur, le vent me donne mon rhumatisme dans les entrailles. Je n'ai pas eu deux jours absolument *sans douleur* depuis le 26 novembre.

Je reçois, en même temps que votre intéressante lettre, une dépêche de mon maître; pas plus de Civita-Vecchia que sur la main. Le séjour d'*Abeille* [1] est abominable. Il y a une grosse

[1] Civita-Vecchia.

tour bâtie par le pape Barberin, dont les armes, comme vous savez, sont cet insecte ailé qui, dérobant aux fleurs leurs parfums les plus doux, etc., etc. Donc l'air est abominable à Abeille; mais, avec la permission d'habiter six mois la ville éternelle et avec douze mille francs et non pas dix, je serais content.

AILHAUD.

CLXVI

A MADAME ALBERTHE DE R..., A PARIS.

Trieste, le 6 février 1831.

Savez-vous, madame, ce que c'est que le général Bolivar? Eh bien, il est mort. Savez-vous de quoi? de jalousie du succès du *Rouge*. Il y a une autre jolie femme à Paris qui me croit l'homme le plus faux et le plus dissimulant. Et quand tout ces ridicules seraient vrais, n'êtes-vous pas trop heureuse que j'aie des ridicules?

Si vous voulez un homme parfait, faites-vous présenter M. Rokebert par Besançon. M. Rokebert était pauvre et clerc de notaire; par sa prudhomie et rare prudence, il a mérité de devenir factotum de son notaire et ami d'un pair de France, chevalier de la Légion d'honneur.

Je suis au comble de la joie; je croyais que, comme un affreux cauchemar, cette Chambre composée de Rokeberts, peserait un an ou deux sur la France, et probablement au moment où je vous parle elle est sifflée autant qu'elle le mérite. C'est beaucoup, elle a coupé la racine *pivotante* de l'amour des Français pour le King. Vous souvenez-vous du roman de *Tom-Jones?* Eh bien, il y avait dans cette Chambre beaucoup de *Blifils*. Excitez une sagacité de votre connaissance à me donner de temps en temps, le plus souvent possible, le fin mot des nouvelles. Figurez-vous la rage d'un homme curieux (et qui ne le

serait pas?) qui se voit réduit à la *Quodidienne* et à la *Gazette de France!* Par leurs mensonges sur ce qui se passe à cinquante lieues de mon île, je juge de leur véracité sur Paris.

J'observe la nature humaine; je m'amuse de faits qui n'ont d'autre mérite que d'être vrais; n'étant pas *en même temps piquants*, ils ne valent rien pour la curiosité parisienne, j'allais dire française; mais ils plairaient à Toulouse, Avignon, Béziers, où il y a de l'âme; on n'y est pas constamment occupé du *voisin*.

Avant-hier soir j'ai vu chez la madame Geoffrin de Trieste une jeune mariée de dix-huit ans. Ma foi! elle est parfaitement belle. Les dames du pays disent pour se dépiquer qu'elle est bête. Je le crois bien, elle vient de passer huit années au couvent, près de Vienne.

Il y a ici un chef de bureau qui peut avoir cinquante ans, l'air bête, chagrin, des yeux qui pleurent toujours et malgré eux, nul esprit, pas de naissance, pas de fortune; il vit avec sa paye, environ six mille francs; il est désagréable, mal vêtu, envieux, méchant; cela n'est bon qu'à enterrer. Le père de la jeune personne dont je vous parlais en a jugé autrement; il lui a écrit en deux mots: « Prenez la diligence, arrivez à Vienne le 12, vous épouserez ma fille qui a dix-huit ans et deux cent mille francs, et vous repartirez le 14 janvier. » C'est ce qui a été fait. La jeune personne n'avait point fait d'enfant, il n'y avait aucun cas rédhibitoire; l'animal l'aurait épousée avec tous les cas rédhibitoires possibles. Ce vieux garçon chagrin avait été camarade de bureau du père de la beauté; il ne reçoit jamais personne dans son taudis. Mon avis est qu'il faut causer avec cette jeune femme dans cette pièce obscure qui, dans les bals, est consacrée aux aparté des jeunes femmes. Faites-vous raconter par Besançon le gant de la Torregiani.

Dominique n'a rien de nouveau sur son destin futur; il vit à Trieste, où il s'ennuie assez; mais il faut dire qu'il s'amuse et est enchanté de sa place. Il serait heureux d'en avoir une toute petite dans votre cœur; voilà un compliment à la Rokebert; je vous en ferais bien un meilleur, mais il ne me vient pas.

Je voudrais que quand Besançon passera avec vous dans la

rue Saint-Guillaume, il entrât chez M. Deville ou Delville. Là vous vous asseyerez dans un fauteuil, et quand vous y serez vous n'en voudrez plus sortir. M. Delville fait les fauteuils suivant les derrières. Malheureusement je ne pourrais jamais sortir d'un fauteuil convenable pour vous, à supposer que j'eusse pu y entrer. M. Belville a fait un fauteuil pour madame la baronne A... ; Besançon le connaît bien ; il est dans la chambre à coucher de ladite baronne, lieu qu'il fréquente beaucoup, et Dieu sait avec quelles délices !

J'engage ledit Besançon à commander à M. Delville un fauteuil pour un personnage un peu plus *conséquent* que lui ; ce fauteuil recouvert de quelque étoffe solide, peu sujette à être salie. C'est à ce moment de la commission que je me jette à vos pieds, que j'aime toujours malgré votre injustice pour eux. Vous choisirez l'étoffe. Les chiens endormis, au milieu desquels je vis, seraient incapables de recouvrir le fauteuil admirable, si jamais ma maudite transpiration le gâtait. M. Colomb remettra cent cinquante francs à M. de Mareste, pour le prix de ce meuble. Le fauteuil commandé à *Posta*, pour un homme gros, sera fait en mai ; alors M. Delville l'expédiera à Marseille, d'où un de mes navires me l'apportera à Trieste ou Civita-Vecchia. Je m'engage, madame, à ne vous pas impliquer dans une autre commission pendant 1831.

On manque de tout ici, excepté de ce qui se mange, et de piqués anglais.

MEYNIER.

CLXVII

A MADAME A... DE R..., A PARIS.

Trieste, le 19 février 1831.

Je ne crois pas être tout ce que vous dites, chère amie. Je ne désire pas tant la croix. Il viendra un jour où je voudrais ne pas

l'avoir; mais je ne sais pas si je serai en France quand votre sagesse nous aura donné la république.

Il y a trois jours, j'ai reçu une lettre dans le genre de la vôtre et pire encore; car, vu que Julien [1] est un coquin et que c'est mon portrait, on se brouille avec moi. Du temps de l'Empereur, Julien eût été un fort honnête homme; j'ai vécu du temps de l'empereur; donc..... Mais qu'importe? Si j'étais un beau jeune homme blond, avec cet air mélancolique qui promet les plaisirs à la mode, mon autre amie ne m'aurait pas jugé si coquin.

Nous sommes vingt ici. Le consul de France est le second ou le premier dans les cérémonies. La cérémonie est tout chez ces peuples, comme une femme n'est estimée *jolie* qu'autant qu'elle a une robe *neuve* à chaque bal. Mais cinq à six consuls ont des croix: mon prédécesseur et son prédécesseur l'avaient; donc il faut la demander. Je la mérite à cause de Berlin, Vienne, Moscou. L'empereur ne l'aurait pas donnée pour cela; mais tous les nigauds à qui on l'a donnée depuis n'ont pas vu Moscou. Sans l'envie, je vous dirais qu'au retour de Moscou, à B..., je crois, M. Daru m'a remercié au nom de l'empereur, pour services rendus dans le cours de la campagne. M. la Biche, maintenant chef de division chez M. de Montalivet, y était; il est honnête homme et le dira, s'il s'en souvient; car alors chacun songeait à soi ouvertement. Voilà, chère amie, ma pensée sur la croix, et je l'aurai d'ici à deux ans, si elle n'est pas supprimée, au premier ministre de l'intérieur homme d'esprit. Si votre vanité est blessée par la mienne, je ne porterai pas cette future croix en France.

La ressource de l'envie quand un auteur peint un caractère énergique et, par conséquent, un peu coquin, c'est de dire: L'auteur s'est peint dans ce caractère. Quelle réponse voulez-vous faire à cela? Un homme se voit d'en dedans et non pas d'en dehors. Le plaisir actuel l'emporte sur tout chez moi. Si j'étais Julien, j'aurais fait quatre visites par mois au *Globe*, ou je serais allé, avec suite, chez M. le marquis de P....... Répondez

[1] Le héros du roman *le Rouge et le Noir*.

à cela, femme envieuse! Je ne suis pas allé une seule fois au Luxembourg pendant que M. de P....... était chancelier. Or Dacier, de la Bibliothèque, m'avait fait entendre clairement qu'il se laisserait forcer la main par M. de P....... Julien eut tiré parti de tout cela, et encore plus du salon de madame A.... et de l'amitié de M. Béranger. En supposant un ministère raisonnable comme l'actuel, sous le règne de Charles X, tôt ou tard, M. Béranger devait être à la tête de la littérature. Clara Gazul vous dira que j'ai négligé même le *grand citoyen*, et bien à tort; car cette famille a été héroïque pour moi. Au fait, je dois tout à Fiore et à madame de Tracy.

Voyez nos peintres Gérard, Gros, etc.; on les vante. Vingt ans après leur mort on ne les trouvera pas égaux aux Bonifacio, aux Palma Vecchio, aux Maratte, aux Pordenone, etc., aux peintres du troisième ordre de l'heureuse Italie. Ceci est dit pour vous calmer, et, en même temps, rien de plus vrai. Je suppose, ce que j'ignore, ne lisant aucun journal, sauf la *Quotidienne* et la *Gazette de France;* je suppose, dis-je, que *le Rouge et le Noir* ait du succès; dans vingt ans les libraires et le public ne l'estimeront pas autant que la *Religieuse portugaise*, *Jacques le Fataliste*, *Mariane*, etc. Si vous êtes encore montée, vous croirez que je ments. Comment diable voulez-vous que je vous prouve que je ne ments pas? — Jusqu'ici voilà trois femmes qui m'écrivent des horreurs à cause de Julien, et des femmes dont l'une a une tendre amitié pour moi. Ne me croyez donc pas si fier du succès. Ensuite croyez que je désire la croix; mais, si, au lieu de croix, vous voulez m'employer à Naples ou à Gênes, je serai bien plus content. Si vous voulez augmenter ma joie, faites qu'un pays de bon sens comme New-York ait l'esprit et le climat de l'Italie, ses arts, ses ruines; envoyez-moi là, et regardez-moi comme un cuistre si jamais je vous demande la croix.

Vous savez que je suis envoyé à Civita-Vecchia; mais comment y aller? Les révoltés ont coupé les routes à Spolette et Perugia. Autour des armées des deux partis, il y a des bandes de voleurs qui tiennent la campagne. Je vais probablement aller passer à Gênes et là m'embarquer pour Rome. Au diable les révoltes! — Oubliez votre colère; dans six mois personne ne

parlera du *Rouge*, et je vous ferai un aveu : c'est que jamais je ne suis allé en Russie ; c'était mon frère Henri-Marc, dont j'ai pris les papiers, ce qui pouvait aller, parce que je m'appelle Marie-Henri, mêmes initiales.

CLXVIII

A MADAME A... DE R..., A PARIS.

T., toujours T. (Trieste), le 20 février 1831.

On m'écrit que, le ministère vous ayant consultée sur la paix, la guerre, etc., vous avez exigé, avant de lui répondre, qu'il vous accordât des grâces pour toute votre société. En conséquence, Besançon va être fait officier de la Légion d'honneur, et MM. M......, Dela + et B — le, vont avoir la croix. Pour vous remercier, je vous envoie une lithographie fort rare ; elle m'a frappé depuis longtemps comme peignant parfaitement la douleur *de femme*. N'est-ce pas que cette douleur est bien différente de la douleur d'un homme? Je vous envoie mon exemplaire, n'ayant pu m'en procurer un autre.

En voyant les croix dans le lointain, souvenez-vous, obligeante amie, de *vexer* M. de M......, pour qu'il parle à son cousin A.....

Il y a deux mois que la femme la plus en crédit ici (laide, trente ans, trente-cinq mille francs de rente, excellente cuisine, meubles admirables), ayant entendu parler de mon excellence, voulut m'avoir à dîner. Elle avait le comte Mocenigo, ancien ambassadeur ; elle me dit en entrant : « Nous allons bien bavarder pendant le dîner..... » Je préparais les phrases les plus piquantes de ma gibecière, quand arrive mon collègue *of Russia*, sourd comme un pot, mais il a une croix au cou. Elle l'appela et le fit mettre à sa gauche ; personne ne trouva cela extraordinaire L'homme n'est rien par soi-même ; il faut une marque de la spéciale protection de sa cour, un privilége.

M. A..... ne m'aime plus, à cause de ma franchise qu'il prend pour de la fausseté; j'ai donc le plus grand besoin d'un coup de collier de Besançon.

Nous avons ici le plus beau soleil et le plus grand vent. Ce climat est le contraire de celui de Paris. Je m'ennuie. Que voulez-vous que m'inspirent des femmes qui feront un beaucoup plus grand cas de moi quand j'aurai la croix? Quant aux hommes de tous les pays, je n'aime pas à leur parler.

Adieu, chère amie, mille tendresses à Besançon, Dela + et Schnetz.

CLXIX

A MONSIEUR LE BARON DE M....., A PARIS.

Trieste, le 23 février 1831.

Je reçois votre lettre du 12. L'intérêt que je prends au grand colin-maillard de Lutèce est fort tempéré par l'absence de détails. Je ne vois que la *Quotidienne* et la *Gazette de France*; les effroyables mensonges que ces braves gens publient sur un pays voisin me donnent mal au cœur, comme dit le jeune ministre; je finis par ne rien croire du tout sur Paris. Vos lettres sont un éclat de lumière dans un tableau de M. Martin (de Londres). Notre société tend à anéantir tout ce qui s'élève au-dessus de la médiocrité. Comment penser avec passion à quelque chose, quand on voit que, pour avoir du pain, il faut ne pas manquer aux mercredis de M. Dubois du *Globe*. M. R..., homme d'un vrai talent, en était dégoûté.

Sous Napoléon, il fallait plaire à un grand homme; se montrer chez l'archichancelier, sans y rien dire, pendant dix minutes chaque semaine, *suffisait*. Tirez les conséquences de ce fait. Depuis 1814, il faut cultiver quatre ou cinq salons; que serais-je devenu si, par goût, je n'avais cultivé le salon rue d'Anjou?

Voilà comment je m'explique le manque absolu d'hommes de talent, qui est la grande plaie de votre pays.

Je relis l'allemand. Si j'étais resté ici, j'allais donner un coup de collier, comme dit M. Clermont-Tonnerre, et me mettre en état de comprendre la prose. Nous avons vingt gazettes allemandes; quelle masse de niaiseries! Ils prennent au sérieux les *Mémoires de M. Maximilien de Robespierre*. N'est-ce pas M. Malitourne qui les a fabriqués? Mais, comme ces pauvres Allemands pensent très-difficilement, ils traduisent beaucoup. Ils prennent de grands lambeaux du *National*.

Le froid me donne mon rhumatisme dans les entrailles; ces douleurs internes me rendent morose. — Le soir, je vais dans une maison intime, où l'on ne parle que la langue de Schiller. — J'ai perdu hier à quatre heures mademoiselle Hunger, qui chante aussi bien qu'une Française très-forte; elle est admirablement jolie, elle a des idées, vingt-trois ou vingt-quatre ans; elle a connu tous les diplomates; mais elle est trop forte en mathématiques; j'ai voulu lui persuader que 48 = 25; ce qui n'a point été admis; elle a préféré un grand maigre de vingt-cinq ans; hier elle nous a quittés pour Rome. — Que d'histoires dans le genre de celles de Sismondi durant le douzième siècle!

A propos, Clara m'ayant écrit une lettre avec les noms propres, *Lubert* au lieu de *Bertlu*, on en a pris copie: je me suis plaint, et les lettres arrivent intactes depuis huit jours. L'intelligence est si chère, qu'en mettant des Bertlu au lieu des Lubert, on peut tout raconter. Clara me disait grossièrement : *Votre* roman, au lieu du *Rouge;* on en a conclu que l'homme avait fait un roman, ce qui a beaucoup intéressé la partie femelle du pouvoir.

Ce qui se passe est éminemment dramatique, curieux, intéressant pour les acteurs, qui en disent de belles! N'avez-vous jamais lu les *épîtres dédicatoires* de certaines nouvelles de Bandello? Rien ne peint mieux la façon d'être de ce beau pays vers 1510. J'aime mieux ces petits morceaux naïfs que toutes les généralités des animaux tels que Sismondi, Roscoe, Ginguené, qui songe à faire une jolie phrase au lieu de songer à peindre

d'une façon ressemblante. Plusieurs petits événements ressemblent aux petites choses, extrêmement importantes pour les acteurs, que raconte Bandello. Les résultats sont imperceptibles; un homme, après six mois de soins, parvient à avoir une femme. Qu'importe au genre humain? Rien assurément; mais pour lui c'est le bonheur, c'est la vie.

Je vous envoie ci-joint l'adresse de la véritable eau de Cologne, que j'ai enfin retrouvée et qui fait mes délices. C'est exactement celle que vous m'envoyâtes dans mes beaux jours, et qui eut l'honneur de laver.... les genoux de madame G.... Je dirai comme Hector, quand reverrons-nous des femmes de cette beauté-là?

Dominique m'écrit qu'il est fort incertain sur la route qu'il doit prendre : tout chemin mène à Rome; mais les brigands, monsieur? Ils sont capables de lui sauter au cou et de lui dire : Nous nous aimons. Et ce sot empesé, son chef, peut le blâmer. Ce sot doit avoir une humeur de chien. Sa petite vanité, mécontente de tout, dira à votre ami : « Monsieur, allez à votre poste et n'en bougez pas. » Voilà ma seule crainte.

J'attends le successeur avec la plus vive impatience; je compte trouver le printemps à mon nouveau gîte; mais irai-je le chercher en passant par Gênes, où je m'embarquerais, ou tout bonnement par Venise, Ferrare, Bologne? Hélas! monsieur, comment traverser les insurgés de Viterbe et des environs de Civita-Castellana? Comment passe-t-on de Bologne à Florence? Voilà la question. Si le passage est intercepté, me voilà rejeté à Ancône, Foligno, Spolette, Narni et..... Au diable les révoltes. Chaque jour on répand une nouvelle contradictoire. C'est comme la retraite de Russie; il était convenu que nous ne faisions pas retraite; loin de là, monsieur, *un mouvement de flanc.* Notre plus grande crainte était toujours de mettre en colère M. Daru. Si vous rencontrez M. Balthazar Marchant, sous-intendant militaire à Niort, faites-vous raconter la scène qu'il lui fit pour avoir passé à droite plutôt qu'à gauche.

Eh bien, M. R....., qui aura de l'humeur, peut être aussi raisonnable que M. Daru. Tant il y a qu'hier j'étais résolu d'aller gagner Gênes et Milan; aujourd'hui le raisonnable l'emporte;

j'irai droit devant moi par Ferrare, Bologne et Florence, si je puis. Là, si j'y arrive, je puis m'embarquer à Livourne pour Fiumicino, même pour Terracine, si le saint-père est à Bénévent. — Que ne puis-je vous developper mes histoires ! Je suis convaincu que lorsque Dominique arrivera à la ville éternelle, on lui demandera trente-six francs pour les frais du culte. Ils n'ont pas le sou, jugez du zèle qu'ils trouvent.

Moi, homme capable, je leur dirais : « Voici un petit bout de concordat en soixante articles, signez-le-moi, je vous le payerai dix mille francs par article. Voici dix évêques raisonnables, nommez-m'en deux cardinaux ; donnez des bulles aux autres, je vous les paye cent louis pièce. » Cela dit sans phrase, on toperait en trente-six heures.

Ceci est un bavardage inutile, destiné à vous payer vos bonnes lettres de nouvelles.

CLXX

A MONSIEUR LE BARON DE M....., A PARIS.

Trieste, le 24 février 1831.

Ne pouvant vous parler de toutes choses, parlons musique. — Les premiers jours du printemps rendent cette ville charmante. Le pavé des rues est le plus beau de l'Europe : de grandes pierres taillées, d'un pied de large et de deux, trois, quatre de long ; la pluie lave ce pavé ; impossibilité de la boue.

Décidément Bellini n'est qu'une sorte de Gluck ; sa musique n'est qu'un récitatif obligé, et encore il n'y a rien de piquant dans son orchestre ; pas de chant. Quand il veut faire quelque chose de chantant, il tombe dans la contredanse ou dans le chant d'église.

La grande prérogative de cette musique est de secouer les gens insensibles à la musique de Cimarosa et qui cependant sont émus par la musique militaire qui passe dans la rue. C'est ce que

j'ai vu clairement hier, dans l'épaisse personne du banquier G. C'est un homme *presque* sensible aux beaux-arts; il m'a soutenu avec une sorte d'emportement, lui homme impassible, que la *Straniera*, que l'on *criait* à nos oreilles depuis une heure, était un chef-d'œuvre; il avait raison pour lui : les chants divins des *Cantatrici villane*, que nous avions la semaine dernière, l'ennuient complétement. J'admirais devant M. G. le chant sur ces paroles : *Signor D. Marco, signor governatore, deh! senza sposo non mi lasciate*. Tout cela n'est que de la petite musique, dit-il avec mépris.

Bellini est donc fait pour *agrandir* l'empire de la musique, comme les estampes coloriées, que l'on fabrique pour les paysans, agrandissent l'empire de la peinture; mais ce sont de tristes recrues que celles-là.

La pauvre mademoiselle Hunger, qui a les meilleures façons et avec laquelle je joue à un certain jeu nommé le *onze et demi*, a une voix étendue et belle à Lyon ou Marseille. Mais, pour moi, elle manque de *douceur* et de velouté. Par conséquent le plaisir manque à l'appel. Pour des Allemands, c'est une voix encore fort douce. Elle a fort bien chanté le *Pirate*, de Bellini; mais la *Straniera* (c'est l'exécrable roman de M. d'Arlincourt, celui où se trouve Agnès de Méranie) est remplie de cris si inhumains, que cette pauvre fille maigre est obligée de prendre un jour de repos après chaque représentation.

Les Italiens, *en fait d'arts*, voulant du nouveau, Bellini se joue partout et les belles dames l'appellent : *Il mio Bellini*. — On parle de Rossini exactement comme on parlait de Cimarosa à Milan, en 1815. Admiration immense, mais sous la condition qu'on ne le jouera pas. Il est la ressource des théâtres de troisième ordre. — Le journal de Previdali, à Milan, donne la statistique de tout ce matériel de la musique. Combien cela m'eût intéressé en 1820! Actuellement j'ai bon goût, c'est-à-dire une *difficulté de sentir*. Je crois que vous vous plaignez du même mal.

Nous avons ici un ballet délicieux pendant la première demi-heure; il s'appelle *Guillaume Tell*, singulier sujet. A Venise, on donne la *Muette de Portici*, avec Masaniello-Bonoldi et une plate musique de M. Pavesi. La jeune fille qui joue le rôle du fils de

Tell vaudrait cent mille francs au théâtre de Paris, qui saurait l'enlever à ce pays-ci. Elle est pour la *mimiquerie* ce qu'était Léontine Fay. Mademoiselle ..... n'a que dix ans, tout au plus ; elle est admirablement jolie, avec de grands traits, de façon qu'elle n'enlaidira pas en devenant potable. Nous n'avons pas de mime aussi beau que Gessler et aussi bon acteur que Guillaume Tell. Je tâcherai de me procurer les noms de tous ces grands hommes. — Je vous quitte ; il n'y a pas une *cheminée* dans ce port de mer, comme disait le général d'A..., de Villers-Cotterets, et je gèle.

Je ne vous dis rien de ce qui remplit ma tête et même mon cœur. — Mes amitiés à de Barral. Trieste a changé de face depuis lui ; trois magnifiques rues alignées le long de la mer ; des maisons énormes, fort hautes et cependant à trois étages seulement, mais pas le moindre ornement d'architecture. Quand ce pays a fait fortune, vers 1818, l'architecture n'était pas à la mode.

CLXXI

A MADAME V..... A......, A PARIS.

Trieste, le 1er mars 1831.

Vos beaux yeux me rendent bien malheureux, en ne m'écrivant pas. « Toutes les femmes, de mes amies, se reconnaissent dans ma dernière rapsodie.[1] » Grand Dieu ! Est-ce que jamais j'ai monté à votre fenêtre par une échelle ? — Je l'ai souvent désiré sans doute, mais enfin, je vous en conjure devant Dieu, est-ce que jamais j'ai eu cette audace ? — On craint tout, on croit tout quand on bâille si loin de vous ; de grâce, dites-moi si vous êtes piquée comme Mathilde ou comme Rénal. J'espère que Saint-Germain-l'Auxerrois[2] vous aura fait une telle peur, que vous serez revenue aux sentiments naturels.

[1] Le roman *le Rouge et le Noir*.

[2] Le 24 février 1831, à propos d'un service célébré dans l'église de

Mes espions me disent que vous avez fait une grande promotion d'amis. Osent-ils faire des plaisanteries *réellement mauvaises*, comme celles qui ont déshonoré quelqu'un de la place du Carrousel ?

Je ne crois au mérite qu'autant qu'il est prouvé par le ridicule; il n'y a d'exception que pour vous. Mais, grand Dieu ! que de gens de mérite à Paris depuis un certain temps ! Il me semble que tout est possible dans ce beau pays, excepté tromper les gens sur le *fond du cœur*. Ne tremblez pas, aimable amie, il ne s'agit que des hommes. Depuis 1814 les deux partis ont été également hypocrites ; comment espérer tromper tous ces hommes qui avaient quinze ans en 1814 ?

On m'écrit de Paris qu'il faut, moi aussi, tromper et ne pas dire que je m'ennuie, et cela sous peine de passer pour un homme léger, jamais content de rien, etc., etc. Hélas ! je passerai tout simplement pour un homme pauvre. Sans doute, si mon père ne s'était pas ruiné, je serais ou à vos pieds ou dans la véritable Italie. Si vous voulez que je prenne en patience la raison continue des bons Allemands, au milieu desquels on m'a fait la faveur de me placer, écrivez-moi tous les mois. Envoyez votre lettre à M. Colomb, et dix jours après je serai heureux. Ne perdez pas de vue que je suis réduit à la lecture de notre amie la *Quotidienne* et de la *Gazette de France*. Celle-ci ne m'a semblé amusante qu'aujourd'hui ; il y a un article, payé par mon libraire, qui dit que M. de Stendhal n'est pas un sot. Mais est-ce qu'il y a encore quelqu'un à Paris qui s'occupe de lire ?

Avez-vous vu le *Napoléon* de l'Odéon ? J'avais *prédit*, en 1826, qu'un tel drame serait fait, et qu'avant dix ans il se trouverait une circonstance politique pour le jouer. — Et puis, on me refuse la qualité de bonne tête ! Ce grand malheur me vient du manque de gravité.

Imitez-moi, aimable amie ou charmante ennemie, parlez-moi de vous avec des détails infinis. Si j'avais pu, je vous aurais

Saint-Germain-l'Auxerrois, pour l'anniversaire de l'assassinat du duc de Berri, en 1820, le peuple entre tumultueusement dans l'église et la dévaste de fond en comble. (R. C.)

parlé de ce qui m'entoure, mais M. A... vous expliquera comme quoi il n'y a pas moyen.

De quel parti êtes-vous, belle ennemie, dans le présent quart d'heure? On dit que vous autres ultras vous faites semblant pour tout de raisonner juste ? Est-il possible? Je profiterais de cette belle disposition, vous liriez dans mon cœur et vous verriez qu'il vous adore. Avez-vous eu une belle peur quand les ennemis de l'autel sont venus tâter celui de Saint-Roch? — Daignez m'écrire une bien longue lettre. Je demeure chez M. Colomb, numéro 35, rue Godot-de-Mauroy. Mes respects à madame la baronne Gérard, à madame de Mirbel; des respects plus tendres à madame Mély-Janin, à madame Heim. En un mot, faites qu'on n'oublie pas ma grosse personne.

CLXXII

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Trieste, le 1er mars 1831.

(*Archives de madame Azur.* — Nous rirons en 1835, en buvant de l'eau-de-vie, que nous allumerons avec ce papier.)

« Préparez-vous à rire, monsieur le duc de Castries, un homme qui n'a pas une terre de Montfleury ose avoir un avis. » Remarquez qu'ordinairement les bons gentilshommes qui ont un Montfleury n'ont pas signé officiellement à Frascati, Cologne et Besançon.

Mon frère Dominique m'écrit une longue lettre; il dit : « Je n'ai pas été surpris de tout l'événement de Saint-Germain-l'Auxerrois; je m'y attendais depuis la stupide destitution de M. Pons de l'Hérault; je condamnerais l'homme qui l'a proposée à *copier deux fois de sa main* la vie de Côme, duc de Toscane, celui qui conquit Sienne. Quoi! dans le même mois, renvoyer le grand citoyen, destituer M. Pons de l'Hérault, et recevoir Sa Grandeur l'archevêque de Paris! — Holà! » Les gens qu'A...

voit chaque jour n'ont réellement de bon que la protection. Que votre envie s'apprête à rire !

Dominique ne serait nullement embarrassé d'être président du conseil des ministres. Savez-vous pourquoi? — Il serait sincère et il a son plan fait d'avance ; il ne désire que la gloire. Il prendrait pour collègue MM. Odilon Barrot, de Tracy, Dunoyer, préfet de l'Allier, Pons, préfet de Paris, et il rendrait le grand citoyen à la garde nationale. Il présenterait une loi électorale en deux articles ; trois jours après, la chambre ne l'adoptant pas, il la dissoudrait. Il porterait les armées à deux lieues de la frontière.

Voulez-vous savoir d'où vient le malaise des gens raisonnables? On vous fait payer un dîner, et puis on ne vous le donne pas. Avec votre budget extraordinaire, on vous fait payer la liberté, et puis on ne vous la donne pas. Rien de plus bête que ce goujon offert à un peuple souverainement méfiant, et méfiant à bon titre, car, depuis 1814, libéraux comme ultras, tout le monde a impudemment menti à la tribune.

....

Les gens au pouvoir haïssent les gens qui impriment. Si vous voulez oublier cette maxime si sage, vous verrez dans le *Commentaire de l'Esprit des lois*, par mon ami M. Destutt, que la richesse se protége assez elle-même, excepté quand il y a tapage dans la rue.

Ma loi électorale, qui m'empêcherait d'avoir la croix, si A... la connaissait, dit : Tout Français payant cent cinquante francs et âgé de vingt-cinq ans élit sept cent cinquante députés, pris parmi les Français âgés de vingt-cinq ans et payant cent cinquante francs. Les pairs sont nommés à vie par le King, parmi les dix mille Français les plus riches ; ils sont trois cents. Plus, chaque département en nomme un pour dix ans. Les négociants de Bordeaux, Lyon, Marseille, nomment, en outre, douze députés spéciaux. Les intellectuels, si odieux à M. Humblot-Conté, nomment de même douze députés. Les six plus anciens capitaines d'infanterie, les six plus anciens lieutenants, les six plus anciens sous-lieutenants, les trois plus anciens colonels, les trois plus anciens chefs de bataillon, le plus ancien

général de division sont de droit membres de la Chambre des députés. Ceci évite les dissolutions à main armée, pratiquées par feu Cromwell, par feu Napoléon, tentées au Jeu-de-Paume, etc., etc.

Mes douze maires de Paris librement élus, je serais insolent, et à la première occasion ferais guillotiner, après de bons jugements bien réguliers, tout homme qui aurait *réellement* tenté de renverser l'ordre. Savez-vous pourquoi je serais ferme? C'est que je veux être pendu si j'ai une *arrière-pensée*. J'aurais donné dans un journal, en arrivant au ministère, l'état de ma fortune, j'aurais promis de ne jamais porter de croix.

Tous les Kings of England ont toujours trahi les ministres whigs. De là la vanterie de M. Guizot qu'un ministère whig ne dure jamais plus d'un an en Angleterre. — Gardez-moi le chiffon actuel, ou mieux donnez-le à madame Azur, qui a beaucoup d'ordre et peu de papiers.

CLXXIII

A M. LE BARON DE M....., A PARIS.

Trieste, le 17 mars 1831.

Grand merci de votre lettre du 6 mars. Je compte partir pour Civita-Vecchia dès que mon successeur, M. Levasseur, sera arrivé. Mais par où passer? Du côté de Ferrare je serai pillé et volé au moins. Je vous en conterais de belles! — Comme j'aime à courir, j'irai à Milan, et de là je m'embarquerai à Gênes pour Ostie. — Civita-Vecchia est place frontière. — Les mauvais sujets sont à Viterbe et Ponte-Felice (ainsi nommé à cause de Sixte-Quint), sur le Tibre, en avant de Citta-Castellana. Remarquez que ces coquins interceptent toutes les routes dont je pourrais me servir : celle d'Ancône et Foligno, celle de Forli, celle de Perugia ; sans cela je m'embarquerais pour Ancône.

J'écris à A...... et à madame d'A.... pour les supplier de prier mon chef de ne pas me faire de mal. La cause qui a tout gâté pour moi, dans l'esprit de M. Guizot, dira à R... que je suis un impie, un homme qui prend la liberté au sérieux, etc., etc. R.... sera là deux ou trois mois; mais il peut me nuire..................

....

Actuellement on pourrait sauver la boutique en exigeant cent francs de l'électeur et cent francs de l'éligible; on fait le contraire; donc, culbute. — N'allez pas dire cela à A...; la reine Marie-Thérèse voyait dans celui qui lui annonçait la révolte la *cause* de la révolte.

La *similitude* de mon respectable chef M..... me semble une niaiserie. — Si Delacroix, Clara, vous, moi, le grand Frédéric, nous jouons à cache-cache dans le bois de Boulogne, en juin 1820; si, dix ans plus tard, en juin 1831, nous jouons au même jeu, dans le même lieu, nous emploierons les mêmes ruses pour nous cacher, les mêmes finesses pour découvrir la cachette des autres. D'où vient cela ? — Belle finesse : *Nos caractères n'ont pas changé.*

L'aristocratie est sans énergie, sans fidélité à sa parole, pleine de faussetés qu'elle appelle finesses, comme en 1791. — Votre frère est comme Louis XVI. Hélas ! excepté nos amis, les ministres sont faibles ; ils haïssent la vérité, l'énergie.

Comment voulez-vous que deux cent mille Julien Sorel[1], qui peuplent la France, et qui ont l'exemple de l'avancement du tambour duc de Bellune, du sous-officier Augereau, de tous les clercs de procureurs devenus sénateurs et comtes de l'empire, ne renversent pas les niais susnommés? Les *doctrinaires* n'ont pas la *vertu* des Girondins. Les Julien Sorel ont lu le livre de M. de Tracy sur Montesquieu : voilà deux grandes différences. Peut-être la terreur sera-t-elle moins sanguinaire; mais souvenez-vous du 3 septemble; le peuple, en marchant à l'ennemi, ne voulut pas laisser *derrière lui* des abbés pour égorger ses femmes. Voilà un coup de terreur qui est à craindre le lendemain du commencement de la guerre. Le jeu d'échecs se ressemble

[1] Principal personnage du roman le *Rouge et le Noir*.

toujours dans ses événements généraux, parce que la *reine* et la *tour* ont toujours les mêmes propriétés. — Donnez à Guizot le génie de Mozart, à votre frère la fermeté de Frédéric II, et la similitude de notre ami s'évanouit. Sa pensée se réduit à dire que les aristocrates et le King n'ont rien appris : d'accord.

Je présente une pétition à madame Azur. Je voudrais bien que M. Schnetz m'envoyât à Rome une recommandation pour son hôtesse, via Gregoriana. Une recommandation fait tout en ce pays-là et ôte la méfiance qui, comme vous le savez mieux que moi, paralyse le Romain à la vue d'un étranger. — Mon excellent ami, si obligeant, M. Manni, est mort, perte immense dans la présente circonstance.

Que devient M. de Lamartine ? De quel parti est-il ? Quel nouveau poëme a-t-il composé ? — Présentez-lui mes compliments empressés.

DUPELLÉE.

CLXXIV

A M. LE BARON DE M....., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 11 avril 1831.

Je vous écris uniquement pour vous donner signe de vie, et d'une mauvaise vie. Le 26 mars, en sortant du plus bel appartement du monde, palazzo Colonna, où j'avais dîné avec Horace Vernet, sa femme, son père et sa fille (tout cela m'avait enflammé, sans doute), j'ai trouvé dans la rue, qui ? — La Tramontana, laquelle m'a donné un rhume abominable qui dure encore aujourd'hui. En même temps, la Tramontana me vola ma bourse avec douze napoléons ; quel bonheur que cela ne me soit pas arrivé à mes autres voyages ! — Tout cela n'était rien ; j'ai voulu prendre de l'eau de sureau chaude, pour transpirer ; j'oubliais que l'eau chaude, le soir, me donne cette fameuse névralgie dans le ventre, qui me fait jurer. Elle est venue, la coquine, cependant pas

jusqu'au jurement, mais bien forte pourtant pendant quatre jours.

Si forte, que je n'étais séparé que par une petite porte mal fermée, de la plus jolie femme de ce pays. Je l'ai entendue crier toutes les nuits; c'était pour une espèce de névralgie, mais agréable. Elle jette de petits cris, par intervalles, pendant trois quarts d'heure; elle n'est mariée que depuis deux mois. — Une chose a coupé court à mon imagination : La chaise p.... est à côté du lit. Le premier jour j'ai entendu son mari faire une p..... abominable sur cette chaise. Ils sont fort pauvres; il y a sept orphelins; tout cela rit si fort, que j'en suis étourdi, mais cependant heureux.

Malgré les quatorze pour cent de retenue [1], je me ruine. Demain, la fête du pays me coûtera vingt-cinq francs d'illumination. Un homme comme moi, ou plutôt comme mon habit, doit mettre des torches et non des lampions. Un homme comme moi ne peut loger que sur la grande place, dans un appartement provisoire, à six francs cinquante centimes par jour. En Toscane, on peut encore économiser, mais parmi ces barbares africains-ci, on n'estime que la dépense, et la dépense *actuelle*. Vous seriez Montmorency, avec le grand cordon, qu'on vous abandonne pour le premier Rothschild qui fera de la dépense; ils sont accoutumés à voir tant de grandeurs déchues!

Demandez à Colomb l'adresse de mes correspondants à Marseille; figurez-vous, pour tout, que je l'habite; j'en suis à trois pas.

[1] La pénurie du Trésor avait obligé le gouvernement à exercer une retenue temporaire sur le traitement de tous ses agents. (R. C.)

CLXXV

A M. LE BARON DE M....., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 18 avril 1831.

Cher ami, je suis à Civita-Vecchia depuis hier 17. Aujourd'hui j'ai pris la gestion du consulat. Demain je vais à Rome, voir où en est l'*exequatur* de Dominique. Ceci est un village de sept mille quatre cents habitants, ressemblant réellement beaucoup à Saint-Cloud.

Je fais attendre le bateau à vapeur le *Sully*, pour vous écrire. J'ai passé cinq jours à Florence, sans avoir le temps de monter à la galerie ou au palais Pitti. J'ai voulu faire le métier en conscience, et sans en compromettre les nombreuses convenances. Le résultat a été quatre dépêches adressées à S. E. Si vous voyez M. Mi...., tâchez de lire l'historique de tout ce qui vient de se passer en Toscane.

Facevano a chi avevano più paura. Voilà ce que m'a dit un homme du peuple, plein de bon sens.

Je voudrais faire le métier en conscience; malheureusement, il me semble qu'il faut le faire *autrement*. — Nos agents s'*isolent* et ne voient rien.

Comment ne dites-vous pas à M. de G..., disais-je à un de vos amis, M. C....., ce que vous me dites-là? — Cela lui déplairait, et nous serions moins bien ensemble. — Ces messieurs ne voient que l'excellentissime compagnie. Moi, j'ai appris mille choses en voiturin. Je viens de voyager avec un homme sage, prudent, qui s'éloigne avec ses fils. Les deux premiers jours ont été à la méfiance; ensuite sont venues les meilleures anecdotes.

CLXXVI

A M. LE BARON DE M....., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 21 avril 1831.

Soleil tous les jours; j'en suis déjà à désirer la pluie comme chose agréable. On n'a pas le mauvais temps ici; des nuages amenés par le siroco et accompagnés sur terre de rafales de vent. En un mot, climat à souhait, bien supérieur à celui de Trieste; mais M. Guglielmi, qui a cinq millions, se couche, ainsi que sa famille, à une heure de nuit[1].

Après l'entrée heureuse de ces habitants du Nord, qui ont apaisé la révolution, deux des fonctionnaires de ce pays se sont mis à dénoncer tout ce qui a figure humaine, et par conséquent les autres fonctionnaires, des gens qui ont des appointements superbes pour eux, quarante écus (deux cent vingt francs) par mois. Ces dénonciations ont été reçues comme sauvant l'Etat par les trois grands hommes du pays : MM. Bernetti[2], Guerrieri et Gregorio. — Mais ce pays a un immense avantage sur tous les autres despotismes; la première place s'y tire au sort, de temps en temps, et les gens qui ont les grandes places ont tous passé par les petites. Voilà donc mes dénoncés qui trottinent vers Naples; chacun fait agir le petit neveu d'un cardinal; ils se justifient et reviennent dans leur trou avec la peur mortelle d'être jetés en prison pour quinze ou vingt ans, si jamais le grand homme a un instant de courage. Dans le moment actuel, il est absolument comme un blaireau; c'est une venette si forte, que je ne puis en trouver la cause que dans une lâ-

[1] C'est-à-dire après le coucher du soleil.

[2] Le cardinal Bernetti, mort à Fermo, le 21 mars 1852; il y était né le 29 décembre 1779. Le pape Léon XII, après l'avoir fait cardinal le 8 octobre 1826, le nomma *segretario di Stato*. Au moment de sa mort, le cardinal Bernetti était vice-chancelier de la sainte Église romaine.

cheté immense et la conscience d'avoir fait du mal à tout le monde.

C'était le 15 la fête du pays; là a paru l'Italie; on aurait dit une ville de soixante mille âmes. Lyon n'a jamais eu un feu d'artifice comme celui du second jour, ni une illumination comme celle d'hier. — L'illumination, la joute sur l'eau, les coups de canon toutes les cinq minutes, formaient un ensemble très-joli. La terrasse où nous étions était élevée de cinquante pieds et dominait les barques, chacune garnie de deux falots. La tour élevée par Trajan, refaite par Urbain VIII, je crois, était surtout admirable. Le Bernin avait l'art de rendre les fortifications jolies au moyen de beaucoup de cordons de pierre de taille; les lampions marquaient tous ces cordons-là. Il y avait les trente ou quarante plus jolies femmes, mises comme à Paris, avec cette exception que leurs toilettes étaient de toutes les couleurs.

Les *tedeschi* répandent tous les quinze jours, régulièrement, la nouvelle d'une bagarre complète sur le quai de la Mégisserie. Les libéraux, qui nous abhorrent, n'oubliez jamais cela, en sont ravis. — Ce chien de C... a tant d'occupations, qu'il n'a pas encore pu trouver le temps de m'abonner à deux ou trois journaux un peu propres. Je le maudis tous les matins. O mes amis, il n'est plus d'amis!

Combien le plus vil bouquin que vous rejetez sur les quais, pour quinze sous, me serait précieux dans ce coin de l'Afrique!

A propos, un de mes prédécesseurs arriva à Rome avec un million *de votre temps;* il a réduit cela à trente ou quarante mille francs de capital; il s'appelle le comte de Tufières; il a une figure superbe, absolument comme C..., encore mieux s'il est possible, plus grand et l'âge du comte S.... Je ne trouve personne d'assez emphatiquement bête, dans notre société, pour vous donner une idée de son esprit : un bourgeois de Lyon, enrichi et fait baron; portant toujours aux nues tout ce qui lui appartient; sa hauteur lui avait concilié une haine générale et sans exception.

Réparation à C...; j'ai reçu, ou plutôt j'ai vu les neuf premiers numéros du *National.*

Adieu, je suis fatigué.

CLXXVII

A MONSIEUR LE BARON DE M....., A PARIS

Rome, le 26 avril 1831.

Dominique a l'*exequatur*. Que ne puis-je vous tout dire? Les Français sont exécrés, les Autrichiens haïs. Le discours du général Lamarque ne dit pas la vérité tout entière; les niaiseries sont incroyables. Je ne puis être explicite et encore moins plaisant, m'enveloppant dans les nuages de l'abstrait. Le malheur de nos agents est de vivre *isolés*. Ils ne voient que des gens de très-bonne compagnie, par conséquent *étiolés*.

J'ai à Civita-Vecchia trois fois par mois le bateau à vapeur; vous recevrez quelques lettres de Marseille. Tout fait événement ici; ce qu'a obtenu Dominique a occupé pendant quatre jours la ville des Césars; on y lit tous les journaux; la correspondance va le mieux du monde. Un courrier extraordinaire vous porte ma trop insignifiante épître; ce n'est pas faute de matière. — Un seul homme *habet lumina*, le cardinal Micara [1]. Un autre est excellent, un cœur vraiment rare; mais pas l'intelligence d'un sous-préfet, Bernetti. — Le reste est incroyable.

Mettez sur l'adresse de vos lettres : *par Huningue*. Avec ces deux mots, les lettres arrivent trois jours plus tôt. — Je prie Colomb de m'envoyer mes livres et mes manuscrits; il vous remettra le surplus du prix de mon fauteuil.

Pas l'ombre de société à Civita-Vecchia; nous y sommes adorés du bas peuple, car feu Napoléon y dépensait quinze mille francs par semaine.

Baron Dormant.

[1] Général de l'ordre des capucins.

CLXXVIII

A MONSIEUR LE BARON DE M....., A PARIS.

Rome, le 6 juin 1831.

Je souffre toujours. Savez-vous que vers le 20 mai les ambassadeurs des *five* grandes puissances se sont réunis pour demander au pape des modifications dans sa façon de gouverner ? — Par exemple : les laïques admissibles à tous les emplois d'administration ; un conseil d'État à Rome, composé d'un tiers de cardinaux et de deux tiers de laïques ; l'abolition des jugements dits *économiques* (bouffons à force d'être injustes).

Que n'ai-je la force de vous peindre les cardinaux et leurs dialogues ! Ils étaient résolus de refuser, disaient-ils ; mais ils sont haïs de leurs soldats, de leurs sujets, n'ont pas le sou, pas de crédit. Le 1er juin il y a eu une notification du ci-devant *Belleyme*[1], qui établit, pour le gouvernement des quatre légations, un corps de quatre laïques pour chacune; et l'on m'assure que les choix sont bons ; il y a un M. Paolucci qu'on regarde comme le premier homme des Marches.

Belleyme ne veut pas publier cet étrange arrêté dans le *Diario;* il espère une zizanie entre l'Autriche et la France, pour la Belgique et le Simplon. Cependant l'arrêté s'exécute. Sans cela, de Foligno à Pesaro, Rimini et Bologne, on recommencerait le jour du départ des Autrichiens. Ces messieurs annoncent ledit départ pour le 10 juin. Je n'y conçois rien. Enfin voilà l'Autriche qui porte le pape à donner cet exécrable exemple : on gagne quelque chose à se révolter.

Vous jugez de l'état moral de Rome, qui se trouve entre le zist et le zest. — Sa Sainteté n'a pas osé aller à la procession d'avant-hier, de peur d'être enlevée par les libéraux ; elle en avait été avertie par une lettre anonyme.

[1] L'ex-préfet de police de Rome.

La liste des concessions ou changements court les cafés. Le mal, c'est qu'on peut choisir les plus mauvais sujets des laïques. C'est M. de Lutzow, ambassadeur d'Autriche, qui a proposé au pape de donner cette sorte de démission. C'est ainsi que le prince Eugène, en 1810, porta la parole pour le divorce de Joséphine.

CLXXIX

A MONSIEUR D. F..., A PARIS.

Rome, le 5 juillet 1831.

Malgré mon menton en avant, je suis au mieux, cher ami, avec mon chef d'ici. Voici un rouleau pour faire votre pâtisserie, plus deux Cenci, par le divin Giovita Garavaglia. Le tout vous est porté par M. Horace Vernet, qui, en trente-six heures, va de mon trou à Toulon. Choisissez celle des deux qui vous duit le plus ; envoyez l'autre à mademoiselle Julie Berlinghieri.

Le grand secret de ce pays est que les *tedeschi* s'en vont tout à fait le 15 juillet, ce qui sera annoncé à la chambre le 22 ; mais le 16 la révolte recommence. Du reste, le pillage est sans bornes ni pudeur. Le cardinal Nettiber[1] donne la ferme des tabacs et sels pour sept cent mille écus ; elle en rend douze cent mille ordinairement. N'allez pas me croire imprudent; je frémis en formant ces caractères. Sans l'occasion des Pâques[2], je n'écrirais pas de telles horreurs. C'est absolument la dissolution.

Le maître d'ici a une fort bonne figure ; j'ai reçu sa bénédiction il y a un quart d'heure. Il a l'air surtout ennuyé; tout à fait lige à M. de Metternich.

[1] Bernetti.

[2] Il s'agit sans doute ici des Pâques qu'en Italie on renouvelle assez généralement vers la Pentecôte. (R. C.)

L'ambassadeur d'Henri V ici est M. de Saint-Priest, qui était en Espagne et que Ferdinand VII a fait duc d'Almanzara ou quelque chose comme cela.

Ma santé revient, mais lentement. Grand Dieu! quel séjour que celui de Grotta Ferrata! dix mille rossignols et les plus beaux arbres; deux lacs incroyables, une forêt où je veux monter; — mais il y a les brigands. Malheureusement j'étais trop faible, mon esprit seul admirait ce divin pain de sucre, au milieu de la plaine, nommé la montagne d'Albano. Le cœur était mort et tout à la douleur physique.

Je ne sais ce que je vous écris; je fais mon métier, qui donne mille tracas au moment de l'expédition d'un *Sphinx ;* c'est le nom de l'admirable bateau à vapeur qui emporte le petit cardinal d'Isoard.

Adieu, cher ami, je vous aime tendrement. Dites à M. Dijon que tout va en bouillie, tout tombe, tout languit ; c'est une maladie de langueur. Les chefs sont niais et ne veulent pas d'avis. Dominique ferait des rapports superbes. Mademoiselle Sophie, lui a fait conseiller de *s'abstenir.*

CLXXX

A MADAME LA MARQUISE DE ..., HENRIQUINQUISTE EXALTÉE, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 11 août 1831.

Memorandum.

Pour ne pas vous exposer à prendre des vessies pour des lanternes, examinez au fond du cœur, chère amie, si les idées suivantes ne se trouveront pas vraies avec le temps :

1° L'Enfant du miracle n'aurait de chances réelles qu'autant qu'il se ferait protestant. Le mot *jésuite* est un croquemitaine dont ce peuple aura toujours peur. Pilez ensemble trente Sémonville, cinquante Talleyrand, deux Robespierre et trois bourreaux, et vous aurez fait la pommade qu'on appelle l'*ordre de*

Jésus. Toujours l'imagination française aura peur du petit pot où sera cette pommade.

2° La révolution de 1688, à Londres, fut faite par la *noblesse;* le hasard a voulu que celle de 1830 fût faite par le peuple. (Si Charles X n'eût pas dissous la garde nationale, l'aristocratie profitait de la révolution.) MM. Guizot, Dupin et compagnie veulent ramener 1830 à n'être qu'un 1688 : la presse, jusqu'ici, a empêché cet escamotage. Je crois vous avoir écrit, il y a six mois, que *mon frère* ne pouvait se soutenir que par l'émétique salutaire qu'on appelle *guerre*; mais il y a une répugnance invincible.

3° Vérité (pour amener laquelle les deux premières ont été écrites) : — Rien ne sera plus triste que la vie des nobles et des riches qui, de *bonne foi et sérieusement*, vont prendre à cœur la cause de l'Enfant du miracle. Rien de plus gai et de meilleur ton (c'est-à-dire de plus confortable pour l'unique passion des Français, la vanité) que de se jeter au plus fort de ce parti, mais sans y attacher son cœur le moins du monde. Il faut prendre cela comme une partie de billard qu'il serait agréable de gagner; mais cette partie se gagnera-t-elle?

4° En 1745, je crois, à Culloden, le parti battu par l'aristocratie de Londres, en 1688, *cinquante-sept ans auparavant*, fut sur le point de remonter sur sa bête ; depuis, les romans de Walter Scott vous ont montré que les Stuarts avaient une portion du peuple pour eux. Quoi qu'on dise de la *Vendée*, les nobles et les prêtres n'ont pour eux que les nobles et les prêtres, ils ont contre eux la presse, moyen rapide.

Je crains qu'il n'y ait d'ici à dix ans, peut-être d'ici à deux ans, un *trois septembre* effroyable.

Ce grand crime commis deux mois après sera oublié. Les peureux qui auront survécu se détacheront peu à peu de l'Enfant du miracle, et tout finira comme les Stuarts, par un *prétendant* ivrogne, c....ié par un Alfieri. Ainsi l'Enfant du miracle sera perdu par les fautes du parti Guizot.

Gardez ce papier deux ans, pour voir si, par hasard, je devine ce grand logogriphe.

Baron Raisinet.

CLXXXI

A MONSIEUR D. F.., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 14 septembre 1831.

Une occasion se présente à l'improviste. Voici des nouvelles. De Pérouse à Bologne, le pays est tombé dans un état singulier: c'est le triomphe de la force d'inertie. Tout se fait au nom du pape et contre sa volonté. Il y a deux cent soixante-dix écus dans le trésor pontifical, à Rome. Le pape a une armée de deux mille cinq cents hommes vers Pesaro; mille hommes, anciens soldats, qui ont pris part à la révolte, sont prêts à recommencer; le reste ne songe qu'à déserter. Un détachement, parti deux cent cinquante hommes de Rome, est arrivé quatre-vingts à Pesaro.

M. Horace Vernet vous a-t-il remis deux Cenci[1]? Cette belle fille vous a-t-elle plu?

J'ai une amie qui a trente-six ans, de la fortune et un nom; elle est *henriquinquiste* folle; je lui ai fait passer la note ci-jointe. Etes-vous de l'avis du baron Raisin, qui craint fort un trois septembre?

Voici l'époque où vous allez être libre; comment occuperez-vous vos matinées? Voilà, ce me semble, la grande question. Je ne l'ai pas résolue pour moi; que ferai-je cet hiver?

De ma fenêtre, j'ai une vue et un air admirables. Je jette dans la mer les grappes d'un excellent raisin, qu'on nous apporte de l'île de Giglio, à vingt lieues; je la vois de ma croisée. La belle digue et les deux tours qui défendent l'entrée du port sont l'ouvrage de Trajan.

M. de Sainte-Aulaire me traite avec beaucoup de politesse; je vais à Rome quand je veux. Mais cependant, au fond, il faut se tenir à son poste. Or que faire dans ce poste?

[1] Portrait de Béatrix Cenci, d'après le tableau du Guide.

Rome est triste. Il y avait quatre mille étrangers qui dépensaient quarante mille francs par jour, et cette somme tombait sur le peuple en petits paquets de vingt ou trente sous. Je crois qu'il n'y a pas maintenant cinq cents étrangers, et encore tous artistes, gueux, pauvres, économes; au moins, plus de riches familles anglaises.

Il y a ici un savant qui a une belle âme; il parle le grec comme vous le napolitain; il fait des fouilles et déterre des vases étrusques ou grecs, et des tombeaux.

Je vois en noir les choses de France. Envoyez quatre ou cinq mille francs en Amérique; vous les ferez revenir dans dix ans avec peu de perte. Si le trois septembre vous chasse de Paris, vous irez à Lausanne ou à Vevey, ville d'une propreté charmante. — Je vais rabâcher. Prenez un commis qui, quatre fois la semaine, viendra chez vous de midi à deux heures. Écrivez l'histoire de ce qui se passait dans votre cœur, quand votre maîtresse vous nourrissait de confitures à Genlis, sans avoir l'air d'y songer. Après avoir dicté trois fois, les faits vous arriveront en foule; vous *revivrez*.

L'Ennuyé.

CLXXXII

A MONSIEUR S..., POETE ET AVOCAT A FLORENCE.

Civita-Vecchia, le... octobre 1831.

Je voudrais bien, aimable compatriote de Boccace, ne pas choquer votre vanité nationale. On me comble de politesses à Florence; pourquoi offenser une ville si aimable? D'un autre côté, si je ne dis pas la vérité, je tombe dans le genre plat et faux.

Donc, en demandant bien pardon à votre vanité italienne, j'oserai dire qu'il me semble qu'il y a une condition essentielle pour faire du beau style italien : c'est de ne présenter qu'une

idée, deux tout au plus, dans une immense page italienne, telles que celles de l'*Anthologie*. Délayez donc infiniment les pages que je vous envoie, en les traduisant ; d'une page faites-en quatre.

Autrement vous serez inintelligible pour des lecteurs un peu accoutumés au style verbeux, où l'auteur caresse la paresse du lecteur, en prenant soin de tout expliquer.

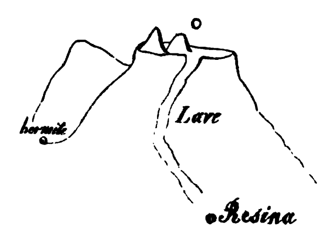
Effacez, ou, pour mieux dire, ne traduisez pas ce qui vous semblera faux. Diminuez la saillie de ce qui vous semblera exagéré. En un mot, *plaidez* la cause du *Rouge* [1], comme vous le voudrez ; ceci n'est qu'un mémoire fourni par le procureur à l'habile avocat.

CLXXXIII

A MONSIEUR D. F..., A PARIS.

Naples, le 14 janvier 1832.

Cher ami, je vous écris de la Speranzella. Comprenez-vous? La Speranzella derrière Toledo, à laquelle on monte par San Giacomo degli Spagnuoli. Je pense sans cesse à vous depuis que je suis ici, ce qui fait que je vous écris sans avoir rien à vous dire.



L'image ci-jointe est la cause de ma venue ; figurez-vous une lave de huit à dix pieds de largeur qui sort exactement du bord

[1] Le roman ayant pour titre : *le Rouge et le Noir*.

du ci-devant cratère (lequel est plein, ce qui annonce une grande *éruption,* disent les Vésuvistes). Cette lave fait deux toises par minute ; son cours a six ou sept cents toises. Si elle continuait toujours de la même ardeur, elle menacerait *Resina,* mais elle se calme de jour en jour. Hier donc, à deux heures, je suis arrivé à la source de la lave et y suis resté, tout ébaubi d'admiration, jusqu'à deux heures de nuit. Il y avait là, pour commencer par rang d'utilité, un polisson qui vendait du vin et des pommes, qu'il faisait cuire sur le bord de la lave. Ce polisson a fait mon bonheur. Il y avait un prince, celui que l'on dit fils d'un Agnlais, parce qu'il est moins énormément rond que le King et ses autres frères. Il faisait imprimer des morceaux de lave comme on imprime des oublies, avec des moules de bois, et à tout moment les moules prenaient feu. On aurait pu faire de très-beaux bustes colossaux avec cette lave. Cela coûterait le prix du moule en bois ou en plâtre, et les bustes seraient éternels. Les chambellans du prince empêchaient les curieux de rester à l'endroit vers lequel Son Altesse royale roulait ses pas impériaux. Rien de plus ridicule qu'un chambellan à cette hauteur. Le prince changeant de place à tout instant, j'ai bravé le chambellan, sans y songer, et le prince a été très-poli pour les Français. J'étais là avec M. de Jussieu, de l'Institut, mon ami ; c'est un esprit fin et dégoûté de tout comme Fontenelle ; il me tient pour fou.

Sur le cratère il y a un petit pain de sucre, qui jette des pierres rouges toutes les cinq minutes. M. de Jussieu a voulu y aller et s'est joliment écorché les mains et les chevilles en parcourant une plaine composée de filigranes de lave qui se brisent sous les pieds. La montée est abominable ; c'est mille pieds de cendre, avec une pente de quarante-cinq degrés, tout juste. Sans cesse le pied sur lequel on s'appuie pour monter recule. Dans ma colère, j'ai fait cinq ou six plans pour rendre ce chemin commode avec mille écus. Par exemple, des troncs de sapin mis au bout les uns des autres et un fauteuil glissant sur un plan incliné et remorqué, comme aux montagnes russes, par une petite machine à vapeur. Le roi de Naples acquerrait un nom européen avec cette belle invention,

A propos, on est fort content de l'idée, qu'a eue ce jeune King, de nommer M. San Angelo ministre de l'intérieur. Le San Angelo est un brasseur d'affaires, sans trop d'idée du juste ou de l'injuste, qui a été préfet en deux ou trois endroits; on se loue de lui à Foggia.

J'avais deux projets : être prudent et écrire lisiblement. En vérité, parlant à vous, je ne puis. Cette lettre attendra le bateau à vapeur. J'ai passé six heures au charmant bal de M. de Latour-Maubourg, où le roi était, et je vous assure le moins fat, le moins affecté de tous les porteurs d'uniformes qui se trouvaient là. Il a fait ma conquête. Il ne marche pas, il *roule* comme Louis XVI, dit-on. Avec cela et garni d'énormes éperons, il veut danser. Mais qui n'a pas des prétentions? Celles du King ne s'étendent pas au delà de danser, comme vous allez voir.

Il avait engagé mademoiselle de Laferronnays, la cadette, qui rougissait jusqu'aux épaules de danser avec un roi. Ces épaules étaient à deux pieds de mes yeux. Le roi a dit : « Ah! mon Dieu, mademoiselle, je vous ai engagée, croyant que c'était une contredanse, et c'est une galope; je ne sais pas cette danse. — J'ai dansé bien rarement la galope, » a répondu la demoiselle, prononçant à peine. Ils avaient l'air fort embarrassés. Enfin le roi a dit : « Voilà le premier couple qui est parti qui ne s'en tire pas trop bien, espérons que nous ne nous en tirerons pas plus mal, » et le bon sire s'est mis à sauter; il est fort gros, fort grand, fort timide; vous jugez comment il s'en est tiré. Ses éperons, surtout, le gênaient horriblement.

Cela est vrai dans tous les sens; il se ruine pour son armée. Il a huit mille Suisses qui font peur à l'armée, et l'armée fait peur aux citoyens. Figurez-vous qu'un colonel suisse (souvent marchand drapier ou épicier ruiné à Fribourg) reçoit à Naples six mille ducats, plus le tour du bâton sur l'habillement et les rations. J'ai écrit quatre pages sur l'état actuel politique : elles vous ennuieraient. Ce qui est incroyable, incompréhensible, condradictoire avec les mœurs du dix-neuvième siècle, c'est qu'on prétend que ce grand jeune homme, qui a le derrière si gros, a de la *fermeté*. Je ne veux pas dire de la bravoure, chose

si inutile à un roi; il a la force d'avoir une volonté et d'y tenir. Si cela se confirme, c'est mon héros. Commençant ainsi à vingt-deux ans, il sera roi d'Europe à cinquante. On le dit peu puissant, ce qui ne l'empêche pas de parler constamment à une anglaise à la mine pointue; le mari, véritable aristocrate, est ravi. Pour combler sa joie, le prince Charles fait la cour à la sœur de sa femme. Ce prince Charles est un dandy sans figure, comme le prince héréditaire de Bavière, qui vient en Italie se former le cœur et l'esprit, est un dandy avec figure.

M. de Latour-Maubourg a fait ma conquête; c'est un homme raisonnable, chose diablement rare dans ce métier, je vous le jure. Avez-vous lu une note de M. Chateaubriand dans ses *Discours historiques?* Mettez quatre dièses à ce qu'il révèle, et vous n'y serez pas encore. On ne vit qu'avec les *ultra* d'un pays qui, encore, pour vous faire la cour, vous cachent, ou s'abstiennent de parler devant vous de tout ce qui peut vous choquer. Dominique en sait plus au bout de deux jours, en parlant avec ses négociants, que ces beaux messieurs qui sont ici depuis deux ans. Leur ignorance est au point de ne pas distinguer les uniformes; ils prennent un chambellan pour un maréchal de camp.

Madame la princesse ou duchesse Tricasi passe à Naples pour la plus jolie. Toutes ces dames sont duchesses. Madame Tricasi a l'air piqué d'une beauté française qui ne fait pas assez d'effet (la physionomie de madame de M....-F...., si vous voulez). Je préfère madame la duchesse de Fondi. Madame la princesse Scatella ou Catella, mariée depuis cinq ans, n'a pas encore d'amant; c'est une rare beauté qui ressemble à une figure de cire. Quant à moi, je préfère à tout une marquise sicilienne, blonde, vraie figure normande, dont personne n'a pu me dire le nom. J'ai revu tout cela à deux bals du Casino des nobles, via Toledo, vis-à-vis le palais du prince Dentice. La duchesse Corsi est leste, vive, alerte, comme une Française; la sublime .... a l'air de mademoiselle Mars, il y a trente ans, dans les *Araminte*. Mademoiselle de Laferronnays l'aînée ressemble à M. de Chateaubriand : on lui donne beaucoup d'esprit, du génie. Ce n'est peut-être que l'*étiquette* faite demoiselle. En dansant, et elle

danse beaucoup, elle a l'air d'accomplir un devoir de diplomatie.

La société à Naples *fait masse*. Ce n'est pas comme à Rome, où la broderie a l'air d'emporter l'étoffe, où les étrangers ont l'air de faire le monde, dans lequel quelques Romains apparaissent par-ci par-là. Il y a ici quatre-vingts femmes dont je puis vous copier les noms dans mon journal, et que l'on trouve partout. Souvent leur amant ne leur parle pas dans le monde. Napoléon a réformé les mœurs ici comme à Milan. On ne cite plus, comme ayant plusieurs amants à la fois, que des dames qui ont passé leur jeunesse en Sicile, pendant que Napoléon civilisait l'Italie. La tristesse protestante qui infecte Paris se fait sentir ici dans la société Acton, que je n'ai point vue. Naples est plus remuant et plus criard que jamais. Le contraste est épouvantable entre Toledo, plus vivant que la rue Vivienne (car ici on ne *passe* pas, on *demeure* dans la rue), et là sombre Rome.

La mosaïque découverte il y a deux mois à Pompeï est réellement ce qu'on a trouvé de plus beau en peinture antique. C'est un objet d'art presque au niveau de l'*Apollon*, non pour la beauté, mais pour la curiosité. C'est une bataille ; un roi barbare sur son char va être pris par des guerriers portant casques et piques. Un barbare se fait tuer pour sauver son roi, lequel roi, sur son char, a une mine des plus effarées. Ces personnages sont à peu près de grandeur naturelle. On empêche de dessiner et même d'écrire devant ce chef-d'œuvre.

— [1] *Bologna* était amoureuse depuis vingt ans d'un amant impuissant ; par dépit, elle cherche à se donner à un autre homme un peu bête, qu'elle croit sincèrement aimer. De là ses folies. Elle peut trouver sept à huit ans de bien-être avec cet animal à deux têtes. Que dites-vous de la mine de l'amant impuissant, qui ne veut ni faire ni laisser faire ?

Un paysan faisait un trou à Misène ; avant-hier, il a trouvé

[1] Ce paragraphe fait allusion à l'état politique de la Romagne, dans laquelle il y avait alors beaucoup d'effervescence. Le pape, l'Autriche, les libéraux, s'observaient avec anxiété. Quelques-unes des lettres précédentes et des suivantes donnent le mot de l'énigme. (R. C.)

deux têtes de marbre, que j'ai achetées; j'ai gagné à cette loterie. J'avais reconnu les beaux yeux de Tibère. Croiriez-vous que ce coquin est fort rare? Il a cependant régné vingt-deux ans, je crois, et sur cent vingt millions de *sujets*. Enfin, mon buste vient, pour le mérite, immédiatement après les chefs-d'œuvre; il me coûte quatre piastres, et on l'estime cent au moins. L'un des meilleurs sculpteurs de Rome, mon ami intime (il aime le *beau*, comme moi, avec passion, folie, bêtise), M. Vogelsberg, s'occupe à faire un nez à mon buste. Si je crève, la circonstance *unique* de ma mort, me donnant de l'audace, vous recevrez ce buste, *sans frais*, et le ferez arriver chez M. Dijon.

Avez-vous eu votre liberté au 1[er] janvier? C'est une grande épreuve; nous le sentîmes tous en 1814. Comment vous en tirez-vous? Dictez-vous à une jeune femme de chambre l'histoire sincère de votre vie de *Paglietta*, à Naples? Plus, votre conspiration pour livrer le port de Naples aux Anglais, de concert avec madame de Belmonte; plus, la vente des boutons avec l'empreinte de Saint-Pierre; plus, l'arrivée à Genlis avec dix-huit sous, et enfin la délicieuse histoire des présents de *confitures*.

Je m'amuse à écrire les jolis moments de ma vie; ensuite je ferai probablement, comme avec un plat de cerises, j'écrirai aussi les mauvais moments, les torts que j'ai eus; et ce malheur de déplaire toujours aux personnes auxquelles je voulais trop plaire, comme il vient de m'arriver à Naples, avec madame D... (née à Bruxelles). Bien entendu, je ne songeais pas à l'amour; ses yeux étaient doux et me plaisaient, et le contour du profil ressemblait à madame de C.......... Hélas! comme auprès de la Giudita, j'ai vu un président Pellot m'enlever toutes les préférences. Ne dites pas mon voyage à ces chers amis, qui me font rayer des listes de la croix. Je pense qu'en invoquant l'oubli la petite jalousie s'éteindra. Dites : Il devient vieux, il se rouille. Ne sortez pas de là.

Savez-vous mon chagrin réel : comment lirez-vous cette lettre? Combien faudrait-il de besicles? Enfin, lisez-en un peu tous les dimanches, quand vous n'aurez rien à faire. On se fiche de nous

de la façon la plus plaisante; mais *sempre benedicere dei Domini Priori.*

Croyez que je vous suis tendrement attaché.

A.-L. Féburier.

Aimeriez-vous des vues de Naples au *simple trait?* Cela aide et *ne gâte pas* la mémoire. Comprenez-vous ce *ne gâte pas;* il dit plus qu'il n'est gros. Ces vues au trait ont deux pieds de long sur douze ou quinze pouces de hauteur. Je vous enverrai mon exemplaire, autour d'un bâton, si vous en êtes digne. J'ai vu deux têtes antiques de terre cuite chez M. de San Angelo (à Corso di Napoli), le nouveau ministre en un mot. Ah! que ne puis-je les voler pour vous ou pour moi!

CLXXXIV

A MONSIEUR D....., A PARIS.

De chez moi (Civita-Vecchia), 28 février 1832.

Lisez, si ce jour-là vous en avez envie, cher ami, et puis renvoyez à M. Colomb (par la poste); mon agent général loge nº 35, rue Godot de Mauroy.

En écrivant à M. Rœderer, j'ai pensé que c'était un homme de 1780, plaçant sans doute le bon ton à trouver que l'autorité (qui donne les grâces et pensions) a toujours raison. Je n'ai pas voulu prendre de la couleur noire sur ma palette. Vous qui avez eu l'honneur insigne, le seul vrai, d'être condamné à mort, ajoutez du noir. Hier et le 26, on voulait faire tomber des têtes; j'aurai peut-être à ajouter quelque chose avant de cacheter.

Le 21, à Forli, à la tombée de la nuit, les soldats se sont mis à tuer tout ce qu'il y avait dans la rue. Le plaisant, c'est qu'il n'y a eu que des ultras de tués. Entre autres, un ultra, célèbre usurier, qui, depuis trente ans, ne manquait pas les litanies de

la Madonna del Fuoco. Ses neveux, ne le voyant point rentrer, ont osé, à minuit, au milieu des coups de fusil des corps de garde, aller à la recherche de l'oncle avare ; ils l'ont trouvé au dépôt des cadavres, à la municipalité, tout nu et ayant à côté de lui sept à huit lettres de change à lui appartenant, que les voleurs d'habits avaient laissées là, comme inutiles paperasses. Tout le nœud de la comédie, c'est que M. Albani a imprimé et écrit à Rome que, effrayé de la colère des bourgeois le 21 ou plutôt et *au plus tôt* le 22, il avait appelé les Autrichiens, tandis que la proclamation du brave Hongrois Radetsky est imprimée dans les journaux de Milan ou de Modène, le 20 ou le 21, au plus tard. Or il y a cinquante lieues au moins de Forli à Milan.

Pourquoi diable aussi *proclamer?* Le duc de Modène, lui-même, s'est senti obligé à faire un journal ultra, tant l'opinion s'occupe de politique. Aussi, adieu la musique ! Ces indignes Romains, qui applaudissent Bellini, viennent de siffler les *Cantatrici villane*, que le pauvre vieux Fioravanti, âgé de soixante-dix-neuf ans, avait fortifiées d'instrumentation. Le pauvre vieillard était présent à l'orchestre. Je n'ai pas eu le chagrin d'être là. Depuis un mois, comme vous comprenez bien, je suis comme Actentirkoff, *à mon poste*.

Nettiber [1] est comme un ancien ministre se faisant ultra pour rester. Albani, qui a trois fois plus d'esprit et d'activité, malgré ses quatre-vingt-quatre ans, est Villèle. Lambruschini est la Bourdonnaye, l'homme aux catégories, formes aimables, accoutumé aux *reinesse* [2] et Louis XVI placé au dogat par le hasard.

Avez-vous reçu, cher ami, une lettre énorme ? mais j'écrivais de la Speranzella ; j'ai espéré que le lieu de la scène soutiendrait votre attention. Au reste, il se peut que vous n'ayez pas pu lire ; je suis arrivé à ce point de décadence, que, dès que je cherche à former des caractères passables, je suis absurde. Vous saurez que j'ai un chagrin ; tous les secrétaires d'ambassade et consuls me font des compliments de condoléance, sur ce qu'un *homme*

[1] Le cardinal Bernetti.

[2] Remises, ajournements..

de ma portée n'a pas une certaine chose (ce n'est pas la v..... que je veux dire). Indiquez-moi un moyen de prouver que je ne suis pas malheureux d'une chose à laquelle, si j'étais seul, je ne penserais pas une fois par mois. L'essentiel est d'aller à Livourne, dans trois ou quatre ans. L'âme est un feu qui s'éteint s'il ne s'augmente; le pauvre diable d'employé, qui n'obtient ou ne *refuse* pas de l'avancement, marche à la destitution.

Que si j'étais évêque, ou seulement inamovible référendaire à la cour des comptes, mon égoïsme ne vous parlerait pas de moi pendant deux pages.

Notre position est amusante depuis quinze jours; chaque quart d'heure peut tout changer. Je vous écris à trois heures du matin; le courrier que j'attends à huit peut bouleverser toutes les données. Y a-t-il eu débarquement à Ancône[1]? La citadelle a-t-elle résisté, comme Manuel résista pour se faire *empoigner* et chasser de la Chambre? M'arrive-t-il deux mille hommes ici? Je les attends depuis quinze jours.

Pesaro est ivre de joie; *idem* à Pérouse, Spoletto; le voisinage du *tricolore* les rend folles.

CLXXXV

A MADAME ....., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 4 mars 1832.

On m'a conté dernièrement le début dans la vie d'un jeune Dauphinois; cela n'a rien de bien intéressant, mais j'y ai trouvé quelque analogie avec l'histoire de ma jeunesse, et j'ai pensé, ma chère amie, que ce récit pourrait vous amuser un instant: si je me suis trompé, ne me le dites pas.

Paul Sergar était né à Valence, en Dauphiné, d'un médecin qui savait le grec, et passait sa vie à lire les auteurs fameux

[1] Le débarquement des Français à Ancône avait eu lieu le 23 février.

plus qu'à soigner ses malades. Ce père avait beaucoup d'esprit et du véritable ; il lui venait des idées nouvelles sur la plupart des choses dont on parle. Il avait trois maisons dans Valence et un domaine à Tain, qui ensemble lui valaient bien une douzaine de mille livres de rente.

M. le docteur Sergar avait adoré son fils Paul durant ses premières années. Il passait des journées entières à répondre aux questions que l'enfant lui adressait sur tout. Mais il s'était remarié à une femme belle et méchante, qui lui avait donné deux petites filles. Cette femme mit tant de soin et d'esprit à calomnier Paul auprès de son père, qu'il devint le plus malheureux des hommes.

L'enfance, qui est restée une époque de bonheur dans le midi de la France, où les convenances n'empoisonnent pas encore la vie, fut un temps d'extrême malheur pour Paul ; de quinze à dix-huit ans, il fut peut-être un des êtres de France les plus à plaindre. Il avait un caractère passionné et ombrageux ; son imagination se monta au tragique et augmenta beaucoup son malheur.

Vers seize ans, il eut la bonne idée d'étudier le droit ; il demanda d'aller à Paris prendre ses grades. Les amis de son père lui firent honte de la manière dont il traitait ce fils, qui passait pour le plus joli garçon de Valence. Les femmes prirent parti pour lui ; madame Sergar craignit qu'on n'ouvrît les yeux à son mari, et enfin elle consentit à promettre une pension de dix-huit cents francs à ce pauvre jeune homme, qui s'embarqua pour Paris, désespérant presque de la vie et se demandant quelquefois s'il ne ferait pas mieux de finir une destinée si triste par un coup de pistolet.

Paul était recommandé à Paris à M. Barthélemy, ami intime de son père et qui connaissait fort bien sa famille.

« Il faut réussir, mon cher Paul, lui dit M. Barthélemy; ce qu'il y aurait de pire pour vous, ce serait d'être obligé de retourner à Valence. Ne vous figurez pas que vous êtes venu à Paris pour vous amuser ; vous y êtes venu pour conquérir quatre mille livres de rente, c'est-à-dire l'indépendance. Je vous avouerai que je tremble que votre belle-mère ne retarde souvent le payement de votre pension.

— Monsieur, j'aimerais mieux mourir que de retourner à Valence, répondit Paul ; jugez de ma reconnaissance et de l'extrême exactitude que je mettrai à suivre vos conseils. »

Voilà tout ce que je sais sur Paul Sergar, et c'est bien peu pour ma curiosité.

CLXXXVI

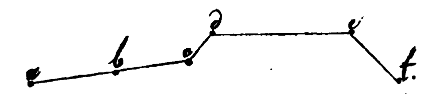
A MONSIEUR LE BARON DE M....., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 11 juin 1832.

J'ai reçu votre lettre du 28 avril. J'ai écrit plusieurs fois l'année dernière à vous, à L..., à ce pauvre Lambert, à de B.,.. : pas de réponse. Je croyais que vous, en particulier, la correspondance vous ennuyait ; rien de plus naturel : deux hommes de cinquante ans se sont tout dit sur tout ; ils ne désirent pas les mêmes choses en politique ; de là, ennui d'écrire. Rien de plus raisonnable et de moins offensant : c'est l'approche de la vieillesse, la sensibilité se retire.

En réponse à votre lettre du 28 avril, j'avais écrit une page que je viens de déchirer.— Pour me réduire aux choses personnelles : je commence à faire mon nid, je ne pense pas plus à Paris qu'à Babylone. — Colomb m'écrit le 23 mai que mon neveu sera envoyé, non chez Jacques le Songeur, mais chez Dulcinée du Tr... ; il prendra cela fort raisonnablement. Cependant, si l'on y met les formes et que l'on consulte le chef, le voyage ne pourra guère avoir lieu avant l'hiver. Quelle joie pour les amis de Paris ! Non-seulement on ne lui a pas donné la croix, mais encore on le fait voyager. Si ce jeune homme a réellement du cœur, il tâchera de prendre la chose froidement. Ce pays-là sera nouveau pour lui ; il suivra les conseils du grand M.... dans l'étude de la littérature espagnole. Quant à moi, mes connaissances en peinture ont triplé depuis un an ; j'ai étudié un à

un tous les tableaux qui sont à Rome ; je vois parfaitement le mouvement d'ascension du talent de Raphaël, dont j'ai écrit la vie :



La grande montée de C en D, c'est la connaissance de Frà Bartolommeo della Porta, à Florence, 1507. De D en E il peint sa première fresque : la *dispute du Saint-Sacrement*, au Vatican. Il se soutient quelque temps à cette élévation ; ensuite, rassasié d'honneurs, il paraît qu'il aime moins la peinture, il prend une manière plus large, c'est-à-dire qu'il se contente d'*à peu près ;* il était en décadence de E en F, quand il mourut en 1520. Il excelle à rendre les nuances légères du sentiment, mais non les grands mouvements de passion. A la vérité, un seul personnage dans un tableau a, pour la plupart du temps, un grand mouvement de passion. Raphaël n'a rien fait d'aussi passionné que le *Saint Jean,* fresque du Dominiquin, laquelle forme un des pandentifs de l'église de Saint-André della Valle. Voilà le résumé de mon manuscrit sur Raphaël.

Quand je ne suis pas ici, je me tiens à la Riccia, à trois lieues de Rome, sur la route de Naples. Là, un aubergiste loge et nourrit vingt ou trente curieux, moyennant six paoli ou trois francs trente centimes par jour, le déjeuner non compris ; en une demi-heure on va à Albano. — On vient de compléter quatre promenades charmantes qu'on appelle, je ne sais trop pourquoi, les *Galeries;* Sa Sainteté y va souvent. La ville d'Albano nous fournit deux maisons où l'on passe la soirée, et avec lesquelles on fait des pique-niques. — Le siroco est absolument insupportable pour moi, à Rome, du 10 juin aux premières pluies. Par exemple, aujourd'hui 11, je sens le premier siroco de l'année ; mais, comme je suis à Civita-Vecchia, la mer le rend supportable.

A Rome, je loge avec l'excellent Constantin[1], dans un appartement dont trois pièces sur huit ont été arrangées à la française par feu madame C...., la maîtresse de feu le cardinal L..... Cet appartement est à deux pas du palais Caetani; les trois princes de ce nom sont mes meilleurs amis. Leur mère, ancienne amie de Paul-Louis Courier, me donnait une occasion charmante de bavarder le soir; mais elle a une maladie depuis trois mois; elle est à peine hors de danger. — Il y a bal ou grand dîner trois fois par mois chez notre ambassadeur, admirablement poli et ingénieux. Il y a soirée quatre fois par mois chez M. Horace Vernet, à la villa Medici; c'est Paris à Rome, et j'y vais peu.

Mon amour pour l'aristocratie m'a fait faire connaissance avec une princesse napolitaine et une marquise romaine où je vais quatre fois la semaine. Tous les deux jours je vais expédier mes affaires de vive voix chez mon chef. — Si le hasard m'avait fait aide de camp d'un tel homme à dix-huit ans, au lieu du général Michaud, je serais bien plus poli. Mes atomes crochus ne se sont pas accrochés avec le reste de la famille de ce chevalier français. — Ma mission à Ancône m'a beaucoup intéressé, je viens de déchirer une page là-dessus.

Je fais toujours le cicerone à quelques Français, parmi lesquels M. Adrien de Jussieu m'a fort convenu, ainsi que M. Giraud (de Chaillot). Voilà ma vie. Écrivez-moi ce qu'on dit, pense et fait à Paris.

SIMON.

[1] Le célèbre peintre sur porcelaine qui a copié si admirablement Raphaël. (R. C.)

CLXXXVII

A MONSIEUR D. . F..., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 12 juin 1832.

Ennuyeux comme la peste! J'espère, cher ami, que le choléra n'est plus qu'ennuyeux, comme éternel lieu commun des sots. — Mon cœur a saigné en apprenant la perte immense que vient d'éprouver notre bienfaiteur [1] commun. C'est pour moi le seul souvenir tragique de cette affaire fâcheuse pour l'humanité. Mais comment aussi, à la première certitude du danger *réel* (je ne parle pas des bavardages de la société), comment ne pas envoyer à Marseille ce qui nous est cher?

Je pense que vous ne vous êtes pas plus ennuyé pendant le mois d'avril que l'on ne s'ennuie pendant une bataille. Vous étiez transformé, m'a-t-on dit, en pharmacie ambulante. Ici, nous n'avons jamais cru les journaux. L'esprit examinant les degrés de probabilité, le cœur sent moins. Nous n'avons songé au danger qu'à l'arrivée des lettres particulières. Ici, petit trou de sept mille cinq cents habitants, la grippe tuait sept personnes par jour. Mais personne ne s'avisait d'avoir peur; la presse n'avait pas frictionné les imaginations. J'ai vu pour la première fois que la liberté de la presse peut être nuisible. Napoléon eût défendu d'imprimer le mot choléra. Qu'a fait madame de C....... .? Vous voycz que j'aime qui m'aime : avis au lecteur.

J'ai eu une attaque de goutte au pied droit; approche de la cinquantaine; du reste, le cœur plus ferme que jamais.

Je suis devenu ami de madame la princesse Torella (Caracioli), qui loge à Chiaja. Vous connaissez mon goût pour l'aris-

[1] Il s'agit de la mort de madame de Champlâtreux, fille de M. le comte Molé. (R. C.)

tocratie ; je l'aime quand elle n'est pas étiolée par une éducation de *trop bon ton*. On dit qu'un envoyé a fait une démarche contre votre fils Dominique, que même on a pensé à le marier à Dulcinée. Le chef ici est très-bien, ou a l'air d'être très-bien. Quelle joie intime pour les amis de Paris ! Ne pas lui donner ce qu'a eu le dernier barbouilleur de papier, et le faire courir de pays en pays, comme un navire démâté, devant la bourrasque. Il ne ferait pas à ses amis le plaisir d'en être au désespoir, ce qui n'empêche pas de manœuvrer. Que de choses pour un coin de bouche ironique!

Quand je suis exilé ici, j'écris l'histoire de mon dernier voyage à Paris, de juin 1821 à novembre 1830. Je m'amuse à décrire toutes les faiblesses de l'animal : je ne l'épargne nullement; cela sera drôle quand on le verra dans les montres du Palais-Royal, alors Palais-.... en 1860.

Beaucoup de gens n'ont pas d'yeux ; mais Dominique en a, ce qui le fait souvent rire depuis trois mois. D'abord grand ballet, sifflé depuis à Marseille, préparé ici par M. S...., gendre de M. C...., dont la fille fait l'amour avec un puissant personnage. Tous ceux qui n'ont pas d'yeux niaient cela en février. Dominique avait la confidence des joies anticipées, sur la seconde édition du golfe de Juan.

Mais c'est là la petite pièce. Avez-vous lu le *Mémorial de Sainte-Hélène*, chef-d'œuvre du *chambellanisme?* Dans ce livre se trouve la mort de la république de Venise, admirablement décrite, non pas par le chambellan, il est vrai. Ce qu'il a transcrit, je le vois; on m'a même envoyé le voir, dans cet heureux pays, dont le nom porta bonheur à certain *Babilan*, qui se rendait à Rome, en 1740, suivant le président de Brosses...

Si j'avais un courrier, je vous écrirais dix pages ; tout est comique, les détails comme l'ensemble. Mais, hélas! un détail, pour être intelligible et surtout comique, exige dix pages. Je ne puis vous donner que du burlesque en *quintessence*, qui est ce que je vous disais, comme la quinine est au quina. Malheureusement la désaffection s'augmente d'un dixième chaque mois. Rien ne se passe naturellement, simplement, raisonnablement. Rabelais est appelé à délibérer sur chaque détail et ordonne ce

qu'il y a de plus bouffon. Les employés meurent de faim à la lettre ; ils doivent chez le boulanger, l'épicier, et voilà qu'on leur demande officiellement de contribuer à un emprunt; même dans les moments prospères, ils n'auraient pas donné trente mille francs dans tout l'État. Il n'y a que trois remèdes; aucun des trois ne sera visible à Paris, pendant cette année bissextile 1832. Premièrement : faire tomber trois cents *caput ;* non pas au hasard, mais avec l'apparence et les formes de la justice, prenant les cinq ou six réellement plus enragés, dans chaque population; mais la force, et plus encore l'apparence de la justice! Où prendre ces drogues?—Deuxième remède : huit garnisons de cinq cents hommes et six de mille hommes; plus une colonne mobile de six mille hommes de troupes sages, disciplinées, bien conduites, moitié Gaulois moitié gens du Nord. Mais où est le cardinal de Richelieu pour organiser une telle mesure ? — Reste donc, pour troisième alternative, des concessions; or nous n'en voulons point faire. Exactement comme le sénat de Venise en 1798. Nous nous confions à la Providence; ceci est à la lettre. L'an passé, Paris devait être englouti le 4 novembre. Le courrier arrivé le 14 n'ayant rien apporté, on attendit autre chose. « Si nous faisons des concessions réelles, disent les gros bonnets, nous sommes perdus à jamais ; si l'on nous conquiert, nous sommes des martyrs, et nous pouvons ressusciter, comme après Napoléon. » Chacun est roi dans sa petite sphère; voilà ce qui caractérise la république de Maroc. Le sous-lieutenant a une sphère moins étendue que le lieutenant; mais il se moque parfaitement du lieutenant, du capitaine, etc., etc. Du reste, tous comptent fermement sur un miracle; si ce n'est pour le 4 novembre, comme l'an passé, ce sera pour un autre jour. Tous ne sont fermes que dans un point : pas de concessions. Du reste, pas le sou, absolument comme Louis XVI après MM. de Calonne et de Loménie.

On va faire dix ou douze cardinaux ; si vous songez à cette place pour vous, pressez-vous. Tout ce que je vous écris là est bien froid et bien pâle. Des faits, morbleu ! des faits ! mais comment les envoyer? Mon cœur saigne de tant de malheurs.

L'incertitude de la durée gâte le port où vous avez jeté ma

barque. S'il y avait certitude, je planterais quelques arbres. Tout vient à ravir; on donne douze cents artichauts pour vingt et un sous, vingt-cinq figues pour un sou. — Les habitants sont bien plus heureux que les Anglais; ils mangent du pain fort blanc, ils ont d'excellente viande, du vin à discrétion, ils font l'amour et crient comme des Napolitains (quatre mille sur sept mille cinq cents, sont natifs de Torre del Greco).

DURAND.

CLXXXVIII

A MONSIEUR D... F..., A PARIS.

Rome, le 28 juillet 1832.

Avis de chien enragé.

Un des plus grands talents de Rome dans le genre scélérat, c'est une madame B..... Elle est laide, noire, courte, âgée; malgré ces avantages, elle séduit tout le monde. Quelque noire intrigue tramée par elle, bien entendu, l'avait jetée en prison, il y a deux ou trois ans. Là, sous les verrous, aidée de son fils et de deux abbés, elle se mit à fabriquer de faux *bons* sur les caisses de Rome. Elle contrefaisait parfaitement la signature du cardinal Pedicini. Elle amassa ainsi huit ou dix mille francs; ensuite se fit un ordre de liberté. Elle persuada à un nommé Poli, ex-portier de M. de Celles, de partir pour Livourne avec sa femme; au moment de partir, elle suggéra à cet homme de laisser sa femme, et le passe-port servit pour elle. Madame B.... a été à Livourne, Lucques, Modène, où elle a séduit ce tyranneau. C'est un talent admirable; il y aurait huit pages d'anecdotes à écrire. Enfin, accompagnée de sa fille, aussi laide qu'elle, on dit qu'à Paris elle exploite les *réfugiés* italiens.

N'oubliez pas, quand votre sagacité en trouvera le joint, de

parler de ma reconnaissance à M. Dijon. Quand je compare sa bonté à la méchanceté de ...., je sens des transports de bienveillance pour le premier. — Que faites-vous aujourd'hui?

Baron Brisset.

CLXXXIX

A MONSIEUR D... F..., A PARIS.

Rome, le 15 août 1832.

Nous assistons au spectacle comique de la peur sous toutes ses formes; il y a de quoi en dégoûter. Deux ivrognes sont morts cholériques à Florence, autant à Bologne. Les agents nés Français, pour n'être pas soupçonnés de peur, nient le choléra, quoiqu'il existe dans leur résidence; ce qui tend à discréditer nos nouvelles auprès des gens du pays.

Hier j'ai pensé vivement à vous. Je me trouvais dans la plus grande église de l'inquisition ici et de toutes les inquisitions du monde; elle était remplie de monde moyen et de beau monde, à ne pas trouver place. Je m'étais glissé dans la saillie de la statue d'un tombeau, et je regardais toutes ces têtes animées par la peur. La mienne était pleine de calculs mathématiques. Si les choses se passent comme à Paris, combien de ces gens-là partiront! Sur neuf cent mille habitants, Paris en a perdu vingt mille, ou deux sur quatre-vingt-dix, ou un sur quarante-cinq. Nous étions bien dix-huit cents dans cette église.

Tout à coup, à la chute du jour, le jacobin, assez bon prédicateur, s'est écrié avec une voix tonnante : « Mes frères, disons un *Pater* et un *Ave* pour le premier d'entre nous qui mourra du choléra. » Les femmes ont crié du haut de leur gosier; cela ressemblait à un supplice, et je ne l'oublierai point. On a achevé dans les larmes le *Pater* et l'*Ave*.

J'ai envoyé six de mes pages à M. Dijon; j'ai parlé avec la même

sincérité qu'à vous; le ton de sa lettre semblait m'y autoriser. Mais les âmes qui ont des hôtels sont comme le marbre de la porte, très-polies et très-froides; — ce sont les révoltes et les assassinats, et non la maladie, qui nous feront danser ici.

CXC

A MONSIEUR R... C..., A PARIS.

Palerme, le 27 août 1832.

Courier avait bien raison; c'est par une ou plusieurs c..... que la plupart des grandes familles de la noblesse ont fait fortune. Cela est impossible à New-York; mais on bâille à se rompre la mâchoire à New-York. Voici la famille Farnèse qui fait fortune par une c...., la célèbre Vannozza Farnèse.

Lors de la composition des *Promenades dans Rome*, nous nous sommes souvent entretenus de Paul III; j'ai du nouveau sur ce vénérable pontife, et je t'en fais part. Alexandre Farnèse monta sur le trône, comme tu le sais, le 12 octobre 1534, à l'âge de soixante-huit ans, et mourut le 10 novembre 1549.

Je prends quelques-unes des aventures de cet homme aimable dans un manuscrit moitié en patois napolitain et moitié en mauvais italien, et dont le principal mérite est la naïveté. Les récits que j'y trouve sont de ceux que les historiens graves font profession de mépriser. Toutefois, leur dirais-je, que nous importent aujourd'hui un interdit lancé contre les Vénitiens, ou l'histoire d'un des cent traités de paix signés par la cour de Rome avec Naples? tandis qu'on voit avec intérêt la façon de se venger d'un rival ou de plaire à une femme, en usage au seizième siècle. J'ai lu ce manuscrit comme un roman; mais il est incroyablement difficile à traduire, et ce n'est pas une petite affaire que de le réduire à une forme décente.

Il y a de tout, même de la magie. Il faut convenir que cet Alexandre Farnèse fut un des hommes les plus heureux du sei-

zième siècle. *Heureux selon le monde*, ne manque pas de répéter, à plusieurs reprises, notre auteur napolitain, qui me semble un homme de cour, devenu dévot en prenant de l'âge. Outre le péché d'indécence, dans lequel il tombe assez souvent, sa narration est obscurcie par une foule de raisonnements inintelligibles, pour la plupart, empruntés à Platon. C'était l'esprit du temps; qui nous dit que le nôtre ne semblera pas aussi ridicule dans trois siècles?

J'abrége infiniment cette histoire scandaleuse qui, dans l'original, n'a pas moins de quatre cent quatre-vingts pages grand in-4°. L'auteur explique beaucoup de faits par la magie; il est naïf et croit ce qu'il raconte; mais je ne conseillerais pas au lecteur de l'imiter en ce point. Il ne faut chercher ici ni la gravité ni la certitude historiques, mais des habitudes et des usages, suivant lesquels on cherchait le bonheur en Italie vers l'an 1515, à l'époque où ce beau pays comptait parmi ses citoyens l'Arioste, Machiavel, Raphaël, Michel-Ange, le Corrége, le Titien et tant d'autres.

Quelques personnes prendront peut-être la liberté de croire que cette civilisation-là valait celle qui fait notre orgueil au dix-neuvième siècle. Mais nous avons de plus deux bien belles choses : la décence et l'hypocrisie.

Il y aurait, du reste, une grande ignorance à juger les actions des contemporains de Raphaël d'après la morale et surtout la façon de sentir d'aujourd'hui. Au seizième siècle, on mettait moins d'importance à donner et à recevoir la mort. La vie *toute seule*, séparée des choses qui la rendent heureuse, n'était pas estimée une propriété si importante. Avant de plaindre l'homme qui la perdait, on examinait le degré de bonheur dont cet homme jouissait; et, dans ce calcul, les femmes tenaient une place bien plus grande que de nos jours : il n'y avait point de honte à faire tout pour elles. La vanité et le *qu'en dira-t-on* naissaient à peine; et, par exemple, on ne prenait point au sérieux les honneurs décernés par les princes; l'opinion ne les chargeait point d'assigner les rangs dans la société : lorsque Charles-Quint fit le Titien comte, personne n'y prit garde, et le Titien lui-même eût préféré un diamant de cinquante sequins. J'achèverai le tableau en

rappelant qu'on avait alors une sensibilité extrême pour la poésie, et que la moindre phrase, contenant un peu d'esprit, faisait, pendant une année entière, l'entretien de la ville de Rome. De là tant d'épigrammes célèbres qui, aujourd'hui, paraissent dénuées de sel : le monde était jeune.

Notre pruderie n'a pas la plus petite idée de la civilisation qui, à cette époque, a régné dans le royaume de Naples et à Rome. Il faudrait un courage bien brutal pour oser l'expliquer d'une façon claire. Mais, par compensation, toutes nos vertus *momières* eussent semblé complétement ridicules aux contemporains de l'Arioste et de Raphaël ; c'est qu'alors on n'estimait dans un homme que ce qui lui est personnel, et ce n'était pas une qualité personnelle que d'être comme tout le monde : on voit que les sots n'avaient pas de ressource.

Extrait de la préface de l'auteur napolitain.

« Sur la fin de mon séjour à Rome, époque de ma vie bien heureuse, *selon le monde*, le hasard m'ayant procuré la faveur de ce qu'il y avait de plus grand et de plus aimable, mon oreille fut mise en possession de certaines vérités curieuses ; de façon que maintenant, du sein de ma retraite, je puis donner au monde l'explication de ce qu'on a appelé le *génie familier* d'Alexandre Farnèse. Toutefois, l'illustration des choses anciennes ne devant point faire oublier le juste soin de la sécurité présente, mes paroles seront pondérées de façon à n'être comprises en entier que par les intelligents. Quant aux circonstances délicates et qui passent la portée naturelle des esprits, je n'ai aucun scrupule : tandis que les sages sentiront et goûteront l'importance des choses, le vulgaire s'étonnera de leur peu d'importance et doutera. Qu'importe ? Le vulgaire n'est-il pas fait pour douter de tout et pour tout ignorer ? Que connaît-il avec certitude, au delà du nombre de ducats qu'il a dans sa poche ? »

On ne saurait contester qu'avant le pontificat de Paul III quelques membres de la famille Farnèse n'aient vécu noblement et contracté des alliances avec certaines familles nobles, soit d'Or-

vietto, soit des bords de la Fiora, petit fleuve qui, à diverses époques, a fait la séparation de la Toscane et des États du pape.

Ranuccio Farnèse, gentilhomme d'une très-médiocre fortune, en vivant, par économie, dans sa terre, loin de la capitale, eut plusieurs enfants. Je ne parlerai ici que de trois d'entre eux, savoir : Pierre-Louis, Julie et Jeanne, si connue depuis sous le nom de Vannozza.

Pierre-Louis se maria avec Giovannella Gaetano, de l'illustre famille qui a donné à l'Église le fameux pape Boniface VIII, mort en 1303. On dit que de ce mariage naquit Alexandre; mais on prétendait à Rome, lorsque les grandes qualités de ce jeune homme commencèrent à le faire distinguer, que son père véritable avait été Jean Bozzuteo, gentilhomme napolitain : tout Rome savait qu'il était le favori de la signora Gaetano.

Julie se maria aussi à Rome, à un gentilhomme, mais assez pauvre. Vannozza, la cadette, venait souvent de son village passer plusieurs semaines à Rome, soit dans la maison de son frère, soit dans celle de sa sœur. Elle croissait en beauté et en grâces et devint bientôt la merveille de cette capitale du monde et l'origine de l'étonnante fortune de sa famille. Aucune femme, soit parmi la noblesse, soit dans la bourgeoisie, soit parmi ce monde infini de nobles courtisanes, dont la beauté et la richesse firent toujours l'admiration des étrangers, ne put jamais soutenir la moindre comparaison avec Vannozza. Et, quand bien même elle eût été tout à fait dénuée de cette divine beauté, si calme, si noble, si saisissante, qui la fit la reine de Rome pendant tant d'années, et l'on peut dire sans exagération jusqu'au moment de sa mort, elle eût été une des femmes les plus recherchées à cause de cet *aimable volcan* d'idées nouvelles et brillantes que lui fournissait l'imagination la plus féconde et la plus joyeuse qui fut jamais.

Étant encore jeune fille et du temps qu'elle venait à Rome, de la campagne, seulement pour passer le temps du carnaval et voir les *moccoletti*[1], elle habitait chez son frère Pierre-Louis,

[1] Petites bougies que chacun porte en courant, dans le Corso, le

qui possédait alors une assez pauvre maison vers l'arc des Portugais, au bord du Tibre. Elle inventait les parties de plaisir les plus singulières, les plus divertissantes et qui le lendemain, lorsque la renommée les racontait dans Rome, donnaient le désir aux courtisans les plus heureux, aux cardinaux les plus puissants, d'être admis dans la société de ce petit gentilhomme. J'ai encore ouï parler, dans ma jeunesse, d'une partie de plaisir qui eut lieu la nuit, sur les eaux du Tibre; c'était pendant les grandes chaleurs de l'été, quelques jours après la Saint-Pierre. Sur le minuit, la société de Pierre-Louis monta dans des barques par un beau clair de lune. Après avoir joué sur les eaux, descendu et remonté le Tibre, les barques allèrent se ranger le long de la *Longara*, dans un lieu que le Janicule couvrait de son ombre et où les rayons de la lune ne pénétraient point. Deux barques s'éloignèrent des autres et tirèrent un petit feu d'artifice fort agréable. Après le feu on but d'excellents vins et on prit des glaces, plusieurs mêlaient leurs glaces dans le vin.

La lune, dans son cours, étant venue à illuminer même cet endroit de la *Longara*, Vannozza, qui se balançait avec grâce à la pointe d'une des barques, tomba à l'eau, et dans le moment où toute la société s'alarmait de cet accident, changeant de vêtements avec une promptitude incroyable, elle parut dans l'eau vêtue en naïade. Après qu'on eut admiré ses grâces sous ce costume, elle récita, au grand enchantement de tous, une pièce de vers de Carletto, qui passait alors pour le premier poëte de Rome. Ces vers, fort élégants, étaient des compliments pour la plupart des membres de la société, et adressaient des plaisanteries satiriques à quelques autres, ce qui fit beaucoup rire. Vannozza nageait fort bien, et en récitant ses vers s'appuyait avec grâce sur deux corbeilles de fleurs, du milieu desquelles elle semblait sortir. Ces fleurs étaient fixées sur de grosses masses de liége, de façon que la jeune fille ne courait en apparence aucun danger; mais les ondes du Tibre sont traîtresses et semées de tourbillons.

soir du mardi gras. Chacun cherche à éteindre le *moccolo* de son voisin: c'est un des spectacles les plus bizarres et les plus gais. (R. C.)

Comme Vannozza achevait de réciter son idylle, les deux corbeilles de fleurs s'éloignèrent peu à peu des barques et commençaient à être entraînées dans un mouvement circulaire, lorsqu'un jeune abbé qui passait pour l'amant favori de Vannozza se jeta à l'eau tout habillé, et bientôt la charmante naïade fut en sûreté dans une barque. Comme l'on s'inquiétait fort de cet accident arrivé à une personne si charmante, Vannozza improvisa un sonnet dans lequel elle disait à ses amis qu'ils avaient tort de s'alarmer, que l'on savait bien qu'*une naïade ne pouvait se noyer*[1].

Le lendemain tout Rome retentit des récits de cette nuit délicieuse; plusieurs soutenaient que le péril couru par Vannozza n'avait pas été réel et que tout était préparé entre elle et son amant pour lui donner occasion de réciter le charmant sonnet de la naïade.

Rodéric Lenzuoli, neveu du pape régnant, Calixte III, jeune homme qui brillait fort en ce temps à la cour de son oncle, improvisa un sonnet dans lequel il faisait parler le Tibre; le fleuve s'écriait : « Qu'il n'avait pas eu de moment plus glorieux depuis celui où il vit déposer sur ses bords Rémus et Romulus. » La fin de ce sonnet est encore dans la mémoire de tous, à cause de la séduisante description que le Tibre fait des membres de la jeune fille qu'il avait eu le bonheur de serrer un instant dans son sein. Ce fut à cette occasion que Rodéric connut Vannozza. Bientôt il abandonna pour elle toutes ses autres maîtresses; il en avait de deux sortes : celles dont il obtenait les bontés par amour, car c'était un fort agréable cavalier, rempli de courage, de bizarreries et fort digne de commander à une ville telle que Rome; celles auprès desquelles, nouvelles Danaé, les difficultées étaient aplanies par la pluie d'or. Rodéric dépensait des sommes énormes, son oncle ne le laissant jamais manquer d'argent. Bientôt après, en 1456, il fut créé cardinal; il eut la charge de vice-chancelier de l'Église, l'une des mieux rétribuées de Rome; il y

[1] Cet esprit si peu surprenant faisait un plaisir infini, et l'on peut juger du ravissement où les inventions si plaisantes de l'Arioste jetaient ses heureux contemporains. (R. C.)

réunit plusieurs riches bénéfices et il passait pour le cardinal le plus opulent de cette cour, si resplendissante de richesses et de luxe. Le peuple romain, toujours enclin à la satire, ne jugeait de l'importance d'un homme que par sa dépense et par la hardiesse de ses actions.

Le cardinal Rodéric était tellement épris de Vannozza Farnèse, qu'il cessa toutes ses autres pratiques d'amour, et Rome fut amusée par le désespoir de plusieurs dames illustres. Cet événement fournit durant quelques mois aux satires du fameux *Marforio*[1]. Le cardinal fit la fortune de tous les parents de Vannozza, qui ne manquèrent pas de fermer les yeux sur ce que tout Rome savait, et qui faisait leur honte. Rodéric avait commencé par exiler au fond de la Lombardie, au moyen d'un petit évêché de deux ou trois mille écus de rente, l'abbé qui s'était jeté dans le Tibre pour sauver Vannozza.

De ces amours, réprouvés par notre sainte religion, naquirent beaucoup d'enfants. Laissant de côté ceux qui moururent jeunes, nous ne noterons ici que François, César, Loffredo et Lucrèce, élevés tous par leur père au milieu du luxe et des grandeurs, et comme s'ils eussent appartenu aux princes les plus puissants.

Pendant que le cardinal Rodéric passait toutes ses journées dans la maison de Pierre-Louis, il y vit naître Alexandre, fils de Giovannella Gaetano: cet enfant partagea tout le luxe de l'éducation de ses cousins; il eut tout l'esprit de sa tante Vannozza et fit des progrès étonnants dans les lettres grecques et latines; il était cité comme le jeune prince le plus savant de Rome; mais, à peine arrivé à la première jeunesse, il laissa de côté tous les bons auteurs pour s'abondonner aux appâts décevants de la volupté la plus effrénée. A vingt ans, il eut une charge à la cour du cardinal Rodéric, et l'on peut juger de quelle faveur il y jouit, étant neveu de Vannozza, pour laquelle la passion du vice-chancelier semblait s'accroître tous les jours.

Il faut être juste; un jeune homme de cet âge, qui a été élevé comme le sont les fils des rois et qui a joui dans son enfance de

[1] Statue sur laquelle on attachait des sonnets satiriques, ordinairement en forme de dialogue avec Pasquin. (R. C.)

tous les honneurs que, dans les écoles, on accorde aux plus savants, ne doit guère connaître la modération, surtout quand le ciel lui a accordé une rare beauté, ce dont la postérité pourra juger par sa statue, qui est restée dans Rome et dans le lieu le plus honorable [1], comme nous le dirons en son temps. Alexandre, étant fort téméraire, fut plusieurs fois surpris par des maris irrités; il ne put sauver sa vie qu'en se défendant à coups de dague et de poignard; plusieurs fois il fut blessé. Alors, comme il fallait surtout que de telles choses ne parvinssent pas à la connaissance du saint pontife Innocent VIII, qui occupait la chaire de Saint-Pierre, le cardinal Rodéric lui donnait quelque mission hors de Rome. Alexandre fut le héros de beaucoup d'aventures dont on parle encore de temps en temps à Rome, et qui, dans ma jeunesse, étaient dans la bouche de tout le monde; il eut des aventures innombrables et surtout périlleuses; là où les autres s'arrêtaient comme devant chose impossible, lui espérait et entreprenait. Il ne redoutait qu'une chose au monde: la justice inexorable du saint pape Innocent VIII, qui régna de 1484 à 1491. Alexandre avait près de trente ans lorsque la rage et la jalousie lui firent oublier la crainte que lui inspirait le pape, et le portèrent à une action qui augmenta de beaucoup la puissance dont il jouissait dans Rome, mais qui fut généralement abhorrée des gens pieux.

Je reprendrai les choses d'un peu loin. Alexandre, se promenant à cheval, à deux lieues de Rome, au milieu de la plaine solitaire qui s'étend du côté de Tivoli, s'arrêta pour examiner des fouilles qu'il faisait faire par cinq ou six paysans venus de l'Aquila; il vit passer une jeune femme, appartenant à une famille noble de Rome et qui s'en allait dans son carrosse à Tivoli, escortée par trois hommes armés. Alexandre Farnèse fut tellement frappé de sa beauté, qu'il n'hésita pas à attaquer l'escorte. « Arrêtez, cria-t-il au cocher, ces chevaux m'appartiennent, et vous me les avez volés! » A ces mots, les trois hom-

[1] C'est la statue du tombeau de Paul III, au fond de la tribune de l'église de Saint-Pierre; ce sublime monument est de Giacomo della Porta. (R. C.)

mes de l'escorte le chargèrent. Alexandre seul était bien armé, les deux domestiques qui le suivaient n'avaient qu'une épée fort courte et prirent bientôt la fuite : Alexandre se vit sur le point d'être tué. « A moi, braves Aquilans! » s'écria-t-il ; les ouvriers sortirent de leur fouille au moment où il était entouré par les trois hommes armés. Ce qui le mettait en fureur, ce n'était pas son danger personnel : depuis un moment le cocher, le voyant occupé, avait mis ses chevaux au galop et s'éloignait rapidement. « Courez après le carrosse, dit Alexandre aux deux plus braves des Aquilans, et tuez un des chevaux. »

Son bonheur voulut que l'ordre qu'il adressait seulement à deux de ses ouvriers fût entendu à demi par tous. Deux se détachèrent après le carrosse, et les autres, qui n'avaient pour armes que leurs pioches, attaquèrent avec furie les chevaux des trois hommes armés qui en voulaient à la vie du jeune Farnèse: il blessa mortellement l'un d'eux ; les deux autres tombèrent de cheval et s'enfuirent à pied. Alexandre avait reçu plusieurs blessures légères, ce qui ne l'empêcha pas de courir après la dame. Elle était profondément évanouie ; il la fit transporter, à travers champs, à une petite villette qu'il possédait à deux lieues de distance, sur la route de Palestrine. Là il vécut parfaitement heureux pendant un mois, personne dans Rome, à l'exception du cardinal Rodéric, ne sachant ce qu'il était devenu.

Le jour du crime, Alexandre avait eu la prudence de donner six sequins à chacun des ouvriers d'Aquila, en leur ordonnant de partir à l'instant pour Tivoli et de rentrer dans le royaume de Naples, par Rio-Freddo, en se gardant bien d'aller chercher leurs outils à la fouille. Au moyen de cet ordre, fidèlement exécuté, le crime resta secret pendant assez longtemps ; mais enfin il parvint aux oreilles du pape. Le cardinal Rodéric ne voulut pas passer pour être l'auteur de l'enlèvement, d'autant mieux que, quelques mois auparavant, il s'était rendu coupable d'un crime semblable, et, quoi que Vannozza pût faire pour ce neveu chéri, il fut mis au château Saint-Ange.

Innocent VIII ordonna au gouverneur de Rome de suivre ce procès avec activité. Le gouverneur fit mettre en prison tous les

domestiques d'Alexandre. C'étaient des hommes d'élite, qui, d'abord, refusèrent de parler; mais la *question* leur fit dire la vérité; le gouvernement sut par eux que les ouvriers de la fouille, seuls témoins du fait, étaient d'Aquila; il y envoya des sbires déguisés, qui enivrèrent ces paysans, et, sous divers prétextes, les engagèrent à passer la frontière voisine et à entrer dans les États du pape; ils y furent aussitôt arrêtés; on les interrogea, et, après plusieurs mois, le procès étant fait et parfait, Alexandre, toujours sévèrement gardé au château Saint-Ange, courait des dangers sérieux. Alors le cardinal Rodéric et Pierre Marzano, parent des Farnèses, parvinrent à faire remettre une corde à Alexandre. Avec cette corde, il eut le courage de descendre du haut du château Saint-Ange, où était sa chambre, jusque dans les fossés. La corde avait bien trois cents pieds de long, elle était d'un poids énorme.

Tout le monde sait que le château Saint-Ange, où l'on gardait Alexandre, est une immense tour ronde, qui fut jadis le tombeau de l'empereur Adrien. Le mur antique est construit avec d'énormes blocs de pierre; l'architecte moderne l'a continué avec des briques, de façon que le haut de cette tour se trouve élevé de quelques centaines de pieds au-dessus du sol.

On a construit plusieurs bâtiments sur la plate-forme de la tour, qui est très-vaste; un de ces bâtiments est le palais du gouverneur. Vis-à-vis s'élève la prison, dont toutes les fenêtres auraient une vue magnifique sur la campagne de Rome, si on ne les avait masquées avec des abat-jour.

Il faut te contenter aujourd'hui de cet échantillon de la jeunesse de Paul III, car je n'ai ni le temps ni le courage de te continuer son histoire.

CXCI

A MONSIEUR LE COMTE ...

Aquila[1], le 18 octobre 1832.

Puisque vous le désirez, je mets par écrit ce que j'ai eu l'honneur de vous dire hier soir.

La grande occupation des femmes de province, en France, c'est de lire des romans. Les mœurs sont fort pures en France, dans les petites villes; chaque femme surveille sa voisine, et Dieu sait qu'il n'y eut jamais de police mieux faite. Un homme ne peut pas aller six fois dans une maison où se trouve une jeune femme sans que tout le voisinage ne soit en émoi, et les punitions infligées par cette police si vigilante sont terribles. Une malheureuse femme, habitant une ville de France au-dessous de vingt mille âmes, et qui *a fait parler d'elle* (ce sont les termes sacramentels consacrés par la *pruderie provinciale*), n'est plus engagée à aucun des bals qui se donnent dans sa petite ville. Si elle trouve le moyen de pénétrer dans la salle de bal, les femmes affectent de ne pas lui adresser la parole; la honte, le mépris, la douleur éprouvés sont excessifs. Or le caractère français peut tout supporter, excepté le mépris exprimé en public, et l'on voit, chaque année, quelqu'une de ces malheureuses femmes de province, que l'amour a un peu compromises aux yeux de leurs voisines, mettre fin, par le *suicide*, à une existence désormais insupportable. Celles qui ont moins de fermeté se contentent d'aller vivre à la campagne, et, de leur vie, ne reparaissent aux bals du carnaval.

On a vu des maris, plus indulgents que le public de leur petite

[1] Ville du royaume des Deux-Siciles, dans l'Abbruzze-Ultérieure. Il y a toutefois lieu de penser que cette lettre a été écrite à Rome. (R. C.)

ville, combler de marques de considération et d'affection leurs femmes, que les bavardes et les bigotes de l'endroit s'obstinaient à déclarer coupables. Ces bons maris ont essayé de retirer leurs femmes de la campagne; ils ont voulu les produire dans les promenades publiques; à l'instant toutes les femmes ont déserté le côté de la promenade où la malheureuse proscrite prenait l'air avec son mari.

Telles sont les mœurs que les gouvernements de Louis XVIII et de Charles X ont données à la province en France. Ces princes, surtout le premier, quoique fort mal partagés pour la galanterie (il passait pour y être peu propre), avaient beaucoup de grâce, aimaient les femmes, savaient leur parler, et étaient bien éloignés de la sotte pruderie qui, sous leur règne, est venue attrister la France. On peut dire que Napoléon a fondé cette ennuyeuse pruderie, et que la *congrégation* l'a fixée dans les mœurs de la province. Elle a mis partout la délation et l'espionnage. Ses chefs ont voulu connaître le nom du journal qui était lu dans chaque maison de chaque petite ville de France, et ils y sont parvenus. Ils ont voulu savoir les visites qu'on y recevait pendant chaque journée, et ils l'ont su; et tout cela sans frais, sans dépenses aucunes, uniquement par l'espionnage volontaire.

Voilà les mœurs nouvelles, pour la France, qu'a voulu peindre M. le Barbier, l'auteur de *Séduction et Repentir*. Mais, avant d'arriver à l'analyse de cet ouvrage, je dois faire remarquer une autre conséquence des habitudes morales de la France, de ses *mœurs*, telles qu'elles se sont établies de 1806 à 1832; on peut dire qu'elles sont entièrement inconnues à l'étranger, qui cherche encore des images de la société française dans les contes de Marmontel ou dans les romans de madame de Genlis.

Tout est changé du tout au tout en France. On trouvera un tableau fidèle des mœurs des villes de province, avant la Révolution, non pas dans les contes *musqués* de M. de Marmontel, mais dans un charmant petit roman du baron de Bezenval, intitulé le *Spleen*. On y verra combien, avant 1789, on s'amusait en France. Toutes les histoires de la vie de Napoléon commencent par la description de l'existence agréable qu'il avait à Valence (en Dauphiné), quand il était lieutenant d'artillerie au ré-

giment en garnison dans cette petite ville. On y trouvait trois ou quatre maisons ouvertes tous les soirs. Rien de semblable aujourd'hui; tout est triste et guindé dans les villes de six à huit mille âmes; l'étranger y est aussi embarrassé de sa soirée qu'en Angleterre. Les hommes ont pris le goût de la chasse et de l'agriculture, et leurs pauvres moitiés, ne pouvant faire des romans, se consolent en en lisant.

De là l'immense consommation de romans qui a lieu en France. Il n'est guère de femmes de province qui ne lisent leur cinq ou six volumes par mois; beaucoup en lisent quinze ou vingt; et l'on ne trouve pas de petite ville qui n'ait deux ou trois cabinets de lecture. Là on loue des romans à un sou par volume et par jour. Quand le roman est de quelque auteur célèbre, il rapporte deux et quelquefois trois sous par jour au cabinet littéraire. S'il y a des gravures de Tony Johannot, le dessinateur à la mode, et qui a, dans le fait, un talent bien original, et si le roman est bien prôné dans les journaux, le maître du cabinet littéraire coupe en deux chaque volume du roman, et chaque moitié se loue trois sous par jour. Mais, pour obtenir cette marque de succès, il est indispensable que le livre soit imprimé sous format in-octavo.

L'ouvrage dont je vais vous rendre compte a obtenu l'honneur des trois sous, et, qui plus est, d'être ainsi écartelé.

Toutes les femmes de France lisent des romans, mais toutes n'ont pas le même degré d'éducation. De là la distinction qui s'est établie entre le roman pour les *femmes de chambre* (je demande pardon de la crudité de ce mot, inventé, je crois, par les libraires) et le roman des *salons*.

Le roman pour les femmes de chambre est, en général, imprimé sous format in-12, et chez M. *Pigoreau*. C'est un libraire de Paris, qui, avant la crise commerciale de 1831, avait gagné un demi-million à faire pleurer les beaux yeux de province. Car, malgré cette dénomination méprisante de roman *pour les femmes de chambre*, le roman *Pigoreau* in-12, où le héros est toujours parfait, d'une beauté ravissante, fait *au tour*, et avec de grands yeux à *fleur de tête*, est beaucoup plus lu en province que le roman in-8°, édité par M. Levavasseur ou

par M. Gosselin, et dont l'auteur cherche le mérite littéraire.

Il y a tel auteur qui a fait quatre-vingts volumes de romans, imprimés à Paris, et dont le nom est dans toutes les bouches à Toulouse, Marseille, Bayonne, Agen, et que personne absolument ne connaît à Paris. Tel est, par exemple, M. le baron de la Mothe-Langon, auteur du roman intitulé *M. le Préfet*, et de vingt autres. MM. Victor Ducange, Paul de Kock, etc., seraient aussi inconnus à Paris que M. le baron de la Mothe-Langon, s'ils ne prenaient le parti de faire des drames et mélodrames avec leurs romans.

A Paris, à Rouen, et dans quelques villes du nord de la France, plus civilisées que celles du Midi, le roman de femme de chambre ne passe jamais au salon. Rien ne semble plus fade à Paris que ces héros toujours parfaits, que ces femmes malheureuses, innocentes et persécutées des romans de femmes de chambre.

La province lit bien quelquefois le roman de bonne compagnie, le roman in-8°; mais, en général, elle ne le comprend pas tout entier. Elle le lit plutôt pour accomplir un devoir que pour se donner un plaisir.

Walter Scott et M. Manzoni ont seuls fait exception; les ouvrages de ces grands poëtes ont été lus également en province et à Paris; avec cette exception, pourtant, que Paris s'ennuie des premiers volumes de Walter Scott, remplis de détails trop circonstanciés et trop peu animés. Ces détails, au contraire, charment la province. Paris s'est un peu ennuyé des détails que donne M. Manzoni sur la peste de 1628 à Milan, et les *Untori*; la province, au contraire, en a frémi.

Sir Walter Scott a peut-être eu en France environ deux cents imitateurs; tous les ouvrages de ces auteurs ont été lus; quelques-uns même ont eu plusieurs éditions et sont parvenus à se faire lire à Paris. Dans les romans de femmes de chambre, peu importe que les événements soient absurdes, calculés à point nommé pour faire briller le héros; en un mot, ce qu'on appelle par dérision *romanesques*. Les petites bourgeoises de province ne demandent que des scènes extraordinaires, qui les mettent tout en larmes; peu importent les moyens qui les amènent.

Les dames de Paris, au contraire, qui consomment les romans

in-8°, sont sévères en diable pour les événements *extraordinaires*. Dès qu'un événement a l'air d'être amené à point pour faire briller le héros, elles jettent le livre, et l'auteur est ridicule à leurs yeux.

C'est à cause de ces deux exigences opposées qu'il est si difficile de faire un roman qui soit lu à la fois dans la chambre des bourgeoises de province et dans les salons de Paris.

Tel était, en 1830, l'état du public par rapport au roman. Le génie de Walter Scott avait mis le moyen âge à la mode; on était sûr du succès en employant deux pages à décrire la vue que l'on avait de la fenêtre de la chambre où était le héros; deux autres pages à reproduire son habillement, et encore deux pages à représenter la forme du fauteuil sur lequel il était posé. M. le Barbier, fatigué de tout ce moyen âge, de l'ogive et des vêtements du quinzième siècle, osa raconter une aventure qui a lieu en 1830, et laisser le lecteur dans une ignorance complète sur la forme de la robe que portent mesdames d'Espagne et Saint-Ange, ses deux héroïnes, car ce roman en a deux, contre toutes les règles suivies jusqu'ici.

L'auteur a osé bien plus : il a osé peindre le caractère de la femme de Paris, qui n'aime son amant qu'autant *qu'elle se croit tous les matins sur le point de le perdre*. Tel est l'effet produit par l'immense vanité qui est devenue, à peu près, la seule passion de cette ville, où l'on a tant d'esprit. Ailleurs, un amant peut se faire aimer en protestant de l'ardeur de sa passion, de sa fidélité, et prouvant à sa belle ces louables qualités. A Paris, plus il persuade qu'il est fixé à jamais, qu'il *adore*, plus il se ruine dans l'esprit de sa maîtresse. Voilà une chose que les Allemands ne croiront jamais; mais j'ai bien peur, cependant, que M. le Barbier n'ait été peintre fidèle. La vie des Allemands est *contemplative* et *imaginative*. La morale, exécrable aux yeux des belles, la morale qui résulte du livre de M. le Barbier, est celle-ci : « Jeune homme qui voulez être aimé dans une civilisation où la vanité est devenue, sinon la passion, du moins le « *sentiment* de tous les instants, chaque matin persuadez, avec « politesse, à la femme qui, la veille, était votre maîtresse adorée, que vous êtes sur le point de la quitter. »

Ce nouveau système, s'il prend jamais, va renouveler tout le dialogue de l'amour. En général, jusqu'au moment de la prétendue découverte de M. le Barbier, quand un amant ne savait que dire à sa belle, quand il était sur le point de s'ennuyer, il se rejetait vivement dans la protestation des sentiments les plus vifs, dans l'extase, dans les transports de bonheur, etc., etc. M le Barbier veut démontrer aux pauvres amants que ces propos qu'ils croyaient sans conséquence sont leur ruine. Suivant cet auteur, quand un amant s'ennuie auprès de sa maîtresse, ce qui à toute force peut arriver quelquefois dans ce siècle si moral, si hypocrite, si ennuyeux, ce qu'il a de mieux à faire, c'est tout simplement de ne pas nier son ennui; c'est un accident, c'est un malheur tout comme un autre.

Ceci paraîtra tout simple en Italie, le *naturel* dans les façons, dans les discours, y étant le *beau idéal;* mais en France, pays affecté, ce sera une grande innovation.

CXCII

A MONSIEUR D... F..., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 5 novembre 1832.

Quoi! vous avez le courage d'affronter Neptune! Je suis charmé de cette idée. Naples vaut tout à fait la peine d'être revue. N'allez pas vous attendre à revoir votre ville de 1799; tout est nouveau. Songez que le Code Napoléon y règle tout. Je vous accompagnerai, je vous irai voir. A quoi bon, penserez-vous? à bavarder. Je suis presque étranger à Paris; vous me décrirez la continuation de la rue Vivienne.

Je suis au mieux avec mon chef, qui vient de demander pour moi un ornement que l'on ne porte pas sur la tête, mais ailleurs. La femme de mon chef aime la miniature, et moi je peins à l'huile; ainsi je n'ai pas trop réussi à ses yeux; mais elle m'a promis, une fois arrivée à Paris, où elle se rend, de parler en

ma faveur à M. Victor. Au reste, je suis bien, certainement, mais je crève d'ennui; le vrai métier de l'animal est d'écrire un roman dans un grenier.

Mais quand passerez-vous? Quel dommage de ne pas passer à cette heure! Débarquer à Gênes, et venir se rembarquer à Livourne, pour éviter les maudites quarantaines. Figurez-vous, pas un jour de pluie depuis six mois; un soleil admirable, aujourd'hui, 5 novembre. Les bœufs à la campagne meurent de faim; mais enfin je ne suis pas le Père éternel Jupiter Pluvius, et je n'ai pas un mouton. Nous voyons passer un monde fou dans notre lanterne magique de Rome.

J'ai passé dernièrement la soirée avec M. le duc de Duras, qui allait partir avec M. C......., nouveau pair, dont la femme est comme lord Kinesaitseter. Cela passe pour de l'esprit vers la rue de Babylone. Il y avait deux dames Grant fort bien, madame de Ludolf, envoyée de Naples, assourdie à Rome, au palais Farnèse, par les cloches de l'église de la Mort, qui, à partir du 2 novembre, sonnent neuf jours, presque sans discontinuer. Dans le fond du salon placez trois ou quatre princes ou ducs, parmi lesquels j'ai choisi mes amis, fidèle aux devoirs de ma haute naissance. Mais, cher ami, pourquoi me gênerais-je; j'ai quarante-cinq ans sonnés; je suis peut-être encore ici pour huit ou dix ans.

Adieu, mon cher père, je meurs de sommeil; j'ai fait seize lieues et quinze lettres. — J'ai un congé d'un mois; j'en userai peut-être en mai; mais chut! on me l'ôterait.

PERINER.

CXCIII

A MONSIEUR L...., LIBRAIRE A PARIS.

Civita-Vecchia, le 11 novembre 1832.

Je suis véritablement touché, monsieur, de la lettre aimable que vous avez pris la peine de m'écrire. Je ne suis pas liant de

ma nature; les hommes m'ennuient pour la plupart. Par conséquent beaucoup de gens seraient charmés de répéter : « Il ne s'occupe pas de son métier; voyez, il a le temps d'écrire des fadaises. » Que serait-ce, si dans ces fadaises il y avait de petites plaisanteries occasionnelles sur les niaiseries utiles aux gens puissants? Que dirait votre ami le *Journal des Débats?* Il est permis de tout dire, pourvu que vous ne parliez ni de ceci, ni de cela, ni de cette autre chose encore, ce qui tend à nous faire recommencer la littérature de l'Empire.

J'ai donc fait un roman dont le style est, j'espère, moins haché que celui du *Rouge*[1], deux gros volumes ou trois petits. Si la littérature pouvait me donner trois mille francs par an, je vous enverrais le *Chasseur vert;* car je préfère le plaisir d'écrire des folies à celui de porter un habit brodé qui coûte huit cents francs.

J'ai acheté très-cher de vieux manuscrits en encre jaunie, qui datent du seizième et du dix-septième siècle. Ils contiennent en demi-patois du temps, mais que j'entends fort bien, des historiettes de quatre-vingts pages chacune et presque tout à fait tragiques. J'appellerai cela *Historiettes romaines*. Il n'y a rien de croustilleux comme dans Tallemant des Réaux; cela est plus sombre et plus intéressant. Quoique l'amour y joue un grand rôle aux yeux d'un homme d'esprit, ces historiettes seraient l'utile complément de l'histoire d'Italie aux seizième et dix-septième siècles. Ce sont ces mœurs qui ont enfanté les Raphaël et les Michel-Ange, que l'on prétend si niaisement recommencer avec des académies et des écoles des beaux-arts. On oublie qu'il faut une âme hardie pour conduire le pinceau le plus habile, et l'on n'arrive qu'à de pauvres diables, condamnés à faire la cour à un chef de bureau pour avoir la commande d'un tableau.

Mais pardon, monsieur, je m'égare, j'imite trop Pindare. Ne montrez pas ma lettre aux demi-sots, et croyez que je serais charmé de vous donner un ouvrage que, par votre talent, vous placeriez rapidement sous les yeux des bons juges, ce qui m'a toujours manqué.

[1] Il veut parler de son roman ayant pour titre : *le Rouge et le Noir*. (R. C.)

J'écris maintenant un livre qui peut être une grande sottise; c'est *Mes Confessions*, au style près, comme J.-J. Rousseau, avec plus de franchise. J'ai commencé par la campagne de Russie en 1812; j'étais en colère de toutes les platitudes de M. de S...., qui, lui, veut voler le grand cordon de la Légion d'honneur. A côté de la campagne de Russie et de la cour de l'Empereur, il y a les amours de l'auteur; c'est un beau contraste. (Beau ici veut dire grand.) Peut-être la franchise de ce manuscrit le rendra-t-il trop ennuyeux pour être publié.

On me dit que vous annoncez un *Nouveau roman de M. de Stendhal*. A la bonne heure; si donc je fais un héritage de trois mille francs de rente, je vous enverrai le *Chasseur vert*, qui sera tout fier d'avoir été annoncé pendant deux ou trois ans. Ce roman peut aussi s'appeler les *Bois de Prémol*, si cela vous convient mieux. Voilà, monsieur, tout ce que je puis faire de littéraire en ce moment.

CXCIV

A MADEMOISELLE S..... D. ....., A PARIS.

Rome, le 12 janvier 1833.

Je réponds tout de suite, mademoiselle, aux aimables reproches que vous m'adressiez le 30 novembre. Votre M. *** n'est arrivé qu'aujourd'hui; je ne l'ai pas encore vu. Je suis tout à fait Italien Je compte ne revoir Paris que quand je serai destitué. Un homme de sens, un nommé Boileau, a dit :

Que George vive ici, puisque George y sait vivre.

Votre politesse parisienne est devenue un jeu d'échecs, qui demande une attention continue. Et les Français ne sont pas assez amusants. Pour être admis dans les salons de madame la duchesse du Maine à Sceaux (1710), à la bonne heure. Il y avait là de l'es-

prit et de l'*amour*. Dans l'absence de ces deux aimables façons de passer la soirée, le jeu ne vaut pas la chandelle.

Il faut aujourd'hui une certaine impudence comme votre ami D......., et le spectacle seul de cette effronterie de laquais m'est insupportable. Je crois qu'il n'y a pas d'envie dans mon fait; je me suis souvent examiné sévèrement là-dessus. Je ne voudrais pas être ni M. D......., ni M. V.......

CXCV

A MONSIEUR D... F..., A PARIS.

Rome, le 20 janvier 1833.

Cher ami, je deviens plus stupide chaque jour; je ne trouve personne pour faire de ces parties de volant, qu'on appelle *avoir de l'esprit*. Partant, plus d'imprudence. J'espère, avec le temps, être aussi bête que mon prédécesseur. Vous voyez bien que je ne compromettrai pas votre grave protection. L'amour est un feu qui s'éteint s'il ne s'augmente; vous croyez que je vous parle de ma cervelle, pas du tout; je parle de ma place; si l'on ne songe pas à me récompenser, d'autres songeront à solliciter la place, etc.

Je faisais, de temps à autre, quelque partie de volant avec M. de Sainte-Aulaire; après lui, il faut laisser la raquette, plus d'idée exprimée à demi-mot.

« Si vous aviez une fille, qui voudriez-vous qu'elle fût : madame la duchesse de la Vallière, ou Ninon de l'Enclos? » J'ai répondu bravement : « Ninon. »

Comment M. Dijon prend-il la vie? Est-il encore *ammareggiato* par le souvenir du triste choléra?

Je voulais commencer ma lettre par cette question : « Comment vous trouvez-vous de la liberté? » — mais j'ai craint votre machiavélisme : « Le coquin va me parler de sa place. » Voyez

l'effet de votre haute sagesse; elle rend les gens secs et égoïstes malgré eux. Ceci est sérieux, et s'applique, suivant moi, à toute la société de Paris.

Quand comptez-vous revoir Naples? Une fois à Nice, on prend un vetturino, pour la délicieuse route de la Corniche; c'est voyager sur la tablette de votre cheminée; la mer est le parquet, la glace est la crête de l'Apennin; des auberges très-passables et pas l'ombre d'un brigand.

CXCVI

A MONSIEUR R... C..., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 25 février 1833.

Je te remercie de ta bonne lettre du 9 courant. C'est un compte rendu superbe.

Depuis que je ne t'ai écrit, je n'ai été occupé que de *quarantaines*. C'est pour le coup que je suis entré dans le métier; il y a eu onze ou douze mémoires ou notes officielles. Enfin, depuis quinze jours nos pauvres bateaux peuvent entrer en libre pratique.

La pension de sept cents francs par an à madame P... L... continue et continuera tant que je serai le camarade de Cicéron.

L'amitié descend et ne remonte pas; j'aime tendrement Clara Gazul, son talent m'enchante; il est à peu près le seul avec Béranger.

Que dit Fleurs du voyage de Dominique? Trente ou quarante jours à Paris coûtent quatorze francs par jour; car on est à demi-solde. D'un autre côté l'ennui étouffe ce pauvre garçon. Il était cent fois plus heureux au numéro 71 de la rue Richelieu; il lui aurait fallu cinquante louis de rente de plus, et non pas dix mille francs à manger bêtement, par exemple, en voitures qu'il faut avoir ici de certains jours. Enfin, il meurt d'ennui;

mais il est bien avec tout le monde, sauf la petite envie de société, mais qui marque peu dans un pays non littéraire.

Fleurs viendra-t-il voir Rome? Fais en sorte que je le sache avant; je m'y trouverais, et ce serait pour moi un grand plaisir, mais j'y compte peu. Quoi de plus curieux, cependant, que de revoir Naples, après trente-trois ans d'absence! Probablement, si mon nouveau chef est aussi admirable de complaisance que le précédent, je pourrais accompagner Fleurs; je ne dis pas à Naples, où il n'aurait que faire de moi, mais à Florence, Viterbe, Sienne, Cornetto, Tarquinies (admirable par les tombeaux du chevalier Manzi). Les hommes peints ont trois pieds de haut; on distingue l'expression des traits pendant six mois; l'air, ensuite, altère un peu les couleurs. Cela semble fait par un élève du Dominiquin, et cela a trois mille ans au moins, peut-être trois mille cinq ans. Je deviens antiquaire en diable. Cependant il me reste encore un peu de logique; je ne regarde pas comme vrai *tout* ce qui convient à mon système.

CXCVII

A MONSIEUR R... C..., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 20 mars 1835.

. . . .

On a beaucoup parlé des vases étrusques, nous avons plusieurs ouvrages sur cette matière; mais la plupart des auteurs se sont attachés de préférence à écrire sur les beautés de leur dessin, leurs sujets mythologiques, leur antiquité et leur provenance. Cette dernière question surtout a été l'objet de nombreuses et savantes recherches, et a soulevé des discussions infinies parmi les savants.

Quelques-uns prétendent, que les plus beaux de ces vases ont été importés de la Grèce en Étrurie, en appuyant cette opinion sur leur style, les sujets qu'ils représentent, presque tous tirés de la mythologie grecque, ainsi que leurs inscriptions.

D'autres, au contraire, soutiennent qu'ils ont été faits dans l'Étrurie, selon les principes de l'école grecque, établie à Tarquinies par les peintres grecs, qu'y conduisit Démarate de Corinthe, l'an 94 de la fondation de Rome, ou 660 ans avant l'ère chrétienne.

Toutes ces questions peuvent bien avoir de l'intérêt pour l'archéologie, satisfaire la curiosité des savants, et peut-être un jour, à l'aide de nouvelles découvertes, établir avec quelque fondement l'histoire de la peinture en Italie dans les temps anciens. Mais il me paraît qu'il y a une autre question d'une utilité plus immédiate pour la société en général, et qui cependant n'a pas été traitée jusqu'à présent, comme elle aurait dû l'être et avec tous les développements dont elle était susceptible. Je veux veux parler des formes de ces vases, de leur précision, de leur justesse dans le contour et de la position de leurs anses.

Les Étrusques, sous ce rapport, ont surpassé et laissé bien en arrière toutes les autres nations, tant antiques que modernes· Ils possédaient le grand secret de joindre l'utile à l'agréable.

Nous avons, il est vrai, des auteurs qui ont parlé des formes des vases étrusques et qui nous en ont donné des planches; mais ils ne leur ont pas donné toute l'importanee qu'elles pouvaient mériter. D'ailleurs, on découvre tous les jours de nouvelles formes, qui, si elles étaient imitées, pourraient être d'uue véritable utilité pour les usages communs de la vie autant qu'agréables à la vue.

Il serait à souhaiter que non-seulement chaque État de l'Europe, mais même chaque province pût avoir une collection de vases étrusques aussi complète que possible, pour servir de modèle aux fabriques de poterie.

Il existe dans plusieurs villes d'Italie différentes collections de vases étrusques; mais une des plus complètes, surtout sous le rapport des formes, est, sans contredit, celle qu'on voit à Civita-Vecchia, dans le cabinet de l'excellent Donato Bucci. On y trouve des formes récemment découvertes, d'une élégance parfaite et qu'on chercherait vainement dans les musées des grandes capitales, composés à si grands frais. Si le cœur t'en dit, donne-moi tes ordres.

CXCVIII

A MADAME S...., A PIETRA-SANTA (TOSCANE).

Rome, le 20 avril 1833[1].

J'ai reçu, ma chère amie, votre lettre de Pietra-Santa du 1[er] avril Je trouve que vous m'écrivez peu. Eh bien donc, nous ne serons qu'amis. Je vous renvoie ci-joint, vu ce cas-là, un papier qui ne signifie plus rien. — Pour me consoler, donnez-moi mille détails. D'abord, quand M. B. faisait la cour à Sophie, jusqu'où est arrivé son bonheur ?

S'est-il aperçu de la naissance du penchant que Sophie a pour le marquis Greppi ?

Est-ce que je connais ce marquis ? Est-il plus beau que moi, j'ai peine à le croire ?

Quand l'avez-vous vu pour la première fois ? Vient-il tous les jours et à quelle heure ? De quel pays est-il ?

Pourquoi dites-vous que vous serez malheureuse ? Le seul malheur est de mener une vie ennuyeuse. Sans vouloir vous offenser, car vous savez combien je vous suis attaché, il me semble que la vie que vous menez depuis deux ans peut être souvent ennuyeuse. A supposer tout ce qu'il y a de mieux, c'est la vie d'une femme de trente-cinq ans, et vous avez encore beaucoup de belles années avant cette époque de raison. Mais vous avez besoin d'un mari tel que l'homme de Vignano.

En un mot, chère amie, donnez-moi mille et mille détails. Moi, dans mon chagrin, je me console avec les mesdemoiselles Pauline, comme celle qui se baignait dans la Seine cet été, vous souvient-il, dans la lettre d'Alfred que vous avez lue? Mais c'est

[1] Ma lettre arrivera mardi ou mercredi prochain, vers le 24. J'ai adouci ce brouillon et ai rendu la lettre plus amicale. (*Note de l'auteur.*)

de la monnaie d'argent ou même de billon, quand je la compare à ce qu'était pour moi la vue de la personne de Sophie!

J'ai passé quinze jours à Abeille, bien près de vous; le bateau à vapeur aurait pu, en dix-huit heures, me mettre à Livourne. Mais quand je voyais partir le *Henri IV*, et que cette idée me venait, je songeais aux droits de M. B. Ce que je crains, c'est que vous ne m'écriviez pas souvent. Vous connaissez ma discrétion, parlez-moi donc à cœur ouvert.

Ma dernière visite a peut-être été moins agréable que celle de Vignano, parce qu'à Vignano vous me parliez à cœur ouvert de tout et même des idées de matrimonio. Tandis qu'à la visite de février vous me faisiez un demi-mystère de vos disputes avec B. Or, en amour comme en amitié, dès qu'il y a défiance, ou seulement réserve, chez l'un des deux, l'autre est paralysé à moitié pour peu qu'il soit timide et délicat.

CXCIX

A MONSIEUR D.... F...., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 30 avril 1833.

Votre bonne lettre, que j'ai reçue il y a deux heures, a déjà modifié ma résolution jusqu'à ce point. Si je vais à Paris, je n'y passerai que trente jours, j'irai vingt-cinq fois au spectacle. Je n'irai que dans le salon de madame de Tracy; je ferai l'immense effort de ne pas avoir tout l'esprit que vous dites, et l'effort ne sera pas pénible; l'idée de la malveillance me glace.

D'un autre côté, la vie s'avance, le demi-siècle est déjà passé; faut-il se laisser mourir d'ennui par excès de prudence? J'ai un congé d'un mois depuis six mois; je comptais, comme tout le monde, le faire allonger; j'y renonce. De plus, à Naples habite une jolie ou du moins aimable femme; je vais lui écrire pour lui demander si elle veut de mon congé; si elle accepte, je n'irai

pas vous voir; quoique j'aie soif d'un peu de conversation, qui soit autre chose qu'une cérémonie. Il ne m'est plus donné d'entendre un mot qui me surprenne; je comptais pouvoir vivre de *beau* pour tout potage, cela m'est impossible; deux ans de ce régime me mettent aux abois. Je viens de me tenir à quatre pour vous parler avec tout le bon sens mathématique; un mois de séjour à Paris me rendra la respiration libre pour une année. Vous savez que je suis peu liant; certainement, en un mois, je ne pourrais pas, même le voulant, bavarder dans quelque salon dangereux. J'irai une fois, par devoir, dans le salon de mon colonel ancien, qui oublie une parole qu'il m'avait donnée, à moi, ne lui demandant rien. Vous savez que Canova prétendait être un grand peintre; sans être un Canova, je prétends connaître mieux qu'aucun Français le pays où je vis; mais cela, je ne l'ai jamais dit à personne. Avec cinq pensions de cinq mille francs, quinze de trois mille francs, on ne trouverait plus de montagnes; mais il faudrait un avancement régulier. L'homme de trois mille francs, à moins de sujet grave de mécontentement, serait sûr d'arriver à cinq mille francs. Ajoutez, si vous voulez, une pension de quarante mille francs pour le chef, et tout va à merveille. Mais cela vaut-il cette dépense? — Je ne suis qu'un ouvrier, j'exécute. C'est à M. Dijon, s'il revient, à voir si l'ouvrage vaut cent dix mille francs.

On monte chez une fille, on s'en sert, et ensuite, sous prétexte qu'on a été fort aimable, on ne lui donne pas les cinq francs, indispensables pour sa subsistance; l'on veut avoir du crédit parmi les filles, et l'on osera accuser Dominique de manquer de *criterio*[1]! Je puis développer, par une heure de conversation, les lignes précédentes.

J'ai laissé passer huit jours, je suis toujours de la même opinion; pardon si je vous ennuie. La vie est si courte à mon âge, qu'il ne faut cependant pas se priver de tout plaisir, parce qu'il peut y avoir un petit, tout petit danger. Je vais à Lutèce pour voir les rues, les étalages de bouquinistes et tous les théâtres renouvelés avec leurs pièces et acteurs depuis trente mois. —

[1] Jugement, bon sens.

Dînez-vous toujours chez les Provençaux ? Quand même l'amour ou plutôt l'amitié ornée de plaisirs me retiendrait, je ne ferais pas un bon échange ; la masse des idées a besoin d'être remuée. Songez que tout ce que j'entends depuis trente mois me semble ridicule, ou pour mieux dire plat. Je dors tellement pendant ces diables de conversations, qui font mon pain quotidien, que quelquefois il m'arrive de dire des niaiseries plus fortes que celles de mes partners, et qui les scandalisent.

Adieu, cher ami, je crains bien de vous avoir scandalisé par ma raison qui doit vous sembler déraisonnable. Songez que l'anecdote est trop longue à écrire et d'ailleurs ne convient pas. Si vous me défendiez absolument de bouger, il me semble, dans ce moment, que j'aurais la force d'adhérer au rocher comme l'huître; mais alors à quoi penser pendant les longues nuits de l'hiver prochain ?

JULES PARDESSUS.

CC.

A MADAME J....., A SAINT-DENIS.

Rome, le 1er mai 1833.

Chère et aimable Jules, je vous aime toujours à la folie ; je pense fort souvent à vous ; mais depuis dix-huit mois je n'écris plus. Quand j'écris ou parle à des Français, je vois toujours que j'ai blessé une des deux mille convenances qui règnent despotiquement à Paris et même à Saint-Denis. Par exemple, comment vous raconter la vie que nous menons ? — Napoléon nous a rendu la vie bien dure, à nous gens de 1833. Les dames de ce pays, élevées dans l'école d'Aversa et dans celle de Milan, espèces de succursales de madame Campan, prétendent à la plus haute estime. Cependant tous les étrangers établis à Rome depuis un an ont une maison dans laquelle ils vont deux fois

par jour, de huit heures à minuit et demi, par exemple. Ces dames se persuadent que personne ne le sait. En 1739, comme vous le verrez dans de Brosses[1], elles en faisaient gloire.

Il n'y a d'affreux ici que les mois de juillet et d'août. A onze heures du soir, figurez-vous un salon immense, sans lampes, toutes les fenêtres ouvertes et chacun occupant la moitié d'un canapé. Cette vie n'est pas sans douceur, mais elle tend à ôter aux gens appuyés sur les canapés les trois quarts du peu d'esprit que le ciel leur donna. Le *dolce far niente* saisit ici par tous les pores; écrire une lettre est une grande affaire; j'ai pris la plume dans un transport d'amour pour vous. Tâchez, aimable Jules, d'avoir un pareil transport; écrivez-moi à Marseille, chez M. Bazin, propriétaire du bateau à vapeur. Mais M. Bazin, en homme prudent, ne reçoit que les lettres affranchies.

Les Français qui viennent ici crèvent d'ennui; ils s'imaginent que les alouettes leur tomberont toutes rôties. Il faut, au contraire, un talent du diable, absolument celui de *Julien*[2]. Pardon de citer cet auteur. Il faut toujours avoir l'air de mépriser et de quitter les descendants de César et de Cicéron.

Mille amitiés.

Baron PATAULT.

P. S. Mille tendresses à monsieur votre frère. Où est-il? — Dans le Midi, je suppose. — Ma folie aime sa sagesse.

CCI

A MADAME J...., A SAINT-DENIS.

Paris, le 11 octobre 1833.

Chère et aimable Jules, je n'ai pas le temps de lire à Paris,

[1] Lettres écrites d'Italie, en 1739 et 1740, par le président de Brosses.

[2] Principal personnage du roman *le Rouge et le Noir*.

encore moins d'écrire. J'emporterai le rouleau, je lirai, j'écrirai, et vous renverrai le tout en janvier ou février. — Je n'ai jamais perdu de papiers ; la crainte de perdre m'est cependant venue en voyant ce beau rouleau. Je le mettrai dans une caisse avec toutes les belles choses que j'achète à Paris.

Ne vous excusez pas tant d'écrire pour acheter des billets de spectacle. Madame la princesse de C...., fille de madame du C...., et princesse, a publié un livre moral pour ajouter aux dix mille francs avec lesquels elle et son mari sont obligés de vivre. Songez au douloureux contraste de s'appeler *princesse*, de ne voir que des gens à trente ou soixante mille francs de rente, et d'habiter une horrible petite maison à la campagne ! Il est vrai que la coterie noble s'est mise à louer ce livre médiocre, et qu'il a failli avoir le prix de six mille francs à l'Institut, au lieu de la *Morale progressive* de madame N...... Si cette Genevoise avait eu un peu de délicatesse, elle eût mis ces six billets de mille francs dans une enveloppe, et les eût envoyés à la pauvre princesse.

En vous adressant le manuscrit, en janvier ou février, j'y joindrai des lettres pour deux ou trois libraires qui m'ont demandé un manuscrit Il faudra que M. G... invoque le génie d'un procureur normand, pour ne pas se laisser tromper par les promesses de MM. les libraires.

Compliments et respects à qui de droit.

FLAVIEN.

CCII

A MADAME J.... G...., A SAINT-DENIS (SEINE).

Paris, le 18 novembre 1833.

Chère amie,

Je suis de retour de la campagne depuis peu de jours. J'ai

trouvé vos aimables lettres. Je voulais vous répondre en quatre pages; le temps manquant, mieux vaut un mot d'amitié que rien. J'attends une audience de Sa Majesté, et je pars le lendemain.

Je vous aime avec une tendresse qui s'accroît tous les jours. Si je restais, je finirais par vous baiser la main avec passion, et vous prendriez un air sévère. Adieu.

ALFRED DE CH.

CCIII

A MONSIEUR J... T.., DIRECTEUR DE LA *Revue rétrospective*, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 26 mars 1834.

Monsieur.

Vos Mémoires de *Tallemant* intéressent fort en moi la curiosité historique. Mais faites, je vous en prie, une note dans le troisième ou quatrième volume, sur la valeur de cent livres en 1500-1550, en 1600-1650, en 1700-1750, en 1800-1834.

Quand je vois dans des Mémoires de 1650 : Le Roi acheta madame de Moret pour trente mille écus, je me dis c'est à peu près quatre-vingt-dix mille francs; mais là s'arrête mon imagination; ces quatre-vingt-dix mille francs de 1650, combien feraient-ils en 1834?

Cela est peut-être dans l'histoire de la Monnaie ou dans le comte Garnier; mais un pauvre exilé comme votre serviteur n'a point tant de livres et ne sait où chercher cette évaluation de cent livres en 1600, en 1700, etc.

Anciennement, non-seulement la livre de pain et de viande valait moins, mais l'homme de vingt-cinq ans n'avait pas besoin de la même quantité de choses nécessaires seulement à la vanité. Si cette dernière considération n'est pas mise en ligne de

compte, l'évaluation des trente mille écus payés pour madame de Moret par Henri IV n'est plus exacte.

Je vous offre mes services, monsieur, pour les affaires de commerce que vous pouvez avoir à Civita-Vecchia ou à Ancône. Auriez-vous besoin d'alun, par hasard, ou de douelles pour tonneaux? Mille compliments.

H. BEYLE.

CCIV

A MADAME ...

Civita-Vecchia, le 4 mai 1834.

J'ai lu le *Lieutenant*, chère et aimable amie. Il faudra le recopier en entier et vous figurer que vous traduisez un livre écrit en allemand. Le langage, suivant moi, est horriblement noble et emphatique : je l'ai cruellement barbouillé. Il faut ne pas avoir de paresse; car, enfin, vous n'écrivez que pour écrire : c'est pour vous un amusement. Donc, mettre en dialogue toute la fin du deuxième cahier, Versailles, Hélène, Sophie, les comédies de société. — Tout cela est lourd en récit. Le dénoûment est plat. Olivier a l'air de chasser aux millions; chose admirable dans la réalité, parce que le spectateur se dit : Je dînerais chez cet homme-là.

Infâme dans la lecture. — J'ai indiqué un autre dénoûment. — Comme vous voyez, j'ai été fidèle à nos conventions; nul ménagement pour l'amour-propre. — Il faut moins de *de* dans les noms, et ne pas désigner vos personnages par leurs noms de baptême. Est-ce qu'en parlant de Crozet vous dites *Louis?* — Vous dites Crozet, ou vous devez le dire.

Il faut effacer dans chaque chapitre au moins cinquante superlatifs. Ne jamais dire : La passion brûlante d'Olivier « pour Hélène. »

Le pauvre romancier doit tâcher de faire croire à la *passion brûlante,* mais ne jamais la nommer : cela est contre la pudeur.

Songez que parmi les gens riches il n'y a plus de passion, excepté pour la vanité blessée.

Si vous dites ? *La passion qui la dévorait,* vous tombez dans le roman pour femmes de chambre, imprimé in-12 par M. Pigoreau. Mais pour les femmes de chambre, le *Lieutenant* n'a pas assez de cadavres, d'enlèvements, et autres choses naturelles dans les romans du père Pigoreau.

LEUWEN

OU

L'ÉLÈVE CHASSÉ DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE [1].

J'adopterais ce titre. Cela explique l'amitié ou la liaison d'Olivier pour Edmond. Le caractère d'*Edmond,* ou *l'académicien futur,* est ce qu'il y a de plus neuf dans le *Lieutenant.* Le fond des chapitres est vrai ; mais les superlatifs de feu M. Desmazures gâtent tout. Racontez-moi cela comme si vous m'écriviez. Lisez la *Marianne* de Marivaux, et *Quinze cent soixante-douze* de M. Mérimée, comme on prend une médecine noire pour vous guérir du Phébus de province. En décrivant un homme, une femme, un site, songez toujours à quelqu'un, à quelque chose de réel.

Je suis tout plein du *Lieutenant,* que je viens de finir. Mais comment vous renvoyer ce manuscrit? Il faut une occasion. Où la prendre? Je vais chercher.

Ecrivez-moi une lettre remplie de noms propres. — Le retour d'un congé est un moment bien triste ; je pourrais faire trois pages, pas trop mauvaises, sur ce thème. On se dit : Vais-je vivre, vais-je vieillir loin de ma patrie? ou de *la* patrie? cela est plus à la mode. Je passe toutes les soirées chez une marquise de dix-neuf ans, qui croit avoir de l'amitié pour votre serviteur.

[1] L'un des titres donnés à une composition de Beyle, qui est restée inachevée. (R. C.)

Quant à moi, elle est comme un bon canapé, bien commode. Hélas ! rien de plus, je n'ai pas davantage; et, ce qui est bien pis, je ne désire pas davantage.

CCV

A MONSIEUR GEORGES DE LAFAYETTE, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 26 mai 1834.

Permettez-moi, monsieur, de vous présenter l'expression d'une douleur générale en France, mais qui doit être surtout éprouvée par les personnes qui ont eu l'honneur d'être connues de votre illustre père [1].

Le caractère le plus pur de la Révolution vient de disparaître. Comme les peuples aiment ce qui est amusant, autant et plus que ce qui est utile, je m'imagine que ce grand homme sera placé par la postérité immédiatement après Napoléon et avant Mirabeau, qui mourut vendu et ne fut la cause immédiate d'aucun événement.

Il serait utile de publier une notice, sans blâme ni louange, qui présenterait :

1° L'état de la fortune du général Lafayette à l'âge de seize ans;

2° L'état de ce qu'il laisse à soixante-dix-sept ans;

3° La date exacte de tous les événements de sa vie de famille, comme de sa vie politique.

Oserai-je vous prier, monsieur, de présenter mes hommages respectueux à madame et à mesdemoiselles de Lafayette, et d'agréer avec bonté mes vœux pour votre bonheur ?

[1] Mort à Paris, le 20 mai 1834.

CCVI

A MONSIEUR R..... C....., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 10 septembre 1834.

Jamais, ou du moins depuis vingt ans, il n'y a eu de chaleur égale à ce que nous éprouvons depuis le commencement de juin. Le 5 septembre, vingt-huit et demi ou vingt-neuf degrés.

Je commence à être bien las du métier, et j'envie bien profondément l'homme qui, à cinquante ans, a cinq mille francs de rente. Que sert à un homme qui n'aime pas la chasse d'être dans un pays fécond en lièvres et perdrix? Que sert de pouvoir jouer le deuxième rôle à Abeille, si le bavardage important, l'air *important*, la façon grave de parler des occupations du matin et de la correspondance du dernier courrier, sont mon *horreur?* Rien ne me semble bête, au monde, comme la gravité.

Voici une commission : tâche de vendre ma place à quelqu'un, pour quatre mille francs par an.

Fais annoncer la *Vie de Rossini*. (Ce grand homme, l'unique après toi et moi, se meurt, dit-on, à Bologne.)

Je te dirai qu'il n'y a pas de triste famille anglaise, visitant Rome, qui ne lise les *Promenades*. Chez le ministre-cardinal, le jour de la Saint-Pierre, au feu d'artifice, on m'en a parlé sans me connaître. Ces bêtes trouvent que cela manque de gravité. Mais que je serais heureux, à un quatrième étage, en en faisant un pareil, si j'avais du pain! Quelle perspective de ne plus voir les gens d'esprit de Paris, que deux ou trois fois avant de mourir!

Hier, j'ai été à un dîner charmant, le plus beau lieu des environs : des arbres, un vent frais et trente-trois convives, qui se trouvaient honorés de la présence d'un consul. Mais pas une idée fine ou forte. Mourrai-je étouffé par les bêtes? Il y a grande

apparence. Je suis aimé, considéré, j'ai eu le meilleur morceau d'un poisson de quatorze livres, le meilleur de son genre ; j'avais un excellent cheval, qui a fait cinq milles et demi en trois quarts d'heure; mais je crève d'ennui. Le soir, en rentrant, j'ai lu le Dante jusqu'à une heure du matin ; malheureusement je le sais par cœur, ou, du moins, en lisant un vers, je me rappelle celui qui suit.

Malgré cette énorme chaleur, pas un malade ; c'est l'humidité qui donne les fièvres.

CCVII

A MONSIEUR D. F....., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 1er novembre 1834.

Cet été, en mourant de chaleur, je me suis dit plus de cent fois : Que je suis heureux que la meilleure des fleurs n'ait pas suivi mon avis ! Comment vous y êtes-vous pris pour ne pas suer à mourir ?

J'oublie tout ce qui n'est pas raisonnable, même l'orthographe. A chaque voyage, je suis obligé de réapprendre les belles manières de Paris. Par exemple, voici un problème que je ne résous pas : puis-je envoyer à madame la comtesse de K......... trois ou quatre vases noirs (qui valent vingt-sept francs), et que j'ai trouvés dans ma fouille ? Dans le cas de *oui*, voici une lettre en style de voyageur ; car je n'ose plaisanter avec une femme glacée, sans doute, par les manières du faubourg Saint-Germain. A cause de ces manières, ma lettre m'a pesé à écrire, et probablement elle pèsera le double à qui la lira. Ces prétendues belles manières *diminuent* donc le peu de plaisir qui reste encore, en 1834, sur cette planète refroidissante ; elles sont donc éminemment *immorales*.

La vertu, c'est augmenter le bonheur ; le vice augmente le

malheur. Tout le reste n'est qu'hypocrisie ou ânerie bourgeoise. Il faut toujours saisir l'occasion d'instruire la jeunesse.

Par mon testament, je donne mon buste de Tibère (dont la gloire croît tous les jours) à M. le comte Molé. Mes yeux sont accoutumés à ce buste; il ne me cause plus qu'un petit plaisir de vanité, quand un étranger vient le voir et me fait offrir de l'acheter. L'*ho comprato*, moi-même, quatre écus du paysan. Par cette raison, y aurait-il moyen honnête de le faire accepter à M. Molé, moi vivant? Je l'aimerais bien mieux chez cet homme aimable, que je n'ai vu *que pour le remercier*, que chez moi. Sa conduite fait un si singulier contraste avec celle de......, que ma reconnaissance augmente chaque jour. D'ailleurs, qui sait où je mourrai, et si mon domestique ne volera pas le buste en jetant le testament au feu?

Je vous répète, et votre sagacité l'aura vu vingt fois, avec un Italien j'agis naturellement; avec un Français, la délicatesse parisienne me boucle entièrement; je devrais la savoir à mon âge, et je l'ignore absolument. Quand je l'apprends, elle me semble souvent le comble du ridicule; mais enfin, c'est comme la langue d'un pays, il faut la parler, ou renoncer à être compris.

Je crève d'ennui; je ne puis faire la conversation avec personne; je voudrais une place de quatre mille francs à Paris. Ma vraie place était d'être aux gages de Marc-Michel Rey, libraire hollandais, qui me donnerait quatre mille francs par an pour un ou deux volumes in-octavo. C'est là le seul travail qui ne me semble pas ridicule. Quoi! vieillir à Civita-Vecchia! ou même à Rome! *j'ai tant vu le soleil!*

Je sais bien qu'il y a du ridicule à se plaindre toujours; mais peut-on se plaindre trop haut de n'être pas né avec quatre mille francs de rente? Avec vous je pense tout haut. (Mon père avait douze ou quinze mille francs de rente, et s'est ruiné en 1818). Quelle perspective de vivre et de m'éteindre ici, ne pouvant parler que d'argent et de chasse! Aujourd'hui, 1er novembre, il fait un soleil magnifique, et beaucoup trop chaud pour se promener sous ses rayons. Je viens de rencontrer le plus aimable des hommes de Civita-Vecchia; il m'a appris ce que dessus, sur le soleil, et puis nous n'avons su que nous dire. — J'ai été ré-

veillé, à trois heures et demie du matin par un courrier que j'ai expédié à midi pour Livourne, par le bateau à vapeur. J'ai couru à la messe, j'ai déjeuné avec du thé, et me voilà tout pantois. — Ma fenêtre est soixante pieds au-dessus de la mer, et je jette dans cette mer les fragments de papier qui restent sur la table, après avoir fait une enveloppe.—Que de caractères froids, que de géomètres seraient heureux, ou, du moins, tranquilles et satisfaits à ma place! Mais mon âme, à moi, est un feu qui souffre s'il ne flambe pas. Il me faut trois ou quatre pieds cubes d'idées nouvelles par jour, comme il faut du charbon à un bateau à vapeur.

Il y a cent fois plus de passion ici qu'en France; les intrigues profondes et abominables, pour gagner deux cents francs, sont fréquentes. Les femmes de Rome agissent sans cesse en présence de la mort. Cet été, dans la rue *in Lucina*, une jeune femme, qui avait la jambe fort bien faite, ma foi, est tombée morte à mes pieds d'un coup de couteau dans le cou. Elle voulait quitter son amant.

Une jeune fille disait à un de mes amis : « Si l'entrepreneur de bateaux avec lequel je suis sait que je suis venue chez toi, la première fois qu'il va à *Fiumicino*, il me donne un coup de couteau et me pousse dans le Tibre. » Rien de plus exact, et cependant elle vient chez mon ami. Ce maître de bateau a déjà eu deux ou trois fois le malheur que ses maîtresses sont tombées de son bateau dans le fleuve.

Mais tout cela ne vaut pas les idées nouvelles que je trouverais chez madame de Ka........, si j'y allais vingt fois de suite ; le mardi chez madame Ancelot, le mercredi chez Gérard, le samedi chez M. Cuvier, trois soupers par semaine au café Anglais, et je suis au courant de ce qui se dit à Paris. J'ai aussi les salons de M. Joseph Bernard, l'ami de Béranger, ceux de madame Curial, etc.; avec cela, pour parler comme M. Hugo, j'ai une *fenêtre ouverte* sur la vie, et toute la matinée je travaille avec plaisir à mon in-octavo, qui peut-être ne vaut rien. M. Guizot devrait me nommer professeur de l'histoire des beaux-arts (peinture, sculpture, architecture et musique) avec cinq mille francs. Rien ne relèverait mieux le goût français, qui tend sans cesse au

tableau de genre et au vaudeville (cela tient à la vanité et à l'amour du *piquant*). Chaque année je donnerais des idées saines à deux cents jeunes gens, dont plusieurs destinés à avoir des salons dans Paris vers 1850. Je serais piquant et instructif, je tâcherais de ne pas paraître fou aux gens sages. N'est-ce pas là l'impression que mes livres ont faite sur M. le comte d'H....?

M. Ampère fils, professeur au collége de France, avec cinq mille francs, et qui est à Rome, m'a promis sa voix pour la chaire d'histoire des beaux-arts. Actuellement trouvez-moi un ministre *ami*.

J'espère quelquefois qu'en approchant de votre âge je deviendrai sage comme vous. J'ai dans moi une âme qui est folle. Je serais heureux, logé avec vous au quatrième étage du cercle votre voisin, et servi par un des domestiques dudit cercle.

Le roi de Bavière, qui est venu visiter nos tombeaux de Tarquinies, n'a pas donné une baïoque d'étrenne. Moi, je donne cinq paules (cinquante-cinq sous) à l'homme qui fait un quart de lieue et ouvre les portes de ces tombeaux. Le même roi de Bavière a demandé des œufs sur le plat, à la porte de Monterone; il en a mangé six; on lui a demandé quarante-cinq sous; un aide de camp, furieux, a jeté trente-cinq sous sur la table, jurant que, *per Dio*, il ne donnerait pas davantage.

Votre roi de Naples, qui n'a que vingt-trois ans, était à Rome cet hiver, et donnait deux paules d'étrenne au custode du musée Borghèse, qui a dix-huit salles et quatre cents tableaux. Moi, je donne trois paules.

Sa Majesté Don Miguel donne seize écus (quatre-vingt-deux francs) à chaque fille des rues, et il en use beaucoup et de toutes façons.

CCVIII

A MONSIEUR R. . C..., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 4 novembre 1834.

Tu as beau dire, mon cher ami, je puis affirmer que je n'ai aucun scrupule d'écrire un mauvais livre, bien convaincu que, cinq ou six ans après l'impression, s'il est mauvais, l'épicier en aura consommé les feuilles à envelopper le raisin de Corinthe vendu aux enfants. Une autre raison m'empêche depuis dix ans d'écrire beaucoup de choses, la crainte que quelque cuistre indiscret ne se moque de moi en les lisant. Mais, grâce à Dieu, on m'avertit de tous côtés que mon écriture devient si mauvaise, qu'il est impossible de la lire. Elle est arrivée à l'état de *chiffre*, me dit-on, et, dernièrement, en écrivant à M. Hérard, mon banquier, ma lettre était accompagnée d'une copie de la main d'un de mes employés.

Je suis devenu si sujet à distraction, que souvent j'oublie la fin de ma phrase avant d'y être arrivé. D'autres fois j'écris de nuit, sans lumière, comme dans ce moment. Enfin, j'ai écrit horriblement vite douze ou quinze volumes in-8°, que M. de Stendhal a imprimés. Tout cela fait qu'à cinquante et un ans j'ai une écriture illisible. La vergogne de voir un indiscret lire dans mon âme en lisant mes papiers m'empêche, depuis l'âge de raison, ou plutôt pour moi de passion, d'écrire ce que je sens, ou plutôt les aspects sous lesquels je vois les choses, *aspects* qui sembleront peut-être amusants au lecteur, si, par hasard, il a une âme mélancolique et folle comme la mienne.

L'expérience, mais seulement depuis un an ou deux, m'apprend que je ne cours pas le danger d'être compris, par une troisième raison que je dirais en grec, si je savais l'écrire :

Comme les Béotiens, je tends mes filets *trop haut*.

CCIX

A MADAME ......

Civita-Vecchia, le 8 novembre 1834.

Seriez-vous assez bonne, aimable amie, pour faire retirer le *Lieutenant?* M. Colomb m'écrit qu'il n'y comprend rien et que personne ne le réclame. Je suis bien sûr de vous avoir écrit; ma lettre aura fini dans la pipe d'un çaporal autrichien.

Que si vous avez vu le *Lieutenant*, vous aurez dit : N'est-ce que ça? Il valait bien la peine d'attendre un an! C'est que réellement il n'y a qu'à mettre : Amenez-moi mon cheval, au lieu de : *Approchez avec mon coursier*. En vous préparant tous les matins par la lecture de vingt pages de *Marianne* de Marivaux, vous comprendrez les avantages qu'il y a à décrire juste les mouvements du cœur humain. Ne faites point vos personnages trop riches, et faites faire quelque petite gaucherie à votre héros, parce qu'enfin nous autres héros, nous faisons des gaucheries. Nous courons; un plat homme marche à peine, et encore avec une canne : c'est pour cela qu'il ne tombe pas.

Ecrivez-moi une lettre de huit pages; envoyez-la à M. Colomb, qui l'expédiera à M. Bazin, directeur du bateau à vapeur à Marseille. De cette manière on évite la route d'Huningue, ou de Chambéry à Rome.

Beaucoup de noms propres, de grâce, et les petites aventures de la société dans les châteaux. C'est là, ce me semble, que l'on fabrique le plus de maris trompés.

Pourquoi n'y a-t-il pas un journal de Paris racontant qu'un chat est tombé d'une gouttière dans la rue Dumartroy? Ces grands benêts de journaux politiques ne descendent à l'anecdote que quand il y a du sang; c'est ainsi que j'ai lu l'aventure; je connais le mari et la femme. Quel était le héros auteur indirect de tout ce désordre ?

Quand aurez-vous un petit salon bien chaud au quatrième étage, rue de Hanovre, et moi dans ce salon de sept à huit le soir, bavardant avec quelques amis intimes, qui sachent ne rien prendre au sérieux, hors l'amitié et l'amour? Tout le reste n'est qu'une mauvaise plaisanterie. En attendant le matériel du salon, préparez le personnel. Comment va le personnel de madame la députée de Saint-Denis?

CCX

A MONSIEUR S... B...

Civita-Vecchia, le 21 décembre 1834. (Soleil superbe, je travaille la fenêtre ouverte.)

Vous aurez su bien avant moi, mon cher monsieur, que notre ami J.-J. Ampère s'est tiré leste et pimpant d'un joli péril bien propre et bien vif. Le 12 décembre, par la plus belle lune, le *Henri IV* a eu la folie de raser le mont Argentaco à la distance de quarante mètres. Il est vrai que le canal entre ce mont et l'île de Giglio n'a que huit milles de largueur. Le malheureux bateau a touché sur une *secca* où il n'y a que trois pieds d'eau. Il en est résulté un trou énorme par lequel l'eau est entrée et a éteint les chaudières. Heureusement le bateau a pu se soutenir jusqu'au rivage, sans quoi il fallait se battre et s'emparer des deux ou trois petites chaloupes. Que je hais le caractère gascon et hâbleur! c'est celui du capitaine du *Henri IV*, qui, depuis la perte de son navire, est triomphant et plus hâbleur que jamais. La folie de cet homme m'a forcé à écrire des paperasses infinies. Il faut constater, constater. Peut-être l'assurance de Marseille ne voudra pas payer les quatre-vingt + quarante ou cent vingt mille francs, valeur du bateau. On renonce à le repêcher. Je ne conçois pas qu'on laisse à quarante pieds dans l'eau une machine qui a coûté quatre-vingt mille francs.

Ampère m'a écrit le 14, de Porto-Triola, à six mille de l'écueil fatal. Il m'engage à vous écrire, monsieur. Sa lettre m'arrive le 21; un voyageur l'a oubliée quatre jours.

Je saisis l'occasion d'écrire à un homme que je voudrais voir. c'est ce qui ne m'arrive presque jamais. Je ne parle jamais de notre chère littérature sans être un Ovide : *Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis*. Je reçois la *Revue des Deux-Mondes*, et la *Retrospective*, et l'*Edimburgh-Review*. Ah! monsieur, quels styles! et par compensation qu'elle absence d'idées! M. Loève-Weymar me console, et cette fois-ci M. Magnin, quoi qu'il dise : Le siècle *progresse!* Quel joli mot qui rime avec graisse! Mais enfin il y a des idées. Si vous voyez M. Magnin et que vous n'ayez rien de mieux à dire, rappelez-moi à son souvenir. Mais demandez-lui pourquoi il invente *progresse* et fait usage de *hiératique* et autres mots grecs que Dieu confonde! Il faut laisser ces pauvres ressources à ces hommes de génie qui n'ont pas une idée.

Rome et moi, nous ne connaissons la littérature française que par l'édition de Bruxelles. Je vis comme si j'étais à Bornéo. Je n'ai pas vu encore *Volupté*, que j'ai pourtant demandé deux fois à Livourne. Mais un abîme nous sépare, car je crois qu'il y a un *God :* il est méchant et malfaisant. Je serai bien étonné après ma mort si je le trouve, et, s'il m'accorde la parole, je lui en dirai de belles. S'il existait, *et juste*, je ne me conduirais pas autrement. Je gagnerai donc à son existence, car il me payera pour avoir agi de la façon qui m'a procuré le plus de plaisir. Mais ne parlons plus, monsieur, de ce qui me sépare de vous. Si jamais vous voulez venir coucher deux mois ou deux ans dans mon appartement à Civita-Vecchia, vous régnerez sur mes bouquins et sur la plus belle mer du monde, *Tyrrhenum*. Je fais des fouilles et j'ai des vases noirs qui ont 2,700 ans, à ce qu'ils disent. Je doute là comme ailleurs. Ampère vous dira que j'ai mis mes économies à acheter le droit de faire des copies dans les archives gardées ici avec une jalousie... par la raison toute simple que les possesseurs ne savent pas lire. J'ai donc huit volumes in-folio, mais la page écrite d'un seul côté, d'anecdotes parfaitement vraies, écrites par les contemporains en demi-jargon. Quand je

serai de nouveau pauvre diable, vivant au quatrième étage, je traduirai cela *fidèlement*. La fidélité, suivant moi, en fait tout le mérite. Toute cette narration est pour amener cette question : Comment intituler ce recueil? *Historiettes romaines* fidèlement traduites des récits écrits par les contemporains (1400 à 1650). Mais peut-on dire *historiette* d'un récit tragique?

Je ne vous oblige point, monsieur, à une réponse. Vous direz votre avis à notre naufragé. J'ai écris un roman intitulé l'*Orange de Malte*. Le héros, fils d'un banquier riche, puis ruiné, est sous-lieutenant à Nancy, puis secrétaire intime d'un ministre à Paris. Cela est écrit comme le Code civil. J'ai horreur de la phrase à la Chateaubriand. Si nous vieillissons, vous et moi, monsieur, nous verons les ouvrages à la S... offerts à dix sous le volume comme les romans *fashionables* de Colman à Londres, et personne n'en voudra. Alors on les emportera au Canada, et, le provincial aimant l'emphase, on trouvera trente ou trente-six francs des cent volumes.

L'Italie n'est plus comme je l'ai admirée en 1815. Elle est amoureuse d'une chose qu'elle n'a pas. Les beaux arts pour lesquels seuls elle est faite ne sont plus qu'un pis aller. Elle est profondément humiliée dans son amour-propre *excessif* de ne pas avoir une robe lilas comme ses sœurs aînées, la France, l'Espagne, le Portugal. Mais si elle l'avait, elle ne pourrait la porter. Avant tout il faudrait vingt ans de la verge de fer d'un Frédéric II, faisant pendre les assassins et emprisonner les voleurs. Un jeune voleur protégé par moi avait été condamné à trois ans de galères ici. Il a dit : *Apoplexie à la Madone : Accidente alla Madonna*, et il a été condamné à vingt années de galères. Dans Rome seulement, il y a deux cents assassins, on trouve deux cents cadavres dans les rues (?) ; on guillotine, on fusille par derrière un homme le premier jour de carnaval et deux ou trois le reste de l'année. Nos messieurs Lucas pourraient voir le bel effet de la supression de la peine de mort. Je me suis fait raconter par des *assassins* le monologue qui a précédé le crime. La galère ou l'on vit fort gaiement n'est rien; la peine de mort les effraye excessivement, car ils croient fermement en la Madone, et en Dieu par amour pour la Madone, comme son beau-frère. Engagez le nau-

fragé à vous conter l'histoire sous le secret de ce condamné pour lequel j'ai obtenu les lieux d'aisance. Salut et estime.

ADOLPHE DE SEYSSEL.

P. S. Compliments à MM. Victor Hugo, Magnin, Loève-Weymar, Taschereau. Dites bien que les étrangers comprennent le style de Voltaire et de Rollin, et rien *du tout* à M. de S... Ceci est à la lettre. La longueur de mon bavardage vous prouve, monsieur, tout le plaisir que j'aurais à vous consulter. Quel admirable style que celui de Tallemant des Réaux ! Supposez cela traduit par MM. de la *Revue des Deux-Mondes*.

CCXI

A MONSIEUR LE DOCTEUR P..., A GENÈVE.

Rome, le 8 mars 1835.

Monsieur,

Je suis rempli de reconnaissance pour les bons avis que vous me donnâtes en décembre 1833. (J'ai la goutte et la gravelle, je suis fort gros, excessivement nerveux, et cinquante ans.) Vous me prescrivîtes le vin de Colchique et la privation absolue d'acides.

En rentrant ici, on me proposa un mariage, je renvoyai le grand traitement, je me contentai de me priver entièrement d'acides. Je prends trois fois la semaine, pendant six mois de l'année, du bicarbonate de soude ou de potasse. Je rends des graviers parfaitement arrondis, comme par le frottement; c'est, je pense, l'effet du bicarbonate. Au lieu de peser cinq grains, ces graviers ne sont pas d'un quart de grain et ne produisent aucune douleur. Je rends deux ou trois grains (poids) de graviers chaque semaine, en deux cents morceaux ronds. Je me

prive entièrement de café; depuis dix-huit mois les douleurs d'entrailles ont presque entièrement cessé. Elles n'ont pas été au point de me faire jurer depuis la suppression du café. Quand je reprends du café, la douleur revient dans les entrailles et surtout à trois pouces à gauche du nombril. Je déjeune avec du thé et du beurre. Je bois peu de vin; quand je bois du vin de Champagne, le lendemain je me sens beaucoup plus gai et moins nerveux. Depuis décembre 1833 je n'ai pas pris six grains de vinaigre ou d'acide de citron. Je me porte fort bien, ce dont je vous remercie. N'y a-t-il rien à faire? S'il n'y a rien à faire, je vous prie sincèrement, monsieur, de ne pas vous donner la peine de me répondre; j'aime mieux que vous soulagiez un malade de plus. Je dîne tous les jours avec cet homme judicieux et bon, M. Abraham Constantin, et nous parlons souvent de votre humanité et du soin avec lequel vous écoutez les malades.

Je suis, monsieur, avec la plus sincère reconnaissance, votre très-dévoué serviteur.

H. Beyle.

CCXII

A MONSIEUR R.... C..., A PARIS.

Rome, le 18 mars 1835.

Plaisirs de pédant.

J'ai découvert des récits d'anecdotes napolitaines et romaines. Quelques-unes de ces histoires, *écrites par des contemporains*, ont cent pages. Une seule de ces historiettes est connue à Paris: c'est la mort de Béatrix Cenci. Beaucoup de ces récits n'ont que cinq ou six pages. En un mot, ce sont des historiettes comme celles de Tallemant des Réaux. Excepté pour les anecdotes napolitaines, le héros finit ordinairement par être décapité, comme

la pauvre Censi, qui, de plus, avait couché pendant six mois avec son p.... Chaque volume in-folio m'a coûté de quatre-vingt-dix à cent vingt francs, et j'en ai douze. J'ai découvert beaucoup de ces choses moi-même, par un travail *physique*, dans les archives où les volumes déposés sur les tables étaient recouverts d'une poussière devenue *solide* par le tassement et épaisse comme trois écus. L'archiviste, auquel je faisais des présents, devait me montrer tout cela ; mais, en général, il s'en allait après m'avoir enfermé à clef et revenait à l'*Ave Maria*.

A chaque fois ma chemise devenait gris foncé, et presque toujours j'avais mal aux yeux. J'ai découvert des *Confessions* comme celles de Rousseau, écrites par un jeune abbé, bâtard de grande maison, du temps de l'entrée de la reine Christine de Suède, 1655. Il avoue à Venise des lâchetés insignes; il n'a que la vanité de la haute naissance; mais il a tout le faux esprit de 1655. Don Ruggiero est aujourd'hui ce que M. de Chateaubriand sera en 1940, impatientant. Dans le récit d'un meurtre il ne dit pas : Le soleil se levait, mais : « *Déjà l'aurore aux doigts de rose,* » etc. Cela traduit serait-il intéressant ? — La naïveté est extrême, c'est l'essentiel. Il y a cent pages de don Ruggiero, de dix-huit mois à dix-huit ans, que l'on peut réduire à dix ; cela peint admirablement la politesse espagnole qui régnait ici vers 1630. Le père du bâtard est tué en duel ; ses trois frères, infiniment nobles, délibèrent sur la somme qu'il faut allouer à sa mère, bonne bourgeoise entretenue par don Gregorio qui vient d'être tué. Cette délibération est pompeuse ; on finit par lui faire une pension à condition qu'elle habitera Naples, où quelques années après don Ruggiero va la voir. Il décrit le nombre et la façon des plats qu'elle lui donna à dîner. — La seule copie des *Confessions* trop spirituelles de don Ruggiero m'a coûté cent cinquante francs. J'ai donc trois ou quatre volume in-8° d'anecdotes séparées ; ce sont des récits de cent pages chacun, traduits d'après mes douze volumes reliés à dos rouge ; plus, ce que je pourrai tirer des *Confessions* de don Ruggiero. Elles n'ont ni commencement ni fin, et forment cependant trois volumes et demi in-folio mince.

Tout cela est très-orthodoxe. C'est pour la liberté de penser,

comme *le Rouge et le Noir* ; cela ne cherche point à choquer, mais est sévère pour la canaille. — Les *Bois de Prémol*, c'est le titre, consistent déjà dans quatre volumes in-folio, proprement reliés comme les *Anecdotes*. Je donnerai d'abord à M. ..... les *Anecdotes*, dont plusieurs sont délicieuses. Je commencerai par une livraison de deux volumes. Je voudrais pouvoir soumettre le manuscrit français à M. Dijon ; il ne me coûte rien de mettre quatre dièses à la clef ou trois bémols, et j'aimerais mieux ne pas choquer, par la forme, les gens à carrosse.

Tout cela est parfaitement vrai, sincère, original. Les deux volumes d'anecdotes napolitaines sont remplies de mots du pays. Je tâcherai de faire comme pour les cerises ; je servirai les plus belles dans les deux premiers volumes, les bonnes dans les deux seconds et le commun dans les deux derniers. — J'ai pris dans cent volumes; j'ai négligé la valeur de vingt volumes *purement historiques;* j'ai cherché ce qui me plait, comme peignant le cœur humain. La jeunesse de Paul III (Farnèse), par exemple, est divine; celle de Urbain VIII (en cent quatre-vingts pages) est fort bien. Il n'y a jamais de scandale que malgré l'auteur. Il y a peut-être cent auteurs différents. Le style de la traduction est simple comme celui des originaux, jamais de prétention à la phrase noble ; on a voulu prendre le style des *causes célèbres*. J'ai ajouté de petites notices d'après l'excellent abbé Muratori. Voilà mon occupation, de six à onze heures du soir, à Civita-Vecchia.

Je déposerai l'original italien, et souvent mauvais italien, dans un cabinet littéraire ; chacun pourra voir que je n'ai pas inventé.

Quand tu n'auras rien à dire à des gens d'esprit, consulte-les sur le succès de ces histoires naïves, écrites de 1450 à 1700, et fidèlement traduites. M. Delécluze des *Débats* me disait : Vous auriez fait fortune si vous n'aviez pas manqué d'*industrie*. Le coin de la bouche ironique me nuit toujours (ces sots de commis croient que je me moque d'eux). Mais je veux avoir quelques onces d'industrie.

CCXIII

A MONSIEUR R..., C..., A PARIS.

Rome, le 21 mars 1835.

Cher ami, le bureau a dit à M. L... : M. B. nous prend-il pour des bêtes? — Or, une fois qu'un sot pense qu'on se moque de lui, de quoi n'est-il pas capable? J'ai eu beau répondre :

Crois-tu d'un tel forfait Manco Capac capable?

Quel emplâtre appliquer à cette diable de blessure?

Tant que M. Dijon sera là, ils ne lui présenteront rien d'hostile à signer ; mais, lui parti, ma colique recommencera. Réfléchis à cela.— Je m'hébète tout à fait ici. Comment m'amuserai-je quand je serai vieux, si je laisse mourir la bougie qui éclaire la lanterne magique? Cette raison, qu'un épicier ne comprendrait pas, quoiqu'il s'agisse de bougie, est ce qui me touche le plus. Je prends le tour pédantesque.

Si M. Dijon n'est pas à cheval, ce serait peut-être le moment de lui offrir le *Tibère*, que je brûle de lui transférer. Je suis vraiment heureux d'avoir trouvé, dans le cruel empereur, un moyen, non de m'acquitter, mais de témoigner ma reconnaissance. On vient chez moi trois ou quatre fois par mois, pour voir les beaux yeux de Tibère. Il a une circonstance qu'on regarde comme unique et qui intéresse les savants, d'ailleurs si insensibles au *beau* ; il y a indication de moustaches et de favoris naissants. Avait-il pris cet usage en Grèce, car rien de semblable à Rome. Si je voulais, j'aurais quinze visites par mois; mais cette gloire est ennuyeuse? Ce buste sera très-célèbre dans dix ans.

M. d'Houdetot m'a demandé de nouveaux vases étrusques. En avril, je vais voir remuer la terre et je choisirai les moins chers

et les plus beaux, deux conditions difficiles à réunir, à peu près comme la pauvreté et l'envie de dire à M. Public des choses non plates.

J'ai de singulières anecdotes sur la Russie, que je dicterai dès que j'aurai un scribe. En revanche, la justice règne en Prusse, et il y a une différence énorme entre la Pologne russe et la Pologne prussienne. Un paysan russe, avec la terre à laquelle il est attaché, vaut six cents francs. Ainsi, quand tu lis: L'empereur a donné au général un tel mille paysans, lis six cent mille francs.

CCXIV

A MONSIEUR LE BARON DE M...., A PARIS.

Rome, le 24 mars 1835.

Votre M. de M.... part demain pour Naples, et peut-être pour Constantinople, par le bateau napolitain. Il est fort aimable, et n'a pas manqué d'acheter beaucoup d'antiquités, comme font tous les gens riches. Ces messieurs partent toujours de ce principé irréfragable : avoir de l'argent pour acheter des statues, c'est une raison pour s'y connaître.

Je m'occupe beaucoup des tombeaux de Tarquinies, à trois lieues de mon trou. Nous creusons dans ce *Père-Lachaise;* quand on trouve un tombeau intact (ce qui arrive une fois sur cent), on jouit, pendant une heure, de la vue du grand homme mort, revêtu de tous ses ornements, une couronne d'or sur le crâne; les feuilles de laurier en or sont bien plus légères que du papier. Bientôt tout tombe en poussière très-humide, presque en boue, et l'on est réduit à pêcher, avec une épingle, les feuilles de laurier dans cette boue. Cela a trois mille ans au moins, et rejette vivement la pensée au temps où les poésies d'Homère étaient dans l'état de notre Bible.

Je viens d'assister à la plus admirable découverte : un sarcophage quadrilatère de huit pieds de long, et quatre scènes d'un fait tragique, *à nous inconnu*, et apparemment célèbre parmi les Étrusques, fort bien sculptées sur les quatre faces du monument. C'est le plus bel échantillon de l'*art étrusque* et non *grec;* remarquez bien ce point. Cela est contemporain d'Homère, peut-être antérieur, et vaut deux mille écus ; le gouvernement le ferait estimer trois cents, et payerait Dieu sait quand; de là, nécessité du secret. M. Manzi a deux mille arpents, sur lesquels il a acheté le droit de fouiller; il cède son droit moyennant le tiers des produits. Cette mine est vierge, car on n'a commencé à l'exploiter qu'en 1823.

Les arts sont f...! bis f...! Le seul *Tencrani* fait de petite jolies choses, sans énergie. La *Médée* de M. Lemoine est bien. — J'ai beaucoup vu M. Gudin-Marine, qui part à la fin du mois.

M. C..., que vous connaissez peut-être, a la bonté d'acheter pour moi, chez Baudry, plusieurs romans de Walter Scott, annoncés à cinq francs. Un de mes amis, M. Féburier, les obtient pour quatre francs cinquante centimes. — Pourriez-vous envoyer à M. C... un mot qu'il montrera audit Baudry ? A la vue de ces sacrés caractères, le Baudry lâchera chaque volume à quatre francs cinquante centimes.

Mille tendresses à tous nos amis.

CHOMONT.

CCXV

A MONSIEUR R.... C..., A PARIS.

Rome, le 9 avril 1835. — Temps infâme.

Mon chef ici paraît fort content de Dominique. Le premier secrétaire pense que ledit chef me donnera une lettre très-favorable. Il trouve que Dominique n'a qu'un seul péché à se repro-

cher : le peu de résidence. Comme il a vu deux fois Civita-Vecchia, il est tout disposé à excuser ce péché. Le premier secrétaire m'a dit : Mais que peut-on vous reprocher ? Je n'ai pas fait la confidence des *choses curieuses* : je les ignore.

Une conversation de deux heures avec l'ambassade, moins le patron, a été on ne peut pas plus rassurante. Le patron est malade ; ainsi je ne pourrai lui demander la lettre que vers le 15 avril. Satisfera-t-elle Monseigneur, la regardera-t-il comme *bastante*, pour paralyser les effets de l'idée qu'ont les commis que je me suis moqué d'eux ?

De plus, il se trouvait là un bon et aimable attaché, qui a passé quinze jours à Gibraltar et qui m'a juré que ledit Gibraltar vaut cent Civita-Vecchia. Donc, si l'on ne peut pas avoir *Two Thousand*[1] à Lutèce, je demande Gibraltar, qu'on t'offrait à demi il y a trois mois et que je refusai alors.

Peut-être les commis désirent-ils Civita-Vecchia pour quelque poitrinaire de leurs amis. Le castor poursuivi et serré de trop près se coupe la queue d'un coup de dent, et les chasseurs, ayant leur objet, le laissent tranquille.

Mais, avant tout, deux mille quatre cents francs à Lutèce. A l'ambassade, on m'a dit : Dominique a-t-il volé ? A-t-il ....? A-t-il non-résidé ? — Nous répondrons *non* aux deux premières accusation, et l'on excusera la troisième.

Qu'est-ce que mon chef d'ici devrait écrire pour Dominique, à ton avis ?

M. C.... n'est point à Marseille, mais j'ai des lettres aujourd'hui ; on y a peur du choléra, qui est à Padoue et à Bergame.

HOR. DE CLUNY.

[1] Deux mille francs.

CCXVI

A MONSIEUR D. F...., A PARIS.

Rome, le 15 avril 1835.

Il est inutile, dites-vous, grand philosophe, de lui chercher *une chambre au midi et au cinquième;* ce sont les propres mots de votre lettre. Ce sont aussi les mêmes mots dont se servait Paul-Louis Courier, dans cette fameuse promenade de quatre heures, le mardi gras, tête à tête avec moi, et qui se termina par un dîner chez Biffi, qu'il trouva trop cher, ce qui me donna beaucoup d'orgueil; il fut tué huit jours après. Mais l'orgueil ne vint pas de la mort de ce grand homme, mais de voir qu'il partageait des faiblesses abominables, que le courant de la conversation me porta, ce jour-là, à lui confier; et, comme il les partageait, leur récit ne l'ennuyait point. « Je ne crois pas que la position de Dominique soit mauvaise. » Tant pis ! mille fois tant pis ! La petite chambre, avec cinq francs de revenu et cinq francs gagnés par les *Bois de Prémol*, serait le bonheur suprême.

Il n'y a pas de musique à Rome.— Quatre années de solitude, avec des buses savantes, qui répondent après avoir pensé un quart d'heure, m'assomment, quoique chaque année de cette solitude ait été payée, d'abord onze mille francs, et maintenant, depuis les ordonnances de M. Victor sur les chanceliers, neuf mille huit cents francs seulement.

J'ai adoré et j'adore encore, du moins je le crois, une femme nommée 1,000 ans. La passion a été une folie, de 1814 à 1821. J'ai obtenu en mariage sa sœur aînée, nommée Rome; c'est un mérite grave, sévère, sans musique; je la connais exactement et à fond; il n'y a plus rien d'exalté ni de romanesque entre nous après quatre années de matrimonio; je l'abandonnerais avec plaisir pour mademoiselle Valence, de laquelle on dit beau-

coup de bien; mais le caractère d'une jeune fille est un problème. Si, au lieu d'une anguille, je trouve, en plongeant la main dans le sac fermé, que je n'ai saisi qu'un serpent! — Je n'ai pas voulu me marier, il y a un an, à une grande fille qui alors me voulait du bien, à cause du beau-père qui, amoureux de la *furia francese*, prétendait vivre avec moi. Je suis fait pour vivre avec deux bougies et une écritoire, et maintenant, en vous écrivant, je suis heureux ainsi.

CCXVII

A MONSIEUR LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 15 avril 1835.

Monsieur le duc,

Dans la crainte d'encourir le reproche de négligence, je prends la liberté de représenter au ministère que je n'ai point reçu une lettre écrite, à ce qu'il paraît, dans le courant de février dernier, et relative à la résidence à Civita-Vecchia. Aussitôt que j'aurai reçu cette lettre, je m'empresserai d'adresser au ministère l'enveloppe qui pourra constater le jour de la réception et les explications qui sont dues.

Aujourd'hui je me bornerai à représenter que depuis mon retour de Paris, en 1833, après un congé, je n'ai jamais été éloigné de Civita-Vecchia de plus de sept heures de marche. Quant aux absences, en été, le terrible *aria cattiva* de cette côte m'y obligeait. M. le comte de Saint-Aulaire, qui est actuellement à Paris, m'a vu atteint d'une maladie mortelle, fruit de l'*aria cattiva*. Le bruit de ma mort ayant couru un mois après à Rome, M. de Saint-Aulaire chargea M. B... de se rendre à Civita-Vecchia pour mettre les scellés sur mes papiers. M. B...

allait partir quand arriva une lettre signée de moi. M. le comte de Saint-Aulaire eut la bonté de m'engager lui-même à aller passer un mois dans le bon air d'Abano. .

Cette même année M. le baron Devaux, mon prédécesseur, qui, contre son usage, était venu à Civita-Vecchia, fut atteint par la terrible fièvre de l'*aria cattiva*. Madame Devaux et ses domestiques eurent également cette fièvre. M. Devaux allait passer la saison des fièvres dans les montagnes de la Talfa.

Chaque année j'ai eu la fièvre et les maladies nerveuses qui en sont la suite ; et, en 1833, venant en congé à Paris, j'y ai été malade un mois, quoique étant parti de Civita-Vecchia dès le commencement d'août ; j'ai consulté à Paris MM. Chomel et Koreff.

J'ose espérer de répondre par des faits faciles à prouver, comme ceux-ci, aux accusations portées par des personnes dont la mauvaise volonté est prouvée par des dénonciations antérieures ou par des voyageurs peu réfléchis. La plupart des voyageurs se montrent fort mécontents de payer cinquante-deux sous le visa de leur passe-port et objectent que l'on ne paye rien à l'ambassade à Rome. Les voyageurs restent dans le bureau et ne passent que rarement dans une petite pièce où l'on m'apporte les passe-ports à signer. Les voyageurs, encore aigris par le payement des cinquante-deux sous, partent de là pour dire qu'ils n'ont point vu le consul.

Je suis avec respect, etc.

CCXVIII

A MONSIEUR D. F..., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 28 avril 1835.

Cher ami, voici vingt-cinq jours que je m'ennuie dans mon nid d'hirondelle. — Je parlais souvent de vous avec M. T... Que

diable a-t-il ? Ce n'est plus le même homme ; c'est au point que, la physionomie antique manquant, il a été obligé de se nommer la première fois que je l'ai vu. Il a fait emplette d'une fort jolie statue, grande comme cette feuille de papier ; c'est une femme assise, qui veut faire lire un enfant de quatre ans nu et qui s'appuie contre ses genoux.

Si Colomb vous trouve chez vous, priez-le, bon ami, de vous déchiffrer deux immenses lettres qui m'ont fatigué la main. Lues ou non lues, faites-y mettre un cachet et à la petite poste.

Vous ai-je parlé dans quelque autre lettre des beaux yeux de madame de B...., que je voyais chez M. le marquis de M.... ? Ce sont ces dames qui ont dit à M. de Praslin [1], mon ami, de me présenter. Si j'avais eu vingt ans de moins ou du sang royal dans les veines, j'aurais cherché à donner de l'émotion à ces beaux yeux. Mais que votre méchanceté n'en voie pas une dans ce que je dis du sang royal ; ce n'est qu'une supposition malveillante basée sur le rang.

Un des êtres les plus comiques de notre hiver a été la fille du général M...., qui a eu cent dix mille francs de dot. C'est pourquoi elle ne marche et n'agit que par ressort. Aucune véritable duchesse n'est poupée à ce point.

L'ancien prince de L... (amant de madame la duchesse de B..., avant M. de M....) achetait des tableaux et n'avait pas une idée. En fait de jeunes gens de bonne maison, ce qui vaut le mieux, sans aucun doute, c'est le roi de Naples. Il a été élevé comme Louis XIII par une mère qui voulait la régence. Le pauvre enfant copiait le gros missel avec lequel on dit la messe. On dit qu'il ne sait pas précisément où est la Pologne; mais, ce qui est bien rare dans la classe noble et même partout, il a la force de vouloir : moi, je voudrais vous plaire.

Nous l'avons manqué belle ! M. Dijon a failli arriver ; mes yeux auraient revu vos charmes et ma charmante mauvaise compagnie du *café Anglais*. Là seulement je trouve du naturel.

[1] M. le comte Edgard de Praslin, attaché à l'ambassade de France à Rome.

Je voudrais aller à Livourne, où j'ai été nommé, si jamais l'actuel s'en va. Cet actuel a quarante mille francs de rente et il a fait six tragédies qu'il brûle de voir jouer aux Français. Quel succès n'eût-il pas eu en 1734! Alors l'imitation fade et élégante de Racine était une nouveauté et plaisait.

J'ai découvert, le 14 avril, à six cents pas de la ville, un Apollon de dix-huit ans, mais pas de tête, pas de bras. Un genou est sublime et me semble de l'antique. Six hommes, à vingt-trois sous, font l'affaire; ils sont Napolitains, bons, honnêtes, sans coups de couteau. A vingt lieues autour de Rome, vous ne trouveriez pas un homme assez dupe pour travailler à la terre; il vaut bien mieux être frère lai d'un couvent de capucins.

Je ne croyais jamais arriver à la troisième page, tant j'ai peur d'ennuyer un homme qui se promène aux galeries de l'Opéra, au lieu d'entretenir, à trois cents francs, mademoiselle C... , la divine C...., qui m'a pris en grippe et me parle toujours de mon ventre; fille sublime! —

A Rome, on me parlait de mes ouvrages, et en quels termes, grands dieux! — N'avez-vous pas connu le petit S....? Il est jésuite en diable, et vend assez bien des tableaux à l'huile, qui montrent les Calabres et la Sicile; mais il n'y a pas d'air. Si le père est votre ami, comme j'en ai quelque idée, dites-lui que son fils voit tous les matins chez lui MM. de Ludre, duc de Rohan, Girardin, lesquels non-seulement admiraient, mais encore achetaient.

La fille assassinée[1], rue *in Lucina*, est venue tomber à deux pieds de l'endroit où j'étais. Ce qui m'a le plus frappé, c'est la belle couleur du sang sur de beaux bas bien fins. Et ensuite, mon Dieu, comme c'est vite fait! qu'on est heureux de partir ainsi! Deux cents spectateurs qui sont accourus étaient consternés; toutes les mâchoires tombaient et ils étaient pâles. Sur trente assassins, on en pend un et au bout de quatre ans.

Dictez au grand navigateur (M. Colomb) ce que vous aurez appris sur la formation du ministère actuel; restera-t-il après les chambres? Dans quel sens se feront les élections? Le même,

[1] Voir la lettre du 1er novembre 1834, page 196.

je suppose. — Comment va votre gouvernante, qui a l'esprit de me trouver bête?

Baron Boutonet.

CCXIX

A MADAME G..., A GRENOBLE.

Rome, 30 juillet 1835.

Chère amie, je reçois votre lettre du 12 juillet. Je fais bonne mine contre mauvais jeu; je souffre encore beaucoup, mais plus au point de jurer. Pour le public je me porte bien. Je suis ravi d'apprendre que votre santé est parfaite; on vit fort bien, quand on est femme, soixante-dix ou soixante-quinze ans. Que d'années devant vous peut-être! Je vous fais compliment de la passion que sent votre fils. Peu importe l'objet, c'est une passion. Il réfléchira; ses espérances déçues lui apprendront à connaître les hommes, ce sera un véritable progrès.

Je vous dirai, en termes de négociant, que je *confirme ma dernière*.

Pourquoi, avec votre esprit, ne vous feriez-vous pas quelque chose d'analogue à l'existence de madame R...? Elle est pauvre; son esprit consiste à casser le nez à chacun avec l'encensoir, et à tâcher d'être utile à chacun de ses amis. Elle attire le mérite. Par exemple, dès que M. M... a été connu, elle a voulu le voir dans son salon, et lui a offert un emploi convenable dans la diplomatie d'alors, sous M. le duc de Laval.

CCXX

A MONSIEUR R... C..., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 27 octobre 1835.

Plus un homme a d'intelligence,
moins il a de sentiment.

Je viens de passer l'été, la saison des chaleurs, sur la montagne volcanique d'Albano, à cinq lieues de Rome. Nous avons eu des orages épouvantables; les coups de tonnerre semblaient déraciner les maisons, dans lesquelles les habitants terrifiés s'empressaient de s'enfermer.

J'en ai vu, et des plus sages, se jeter à genoux au moment de certains éclats de tonnerre vraiment épouvantables, et dont le bruit semblait sortir de terre.

Un seul homme avait du sang-froid, un petit vicaire, qui a une bouteille de Leyde, au moyen de laquelle il foudroie les fourmis qui se promènent sur son balcon de fer.

Ces orages ont centuplé la dévotion par la terreur; car les trois quarts de la dévotion ne sont que de la terreur.

Le vicaire, quoique croyant, avait peine à contenir sa curiosité, et se la reprochait presque. Un soir, sur le minuit, nous jouions au pharaon, nous étions bien une vingtaine de personnes autour d'une immense table; le tonnerre grondait d'une façon étonnante depuis un quart d'heure; il était entremêlé de bouffées de vent d'une force incroyable sur cette montagne isolée et qui domine la mer, comme tu sais.

Comme minuit achevait de sonner, un coup de vent a ouvert une petite fenêtre mal fermée, brisé les vitres et éteint toutes nos lampes, à l'exception d'une seule. Il n'y eut qu'un cri; tout le monde se leva, la plupart des femmes se jetèrent à genoux.

Le vicaire me cria : « Un courant électrique! » En effet, je

crus voir comme lui un trait de flamme bleuâtre qui traversait la petite fenêtre.

« Le péril est passé, ajouta-t-il après deux secondes ; mais il est mieux cependant d'empêcher le courant d'air, car nous sommes *diablement* élevés. »

Comme il s'approchait de la petite fenêtre pour la fermer avec une de ces chaises de cuir antiques qui ont le dossier fort élevé : « Ah ! monsieur l'impie, s'écria une vieille femme, qui parle de sa science ! — Impie ! impie ! » s'écrièrent à l'envi toutes ces femmes qui étaient à genoux et avaient commencé les litanies de la Vierge.

Le vicaire et moi nous fermions la fenêtre à grand'peine ; les petites vitres étaient cassées, le vent s'engouffrait en nous jetant aux yeux une abominable poussière d'eau.

« Interceptons le courant d'air avant le prochain coup de tonnerre, » me disait froidement le vicaire ; nous y réussîmes enfin en décrochant les volets d'une autre fenêtre.

CCXXI

A MONSIEUR D... F..., A PARIS.

Rome, le 25 novembre 1835.

J'ai toujours aimé tendrement le président de Brosses ; pourquoi cela ? je l'ignore. Mais, après Mozart et Cimarosa, c'est peut-être l'homme que j'aime le mieux ; je l'aime presque autant que le Corrége. L'amour est, comme vous le savez, le père des imprudences. Moi, me mêler du livre d'un autre et dans ma position !

Malgré moi, par amour, j'ai donc fait neuf pages de préface[1] ;

[1] Cette préface a paru dans la *Revue de Paris*, en 1836, sous le titre : *La comédie est impossible en* 1836. (R. C.)

ensuite le lendemain j'ai corrigé et ajouté une dixième page, qui ne vaut pas grand'chose. Comprendrez-vous, le baron Poitou, qui s'établit à grand bruit dans sa loge aux premières, aux *Francais*? Peut-être cela est-il commun à Paris. Voilà pourquoi je maudis mon exil. J'ai donc envoyé cette préface à M. Levavasseur, et le petit-fils du président la trouvera infâme. Tant mieux, alors tout est fini. Si elle plaît à M. Levavasseur, s'il peut la faire passer, il l'imprimera en épreuves. Alors, lisez-la et, si vous pouvez, priez M. Dijon de la lire. Corrigez trois genres de fautes : les fautes de bon sens, les fautes de style, les imprudences.

Renvoyez l'épreuve, par vous changée et corrigée, à M. Levavasseur, et il la placera à la tête de ces charmantes lettres. Si la préface vous ennuie, jetez-la au feu et n'en parlons plus.

Depuis le choléra de Marseille et de Gênes, surtout, je n'ai pas lu un pouce de littérature française; jugez de ma barbarie et, qui pis est, de mon ennui.

Je ne voudrais pas de Gibraltar; l'Anglais morose et ayant besoin de donner un coup de poing au carreau de vitre, pour s'amuser, est ma bête noire. Je ne voudrais rien casser, pas même les sots *Komis*, qui m'ont pris en grippe, mais seulement les oublier.

J'ai tâché de bien écrire, priez Colomb de vous lire ma lettre.

D'Alembert avait la pierre à soixante-quinze ans, et n'osait se faire opérer; il disait: « Qu'ils sont heureux ceux qui ont du courage! » Je dis, moi, qu'ils sont heureux ceux qui ne s'ennuient pas! Croiriez-vous que je mourrais de joie si j'étais cassé?

TIMOLÉON DU BOIS.

CCXXII

A MONSIEUR R... C..., A PARIS.

Rome, le 25 novembre 1835.

Tu sais, mon cher ami, quelle immense place l'amour a occupée jadis en Italie; mais tu ignores, peut-être jusqu'à quel point la vengeance fut aussi une des passions favorites des Italiens du seizième siècle. En voici un échantillon qui ne manque pas d'intérêt. L'aventure suivante est de l'année 1546, et je la crois authentique; malheureusement on n'a pas pu me donner la suite.

Ariberti, noble Milanais, et possesseur de plusieurs villages, avait conçu une haine mortelle contre un homme de la famille Pecchio. Ariberti avait été offensé dans ses biens et plus tard dans son amour.

Pecchio lui fit un procès et le gagna. Pendant le cours du procès, qui dura plusieurs années, Pecchio s'aperçut que la femme d'Ariberti était fort jolie ; il parvint à le lui dire et à s'en faire aimer. Après la perte du procès, Ariberti s'emporta en menaces contre son adversaire. Pecchio apprit que la femme d'Ariberti était étroitement enfermée dans un des châteaux de son mari. Cette femme ne désirait qu'une chose au monde, être délivrée de la tyrannie de celui-ci. En secret, elle avait amassé assez d'argent pour pourvoir à sa subsistance. Le château où elle était enfermée, situé près de Lecco, n'était qu'à une lieue de l'Adda, qui séparait le pays de Venise du Milanais; une fois sur le territoire vénitien, la femme d'Ariberti changerait de nom et serait à peu près à l'abri de toutes les poursuites. Dans tous les cas, si elle y était forcée, elle était résolue à entrer dans un couvent, à Venise, dont la règle n'était point trop austère dans ces temps-là.

Pecchio avait reçu tous ses aveux pendant la courte liaison qu'il

avait eue avec elle. Depuis trois ans qu'elle avait cessé, la tyrannie d'Ariberti était tout à fait devenue intolérable; il avait pris trois duègnes espagnoles qui, chacune à leur tour, montaient la garde auprès de sa femme; cette malheureuse n'était pas même seule durant la nuit : la duègne de garde couchait avec elle.

Une femme de chambre qui, jadis, favorisait les amours de la femme d'Ariberti, n'avait pas été chassée; mais on l'avait dégradée; elle était chargée, depuis plusieurs années, de conduire à la pâture, sur les rives de l'Adda, les nombreux troupeaux d'oies qui dépendaient du château où Ariberti faisait garder sa femme. Cet homme singulier et rafiné dans l'art de se venger avait dit à cette femme de chambre :

« Je te punis davantage en t'employant ainsi qu'en te renvoyant. »

Et, comme la malheureuse exprimait le désir d'entrer au service d'un autre maître :

« Essaye, lui dit Ariberti, et moins d'un mois après tu seras morte. »

Pecchio savait toutes ces choses, qui avaient fait anecdotes dans Milan, lorsqu'il voulut se venger des menaces qu'Ariberti lui adressait en tous lieux depuis la perte de son procès. Pecchio, qui était parti de chez lui comme pour aller à la chasse, se déguisa en paysan et vint sur les bords de l'Adda, chercher le troupeau d'oies de son ennemi. S'étant assuré que, ce jour-là, l'ancienne femme de chambre était seule chargée de le garder, il se trouva sur son chemin comme par hasard.

« Grand Dieu! que vous êtes changée! lui dit-il; à peine si je vous aurais reconnue! »

La femme de chambre fondit en larmes sans répondre.

« Combien j'ai pitié de vos malheurs! dit Pecchio; racontez-moi votre histoire, mais allons nous cacher derrière quelque haie, afin de n'être pas aperçus par quelqu'un des espions qui rôdent sans cesse autour du château. »

La femme de chambre raconta ses malheurs et ensuite ceux de sa maîtresse. Si, par hasard, celle-ci adressait la parole ou un simple sourire à son ancienne camériste, la camériste était mise en prison, au pain et à l'eau pour huit jours. Les traite-

ments auxquels la maîtresse était exposée étaient moins durs, en apparence, mais plus cruels en réalité. Ariberti ne lui parlait jamais que sur le ton de la plaisanterie amère.

Pecchio eut l'air de se laisser attendrir par ces récits, qui se prolongeaient infiniment.

« Ah! monsieur! si vous êtes chrétien, vous devriez bien sauver cette pauvre femme qu'autrefois vous avez aimée; si elle reste encore un an dans cet état, elle mourra certainement. Et dire que son bonheur serait parfait si, seulement, elle était à une lieue d'ici! Elle a une petite caisse pleine de sequins d'or; elle a, de plus, beaucoup de diamants, comme vous savez.

« Eh bien, je la sauverai, » s'écria Pecchio.

A ce moment l'ancienne femme de chambre, maintenant gardeuse d'oies, tomba à ses genoux.

« Je ne crains qu'une chose, dit Pecchio, c'est vos bavardages, à vous autres femmes; toi, ou ta maîtresse, vous parlerez, vous vous confierez à quelqu'un et vous me ferez tuer. »

Après les protestations de la femme de chambre:

« Dans huit jours juste, c'est-à-dire mardi prochain, la lune se renouvelle; de plus, il y a foire à Lecco; toute la nuit le chemin sera couvert d'ivrognes chantant à tue-tête : eh bien! cette nuit-là, comme dix heures sonneront à la paroisse, je serai sur l'Adda, au bas des jardins du château, près de cet endroit où il y a des mûriers et tant d'orties, par lequel j'entrais autrefois. J'aurai amené moi-même mon bateau du lac de Côme; il est fort petit, et j'espère n'être point aperçu.

— Mais, monsieur, il vous faut au moins deux hommes pour retenir les duègnes et leur mettre un bâillon; songez qu'elles jetteront des cris, et vous serez poursuivi sur l'Adda; les bateliers de mon maître sont tous des jeunes gens qui ont remporté le prix de la *regatta*. D'ailleurs, comment ferai-je pour donner les avis nécessaires à ma pauvre maîtresse? Je puis bien, par un signal convenu, lui faire entendre que j'ai quelque chose d'intéressant à lui dire; mais comment m'expliquer? Il se passe quelquefois des mois entiers sans que je puisse lui parler. »

La camériste ne savait pas écrire; tout semblait se réunir pour contrarier les projets de Pecchio. Enfin il fut convenu que

deux jours après Pecchio apporterait au même endroit un flacon d'extrait de têtes de pavot, fameux narcotique que l'on préparait alors à Venise. Berta eut peur; elle craignait que ce ne fût du poison. Pecchio la rassura, et il fut convenu que Berta donnerait une prise de narcotique à deux duègnes, qu'elle parviendrait jusqu'à sa maîtresse, en distribuant quelque argent aux autres domestiques qui détestaient les duègnes, et, qu'enfin, quand elle aurait quelque chose de neuf à apprendre à Pecchio, elle casserait un jeune saule isolé qu'on avait planté au milieu d'une prairie voisine. Pecchio retourna à Milan et Berta ramena ses oies au château d'Ariberti plus tôt que de coutume; elle voulait chercher l'occasion de parler à sa maîtresse, même avant l'arrivée du narcotique. Le seigneur Pecchio était jeune et passait pour fort inconstant. Berta, qui ignorait ses projets de vengeance, craignait fort qu'il n'oubliât de venir la voir sur les rives de l'Adda.

Tout réussit fort bien; à l'aide du narcotique, Berta endormit les duègnes; elle put se concerter avec sa maîtresse, et, le jour de la foire de Lecco, avec la bourse de sequins que lui avait donnée Pecchio, tous les domestiques du château d'Ariberti s'enivrèrent. Ariberti, lui-même, se trouvait à Milan, pour un grand bal que donnait la signora Arezi, l'une des plus grandes dames du pays.

A l'heure dite, Pecchio se trouva, avec son petit bateau vis-à-vis une partie abandonnée des jardins du château. Les duègnes n'avaient garde de troubler l'évasion de leur maîtresse. Berta, tout à fait revenue de la peur de les empoisonner, avait mêlé dans leur vin une quantité effroyable de narcotique: elle suivit sa maîtresse sur le petit bateau.

Pecchio trouva, à son grand regret, que la dame Teresa Ariberti avait conservé ou rallumé une grande passion pour lui, qui ne songeait qu'à se délivrer d'elle. Dès que le bateau fut arrivé sur le territoire vénitien, Pecchio remit la dame à un moine de l'ordre de Saint-François, par lui bien payé, et qui l'attendait dans une petite île voisine de la rive gauche de l'Adda, appartenant aux Vénitiens. Le moine promit de conduire la dame jusqu'à Venise par des chemins détournés. La dame conjurait

Pecchio de ne pas l'abandonner, et comme le cavalier faisait la sourde oreille, elle alla jusqu'à lui reprocher de l'avoir enlevée de son château sous la promesse de passer la vie avec elle. Pecchio se hâta de repasser sur la rive milanaise de l'Adda, où il trouva des relais qu'il avait préparés, et qui lui permirent d'arriver, sur les deux heures du matin, au bal de la signora Arezi, où l'une des premières personnes qu'il trouva fut le seigneur Ariberti, qui, quoique jeune encore et fort bel homme, ne dansait point, mais se promenait dans le bal d'un air sombre, comme s'il eût deviné ce qui venait d'arriver à son château.

Le lendemain, il en reçut de tristes nouvelles ; il s'y rendit en toute hâte, fit les recherches les plus exactes, et d'abord ne put rien découvrir. Les duègnes étaient encore à demi mortes et hors d'état de répondre par l'effet de l'énorme quantité de narcotique que Berta, dans sa colère, leur avait administrée.

Après plusieurs jours de recherches infructueuses, pendant lesquels la colère d'Ariberti devint de la fureur, il trouva, en visitant la chambre d'une des duègnes, une petite bouteille d'une forme singulière. La duègne, interrogée, répondit qu'elle avait trouvé cette bouteille seulement depuis deux jours, et qu'il lui semblait l'avoir vue entre les mains de Berta. Ariberti la battit à outrance pour la punir de ne pas lui avoir fait part plus tôt de sa découverte.

Lorsque Ariberti, désespéré de n'avoir trouvé aucun indice, revint à Milan, il n'oublia pas d'y apporter la petite bouteille, qu'il se donna la peine d'aller présenter lui-même à tous les apothicaires de la ville. L'un d'eux lui dit d'un air assez singulier que cette bouteille provenait d'une pharmacie célèbre tenue à Venise par un moine grec défroqué. Ariberti comprit que le pharmacien ne disait pas tout ce qu'il savait ; il le menaça, il lui offrit beaucoup d'argent, et enfin l'apothicaire avoua que cette bouteille avait contenu, non pas un poison, mais un narcotique puissant que l'on administrait aux malades dans certains cas désespérés, et que lui-même avait vendu cette bouteille, quelques jours auparavant, au seigneur Pecchio.......

CCXXIII

A MADAME J... G..., A SAINT-DENIS.

Civita-Vecchia (États romains), le 14 mars 1836.

Pardonnez-moi mon silence, mon aimable amie; si j'eusse voulu forcer le naturel, vous me seriez devenue corvée et devoir. Je n'ai pas écrit deux lettres depuis trois mois. Je trouve que *les convenances* sont une des plus tristes niaiseries, et qu'au moyen de cette invention des sots, les devoirs que le monde impose donnent plus d'ennui et de gêne que ses plaisirs ne donnent de plaisir. Vous écrivant par force, ma lettre eût ennuyé vous et moi : c'est comme faire l'amour par force. Je viens d'avoir l'honneur d'écrire à madame de T..., vivant au faubourg Saint-Germain ; peut-être madame de T... sera scandalisée de ma lenteur. Trouvez, je vous prie, quelque excuse passable.

Parlons de choses tristes. J'ai admiré votre conduite auprès de madame votre mère ; je vous en félicite de tout mon cœur. Il est admirable de lui avoir voilé ce funeste moment. Je donnerais une année de celles que le hasard me destine pour finir ainsi. C'est le plus grand service possible, un service en action et non en paroles. Rappelez-moi au souvenir de mon ancien collègue, M. de la B..., à celui de M. G... et de madame ... A propos d'anciens amis, je suis bien étonné et encore plus satisfait que le M. de ... se souvienne encore d'un si petit personnage. Remettez à cet excellent homme le petit mot ci-joint quand vous le verrez. Je ne vous répéterai point l'admirable mort de madame Lœtitia ; j'en dis un mot à madame de T... Elle n'a jamais senti, depuis 1815, ce qui avait rapport au rang. C'était une âme digne de Plutarque; le contraire, c'est-à-dire, d'une princesse ordinaire. L'air de Paris ne lui avait point ôté la *faculté de vouloir*, qui n'existe plus à quarante lieues à la ronde

de Notre-Dame. La faculté de vouloir cesse, au Midi, à Valence-Dauphiné. Autour de Paris, on est civilisé, modéré, juste, quelquefois aimable, mais comme une jolie miniature est aimable. Ce qui est le plus antipathique, ce me semble, à ce qui a habité plus de dix ans Paris, c'est l'*énergie* dans tous les genres. Fieschi était abominable ; c'était un homme du bas peuple ; mais il avait plus de faculté de vouloir à lui seul que les cent soixante pairs qui l'ont justement condamné. Fieschi était l'Italien avec quatre dièses donnés par sa qualité d'insulaire. Je vous conterai, si jamais je vous vois, l'empoisonnement des quatre réformateurs archevêques, exprès envoyés assez récemment en Sardaigne pour réformer un peu le clergé, à moi raconté par un prêtre qui trouvait cet empoisonnement fort naturel et même fort juste. Ces messieurs furent empoisonnés à Sartène, et j'ai vu le corps du premier d'entre eux rapporté à Civita-Vecchia par un bâtiment de guerre sarde. M. le cardinal Z..., un peu savant, très-méchant, très-gros, encore plus libertin, est allé à Palerme, il y a dix-huit mois, pour réformer un peu les mœurs du clergé de Sicile ; il était ami intime du pape, et a été bravement expédié au moyen d'une tarte. Il est vrai qu'on a appliqué à son corps le nouveau procédé d'embaumement, qui conserve parfaitement, dit-on. Je le suis allé voir avec cette noble comtesse dont je parle à madame la comtesse T... Elle a eu le courage de le prendre par la main dans son cercueil. Le cardinal Z... y était couché sur le dos, revêtu de ses beaux habits. Les lèvres et les yeux étaient bleus-lapis ; toute la figure retirée et fort triste à voir. Ma dévote amie en a été frappée pendant quinze jours. J'y ai mené ma cousine, madame la comtesse d'Or..., qui, arrivée à la belle église de San Gregorio, sur le mont Celius, n'a pas eu le courage d'aller voir cette horreur. La morale de ceci se réduit à ces mots : Rappelez-vous que Fieschi c'est l'Italien. A mesure que l'on monte dans les rangs élevés, on trouve des ducs de M... qui n'ont de caractère que le pistolet à la main, et cela parce qu'il y a une formule pour les duels, et que l'on n'a pas à redouter le *ridicule*. En 1300, tous les Italiens étaient comme Fieschi. Le fameux Benvenuto Cellini, qui est venu à Paris en 1540 pour faire la *Diane*, au rez-de-chaussée du Louvre (sous l'horloge, à

droite), était un Fieschi. En 1530, Florence fut prise ; de ce moment l'*énergie* fut pourchassée en Italie.

Réellement j'écris trop mal. C'est que mon plaisir est d'écrire pour les imprimeurs. En écrivant comme vous voyez, j'arrive à vingt-cinq pages en trois ou quatre heures, après quoi je suis mort de fatigue. J'ai écrit dernièrement la *Campagne de Russie* et la *Cour de Napoléon*, avec moins de talent et plus de franchise que Rousseau. Je laisse ces confessions à un ami suisse, qui les vendra dix ans après moi, vers 1856. Tous les noms sont changés et, d'ailleurs, qui prendra intérêt en 56 à la mémoire de mes protecteurs en 1812, alors acteurs de la comédie ? Peut-être aucun libraire ne voudra se charger, en 1856, d'un manuscrit où j'ai évité l'emphase comme la peste.

J'ai demandé un congé pour juin prochain. Je serais bien content qu'un tiers eût gardé quelque souvenir de nos discussions sur Shakspeare. Mais apparemment que je suis moqueur sans le savoir. Tous mes amis donneraient six francs pour qu'on me jetât sur le nez un verre d'eau sale, quand je sors avec mon bel habit. Cela ne me met nullement en colère. Je ne changerai pas pour les dix ou vingt ans qui me restent encore, quand je devrais être fait officier de la Légion d'honneur. — J'ai démandé le consulat de Carthagène, mais ceci est un secret. Je voudrais voir un peuple qui agit. Ce que je désirerais, ce serait d'échanger ma place de dix mille francs pour celle de monsieur votre beau-frère à la cour des comptes. Ma place ferait la félicité d'un jeune homme à vanité ; il pourrait avoir le sixième salon et rang à Rome, et, pour l'amabilité, le troisième ou le deuxième. Vingt princes ou grands d'Espagne afflueraient chez le consul de France à Rome ; mais ce diamant est ignoré à Paris, et ce serait fort pesant pour moi. — Écrivez-moi et croyez à tout mon dévouement éternel.

P. S. Qu'est devenu le roman de madame.... ? Ne connaît-elle pas M. Ch... ou quelque autre homme de lettres qui puisse la prôner ? — Qu'est-ce que madame la comtesse d'Or...., fille de M. le comte Da...? Je n'ai pu deviner son caractère. Avez-vous des nouvelles de madame la comtesse C....? Qu'est-ce

que madame la comtesse B...., femme de M. le comte A.... B.... et successeur de cet homme d'esprit qui avait peur de tout? — Dites-moi si un chat est mort dans votre rue. Ce sont les petits détails qui me sont précieux. La société change depuis 1830, et je ne suis pas là pour voir ce changement. J'ai envie de me pendre et de tout quitter pour une chambre au cinquième étage, rue Richepanse.

CCXXIV

A MONSIEUR R ..., A PARIS.

Rome, le... mars 1836.

Cher ami, il fait un venticello divin, dont je viens de jouir délicieusement, pendant près de deux heures, sur le Pincio. Je vais prendre du repos, en philosophant un peu avec toi.

Ne trouves-tu pas bien singulier que la France, et surtout en France la bonne compagnie, manque précisément de cette passion (l'amour), sur laquelle roule la plus grande partie de la littérature, qui amuse cette bonne compagnie ? — C'est qu'elle a infiniment d'esprit et l'esprit de comprendre cet amour qu'elle ne peut sentir plus d'un jour.

Hier soir, dans une petite réunion, on a traité du *ridicule*. Voici ce qu'en a dit Dominique :

On peut dire que le siècle du ridicule est passé ; non pas assurément qu'il n'y ait plus de gens ridicules, mais il n'y aura plus personne pour en rire. Un homme se sera-t-il couvert de ridicule, il se placera aussitôt, par quelque démarche bien *parlante*, parmi les exagérés d'un des deux partis politiques ; et, à l'instant, la moitié de la société prétendra qu'il est un petit saint, un homme admirable, calomnié par les exagérés du parti opposé. Le ridicule du temps de Molière consistait à ne pas se conformer à un modèle acheté d'avance par toutes les classes. Énoncé d'une façon plus générale, le ridicule consistait à se tromper de

chemin pour arriver, à vouloir marcher à un certain bonheur, qu'on s'était choisi, et à faire fausse route.

Le rire naissait quand un accident, un homme, une plaisanterie faisaient voir à cet homme qu'il se trompait de chemin. Mais comme la seule passion était la vanité, un homme qui était dans une position à donner de lui une idée désagréable, humiliante, était aussitôt ridicule; et l'homme qui l'en faisait apercevoir d'une façon imprévue faisait éclater le *rire*.

Lorsque M. l'abbé Sieyès publia sa fameuse brochure: *Qu'est-ce que le tiers état?* il porta un coup mortel à l'aristocratie de naissance; mais il créa, sans s'en douter, l'aristocratie littéraire. En 1790, les premières loges du Théâtre-Français étaient remplies de gens qui avaient plus ou moins d'esprit, mais tous avaient lu Molière et l'*Émile* de Rousseau. La Révolution a jeté dans ces mêmes loges des gens fort riches, fort adroits pour augmenter leur fortune, et conquérir, s'il le faut, une préfecture ou une recette générale; mais s'ils ouvrent l'*Émile*, ils s'endorment.

Il y a maintenant deux teintes bien marquées dans la société. En prenant la plume pour écrire un livre, il faut choisir : plaire aux hommes dont le père avait acheté une édition de Voltaire et la lisait, ou plaire à toutes les fortunes récentes et à ceux qui travaillent à se faire riches.

CCXXV

A MONSIEUR ARAGO, DIRECTEUR DE L'OBSERVATOIRE, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 3 avril 1836.

Monsieur,

Toutes les citations de *sommes d'argent*, dans les histoires des dix-septième et dix-huitième siècles, n'ont aucun sens pour un lecteur de 1836 [1].

[1] Voir la lettre adressée à M. Jules Taschereau, le 26 mars 1834, page 191.

Voilà une belle lacune à remplir pour l'*Annuaire*. Il ne suffit pas, ce me semble, de prendre la valeur du marc d'argent aux deux époques. A Paris, moi appartenant à la classe aisée, je ne puis pas revenir à pied en hiver, à dix heures du soir, de la rue de Babylone à la rue Taitbout; cela semblerait ridicule à la société dans laquelle je vis ; j'aurais la *sensation désagréable* du mépris. A Bordeaux, où je passe l'été, je fais fort bien à pied un trajet semblable; je n'encours point le mépris. Voilà l'élément *moral* difficile à mettre en équation, et pour lequel j'invoque les lumières de M. Arago ou de ses élèves.

Si l'on suppose exact le relevé suivant :

Le budget du cardinal de Fleury, 1726 à 1743, porte le revenu de l'État à cent quarante-six millions, la dépense à cent cinquante-quatre millions : déficit huit millions. Qu'est-ce que cela veut dire en 1836 ? qu'elle est la somme qui, en 1836, me donne le même bonheur que cent francs en 1726 ?

Ma position sociale, mes habitudes, sont à peu près celles d'un conseiller au parlement de 1726.

Je n'ose relire ma lettre, et pour ne pas faire une lettre anonyme, je signe la présente.

Je suis, etc.

H. Beyle,
Lecteur assidu de l'*Annuaire*.

CCXXVI

A MONSIEUR R..... A PARIS.

Rome, le 23 avril 1836.

La première chapelle à droite, en entrant dans l'église d'Aracœli, mon cher ami, est peinte à fresque par le Pinturicchio : c'est la vie de San Bernardino de Sienne, lequel était diablement maigre et prêchait la charité.

Parmi beaucoup de pierres sépulcrales placées dans le pavé

devant cette chapelle, on remarque celle de Pietro della Valle, fameux voyageur. On lit sur la pierre qui lui est consacrée:

✝ HIC REQUIESCIT PETRUS DE VALLE
C. AIA. REQUIESCAT IN PACE. AMEN.

On remarque dans cette église plusieurs autres monuments des della Valle ; mais il m'a été impossible de découvrir le tombeau de Settima, femme de Pietro della Valle, que notre ami de Brosses dit y avoir vu ; peut-être les deux corps reposent-ils sous la pierre portant le nom du célèbre voyageur.

Il y a une pierre sépulcrale du Donatello ; c'est celle d'un archidiacre Crivelli, de Milan.

Je m'acquitte enfin de ta commission et t'écris en sortant de l'église de Saint-Louis-des-Français.

Le tombeau de mademoiselle de Montmorin est dans la première chapelle à gauche, appliqué contre le mur de la façade, comme tu sais. Le bas-relief est grossier ; il représente une femme couchée, le bras gauche hors du lit. Les cinq médaillons ont cinq pouces ; ce sont les parents que mademoiselle de Montmorin a perdus. On lit ces mots au-dessous des médaillons :

Quia non sunt.

Voici maintenant l'inscription en français, placée au-dessous du bas-relief :

Après avoir vu périr toute sa famille, son père, sa mère, ses deux frères et sa sœur, Pauline de Montmorin, consumée d'une maladie de langueur, est venue mourir sur cette terre étrangère.

F. A. de Chateaubriand a élevé ce monument à sa mémoire.

Vis-à-vis le monument de mademoiselle de Montmorin est le mausolée qui contient le cœur et la personne du cardinal de Bernis.

Sous le pavé de Saint-Louis on a placé le cœur de M. le ma-

réchal-duc Annibal d'Estrées; ce pauvre cœur avait attendu cent trente ou cent quarante ans dans la sacristie.

Cette église, très-ornée de marbres, est fort laide, parce qu'elle ressemble à nos églises de France. La nef du milieu est très-étroite, comme à Notre-Dame, à Paris. La deuxième chapelle à droite a d'admirables fresques du Dominiquin bien conservées. Sainte Cécile distribue ses biens, elle est portée au ciel. Tout l'intérieur de Saint-Louis, peint par des artistes français, est plat, grossier, infâme. Les statues de la façade, par M. Lestage, sont atroces; M. Lestage était apparemment de l'Institut de son temps.—Catherine de Médicis donna les sommes avec lesquelles on bâtit cette église, qui fut achevée en 1489, six ans après la naissance de Raphaël. La façade est bien plate, quoique de Jacques della Porta.

CCXXVII

A MADAME J... C..., A PARIS.

Paris, le 15 septembre 1836.

Ma chère amie,

Ce matin, à onze heures, mon portier m'a remis une lettre fatale. Je suis bien sensible au profond chagrin où vous êtes plongée. D'après ce que vous m'aviez dit des assurances que les médecins vous donnaient, j'étais bien éloigné de prévoir un résultat aussi funeste et surtout aussi prompt. Il faut en revenir à la consolation des paysans : la personne qui vous manque avait fait son temps. Tout ce que la vie donne ordinairement de joies et de peines avait été épuisé par elle. Elle était arrivée à cette époque de l'existence où les peines l'emportent presque sur le peu de plaisirs qui nous restent.

Tout cela est vrai, mais tout cela n'empêche pas les larmes, surtout avec les bons cœurs que vous avez dans votre famille.

Que faites-vous? Retournez-vous bientôt à Saint-Denis? Croyez que je vous aime et que je vous plains bien sincèrement.

CCXXVIII

A MADAME J... G..., A M... (MARNE)

Paris, le 7 octobre 1836.

Je me moquerais bien, ma chère amie, que Julie fût *envieuse*, si cela ne nuisait pas à son bonheur. Mais la *vue* du bonheur des autres rapprochée de celle de notre mauvaise position, engendre *subito* du malheur.

Je rentre pour vous écrire; je suis horriblement pressé et bien fâché de votre absence. Quand revenez-vous? Je ne partirai qu'en décembre, peut-être en janvier. Envoyez-moi une description exacte de ce que vous faites; surtout ne songez jamais aux choses tristes : c'est là la vieillesse.

Je voulais remercier madame D... du joli billet qu'elle a pris la peine de m'écrire; mais le temps, non la volonté, manque. Il faut s'habiller pour un dîner invité avec des demoiselles qui gagnent quarante francs, toutes les fois qu'elles dansent. Voilà la société la moins triste, par conséquent la meilleure.

Lisez la *Chronique de Paris*, journal du dimanche; là vous verrez l'avenir. Le moins menteur des journaux de tous les jours, c'est le *Commerce*.

Timoléon Brenet.

CCXXIX

A MADAME J... G.., A SAINT-DENIS.

Paris, le 15... 1836.

Ma belle amie, serez-vous rue Saint-Marcel vendredi, samedi, dimanche, lundi? Je sollicite votre itinéraire pour ne pas m'exposer à faire cette ennuyeuse route sans rencontrer une heure d'aimable conversation. On est atterré des nouvelles ou de l'absence de nouvelles de Constantine. On m'a dit que sous les Romains cette Constantine était la capitale d'un nommé Jugurtha qui leur donna bien de l'embarras. Un insigne fripon nommé Salluste a écrit une histoire amusante de ce Jugurtha. A Rome, on disait que Salluste avait autant d'esprit que Voltaire.

Donc, donnez-moi le dimanche l'itinéraire de la semaine, mais bien clairement.

Mille bonjours.

Léonce D...

CCXXX

A MADAME J... G..., A PARIS.

Paris (dimanche), le... 1834.

Que votre grippe est longue, ma chère amie! Je crois que j'ai bien été huit fois chez votre portier: toujours même réponse. Enfin, dimanche madame de Ta..... m'a donné de vos nouvelles. Votre tête, si aimable pour nous qui ne voyons que l'extérieur, est si remplie de hautes et fortes pensées, que vous avez peine à

la tenir debout. Aussitôt que cette tête sera capable de recevoir un aussi formidable personnage que votre serviteur, faites-le-moi savoir par une lettre d'une ligne, ou laissez un ordre favorable à votre portier.

Est-ce que madame Du... a été aussi malade que vous? Faites, je vous prie, à madame Du... , mon compliment de condoléance.

Le roi des bals masqués sera celui que les dames légitimistes donneront au théâtre Vantadour, en faveur des pauvres de l'ancienne liste civile. Pas de dominos noirs et toutes les femmes costumées, ou au moins en dominos de couleur claire. Quant aux hommes, ils seront parés de leur beauté naturelle. — Huit jours après Pâques, l'*École des vieillards*, avec mademoiselle Mars et des marquis véritables. — Huit jours plus tard, opéra italien, avec mademoiselle Cinti, le prince Belgiojoso et la troupe de Royaumont.

Il faut que je compte furieusement sur votre léthargie pour vous donner d'aussi vieilles nouvelles; il y a dix jours, au moins, que je sais tout cela. Je vous dirai de plus belles choses encore quand vous m'aurez donné la permission de vous adorer de près.

CASIMIR.

CCXXXI

A MADAME J.. G..., A M... (MARNE).

Paris, le 1er novembre 1836.

Vous dites, ma chère amie, que les sentiments se prouvent par des actions et non par des phrases plus ou moins bien arrangées. Il est une personne dont vous me parlez dans votre lettre qui, apparemment, ne pense pas ainsi. Des lettres, oui; mes les actions où sont-elles? — Quoi, pas une pauvre petite visite à son amie malade, et cela pendant des mois entiers!

Je suis ravi que ma lettre ait pu distraire un moment madame de T...... Elle ferait fort bien de remuer, le mouvement distrait, et, dans tous les cas possibles, c'est un avantage.

Madame Murat[1] est ici, qui n'a qu'une fortune médiocre. Elle a obtenu la permission de passer l'hiver à Paris et paye cher un appartement meublé. Elle en a trouvé plusieurs à six mille francs par mois; mais quand on est venu à nommer la femme pour qui on cherchait l'appartement, on a demandé sept mille francs ou l'on a fait des difficultés équivalentes. Dernièrement on a trouvé, pour six mille francs, un bel appartement rue Ville-l'Évêque. La personne qui loue est madame la comtesse de C...-V... (celle qui a brûlé la cervelle au cheval de son mari). Arrivée au moment critique de dire : *C'est pour madame M...*, la personne qui traitait a été bien étonnée : « Que ne nommiez-vous plutôt madame Murat ! pour elle, ce ne sera que cinq mille francs par mois, et je lui laisse tous les petits bijoux qui garnissent les tables. » Madame Murat les refusa, de peur de les voir casser. En un mot, ces dames en sont aux combats de politesse et de bons procédés.

Madame Récamier en est aux petits soins avec madame de Lipona. Cette dernière était à l'Abbaye-au-Bois, quand on a annoncé M. Sosthènes de la Rochefoucauld (qui a mis jadis la corde au cou à la statue de l'empereur, sur la place Vendôme). Madame Récamier a offert de lui faire refuser la porte. « Non pas, a dit madame de Lipona, la statue est remontée à sa place; j'oublie les gens qui l'ont fait tomber. » Cela a été mieux dit, j'étrangle cette belle réponse, digne de Plutarque.

Dites-moi où je pourrai vous rencontrer; prévenez-moi deux jours à l'avance. Je compte ne partir qu'en décembre.

[1] Madame Caroline Murat, ex-reine de Naples, sœur de l'empereur Napoléon. Elle voyageait sous le nom de comtesse de Lipona (anagramme de Napoli). (R. C.)

CCXXXII

A MONSIEUR ....., A LONDRES.

Paris, le 28 novembre 1836.

Voici un étrange auteur de roman ! M. Frémy, dans l'ouvrage qu'il a publié sous ce titre la *Fée de salon* (deux volumes in-8°), ose dire du mal de son héros. Ce héros, Olivier le Prieur, n'est point du tout un modèle de perfection et de grâces, comme dans un fade roman de femme. Pour des grâces, il n'en a point, et quant aux défauts, le complaisant auteur ne l'a point orné de ces défauts nobles et mélancoliques qui font le secret orgueil d'un homme bien né et que la femme qu'il préfère aime tant à raconter le soir.

Si, du moins, en l'absence de défauts nobles et imités de *René*, Olivier le Prieur avait à nous faire l'aveu de ses inclinations sataniques, bizares, hors de nature, qui font l'étonnement du lecteur et la gloire du roman allemand, il pourrait encore devenir l'objet de quelque enthousiasme élégant ; on pourrait en faire un motif de phrases aimables. Mais M. Frémy nous enlève encore cette dernière ressource ; aucune phrase faite d'avance ne peut s'appliquer à son roman ; il va donner au vulgaire des lecteurs une fatigue étrange et à laquelle ils ne sont guère accoutumés. Ces pauvres lecteurs ne pourront plus se dire, en lisant le livre : C'est comme tel roman ou comme tel autre, ce qui facilite notablement le travail de l'intelligence; ils seront obligés de se faire cette question : Un tel être est-il dans la nature? Et, à supposer qu'il existe quelquefois, fallait-il en faire l'homme heureux d'un roman? celui sur qui roule tout l'intérêt?

Une jeune fille, appartenant à une famille très-riche de la haute banque et élevée par un père homme d'esprit, est demandée par une tante qui habite les montagnes du Dauphiné, à cent quarante lieues de Paris. Depuis l'administration de Louis XI,

alors Dauphin, et à peu près révolté contre son père, ce pays de Dauphiné est resté une demi-république; on ne s'y soumet guère aux vérités qui arrivent toutes faites de Paris. Dans ces montagnes, couvertes de neige six mois de l'année, comme on est sans occupation, on s'amuse à faire ses idées, on a le malheur d'être original.

Mademoiselle Berthe de Belsonne prend, auprès de sa tante, la fort mauvaise habitude d'examiner un peu ce qu'on lui dit et de n'ajouter qu'une foi médiocre aux exagérations de toutes sortes qui forment le *Credo* de la haute société ; mais la nature a donné à mademoiselle Berthe un cœur facile à émouvoir, un esprit qui ne se repose pas paresseusement dans le doute et l'ignorance, une tête vive. Tout cela, joint aux idées que lui inspirent les belles solitudes du Dauphiné, la jettent dans un défaut de bien mauvais ton, pour une belle demoiselle à qui sa tante laisse une dot d'un million : *Elle a de l'esprit.*

Une conséquence bien naturelle, mais bien fatale, c'est qu'elle n'est point effrayée de reconnaître, d'avouer pour son cousin germain Olivier, un petit jeune homme bien pauvre et, qui plus est, bien étiolé par la pauvreté, qu'elle trouve à Grenoble secrétaire du général commandant le département.

M. de Belsonne, le père de Berthe, cet homme riche, si bien apparenté, si répandu à Paris, qui a mille moyens de mettre son neveu sur le chemin de la fortune, le voyant timide, pénétré du malheur de sa pauvreté, dépourvu de grâces, se montre fort mauvais parent et accable de duretés ce pauvre diable, lequel a le défaut de se présenter dans un salon avec un habit mal fait et d'y garder un silence triste, ou d'y dire des choses singulières, qui font tache dans la conversation, qui obligent à penser pour y répondre et qui, quelquefois, tendent à jeter le blâme sur des usages reçus dans la société, même sur des actions de gens riches, et enfin arrivent souvent jusqu'à appeler le doute sur l'admiration que l'on doit au gouvernement. Car M. de Belsonne, comme tous les hommes qui veulent faire une belle fortune ou l'augmenter, est *juste-milieu* enragé.

Qu'on juge des opinions de M. de Belsonne, il sollicite presque une recette générale !

Ses deux filles aînées sont richement mariées ; l'une à M. ..., agent de change célèbre et surtout gastronome habile; la seconde à quelque chose de plus vulgaire encore, un juge de je ne sais quel tribunal, grand amateur de tulipes et d'horticulture.

M. de Belsonne, malgré son adoration pour le *convenable*, ne peut s'empêcher de s'ennuyer avec ses gendres et même de les mépriser un peu. Leurs femmes ont d'excellentes manières, mais, peu à peu, comme il n'arrive que trop souvent, ont oublié l'éducation de la maison paternelle et pris les idées et les façons de parler de leurs maris.

M. de Belsonne est malade de la vulgarité de tout ce qui l'entoure dans le magnifique château de Belsonne, qu'il a fait bâtir sur les bords de la forêt de Fontainebleau, et où il vit avec toute la magnificence d'un homme qui a ajouté un nom de terre à celui reçu de son père, et qui tient à avoir chez lui toute la noblesse des environs. Cette noblesse, injuste parce qu'elle est envieuse, ne voit qu'un nouveau Turcaret dans M. de Belsonne, homme du monde et qui a cent fois plus d'esprit qu'elle.

Ainsi, malgré tous ses avantages et son énorme dépense au château de Belsonne, où l'on joue l'opéra, M. de Belsonne s'ennuie un peu, lorsque, heureusement pour lui, il songe que sa fille Berthe doit être mariée, car elle va avoir dix-sept ans ; il la rappelle du Dauphiné; elle arrive; mais tous les personnages qui affluent dans le salon de son père lui semblent des poupées sans idées et assez ennuyeux. Quand son père lui dit : « Je vous marierai comme vos sœurs, et vous serez aussi brillante et aussi heureuse qu'elles, — Dieu m'en garde, répond Berthe; je veux aimer ou, du moins, respecter mon mari; or ces messieurs me font bâiller rien qu'à les voir se promener gravement dans le parterre. A quoi bon me marier? Mon père, je suis heureuse auprès de vous, tout le monde me comble d'attentions, car on sait que j'ai un million de dot; continuons à vivre ainsi. »

M. de Belsonne blâme sa fille tout haut; mais, quoi qu'il en dise, cette pensée libre, fière et au fond raisonnable, l'intéresse et lui plaît. Il ne peut se dissimuler que messieurs ses gendres, leurs femmes et tout ce qui les environne ne soient un peu fas-

tidieux, un peu plats, un peu *vulgaires*. Malgré l'horreur que leur fait ce mot fatal, c'est, à proprement parler, leur enfer.

Peu à peu M. de Belsonne s'attache à sa fille Berthe ; il fait avec elle de longues promenades dans son parc. Il y a beaucoup de choses fines et noblement pensées en cet endroit du roman.

Un M. de Gaulthier, fort riche et appartenant à une des plus nobles familles du faubourg Saint-Germain, est venu voir jouer le *Don Juan* de Mozart, que les filles de M. de Belsonne ont entrepris de chanter, et Dieu sait comme. Ce M. le comte de Gaulthier est le plus honnête homme du monde; simple, sans affectation, il n'a point sur de certains sujets les façons de penser exagérées que sa haute naissance pourrait faire craindre. Il a assez d'esprit pour voir que Berthe est un être fort différent de ses sœurs, un être auquel il serait bien doux d'inspirer un sentiment de préférence, un être auprès duquel il serait impossible de connaître l'ennui, si l'on parvenait à intéresser son cœur. Il est éperdument amoureux ; Berthe répond avec simplicité et sans l'ombre de l'affectation et de la coquetterie à des sentiments qui l'honorent, mais qu'elle ne partage en aucune façon. Aux manières près, qui sont distinguées et fort nobles, M. le comte de Gaulthier, avec ses deux cent mille livres de rente et les portraits de ses aïeux, qui sont allés aux croisades, lui semble aussi insignifiant que son beau-frère l'agent de change, ou que son autre beau-frère le juge, lequel vient de faire construire une serre qui a coûté quatre-vingt mille francs, et qui en étourdit tout le monde.

On voit que l'auteur connaît le monde et sait le peindre avec vérité et franchise, chose qui me semble un peu plus difficile que de décrire la façon de vivre d'un seigneur anglais du treizième siècle, ou le *passage d'armes, près d'Ashby de la Zouche* (Ivanhoé). Le moindre défaut de ces peintures des habitudes sociales du treizième siècle est une fausseté complète et ridicule. Ces héros si brusques, si égoïstes, si grossiers, si profondément raisonnables de ce siècle de fer, dans lequel la moindre erreur de calcul pouvait être punie de mort, sont remplacés par des êtres factices, tout pétris de la générosité du dix-huitième siè-

cle et dont l'unique affaire semble être d'exagérer la grimace terrible qu'ils doivent faire, lorsqu'ils paraissent revêtus de leurs armures.

Le roman contemporain a cette grande difficulté, qu'il faut faire ressemblant, sous peine de ne trouver de lecteurs que parmi les abonnés des cabinets littéraires de la dernière classe.

M. Frémy a surmonté très-heureusement la difficulté de peindre les salons de la très-riche bourgeoisie actuelle et le magnifique ennui qui les force à écorcher le *Don Juan* de Mozart. La représentation de ce chef-d'œuvre au château de Belsonne finit par un grand bal qui arrive à l'improviste et rappelle le sourire sur tous les visages, allongés par trois heures de mauvaise musique.

Tout allait au mieux, lorsque, vers les onze heures, parut dans le salon un grand jeune homme qui, avec une mine triste et inconnue, osait montrer un habit fait en province et des bottes, au milieu des toilettes les plus fraîches et les plus savantes. Cet inconnu qui n'avait de remarquable que des yeux singuliers, erra quelque temps dans le bal, cherchant M. de Belsonne; il le trouva à la fin et en fut reçu plus que froidement. Sa mine singulière devint plus sombre encore; tout le monde le regardait avec étonnement; l'inconnu qui, quoique fort brave, ainsi qu'il ne le prouvera que trop, avait le malheur d'être timide, se sauva au jardin. C'était Olivier le Prieur, ce petit cousin, secrétaire du général commandant à Grenoble. La noble Berthe, indignée du traitement que son père vient d'infliger à un parent, qui n'a d'autre tort que celui d'être pauvre, s'excuse auprès de M. de Gaulthier qui devait danser avec elle le galop suivant et court au jardin. Elle y trouve Olivier, qui la reçoit mal.

« Que venez-vous faire ici? retournez auprès de ces gens heureux, dont j'ai eu le tort d'approcher.

— Vous souffrez, je le vois, rentrons, nons danserons ensemble.

— Je le vois, ma cousine, vous vous figurez comprendre quelque chose aux impressions d'autrui, au mal que le monde peut me faire! Mais, si vous compreniez mon cœur, comment insisteriez-vous pour me faire rentrer à ce bal? Ne voyez-vous

pas que j'y suis déplacé? Qu'ai-je à y faire, moi qui ne suis rien, moi pauvre et bien plus que pauvre, au milieu de ces gens couverts de cordons, qui tous peuvent parler de leur fortune, de leurs chevaux, de leurs titres! moi qui n'ai pas même un habit convenable. Comprenez-vous ce genre de malheur, osez-vous rabaisser jusque-là votre imagination, vous fille d'un millionnaire, et millionnaire vous-même! Non, laissez-moi, fuyez, laissez-moi seul avec mon malheur.

— Rentrez, je ne danserai qu'avec vous; toute la soirée je ne parlerai qu'à vous.

— Non, ce que vous voulez faire là est beaucoup trop pour vous et pour moi; j'en suis reconnaissant, mais je ne saurais accepter. Songez donc que je n'aurais rien à vous offrir en échange...

— *En échange!* quel mot! j'admets tout, Olivier; j'admets que le monde vous repousse: mais, dites-moi, est-ce que je n'ai pas toujours été la même pour vous? Quand vous avez souffert, je suis accourue; quand on vous a attaqué je vous ai défendu; vous souffrez, me voici, j'accours.

— Et c'est précisément cette affection qui m'a perdu; vous voyez devant vous un être indigne de vous parler. Après votre départ de Grenoble, malheureux, abandonné de tous, sans un seul ami au monde, je me suis figuré que je retrouverais un peu de tranquillité auprès de ma protectrice; j'ai voulu venir à Paris, je n'ai osé vous écrire; savez-vous à quel accès de bassesse je suis descendu? J'ai volé six louis dans le secrétaire du général, et me voici. »

Les scènes qui suivent cet aveu fatal peuvent compter parmi les plus belles qu'ait présentées le roman moderne. M. Frémy a osé être vrai, et il en a été récompensé. Nulle part son style n'est plus simple et plus touchant; sa plume trouve toujours le mot vrai, passionné, naturel.

Malgré l'horreur pour le vol et son habit fait à Grenoble, sa cousine finit par l'aimer, par le lui dire la première. Dès qu'elle est enivrée par ce sentiment, le premier qu'elle ait éprouvé, M. le comte de Gaulthier, avec ses richesses, ses aïeux, son immense considération, ses sentiments honnêtes et doux, paraît à

Berthe le plus ennuyeux des hommes. L'être choisi entre tous pour lui donner une existence semblable à celle de ses sœurs ne saurait convenir à un cœur de cette trempe.

« Le bonheur de mes sœurs me fait bâiller et prendre la fortune en horreur, » dit-elle un jour à M. de Belsonne, son père, qui lui décrit le genre de vie dont elle jouira lorsqu'elle sera comtesse de Gaulthier.

Berthe proteste qu'elle n'aimera jamais qu'Olivier. M. de Belsonne juge de sa fille par tous les cœurs de femme qu'il voit dans son salon.

« Eh bien, ma fille; une fois mariée et bien mariée, qui songe à vous interdire les douceurs de l'amitié? Qui vous empêche de recevoir Olivier?

— Quoi, mon père! s'écria Berthe. » Et elle est pénétrée d'indignation.

Cette fille généreuse porte jusqu'à l'enthousiasme les sentiments nobles et désintéressés, et pourtant Olivier, sans jamais chercher à la séduire, bien au contraire, en lui adressant toujours des remarques critiques sur ses actions, la fait tomber dans les erreurs les plus étranges; il est vrai qu'il ne s'épargne pas dans l'occasion, et qu'il périt noblement, au moment où il allait assurer le bonheur de son amie. Je ne chercherai point à vous faire entrevoir quelques-unes de ces aventures étranges. Le roman, ce mélange singulier de satire piquante et de tendresse touchante, veut être lu avec curiosité.

Je vais maintenant faire la part de la critique. C'est un inconvénient, quand le style, par sa beauté scintillante, par son esprit de tous les moments, vient se faire remarquer, c'est-à-dire cherche à distraire le lecteur de l'attention qu'il accordait au fond des choses. Au seizième siècle, ces *concetti*, cet esprit dans les mots fit la gloire et la fausse gloire de l'Italie.

Encore aujourd'hui, ce style *impérieux* qui réveille le lecteur malgré lui est charmant et même nécessaire pour un article de journal; il fait lire trois pages avec un plaisir vif; mais il fatigue à la dixième; c'est un valet chargé d'une commission et qui, au lieu de rapporter nettement ce dont son maître l'a chargé, veut être aimable et jette de l'obscurité sur ce qu'il doit

dire. Je conseillerais à M. Frémy d'oser confier ses pensées à un style plus simple. Un homme de la bonne compagnie est sûr de l'attention qu'on lui accorde, il n'a aucun besoin de forcer les nuances pour capter, comme par force, l'attention des personnes qui l'entourent. Sa conversation est absolument le contraire de la conversation du café, où la personne qui parle doit avoir recours à toutes les originalités du monde, plutôt que de laisser languir l'attention; comme un saltimbanque, il doit la réveiller sans cesse ; pour lui, aucun contraste n'est trop fort, le pauvre diable doit tout faire, afin de raccrocher à chaque instant cette attention qui lui échappe. Le public est accoutumé à ce style fardé, excessif, et il est vrai qu'il faut un grand courage pour oser *être simple*, presque autant que pour oser *être soi*.

Une réflexion devrait encourager M. Frémy dans la carrière où il débute avec éclat : la société que nous voyons passer au bois de Boulogne, dans ces voitures au vernis si brillant, se divise tous les jours davantage en deux classes fort distinctes : les gens riches dont le père lisait Voltaire vers 1785, et les gens riches qui sont nés avec quarante écus de rente. Ces derniers ont bien plus de savoir faire et souvent même plus d'esprit; mais le ciel, parmi tant d'avantages, leur a refusé l'intelligence des *choses littéraires*; c'est que l'*esprit de conduite* tue l'*esprit*. L'*esprit* blesse souvent le voisin; dans tous les cas, il fait faire attention à vous, il vous empêche de vous glisser inaperçu dans les belles positions. Un Russe d'infiniment d'esprit ne disait-il pas ces jours passés : *A Paris, l'esprit amusant est en raison inverse de l'argent possédé.*

Il faut choisir : plaire à la bonne compagnie qui goûte le style de M. de Lamennais, ou plaire à ces gens riches qui trouvent toujours quelque obscurité dans les premières scènes des charmantes comédies de M. Scribe, et ne les comprennent bien qu'à la troisième représentation. Autrefois les *farces* de Piron et de Collé étaient jugées par la meilleure compagnie; elle n'avait pas peur, celle-là, qui ne songeait pas à son origine, d'applaudir à des choses *basses*, ou dénuées d'esprit. Il faut à chaque instant répéter cette vieille phrase, qui domine tout dans la littérature actuelle.

Le jour immortel où M. l'abbé Sieyès publia son pamphlet intitulé : *Qu'est-ce que le tiers état? Nous sommes à genoux, levons-nous;* il croyait attaquer l'aristocratie politique, il créait, sans le savoir, l'aristocratie littéraire. Celle-ci ose encore aimer les phrases simples et les pensées naturelles.

CCXXXIII

A MADAME L..., POUR SON ROMAN.

Paris, le 17 mars 1837.

Madame,

Je résiste depuis quelques jours à l'envie, un péu hasardée, j'en conviens, de vous soumettre une idée parfaitement honnête pour le fond comme pour la forme. Ainsi n'ayez pas peur, et ne craignez pas la réputation de singularité dont je jouis à tort, ce me semble ; ce qui n'empêche point que mon idée ne soit peut-être ridicule.

Il me semble que nous avons tous les deux une route à faire. Cette route est à peu près dans la même direction ; seulement vous allez plus loin que moi. Voudriez-vous accepter un compagnon de voyage, une espèce de majordome chargé de commander les chevaux de poste, et, au besoin, de les monter?

Le ridicule, c'est que ce courrier a dépassé de beaucoup l'âge auquel on monte à cheval avec grâce ; son unique mérite serait de vous épargner la peine de parler vous-même aux postillons. Cet écuyer cavalcadour a un peu peur de vous, sans quoi il vous eût proposé de vive voix l'association pour le voyage. Le mal, l'inconvénient majeur, c'est que cette association porte un trop beau nom, un nom romanesque, qui convient peut-être encore un peu à mon caractère, mais qui fait un disparate cruel avec le nombre des écus que j'ai à dépenser en voyages, avec le nombre des années, etc., etc.

Pesez tout cela dans votre sagesse, madame, et croyez à l'intérêt que je prendrai toujours, majordome ou non, au voyage d'une femme aimable et douée d'un caractère digne et ferme. Je crois que madame M... connaît mieux le majordome qui se présente qu'il ne se connaît lui-même. Ceci n'est donc point un secret pour elle ni pour la belle Clara ; il vaut mieux, ce me semble, que le reste de l'univers l'ignore à jamais.

Je suis, avec un véritable respect, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

C. DE SEYSSEL.
Agé de cinquante-trois ans.

RÉPONSE.

Il paraît, monsieur, que nous avons des idées analogues sur le style ; j'en juge par le vif plaisir que viennent de me faire les sept premières pages du *Monde comme il est.*

M. Fox disait que le premier plaisir du monde était de jouer et de gagner, le second de jouer et de perdre. Mon goût vif pour la littérature va plus loin ; je trouve que le premier plaisir, après celui d'écrire, est celui de lire une critique de bonne foi. Les phrases louangeuses, fussent-elles de Voltaire, ne me semblent donner qu'un plaisir secondaire.

D'après ce beau principe, voici des critiques. Tout au haut de la page 6, je voudrais lire :

« Qu'elle défend à ceux qui l'ignorent ; la peur qu'ils ont de blesser le bel usage devient ridicule... »

A la seizième ligne de la même page 6, je voudrais mettre :

« L'esprit de société est de sa nature casanier ; ce qui ne peut se dire, ce me semble, de l'esprit en général, de l'esprit de Montesquieu, Voltaire, » etc.

Troisième critique. Ce commencement est de l'*Esprit des lois* de la société. J'aimerais mieux commencer par des idées physiques et très-claires, par la description des bords de l'Orne que je brûle de voir. Les idées profondes et abstraites mettent, ce me semble, le lecteur sur ses gardes, chose fatale au commencement d'un conte, qui exige toujours un peu de crédulité.

Je respecte trop vos préparatifs de voyage pour ne pas vous supplier, monsieur, de ne m'honorer d'aucune réponse, et j'ai un tel dégoût des autographes, que je vous prie de me permettre de vous présenter les sentiments les plus distingués de O'

CCXXXIV

A MONSIEUR A... C.., A ROME.

Paris, le 11 juillet 1837.

Cher ami, j'ai été absent pendant six semaines; à mon retour j'ouvre votre lettre; vous devez me croire mort ou bien oublieux; ni l'un ni l'autre.

Je me souviens fort bien que je voulus vous écrire le jour de l'ouverture de l'exposition; mais je fus tellement navré par la triste vue d'une médiocrité aussi générale, que je n'en eus pas la force; je n'aurais voulu accepter, si on me les avait donnés en cadeau, que quelques paysages; par exemple, la *Vue de Dinan*, par M. Dagnan. Le *Charles Ier* et le *Strafford* de M. Delaroche ne sont que des tableaux de genre vus au microscope; ils ont eu beaucoup de succès dans le grand monde; c'est qu'il s'est reconnu dans les personnages de M. Delaroche; ils sont vêtus avec la plus grande recherche, et leurs figures n'annoncent aucune énergie. L'énergie, dans tous les genres, est la bête noire de la bonne compagnie; elle a été enchantée du salon, parce qu'elle n'y trouvait aucun de ces essais hardis qui annoncent de l'énergie. On veut, toutefois, une certaine élégance et de l'esprit. On a trouvé fort plat le grand tableau de M. Signol, qui, dit-on, cherche à se concilier les suffrages des dévots.

On a trouvé le *Saint Clair* de M. Flandrin une chute immense; après les envieux du Dante, c'était mon jugement de Rome. On n'a pas daigné regarder l'immense tableau de M. Tassy; on s'est surtout moqué de son portique de restaurateur nouvellement ba-

digeonné. Court a fait de bons portraits. M. Dubuffe peint les duchesses comme si elles étaient des filles ; peut-être ne se trompe-t-il pas. Il a martyrisé la figure du général Athalin, fort ressemblant d'ailleurs ; jamais on n'a appliqué la couleur sur une toile avec plus de négligence : un aveugle, en passant la main, croirait qu'on a voulu peindre des montagnes.

Trois ou quatre Allemands ont paru au Salon ; l'un d'eux, qui s'appelle à peu près Winterhalter, a peint le *Décaméron* ; huit jolies femmes et deux hommes assis sur le gazon, dans une villa près de San Miniato. Cela ressemble à un éventail ; le paysage est fort ressemblant. M. Paturle a acheté cela huit mille francs. On a estimé les trois autres Allemands ; mais leur couleur est trop laide, tout est gris ; il en est de même du *Christ* de M. Scheffer ; cela a l'air d'une esquisse fort terne et fort grise de quelque élève de Paul Véronèse. M. le duc d'Orléans a acheté ce tableau pour la chapelle luthérienne de madame la duchesse d'Orléans, aux Tuileries.

Dans ce moment, on est fou de l'école espagnole ; on méprise assez les écoles d'Italie, et l'on paye fort cher les tableaux flamands. M. Taylor a déployé en Espagne beaucoup d'adresse et de résolution : à Barcelone, le chef de l'émeute, qui était dans la rue, est venu lui offrir d'acheter pour dix mille francs les tableaux d'une église qu'on allait brûler dans deux heures. Ce chef lui a donné cinquante hommes de l'émeute pour décrocher les tableaux au plus vite. Quand les happes qui tenaient le cadre étaient trop difficiles à briser, on coupait la toile tout près du cadre, et l'on jetait la toile en bas dans l'église. L'homme de l'émeute avait tant d'estime pour M. Taylor, que, comme celui-ci voulait le payer, il lui a dit : « Vous voyez bien que je n'ai pas le temps de recevoir votre argent ; je reviendrai demain. »

J'ai oublié de vous dire que M. Taylor a rapporté au Louvre cent vingt tableaux espagnols, dont vingt sont des chefs-d'œuvre ; ils sont de Murillo, Velasquez et Cano ; on y trouve une vérité austère. Ces Espagnols sont admirables pour peindre un moine qui a peur de l'enfer ; les plis mêmes de sa robe vous donnent cette idée ; du reste, jamais de beau idéal. Ces tableaux ont coûté un million au roi, qui, dit-on, a voulu donner une

gratification de soixante mille francs à M. Taylor, qui a refusé.

Quand M. Taylor avait acheté des tableaux en Espagne, il les faisait emballer dans de la laine, et disait à tous les corps de garde qu'il rencontrait que ses ballots contenaient de la laine; il payait successivement tribut aux christinos et aux carlistes. Arrivé à la frontière, il était obligé de faire sortir ces ballots de laine en contrebande.

M. Taylor raconte que l'on trouve souvent en Espagne des couvents qui contenaient deux cents moines il y a trois ans, mais qui maintenant n'en ont plus que cinquante, encore ces cinquante meurent de faim; on oublie de leur payer leurs pensions, et ils vendent, sans aucun scrupule, les tableaux de leur église.

M. Aguado, qui maintenant est marquis de las Marismas, a formé une galerie de tableaux dont son portier remet la liste aux personnes qui ont des billets de M. Aguado. Cette liste annonce : six Corrége, huit Raphaël, etc., c'est-à-dire qu'il n'y a ni Corrége, ni Raphaël, mais huit ou dix tableaux espagnols fort remarquables.

CCXXXV

A MADAME J.... G...., A SAINT-DENIS.

Paris, le 20 décembre 1837.

Il ne faut pas montrer du bonbon à un enfant, et puis lui dire : Tu n'en auras pas. Quand je suis auprès de cette dame dont vous me parlez, ma chère Jules, je pense au bonbon, et je ne trouve rien à dire sur autre chose.

Quoique j'écrive indignement, je me permettrai de me plaindre de votre écriture. Je n'ai pu comprendre *ce dont* madame de T.... a de l'inquiétude.

J'ai un ami à Pise, je lui écrirai dès que je pourrai me rappeler son nom.

C'est un grand et beau niais, parfaitement honnête et très-noble, qui vit magnifiquement d'un emploi superbe de quinze cents francs.

Avertissez-moi quand vous viendrez rue Duphot ; j'y ai passé cinq ou six fois ; toujours : « Ces dames sont *en* campagne. »

Lisez dans le *Journal du Commerce* des 16, 17, 18 et 19 de ce mois, une relation allemande de Constantine, traduite par M. O... Cela est sublime, digne de lord Byron. Mille amitiés.

CHAPPUY.

CCXXXVI

A MONSIEUR R.... C...., A PARIS.

Paris, le 10 janvier 1838.

Voici de curieux renseignements que j'ai recueillis hier soir, dans une réunion de gens d'esprit et bien informés de tout ce qui concerne l'Angleterre ; fais-en ton profit et celui des tiens.

Les Anglais ne vivent que d'idées de *rang*. Leur grande affaire, celle à laquelle ils songent dix fois par jour, c'est de tâcher de pénétrer, de se faufiler dans le rang immédiatement supérieur à celui dans lequel ils vivent. C'est uniquement dans ce but qu'ils aiment l'argent.

Devinerait-on ce que viennent de faire sept frères, fils d'un riche négociant qui a six millions ? Chez nous, chacun songerait à ses plaisirs et calculerait, ceux qui songent à l'argent du moins, qu'un jour il aurait une fortune de près de neuf cent mille francs. Que les préoccupations des frères anglais sont différentes ! Les six cadets veulent être les *younger brothers*[1] d'une

[1] Les frères cadets.

grande famille et supplient leur père de fonder un majorat de cinq millions en faveur du frère aîné.

Le père n'est point étonné ; mais, en homme raisonnable, il les engage à aller, chacun de son côté, dans de petites villes, à trente ou quarante lieues de celle qu'il habite, et, de là, de lui écrire chacun une lettre, après une semaine de réflexion. Les lettres, contenant la prière en faveur du majorat, arrivèrent le même jour, et le lendemain le père commença les démarches nécessaires pour le fonder. Ce père est mort, et le fils aîné jouit d'une fortune de six millions ; chacun des cadets a sept mille francs de rente.

Le cœur humain éprouve un vif sentiment d'attendrissement quand il voit le pouvoir qui, d'un mot, pourrait le rendre parfaitement heureux, réuni à toutes les apparences de la grâce et de la faiblesse.

De là les folies des Anglais à la vue de leur reine Victoria, sentiment absolument incompréhensible pour l'immense majorité des Français. Jugeant d'après ce qui se passe chez nous, ils croient que l'Anglais enthousiaste de la jeune reine est bas et servile, et demande une place.

Pas du tout ; cet Anglais est immensément riche et serait bien attrapé si on lui donnait une place de trente mille francs à la poste ou dans les douanes.

Mais, quoique n'ayant aucun espoir, l'Anglais sent que cette jeune fille pourrait changer son rang.

Depuis trente ans, il ne s'agit plus tant du titre de *sir* pour un homme qui donne à sa femme celui de *milady*. Le rang est devenu une chose plus compliquée, plus difficile à atteindre.

Tel lord qui est *marquis* sera malheureux toute sa vie, parce réellement il n'a pas dans la haute société le rang d'un autre pair qui n'est que *baron*. Ceci serait long à expliquer et pourrait rester inintelligible.

CCXXXVII

A MONSIEUR G.... C..., A PARIS[1].

Paris, le 20 janvier 1838.

Je vous répéterai, monsieur, ce que lord Byron m'écrivait; je vous donnerai mon avis, *Though unasked*. Madame Émilie a eu la bonté de me lire quelques pages de votre *Don Juan*, qui m'a semblé fort bien.

Je vous prie de me permettre de parler avec toute franchise, car je voudrais vous voir un succès égal à votre mérite réel.

Un homme qui s'appelle don Juan ne doit pas avoir des aventures communes. Le don Juan véritable, c'est le maréchal de Rais, c'est Cenci de Rome. Il ne trouve du plaisir aux choses qui font plaisir qu'autant qu'il brave l'opinion.

Votre entreprise, monsieur, peut d'autant moins réussir que le don Juan de lord Byron n'est qu'un Faublas, auquel les alouettes tombent toutes rôties.

Vous trouverez dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* une analyse du procès de Gilles, maréchal de Rais[2].

Ne donnez à votre don Juan que des aventures à la hauteur du caractère de Gilles de Rais.

La grande réputation de lord Byron et la beauté scintillante de ses vers ont déguisé la faiblesse de son *Don Juan*. Gœthe a donné le diable pour ami au docteur Faust, et avec un si puissant auxiliaire, Faust fait ce que nous avons tous fait à vingt ans, il séduit une modiste.

Tâchez, monsieur, de trouver des actions qui portent en elles

[1] M. G. C... avait communiqué à Beyle le premier chant d'une suite au *Don Juan* de lord Byron, en lui demandant ses observations et ses critiques. Ce chant a paru dans le journal l'*Illustration*, mai 1843. (R. C.)

[2] Gilles de Laval, maréchal de Rais ou Retz.

mêmes un profond sentiment de bravade pour ce que le commun des hommes respecte.

Je disais à madame Émilie : don Juan vient en France. Il[1] se trouvait dans certaine chambre du palais au moment où, le 5 octobre 1789, le peuple fit irruption dans le château de Versailles. Don Juan y courut le plus grand danger ; il avait un petit pistolet de poche ; un patriote le découvrit dans le réduit où il se tenait caché ; don Juan lui met le canon de son pistolet dans l'oreille et le tue. Il le dépouille, se revêt de ses habits, ressort du cabinet et poussant les cris de la canaille, peu à peu il gagne la porte du palais et se sauve.

Un portier est assassiné, on lui vole quatre mille cinq cents francs qu'il avait touchés pour les loyers de la grande maison possédée rue Saint-Honoré par le duc de R.... Don Juan est pris pour ce voleur ignoble ; il est condamné et consolé dans son cachot par un prêtre hypocrite et par une grande dame catin ; il se fait guillotiner avec beaucoup de courage et de simplicité ; il est dégoûté de *braver* les hommes à force de les mépriser.

Pour monter votre voix au ton convenable, vous pourriez, monsieur, relire l'article *Gilles de Rais*, de la biographie de cet hypocrite de M. Michaud, Cenci et le procès dudit maréchal de Rais.

Servez-vous du français employé dans les traductions de MM. de Port-Royal, publiées vers 1660. Selon eux on ne doit pas avoir une passion *au* cœur ; ils disent *dans* le cœur. C'est le *Charivari* qui dit *au* cœur. Le *Charivari* est admirable lorsqu'il fait rire, et non par son style prétentieux..

Tous ces raisonnements écrits à la hâte, en sortant de chez madame Émilie, vous montreront, monsieur, combien je désirerais pour vous un beau succès. Soyez sûr que le don Juan de lord Byron n'est qu'un Faublas ; donnez des actions singulières au vôtre.

Agréez, monsieur, l'hommage de mes sentiments les plus distingués.

DURAND-ROBERT.

[1] Le don Juan auquel Beyle fait allusion est le duc de Lauzun, condamné

CCXXXVIII

A MONSIEUR G.... C..., A PARIS.

Paris, le 19 février 1838.

Mille excuses du retard, monsieur; il faut être monté pour lire ces choses-là.

Il y a infiniment d'esprit dans cette imitation; vous trouverez en marge le détail des observations.

Je vous dirai franchement, monsieur, que pour faire un livre qui ait la chance de trouver quatre mille lecteurs, il faut :

1° Étudier deux ans le français dans les livres composés avant 1700. Je n'excepte que le marquis de Saint-Simon.

2° Étudier la vérité des idées dans Bentham ou dans l'*Esprit* d'Helvétius, et dans cent un volumes de Mémoires, Gourville, madame de Motteville, d'Aubigné, etc.

Dans un roman, dès la deuxième page, il faut dire du nouveau, ou, du moins, de l'*individuel*, sur le site où se passe l'action.

Dès la sixième page, ou, tout au plus la huitième, il faut des aventures.

Les enrichis donnent de l'énergie à la bonne compagnie, comme au onzième siècle les barbares à ce qui restait de Rome. Nous sommes bien loin de la fadeur du règne de Louis XVI. Alors la façon de conter pouvait l'emporter sur le fond; aujourd'hui c'est le contraire.

Lisez le procès de Gilles de Laval, maréchal de Retz, à la Bibliothèque royale; inventez des aventures de cette énergie. Mille compliments, monsieur.

CAUMARTIN.

à mort par le tribunal révolutionnaire, le 1er janvier 1794; il portait alors le nom de duc de Biron. Ses mémoires, en 1 volume in-8°, ont paru en 1822. (R. C.)

CCXXXIX

A MONSIEUR D... F..., A PARIS.

Bordeaux, le 24 mars 1838.

Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir et a donné la paix à la folle de la maison. L'image du vicomte D......., bâtonné par le G......., est plaisante.

Depuis huit jours, je suis persécuté par la pluie. Par bonheur, j'ai trouvé ici un ami, non pas un ami grave qui ne rend pas de services, mais un ami gai, qui me fait dîner avec les jolies femmes du pays. Je ne savais pas ce que c'est que le vin de Bordeaux avant ce voyage. On le mêle à un tiers de vin de l'Ermitage, avant de l'envoyer en Angleterre ou ailleurs. Le véritable bordeaux a un bouquet étonnant, et est moins *corsé* que ce que nous connaissons de ce nom.

On me dit ici : « Que feriez-vous avec cette pluie à Bayonne? » Il y a tous les soirs un spectacle agréable, à l'un des deux théâtres. — Excellente auberge chez *Baron*, sans bruit. Comme j'arrivais à quatre heures du matin, le faquin frappa assez fort. « Ne frappez donc pas ainsi, dit le portier; cela s'entend au quatrième étage tout comme ici. » Cela me donna une excellente idée de la maison Baron. Il y sent le graillon, parce que la cuisinière a une porte sur l'escalier.

Angoulême est située sur une montagne; vue superbe de la promenade. Là, les femmes commencent à avoir des yeux divins, des nez dessinés avec hardiesse, sans être trop grands, et des fronts admirables, lisses, sereins, en un mot, la *race ibère* est évidente.

Je m'amuse à faire, c'est-à-dire à écrire le voyage du Midi. Si vos lettres continuent à me tranquilliser, je verrai Toulouse, Montpellier, Avignon et Grenoble.

Les gens de Bordeaux ne sont nullement hypocrites, ils ne

songent qu'à la vie physique. M. Ravez s'est remis à faire l'avocat et gagne beaucoup d'argent. Le P........ a retrouvé ici le mépris dont il jouissait avant ses grandeurs; il vit dans un château humide sur la rivière, à deux heures d'ici. — Beaucoup d'Espagnols riches, qui ornent les églises. Du reste, rien pour les arts à Bordeaux. — Très-jolies filles; il y en a à deux cents francs, *par bonté*.

Adieu, cher ami, soyez convaincu de mon extrême reconnaissance; je pense bien souvent à vous et aux deux Espagnoles de douze ans.

CCXL

A MONSIEUR D... F..., A PARIS.

Strasbourg, le 2 juillet 1838.

Si j'avais trouvé ici le moindre mot de vous, je serais parti pour Paris; car mon ardeur voyageuse est bien affaiblie. La goutte est venue à Berne, elle a sévi à Bâle, où j'ai été emprisonné par elle. J'ai voulu voir ce qui reste de la fameuse *danse des morts*, la cathédrale, les admirables Holbein; j'ai fait des efforts inouïs, suivis d'une journée abominable, dans la diligence de Bâle ici. — La chaleur est venue aujourd'hui après huit jours d'hiver; je sors, mais c'est tout à fait impossible de monter à la célèbre tour (la plus élevée du monde; elle a quatre cent trente-sept pieds et demi, et Saint-Pierre de Rome seulement quatre cent vingt-huit).

Ma figure dans la rue, marchant à l'aide d'une canne et jurant quand le pied gauche heurte à quelque pavé pointu, doit faire rire les Strasbourgeois; mais je ne suis connu de personne. Donc, je rentrerais à Paris avec le plus grand plaisir; cependant, je suis si près de la sublime église de Cologne! Deux jours, et encore par bateau à vapeur; c'est humide, mais au moins ça

ne fatigue pas! Les commis, aidés de mon naturel imprudent, finiront par me reléguer à Civita-Vecchia ou, ce qui est pis, par me reléguer dans la pauvreté. Jamais je ne verrai Cologne. Moi, j'aime *le beau;* c'est mon faible, auquel je sacrifie, comme vous voyez, prudence et santé. Dieu sait ce que fera l'humidité du Rhin!

Demain, 3 juillet, à Bade; le 5 juillet je reviens à Kehl, prendre le bateau à vapeur; le 6 on couche à Mayence à terre, le 7 à Cologne; le 9 je serai à Bruxelles, en faisant vingt-sept lieues par le chemin de fer de Liége audit Bruxelles. Un jour pour les tableaux de Rubens, et le 11 ou le 12 je pars pour Paris.

Le brave Colomb m'écrit qu'à cause de moi vous n'osez plus aller voir cet homme aimable; il prend cette excuse de votre paresse au sérieux, comme s'il était question, s'il pouvait être question de mentir avec un homme qu'on aime, sous prétexte qu'il est ministre.

A M. Dijon, on dit : « Il est à Cologne et sera à Paris dans huit jours. »

Le degré de comédie que vous croyez, *avec raison*, nécessaire pour les visites, fait qu'elles vous deviennent des corvées, et vous prenez pour prétexte l'incertitude sur ce qu'il faut dire de moi : à M. Dijon la vérité; aux vieux marquis et autres impuissants malveillants : « Il est allé à Grenoble pour affaires d'intérêt, il n'y avait pas paru depuis dix ans. » Que fait, au fond, à cet homme aimable, qui n'emploie pas cette belle plume que j'ai reçue du ciel, comme vous voyez, que je mange mes treize francs par jour rue Caumartin ou à Cologne? La malveillance des commis ne peut être augmentée; donc, etc.

J'ai vu l'admirable Prévost à Genève; il a voulu venir me faire chez moi une longue visite d'amitié et m'a conseillé Vichy et les sangsues de temps en temps. De cinquante-cinq à soixante-cinq ans les hommes gros sont tourmentés par le sang; puis vient la tranquillité, et la vie diminue d'un vingtième tous les ans. Cette visite de ce vrai philosophe m'a fait plaisir au cœur.

Que trouvez-vous d'imprudent dans le *Touriste* [1]? Plaire aux

[1] Ses *Mémoires d'un touriste.*

niais en leur prouvant pendant sept cents pages qu'ils sont des niais est impossible.

CCXLI

A MADAME LA COMTESSE DE T..., A PARIS.

Paris, le... juillet 1838.

Madame,

Permettez-moi de vous dire que j'adore votre courage. Je l'ai appris avec un transport de plaisir dont il est peut-être indiscret de vous faire part, mais qui m'a vivement ému. Soyez convaincue, madame, que lorsque le malheur arrive, il n'y a qu'un moyen de lui casser la pointe, c'est de lui opposer le plus vif courage. L'âme jouit de sa force, et la regarde, au lieu de regarder le malheur, et d'en sentir amèrement tous les détails. Il y a du plaisir à avoir la seule qualité qui ne puisse pas être imitée par l'hypocrisie, en ce siècle comédien.

Je m'en veux beaucoup de ma paresse qui, seule, m'a empêché, il y a quelques jours, d'aller chercher M. Maurice, qui a eu la bonté de passer chez moi. Seriez-vous assez bonne, madame, pour me faire dire quand vous recevrez ?

Je vous prie, madame, d'agréer avec bonté l'hommage du plus parfait dévouement.

H. B.

P. S. Madame, si vous ne connaissez pas Vauvenargues, faites-vous lire une quarantaine de ses pensées, le soir, avant de renvoyer le monde.

CCXLII

A MONSIEUR D... F..., A PASSY-LEZ-PARIS (SEINE).

Paris, le 13 août 1838.

Madame veuve Derosne, rue Saint-Honoré, au coin de la rue de l'Arbre-Sec, vous vendra moyennant cinq francs, gros comme deux œufs, du bois de l'arbre *monesia*, réduit en poudre.

Un capitaine américain, se trouvant sur la côte de l'Amérique du Sud, avec la dyssenterie à bord, se fit aimer des sauvages, qui, voyant sans cesse ses gens culottes bas, lui dirent : « En deux jours nous guérirons votre équipage. »

La *monesia* est un astringent qui guérit les coupures. On en fait un secret, parce qu'on espère guérir le choléra avec la *monesia*. Alors on ferait beaucoup de bruit et un charlatanisme du diable.

Dans mon ardeur à vous obéir, j'ai pris mon papier du mauvais côté ; ce qui me fait songer au quatrain de Palaprat. Le duc de Vendôme l'enferma à clef dans un cabinet et lui dit : « Tu n'en sortiras que lorsque tu auras fait un quatrain pour mon portrait. »

Cinq minutes après, Palaprat cria : « Monseigneur, c'est fait, monseigneur, c'est parfait. »

On lui ouvre :

Lecteur, vois ce héros
. . . .
. . . .
Qui prit la v..... et Barcelone,
Toutes deux du mauvais côté.

Le duc avait pris Barcelone en forçant un bastion qu'on croyait inattaquable.

Mais, peut-être, vous connaissez le quatrain.

Tout à vous.

CAUMARTIN.

CCXLIII

A MADAME LA COMTESSE DE T..., A S....

Paris (vendredi), le 24 août 1838.

Madame la comtesse,

Croirez-vous que je fais encore des folies? Madame Du.... m'avait dit que vous étiez à la campagne, dans un château isolé, situé dans un fond, entre deux grandes montagnes, et qu'enfin le lieu était si sauvage que vous aviez peur. J'ai pensé qu'un livre fait par un homme de votre connaissance aurait pour vous un intérêt de curiosité, qui pourrait vous faire oublier un instant le vilain pauvre auquel vous aviez refusé la charité.

Je n'ai pas réfléchi que la personne aimable qui vous donne un concert — chaque soir — n'a pas seize ans.

La présente est donc pour vous prier, madame, d'enfermer à clef le livre [1] dont j'ai pris la liberté de vous faire hommage.

Nous avons un temps affreux à Paris; hier, pas plus de treize degrés de Réaumur. — Madame G... est ici, mais je n'ai pu encore la voir.

C'est une chose étrange que les bayadères : des groupes gracieux comme l'Albane. Le théâtre des Variétés est tout étonné d'une grâce si pure, et le public grossier de l'après-dîner n'a point de plaisir.

Je lis avec intérêt l'*Histoire de Louis XIII* par un M. Bazin, que l'on dit ultra. — Tout le monde est ravi de l'échec de *Robert Macaire*.

Agréez, madame la comtesse, l'hommage de mon respect et de mon dévouement.

H. Beyle.

[1] Probablement les *Mémoires d'un touriste*.

CCXLIV

A MONSIEUR LE DOCTEUR E...[1], A PARIS.

Lyon, le 4 septembre 1838.

Je vous adresse, mon cher ami, un *remède au suicide*. Je le soumets avec une entière confiance au savant physiologiste dont les profondes études ont toujours pour objet l'amélioration de la condition humaine. J'ai composé ce petit traité pour obtenir un prix de vertu au jugement de l'Académie ; pensez-vous que j'aie quelque chance?

Je ne crois pas commettre d'indiscrétion en racontant la manière douce et singulière dont j'ai passé la journée hier. Un des hommes les plus recommandables de Paris, avec lequel je suis lié depuis longues années, m'avait chargé de chercher à voir un sien ami, dont il craignait que la raison ne fût un peu dérangée. Ce fou prétendu, que je nommerai Lisimon, a été un des hommes de Paris les plus à la mode ; tout à coup il éprouva, il y a quinze ou vingt ans, les malheurs à peu près les plus poignants qui puissent affliger un homme. Ce n'étaient pas précisément des malheurs d'argent, car il avait eu quarante mille livres de rente et il resta avec vingt ou ving-cinq. Il s'éloigna de Paris, en priant son ami, qui est aussi le mien, de surveiller sa fortune.

A peine arrivé à Lyon, j'ai écrit à Lisimon ; la réponse s'est fait longtemps attendre ; elle est enfin arrivée il y a trois jours, et hier matin j'ai pris une voiture qui m'a mené à cinq ou six lieues de Lyon.

En abordant Lisimon, j'ai compris d'abord qu'il était heureux et tranquille. Ce qui est arrivé à ma lettre peint assez bien sa

[1] Membre de l'Académie des sciences morales et politiques ; mort à Versailles en 1842. (R. C.)

manière d'être; il reçoit avec tant d'indifférence le très-petit nombre de lettres qui lui arrivent par la poste, que le piéton de sa commune a remis au premier dimanche de lui apporter celle que je lui avais écrite.

J'ai trouvé Lisimon établi dans un jardin qui peut avoir cinquante arpents, mais situé d'une façon charmante. Le haut de la propriété est sur une colline assez élevée, couronnée par un petit bois de chênes; un peu plus bas, en descendant vers la rivière, est la maison. Au-dessous de la maison, il y a un précipice qui peut avoir soixante pieds de profondeur, une sorte de roche Tarpéïenne, comme il l'appelle. Au-dessous du rocher un bois de platanes, et ensuite une prairie fort en pente qui se termine au Rhône.

Lisimon a fait joindre le nom de sa mère au sien, sur son passe-port, et son véritable nom, fort connu, est très-rarement prononcé. Il est établi dans ce jardin avec trois servantes, bonnes filles d'un âge fort canonique. L'ami de Paris lui envoyait six mille francs les premières années; Lisimon l'a prié de ne lui envoyer que quatre mille francs; enfin il a réduit cette somme à douze cents francs; c'est là-dessus que nous l'avons cru fou.

Cet homme, qui a débuté dans le monde avec une telle réputation d'esprit et qui a marqué par des tours sentant un peu le don Juan, est devenu un bon campagnard jovial. C'est cette dernière épithète qui m'a le plus étonné; elle est tout à fait opposée à la théorie qui veut qu'un don Juan âgé soit morose. J'ai d'abord pensé que Lisimon me faisait l'honneur de jouer un peu la comédie; j'ai redoublé d'attention. Je l'ai trouvé vivant gaiement dans la société de quatre ou cinq chiens, de deux corbeaux qui parlent et d'autant de perroquets. Il a apprivoisé, en quelque sorte, tous les êtres animés qui vivent sur sa terre; par exemple, des merles qui venaient manger ses cerises sous nos yeux, qu'il appelait et qui s'approchaient en sautillant.

D'abord Lisimon m'a prié de répondre à une foule de questions. « Excusez ma curiosité, me disait-il, avec beaucoup de grâce, elle est affamée; je suis une sorte de Robinson Crusoé. » J'ai fait des réponses simples et qui n'interrogeaient pas; il a été sensible à ma délicatesse.

« Il n'est pas juste que j'interroge toujours, m'a-t-il dit tout à coup ; je vous conterai en détail ce que je fais ici, pour peu que cela vous intéresse.

— Au plus haut point, ai-je répondu; tout homme, ici-bas, est exposé à des malheurs cruels, rien ne peut être plus intéressant que d'apprendre comment on peut parvenir à les oublier; mais, avant tout, je ne veux pas être indiscret.

— Ne craignez rien à cet égard, a-t-il repris d'un air ouvert, votre regard m'a plu.

Je ne vous cacherai point ce qui est connu de tout ce qui vivait à Paris il y a une douzaine d'années ; j'ai eu pendant longtemps l'idée de me brûler la cervelle ; mon cœur était plein de haine pour les hommes. J'ai, ce me semble, été retenu à la vie par la vanité ; j'ai pensé, peut-être avec raison, que ma mort, enregistrée dans tous les journaux, serait un beau sujet de triomphe pour mes ennemis. La même considération m'a empêché de me retirer dans une île de la mer du Sud, ou tout simplement en Amérique. Je me félicite tous les jours : 1° de n'avoir pas quitté la vie ; 2° d'être resté en France ; de loin, mon imagination échauffée eût exagéré toutes ces choses.

En m'éloignant trop de Paris, la haine serait restée dans mon cœur, tandis que, grâce au ciel, je ne hais personne, pas même M. H...., a-t-il ajouté en souriant. Le premier pas vers la guérison a été de voir que, une année après la vente de mes chevaux et de mes voitures, personne ne songeait plus à moi. Dans mon malheur, je me souvins de mon ancien et respectable ami l'illustre Cabanis ; j'attaquai le physique pour venir à bout du moral ; oserai-je vous dire que depuis douze ans je ne me suis pas permis d'autre viande que celle de poulet, régime insipide, s'il en fut ?

Je travaille de mes mains au moins six heures par jour, mais jamais plus de deux heures de suite ; je lis cinq ou six heures ; je me promène une ou deux ; voilà la journée passée. Quelquefois je pêche, mais je me reproche cette inhumanité ou plutôt cette cruauté, et chaque tort que j'ai envers mes compagnons de vie produit malheur dans mon âme, car il y a remords.

Je vais de temps en temps passer un jour à Lyon, pour voir

un acteur célèbre ou pour acheter des livres nouveaux : c'est ma seule dépense. J'ai écrit à D.... de ne m'envoyer que douze cents francs par an, parce que cet argent, qui restait chez moi, pouvait me faire voler. Grâce au ciel, je ne vois pas une clef, toutes celles de la maison, étiquetées avec soin, sont pendues à un clou, je ne sais où, dans le grenier.

J'ai planté beaucoup d'arbres, comme vous voyez (en effet, les cinquante arpents ont l'aspect d'un bois touffu). Ce sont tous des arbres fruitiers qui m'ont été fournis par mon ami Martin-Burdin, de Chambéry. Tout cela est venu parce qu'autrefois j'avais appris à greffer; je voulais avoir de beaux fruits; leur aspect sur l'arbre réjouit ma vue. Il est arrivé que j'en vends à Lyon pour une somme considérable, outre les cadeaux de fruits dont j'accable mes voisins.

— A propos de voisins, monsieur, ce serait, suivant moi, le grand inconvénient de la vie à la campagne; comment vous en êtes-vous débarrassé?

— En les accablant de politesses et les ennuyant à fond.

— Vous, ennuyer quelqu'un! Jamais M. D.... ne me croira quand je lui raconterai cela.

— Je vous dirai, sans fausse modestie, que c'est ce qui m'a coûté le plus de peine dans ma vie nouvelle; mais enfin j'y suis parvenu. Les voisins étaient, en effet, le grand écueil de ma position; m'en faire des ennemis était presque aussi triste que les avoir pour amis. Après six mois d'étude, je les ai ennuyés à mort; je passe pour un bon homme, mais horriblement lourd; chaque année, aux vacances, on fait encore l'expérience de m'inviter deux ou trois fois, mais personne n'y peut tenir.

— Mais comment les ennuyez-vous, encore une fois? Vos idées les plus bizarres, comme les plus communes, doivent leur sembler brillantes de nouveauté et d'imprévu.

— Je parle toujours à contre-temps. En arrivant, je suis pas à pas la conversation ; dès que je vois qu'un sujet a été épuisé et les ennuie, j'y reviens impitoyablement et avec des détails incroyables et qui m'amusent. Dans les commencements je parlais comme un vieux journal de nouvelles arriérées de six semaines; mais même cela les amusait. Comme ils comprennent rarement

les journaux, mes vieilles nouvelles étaient toutes fraîches pour eux. »

Ici Lisimon est entré, à ma vive sollicitation, dans des détails charmants de sa façon d'ennuyer; il m'a conté huit ou dix exemples de sa méthode; actuellement il est réduit à la société des enfants.

« Ils ne sont pas encore hypocrites, me dit-il, et je leur plais par mes fruits d'abord, et ensuite en leur disant toujours la vérité. Du reste, j'ai cessé *de haïr et de mâcher de la bile*, comme Talma le disait de moi à notre ami D.... ; ma recette a été de ne me permettre jamais de faire le moindre mal inutilement, même à une mouche; j'ai besoin d'un effort de raison pour me permettre de tuer les cousins qui m'assiégent. Enfin ma guérison est tellement ferme, que j'ai le projet d'aller à Paris pour y passer tout le temps que je m'y plairai. Certainement ma guérison ne fût jamais arrivée à ce point si j'étais allé en Amérique. »

Nous avons continué à parler de toutes choses avec une parfaite franchise; je lui ai conté mon projet de me retirer aux colonies; il m'a prédit plusieurs choses qui pourront fort bien m'arriver; mon âme a encore une porte ouverte au malheur, porte qu'il prétend bien murée chez lui : c'est la faculté de s'exagérer le mérite et la beauté d'une femme aimable.

Tout en devisant, Lisimon m'a demandé la permission de travailler devant moi; de deux à quatre heures; il a émondé ses arbres et marqué avec un piquet blanc ceux dont les servantes doivent cueillir les fruits pour les remettre demain matin, à six heures, au bateau qui va à Lyon.

Pendant le dîner, une servante a fait la lecture, comme à l'ordinaire. Après le dîner, de six à huit heures, Lisimon a transplanté sous mes yeux une planche de salade, et a même dirigé ses ouvriers *arroseurs* et ses servantes qui cueillaient les fruits; j'admirais l'air honnête de ces bonnes servantes.

« Elles me volent, m'a-t-il dit en riant; mais j'en suis fort aise. Je ne savais comment augmenter leurs gages sans exciter l'attention des voisins, et pourtant je voulais m'attacher ces bonnes filles. Pendant les six mois que dure la vente des fruits, ces demoiselles volent à peu près un louis par semaine. Croiriez-

vous qu'il y a des semaines où je vends pour deux cents francs de pêches et de poires? »

Lisimon connaît tous ses arbres; les plus distingués ont des noms qui pendent à une branche, attachés à un fil de fer; il tient note de leur produit. Lisimon a bâti un joli pavillon sur l'extrême bord de la rivière. Ce pavillon n'a pas plus de clef que le reste de la maison, et souvent il a la certitude que des gens, même comme il faut, du voisinage y pénètrent pendant la nuit.

Un marchand de Lyon tient sa caisse, et jamais, chez lui, il n'a plus de deux cents francs. C'est la plus âgée de ses servantes qui garde l'argent; quand il en veut, il lui en demande; quand il n'y en a plus, une des servantes va à Lyon en chercher. Jamais Lisimon ne porte sur lui que quelque monnaie de cuivre pour les pauvres.

« Votre montre ne va pas bien, lui disais-je.

— Il y a deux ans que je ne l'ai montée, me dit-il en souriant. La cloche de midi, que le curé fait sonner tantôt à onze heures et demie, tantôt à midi et demi, règle tout ici. D'ailleurs je me suis rappelé mes vieilles mathématiques de l'école de Saint-Cyr; et comme vous avez pu le remarquer dans tous les coins, même sur les arbres, j'ai construit des cadrans solaires; la nuit, j'ai les constellations. »

Une des choses qui intéressent le plus Lisimon, c'est la biographie des rédacteurs de journaux. Par principe et comme il dit, pour ne pas devenir imbécile avant le temps, il change de journal tous les trois mois. Je n'en finirais pas si je voulais noter tous les détails; ma visite a fini comme celle d'Hippocrate à Démocrite; je venais pour consoler un fou, et il m'a fait voir qu'en plusieurs cas c'est moi qui suis fou. Les choses qui me donnent de l'humeur auront pris fin d'ici à douze ans, et moi je me serai vieilli par une colère d'enfant; c'est-à-dire n'amenant aucun résultat. J'ai trouvé un homme, sinon parfaitement heureux, du moins parfaitement exempt de peines, et jouissant, à cinquante-cinq ans, de la santé que les hommes favorisés du hasard ont à quarante.

Je crois que malgré tous ses projets de venir vivre à Paris,

avec les quarante mille livres de rente qu'il doit bien avoir en ce moment, jamais il ne se résoudra à quitter ses arbres.

La franchise est allée si loin entre nous que, comme il m'accompagnait sur le chemin de Lyon, j'ai pu lui dire :

« Et si vous épousiez une simple paysanne, sans la sortir de son état?

— Bravo, bravissimo! m'a-t-il dit; vous entrez dans la position; j'y ai pensé, c'est peut-être le parti que je prendrai, mais vers les cinquante-huit ans. Je veux me retirer du monde quand mes fils, si j'en ai, auront quinze ou seize ans. J'aurais le cœur percé de fond en comble de les voir devenir des êtres plats; or comment et pourquoi ma lignée ferait-elle exception? Je veux donc les quitter au bon moment. S'ils sont les enfants des amants de ma femme, je serai moins sensible à leurs sottises. »

Lisimon était suivi de ses cinq chiens, et j'ai remarqué que tout le monde le saluait avec respect. Cependant il est vêtu avec une simplicité que je trouve excessive; il porte, par exemple, un chapeau d'une vétusté par trop antique.

Voilà l'homme que M. D... me représentait comme le modèle de l'élégance la plus recherchée d'abord, et ensuite de la misanthropie la plus sombre. Il faut convenir qu'il a éprouvé de grands malheurs et qui m'auraient fait perdre la tête. Il était, dit-on, d'une fatuité incroyable; il voulait toujours faire effet sur le voisin, ce voisin fût-il un laquais. Il avait la maigreur et la figure d'*Oreste après ses malheurs*, disait Talma, qui fut son ami; c'est aujourd'hui un paysan joufflu et content. Il n'annoncerait pas cinquante ans s'il achetait un chapeau toutes les fois que la pluie a abîmé le sien. Il aime la pluie, il y reste exposé.

« Grâce à Dieu! me disait-il, c'est maintenant le seul malheur qui me réjouisse la vue.

— Mais, puisque vous êtes assez bon pour me juger digne d'une aussi grave instruction, chose dont ma reconnaissance sera éternelle, comment pûtes-vous résister dans les premiers moments?

— Ce qui fait que je vis, c'est que je me représentais, vingt fois par jour, quelle serait la joie des gens que j'appelais alors

mes ennemis quand ils verraient dans le journal l'annonce de ma mort violente, ou quand ils concluraient du silence prolongé sur mon compte que j'avais disparu pour toujours.

Dans ce temps-là je ne raisonnais, comme vous et moi nous raisonnons actuellement, que dans de certains moments de répit, amenés toujours par le même doute ; c'était quand je calculais combien il y avait eu de chances favorables pour que ce qui était arrivé n'arrivât pas. Je dessinais partout une mer avec sept issues.

C'était ma manière de figurer mon sort, manière que j'aimais fort, comme inintelligible aux indiscrets. Cette mer, comme je vous le disais, avait sept issues, toutes appuyées sur de bons raisonnements : une seule conduisait au malheur pour moi, c'était celle dans laquelle le hasard m'avait fait avancer. Je discutai des journées entières ; chacune des petites circonstances de ce hasard heureux, où je fus le plus près du coup de pistolet, furent celles où, rejetant tous raisonnements, je voyais mon sort en bloc, pour ainsi dire ; cela m'arrivait, en général, le matin et le soir.

Il y avait souvent un moment plus déchirant ; mais moins voisin du coup de pistolet ; c'était quand le matin, au réveil, je m'apprenais mon malheur. A ce moment, j'étais voisin des larmes ; combien je me trouvais ridicule d'avoir autrefois pris de l'humeur pour des détails ! comme je me croyais assuré d'avoir pour toujours une humeur égale, si je survivais !

Mon premier plaisir, ou, pour parler plus juste, la première diminution de tourment fut de moins haïr les gens qui avaient fait mon malheur, et dont je voyais sans cesse l'œil hagard suivre maintenant toutes mes démarches.

Je ne suis point du tout sûr que j'ai bien fait de ne pas m'en aller. Ce que j'ai souffert dans la première année est probablement supérieur à toutes les joies que je puis désormais rencontrer dans la vie.

Le jour anniversaire de mon malheur, j'étais à la cime de cette montagne que vous voyez là-bas, à vingt lieues d'ici ; je passai cette journée-là à méditer.

Le lendemain, revenu ici, j'eus une grande espérance ; je

m'aperçus, par un effort de réflexion, que la veille, au lieu de songer directement à mon malheur, je songeais à la douleur sentie un an auparavant. Je fus comme en spectacle à moi-même. Cette même observation se renouvela un an après. Je n'étais plus aussi furieux, j'étais seulement triste d'avoir rencontré dans la vie une si mauvaise chance.

Dans le commencement de la seconde année, je découvris que j'avais du plaisir à respirer au soleil; ce fut alors que je me mis à planter ces beaux cerisiers que vous voyez; j'en plantai dans les haies pour les voleurs. Je me souviens de deux choses : le plaisir avec lequel je tranchais les plus belles tiges d'un coup de sabre; j'avais, je pense, besoin de me prouver que je n'étais pas si faible, si méprisable, si insignifiant; le second plaisir était moins sauvage, c'était la joie de ne sentir aucune colère quand les paysans du voisinage me volaient mes plus beaux fruits, les premiers produits de mes jeunes arbres, que je couvais des yeux depuis un mois.

J'aurai donc tiré quelque parti de l'effroyable chance que j'ai rencontrée. Bientôt après je retrouvai du plaisir à lire. Ce goût m'empêcha d'aller courir la mer du Sud. Je trouverai à bord de mon navire, me disais-je, comme dans les îles de ..... toujours des hommes grossiers et jamais un livre nouveau passable, pour me distraire. J'avouerai que je dois beaucoup aux ouvrages de Walter Scott, homme que je n'estime guère d'ailleurs. Ses romans me touchaient profondément; aujourd'hui j'en méprise la plupart des héros; mais alors ils remuaient mon âme de telle sorte que je découvrais de nouveaux aspects dans ma destinée.

A cette époque il eût été fort heureux pour moi de me casser le bras *par hasard*. Il fallait mettre des événements entre mon malheur et moi. Je n'ai découvert cet *art du malheur* que longtemps depuis. Je fus malade, j'allai à Lyon, j'appelai les premiers médecins; le célèbre Bilon, de Grenoble, me soigna avec application. Si je mourais pas hasard, me disais-je, ils croiraient que je me suis *dérobé adroitement*.

Je comparai alors à une *brûlure* morale ce que je souffrais toutes les fois que je venais à songer à mon malheur. J'essayai

de me pincer cruellement toutes les fois que j'y pensais; cet atroce souvenir revenait encore quatre fois au moins dans chaque heure. »

Pour ne pas allonger cette anatomie du cœur humain, déjà si longue, et je ne rapporte pas la dernière partie de ce que Lisimon m'a dit, je supprime toutes les questions pour lesquelles je lui arrachai des détails. Il craignait sans cesse de m'ennuyer. Il me dit : « Je vous laisse libre de tout rapporter à D.... ; peut-être même est-ce, en partie, à son souvenir que vous devez des détails si longs et peut-être si insignifiants pour lui. Mais je le prie d'agréer un souvenir de ma peine, je le prie de ne jamais m'écrire à ce sujet. Déjà je n'aime pas beaucoup à recevoir des lettres ; si l'une des siennes arrivait mal à propos, peut-être je prendrais l'habitude de ne plus les ouvrir.

J'avais toujours pensé que ce qu'il y a de moins intéressant au monde, c'est cette niaiserie, tant vantée par les écrivains *géorgiques* : les progrès d'une plante. Quelle ne fut pas ma joie, ou plutôt mon accès d'*attention à autre chose que mon malheur*, un matin que je vis un tournesol, haut de deux pouces, qui, bien certainement, n'avait que deux feuilles la veille, à neuf heures du soir, et qui en avait quatre bien distinctes et bien formées. Je fus trois minutes pleines sans songer à mon malheur. Depuis j'ai réfléchi que ce spectacle était *bon pour moi*, en ce que je trouvais du nouveau, de l'imprévu, sans avoir besoin pour cela d'être en contact avec les hommes, avec *ces cruels*... (Lisimon rougit, moi je laissai tomber ma canne).

Je m'imposai, dans le temps du tournesol, d'écrire l'histoire de ce que j'avais vu dans la retraite de Russie. Cet ouvrage est détestable. J'étais au désespoir en l'écrivant ; je dessinais, à certains jours, un pistolet sur la marge.

— Quand avez-vous été le plus près de faire le saut dans l'autre monde ?

— A Lyon, à la première représentation du *Mahomet* de Rossini. J'étais seul dans la salle; je m'étais trompé, j'arrivais vingt minutes trop tôt. Quoi de plus simple que de démarquer mon linge et d'aller me jeter dans le Rhône du haut du pont Morand ?

J'évitais bien ainsi le plat article de journal du rédacteur de province ; mais quel contentement pour mes ennemis quand ils arriveraient à passer huit ou dix mois sans avoir absolument aucune nouvelle de moi ? Vous me rendez bien la justice de croire que, dès le premier moment, j'avais songé à tomber par hasard à la mer d'un paquebot italien allant de Livourne à Naples, et moi enregistré sous un faux nom.

Le lendemain je fus extrêmement sensible et attendri jusqu'aux larmes par un tableau du Pérugin, qui est au musée de Lyon. Par reconnaissance, je suis souvent allé à Lyon passer deux heures au musée et suis revenu ici, sans avoir ouvert la bouche, parlé à âme qui vive.

Sans la peur de faire parler de moi, je crois qu'un beau matin je prendrais vingt ouvriers de Lyon, je ferais couper en deux bons tas mes arbres, puis partirais pour aller voyager. J'aurais un souvenir plus tendre et plus pur des distractions que m'ont données ces pauvres arbres, en pensant qu'ils n'existent plus et ne peuvent plus être maltraités par un jardinier ignorant Mais quelle anecdote pour un journal ! Que je hais le journal ! Et ensuite comment voyager avec mes chiens ? Leurs caresses sont nécessaires à mon bonheur. »

CCXLV

A MONSIEUR LE MARQUIS DE C...., A PARIS

Paris, le 24... 1838. — 8, rue Caumartin.

A mon retour à Paris, monsieur le marquis, je vois avec beaucoup de peine qu'on ne vous a pas adressé, dans le temps, un exemplaire du petit ouvrage[1] ci-joint. Le libraire, trouvant le deuxième volume trop gros, a supprimé la description de Coutances et de Bayeux[2]. C'est justement dans un beau château,

[1] *Mémoires d'un touriste.*

[2] Cette description n'a pas été retrouvée. (R. C.)

près de Coutances, que je rencontrai un homme aimable qui nous récitait la fable du *Singe* et du *Chat*. Ces vers charmants, qui auraient fait constraste avec la prose trop raisonneuse, ont donc été oubliés.

Soyez assez bon, monsieur le marquis, pour raconter ce petit détail à l'auteur de la fable; je serais au désespoir qu'il pût croire à quelque négligence de ma part. S'il y a une suite, je rétablirai Coutances et l'aimable rencontre faite dans un château voisin.

Agréez, je vous prie, monsieur le marquis, l'hommage de la plus haute considération.

H. Beyle.

CCXLVI

A MADAME LA COMTESSE DE T...., A PARIS.

Paris, le 16 mars 1839.

Madame la comtesse,

Depuis que j'ai vu que la seconde partie de l'*Abbesse de Castro* vous déplaisait, je songe uniquement à inventer quelque chose d'honnêté qui ne soit pas plat et illisible. Enfin, je viens d'inventer la sœur Scolastica, religieuse à Naples, en 1740; laquelle, étant dans l'*in pace* du couvent de San Felicioso, ne veut pas suivre son amant.

J'ai trouvé hier une seconde partie pour l'*Abbesse de Castro*, qui sera vertueuse; mais je crains horriblement de tomber dans l'illisible et le *plat*.

Je solliciterai, madame, toute la sévérité de votre jugement, dans lequel j'ai une confiance infinie. Je n'ai jamais vu une belle âme non obscurcie ou rapetissée par un certain sentiment.

Je suis avec le plus profond respect.

Gaudot de Mauroy, 30.

CCXLVII

A MADAME J...., A SAINT-DENIS.

Paris, le 21 mars 1839.

Lorsque vous irez à l'*exposition*, ma chère amie, elle sera peut-être un peu renouvelée à vos yeux par les méchancetés ci-après. Ne manquez pas de m'avertir quand vous viendrez à Paris.

Je n'ai point encore pu me présenter chez cette femme courageuse que j'admire du plus profond de mon cœur. Je suis dans ce que les hommes appellent un coup de feu. C'est-à-dire que je ne vais dîner qu'à huit heures et qu'à minuit je reprends le travail jusqu'à trois; mais je serai libre mardi. J'ai bien de l'impatience de vous voir.

LE SALON DE 1839.

A une dame de Naples.

Il aurait fallu piquer la vanité des Suédois de façon qu'ils fissent les frais de transport de ces statues jusqu'à Paris, où elles auraient rempli une place vide à l'exposition: je veux dire de l'*idéal sublime*.

Les tableaux de S..., qui font pâmer les belles dames du faubourg Saint-Germain, ne sont qu'un centon de certains tableaux de l'école de Venise, moins le coloris, bien entendu. Tout cela est couleur de vin et a un air triste assez digne. La Marguerite de Faust, qui passe pour le chef-d'œuvre de cet auteur, n'est qu'une grosse Allemande qui a le ventre proéminent et les joues tombantes. Il y a du naturel dans l'ensemble de cette figure; mais, de toute façon, elle est le contraire de l'idéal. Le regard de Faust qui devient amoureux serait fort bien pour une tête de

genre ; le diable n'est pas assez méchant, quoique bien sardonique. Le grand défaut de toutes ces figures de S...., c'est que, comme je vous l'ai dit, elles ont l'air d'une décoction du Tintoret et de Paul Véronèse ; c'est-à-dire, de décoction des ouvrages de leurs élèves, de Carlo Véronèse, par exemple, le fils de Paul. Ce qui séduit les dames, c'est l'air sérieux et digne qu'on ne peut refuser à ces figures.

Cet air sérieux et digne est ce qui manque tout à fait aux trois immenses tableaux de V...., relatifs à Constantine. Ils sont beaucoup moins beaux et moins sérieux que la nature. C'est la nature vue par un homme d'un immense talent, mais qui ne sent rien de ce qui est noble. Aussi le public, qui, en général, est plat, admire-t-il beaucoup la vérité de ces assauts. Les soldats ressemblent à d'affreuses grenouilles ; ils manquent de chairs. Le prince naturellement est le centre de tout. L'immense, celui du milieu, est le plus plat ; le petit, à droite, le moins froid.

J'ai vu beaucoup de Gudin très-plats et un admirable ; c'est une église de Normandie sur le bord de la mer qui commence à se retirer. Je n'ai jamais vu la mer si limpide sur les côtes de Normandie.

Je n'ai pu voir encore aucun des quatorze Decamps. Hier soir, au concert du *Cercle des Arts*, musique criarde, exécrable et étonnamment applaudie. On portait aux nues le *Corps de garde turc* de Decamps et le *Supplice turc* du même. On précipite des hommes le long d'un grand mur garni de pointes de fer ; chacun est accroché comme le diable veut.

Les tableaux de dévotion, fabriqués au mont Pincio, n'ont aucun succès ; on les trouve horriblement plats ; on ne rend pas justice à la science profonde. Au reste, comme ils m'ennuient, je ne les ai regardés qu'en passant.

Le chef-d'œuvre de M. Flandrin, c'est toujours, pour moi, les *Envieux du Dante* ; son *Saint Clair*, que j'ai vu à Nantes, est bien triste et bien sec.

Il y a une chose à mourir de rire au salon ; c'est une allégorie de M. Mausaise. Il est fâcheux qu'on ait permis à ce peintre de profaner la figure d'un personnage auguste et révéré. Sur le premier plan j'ai trouvé une femme nue qui a des appas énor-

mes et les yeux bandés ; elle tient une torche pour mettre le feu partout : vous avez reconnu la Liberté. Cette figure est bonne et bien peinte ; je la couperais avec des ciseaux. Une autre figure, très-bouffonne, présente la couronne au roi.

Il y a de charmants portraits de jolies femmes, peints dans le genre du Dominiquin, par M. Court. Je ne conçois pas comment cet homme n'est pas un grand peintre.

Mes yeux ont été fatigués par une suite énorme d'assez bons portraits. M. Amaury Duval a peint avec du chocolat le portrait d'une fille laide, que l'on dit un chef-d'œuvre de dessin : je n'ai pu le trouver.

En général, tous ces peintres m'ont l'air d'ouvriers habiles, mais dépourvus d'esprit et encore plus d'âme ; ils ne voient la dignité que dans l'affectation. J'excepte, bien entendu, Eugène Delacroix, duquel ces animaux de l'Institut ont refusé trois tableaux, par envie; les chiens ! M. Court, et peut-être M. Decamps (Raphaël parlant à l'Arioste), que je n'ai pas vu. Les ouvriers en peinture qui remplissent le Louvre devraient bien parler aux gens d'esprit ; ils pourraient peut-être accrocher quelque petit bout d'idée.

CCXLVIII

A MADAME R... C..., A PARIS.

Paris, le 9 juin 1839.

Mon adorable cousine,

Ne pouvant pas avoir de tête-à-tête avec vous, je prends le parti de vous écrire. Je crains réellement que Colomb ne couve une maladie. Cette figure rouge, le dégoût dont il se plaint, le changement de son humeur, sont des signes funestes.

Je pense que, par vanité, il veut tout faire à son bureau et

aussi, pour ne pas laisser *prendre pied*, comme on dit, à son lieutenant.

Comme les femmes, à Paris, peuvent tout, forcez-le à demander un congé de huit jours, pour se soigner. En voyant sa tête rouge, on le lui accordera.

Emmenez-le à Chantilly et faites-lui mettre quinze sangsues. Une semaine passée là, dans le sein du bonheur domestique et au milieu des grands arbres, le remettra tout à fait dans son état ordinaire. Forcez-le également à aller à Saint-Germain tous les dimanches, par le chemin de fer.

Enfin, consolez-vous : si vous le perdez, je vous épouserai, comme nous en sommes convenus tous trois.

COTONET.

CCXLIX

A MONSIEUR D... F..., A PARIS.

Naples, le 9 novembre 1839.

Le soleil est d'une chaleur accablante. Je loge à la *Ville de Rome*, à Santa-Lucia, à cinquante pas de la fontaine; j'ai voulu aller à Chiaja, où loge M. Casimir Périer, par Chiatamone; je rentre à demi grillé et couvert de sueur : voilà le beau de Naples.

Le revers de la médaille, c'est que toutes les femmes sont laides; leur physionomie n'est que la saillie des sensations grossières de la bête. Jamais l'air candide, possible à émouvoir, capable de passion; jamais sur la figure la saillie de la femme : je ne vois que l'être digérant. J'ai vu deux duchesses, une princesse, deux marquises, qui ne font pas exception; seulement elles ont l'air souriant de la bonne compagnie. En 1833 j'allai au bal à l'Académie dei Cavalieri, encore à la mode en 1839; j'y trouvai treize jolies femmes.

M. C...... P..... met beaucoup de convenance, de prudence, à manger un revenu de cent mille francs. J'ai trouvé à dîner chez lui la meilleure compagnie de Naples, un sot qui a dîné avec vous chez M. Carafa, et qui m'a fait beaucoup de questions :

« Il est à Passy, en espalier, devant le peu de soleil que le ciel accorde à Paris, » m'a-t-il dit en parlant de vous.

Le King a l'idée fixe de l'argent; on dit qu'il a réuni cent quatre-vingt-cinq millions dans son palais; il ne veut jamais payer personne. On le dit aimable et poli; je l'ai rencontré dix fois; il est toujours par voie et par chemin; il aime son ministre des finances, M. d'Andrea, qui dit la messe *secca* [1].

Le roi fait démolir l'angle du bâtiment attenant à son palais vers Toledo, ce qui va dégager d'une façon admirable le théâtre San-Carlo, qui est *détestable* de tous points.

M. le duc de Bordeaux n'a pas été reçu par le pape; il est arrivé comme secrétaire de M. de Levi. Il fait une pauvre figure à Rome. Sa mère s'est hâtée de s'enfuir à Florence, pour ne pas être témoin de cette mauvaise réception. Adieu, mille amitiés.

CH. DARNADE.

CCL

A MONSIEUR R... C..., A PARIS.

Rome, 4 janvier 1840.

Je suis réellement si pressé, mon cher ami, que mon écriture serait illisible; c'est pourquoi je prends le parti de dicter ma lettre. Tu as dû recevoir une paire de cornes de buffle, qui t'ont, sans doute, ravi d'admiration. Je te prie de faire porter ces cornes dans le second salon de M. D... F.... C'est là l'expression de mes souhaits de bonne année.

[1] Sèche. Messe sèche; la récitation des prières de la messe, sans la consécration. (R. C.)

Tout ce que disent les journaux sur le rôle que joue ici un gros jeune homme fort mal bâti est ridiculement faux. L'ambassadeur du roi des Français a donné une fête à laquelle tous les cardinaux ont assisté; il était, à la lettre, impossible de circuler dans les deux magnifiques salons du palais Colonna; jamais je ne vis tant de diamants.

Le jeune homme en l'honneur duquel on fait tant de mensonges est une copie en gros du duc d'A........; il se dandine sans cesse d'un pied à l'autre; en parlant aux dames, il a l'air de réciter une leçon et regarde continuellement son gouverneur, ce qui ne l'empêche point de laisser éclater contre celui-ci des mouvements d'impatience peu polis. On lui a donné tant de mauvaises habitudes, que M. de G...... aura bien de la peine à lui faire voir les choses de ce monde telles qu'elles sont. Il vit continuellement dans une telle atmosphère de flatterie, qu'il ne se rencontre jamais avec aucune difficulté véritable.

Dès qu'il paraît dans un salon, deux de ses courtisans s'approchent des personnes qui portent des gants et les engagent à les ôter, ce qui a fort choqué les jeunes Romains. On l'invite par curiosité; les intimes de son entourage demandent la liste des personnes engagées et effacent toujours cinq ou six noms; remarque que ce sont des noms italiens. Cette *effaçade* et l'histoire des gants ont fait juger fort sévèrement ce pauvre jeune homme; on ne comprend pas que ces choses doivent être attribuées uniquement aux têtes étroites qui l'environnent.

Le prince a le teint superbe et de beaux cheveux blonds; il est gros, entassé et mal fait; sa figure rappelle beaucoup celle de Louis XVI. Il parle d'une façon singulière, du haut de la tête, et ses phrases ne sont pas du français de nos jours. On lui a enseigné l'art de n'exprimer jamais une pensée décidée. Il ne dit point : « Ce cheval est bon ou mauvais. » Il n'a pas de feu dans l'œil; ce n'est point là le regard d'un futur conquérant. Je dirais plutôt qu'il a le regard et les manières emmiellées; tout est chez lui d'une douceur compassée. Au total, le prétendant a l'air très-bon, très-doux; il parle bien de toutes choses; mais on sent que c'est une leçon apprise, sans aucun mélange d'improvisation. Si, au lieu d'un proscrit, c'était un jeune duc du fau-

bourg Saint-Germain, orné de cent mille livres de rente, il aurait de grands succès et serait le chevalier Grandisson des gens *pensant bien*. Le pauvre malheureux n'a pas vu un palais ou une statue sans être environné de huit ou dix officiers, qui semblent avoir pour mission expresse d'empêcher tout bon sens d'arriver jusqu'à lui. En somme, il n'a pas le *diable au corps*. On remarque habituellement chez lui, dans ses gestes, dans ses paroles, quelque chose de fade et d'appris par cœur. En se dandinant, en fléchissant tantôt un genou, tantôt l'autre, il dit à toutes les femmes :

« Y a-t-il longtemps que madame est à Rome? madame compte-t-elle y rester encore bien du temps? »

Il baisse les yeux en prononçant ces paroles spirituelles et semble fort occupé du chapeau qu'il tient de la main droite.

Ce qui fait beaucoup de tort à ce prétendant, c'est l'amabilité franche, naturelle, pleine de feu, du grand-duc héréditaire de Russie, qui était ici il y a un an. C'était un prince tout militaire, sans façon, joyeux et bon. Il n'a rien de *barbare*, mais ne tient jamais en place, et semble l'ami intime de ceux de ses officiers avec lesquels il se trouve. En un mot, ce jeune Russe fait un contraste parfait avec le prétendant français Tous deux ont des figures allemandes et fort bonnes; mais le nôtre a l'air niais et l'autre a l'air gai. D'ailleurs, tous les gens qui environnent le jeune duc sont horriblement mal mis et ont l'air cuistre. Les dames romaines ont même remarqué que les gens de la suite puent.

CCLI

A MONSIEUR ...., A PARIS.

Civita-Vecchia, le... janvier 1840.

Monsieur,

Je n'ai point été à Rome, et je n'irai de longtemps; ainsi, je n'ai rien de bien détaillé à vous mander sur M. le Blanc.

A Vienne, il demanda à M. de Metternich la permission de voyager en Italie; on lui répondit en l'invitant à ne pas sortir des possessions de la maison d'Autriche en ce pays.

Il paraît que Son Excellence M. l'ambassadeur de France près du saint-siége eut avis que M. le Blanc était à Bologne; il figurait sur le passe-port de M. de Lévi en qualité de secrétaire. Son Éminence monseigneur le cardinal Lambruschini, secrétaire d'État, répondit à la note française en donnant à M. l'ambassadeur l'assurance que jamais M. le Blanc n'entrerait sur le territoire romain : le surlendemain M. le Blanc était à Rome.

Notre saint-père le pape refusa de le recevoir; mais lui envoya un *cameriere segreto*, pour remplir auprès de lui les fonctions de chambellan; c'est l'usage pour les princes appartenant à une maison souveraine.

CCLII

A MONSIEUR E.... F..., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 12 janvier 1840.

Un voyageur, monsieur, a-t-il jeté quelques pierres[1] dans votre jardin? Je les ai trouvées dans un mouchoir un peu détérioré, à six pieds sous terre.

Pline, ce vantard, n'a pas parlé des tombeaux de Corneto (ancienne Tarquinies). Cela ne montre-t-il pas qu'ils sont plus anciens que lui?

Quant aux pierres, j'en ai trouvé du siècle de Maximien[2]; rien de moins ancien.

Ne me répondez pas par politesse; je vous dégage de cet ennui.

Le roman est-il mort? Pourquoi?

[1] Il s'agit de deux pierres gravées antiques.
[2] L'empereur Maximien monta sur le trône l'an 286 de l'ère chrétienne.

Que font les dames, qui s'ennuient à la campagne, de huit à dix heures du soir? Est-ce tout simplement qu'on ne lit plus les romans de M. Lottin [1]?

Rome a été bien amusante depuis deux mois. Rien d'héroïque dans l'œil, bien *éduqué*, voilà tout [2].

Continuez, monsieur, à être honnête homme, et à dire ce que vous pensez, même quand l'auteur femme a une belle gorge.

Tout à vous.

FABRICE.

CCLIII

A MONSIEUR D... F...., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 29 janvier 1840.

Cher ami,

A vous, ancien employé du gouvernement, j'envoie ce projet de lettre, qui ne contient aucun secret. Rien de plus vrai que les faits allégués par moi. Sur cent étrangers qui passent ici (et en 1839 cinq mille sont allés à Rome) cinquante veulent voir le célèbre brigand Gasparone, et quatre ou cinq M. de Stendhal.

Ce consulat n'était rien avant 1831; maintenant c'est un des plus occupés, c'est un bureau de poste. Cette nuit, j'ai été réveillé à cinq heures par un courrier venant de Rome, et il fait si peu froid que je lui ai donné audience en chemise.

Si vous approuvez la lettre, mettez-la à la poste ou à la porte du ministère. Si vous ne l'approuvez pas, gardez-la dans les

[1] M. Lottin de Laval, auteur d'un roman historique dont Bassompierre était le héros. (R. C.)

[2] Il est question du duc de Bordeaux, qui séjourna à Rome en janvier et février 1840. (R. C.)

archives de la maison *las Flores*. Le même bateau emporte les pierres antiques à Marseille. J'ai fait le paquet il y a trois jours; je ne me souviens plus du nombre. Deux ou trois sont très-bien; mais peut-être le goût, à Paris, est-il aux antipodes du goût de Rome!

La plus belle découverte faite depuis un siècle, ce sont les onze statues de *Cerveteri*, ville grecque, qui avait un traité avec Carthage. Je les ai admirées avant-hier soir et hier matin. Cela vaut trente mille francs ou *cent mille*; il faudrait les faire prôner en Angleterre. Le Tibère assis est superbe; je l'ai reconnu par les yeux, ressemblant à ceux du buste[1]. — A propos, dans le paquet, il y a une pierre reconnue pour un Tibère par les érudits de Civita-Vecchia; on pourrait l'attacher au cou du buste ou au piédestal; mais le paysan du Danube n'a pas le tact qu'il faut pour parler de telles choses.

J'ai fait monter en cachet une jolie tête que l'orfévre forçat a cassée. — Jugez de la barbarie à Cerveteri, il n'y a pas un cabaret pour coucher; nous avons vécu, trois antiquaires affamés, avec onze alouettes tuées par nous. Je ferai une fouille en mars.

JACQUES DURAND[2].

CCLIV

A MONSIEUR R.... C..., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 29 janvier 1840.

Hier, mon cher ami, je suis allé à Cerveteri, ancienne ville étrusque, à vingt-deux milles de Civita-Vecchia, sur la route de

[1] Il s'agit d'un buste antique de Tibère, acheté par Beyle au moment où il venait d'être trouvé dans une fouille près du cap Mysène, et offert en juin 1839 à M. le comte Molé, comme un témoignage de profonde gratitude. (R. C.)

[2] La lettre qui devait accompagner celle-ci n'a pas été retrouvée.

Rome, pour voir les statues déjà célèbres de M. Paul Calabresi.

Le 10 janvier, M. Calabresi, faisant enlever les pierres d'une vigne à lui, située sur le mamelon de tuf volcanique derrière Cerveteri, a découvert onze statues de marbre, la plupart plus grandes que nature; deux assises à demi nues sont colossales: on n'a trouvé jusqu'à présent que neuf têtes. — Les têtes et les bras ont été travaillés dans des morceaux de marbre séparés, de façon que les têtes peuvent s'ôter à volonté.

Les deux statues nues, de proportions colossales, dont l'une me semble appartenir à Tibère, sont fort belles. — Des statues colossales de femmes drapées sont remarquables, surtout par la hardiesse avec laquelle le marbre a été attaqué; deux statues d'hommes, également drapées, viennent ensuite.

Deux statues, revêtues de cuirasses fort ornées, me semblent inférieures, quoique offrant toujours la même hardiesse dans la façon dont le marbre est travaillé. Une tête de jeune femme, trouvée seule, est fort belle.

Le travail de la plupart de ces statues me semble appartenir au siècle d'Adrien; elles pourraient représenter des personnages du siècle d'Auguste. J'ai vu aussi beaucoup de fragments de draperies d'un travail remarquable. Il y a bien des années que l'on n'a fait une découverte de cette importance. Pourquoi ne viendrais-tu pas voir ces belles choses?

Ces statues ont été probablement cachées dans un puits de vingt-cinq pieds de profondeur, creusé dans le tuf volcanique, peut-être pour servir de tombeau.

Le caractère particulier des statues de Cerveteri, ce sont les têtes coupées en rond, au bas du cou, de façon à pouvoir être enlevées. C'était peut-être une collection de statues appartenant à une maison de campagne située sur une colline, à une lieue de la mer; elles auraient été cachées un peu avant un pillage.

On trouve des détails sur l'histoire de l'ancienne *Cære*, maintenant Cerveteri, dans l'excellent ouvrage de feu le professeur Nibby, sur les environs de Rome. — La ville étrusque de *Cære* est connue par le traité qu'elle conclut avec Carthage. Rien de plus triste que le village qui porte le nom de Cerveteri; encore est-il désolé par la fièvre. Quelques savants placent la ville de

Cœre quatre milles plus au nord, au lieu où se trouve le village de Ceri, duché de don Alexandre Torlonia.

CCLV

A MONSIEUR D... F...., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 29 mars 1840.

Je suis tout honteux quand je pense à la longue lettre à laquelle vous vous êtes cru obligé, il y a un mois. Quel saut pour une grenouille galvanisée ! — Avant-hier, quatre pouces de neige ici et à Rome, ce qui arrive tous les dix ans.

M. de G..., ayant voulu finasser, en faisant demander son audience à Sa Sainteté par un prêtre en crédit et non par M. Lambruschini, n'a rien obtenu ; puis il est revenu au cardinal secrétaire d'État, qui a fait la sourde oreille ; ensuite au prêtre, qui l'a trouvé ridicule. Il était déshonoré auprès de la finesse italienne, il obtient enfin son audience, et *oublie net* de parler à Sa Sainteté du rétablissement des oratoriens, objet prétendu de son voyage à Rome. A peine dans l'antichambre, il s'aperçoit de son oubli et fait demander un supplément d'audience, chose qui ne se fait jamais. Le pape, qui est la bonté même, accorde en souriant, et ce Français, qui passe pour si fier à Paris, prend la fuite pour éviter les sifflets anonymes.

J'ai eu de fortes migraines ; je prends de la belladonna et je viens d'acheter un fusil. Au total, vaut-il la peine de vivre?

A. L. Champagne.

CCLVI

A MONSIEUR R.. C...., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 20 mai 1840.

Avant-hier, M. Fermy, homme élégant qui tient le meilleur hôtel de Rome, place d'Espagne, est venu me voir. Ayant gagné beaucoup cet hiver, il va visiter Paris et Londres. Je lui ai remis vingt médailles pour mesdemoiselles Colomb. Ces médailles leur sembleront horribles. Il faut les *laisser traîner* sur la cheminée. Au bout d'un an elles auront guéri une de ces demoiselles de l'admiration pour les plates affectations des lithographies.

Il n'y a qu'un pas de l'horreur pour ces affectations à l'horreur pour le vaudeville et les faussetés du roman moderne.

Tu recevras, par l'hôtel des Capucines, trois petites médailles de Constantin, trouvées sous dix-huit pieds d'eau, dans le port de Civita-Vecchia. Elles occupent le centre d'un paquet de papiers d'un pied cube. Le doigt du facteur ne peut donc avoir la fatale sensation de la pièce de monnaie; mais la petite poste? Je regretterais vivement ces médailles, destinées à tes filles.

Je t'envoie par une autre occasion quatre paquets de pierres antiques ; elles ont été trouvées à Cerveteri, ville étrusque antérieure aux Romains, le 28 août 1839. Ce sont de petites cornalines dont la gravure est généralement médiocre; mais n'est-ce rien qu'une antiquité de deux mille cinq cents ans, et peut-être davantage?

Si le cœur t'en dit, ouvre les paquets, choisis pour toi d'abord et distribue le reste aux personnes dont tu trouveras les noms joints aux paquets. Les plus estimées par les antiquaires sont étrusques et horriblement laides. J'en ai gardé une pour moi ; tu la verras à mon cachet dans huit jours ; un forçat de Civita-Vecchia m'y fait un manche en ébène ; s'il te plaît, tu n'as qu'à parler.

CCLVII

A MONSIEUR R..., COLONEL DU 2e RÉGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL D'AFRIQUE, A ORAN.

Civita-Vecchia, le 26 juin 1840.

Monsieur,

Je dois commencer par vous présenter des excuses; vers la fin d'août 1839, je répondis à la lettre que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire le 9 juin; mais je viens d'apprendre que ma lettre est restée dans le portefeuille de la personne qui s'était chargée de la remettre au ministère de la guerre.

Comme vous le dites fort bien, monsieur, les livres qui ne flattent personne, pas même les appréciateurs littéraires, et dont les auteurs ont la vanité de penser qu'il y aura encore des lecteurs en France vers 1880, ont peu de chance de voir une seconde édition. Si toutefois celui [1] dont il est question avait cette chance, je m'empresserais de faire usage des excellents renseignements que vous voulez bien me donner. Dans le temps je montai jusqu'au lac de la Frey, j'interrogeai plusieurs habitants du village voisin, et j'écrivis leurs réponses dans le pré au milieu duquel je voudrais voir élever une grande pierre verticale de huit ou dix pieds.

Au reste, ce point d'histoire [2] est si intéressant, que vous, monsieur, qui le connaissez si bien, pourriez écrire un récit de soixante ou quatre-vingts pages, et sinon livrer ce récit à l'impression, du moins le déposer dans la bibliothèque de Grenoble, ou de toute autre ville.

J'ai l'honneur d'être, etc.

[1] *Mémoires d'un touriste*, tome II, page 311.

[2] Rencontre de Napoléon, en 1815, avec un bataillon des troupes royales. (R. C.)

CCLVIII

A MADEMOISELLE E... G..., A MADRID.

Civita-Vecchia, le 10 août 1840.

Mademoiselle,

Vos lettres sont trop courtes et non datées; les miennes ont le défaut contraire. A cause de vous, je ne puis penser à autre chose qu'aux événements de Barcelone. Il y a longtemps que j'ai vu que tout État qui change de gouvernement se donne des troubles pour quarante ans. Vous ne goûterez la paix en Espagne que quand tous les emplois seront occupés par les hommes qui, aujourd'hui, ont quinze ans ou qui ont quatre ans de plus que vous. N'avez-vous pas onze ou douze ans? peut-être treize?

Ainsi, pendant toute votre vie, vous verrez un petit accident comme celui de Barcelone arriver tous les quatre ans. Aimeriez-vous mieux être née vers 1750, sous le règne ridicule de..... (Ce roi est si obscur que je ne sais pas son nom). Quant à moi, je rends grâces à Dieu d'être entré avec mes pistolets, soigneusement chargés et amorcés, à Berlin, le 26 octobre 1806. Napoléon prit pour y entrer le grand uniforme de général de division. C'est peut-être la seule fois que je le lui ai vu. Il marchait à vingt pas en avant des soldats; la foule *silencieuse* n'était qu'à deux pas de son cheval; on pouvait lui tirer des coups de fusil de toutes les fenêtres. La promenade des Tilleuls, par laquelle il entra, est comme la Rambla de Barcelone. Si j'étais né sous le ridicule Louis XV, le 26 octobre 1806, je me serais promené tout fier d'un habit de soie gris, rayé de violet, sur le boulevard, faisant le fat.

Je vais vous envoyer un livre de Varchi, qu'on m'annonce depuis quinze jours; c'est l'*Histoire du siége de Florence en* 1530. La garde nationale de Florence se défendit un an, et se fit

tuer dix mille hommes. Il y eut un héros, génie à comparer à Napoléon ; ce fut un négociant nommé Ferruci. Par haine pour les villes qui se révoltent, personne n'a parlé de Ferruci. J'ai vu une de ses lettres, écrite la veille de la bataille où il fut tué. La ville de Florence fut trahie par l'infâme Malatesta, qu'elle avait nommé général en chef, et qui était fort brave ; il mourut, l'année suivante, de *mépris*.

Donc ne prenez pas au tragique les accidents comme celui de Barcelone.

J'ai trouvé des médailles en bronze d'Auguste, Tibère, Néron, etc. Les douze ou quinze premiers empereurs romains avaient cent vingt millions de sujets ; vous en entendrez parler toute votre vie. Auguste fut le coquin le plus fin ; Tibère, à demi fou de tristesse, fut un grand prince, Trajan fut le seul homme à comparer à Napoléon, après César. Regardez bien leurs portraits. Je crains que vos yeux et ceux de mademoiselle Paquita ne soient gâtés par les lithographies et les keepsakes. Les portraits à demi effacés des empereurs romains sont en général des chefs-d'œuvre de dessin.

La révolution qui a suivi la mort de Ferdinand VII a diminué votre fortune de moitié. Tâchez de vous accoutumer à ce chagrin. Le gelée, en Russie, me fit tomber les cheveux sur le front; je passai quinze jours à m'accoutumer à cette laideur, et puis n'y pensai plus. Efforcez-vous de vous habituer au million de *réaux* que vous coûte la création du gouvernement de la *méfiance*.

(Deux chambres délibèrent un budget, et disent aux sept ministres nommés par le King : « Je me défie de vous ; vous dites qu'un canon coûte quatre mille francs, je pense qu'il ne coûte que trois mille cinq cents francs, et que vous volez cinq cents francs, pour devenir riche comme M. de T.... »)

Il n'est pas en votre pouvoir de regagner ce million de réaux; le mieux serait de n'y plus penser. Vous aurez un effort de ce genre à faire à quarante-cinq ans ; c'est-à-dire à l'époque des premières atteintes de la vieillesse. Alors les femmes achètent un petit chien anglais, et parlent à ce chien. J'aimerais mieux acheter mille volumes ; moi, je compte passer la vieillesse, si j'y

arrive, à écrire l'histoire d'un homme que j'aimai, et à dire des injures à ceux que je n'aime pas. Si le livre est ennuyeux, dix ans après moi, personne ne saura que j'ai écrit. Mais il ne faut pas qu'une femme écrive. Inventez donc une occupation pour votre vieillesse. Pensez à toutes ces choses dix ans avant qu'elles arrivent. Pensez au chagrin que vous donnera le comte de S....

CCLIX

A MADAME M... B... V...[1], A CANINO (ÉTATS ROMAINS).

Civita-Vecchia, le 14 août 1480.

Madame,

J'ai à vous témoigner toute ma respectueuse reconnaissance pour la lettre que vous avez bien voulu m'écrire. Le deux journaux que je reçois, le *Commerce* (de l'opposition) et le *Siècle* (un peu vendu), sont fort à votre service. Les petits résumés politiques de la *Revue de Paris*, dévouée au ministère, sont, dit-on, d'un homme d'un vrai talent, M. Rossi (de Carare), qu'on a fai' pair.

J'ai aussi à mettre à vos pieds, madame, l'offre de quelques livres, parmi lesquels quelques romans pourront faire oublier les événements de ce monde si vilain, et dont vous sentez si bien les bassesses dans un sonnet vraiment noble que vous écriviez quand j'eus l'honneur de vous rencontrer ; je désirerais bien en voir quelques-uns.

Agréez, madame, l'hommage du dévouement le plus respectueux, etc., etc.

[1] Fille de Lucien Bonaparte, prince de Canino.

CCLX

A MADAME V... A..., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 1er septembre 1840.

Permettez, madame, que je vous présente M. Ubaldino Peruzzi, jeune Florentin qui va passer quelques années à Paris. Le Dante fait un bel éloge de son grand-père, et pour ne pas déchoir, il s'est donné une brillante éducation; il parle le français de façon à sentir toutes les grâces de votre conversation.

Savez-vous, madame, qu'un journal de Naples, vers septembre 1839, offrait aux dilettanti de cette grande ville une description de vos mercredis? Il y avait plusieurs fragments de votre conversation, et même un superbe bon mot de mademoiselle votre fille. Je me recommande au souvenir de la belle recluse, et compte lui faire la cour à mon retour à Paris, vers 1845.

Je vous écris d'une petite maison de campagne, à une lieue de Civita-Vecchia, où je ne possède que de gros papier officiel. A propos d'officiel, j'oubliais de vous dire que M. Ubaldino Peruzzi est neveu du ministre de Toscane à Paris. Et moi je serais plus heureux qu'un ministre si je paraissais aux mercredis. – Je présente mes petits compliments aux anciens du lieu qui se souviennent encore de moi.

H. Beyle.

P. S. Cet effroyable papier de cuisine me fait rougir. Quel papier à mettre sous les yeux de la dixième Muse! O Apollon!

CCLXI

A MONSIEUR HONORÉ DE BALZAC, A PARIS.

Civita-Vecchia, le 30 octobre 1840.

J'ai été bien surpris, hier soir, monsieur. Je pense que jamais personne ne fut traité ainsi dans une *Revue*[1], et par le meilleur juge de la matière. Vous avez eu pitié d'un orphelin abandonné au milieu de la rue. Rien de plus facile, monsieur, que de vous écrire une lettre polie, comme nous en savons faire vous et moi. Mais, comme votre procédé est unique, je veux vous imiter, et vous répondre par une lettre sincère. Recevez mes remerciments des conseils encore plus que des louanges.

J'ai lu la *Revue* hier soir, et ce matin j'ai réduit à quatre ou cinq pages les cinquante-quatre premières pages que vous poussez dans le monde. Je dois vous avouer cependant que j'éprouvais la jouissance la plus vive en écrivant ces pages ; je parlais de choses que j'adore, et je n'avais jamais songé à l'*art* de faire un roman.

Je pensais n'être pas lu avant 1880 ; j'avais renvoyé à cette époque les jouissances de l'*imprimé*. Quelque ravaudeur littéraire, me disais-je, fera la découverte des ouvrages dont vous exagérez si étrangement le mérite. Votre illusion va bien loin ; par exemple, *Phèdre*. Je vous avouerai que j'ai été scandalisé, moi qui suis cependant assez disposé pour l'auteur.

Puisque vous avez pris la peine de lire trois fois ce roman, je nourris le noir projet de vous faire bien des questions à la première rencontre sur le boulevard.

1° Est-il permis d'appeler Fabrice *notre héros?* Il s'agissait de ne pas répéter si souvent le mot Fabrice.

[1] Il s'agit de la *Revue parisienne* du 25 septembre 1840, revue dont M. de Balzac était à peu près l'unique rédacteur, et dont il n'a paru que trois numéros. (R. C.)

2° Faut-il supprimer l'épisode de *Fausta*, qui est devenu bien long en le faisant? Fabrice saisit l'occasion qui se présente de démontrer à la duchesse qu'il n'est pas susceptible d'*amour*.

Les cinquante-quatre premières pages me semblaient une introduction gracieuse. J'avais trop de plaisir, j'en conviens, à parler de ces temps heureux de ma jeunesse. J'eus bien quelques remords en corrigeant les épreuves; mais je songeais aux premiers demi-volumes si ennuyeux de Walter Scott, et au préambule si long de la divine *Princesse de Clèves*.

J'ai fait quelques plans de romans, je ne saurais en disconvenir; mais faire un plan me glace. Plus ordinairement je dicte vingt-cinq ou trente pages; puis, lorsque le soir arrive, j'ai besoin d'une forte distraction; le lendemain matin il faut que j'aie tout oublié. En lisant les trois ou quatre dernières pages du chapitre de la veille, le chapitre du jour me revient. Mon malheur ici, c'est que rien n'excite la pensée; quelle distraction puis-je trouver au milieu des cinq mille marchands de Civita-Vecchia? Il n'y a là de poétique que les douze cents forçats: impossible d'en faire ma société. Les femmes n'ont qu'une seule pensée: celle de trouver le moyen de se faire donner un chapeau de France par leur mari.

J'abhorre le style contourné, et je vous avouerai que bien des pages de la *Chartreuse* ont été imprimées sur la dictée originale. Je dirai comme les enfants: je n'y retournerai plus. Il y eut soixante ou soixante-dix dictées; j'étais pressé par les idées; j'égarai tout le morceau de la prison, que je fus obligé de refaire; mais que vous font ces détails?

Je crois que depuis la destruction de la cour, en 1792, la part de la *forme* devient plus mince chaque jour. Si M. Villemain, que je cite comme le plus distingué des académiciens, traduisait la *Chartreuse* en français, il lui faudrait trois volumes pour exprimer ce que l'on a donné en deux. La plupart des fripons étant emphatiques et éloquents, on prendra bientôt en haine le ton déclamatoire. A dix-sept ans j'ai failli me battre en duel pour la *cime indéterminée des forêts*[1] de Chateaubriand, qui

[1] *Atala*, récit des chasseurs.

comptait beaucoup d'admirateurs au sixième de dragons. Je n'ai jamais lu la *Chaumière indienne;* je ne puis souffrir M. de Maistre; mon mépris pour la Harpe va jusqu'à la haine. Voilà sans doute pourquoi j'écris si mal : c'est par amour exagéré pour la logique.

Mon Homère, ce sont les *Mémoires* du maréchal Gouvion-Saint-Gyr. Montesquieu et les *Dialogues des morts* de Fénelon me semblent bien écrits ; il n'y a pas quinze jours que j'ai pleuré en relisant *Aristonoüs* ou l'*Esclave d'Alcine*.

Excepté madame de Murdauff et ses compagnons, quelques romans de George Sand et des nouvelles écrites dans les journaux par M. Soulié, je n'ai rien lu de ce qu'on a imprimé depuis trente ans. Je lis souvent l'Arioste, dont j'aime les récits. La duchesse est copiée du Corrége (c'est-à-dire produit sur mon âme le même effet que le Corrége).

Je vois l'histoire future des lettres françaises dans l'histoire de la peinture. Nous en sommes aux élèves de Pierre de Cortone, qui travaillait vite et outrait les expressions, comme madame Cottin, qui fait marcher les pierres de taille des îles Borromées.

En composant la *Chartreuse*, pour prendre le ton, je lisais chaque matin deux ou trois pages du Code civil, afin d'être toujours naturel ; je ne veux pas, par des moyens factices, fasciner l'âme du lecteur. Ce pauvre lecteur laisse passer les mots ambitieux, par exemple, le *vent qui déracine les vagues;* mais ils lui reviennent après l'instant de l'émotion. Je veux, au contraire, que, si le lecteur pense au comte Mosca, *il ne trouve rien à rabattre*.

Je vais faire paraître au foyer de l'Opéra Rassi et Riscara, envoyés à Paris comme espions, après Waterloo, par Ranuce Ernest IV. Fabrice, revenant d'Amiens, remarquera leur regard italien et leur *milanais serré*, que ces observateurs ne croient compris par personne.

Tout le monde me dit qu'il faut annoncer les personnages, que la *Chartreuse* ressemble à des mémoires, et que les personnages paraissent à mesure qu'on en a besoin. Le défaut dans lequel je suis tombé me semble fort excusable ; n'est-ce pas la

vie de Fabrice qu'on écrit? Impossible de faire *disparaître entièrement* le bon abbé Blanès; mais je le réduirai. Je croyais qu'il fallait des personnages ne faisant rien et seulement touchant l'âme du lecteur, et ôtant l'air romanesque.

Je vais vous sembler un monstre d'orgueil. Quoi! dira votre sens intime, cet animal-là, non content de ce que j'ai fait pour lui, chose sans exemple dans ce siècle, veut encore être loué sur le style! Mais il ne faut rien cacher à son médecin. Souvent je réfléchis un quart d'heure pour placer un adjectif avant ou après son substantif. Je cherche à raconter avec vérité et avec clarté ce qui se passe dans mon cœur. Je ne vois qu'une règle : être clair. Si je ne suis pas clair, tout *mon monde* est anéanti.

Je veux parler de ce qui se passe au fond de l'âme de Mosca, de la duchesse, de Clelia; c'est un pays où ne pénètre guère le regard des enrichis, comme le latiniste, le directeur de la monnaie, M. le comte Roy, etc., etc.; le regard des épiciers, des bons pères de famille, etc.

Si à l'obscurité de la chose je joins les obscurités du style de M. V...., de madame S..., etc. (supposé que j'eusse le rare privilége d'écrire comme ces coryphées du beau langage); si je joins à la difficulté du fonds les obscurités de ce style vanté, personne absolument ne comprendra la lutte de la duchesse contre Ernest IV.

Le style de M. de Chateaubriand et de M. V.... me semble dire :

1° Beaucoup de petites choses agréables, mais inutiles à dire (comme le style d'Ausone, de Claudien, etc.);

2° Beaucoup de petites *faussetés* agréables à entendre.

A mesure que les demi-mots deviennent plus nombreux, la part de la *forme* diminue. Si la *Chartreuse* était traduite en français à la mode, par madame Sand, son succès serait assuré ; mais, pour exprimer ce qui se trouve dans les deux volumes actuels, il lui en eût fallu trois ou quatre. Pesez cette excuse.

Le demi-sot tient par-dessus tout aux vers de Racine; car il comprend ce que c'est qu'une ligne *non finie*. Mais tous les

jours le vers devient une moindre partie du mérite de Racine. Le public, en se faisant plus nombreux, moins mouton, veut un plus grand nombre de *petits faits vrais* sur une passion, sur une situation de la vie.

Combien Voltaire, Racine, etc., tous enfin, excepté Corneille, ne sont-ils pas obligés de faire des vers *chapeaux* pour la rime. Eh bien, ces vers occupent la place qui était due légitimement à de petits faits vrais.

Dans cinquante ans, M. Bignan ou les Bignans de la prose auront tant ennuyé, avec des productions élégantes et dépourvues de tout autre mérite, que les demi-sots seront en peine; leur vanité voulant toujours qu'ils parlent de littérature et qu'ils fassent semblant de penser, que deviendront-ils quand ils ne pourront plus s'accrocher à la forme? Ils finiront par faire leur dieu de Voltaire. Le même esprit ne dure que deux cents ans; en 1978, Voltaire sera Voiture; mais le *Père Goriot*[1] sera toujours le *Père Goriot*. Peut-être les demi-sots seront-ils tellement peinés de n'avoir plus leurs chères règles à admirer, qu'il est fort possible qu'ils se dégoûtent de la littérature et se fassent dévots. Tous les coquins politiques ayant un ton déclamatoire et éloquent, l'on en sera rassasié en 1880. Alors peut-être on lira la *Chartreuse*.

Je le répète, la part de la *forme* devient plus mince chaque jour. Voyez Hume. Supposez une histoire de France, de 1780 à 1840, écrite avec le bon sens de Hume; on la lirait, fût-elle écrite en patois. La *Chartreuse* est écrite comme le Code civil; je vais corriger le style, puisqu'il vous blesse; mais je serai bien en peine. Je n'admire pas le style à la mode : il m'impatiente. Je vois des Claudien, des Sénèque, des Ausone. On me dit depuis un an qu'il faut quelquefois délasser le lecteur en décrivant le paysage, les habits... Ces choses m'ont tant ennuyé chez les autres! J'exagérerai.

Quant au succès contemporain, auquel je n'aurais pas songé sans la *Revue parisienne*, il y a bien quinze ans que je me suis dit : « Je deviendrais un candidat pour l'Académie si j'ob-

[1] Titre d'un roman de M. de Balzac. (R. C)

tenais la main de mademoiselle B....., qui me ferait louer trois fois la semaine. » Quand la société ne sera plus *tachée* d'enrichis grossiers, prisant avant tout la noblesse, justement parce qu'ils sont ignobles, elle cessera de fléchir le genou devant le journal de l'aristocratie. Avant 1793, la bonne compagnie était le vrai juge des livres. Maintenant elle rêve le retour de 93, elle a peur, elle ne saurait plus juger. Voyez le catalogue qu'un petit libraire, près Saint-Thomas d'Aquin, prête à la noblesse, sa voisine. C'est l'argument qui m'a le plus convaincu de l'impossibilité de plaire à ces peureux, hébétés par l'oisiveté.

Je n'ai point copié M. de Metternich, que je n'ai pas vu depuis 1810, à Saint-Cloud, quand il portait un bracelet des cheveux de C... M..., si belle alors. Je n'ai nullement regret à tout ce qui ne doit pas arriver ; je suis fataliste et je me cache. Je songe que j'aurai peut-être quelque succès vers 1860 ou 80; alors on parlera bien peu de M. de Metternich, et encore moins du petit prince. Qui était premier ministre d'Angleterre du temps de Malherbe? Si je n'ai pas le malheur de tomber sur Cromwell, je suis sûr de l'inconnu.

La mort nous fait changer de rôle avec ces gens-là; ils peuvent tout sur nos corps pendant leur vie; mais à l'instant de la mort l'oubli les enveloppe à jamais. Qui parlera de M. de Villèle, de M. de Martignac dans cent ans? M. de Talleyrand lui-même ne sera sauvé que par ses *Mémoires*, s'il en laisse de bons, tandis que le *Roman comique* est aujourd'hui ce que le *Père Goriot* sera en 1980. C'est Scarron qui fait connaître le nom du Rothschild de son temps, M. de Montauron, qui fut aussi, moyennant cinquante louis, le protecteur de Corneille.

Vous avez bien senti, monsieur, avec le tact d'un homme qui a agi, que la *Chartreuse* ne pouvait pas s'attaquer à un grand État comme la France, l'Espagne, Vienne, à cause des détails d'administration. Restaient les petits princes d'Allemagne et d'Italie.

Mais les Allemands sont tellement à genoux devant un cordon, ils sont si bêtes ! J'ai passé plusieurs années chez eux, et j'ai oublié leur langue par mépris. Vous verrez bien que mes per-

sonnages ne pouvaient être Allemands. Si vous suivez cette idée, vous trouverez que j'ai été conduit par la main à une dynastie éteinte, à un Farnèse le moins obscur de ces *éteints*, à cause des généraux ses grands pères.

Je prends un personnage de moi bien connu; je lui laisse les habitudes qu'il a contractées dans l'art d'aller tous les matins à la chasse du bonheur; ensuite, je lui donne plus d'esprit. — Je n'ai jamais vu madame de B.... Rassi était Allemand; je lui ai parlé deux cents fois. J'ai appris le prince pendant mes séjours à Saint-Cloud, en 1810 et 1811.

Ouf! j'espère que vous aurez lu cette épître en deux fois. Vous dites, monsieur, que vous ne savez pas l'anglais; vous avez à Paris le style *bourgeois* de Walter Scott, dans la prose pesante de M. D..., rédacteur des *Débats*. La prose de Walter Scott est inélégante et surtout prétentieuse. On voit un nain qui ne veut pas perdre une ligne de sa taille.

Cet article étonnant, tel que jamais écrivain ne le reçut d'un autre, je l'ai lu, j'ose maintenant vous l'avouer, en éclatant de rire. Toutes les fois que j'arrivais à une louange un peu forte, et j'en rencontrais à chaque pas, je voyais la mine que feraient mes amis en le lisant.

J'écris si mal quand j'écris à un homme d'esprit, mes idées sont réveillées si rapidement, que je prends le parti de faire transcrire ma lettre.

CCLXII

A MADAME J... G..., A SAINT-DENIS.

Civita-Vecchia, le 9 novembre 1840.

Aimable amie,

L'animal est capricieux; c'est là son moindre défaut. Racontez moi des anecdotes comme celles de madame ..... Les

moindres petites choses de Paris et de vous m'intéresseront.

Je vous écris à bord d'un bateau à vapeur, uniquement pour vous demander de vos nouvelles et de celles de madame votre sœur. Comment se comporte la clavicule offensée?

Le nouveau mari Mont...... est-il jaloux de sa femme?

Je suis tout occupé d'une fouille énorme qui va commencer à six milles de Civita-Vecchia, sur la côte au midi, le 25 novembre.

CCLXIII

A MONSIEUR D... F..., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 30 novembre 1840.

Je vais vous avouer un ridicule bien amer; je suis inquiet de ne pas recevoir de vos nouvelles depuis deux ou trois mois.

La présence du duc de Bordeaux à Rome me retient ici; s'il allait honorer ce pays de sa présence, les commis me jetteraient la pierre bêtement, comme à leur ordinaire. Quand même je serai ici, puis-je le manger comme une huître? Enfin, je n'ai encore été que deux fois à Rome; depuis le 10 août, cent dix jours.

On dit que l'excellent s... p...... a la gangrène à la jambe, comme feu Louis XIV. On aurait bien de la peine à trouver un homme aussi bon, aussi inoffensif. Il aime l'histoire naturelle; il y a huit jours, on lui fait cadeau d'un poisson de trois pieds de long, fort singulier. Il fait appeler un homme de mérite, le professeur Metana, le Cuvier de ce pays. « Préparez ce poisson avec votre adresse ordinaire, je vais vous donner cent écus (cinq cent trente-cinq francs).— Sainteté, trente écus suffisent. »

Le poisson est transporté dans la salle de dissection de l'Université; Metana donne rendez-vous à tous les élèves de son

cours pour le lendemain à dix heures. Le lendemain à dix heures, il trouve son second, qui, par envie, avait coupé le poisson en quatre : impossible d'en tirer parti. — Metana fait quelques reproches bien doux ; c'est un philosophe de soixante-trois ans. Le second s'avance vers lui, le couteau de dissection à la main, et, devant tous les élèves, le menace de le traiter comme le poisson singulier. Jamais Metana n'a pu faire gronder ce second, qui a répandu que le professeur Metana était un athée, chose fausse.

Si nous avons le malheur de perdre Capellari, la faction génoise, composée de sept cardinaux riches et dont deux ou trois ont un peu du savoir-faire de M. de Talleyrand, disposera de ce poste; mais ces messieurs ont eu peur du caractère de Léon XII; on nommera un homme faible, de soixante-douze ans, le cardinal Pedicini, par exemple.

Le meilleur choix serait le cardinal Ugolini. La mort du cardinal de Gregorio, fils naturel de Carlos Tercero, est une grande perte; c'était le seul qui eût du crédit sur l'excellent actuel. On hait le cardinal Tosti, ministre des finances : c'est le Prina de ce pays-ci.

J'ai à me louer de tout le monde; je suis content, si ce n'est heureux. Je regrette vivement mes deux amies de quatorze ans [1], ces deux charmantes Espagnoles.

CCLXIV

A MONSIEUR D. F..., A PARIS.

Rome, le 5 mars 1841.

Dans la semaine grasse, au magnifique palais Colonna, garni des tapisseries données par Louis XIV à la connétable Colonna,

[1] Voir la lettre du 10 août 1840 ci-dessus, page 1039.

je me suis trouvé à un bal avec deux reines. Ma femme a voulu y aller et de plus y porter ses trois petits diamants valant deux mille cinq cents francs : bel honneur pour moi !

La reine de Naples[1] a l'air d'une épicière accablée de vieillesse. — Son mari est beau et bête, et tout couvert d'un large cordon bleu.

La reine d'Espagne[2] a l'air bon et bienveillant, mais horriblement commun ; on ne pouvait se figurer qu'elle n'a que trente-quatre ans, elle en paraît quarante. Je l'ai vue à deux pieds de distance toute la soirée, et au *Corso* pendant les mascarades ; elle jetait des *confetti* à ses amis avec une petite grâce affectée et peu gracieuse.

La reine de Naples a l'air fâché d'un bourru bienfaisant et me semble bonne au fond. Sa fille avait au bal un petit chapeau de feutre rose, placé tout au haut de la tête. (Priez l'ami Colomb de lire.)

La reine d'Espagne logeait chez Serny, la meilleure auberge, et y dépensait quatre cent quatre-vingts francs par jour, avec sa suite. Le comte Colombi, son chambellan, ancien attaché à l'ambassade française à Constantinople, est le factotum. La reine tire fort bien le pistolet et a tué plusieurs *greletles*, oiseaux de mer, en venant par le bateau à vapeur, il y a un mois.

M. Muñoz est arrivé à Rome. La reine est convenue d'un marché avec M. le prince Borghèse, qui, pour trente mille écus (cent soixante-dix mille francs), lui vendait la principauté de *Castel Ferrate* (ou à peu près), qui rend quatre mille cinq cents francs ; mais le *Supremo Gerarca*[3] n'a pas voulu donner cette principauté à M. Muñoz, qui n'a pas pu devenir prince de Castel Ferrate, vers Rieti. La reine a loué le château de Prangins, près Nyons, sur le lac de Genève, où Colomb a été au bal en 1808;

[1] Marie-Isabelle, fille de Charles IV, roi d'Espagne, née le 6 juillet 1789, mariée le 6 octobre 1802 au roi François I[er], père du roi régnant (1846), remariée au prince de....

[2] Marie-Christine, née le 27 avril 1806, veuve de Ferdinand VII. (R. C.)

[3] Le chef suprême.

c'est une demeure vraiment royale, déjà choisie par Joseph Bonaparte. Le propriétaire avare en a refusé sept cent mille francs, et la reine s'est contentée de la louer.

Au reste, il est bien plus sage, sauf le climat, d'être libre à Prangins qu'esclave ailleurs; mais ces petites têtes de femmes ne voient pas les choses. Ces reines ne faisaient pas de dépense et ne produisaient aucun effet à Rome.

Le peuple romain ne croit qu'à la *dépense actuelle*. — Le carnaval n'a pas été beau; les étrangers jetaient des bouquets coûtant demi-baïoco et moins, et des dragées de plâtre. L'avarice romaine est en deuil par la mort des duchesse Torlonia et princesse Borghèse : belle occasion de ne pas donner de fêtes. Celles de monsieur l'ambassadeur de France ont été admirables.

J'ai oublié beaucoup d'anecdotes sur Naples. Les bals y sont gais, et, vers deux heures après minuit, le roi ferme les portes pour empêcher les danseurs de sortir.

On a admiré comme riche le mariage, à Florence, de la fille du grand-duc avec Modène. Ce grand-duc est admirable, surtout pour les grandes routes. De Rome à Florence, on passera par Civita-Vecchia, sans neige, sans les montagnes horribles de Radicofani et sans périls.

Il faut couper en deux le traitement des ambassades et des consulats. Par exemple, à l'ambassadeur à Rome soixante mille francs d'appointements, six bals à trois mille francs chacun et douze dîners ; avec cette recette, on serait adoré et baisé à l'orteil ; on se moque des cordons et des dignités.

CCLXV

A MONSIEUR D. F...., A PARIS.

Rome, le 11 mars 1841.

Voici une belle occasion ; si je pouvais dicter, je vous en dirais de belles ; mais, devant songer, avant tout, au *caractère*, rien ne me vient.

Le pape, bon homme, et que son successeur fera regretter, a eu une peur immense de l'année 1840. Depuis le 1er janvier 1841, sa santé revient à pas de géant. Le cardinal Lambruschini meurt de peur ; l'homœopathie l'a guéri d'un commencement de phthisie laryngée. Le cardinal Lambruschini croit à quinze ou vingt conspirations toujours marchant ; je jurerais qu'il n'y en a pas une. — La *logique* est absolument morte de Bologne à Terracine ; de Bologne à Ancône, les peuples sont ivres de colère ; mais pas le sens commun. On envie le gouvernement du grand-duc de Toscane, qui est passionné pour les chemins et pour la gloire ; seulement il lui manque la force de vouloir. Cependant toute l'Italie envie le sort de Lucques, qui, à la mort de Marie-Louise, va devenir Toscane. Ce pays si poli, la Chine de l'Europe, fait un pas chaque jour, mais un pas de tortue. Vous croiriez que je mens si je vous disais des choses intimes du pape. Le cardinal T.... lui fit cadeau, il y a quelques mois, de dix mille pièces d'or de dix écus (cinquante-trois francs). Les autres ministres des finances criaient misère ; T..., parlant à un homme de soixante-seize ans, dit toujours : Il y a de l'argent. T.... est exécré, je ne sais pourquoi. Comme il est homme du plus bas peuple, il a la *faculté de vouloir*. — Il n'y a aucune *logique* à Rome ; les raisonnements romains sont à mourir de rire. T..., la meilleure tête en finances, est devenu fou de vanité, depuis que l'excellent pape lui dit : « Vous épousez une Colonna (juin 1840), qui sera duchesse de C... ; on dira la duchesse jeune et la duchesse

vieille; cela sera pénible à madame votre mère; appelez-vous prince de C.... » T... s'appelle prince T...., il couche avec sa femme, qui a une gorge fort blanche et fort apparente; il la tient dans un cabinet, à côté du bureau où il travaille, de onze heures à cinq heures. Il s'est imaginé qu'un *prince* qui paraît dans l'almanach de Gotha, et qui a perdu sa mère (morte en août ou juillet, à quatre-vingt-quatre ans), ne doit pas jouer aux cartes, ne doit pas plaisanter. Il met tous ses complaisants (huit ou dix imbéciles), excepté le marquis ... de Rieti, en fuite. Il ne voulait pas qu'on dansât au théâtre d'Apollo, dont il est propriétaire; personne ne va plus chez lui; selon moi, il devient fou. Comme il a quarante-deux ans, il est absorbé dans son admiration pour les t..... de sa femme, a quatre ou cinq maîtres, et apprend le français à toute force.

Le prince C...., de Naples, le père de madame T...., est un *imbécile doux;* il a sept ou huit maîtres de toute chose. C'est une fatalité, tous les jeunes princes romains (excepté Caetani et Rignano) sont imbéciles. Fabio Chigi, qui est allé à Paris et à Lyon, porter la barette à M. de Bonald, a de l'usage, au moins, mais cent francs par mois à manger. Son vieux père fait des sonnets et se ruine; sa mère, une Borromée qui a apporté le nez de saint Charles à ses quatre fils, se ruine par le jeu.— Madame Serloppi est la maîtresse de Fabio Chigi; je cherche en vain son nom de baptême; il compte sur le cadeau de M. de Bonald pour aller voir Londres.

On dépense quatre cent mille francs aux fortifications d'Ancône et de Civita-Vecchia : c'est l'Autriche qui l'exige. —Une chose vraie, c'est que Jean-Jacques Rousseau et Voltaire donnent de l'éloignement pour la France. Les plus grands ultras du noble faubourg, à peine arrivés ici, disent des horreurs du cardinal Tosti et de Gaetanio. C'est un homme d'esprit, mari de l'amie de .... Gaetanio publie un dictionnaire des choses ecclésiastiques, que l'on dit fait par Sa Sainteté. Le successeur de celui-ci, je ne crains pas de le répéter, le fera regretter; car il n'est pas méchant, mais a toujours peur. C'est, au fond, un bonhomme de Vénitien, qui a amassé quinze cent mille francs. Le passe-port de son neveu porte ces mots: « Son Excellence le

prince don ..... Capellari. Ce prince n'a point paru dans les gazettes, il trouvera un million et demi. Sa femme est fille d'un capitaine français persécuté par Charles X.

La partie génoise, forte de quatorze cardinaux, fera l'élection; ils sont riches et adroits. Je nommerai l'ancien ministre de la guerre Ubaldini; on nommera Pedicini, vieillard à demi *rimbambito*, ou Oppizoni, âgé de soixante-dix ans, archevêque de Bologne, aimé des Bolonais. On disait Fransonni, il y a trois mois, quand le pape avait un peu de gangrène à la jambe. Deux ou trois cardinaux affectent déjà les manières graves d'un pape. Micara, le capucin, passe pour fort méchant; Giustiniani *pappegerà*. La France sera sans aucune espèce d'influence. L'ambassadeur de France s'est laissé environner d'espions, le neveu de votre ami le conseiller de ...., par exemple. L'argent comptant aura beaucoup d'influence. Un cardinal, avec trois voitures et vingt-deux mille francs d'appointements, est archipauvre; il a à payer cinquante mille francs au moment de sa nomination. Quand il meurt bientôt après, la bonté de l'excellent souverain conserve les vingt-deux mille francs d'appointements à la famille, pendant quelques années. Je pourrais vous nommer huit ou dix cardinaux, moines ou monsignori, que l'on gagnerait avec des napoléons offerts avec sagacité; mais où est l'*oblateur* adroit?

J'ai lu hier une encyclique en latin du pape; elle dit des horreurs de l'Espagne, qui a chassé le nonce. C'est l'évêque de Minorque qui a allumé le feu. Mais Sa Sainteté se garde bien de parler d'excommunication; ces enragés d'Espagnols ne demanderaient pas mieux.

Monsignor M...., juge à la Rote, passe pour l'homme qui a le plus de talent. Il a lu Say et Smith, mais aime les femmes et est fou de vanité.

Monsignor S.... M.... est homme du monde et aimable. Le confesseur français à Saint-Pierre est homme d'esprit.

CCLXVI

A MONSIEUR D. F..., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 14 mars 1841.

Je relis avec un nouveau plaisir votre lettre du 17 février.

Quand vous passez, par hasard, près de la rue Croix-des-Petits-Champs, numéro 34, montez au bureau d'écritures et demandez M. Bonavie ; c'est un garçon dont, pendant trois ans, je n'ai eu qu'à me louer. Il a été soldat dans l'Inde ; le malheur l'a rendu simple et sans emphase. Plût à Dieu que je l'eusse ici ! Il me copiait la page à vingt centimes les vingt lignes. Dites-lui : « Je vous enverrai par la petite poste des lettres de M. Beyle, peu lisibles pour mes mauvais yeux (ménager ses amis) : vous les mettrez au net, à vingt lignes, sur du papier pot, et vous me renverrez, par la poste, l'original et la copie. » Mes lettres, copiées par M. Bonavie ou un autre, seront un grand débarras pour moi. Quand je songe au caractère, il ne me vient que des niaiseries pendant la première page.

Puisque les petites choses vous amusent, je vous dirai que le hasard m'a procuré la connaissance de trois talents, dont deux sont fort pauvres. Si j'avais de la fortune, je ferais la leur avec peu de milliers de francs.

Premier talent. Celui-ci est un bon paysagiste, qui est obligé d'exposer ses paysages sans cadres, et il se prive de dîner pour payer les deux écus (onze francs) que coûte l'action d'exposer à la salle ouverte par la générosité du gouvernement, à la porte du Peuple. Il demande, d'après les encouragements de ses amis, cinq cents francs d'un grand paysage représentant Sorrento et le Vésuve dans le lointain. D'après les avis de M. Constantin, qui a su découvrir le procédé de Paul Véronèse pour les *ciels*, il est prêt à refaire son ciel et à sacrifier deux ou trois arbres peints sur son ciel actuel, qui est lourd. Cet homme, vraiment modeste

et *logique*, s'appelle Smidt ; il est de Berne ou des environs, et jouit d'une pension de quarante ou cinquante francs par mois. Il y a loin de là à payer un directeur, un secrétaire, etc., etc., pour faire que, sur vingt-cinq pensionnaires à l'*Académie de France*, dix-sept aient la fièvre. En 1840, sur vingt-deux, dix-sept ont eu la fièvre. Le grand mal, invisible à nos sots députés, c'est que l'Académie est une *oasis* de Paris où l'on maudit tout ce qui n'est pas le charlatanisme de Paris, qui fait avoir la croix après trois ans.

Les *admirations* naïves et passionnées d'une famille italienne, qui entend pour la première fois un opéra de ce Marmontel nommé Donizetti, sont précieuses. Dès que cette famille romaine veut raisonner théories, elle est parfaitement absurde ; la logique est morte et enterrée de Bologne à Terracine ; mais la *sensibilité passionnée* vit toujours. La vie à part des élèves de France les prive justement de la vue de cette *sensibilité passionnée* : n'est-ce pas la perfection de l'absurde ? Trois cents Allemands, pauvres comme Job, et *déraisonnant* à plaisir comme Candide, vivent dans l'intimité de la pauvre famille, qui leur loue, pour quinze francs, une petite chambre. Ils se réunissent tous les soirs au café *del Greco*, où on leur donne, pour treize centimes, une tasse de café excellent ; tout le monde a de dix-sept à vingt-cinq ans dans ce café, où l'on ne peut se remuer et où tout le monde fume. Tous les artistes parlent librement, et les jeunes Allemands déraisonnent à plaisir sur les pas de Steding de Munich, le grand déraisonneur à la mode en 1841. La logique *allemande* est de la force de la logique romaine, deux et deux font cinq.

Donc, M. Smidt, homme de vingt-cinq ans, creusé de petite vérole, sera probablement un grand paysagiste, s'il ne meurt pas de faim. Il regrettait, il y a deux mois, de ne s'être pas fait charpentier ; selon moi et M. Constantin, aucun Français vivant, même les membres de l'Institut, ne font aussi bien. La *vérité* et l'*agréable à la vue* brillent dans les ouvrages de M. Smidt.

Second talent, pauvre. Mademoiselle Molica, jeune chanteuse, assez jolie, passionnée, qui chante à se faire entendre de moi à travers une place et deux rues. Elle m'a dit, elle-même, qu'elle chante comme on parle, sans aucune fatigue. Mademoiselle Mo-

lica a vingt-deux ans, c'est un baryton ou contralto. M. Molica papa est maître maçon, et habite le palais où j'ai quatre chambres sur la mer, au troisième, et trois autres chambres sur le derrière, pour quarante-quatre francs par mois. Je n'ai vu mademoiselle Molica qu'une fois, je suis trop *grand* pour aller chez elle, dont bien me fâche. Je ne l'ai pas vue depuis six mois; c'est le second commis de M. Dominique qui lui fait la cour pour le bon motif. Ce commis gagnera un jour vingt écus par mois (cent douze francs), et là-dessus le ménage vivra. On a chanté un opéra d'amateurs ce carnaval. D'après l'opinion unanime, jamais Civita-Vecchia n'a eu une prima donna comparable ; quand le ténor tombait dans le faux, mademoiselle Molica le ramenait, elle dominait même l'orchestre. Toutes les jeunes filles du pays l'abhorrent, car elle est gaie, aimable, parlante ; elle passionne bien ses rôles; elle entend un peu le français. Elle ferait résonner l'opéra et sans jamais crier, elle n'en a pas besoin. Quel théâtre ne donnerait pas six mille francs, la première année, après deux débuts, à mademoiselle Molica? Quel doute qu'après deux ans, si elle ne tombait pas en proie à quelque maladie, elle ne gagnât pas vingt mille francs? Il faudrait qu'elle épousât M. Toto d'Alberti, descendant d'un Français, lequel écrit bien et gagne, par trois ou quatre métiers, quatre-vingt-quinze à cent francs. Son père, courtier pour les blés, est un parfait honnête homme qui s'épuise avec les jolies paysannes. Toto a donné un coup de poignard à sa première maîtresse, qui l'avait trahi; Dominique le saura. On lui demanda à quelle peine on devrait le condamner. « A trois mois de prison. » Il y avait cinquante-cinq jours qu'il était dans la forteresse. Au moment du crime, Dominique vola le poignard, qui n'a plus reparu. Toto d'Alberti, transporté chez Dominique (le crime avait eu lieu dans l'escalier de son logement, la belle habitait la maison), sur son canapé, y était en proie à d'affreuses convulsions; bientôt dix gendarmes viennent l'y garder. Dominique fut éloquent; il prouvait qu'il n'y avait pas de crime; le coup avait été donné dans les gros appas de la demoiselle; les gendarmes conclurent que Dominique *protégeait* le coupable, et, dès cet instant, la procédure prit une bonne tournure. Dominique n'avait jamais parlé à l'infidèle.

Au sortir de la forteresse, Toto, l'amant actuel de mademoiselle Molica, alla passer quelques mois à Barcelone. Au reste, il détestait l'infidèle et ne lui a jamais reparlé. Cet amant passionné, à l'œil sombre, c'est un petit juif bien fait; toute sa famille a l'air français. Mais comment faire pénétrer l'idée du théâtre dans la tête de M. le maçon Molica? Je suis trop paresseux pour me mettre à la tête de cette affaire. Mon opinion sur ce talent inconnu est celle de M. Blasi et de quatre amateurs très-forts, qui ont chanté tout le carnaval sur le théâtre avec mademoiselle Mie-de-Pain (Molica).

M. le lieutenant-colonel Sodermarck a tout quitté pour faire mon portrait; il en trouve à six cents francs.

Interrompue par les accidents du 15 mars.

CCLXVII

A MONSIEUR D. F..., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 5 avril 1841.

Je me suis aussi colleté avec le néant[1]; c'est le passage qui est désagréable, et cette horreur provient de toutes les niaiseries qu'on nous a mises dans la tête à trois ans.

Ne dites rien à Colomb; j'avais l'intention de ne rien écrire; mais je crois à l'intérêt que vous me montrez. Donc, migraines horribles pendant six mois, puis quatre accès du mal que voici:

Tout à coup j'oublie tous les mots français. — Je ne puis plus dire : *Donnez-moi un verre d'eau.* Je m'observe curieusement; excepté l'usage des mots, je jouis de toutes les propriétés naturelles de l'*animal*. Cela dure huit à dix minutes; puis, peu à peu, la mémoire des mots revient, et je reste fatigué.

[1] Beyle éprouva, le 15 mars 1841, les premières atteintes de la maladie dont il est mort à Paris le 23 mars 1842. (R. C.)

Croyant peu à la médecine, et surtout aux médecins, hommes médiocres, je n'ai consulté qu'au bout de six mois d'affreuses migraines. — M. S..., homœopathe de Berlin, a fait de belles cures à Rome ; il a débité des phrases à la suite desquelles j'ai entrevu qu'il s'agissait d'apoplexie *nerveuse* non sanguine.

Je vais écrire à l'excellent M. Prévost, de Genève ; mais je ne crois en rien, qu'à la profonde attention que M. Prévost donne à la maladie.

M. S... (physionomie méchante, spirituelle, propos de charlatan) m'a fait prendre de l'aconit pour animer la circulation, et, au printemps, veut me faire prendre le *sulfure*. La meilleure drogue serait celle de M. Dijon. J'irais à Genève passer deux jours avec l'excellent Prévost, qui, par la suppression des acides, a chassé de chez moi la gravelle et la goutte.

J'ai eu quatre suppressions de mémoire de mots français depuis un an ; cela dure six à huit minutes ; les idées vont bien, mais sans les mots. Il y a dix jours, en dînant au cabaret avec Constantin, j'ai fait des efforts incroyables pour me rappeler le mot *verre*. J'ai toujours un fond de mal à la tête, venant de l'estomac, et je suis fatigué pour avoir tâché de moins mal écrire ces trois pages.

Pendant l'avant-dernier accès, au petit jour, je continuais à m'habiller pour aller à la chasse; autant vaut rester immobile là qu'ailleurs. *Vale.*

CCLXVIII

A MONSIEUR D... F..., A PARIS.

Rome, le 8 avril 1841.

Voici ma première lettre. Je suis venu à Rome, le premier de ce mois, pour profiter des lumières du brusque docteur Dematteis, qui a pour moi une bonté marquée; il m'a traité de la gravelle en 1833.

Le docteur n'a pas voulu me saigner une troisième fois ; il a nié la langue épaisse, quoique hier ce phénomène peu agréable se soit renouvelé à côté de Constantin, que j'étais allé voir travailler au portrait de Charlemagne, que le gouvernement de Paris lui a demandé pour trois mille francs.

M. Dematteis est une tête dure ; il nie l'homœopathie ; il prétend que mon mal est une goutte qui, n'allant pas aux pieds, se porte sur la tête. Je suis quatre ou cinq fois, par jour, sur le point d'étouffer ; mais le dîner me guérit à moitié et je dors bien. J'ai fait cent fois le sacrifice de la vie, me couchant, croyant fermement ne pas me réveiller. Une lettre de trois lignes à écrire me donne des étourdissements.

J'ai assez bien caché mon mal ; je trouve qu'il n'y a pas de ridicule à mourir dans la rue, quand on ne le fait pas exprès. Avant-hier, à l'exposition (archiplate) des élèves de l'Académie de France, devant un *Amour* de marbre *qui se coupe les ailes*, j'ai eu la sensation d'étouffer net ; j'étais fort rouge.

Je n'ai pas demandé au docteur le nom de cette maladie, pour ne pas m'embarquer dans des réflexions ; ainsi je ne puis vous le dire. L'homœopathie, empêchant la goutte d'agir, ferait-elle mourir d'apoplexie, comme jadis les poudres du duc de Portland ?

C'est le docteur Dematteis qui m'a fourni ce trait d'érudition...

Figurez-vous une jolie chambre, au second, dans la rue la plus fréquentée de Rome ; un maître de maison bon homme, lié avec Constantin. C'est M. Frezza, enchanté de recevoir dix-sept piastres par mois, depuis deux ans ; il me fait soigner par la grosse servante Barbara. Elle me vole et vient de me voler une paire de bottes ; je me tiens à deux pour ne pas lui demander ces bottes, pouvant être très-malade chez elle. En tous cas, ce ne serait pas mourir dans une auberge de campagne.

Samedi saint, 10 avril, à sept heures du soir.

CCLXIX

A MONSIEUR D... F..., A PARIS.

Rome (lundi), le 19 avril 1841.

Hier on m'a mis un exutoire au bras gauche; ce matin on m'a saigné. Le symptôme le plus désagréable, c'est l'embarras de la langue qui me fait bredouiller.

L'excellent Constantin vient me voir deux fois par jour, M. Allerry, d'Aix-la-Chapelle, médecin du pape, vient me voir. Constantin me dore bien la pilule, qui n'est pas trop amère; j'espère bien en revenir. Mais, enfin, je veux vous faire mes adieux, pour le cas où cette lettre serait l'*ultima*. Je vous aime réellement et il n'y a pas foule.

Adieu, prenez gaiement les événements.

Condotti 48.

Le 20 avril, attaque de faiblesse dans la jambe et la cuisse gauches.

Ça va bien le 21 avril.

CCLXX

A MONSIEUR R... C..., A PARIS.

Civita-Vecchia, le 9 juin 1841.

Voici, mon cher ami, un grand accident, qui pâlit et désennuie, ce matin, tous les habitants de mon endroit.

Le *Pollux* est retourné aux enfers. Au milieu du canal de Piombino, dans la nuit du 17 au 18, à onze heures du soir, le

Mongibello, bateau napolitain, a passé sur le *Pollux*, bateau à vapeur sarde, et l'a envoyé au fond de la mer. Un marin a eu la présence d'esprit d'accrocher les cordages du *Mongibello*, et les passagers du malheureux *Pollux* ont pu sauter à ces cordages et sauver leur vie. Un seul capitaine napolitain a péri.

Apparemment tous les voyageurs dormaient; tous leurs effets sont perdus. — Le *Pollux* valait au moins soixante-dix mille piastres (exactement quatre cent cinquante mille francs).

Il y aura procès; mais, suivant moi, c'est un accident de mer : *Chi ha perduto ha perduto*.

Le capitaine napolitain noyé s'appelait Castagnola; c'était un homme de quarante ans, riche, beau, bien élevé; je l'ai connu ici, d'où il a pris la mer le 17.

L'enfantillage des hommes est incroyable; les passagers vont donner la préférence aux bâtiments de l'État, malgré la lenteur et la superbe des officiers, qui ne veulent pas passer pour des conducteurs de diligence.

Malgré tout, la mer est cent fois moins dangereuse que la voiture; et puis, la mort est prompte, grand avantage. — L'enfer est ce qui rend la mort affreuse, en Italie; Dominique n'a pas eu une demi-seconde de ces idées. — J'avais prêté mon sac de nuit à un voyageur; voilà ma perte.

T'ai-je narré toutes les déconvenues de M. Lacordaire, forcé de laisser ses douze disciples, et, au lieu de faire le colonel, à la tête de ses douze hommes, obligé de vivre avec les plus sales, les plus jaloux et les plus méchants des moines, à la Minerve, à Rome? Il est bien puni, et M. de Lamennais rira de le voir exécré, parce qu'il se lave les mains. Les Français *scandalisent* les prêtres romains. La *Vie de saint Dominique*, je crois, par ledit de Lacordaire, a indigné un prêtre puissant, l'un des courtisans de la reine douairière de Sardaigne, qui se lamentait, moi présent, des *idées françaises*, qui paraissent dans le livre de Lacordaire; les Français sont à demi *protestants*. J'ajoute : « car ils se permettent l'*examen personnel*, le pire des péchés. »

Tu vas m'appeler menteur : le cardinal Tosti a dit à *** que l'ambassadeur L... avait peur de ton gros Dominique. Le

confident du cardinal Tosti l'avait dit à un ami, qui me l'a répété.

J'ai deux chiens que j'aime tendrement ; l'un noir, épagneul anglais, beau, mais triste, mélancolique ; l'autre *Lupetto*, café-au-lait, gai, vif, le jeune bourguignon, en un mot ; j'étais triste de n'avoir rien à aimer.

CCLXXI

A MONSIEUR R... C..., A PARIS.

Florence, le 8 octobre 1841.

Cher ami, je partirai vers le 22 avec Salvagnoli [1], avocat, homme d'esprit, qui a le projet de passer trente jours à Paris ; on le dit méchant. Mais est-ce que je ne passe pas pour méchant ?

J'ai quelque espoir de devenir avare ; tous les plaisirs de Paris dont Besançon me parle me semblent chers. — De Marseille j'irai à Genève, demander une direction pour ma santé à M. Prévost.

Le grand-duc de Toscane a réuni ici tous les savants. Il y avait huit cent cinquante *scienziati*, c'est ainsi qu'on les appelle. A Boboli, dîner admirable tous les jours, à trois heures ; dîner de quatre cent cinquante scienziati ; chacun payait cinquante sous ; mais le grand-duc ajoutait, en secret, deux francs par dîner. Quant à la science, on en a peu fait ; mais les savants ne sont plus ridicules aux yeux des Chinois nommés Toscans.

Je trouve tout trop cher ; serait-ce, enfin, l'avarice ? Rossini s'est fait banquier, et fait, dit-on, des scènes à mademoiselle **** pour la moindre robe. Je ne me dis pas de sottises en me comparant à un homme de génie.

[1] Le ministre de l'intérieur à Florence, en 1848. (R. C.)

La Toscane a été admirable; on y parlera en 1880 du congrès de 1841; huit cent cinquante savants, Orioli le premier. T'ai-je dit que mon portrait, fait par M. Sodermark, colonel suédois et peintre, est un chef-d'œuvre? Il a été le roi de l'exposition romaine, à la porta del Popolo.

Le mois d'octobre est délicieux à Rome, le peuple y est fou de joie. Il prétend qu'au mois de novembre tout le vin ancien tourne à l'aigre; c'est ce qu'il faut empêcher. De là, les nombreuses libations au monte Testaccio. — Pendant tout ce mois la villa Borghèse est remplie de fous le jeudi et le dimanche. Les étrangers vont voir les trois fresques de Raphaël, peintes par ses élèves, à sa maison de plaisance, hors de la porte Pinciana.

CCLXXII

A MONSIEUR E... F..., A PARIS.

Paris, le 29 janvier 1842.

Le papier sera moins laid quand vous aurez fait relier et bien battre les volumes [1]. L'indifférence que j'avais pour les intérêts me fit donner le manuscrit et ne pas surveiller la qualité du papier.

Je crains que M. B.... ne détourne l'imprimeur; on me dit, il y a trois ans, qu'il était jaloux.

Au revoir, j'ai un peu de goutte à la main droite.

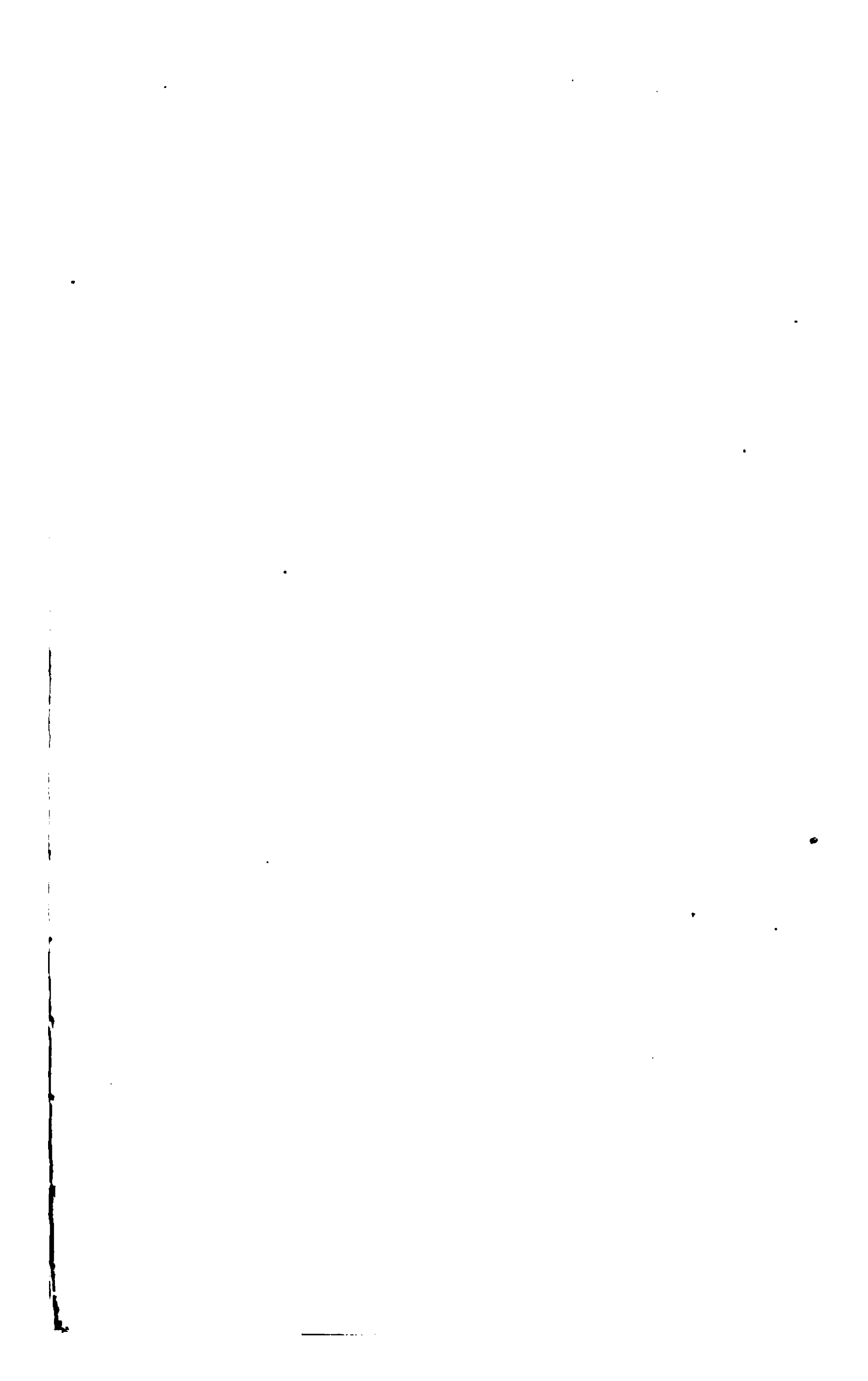
LOUVET.

[1] A ce billet étaient joints les deux volumes ayant pour titre : *De l'amour*, assez laide édition, publiée en 1822 pour la première fois.

FIN DE LA CORRESPONDANCE.

TABLE

FIN.



6 191

6 1917

9 975



